HAL
open science

Les particularismes de l'éducation jésuite dans les collèges d'Allemange du sud au XVIIIe siècle

Gilles Guerigen

To cite this version:

Gilles Guerigen. Les particularismes de l'éducation jésuite dans les collèges d'Allemange du sud au XVIIIe siècle. Religions. Université Paul Verlaine - Metz, 1990. Français. NNT : 1990METZ003L . tel-01775847

HAL Id: tel-01775847

https://hal.univ-lorraine.fr/tel-01775847v1

Submitted on 24 Apr 2018

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

UNIVERSITÉ DE LORRAINE

AVERTISSEMENT

Ce document est le fruit d'un long travail approuvé par le jury de soutenance et mis à disposition de l'ensemble de la communauté universitaire élargie.

Il est soumis à la propriété intellectuelle de l'auteur. Ceci implique une obligation de citation et de référencement lors de l'utilisation de ce document.

D'autre part, toute contrefaçon, plagiat, reproduction illicite encourt une poursuite pénale.

Contact : ddoc-theses-contact@univ-lorraine.fr

LIENS

Code de la Propriété Intellectuelle. articles L 122. 4
Code de la Propriété Intellectuelle. articles L 335.2- L 335.10
http://www.cfcopies.com/V2/leg/leg_droi.php
http://www.culture.gouv.fr/culture/infos-pratiques/droits/protection.htm

T.

Université de Metz
Faculté des Lettres

Les particularismes de l'éducation jésuite dans les collèges d'Allemagne du Sud au XVIII° siècle.

Gilles Guerigen

THESE EXCLUE DU PRET
ET DU PRET INTER-BIBLIOTHEQUES

Les corrections demandées
par le jury n'ont pas été effectuées

BIBLIOTHEQUE UNIVERSITAIRE
LETTRES - METZ -

N° Inv.	19900010L
Cote	L/M2 90/3
Loc.	Magasin

Soutenue en avril 1990

Thèse pour le doctorat
Directeur : M. Jean Moes
1° septembre 1989

Au P. Jean Senger SJ

- Présentation -

"(...) un ensemble de qualités que le Préfet serait bien incapable de promouvoir efficacement si les élèves, ne se sentant pas responsables de leur éducation, attendaient qu'on les y contraigne."

P. André Valton SJ, "Les Equipes"
Saint-Joseph de Reims

L' héritage pédagogique du siècle des lumières est à la fois théorique et pratique. Le XVIII° siècle nous a légué en effet, non seulement une vision nouvelle de l'éducation, mais aussi de nouvelles pratiques pédagogiques. Parmi celles-ci, une pratique qui a directement trait à ce que nous appelons aujourd'hui "les valeurs" puisqu'il s'agit de l'éducation donnée par les jésuites. Tout en recherchant l'excellence, elle se veut une formation totale de la personne.

Le XVIII° siècle est un moment exceptionnel dans l'histoire des idées et des pratiques pédagogiques. Deux cents ans après l'humanisme de la Renaissance et la Réforme, les écoles des deux confessions se sont données de véritables projets éducatifs, elles sont parvenues à trouver leur rythme dans le quotidien de leur mission, elles ont affiné la qualité de leur enseignement.

En même temps apparaissent quantité de théories et d'orientations nouvelles. L'enfant que les penseurs destinent à devenir un homme nouveau, "Emile, sois un homme nouveau", se trouve l'objet des soins les plus attentifs. Au fond, le mot de Rousseau est le vœu que prononce tout pédagogue, le désir qui stimule son action et sa réflexion.

L'éducation se fait toujours dans la combinaison des trois paramètres de la finalité pédagogique, des programmes scolaires et du type d'enfants que l'on a face à soi. Comment les jésuites font-ils leurs choix éducatifs, tenant compte de la réalité sociale de ces pays d'Allemagne du Sud, où ils sont installés depuis le XVI° siècle ? Les pères participent-ils à l'évolution des idées, ou vivent-ils en vase clos ? Dans quelle mesure parviennent-ils à assimiler positivement les lumières ? Quelle est leur influence sur la formation des élites et sur la vie culturelle ?

Les principes pédagogiques d'un ordre qui suscite tant de haine farouche - un pape a même fait disparaître la Compagnie -, mais aussi tant d'élans enthousiastes et couronnés de succès incitent à ne point rester indifférents à leur force d'allant et de créativité.

L'idée de ces recherches s'enracine dans une expérience des enjeux actuels de la pédagogie ignacienne dans les régions d'Allemagne du Sud, qui depuis le XVI° siècle constituent la province jésuite de "Germanie

supérieure". Plus qu'en France, la pédagogie de la Compagnie s'y trouve reliée à l'expérience du passé, dans son style et son dynamisme.

Dans leur grande majorité, les travaux entrepris par les chercheurs ont pour objet le XVII° siècle, et peu d'études précisent ce qu'il en est à la veille de la suppression de la Compagnie et des bouleversements de la Révolution française : c'est le moment où les jésuites sont confrontés à la question décisive d'une assimilation positive des lumières. Plusieurs ont traité de l'aspect historique ou statistique de tel ou tel collège, ou de l'aspect plus théorique de la pédagogie ignacienne. On veut montrer ici dans quelle mesure il est une réelle spécificité de la province de Germanie supérieure au XVIII° siècle, spécificité de la réalité de son enseignement, et de la manière dont les pères forment, dans une société en pleine transformation, ce que l'on appelle les élites. Le clergé diocésain ainsi que les pères des provinces voisines du Rhin et d'Autriche sont en effet plus ouverts à la réalité de l'"Aufklärung", dont l'influence s'étend nettement jusque dans les régions catholiques.

Après une partie introductive définissant les structures de la tradition éducative ancienne et les idées nouvelles du XVIII° siècle, une progression en trois mouvements permettra de cerner une à une les questions qui se posent. Il apparaît difficile de dissocier ici les vues synthétiques de l'étude plus analytique, les recherches devront être menées de pair.

Il est nécessaire de déterminer d'abord les réalités de la vie sociale et de la situation de l'enseignement dans les régions du Sud. Il y a à cette époque différents types d'écoles en place. Comment fonctionnent-ils ? Il faut aussi définir les raisons qui expliquent le cadre temporel retenu (1708-1773).

Faisant suite à cette présentation, l'étude des structures des collèges, de différents aspects de la vie au quotidien et de la spiritualité ignacienne qui les inspire, permet de saisir l'originalité de l'école en tant qu'institution. C'est elle en effet qui donne alors naissance à un enseignement secondaire indépendant et organisé.

Un troisième axe de recherches oriente ensuite vers une analyse plus précise des principes pédagogiques en place au collège. Il est peut-être intéressant de saisir ici le rapport qu'ont établi les jésuites entre la formation morale ou spirituelle et la formation intellectuelle. Les pères

prennent pour but d'éduquer un type d'homme tout à fait spécifique. Le contenu et surtout les méthodes de l'enseignement laissent transparaître les moyens qu'ils se donnent pour y parvenir. C'est aussi l'occasion de voir ce que deviennent les anciens élèves après le collège.

Le 21 juillet 1773 est la date de la suppression canonique de l'ordre par le pape Clément XIV. Quelle est dans la mouvance de l'idéal éducatif éclairé l'originalité de l'enseignement des pères ? La question est liée à cette autre, incontournable, qui détermine comment leur présence - certains historiens parlent de "leur gouvernement" en Bavière - oriente-t-elle différemment l'évolution intellectuelle et culturelle que dans les pays protestants où se développent la pensée des lumières et la littérature allemande qui ouvre vers l'avenir.

- Introduction -

Tradition et novation dans l'éducation au XVIIIe siècle.

1. Une tradition issue du Moyen-Age et de l'humanisme.

Afin de déterminer avec précision la spécificité de l'éducation jésuite dans les régions d'Allemagne du Sud, une brève analyse de la situation générale de l'éducation s'avère nécessaire. Le XVIII° siècle est en ce domaine une époque de mouvements importants et fondateurs pour la suite, où s'opère une remise en cause fondamentale des idées traditionnelles. De nombreux penseurs, des philosophes, des hommes de lettres ou de sciences réfléchissent à différentes méthodes non seulement d'instruction mais d'une véritable éducation de l'enfant. La plupart sont très nouvelles, si nouvelles qu'elles ont du mal, parfois aussi pour des raisons financières ou budgétaires, à influencer réellement les habitudes en place, qui ont pour elles le poids de l'histoire. Elles résultent d'une longue évolution qui a débuté au Moyen-Age, et qui est en même temps profondément marquée par l'humanisme et la Réforme.

Dans les pays d'Allemagne du Sud comme dans le reste de l'Europe, c'est l'Eglise qui au Moyen-Age prend en charge l'éducation des enfants. Pendant un millénaire, elle lui imprime la marque de sa pédagogie propre, issue d'une refonte de l'héritage antique dans le sens de la foi au Dieu unique et des vertus chrétiennes. Paulsen utilise la belle image des âges de la vie pour qualifier cela[1] :

> "Das Mittelalter ist die Schulzeit der germanischen Völker. Das Altertum ist ihr Lehrer, aber nicht das jugendliche, heidnische, sondern das altgewordene Altertum, das sich von der Welt und ihrer Lust abgewendet und zum Christentum bekehrt hat."

Le système scolaire gréco-latin disparaît en Occident entre le V° et le VII° siècle. Face à lui, l'attitude de l'Eglise est diverse et ambiguë, tandis que Tertullien et Julien interdisent la profession d'enseignant aux chrétiens, Origène et l'évêque Anatolios (III° siècle) leur font travailler la philosophie d'Aristote...[2] A cela s'ajoute le rayonnement de saint Augustin, de saint Irénée... Les théologiens se demandaient si l'on pouvait être simultanément tourné vers Dieu et vers le bien des hommes.

---

[1] F. Paulsen, Geschichte des gelehrten Unterrichts, Leipzig, 1919, tome I, p. 9.
[2] G. Avanzini, Histoire de la pédagogie du XVII° siècle à nos jours, Toulouse, 1981, p. 11.

Irénée replace la création dans ce dynamisme voulu par Dieu, où chaque homme est totalement respecté pour lui-même : "La gloire de Dieu, c'est l'homme vivant", et la seconde partie de la phrase, souvent oubliée, qui cependant donne sens à la première et fonde toute une pédagogie, "et la vie de l'homme, c'est la vision de Dieu[1]."

C'est dans les mains des prêtres et des moines que repose le destin des sciences et des arts. La confiance commune en l'Eglise trouve son origine dans l'obéissance à l'évêque et aux clercs. Dès le haut Moyen-Age, au VII° siècle[2] et surtout aux VIII° et IX° siècles, de nombreux monastères souabes ouvrent une école fréquentée par d'autres que les seuls novices[3]. Dans certaines abbayes, deux écoles fonctionnent parallèlement, la "schola interior" et la "schola exterior" hors de la clôture monastique, pour les laïcs[4]. Les abbayes enrichissent la culture et favorisent les arts qui embellissent la vie.

Dès cette époque aussi, les évêques fondent des écoles au pied de leur cathédrale. Celle d'Augsbourg, une des plus anciennes, date du VI° siècle, celle de Bamberg du XI°[5]... A cela s'ajoutent quelques écoles paroissiales comme à Amberg[6], Landshut ou Straubing, où l'on compte près de 100 élèves en l'an mil[7]. Dans certaines villes, les municipalités prennent elles-mêmes en charge l'enseignement, ainsi à Fribourg-en-Brisgau en 1291 - la ville n'est pas encore siège épiscopal -, on sait que la discipline y était sévère[8]. Il faut cependant attendre le XV° siècle pour voir les évêques

---

[1] Saint Irénée, "Adversus haereses", IV, 20, 6.

[2] Qui correspond au moment où se généralise le baptême des petits enfants.

[3] C'est l'époque où de nombreuses écoles s'ouvrent dans les abbayes de la région : Reichnau en 724, Niederaltaich en 741, Benediktbeuern en 752, Tegernsee en 756, Ottobeuren en 764, Eichstätt et Weihenstefan - près de Freising - en 822 (W. Russ, Geschichte der Pädagogik, Bad Heilbrunn, 1968, p. 28).

[4] Dans la plupart des cas cependant, les étudiants vont en classe ensemble. Ce n'est qu'au XV° siècle que le réforme de Melk interdit aux laïcs de loger et de vivre à l'intérieur de la clôture.

[5] H. Neugebauer, Die Entwicklung des Bamberger Schulwesens von der Reformation bis zur Säkularisation, Bamberg, 1982, p. 41.

[6] F. Krebs, Das deutsche Schulwesen Ambergs von den Anfängen im 15. Jahrhundert bis zum Ausgang des 17. Jahrhunderts, Amberg, 1931, p. 1.

[7] B. Weissenberger, Geschichte des humanistischen Gymnasiums Straubing unter Berücksichtigung der Entwicklung des gesammten Gymnasialwesens in Bayern, Straubing, 1898, p. 1.

[8] H. Mayer, Geschichte des Freiburger Berthold-Gymnasiums, Freiburg i. B., 1958, p. 11.

et le magistrat des villes[1] ouvrir des écoles allemandes[2]. Très vite, celles-ci ont tendance à devenir une préparation à l'école primaire latine[3].

Pendant tout le Moyen-Age, l'enseignement donné se répartit en trois grandes étapes, ou cycles comme l'on dirait aujourd'hui. On débute par un enseignement élémentaire de trois ans, avec un apprentissage de la lecture, de la belle écriture, du calcul, du chant choral, de la conversation latine et de la grammaire. Puis vient l' enseignement mis en place au temps de Charlemagne[4] des "septem artes liberales", des sept arts libéraux du trivium - grammaire, rhétorique et dialectique - et du quadrivium - arithmétique, géométrie, musique et astronomie -.

A l'université enfin, l'étude de la théologie couronne tout cet ensemble. Les universités proprement dites naissent au XIV° siècle, à un moment où les écoles cathédrales et abbatiales ne parviennent plus à répondre aux besoins d'une formation plus approfondie des clercs[5] (il fallait d'ailleurs pour étudier la théologie, le droit ou la médecine, avoir obtenu le titre de "magister artium". C'était pour beaucoup un réel obstacle[6].

Ce modèle médiéval est celui dans lequel s'enracinent les principales règles scolaires que la Compagnie de Jésus se donne au XVI° siècle. Et c'est lui qui pour une grande part, influence encore l'éducation dans les collèges du XVIII° sous la forme de l'enchaînement *grammaire - humanité - rhétorique*, suivie de classes terminales philosophiques et théologiques d'une durée de trois ans, le tout d'une manière assez uniforme et marquée par le grand centralisme de l'ordre jésuite.

Une autre tradition apparaît aux XIII° et XIV° siècles, celle de l'éducation chevaleresque des jeunes nobles. Délaissant l'option d'un mode de vie sobre, de l'ascèse et du renoncement, cette nouvelle pensée est

---

[1] F. Krebs, Das deutsche Schulwesen Ambergs von den Anfangen im 15. Jahrhundert bis zum Ausgang des 17. Jahrhunderts, Amberg, 1931, p. 5.

[2] G. Avanzini, Histoire de la pédagogie du XVII° siècle à nos jours, Toulouse, 1981, p. 16.

[3] A. Kluckhohn, Beiträge zur Geschichte des Schulwesens in Bayern vom 16. bis zum 18. Jahrhundert (in : Abhandlungen der königlich-bayerischen Akademie der Wissenschaften, München, Bd. XIII/3, 1874, p. 171-241), p. 173.

[4] W. Wühr, Das abendländische Bildungswesen im Mittelalter, München, 1950, p. 56.

[5] F. Paulsen, Geschichte des gelehrten Unterrichts, Leipzig, 1919, tome I, p. 28.

[6] H. Mayer, Geschichte des Freiburger Berthod-Gymnasiums, Freiburg i. B., 1958, p. 13.

marquée par le choix de la "vie dans le monde", par une soif d'actions d'éclat, la fierté de pouvoir témoigner de sa lignée familiale, la propriété personnelle, une haute idée de soi-même, fondée sur la tradition, les dispositions intérieures et les hauts faits des chevaliers.

En contrepoint aux sept vertus chrétiennes, il y a désormais sept vertus chevaleresques, monter à cheval, savoir bien nager, le tir à l'arc, l'escrime, la chasse, le jeu d'échecs, et savoir composer des vers. La langue maternelle, que l'enfant noble doit apprendre à lire et écrire, acquiert le rang de langue littéraire. L'éducation du chevalier se base sur trois pôles, l'entraînement physique (die körperliche Ertüchtigung), la formation littéraire et artistique (die musisch-ästhetische Ausbildung) et le savoir-vivre en société (die gesellschaftliche Fertigkeit)[1]. C'est le chevalier, sa dame, le prêtre et le musicien qui se chargent d'éduquer l'enfant, "page" au jour de ses sept ans, et qui devient chevalier lorsqu'il atteint ses vingt-et-un ans, en promettant alors de rester fidèle à l'empereur, de défendre la foi, de protéger les veuves, les orphelins et les enfants, d'éviter les guerres injustes, de secourir les innocents, de mettre en pratique son sens de l'honneur, enfin de demeurer tête haute dans le malheur[2]. Mais cette autre tradition médiévale, évidemment moins répandue, s'adresse à un nombre d'enfants bien plus restreint, constitué exclusivement des fils privilégiés de la féodalité.

Les premières écoles plus communes, où l'on apprend simplement à lire et écrire sont des écoles assez "populaires" si l'on peut dire. Ni l'Eglise, ni l'Etat ne s'y intéressent a priori : on laisse "enseigner le peuple par les gens du peuple"[3].

A l'université, c'est sur les études scolastiques que se fondent les études philosophiques et théologiques. Elle est pratiquement devenue inamovible, et l'on se met avec les années, à faire les commentaires des commentaires de commentaires déjà faits auparavant...

Avec le XVI° siècle et l'humanisme, les mentalités changent, même si la Renaissance ne concerne d'abord que les plus haut placés dans l'échelle sociale. Et l'on assiste avec l'expansion des villes - le magistrat

---

[1] W. Wuhr, Das abendländische Bildungswesen im Mittelalter, München, 1950, p. 94.
[2] W. Russ, Geschichte der Pädagogik, Bad Heilbrunn, 1968, p. 31.
[3] F. Krebs, Das deutsche Schulwesen Ambergs von den Anfängen im 15. Jahrhundert bis zum Ausgang des 17. Jahrhunderts, Amberg, 1931, p. 4.

commence vers la fin du XV° siècle à s'intéresser un peu partout aux écoles - à l'apparition d'une certaine conscience nationale. Les arts, la littérature et les sciences se développent d'une façon toute nouvelle. Tous les aspects de la vie et de l'homme lui-même sont mis en valeur et doivent s'épanouir. Erasme par exemple s'y intéresse dans la perspective d'un retour aux sources, par la redécouverte des Anciens, de l'Ecriture, des Pères de l'Eglise - à la différence d'Erasme, résolument anthropocentrique, Luther est beaucoup plus théocentrique[1] -. On remet les choses en question, la liberté et la dignité de l'homme telles qu'on les concevait, la nature, la vérité, qui n'apparaissent plus a priori comme le reflet du divin[2], et l'on se passionne pour la beauté de la vie.

Il était du coup inévitable que philosophie et théologie soient marquées par des formes de panthéisme. Giordano Bruno (1548-1600) - la dernière victime des bûchers de l'Inquisition - affirme voir Dieu dans l'univers[3]. A Augsbourg, Hans Holbein-le-Jeune veut témoigner par l'introduction de la perspective parfaite dans ses tableaux du Vrai que contient la nature. Plus qu'au Moyen-Age, on assiste à une tendance à l'unité entre le monde et la vie de l'homme, et finalement, entre nature et culture.

L'humanisme chrétien cherche à conjuguer l'Antiquité dans le primat donné à l'immanence de ce monde, au christianisme, dans son affirmation de la transcendance divine. Des penseurs de courants parfois fort différents les uns des autres ont travaillé dans ce sens[4], Erasme, Thomas More, Vives, Melanchthon, les pères de la Compagnie de Jésus...

Mais c'est surtout dans les écoles de la Réforme de Melanchthon ou de Jean Sturm que l'humanisme allemand du XVI° siècle étend son influence. Grâce aux familles patriciennes, les villes libres y sont très sensibles, Augsbourg, Nuremberg - avec Pirckhaimer -, Strasbourg, Ulm, ainsi que quelques universités, Prague, Erfurt, Vienne, Heidelberg[5]...

---

[1] G. Fricke und M. Schreiber, Geschichte der deutschen Literatur, Paderborn, 1974, p. 53.
[2] Ibid., p. 48.
[3] W. Russ, Geschichte der Padagogik, Bad Heilbrunn, 1968, p. 34 et W. Hager, Barock Architectur, Baden-Baden, 1968, p. 9.
[4] W. Russ, Geschichte der Padagogik, Bad Heilbrunn, 1968, p. 35.
[5] F. Paulsen, Geschichte des gelehrten Unterrichts, Leipzig 1919, tome I, p. 151.

Ce mouvement produit les premières règles de pédagogie scolaire, véritable support de l'enseignement secondaire des deux siècles à venir. C'est à partir du XVI° siècle que l'on n'exige plus des "magistri" le célibat pour enseigner. On abandonne l'imposition du modèle monastique aux professeurs[1].

L'Espagnol Vives (1492-1540) conçoit un plan pour l'instruction de la jeunesse depuis la prime enfance jusqu'à l'entrée dans la vie du travail. Il reprend les principes du système médiéval trivium - quadrivium auxquels il rattache les sciences de la nature, le soin qu'il faut apporter à la langue maternelle et à d'autres langues vivantes, à l'histoire ainsi qu'à la religion et à la famille. Vives influence quelque peu la pédagogie jésuite en soulignant la nécessité pour l'homme de trouver son indépendance et de former son jugement. Contrairement à l'éducation protestante, il veut encourager au jeu et à la détente, pour les bienfaits du corps et de l'âme tout à la fois.

A son tour, la Réforme marque également de façon significative les nouvelles formes de pédagogie du XVI° siècle. Elle insiste sur la relation plus personnelle à Dieu, Luther souligne la force de la foi dans la question du salut, en reprenant saint Paul : "C'est par la foi que le juste vivra[2]." On en donne en note le texte allemand, ainsi que pour les deux versets centraux 24 et 28 du chapitre 3 de l'épître aux Romains (dans les deux versions de la Bible de Luther, et de la traduction œcuménique)[3].

---

[1] Ibid., p; 260.

[2] Rm I, 17.

[3] "Lutherbibel" :

Rm I, 17 :

"Der Gerechte wird seines Glaubens leben."

Rm III, 24 :

"Und werden ohne Verdienst gerecht aus seiner Gnade durch die Erlösung, so durch Jesus Christus geschehen ist."

Rm III, 28 :

"So halten wir nun dafür, daß der Mensch gerecht werde ohne des Gesetzes Werke, allein durch den Glauben."

"Einheitsübersetzung" (1980) :

Rm I, 17 :

"Der aus Glauben gerechte wird leben."

Rm III, 24 :

"Ohne es verdient zu haben, werden sie gerecht, dank seiner Gnade, durch die Erlösung in Jesus Christus."

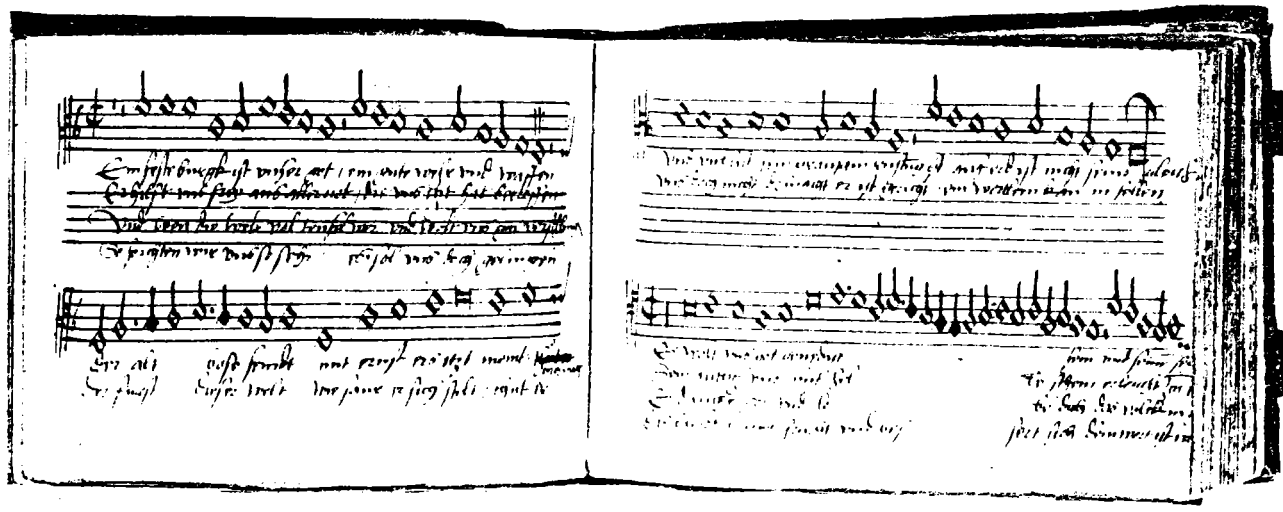
Rm III, 28 :

La Réforme sert de point de départ à la traduction allemande de la Bible, à la publication du Petit et du Grand catéchisme (1529), et à celle de nouveaux chants en langue vernaculaire, rapidement distribués[1]. Luther voulait remplacer en effet le plain-chant grégorien, de pratique difficile pour la plupart des fidèles[2]. On voit ici la couverture d'un recueil de psaumes édité à Strasbourg par Wolfgang Köpfel en 1524 (Kopenhagen, Det kongelige Bibliotek), la première ville où l'on créa des mélodies pour les psaumes :

"Denn wir sind der Überzeugung, daß der Mensch gerecht wird durch Glauben, unabhängig von Werken des Gesetzes."

[1] L'imprimerie date de 1440, lorsque Gutenberg travaillait à Mayence (G. Fricke und M. Schreiber, Geschichte der deutschen Literatur, Paderborn, 1974, p. 51).

[2] Le choral - du grec "choros", réunion de chanteurs - "Ein feste Burg ist unser Gott" date de 1524, le "Liederjahr" de la Réforme. L'illustration ci-dessous montre le livret pour ténors des partitions recopiées par Johann Walter, ami de Luther, pour la "Torgauer Kantorei" (fol. 154 b - 156 a : "Ein feste Burg ist unser Gott" et "Es woll uns Gott gnädig sein) :



(Eigenhändig, Orig. Papier, 16,5 x 22,5 cm. Sammelhandschrift mit 139 liturgischen Stücken. Nürnberg, Germanisches Nationalmuseum, Hs 83 795 (11369 m).

Cf. la cantate pour la fête de la Réformation BWV 80 de Bach (1724), avec les textes de Luther et d'autres tirés de l'"Evangelisches Andachtsopfer" de Salomo Francks (1715). La première publication a lieu en 1821 à Leipzig (Breitkopf et Hartel) d'après l'"Altnikolsche Abschrift der Partitur". Deutsche Staatsbibliothek Berlin, Mus. ms 71.

"Teütsch Kirchen ampt, mit Lobgesengen und götlichen psalmen, wie es die gemein zu Straßburg sigt und halt, ganz Christlich".

Teütsch
Kirchen ampt
mit lobgesingen/ vñ götlich
en psalmen/wie es die ge
mein zů Straßburg
singt vñ halt/gantz
Christlich.

La liturgie catholique avait une dimension et une structure internationales. L'expression religieuse protestante a désormais des liens plus profonds avec la culture des pays dans lesquels elle s'installe. Peu à peu, elle devient partie intégrante de la culture allemande.

Les écoles latines quant à elles conservent par contre leur place prédominante. A partir de 1548, l'empereur Ferdinand en transforme un certain nombre en écoles d'enseignement secondaire[1]. Elles continuent donc de former le clergé, protestant et catholique, et des citoyens de toutes sortes, juristes, médecins, commerçants, maîtres d'école, officiers. Le latin maintient sa place d'honneur devant le grec et l'hébreu, à la fois parce qu'il

---

[1] A. Mandorfer, 1200 Jahre Kremsmünster (Die Stiftsschule, S. 147-193, Kremsmünster), 1977, p. 151.

est nécessaire aux fonctions publiques et parce que c'est la langue que les jeunes enfants apprennent en premier.

Humaniste de haute valeur, Philipp Melanchthon (1497-1560) - il rédige la "Confession d'Augsbourg" -, publie à 31 ans en 1528 un règlement des études à l'usage des écoles latines. C'est lui qui forme Johann Sturm et Hieronymus Wolf, deux grands pédagogues qui travaillent plus tard à Strasbourg et Augsbourg. Melanchthon, à qui l'on a donné très tôt le titre de "Praeceptor Germaniae" insiste aussi bien sur la rhétorique, la dialectique, l'histoire et la géographie, que la musique, l'astronomie et l'astrologie. Dans son esprit, il faut au théologien une formation universelle, puisqu'il a justement à penser les questions qui touchent à l'universel.

Johann Sturm (1507-1589) organise les études pour la ville de Strasbourg et y fonde la première des écoles pour instituteurs. Wolfgang Ratke - ou Ratichius - (1571-1635) demande très tôt l'introduction de la langue maternelle en classe. Il installe lui-même une école de 300 élèves dont 131 filles[1] à Cöthen, dans laquelle il inaugure une pédagogie plus "naturelle", "alles ohne Zwang"[2] dit-il...

Dans leur réflexion pédagogique et leur règlement des études, le "Ratio atque institutio studiorum SJ" de 1599, les jésuites innovent peu pour le contenu, davantage dans les méthodes. Eux aussi reprennent trivium et quadrivium et les adaptent à l'esprit nouveau qui s'est développé avec l'humanisme de la Renaissance et la Réforme. Le protestantisme est assez sensible au principe de l'immanence, conception antique reprise par l'humanisme - suppression de la hiérarchie, valorisation du monde ambiant -, tandis que la contre-réforme réaffirme le principe médiéval de la transcendance, en lui faisant subir les influences de la culture nouvelle. L'enseignement du grec en est un signe.

---

[1] T. Ziegler, Geschichte der Pädagogik mit besonderer Rücksicht auf das höhere Unterrichtswesen, München, 1923, p. 152.
[2] Ibid., p. 164.

2. Les nouvelles théories éducatives du XVIII° siècle.

Tout au long des XVII° et XVIII° siècles, quantité d'hommes de lettres, de philosophes ou même de théologiens s'intéressent de très près à la pédagogie. Ils en ont des approches parfois fort différentes, mais s'il y a plusieurs tendances, des traits communs les unissent. Le processus de sécularisation qui accompagne à la Renaissance la nouvelle perception de la vie se poursuit et prend la place de l'ancienne conception de l'univers - pour saint Thomas, ce sont les anges qui meuvent les étoiles -.

L'éducation se renouvelle déjà au cours du XVII° siècle. Alors que le savoir était au Moyen-Age un savoir objectif qu'il suffisait d'assimiler, Gryphius, Comenius, Ratke et Leibniz font de l'homme lui-même le but de tout travail éducatif : ainsi n'apprend-on plus les langues pour elles-mêmes, mais dans un but pratique. D'autres matières sont mises en valeur, telles que la mathématique, les sciences de la nature, l'histoire, la géographie[1]...

Martin Opitz (1597-1639) renouvelle la littéreature allemande et inaugure le siècle du baroque littéraire avec son "Buch von der deutschen Poeterey" en 1623. La musique française et italienne, la Pléiade, les traductions allemandes de l'Ecriture influencent les arts[2]. Andreas Gryphius (1616-1664) développe son talent lyrique et dramatique et par ses tragédies allemandes, se fait connaître dans les universités[3].

Johann-Amos Comenius (1592-1670) se caractérise à la fois par la clarté et l'originalité de sa pensée, la profondeur de sa sensibilité et la pureté de sa volonté. Sa recherche constante de la vérité de l'homme[4] l'apparente aux jésuites, ainsi que plusieurs traits de sa pédagogie[5]. Comme eux, il veut une éducation de qualité ("eine Schule ohne Zucht ist wie eine

---

[1] W. Flemming, Deutsche Kultur im Zeitalter des Barock, Konstanz, 1960, p. 41.

[2] G. Fricke und M. Schreiber, Geschichte der deutschen Literatur, Paderborn, 1974, p. 61.

[3] Ibid., p. 68.

[4] Comenius explique dans sa "Didactica magna", un "Art d'enseigner à tous" que le but de l'éducation est avant tout de mener à la vie éternelle (W. Russ, Geschichte der Pädagogik, Bad Heilbrunn, 1968, p. 50).

[5] Il prend exemple sur le jésuite espagnol Bateus (en 1615 à Salamanque) pour organiser son cours de latin. Il conserve aussi le trivium et le quadrivium comme base de l'enseignement.

Mühle ohne Wasser") et réaliste ("ein richtiges Urteil über die Dinge ist die richtige Grundlage aller Tugend"). A la fois professeur et prédicateur, il s'intéresse avec Ratke à l'instruction populaire[1]. Il utilise la méthode inductive, essaie de partir de l'exemple pour arriver à la règle, de présenter les choses de manière attirante et de rester doux avec les enfants : "Alles nach der Ordnung und dem Laufe der Natur"[2].

Plusieurs règlements des études ont été influencés par les réflexions de Comenius et Ratke[3] :

- celui de Magdebourg en 1658,
- celui de Kronmayer à Weimar,
- le "Schulmethodus" du recteur Andreas Reyher pour le duc de Saxe-Gotha en 1642.

Bon nombre de ses écrits se retrouvent dans les bibliothèques monastiques d'Allemagne du Sud[4].

Enracinée dans l'empirisme[5] de Bacon et Locke et dans l'observation rationaliste du monde du siècle précédent, l'"Aufklärung" inaugure au XVIII° siècle des temps nouveaux. Un peu partout, l'activité intellectuelle se développe et s'épanouit[6]. La volonté d'indépendance et d'autonomie pour l'esprit humain valorise le rôle de la raison et l'acquisition des connaissances face au principe d'autorité et aux normes imposées. Le processus n'est cependant pas uniforme, des aspects différents s'y complètent. Le baroque ne montre-t-il pas avec force en Allemagne du Sud qu'il existe bien un contrepoint aux lumières ?

Les choses se passent un peu comme au Cinquecento, où se côtoyaient le Moyen-Age de Boticelli et le baroque de Michel-Ange. Dans l'histoire de la pensée chrétienne, deux conceptions de l'homme coexistent[7], l'ancienne, qui fait s'approcher l'homme de Dieu par la contemplation des

---

[1] W. Russ, Geschichte der Pädagogik, Bad Heilbrunn, 1968, p. 47.

[2] T. Ziegler, Geschichte der Pädagogik mit besonderer Rücksicht auf das höhere Unterrichtswesen, München, 1923, p. 164.

[3] Ibid. p. 173.

[4] A. Mandorfer, 1200 Jahre Kremsmünster (Die Stiftsschule, S. 147-193), Kremsmünster, 1977, p. 155.

[5] W. Russ, Geschichte der Pädagogik, Bad Heilbrunn, 1968, p. 57.

[6] R. Benz, Deutsches Barock. Kultur des 18. Jahrhunderts, Stuttgart, 1949, pp. 14s. et O. Bantel, Grundbegriffe der Literatur, Frankfurt a. M., 1974, pp. 7s.

[7] H. Wolff, Die Weltanschauung der deutschen Aufklärung, München, 1949, p. 10.

réalités éternelles en le retirant du monde, et la nouvelle, qui exalte la raison humaine, et fait advenir le Royaume en établissant ce monde.

C'est aussi l'époque où les artistes construisent sur du neuf (Jakob Böhme, Angelus Silesius...). Johann Sebastian Bach (1685-1750) n'a connu aucune partition, aucune note, peut-être même pas le nom[1] de Heinrich Schütz (1585-1672), pourtant le plus grand compositeur allemand jusqu'alors. La vie littéraire se développe bien, parallèlement au marché littéraire naissant[2]. Les habitudes des libraires changent, on investit davantage dans les livres, parfois sous forme de souscriptions[3]. Le tableau suivant[4] permet de mesurer l'évolution du nombre des nouvelles parutions à trois moments du XVIII° siècle, selon les secteurs :

Parutions nouvelles	1700	1750	1775
Théologie	421	374	376
Philosophie	197	346	645
Histoire	156	208	307
Droit	84	104	117
Médecine	59	104	123
Musique	34	48	53
Poésie	27	113	271

Pour mieux situer les choses, on peut préciser que Klopstock publie les trois premiers chants du "Messias" en 1748, puis l'ensemble de l'œuvre en 1755, que Lessing publie "Minna v. Barnhelm" en 1767, "Emilia Galotti" en 1772, et que l'"Urfaust" de Goethe date des années 1773-1775[5]. La bibliothèque de l'université de Göttingen[6], fondée en 1734, possède en 1661 60.000 livres[7]. Comment ne pas citer enfin les revues en plein essor. La "Magdeburgische privilegirte Zeitung" paraît sur quatre pages in quarto

---

[1] R. Benz, Deutsches Barock. Kultur des 18. Jahrhunderts, Stuttgart, 1949, p. 8.

[2] F. Paulsen, Geschichte des gelehrten Unterrichts, Leipzig, 1919, p. 600 et W. Barner, Lessing. ein Arbeitsbuch für den literatur-geschichtlichen Unterricht, München, 1977, p. 69.

[3] W. Barner, Lessing. ein Arbeitsbuch für den literatur-geschichtlichen Unterricht, München, 1977, p. 69.

[4] cf. Ibid., p. 74.

[5] H. De Boor, Geschichte der deutschen Literatur, München, 1967-1975, tome VI, p. 411.

[6] Où professeurs et étudiants possèdent chacun deux perruques au moins (il était devenu incongru de se présenter aux cours sans la porter...).

[7] G. Meinhardt, Die Universität Göttingen, Göttingen, 1974, p. 21.

dès 1626, trois fois par semaine - les mardis, jeudis et samedis -[1]. Très tôt, on a conscience de travailler pour le bon goût et la promotion de la littérature. Un membre de la société littéraire de Magdebourg s'exprime ainsi : "Wo ein deutsches Wort das selbe bestimmt sagte, was das lateinische audrückte, gebrauchte ich das erste"[2].

Suivant les conclusions des recherches de Copernic, de Kepler et de Galilée, on accepte la réalité de l'univers, on essaie de redécouvrir le monde par la mathématique, la mesure. L'individualité de chacun devient plus fondamentale. La fameuse "libertas philosophandi" afflue sur l'université où l'on commence à parler sa langue maternelle. Justus Möser met en valeur le sens de la liberté de l'homme à partir des deux natures - individuelle et sociale - qu'il distingue en lui. L'uniformité ne serait qu'un appauvrissement, la liberté les enrichit[3]. Le piétisme quant à lui va jusqu'à s'opposer à la loi du protestantisme pur et dur[4]. Il préfère aux thèses de la théologie dogmatique le "sentiment" religieux ou l'acte moral, et s'inscrit dans ce mouvement plus général où l'attention portée à la nature humaine conduit à une religion, une morale et un droit plus naturels, basés sur le sens du progrès et l'optimisme. Le savoir est destiné à transmettre la vertu et par là, acquiert la capacité de rendre heureux.

Il naît une nouvelle harmonie entre le monde, l'homme et Dieu, où la raison vivante ordonne la création[5]. Comme au premier jour, on tire du chaos le cosmos (c'est un peu le sens des œuvres de Leibniz, Gottsched, Balthasar Neumann, Schlüter à Berlin, Pöppelmann à Dresde, de Händel...).

Avec le temps, l'ici-bas prend une telle importance que l'au-delà perd un peu de son sens et de son contenu[6]. Les lumières semblent triompher "officiellement" en Allemagne du Nord lorsque paraît le 22 juillet 1740 le rescrit qui sous-entend l'égalité des religions entre elles : "Die Religionen müssen alle toleriert werden, und muß der Fiscal nur das

---

[1] W. Kawerau, Culturbilder aus dem Zeitalter der Aufklärung (Bd. 1 : Aus Magdeburgs Vergangenheit), Halle, 1886, p. 3.
[2] Ibid., p. 31.
[3] H. Wolff, Die Weltanschauung der deutschen Aufklärung, München, 1949, p. 256.
[4] G. Fricke und M. Schreiber, Geschichte der deutschen Literatur, Paderborn, 1974, p. 86.
[5] Ibid., p. 19.
[6] Ibid, p. 86.

Auge darauf haben, daß keine der anderen Abbruch tue, denn hier muß ein jeder nach seiner Fasson selig werden"[1]. De fait, l'évolution des mentalités est énorme et la Bavière, tout à coup, semble bien loin...

Les nouvelles théories éducatives qui apparaissent au cours du siècle sont multiples. Elles viennent comme en contrepoint à l'idéal éducatif des maîtres catholiques et protestants. Le catholique part de l'idée que l'homme est créé à l'image de Dieu, appelé à l'éternité, et que le salut s'opère en Eglise[2] - c'est à dire ensemble et non pas d'une manière individuelle -, dès lors que l'on achève d'aménager le monde, prémisses du ciel.

Il semble que le protestant quant à lui témoigne à partir de l'Ecriture, et voie l'homme en devenir. Plus attaché à un réalisme radical - cf. la théologie -, il vit moins que le catholique dans la transcendance[3]. L'idéal anthroposophique essaie plutôt de comprendre l'enfant selon son âge, sa personnalité, ses traits de caractère. On accède à la transcendance à partir du contact avec le monde. Il faut donc développer toutes les facettes de l'homme, et lui-même doit observer, réfléchir... L'autorité est peu à peu remplacée par l'expérience[4].

Dans la mouvance de l'empirisme, Locke insiste sur le soin à apporter à la formation morale. La tolérance devient la première des vertus[5]. Il met en valeur la dignité de l'homme doué de raison, et le respect dû à soi-même et aux autres. L'acquisition des connaissances doit être présentée à l'enfant de telle sorte qu'il demande lui-même à continuer d'apprendre. Contrairement aux piétistes, Locke voit dans le jeu un bon outil pédagogique, il pense par exemple aux dés marqués de lettres pour l'apprentissage de la lecture. Censées conduire sur de mauvais chemins, la musique et la poésie par contre ne retiennent guère son attention. Le

---

[1] R. Benz, Die Zeit der deutschen Klassik, Stuttgart, 1953, p. 400.
[2] R. Boos, Das Menschenbild im kath., protest., anthroposophischen Erziehungsideal, Bern 1946, p. 22.
[3] Ibid., p. 51.
[4] Ibid., p. 63.
[5] L'amour de Dieu et du prochain, le sens de la vérité et de la justice, la mesure, l'honnêteté et le courage sont d'autres points d'attention (W. Russ, Geschichte der Pädagogik, Bad Heilbrunn, 1968, p. 61).

premier devoir de l'éducation est d'apprendre à l'enfant à être libre, et à se servir de cette liberté en vue du dépassement de soi.

Un autre grand courant de la pensée pédagogique d'alors est le naturalisme, qui donne une valeur particulière, en plus de la liberté, à l'égalité. C'est surtout Rousseau[1], "l'homme naît bon, c'est la société qui le corrompt", qui est à l'origine du mouvement. C'est pourquoi Emile est élevé à la campagne, seul, afin d'apprendre à raisonner de façon nouvelle, délivré des livres et des punitions. Emile ne devient ni juge, ni soldat, ni prêtre, il devient d'abord un homme, un homme naturel grâce à l'harmonie qui existe en lui entre corps et esprit. Il forme son propre jugement à partir d'un cours d'histoire arrangé pour lui. Contre les habitudes et les traditions, on revient à l'état primitif et idéal de la nature, la primauté est à la raison[2].

Le très grand courant allemand en éducation est sans conteste le philanthropisme, marqué à la fois par l'utilitarisme et l'eudémonisme. Il se distingue nettement de l'humanisme scolaire dans la mesure où il veut favoriser l'acquisition de connaissances réalistes et utiles, comme les langues vivantes.

Reprenant l'"Emile", Basedow (1723-1790) a la possibilité de mettre en pratique ses idées en 1774, dans son école de Dessau, le "Philanthropin", qu'il ouvre grâce aux subventions du prince Leopold v. Anhalt. Il y introduit une sorte de déisme universel basé sur les principes moraux de l'Evangile, n'enseigne non plus au moyen de la seule mémoire, mais en se servant de procédés plus attractifs pour l'enfant, traité avec bonté et douceur. L'émulation se substitue à une discipline de la crainte. Ce ne sont plus les mots seulement, mais les choses qu'il faut enseigner.

Pestalozzi (1746-1827), qui a la même orientation de pensée, ouvre quant à lui plusieurs écoles pour les enfants pauvres, en 1774 à Neuhof[3] par exemple, où il désire soumettre les formes d'enseignement aux lois éternelles selon lesquelles l'esprit humain s'élève

---

[1] "L'enfant a des manières de voir, de penser, de sentir qui lui sont propres" écrit Rousseau. Si ce n'est pas une découverte, une transformation des mentalités se répand en tout cas au XVIII' siècle. Bossuet résumait la pensée de Platon aussi bien que d'Aristote ou saint Augustin en disant que "l'enfance est la vie d'une bête". Bérulle va même jusqu'à affirmer qu'elle est "l'état le plus vil et le plus abject de la nature humaine, après celui de la mort" (cf. G. Avanzini, Histoire de la pédagogie du XVII' siècle à nos jours, Toulouse, 1981, p. 140).

[2] E. Cassierer, Die Philosophie der Aufklärung, Tübingen, 1932, pp. 362s.

[3] W. Russ, Geschichte der Pädagogik, Bad Heilbrunn, 1968, p. 93.

de l'intuition sensible à l'idée clarifiée. Pestalozzi tout comme Fröbel se préoccupent davantage que les jésuites d'une éducation réellement populaire[1]. Avec les autres philanthropes, ils désirent faire des enfants des citoyens du monde dans une perspective cosmopolite. Un aspect particulier de la formation qu'ils préconisent est l'usage des outils, au moins des plus habituels, et divers mouvements, comme marcher sur des poutres, nager, tirer, monter à cheval, faire de l'escalade...

Il faut citer encore les noms d'autres grands pédagogues, Oberlin qui travaille en Alsace, Salzmann (1744-1821), qui lui aussi a beaucoup de contacts avec le peuple. Il pense comme Basedow que l'éducation est le bien le plus précieux d'un homme. Pour ce qui est de la morale et de la religion, Salzmann insiste sur la nécessité d' acquérir un jugement personnel. Il est en cela en pleine contradiction avec la pensée jésuite...

J. Campe (1746-1818) est l'éducateur des frères Humbolt. Il écrit un nouveau "Robinson Crusoe", réédité 117 fois. F. v. Rochow (1734-1805) fonde à la vue des misères de la guerre de sept ans une organisation agricole dotée d'une caisse à l'usage des malades et des pauvres. Il publie en 1776 son "Kinderfreund", un livre de classe célèbre. J. G. Herder (1744-1803) quant à lui met en valeur le monde grec et l'idée d'humanité. Il choisit tout de même d'enseigner aux enfants leur langue maternelle en premier, puis le français, le latin et le grec. Son système de formation inclut aussi la mathématique, les sciences de la nature, la géographie et l'histoire des peuples, dans laquelle il voit le reflet de celle de l'éducation de l'humanité.

L'utilitarisme de la fin du siècle[2] encourage l'édition d'autres livres de classe allemands, qui remplacent parfois l'ancien "Teusches ABC" datant de 1657[3] ! On ne s'en sert pas partout cependant, un

---

[1] A. Reble, Geschichte der Pädagogik, Stuttgart, 1951, p. 204.

[2] Bien illustré par cette phrase du recteur Philipp Lieberkühn de Breslau en 1784 : "Der Erzieher weiß, daß seine Jugend nicht für den Schatten der Schule, sondern für den hellen Tag des bürgerlichen Lebens erzogen werden muß" (G. Brühl, Die Schule im Urteil ihrer Lehrer, vom ausgehenden 16. bis zum ausgehenden 19. Jahrhundert, Wiesbaden, 1969, p. 172).

[3] K. Kehrbach, Texte und Forschungen zur Geschichte der Erziehung und des Unterrichts in den Ländern deutscher Zunge, Berlin, 1903, p. 67.

rapport de visite à Oberscheinfeld en 1772 le montre[1] : "Sie lesen die Bücher nicht, lassen sie in der Schule liegen."

Johann-Michael Sailer (1751-1832) est pendant deux ans à Landsberg au noviciat de la Compagnie de Jésus, qu'il quitte lorsqu'elle est supprimée par le pape. Grand ami de Schelling et de Pestalozzi, il devient plus tard professeur dans les anciennes universités jésuites de Dillingen et d'Ingolstadt. Tout en insistant sur une éducation de tout l'homme et sur l'harmonie de ses forces, il place au centre de tout le christianisme tel qu'il peut le définir dans son sens le plus positif. Se démarquant de la pensée éclairée, il explique que l'homme ne doit pas seulement se cultiver, se discipliner et se civiliser, il doit surtout se sanctifier pour participer à la vie divine. C'est plutôt à cette conception-ci de la formation de l'individu que s'attachent les jésuites du XVIII° siècle.

Mais à l'instar des philanthropes, ils veulent eux aussi des élèves actifs au collège. Ce qui les en sépare est davantage cette volonté de service dans et pour l'Eglise. Les pères opposent la rigueur de pensée à laquelle ils tiennent en philosophie et en théologie spéculative au vague "culte" religieux ou moral de certaines philosophies[2]. Ils rejettent la théologie "naturelle", le refus de l'autorité, et la sensation comme seule source de connaissance (ils font de la critique littéraire, mais jamais de critique exégétique[3]). La subjectivité de chaque élève est prise en compte aussi, mais dans une perspective différente (tous les moments de l'emploi du temps sont minutieusement réglés à l'avance). Comme dans la pédagogie des "Exercices spirituels", l'émotionnel doit peu à peu se rétrécir et faire place à une réflexion objective. Il faut être sûr de sa foi, d'un point de vue dogmatique, et d'un point de vue spirituel plus personnel. Mais les pères reprennent l'idée d'une connaissance nécessaire de tout l'homme, sensible, affectif, intellectuel et raisonnable.

---

[1] Ibid., p. 68.

[2] A. Bruck, Die Mainzer theologische Fakultat im 18. Jahrhundert, Wiesbaden, 1955, p. 112.

[3] W. Flemming, Deutsche Kultur im Zeitalter des Barock, Konstanz, 1960, p. 341.

3. La réalité dans le quotidien des villes et des campagnes.

En donnant de nouvelles définitions de l'éducation, les philosophes du XVIII° siècle ont su renouveler la perception qu'on avait alors communément des enjeux de l'enseignement. Les changements qu'ils annonçaient et dont ils s'étaient fait les précurseurs - l'instruction populaire par exemple - allaient être de taille...

Mais ils n'ont pu toucher beaucoup de monde. La réalité de l'enseignement dans les villes et les campagnes, si elle connaît au cours de ce siècle une amélioration, reste largement inférieure aux nécessités[1]. Le phénomène est valable à la fois pour l'enseignement élémentaire, secondaire et universitaire, plus marqué dans les campagnes, et davantage dans le Sud que dans le Nord de l'Allemagne.

Il faut noter d'autre part que la culture littéraire et scientifique allemande se situe au début du siècle loin derrière les cultures française, anglaise ou même hollandaise. La langue elle-même n'est pas encore terminée d'être formée. Les membres privilégiés de la société parlent, lisent et écrivent le français. Et ce sont pour beaucoup les ouvrages venus de France qui constituent le marché de la librairie. Cela fait dire en juillet 1775 à Frédéric II : "Deux choses manquent aux Allemands, la langue et le goût".

Les revues hebdomadaires ont une importance culturelle et pédagogique réelle puisqu'elles propagent la pensée d'une époque nouvelle de par les thèmes abordés, tels la vie des femmes, l'égalité des sexes, les principes éducatifs plus adaptés aux enfants, l'art, la mode, la langue, la culture, le bonheur, les qualités humaines...[2] Il faut préciser cependant que si les villes protestantes, commerçantes ou universitaires, sont les plus touchées par ce mouvement, les pays catholiques du Sud et l'Autriche en restent totalement écartés[3].

---

[1] T. Ziegler, Geschichte der Pädagogik mit besonderer Rücksicht auf das höhere Unterrichtswesen, p. 252.

[2] H. Langenohl, Die Anfänge der deutschen Volksbildungsbewegung im Spiegel der moralischen Wochenschriften, Düsseldorf, 1964, p. 10 et p. 66.

[3] Ibid., pp. 12s.

Le XVIII° siècle marque aussi les débuts d'un enseignement populaire, même si les manques se font encore nettement sentir. Le rôle des maîtres est mal défini, leur situation financière est précaire, et leur statut perçu un peu comme celui d'un domestique[1]. On prend conscience des progrès à réaliser. Dans un souci d'évangélisation, le piétisme pousse de son côté à la fondation d'écoles pour les pauvres[2]. Certains projets parlent d'un double but de l'école :

. Apprendre à penser et agir intelligemment.
. Acquérir un savoir utile et faire l'apprentissage d'une activité pratique.

Il faudrait une scolarisation généralisée et organisée au niveau de l'Etat. Beaucoup d'écoles n'ont même pas de constitutions[3]. Malgré une prise de conscience des questions et les décisions que l'on prend pour les traiter, la pratique scolaire n'est de loin pas celle que prévoient les décrets. Les écoles sont meilleures en ville, mais le phénomène est déjà ancien. La seule instruction que l'on reçoive après l'école élémentaire est donnée dans les écoles latines. La conséquence en est que celui qui devient commerçant est formé de la même manière que celui qui devient enseignant, par le grec et le latin ! Quant aux filles, elles bénéficient plus rarement d'un enseignement secondaire. Seules les familles privilégiées peuvent leur donner un enseignement plus soigné.

Quant au monde rural, il progresse peu. Les enfants vont très rarement en classe régulièrement. De la fin du printemps au mois d'octobre, personne ne s'y rend[4]. D'une manière générale, les enfants restent d'ailleurs une force de travail dont bien des parents ont besoin rapidement. La classe se limite souvent à une instruction religieuse sommaire, à de la lecture, de l'écriture, un peu de chant et de calcul simple.

---

[1] H. Faltenmayer, Geschichte des Studienwesens in Burghausen mit Rückblick auf die Gesammtentwicklung des Mittelschulwesens in Bayern, Burghausen, 1892, p. 5.

[2] M. Spindler, Handbuch der bay. Geschichte III (Bd. 3 : Franken, Schwaben, Oberpfalz bis zum Ausgang des 18. Jahrhunderts), München, 1971, p. 689.

[3] H. Faltenmayer, Geschichte des Studienwesens in Burghausen mit Rückblick auf die Gesammtentwicklung des Mittelschulwesens in Bayern, Burghausen, 1892, p. 5.

[4] M. Spindler, Handbuch der bay. Geschichte III (Bd. 3 : Franken, Schwaben, Oberpfalz bis zum Ausgang des 18. Jahrhunderts), München, 1971, p. 699 et W. Bruford, Die gesellschaftlichen Grundlagen der Goethezeit, Frankfurt a. M., 1936, p. 122.

On manque à la fois d'écoles et de maîtres. Beaucoup d'enfants apprennent néanmoins à lire et écrire : le nombre de calendriers vendus dans la seconde moitié du XVIII° siècle est en forte augmentation[1]. La plupart du temps, les maîtres sont les sacristains des villages[2], recrutés et formés par les prêtres ou les pasteurs, ou des ermites dans les pays du Sud - fort appréciés au demeurant[3] -.

Il arrive aussi que les nobles - dont certains vivent à peu près comme les paysans, même si d'autres sont plus cultivés - rétribuent le maître d'école qui travaille sur leurs terres[4]. Avec le temps, la mentalité des campagnes évolue, les élèves sont traités d'une manière plus constructive et positive. Le pays de Bade promulgue en 1778 une loi interdisant la tyrannie qui est de règle dans beaucoup d'écoles, où l'on fait s'agenouiller les enfants sur des morceaux de bois pointus.

Rien n'est prévu pour les meilleurs éléments, qui vont alors poursuivre leurs études à la ville voisine. Mais cela reste assez rare. Les conflits de toutes sortes et, au XVII° siècle, la guerre de Trente ans n'avaient rien fait pour arranger les choses. L'argent a longtemps manqué dans les communes villageoises pour payer le salaire des maîtres. C'était de plus en plus l'affaire du prince, d'autant que certaines régions ne sortaient pas de leur pauvreté. Dans l'évêché d'Eichstätt, les toits en chaume[5] ne sont pas rares (bien des églises reconstruites au XIX° siècle remplacent des édifices à toits de paille).

L'université est une institution qui subit elle aussi quelques transformations. La situation avait été marquée jadis par un certain manque de pédagogie de la part des professeurs. Parfois encore, ils travaillent sans beaucoup de sérieux. Des étudiants de Wittenberg se plaignent ainsi d'un professeur de théologie qui prend en 1740 une année

---

[1] W. Bruford, Die gesellschaftlichen Grundlagen der Goethezeit, Frankfurt a. M., 1936, p. 123.

[2] K. Wolf, Das Landshuter Gymnasium von seinen Anfängen bis zur Aufhebung des Jesuitenordens (in : Verhandlungen des historischen Vereins für Niederbayern, Bd. 62, S. 1-178, Landshut, 1929), p. 25.

[3] K. Kehrbach, Texte und Forschungen zur Geschichte der Erziehung und des Unterrichts in den Ländern deutscher Zunge, Berlin, 1903, p. 32.

[4] W. Bruford, Die gesellschaftlichen Grundlagen der Goethezeit, Frankfurt a. M., 1936, p. 123.

[5] F. Buchner, Schulgeschichte des Bistums Eichstätt, Kallmünz, 1956, p. 2.

entière pour le commentaire des neuf premiers chapitres d'Isaïe[1]. Le cours en latin, la plupart du temps dicté, est souvent sec et ennuyeux, si bien que les étudiants fortunés envoient quelquefois l'un de leurs domestiques s'asseoir à leur place sur les bancs des facultés.

Cela dit, quelques changements surgissent ça et là. Des cours de philologie sont parfois organisés, on approfondit, on donne un esprit nouveau aux sciences classiques. Certaines universités sont plus réputées que d'autres pour leur ouverture d'esprit. A Halle et Göttingen, deux établissements nouvellement fondés, on se spécialise en sciences de la nature, en droit civil, en histoire, en statistiques trois disciplines politiques[2]. A Iéna, on met en place une sorte d'étude positive de la théologie[3]. L'allemand, langue maternelle, est de plus en plus estimé, on s'en sert pour les exposés libres, non dictés depuis la chaire.

Il faudra maintenant étudier dans les détails la place et le rôle des jésuites dans ce vaste ensemble. Leurs universités restent très traditionnelles, et pas seulement en Bavière, on refuse par exemple la théologie positive à Mayence. Les collèges secondaires, fort nombreux, rassemblent en Allemagne du Sud près de la moitié des effectifs scolarisés, dans des établissements parfois de grande taille : Munich[4] compte plus de 1000 élèves au début du siècle[5].

La pédagogie des jésuites ne se trouve influencée ni par les recherches différentes du mouvement piétiste, ni même par aucun des penseurs de l'idéal éducatif éclairé brièvement caractérisés plus haut... Il faut préciser cependant que la Compagnie est supprimée en 1773 alors que la plupart commencent à travailler et poursuivent leur action jusqu'à la fin de leur vie au début du siècle suivant. En Allemagne du Sud, le taux des analphabètes tombe pendant le XVIII° siècle de plus de 80 % à moins de 50%[6]. Le résultat est significatif de l'évolution qui s'opère... non dans le sens de ce que l'on pourrait appeler une progression décisive de

---

[1] K. Biedermann, Deutschland im 18. Jahrhundert, Leipzig, 1880, tome II, p. 491.
[2] Ibid., tome III, p. 1159.
[3] Ibid., tome II, p. 490.
[4] B. Duhr, Geschichte der Jesuiten in den Ländern deutscher Zunge, München, 1928, tome IV, p. 140.
[5] Le collège de Clermont à Paris, devenu le lycée Louis-le-Grand, en compte environ 2500 à la même époque.
[6] W. Barner, Lessing, ein Arbeitsbuch für den literatur-geschichtlichen Unterricht, München, 1977, p. 57 et K. Biedermann, Deutschland im 18. Jahrhundert, Leipzig, 1880, tome II, p. 985.

l'enseignement traditionnel des lettres classiques en latin, mais dans le sens d'un type d'instruction renouvelé, plus concret et utile au bien d'un grand nombre.

- Première partie -

La vie sociale et l'enseignement.

1.1. Situation politique, sociale et économique.

1.1.1. Une situation politique marquée par l'histoire.

C'est à partir de l'analyse de sa situation politique, sociale et économique que se dessine le visage de l'Allemagne du Sud au XVIII° siècle. Dans la région, les jésuites se sont presque exclusivement installés dans les villes pour exercer leur mission pastorale, laissant les monastères rayonner comme par le passé dans les campagnes.

C'est donc l'évolution des villes qui permettra de mieux comprendre le cadre dans lequel s'inscrit le travail de la Compagnie de Jésus. Les villes sont elles-mêmes très différentes les unes des autres, de part leur taille, leur histoire, leur rayonnement, leur importance économique, un éventuel statut de ville libre...

Certaines sont fort anciennes, plusieurs sont depuis la fin de l'Antiquité le siège d'un évêché important. Après le déclin assez terrible dû aux bouleversements des invasions barbares, certaines cités, toutes de vitalité, acquièrent très vite, surtout à partir des XI° et XII° siècles, les bases qui leur assurent pour la suite une longue prospérité. En 955, l'évêque d'Augsbourg possède déjà le droit de frapper monnaie, en 962 et 1012, les églises des deux grandes abbayes de la ville sont consacrées, respectivement St. Stefan et St. Ulrich, signes de richesse et de culture. En 1276, Augsbourg se donne un code de droit particulier accepté par l'empereur Rodolphe de Habsbourg. Les patriciens ont en main à partir de 1368 une véritable armée municipale, c'est l'époque du développement de bien des villes des pays du Sud, Nuremberg, Ulm, Ratisbonne... qui parviennent au rang de ville d'empire.

La richesse, elles la doivent non seulement aux routes de commerce conduisant du Nord, par les cols alpins, jusqu'à Milan ou Venise, mais aussi aux différentes sortes de toiles, au lin et à la futaine fabriquées sur place, à l'utilisation de bonne heure de l'eau comme richesse naturelle, à la fabrication d'œuvres d'art, et surtout aux activités de maisons marchandes qui recouvrent alors le monde entier, de lignées comme celles des Fugger ou des Welser... Une ville comme Augsbourg devient avec

Anvers et Lisbonne, au moment de l'arrivée des jésuites, l'un des premiers marchés de change d'Europe.

Il faut également noter, depuis le XIV° siècle, le développement du phénomène des corporations, qui jouent un véritable rôle politique dans les cités. Ce sont elles - et non le peuple - qui tirent des avantages des codes plus ou moins démocratiques de certaines petites villes libres de l'Allemagne du Sud comme Gmünd ou Reutlingen. Quant aux villes plus grandes comme Nuremberg ou Ulm, elles sont devenues un véritable paradis pour les familles patriciennes. Ce phénomène se perpétue pendant plusieurs siècles. Au XVIII° siècle encore, c'est le patriciat qui occupe la place prédominante. Trente-et-un membres des quarante-cinq que compte au milieu du siècle le conseil municipal d'Augsbourg sont issus de ces familles nobles, quatre d'une corporation qui possède également ce caractère noble, cinq du monde des commerçants et cinq du reste de la population[1].

Pour cerner le caractère de ces villes, il faut encore évoquer brièvement la Réforme. Elle emboîte le pas à la guerre des paysans, le plus grand mouvement politique et social de l'histoire allamande, qui débute en août 1524 dans les régions de l'Allgäu et du Sud de la Forêt-Noire, sur les territoires de l'abbaye de St. Blasien. Les rapports ne sont pas bons entre villes et campagnes, noblesse et paysans[2]. Très vite, les conflits gagnent tout le pays, le Palatinat et l'Alsace se soulèvent, puis la Hesse, la Franconie, la Thuringe, la Saxe et le Tyrol. Les paysans, se réclamant de l'Evangile et de la prédication de Luther, s'en prennent aux princes, ces "loups pervers", dont ils incendient les châteaux.

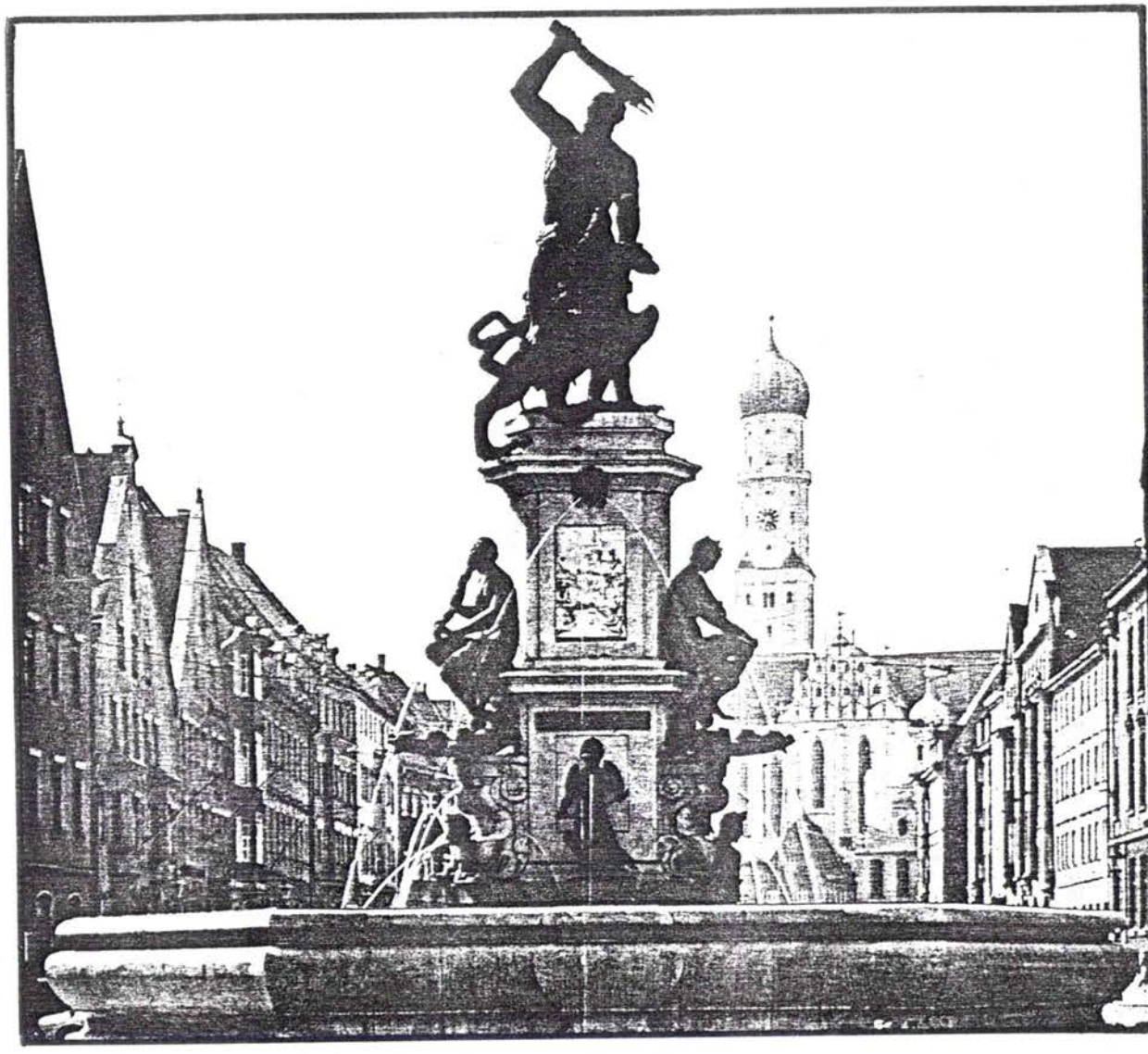
Ils réclament en 1525 à Memmingen la suppression du servage, la limitation des dîmes et des corvées, l'établissement de biens communaux ainsi que le droit de choisir leurs prêtres. Luther, effrayé par l'ampleur et l'horreur des combats, condamne les insurgés et enjoint les princes d'y mettre un terme. La révolte est noyée dans le sang, plus de 100.000 paysans sont massacrés.

---

[1] B. Hubensteiner, Bayerische Geschichte (Staat und Volk, Kunst und Kultur), München, 1977, p. 306.

[2] M. Spindler, Handbuch der bay. Geschichte III, Bd. 3 : Franken, Schwaben, Oberpfalz bis zum Ausgang des 18. Jahrhunderts, München, 1971, p. 200.

La Réforme fait évoluer la situation de bien des villes. Augsbourg consolide par exemple son rôle politique, en même temps qu'elle est le théâtre de beaucoup de mouvements, de changements. Si la ville est aujourd'hui catholique à 74 %, elle est au XVI° siècle très touchée par la Réforme. En 1580, 75 % de la population, 85 % même en 1600 sont passes au protestantisme. Ce n'est pas sans importance dans le développement de la ville.



L'Augsbourg de Johannes et Elias Holl avec ses fontaines et ses maisons patriciennes Renaissance devant St Ulrich

Malgré la présence d'un prince-évêque, on n'investit pas comme à Munich - restée catholique - dans la construction de bâtiments ecclésiastiques, mais dans l'architecture civile. Augsbourg devient la ville d'Elias Holl, architecte municipal entre 1602 et 1635. Elle se rend célèbre par son hôtel de ville, par ses fontaines d'Auguste, de Mercure, d'Hercule - des noms antiques - élevées de 1589 à 1602. Elias Holl reconsruit aussi le lycée ou gymnase protestant St. Anna.

Les villes libres favorisent un certain développement du protestantisme, et la Bavière voit d'un fort mauvais œil ce qui se passe ainsi à Augsbourg ou à Nuremberg. Plusieurs diètes ont lieu à Augsbourg sous Maximilien I° et Charles-Quint, en 1530 d'abord, où est proclamée le 21 janvier la Confession d'Augsbourg, marquée par la pensée luthérienne, puis en 1555, où est adoptée le 25 septembre la paix religieuse. Néanmoins, les fonctions et les activités professionnelles devaient déjà être attribuées depuis 1548 selon le principe de parité confessionnelle[1].

En 1555, on opte pour le célèbre principe "cujus regio, ejus religio" qui n'apporte pas cependant de solution "miracle" pour une plus grande paix de l'Empire, pressé certes par les questions religieuses, mais aussi par les problèmes de la paysannerie à l'intérieur et des Turcs à l'extérieur. La paix religieuse concerne l'ensemble des territoires appartenant à l'Empire sauf les villes libres, où chacun peut conserver librement sa confession, ce qui constitue en fait un avantage pour la minorité catholique de ces villes libres. L'Eglise romaine acquiert par là la sécurité d'une certaine protection.

En même temps, les bases de la contre-réforme sont jetées. Il est par exemple fait exception au principe de base "cujus regio, ejus religio" dans le cas où un prince ecclésiastique change de confession. Il perd alors automatiquement tous ses biens d'Eglise, c'est le fameux "reservatum ecclesiasticum". En 1555, il est également décidé que les biens passés avant 1552 aux protestants leur resteraient. Par ailleurs, les hautes instances de l'Empire sont désormais composées de représentants des deux confessions. Les deux parties désirent sincèrement la paix, mais déjà certains esprits sont conscients que cette paix religieuse entrave un éventuel rapprochement des catholiques et des protestants pour longtemps. Elle n'est d'ailleurs pas le signe que l'on s'accepte vraiment l'un l'autre, elle est

---

[1] B. Moeller, Deutschland im Zeitalter der Reformation, Göttingen, 1977, p. 133.

politiquement nécessaire. Ce n'est que lors des traités de Westphalie en 1648, que la reconnaissance des réformés au même titre que catholiques et luthériens a lieu. Il faut noter aussi que d'importants territoires de Franconie retournent en 1629 au catholicisme grâce à l'édit de Restitution[1] proclamé par l'empereur le 6 mars.

Au XVIII° siècle, où l'empereur n'a plus qu'une fonction bien restreinte - le couronnement en est réduit à une cérémonie presque théâtrale[2] -, les villes libres sont au nombre de 51. Elles ont perdu de leur vitalité et de leur influence. L'historien Karl Biedermann les caractérise ainsi avant la perte de leur prestige : "(Les villes libres) furent longtemps les piliers les plus solides de la puissance allemande, les lieux les plus féconds pour l'épanouissement du commerce, de l'industrie, de l'art et de la science[3]."

Elles dérangent par leur situation les princes qui n'ont pas de pouvoir sur elles, la noblesse a de plus en plus de mal à les accepter. Des villes comme Nuremberg, Ulm, Ratisbonne ou Augsbourg sont conscientes du danger que représentent pour elles les grands territoires politiques, tel le grand-duché de Bavière, sur lesquelles elles sont situées comme des enclaves, et qui menacent de-ci de-là leur droit à la libre circulation et à l'indépendance. Les régions sont morcelées, telle la Bavière que se partagent les princes de Bavière, les Habsbourg, qui possèdent quelques territoires en Souabe, le prince-évêque d'Augsbourg, qui a ses possessions surtout en Allgäu, et enfin le duc de Wurtemberg.

Il peut être intéressant de voir comment est structuré, parallèlement aux 51 villes libres, l'ensemble de l'empire au XVIII° siècle[4], dans cette constellation de plus de 300 territoires : 94 principautés (laïques

---

[1] M. Spindler, Handbuch der bay. Geschichte III, Bd. 3 : Franken, Schwaben, Oberpfalz bis zum Ausgang des 18. Jahrhunderts, München, 1971, p. 225.

[2] W. Bruford, Die gesellschaftlichen Grundlagen der Goethezeit, Frankfurt a. M., 1936, p. 19.

[3] K. Biedermann, Deutschland im 18. Jahrhundert, Leipzig, 1880, tome I, p. 178 : "Sie waren lange Zeit die stärksten Säulen deutscher Macht, die fruchtbarsten Pflanzstätten deutschen Handels und Gewerbfleißes, deutscher Kunst und Wissenschaft gewesen".

[4] W. Bruford, Die gesellschaftlichen Grundlagen der Goethezeit, Frankfurt a. M., 1936, p. 314.

ou ecclésiastiques), 103 comtés, 40 prélatures[1]... (le nombre d'habitants est donné en millions).

1. Kurfürstliche Länder :
   - . Österreich (23 M.)
   - . Preußen (7,5 M.)
   - . Kurpfalz Bayern (2,2 M.)
   - . Kursachsen (2,1 M.)
   - . Kurbraunschweig-Lünebg. (0,7 M.)
   - . Kurmainz (0,2 M.)
   - . Kurtrier (0,2 M.)
   - . Kurköln (0,2 M.)
2. Geistliche Mitglieder des Fürstenkollegiums :
   Salzburg, Münster, Lüttich, Würzburg, Trient, Bamberg, Osnabrück, Paderborn, Augsburg, Hildesheim, Fulda, Speyer, Eichstätt, Basel, Brixen, Passau, Straßburg, Freising, Regensburg, Konstanz, Worms, Lübeck, Fürstabteien (2,2 M.)
3. Weltliche Fürsten.
4. Reichsgrafen :
   - . Wetteranisches Kollegium : 31 Grafen
   - . Schwäbisches Kollegium : 13 Grafen
   - . Fränkisches Kollegium : 21 Grafen
   - . Westfälisches Kollegium : 30 Grafen
5. Reichsstifte :
   - . 27 schwäbische Prälaten
   - . 15 rheinische Prälaten
6. Reichsstädte :
   - . Rheinische Bank (14 Städte)[2]
   - . Schwäbische Bank (36 Städte)[3]

C'est avant tout dans le Sud que se sont formées de petites principautés indépendantes, sans unité de langue, de système économique ou fiscal. La "Kleinstaaterei" résulte du fait que la loi de primogéniture n'est pas encore introduite. On ne fait pas non plus de distinction entre les possessions personnelles et l'autorité sur l'Etat. Au XVIII° siècle se

---

[1] Ibid., p. 16.

[2] Hamburg (150.000), Köln (50.000), Frankfurt (50.000), Lübeck (42.000), Bremen (40.000), Aachen (27.000), Mühlhausen (13.000), Nordhausen (10.000), Goslar (9.000), Wetzlar (6.000), Dortmund (6.000), Worms (6.000), Speyer (5.000), Friedberg (3.000).

[3] Nürnberg (70.000 - 30.000 in der Stadt), Ulm (37.000), Rothenburg (27.000), Regensburg (21.000), Schwäbisch Hall (16.000), Rottweil und Schwäbisch Gmünd (14.000), Esslingen und Memmingen (11.000), Heibronn et Reutlingen (10.000), Biberach (9.000), Nördlingen (7.000), Kaufbeuren (6.800), Dinkelsbühl (6.500), Überlingen (6.300), Lindau et Weißenburg (6.000), weniger als 1.000 Einwohner, nach Größe : Windsheim, Ravensburg, Schweinfurt, Kempten, Zell am Hammersbach, Wangen, Gengenbach, Offenburg, Singen, Pfullendorf, Weil, Wimpfen, Leutkirchen, Bopfingen, Buchhorn, Isny, Buchau.

développe l'absolutisme - "höfische Zeit" comme on a dit[1] - : le peuple devient un peu comme un objet pour les dynasties en place.

A Bamberg, le prince-évêque propose des listes - ou une liste - pour les élections du conseil et du maire, pour lesquelles il s'est octroyé un droit de véto. Officiellement, ce n'est pas à lui de diriger les affaires. Il a fonction de juge, lève les impôts et prélève les droits de douane[2]. C'est un signe de l'affaiblissement des villes et du commerce, alors que le pouvoir des princes augmente. Une tendance se généralise en ville, l'augmentation de l'importance des lignées au détriment de la valeur du droit de citoyenneté dont bénéficiait la bourgeoisie. C'est le moment où le conseil est subordonné au prince[3]. L'Eglise elle-même est soumise au prince, les jésuites le savent bien, et toute leur action est menée en conséquence[4].

Surtout dans la seconde moitié du siècle, beaucoup veulent imiter à leur façon Frédéric II, reçoivent leurs ministres, soignent leur train de vie, la culture, la musique... Peu y réussissent[5]. Comme dans les mentalités du XVII° siècle, le devoir du soumis est plus important au XVIII° que la responsabilité du souverain. Catholicisme et protestantisme restent tous deux sous le contrôle plus ou moins effectif des princes et les évêques sont issus de l'aristocratie. Malgré tout, il est question de réformes du droit , de l'éducation, on veut prêter davantage attention aux pauvres, aux malades ou aux prisonniers, pour lesquels on construit des institutions d'accueil.

---

[1] G. Fricke und M. Schreiber, Geschichte der deutschen Literatur, Paderborn, 1974, p. 66.

[2] H. Neugebauer, Die Entwicklung des Bamberger Schulwesens von der Reformation bis zur Säkularisation, Bamberg, 1982, p. 25.

[3] H. Preuss, Die Entwicklung des deutschen Städtewesens, Leipzig, 1906, p. 143.

[4] Ibid., p. 121.

[5] W. Bruford, Die gesellschaftlichen Grundlagen der Goethezeit, Frankfurt a. M., 1936, p. 36.

1.1.2. Accroissement au XVIII° siècle des différences entre catégories sociales.

La société du XVIII° siècle est loin d'être égalitaire et dans bien des villes, les différences entre les habitants selon leur place dans l'échelle sociale s'accroissent. A vrai dire, personne ne s'appauvrit, l'écart augmente plutôt de par l'enrichissement des classes dirigeantes, qui tiennent à la politique élitiste en place et modifient leur mode de vie par la recherche d'une culture et d'un luxe plus grands.

En ce qui concerne la population au sens strict, on constate que les cités ont eu beaucoup à souffrir de la guerre de Trente ans, fatale à certaines d'entre elles[1]. Le nombre des habitants d'Augsbourg, auparavant de 48.000 est tombé en 1648 à 16.000. Au milieu du XVIII° siècle, on n'est pas parvenu à atteindre à nouveau la situation antérieure, la ville compte 30.000 habitants. Munich comptait 22.000 habitants en 1618, elle en a 16.000 en 1648, ce sont là deux exemples représentatifs de la situation générale. La guerre ne se déroule d'ailleurs pas d'un seul trait, les années les plus mauvaises pour la Bavière sont les années 1632-1634 et 1646-1648. Le reste du temps, les populations souffrent moins des combats que de la faim et de la peste[2].

Au XVIII° siècle, s'il n'y a plus ces souffrances de la guerre de Trente ans, les menaces subsistent, des Suédois au nord-est et des Turcs au sud-est dans les années 1716-1717[3]. Les premières décennies du siècle connaissent encore une période de stagnation[4]. Dans les campagnes, les paysans restent encore pauvres, on considère comme superflu tout ce qui vient après les ustensiles de cuisine en métal et les épices de la maison[5]. Depuis la Renaissance, le campagnard est resté dans l'esprit des gens de la

---

[1] W. Bruford, Die gesellschaftlichen Grundlagen der Goethezeit, Frankfurt a. M., 1936, p. 180.

[2] B. Hubensteiner, Bayerische Geschichte (Staat und Volk, Kunst und Kultur), München, 1977, p. 261.

[3] R. Benz, Deutsches Barock, Kultur des 18. Jahrhunderts, Stuttgart, 1949, p. 22.

[4] B. Duhr, Geschichte der Jesuiten in den Ländern deutscher Zunge, München, 1928, tome IV, p. 1.

[5] W. Bruford, Die gesellschaftlichen Grundlagen der Goethezeit, Frankfurt a. M., 1936, p. 118.

ville le "dumme Bauer", le paysan grossier, bête, malhonnête, buveur et querelleur[1]...

La noblesse perd l'habitude qu'elle avait de converser avec le peuple, elle a ses privilèges, ses chasses, ses places à l'église... Une certaine ironie se manifeste à son égard devant certaines incapacités à gérer les terres ou les biens[2]. Il faut encore signaler à la campagne, comme à la ville, la multiplication de moqueries ou de réactions populaires négatives face au clergé et aux choses de la religion[3].

Les villes ne possèdent plus d'armée comme auparavant, leurs murs n'arrêtent plus personne, ils ne sont plus que le symbole de leur ancienne indépendance[4]. Elles avaient pris au Moyen-Age le parti de l'empereur contre leur suzerain, parfois leur évêque, pour s'organiser et se libérer du féodalisme[5]. Dans les villes, les gens ont de moins en moins conscience d'appartenir à un ordre fixe de la société, l'idée se développe plutôt d'une universelle égalité, d'une universelle liberté. Les deux concepts sont les fondements de la société bourgeoise, où la noblesse perd sa première place. On produit pour le commerce, pour gagner. L'économie des villes est comme le berceau de la culture qui s'accroît en même temps que les échanges commerciaux[6]. A la campagne, l'aristocrate reste entouré de ses paysans : le village reste une communauté, on n'y produit que pour sa propre consommation.

En ville, tout le monde ne jouit pas du droit de citoyenneté, 6.000 habitants seulement sur 30.000 le possèdent à Augsbourg. Le droit s'acquiert en s'achetant, mais c'est de fait assez difficile. Seuls patriciens, bourgeois et maîtres-artisans possèdent la citoyenneté, d'ailleurs réservée exclusivement aux hommes[7]. Les femmes, employés et compagnons sont tous représentés par le chef de famille[8].

---

[1] Ibid., p. 120.

[2] Ibid., p. 67.

[3] G. Steinhausen, Geschichte der deutschen Kultur, Leipzig, 1904, p. 437 et 663.

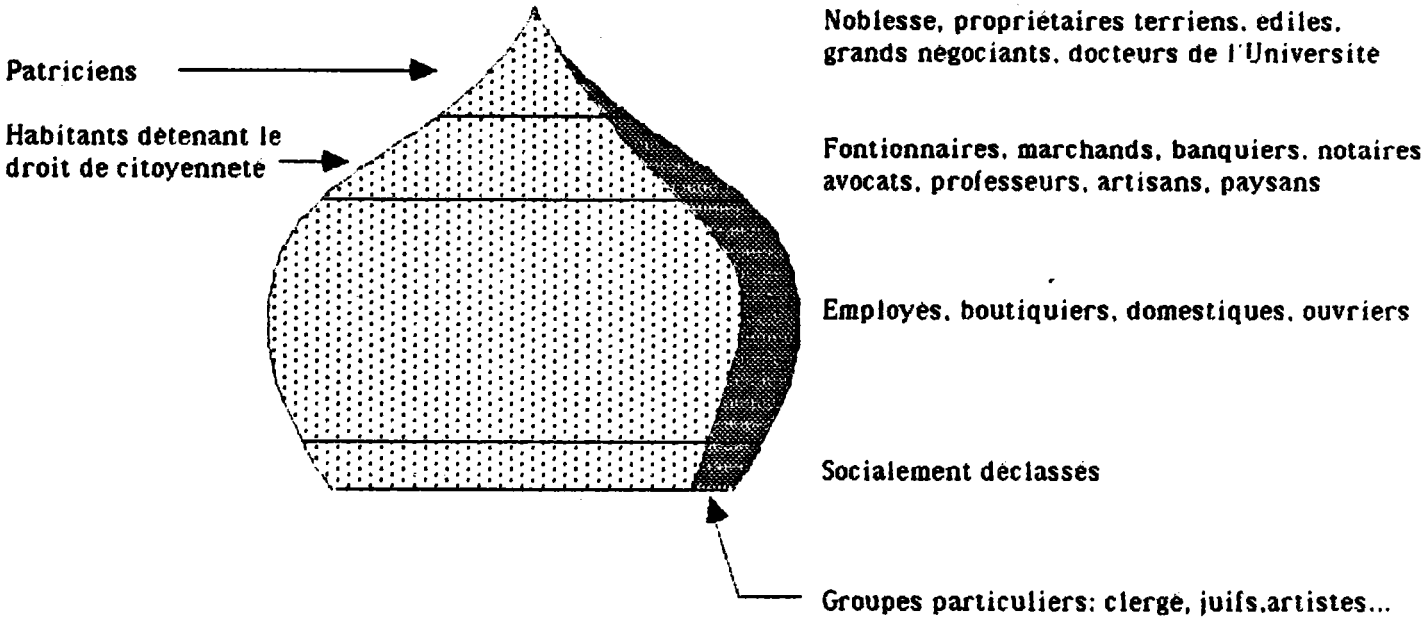
[4] W. Bruford, Die gesellschftlichen Grundlagen der Goethezeit, Frankfurt a. M., 1936, p. 181.

[5] H. Preuss, Die Entwicklung des deutschen Schulwesens, Leipzig, 1906, p. 45.

[6] P. Sander, Geschichte des deutschen Städtewesens, Bonn, 1922, p. 4.

[7] H. Preuss, op. cit., p. 24. Depuis le XIV' siècle, le droit de citoyenneté est indépendant des possessions territoriales personnelles. Cette modification coïncide avec le développement des guildes et des corporations. Il y a aussi de plus en plus de gens "non libres" considérés comme "libres" parce qu'ils sont aux côtés des bourgeois les

La population des villes se répartit donc en diverses catégories bien distinctes, dont les différences ont tendance à se renforcer encore au cours de ces années. Ce schéma en forme de pyramide[1] a l'avantage de présenter visuellement les choses d'une façon claire.



La séparation des groupes sociaux a une réelle influence sur la vie quotidienne, et dans la pyramide, la mobilité vers le sommet est assez rare. C'est au sein du "Mittelschicht" qu'elle est la plus aisée et la plus fréquente. Les familles patriciennes qui dirigent les villes occupent le sommet de l'échelle sociale, devant des commerçants qui sont parfois plus riches qu'elles. On prête ainsi dans ces familles une grande attention aux relations et aux mariages dont beaucoup de choses dépendent, telles l'influence, la réputation, les positions dans l'administration municipale...

La bourgeoisie moyenne, commerçants et artisans, occupe en ville une place de premier plan, ce qui est caractéristique aussi de la structure sociale de l'Allemagne du Sud. Elle forme un élément à la

---

représentants de nobles qui restent loin. On prend des libertés, on en reçoit, on fait du commerce... La ville rendait libre.

[8] Ibid., p. 65.

[1] W. Barner, Lessing, ein Arbeitsbuch für den literatur-geschichtlichen Unterricht, München, 1977, p. 52.

mentalité conservatrice, qui reste fidèle aux particularités et aux habitudes locales, et favorable à l'occasion à la Réforme qui a su lui assurer des arrières. C'est au XVIII' siècle que se dessine le passage d'un type de production féodal à un type de production de caractère plus capitaliste où le pouvoir politique ne joue plus de rôle déterminant. Le niveau de vie de la bourgeoisie augmente après 1750[1], et malgré une résistance constante de l'ancienne noblesse, les fonctionnaires de la cité, les officiers, les grands commerçants, les fournisseurs d'armes, les entrepreneurs de toutes sortes et les gens instruits parviennent souvent à se faire annoblir.

Bien sûr, l'acquisition du droit aux privilèges impose aussi un nouveau mode de vie, la possession de produits de luxe comme la porcelaine, des tapis, des tissus de soie. Avoir une garde-robe bien fournie est aussi un signe de richesse, tout comme fumer la pipe, qui devient à la mode. De plus, les hommes adoptent la perruque bouclée[2] qui acquiert, en particulier après la guerre de Sept ans, la valeur d'un symbole de dignité et de haut rang social. Les jésuites en portent eux-mêmes en certaines occasions, on en a conservé de multiples représentations, comme celles des cartouches d'angles de la salle de congrégation d'Augsbourg.

Si l'on boit peu de thé dans ces régions, l'usage du café se répand, bien qu'il reste un produit cher. Le premier établissement public où l'on peut en consommer ouvre à Nuremberg en 1687[3]. Les classes sociales élevées utilisent davantage de viande dans la préparation des repas, mais la consommation moyenne plafonne à 20 livres par personne et par an.

Les familles les plus riches envoient parfois leurs fils accompagnés d' un précepteur en voyage d'étude en France ou en Italie. On constate aussi chez les jeunes nobles une tendance à suivre pendant peu de temps certes, des cours à l'université. C'est ici un point où les idées de la noblesse des villes d'Allemagne du Sud diffèrent en matière d'éducation de celles de la noblesse rurale, qui considère les études approfondies comme une activité digne seulement de bourgeois pédants. La noblesse s'intéresse davantage en ville à la formation intellectuelle, suivant un peu en cela celle de France ou d'Angleterre, proche des milieux littéraires, et s'intéressant

---

[1] Ibid., pp. 55s.
[2] G. Steinhausen, Geschichte der deutschen Kultur, Leipzig, 1904, p. 629.
[3] Ibid., p. 629.

aux idées philosophiques ou sociales. C'est un fait qu'en France, déjà au XVII° siècle, le français littéraire existe grâce à la culture de la noblesse[1].

L'idée qu'un noble ne doive pas perdre son temps dans les livres est de moins en moins répandue. Les nobles qui envoient leurs fils chez les jésuites ne s'intéressent plus exclusivement, comme auparavant, à leurs activités professionnelles, mais de plus en plus à la vie culturelle, ce qui se confirme lorsque l'on voit comment les habitudes et les coutumes françaises, l'habit aussi, sont préférés à ceux de la région natale.

Les classes de la bourgeoisie vivent plutôt correctement. Si tous ne cherchent pas à se faire anoblir, c'est avant tout parce qu'ils manqueraient des moyens financiers requis, mais leur train de vie est bien supérieur à celui des couches de population privées de la citoyenneté. La bourgeoisie s'intéresse de plus en plus aux idées philosophiques et morales, ainsi qu'à la littérature et à la poésie. A travers les salons, les sociétés de lecture, les revues historiques ou politiques, on a bien dans certaines régions un régime absolutiste, mais une réalité sociale bourgeoise[2].

On assiste un peu à une renaissance de l'esprit scientifique. Certains témoignages de l'époque le prouvent : "Nous voyons la science, qui il y a quelque temps encore ne s'adressait qu'aux plus hauts sommets de la science et de la spéculation et aux cercles nobles ou instruits, s'orienter de plus en plus vers les questions de la vie quotidienne, vers les besoins de la culture générale, et même se mettre à la portée des couches les plus larges de la bourgeoisie[3]".

C'est la bourgeoisie qui dans les villes constitue l'essentiel de ces "Académies" qui voient parfois le jour au XVIII° siècle, réunissant à la fois les savants humanistes de la cité et de jeunes artisans qui y reçoivent une formation de qualité. A Augsbourg, plusieurs artistes de

---

[1] W. Bruford, Die gesellschaftlichen Grundlagen der Goethezeit, Frankfurt a. M., 1936, p. 293.

[2] W. Barner, Lessing, ein Arbeitsbuch für den literatur-geschichtlichen Unterricht, München, 1977, p. 63.

[3] K. Biedermann, Deutscland im 18. Jahrhundert, Leipzig, 1880, tome II, p. 177 : "Wir sehen jene selbe Wissenschaft, die anfangs nur auf den höchsten Höhen der Speculation hinzuschreiten und nur an die vornemen und gelehrten Kreise sich zu wenden schien, je mehr und mehr zu den Fragen des gewöhnlichen Lebens, zu den Bedürfnissen allgemeiner Bildung und zu dem Verständnis der weitesten Kreise des Bürgertums herabsteigen."

renom y ont participé, Johann Holzer, Jakob Zeiler, Martin Knoller ou Josef Schöpf par exemple.

L'élément religieux joue en ville un rôle quantitativement important dans la vie de tous les jours. La forme de vie qu'on appelle monastique fait partie le plus naturellement du monde de l'univers social, à côté d'un clergé séculier en général moins instruit. Les divers monastères des villes ont en charge des paroisses, des écoles, le soin des pauvres et des malades. Cette présence de l'Eglise et en particulier celle des ordres religieux est ancrée profondément dans les mentalités.

Enfin, la plus grande partie de la population citadine, qui ne constitue pas cependant le bas de l'échelle sociale, ne possède pas le droit de citoyenneté. Ce sont tous ceux, très nombreux "Bürger" ou "Inwohner", 15.000 à Bamberg[1], 24.000 à Augsbourg, qui d'une manière ou d'une autre ne sont pas indépendants, les domestiques, toute la population qui travaille au service des commerçants, les artisans (les corporations sont devenues des institutions très fermées et les places de "maîtres" sont pratiquement héréditaires), les compagnons, etc... Ces personnes vivent également dans des conditions bien plus modestes que les catégories sociales précédentes. Elles doivent aussi travailler davantage. Les salaires moyens bougent peu ou pas du tout entre 1700 et 1760, un maître charpentier qui gagne journellement 24 kreutzers en 1700 n'en gagne pas plus en 1758[2] (construction du monastère de Bergen à Eichstätt). En ce qui concerne le paiement des impôts, on compte dans la plupart des villes deux-tiers des

---

[1] H. Neugebauer, Die Entwicklung des Bamberger Schulwesens von der Reformation bis zur Säkularisation, Bamberg, 1982, p. 30.

[2] F. Buchner, Schulgeschichte des Bistums Eichstätt, Kallmünz, 1956, p. 5. En 1700, à Neumarkt près de Nuremberg, le salaire journalier d'un compagnon charpentier est de 22 kreutzers, d'un apprenti 20, d'un maître-maçon 22 en été, 20 en hiver, d'un compagnon 20 en été, 18 en hiver, d'un manœuvre 14 l'été, 12 l'hiver. Une cuisinière gagne 10 florins, une fille de ferme 8, le salaire horaire pour enlever des gravats est d'un kreutzer.

On peut se faire une idée des prix à partir de quelques exemples de produits. En 1726, un seau de bière vaut 2 florins, un grand pain 15 kreutzers, une livre de viande de bœuf 5 kreutzers, un cochon de lait 24 kreutzers, une carpe d'une livre 8 kreutzers. En 1748, à Hirschau, un poulet coûte 15 kreutzers, cinq oies 1 florin et 25 kreutzers, un canard 14 kreutzers, une pintade 12 kreutzers, un veau 6 florins, six lièvres 2 florins et 2 kreutzers, un chevreau 25 kreutzers, une saucisse grillée 1 kreutzer. En 1758 à Eichstätt, dix toises de bois à brûler valent 22 florins et 30 kreutzers, une demie tranche de sel 1 florin et 35 kreutzers, 1000 tuiles 5 florins, une livre de cuivre 48 kreutzers, une livre de fer 15 kreutzers.

habitants dans les tranches inférieures. Un bon dixième, 14 % à Bamberg, ne paient pas d'impôts[1], ce sont les gens très pauvres.

Ce sont pratiquement deux mondes totalement différents, fermés l'un à l'autre et que tout sépare, à commencer par la forme de l'habitat, ce qui, dans les villes, est le premier symbole de l'appartenance sociale. Si le Nord de l'Allemagne renonce à l'architecture et aux beaux-arts au sens d'une nécessaire expression en soi, le Sud conserve les symboles et leur sens. Il faut "construire et voir..." D'autre part, le caractère imprimé par les villes libres est réel dans ces régions où les contrastes religieux sont depuis longtemps devenus des contrastes culturels. La guerre de Trente ans n'a été gagnée ni par les protestants ni par les catholiques, mais le Sud, qui avait eu la conduite de la culture allemande reste en retard au XVIII° siècle, pendant que se développent Hambourg, Berlin, Göttingen, Leipzig et de nombreuses villes et résidences de l'Allemagne du Nord ou moyenne[2]. C'est même ainsi qu'un pasteur protestant d'Augsbourg juge les choses en 1753 : "Mit unseren Katholiken ist wenig anzufangen, die meisten bleiben dumm und grob"[3]. Il est vrai que le rôle de la masse de la population dans la culture de l'époque approche le niveau zéro[4].

---

[1] H. Neugebauer, op. cit., p. 36.

[2] La Hollande et l'Angleterre protestantes sont au XVIII° siècle en expansion, au contraire de l'Espagne et de la Pologne catholiques (cf. G. Steihausen, Geschichte der deutschen Kultur, Leipzig, 1904, p. 677).

[3] Ibid., p. 677.

[4] R. Benz, Deutsches Barock. Kultur des 18. Jahrhunderts, Stuttgart, 1949, p. 25.

1.1.3. La vie agricole, le commerce, l'industrie.

Dans le cadre de l'étude des mouvements sociaux, le déclin économique des villes libres d'empire au XVIII° siècle vient d'être évoqué. Qu'en est-il exactement de ce processus ? Pour être exact, il faut dire que dans une phase de déclin économique général qui s'étend sur plusieurs siècles - elle commence déjà au cours du XVI° siècle -, le XVIII° apporte de façon passagère une évolution positive de l'économie des villes.

Celles-ci se sont surtout développées à la fin du Moyen-Age, l'agriculture se trouvant dans une longue période de crise, l'artisanat au contraire se spécialisant, favorisant par là l'échange, le commerce lointain, le développement de l'industrie. Aux XIV° et XV° siècles, les grands commerçants sont membres du patriciat et dirigent eux-mêmes la politique suivie[1]. D'une certaine manière, c'est l'époque où l'histoire de la ville se confond avec celle de la bourgeoisie. En Allemagne du Sud, les relations avec le bassin méditerranéen et l'Orient s'intensifient. Des villes comme Augsbourg, Nüremberg ou Ulm acquièrent une fonction centrale dans le commerce intérieur européen, c'est alors la période la plus florissante de leur histoire. Augsbourg se trouve au carrefour des routes Venise-Nuremberg-Lübeck et Anvers-Salzbourg. Bamberg, de moindre importance, est située sur la route de la Bohême vers l'est et de la Basse-Saxe au nord[2].

Au XVII° siècle donc, les villes libres et la Hanse[3] perdent de leur signification à cause d'une évolution naturelle du grand commerce : il devient davantage maritime et s'étend hors d'Europe[4]. Le thé est rapporté de Russie par les jésuites, le chocolat fait son apparition, en1657 en Angleterre, en 1661 en France[5]. La puissance politique de nombreux territoires et l'influence croissante de l'absolutisme ne sont pas pour favoriser les villes libres. Les activités se modifient un peu, les productions

---

[1] W. Bruford, Die gesellschaftlichen Grundlagen der Goethezeit, Frankfurt a. M., 1936, p. 128.

[2] H. Neugebauer, Die Entwicklung des Bamberger Schulwesens von der Reformation bis zur Säkularisation, Bamberg, 1982, p. 30.

[3] Elle perd en 1669 son monopole de la mer du Nord et de la Baltique (W. Bruford, Die gesellschaftlichen Grundlagen der Goethezeit, Franfurt a. M., 1936, p. 161).

[4] Certaines familles comme les Welser ont des possessions en Espagne et en Amérique du Sud (Ibid., p. 163).

[5] W. Flemming, Deutsche Kultur im Zeitalter des Barock, Konstanz, 1960, p. 238.

de futaine, de coton, de lin, de calicot sont les plus prisées. On travaille par ailleurs les métaux, on fabrique des livres, les activités et les corporations des maçons, des bouchers et des boulangers, des tailleurs, des cordonniers et des charretiers prennent de l'extension.

A Bamberg, les commerçants vendent du grain, des semences, du poisson, de la potasse, du saindoux, de la réglisse et des fruits secs[1]. Les artisans les plus nombreux sont les brasseurs, les pêcheurs, les mariniers, les tisserands, les tailleurs et les cordonniers. Ils sont 1649 en 1750, de 166 groupes différents. Un tiers sont maîtres-artisans. Mais le commerce, favorisé pourtant par les Schönborn[2], n'est pas très florissant dans la région. Pour la plupart, les gens vivent encore dans une certaine autarcie.

On assiste à une intensification de la vie sociale, de la vie publique. Davantage d'intérêt et de participation aux affaires publiques se manifestent. Le plus ancien journal d'Augsbourg paraît en 1609. Augsbourg demeure d'ailleurs la ville la plus riche, malgré la baisse du commerce avec la Hollande. Grâce à l'industrie naissante, au commerce redevenu un moment florissant au XVIII° siècle, les villes font des bénéfices. Augsbourg se dote, comme Leipzig en 1702, d'un éclairage public. La municipalité fait paver les rues principales, Leipzig le fait en 1742, Braunschweig en 1753. Mais les droits de douanes subsistent [3], deviennent parfois le prétexte de conflits de pouvoirs[4]. Goethe montre en décrivant Francfort dans "Dichtung

---

[1] H. Neugebauer, Die Entwicklung des Bamberger Schulwesens von der Reformation bis zur Säkularisation, Bamberg, 1982, p. 32.

[2] Ibid., p. 33. C'étaient en fait les princes-évêques de Bamberg qui décidaient du nombre des artisans, du montant de leur salaire et des règlements professionnels.

[3] On parle encore de "Taler" et "Groschen" au Nord (1 T. = 24 G.) et de "Gulden" et "Kreuzer" au Sud (1 G. = 60 K.). Monnaies et mesures restent de valeurs différentes selon les lieux.

Monnaies :

. 2 Heller = 1 Pfennig.
. 3 Pfennig = 1 Kreuzer.
. 1 Groschen = 3 Kreuzer.
. 13 Pfennig = 1 Batzen.
. 180 Pfennig = 1 Gulden.
. 1 1/2 Fl. = 1 Duk.

Mesures :

. Viertel = 6-8 Metzen.
. Eimer = 36 Viertel + 4 Vierling.
. Scheffel = 8 1/2 Vierling.
. Metzen = 4 Vierling.

[4] W. Bruford, Die gesellschaftlichen Grundlagen der Goethezeit, Frankfurt a. M., 1936, p. 132.

und Wahrheit", combien une ville du XVIII° siècle se distingue à peine d'une ville du Moyen-Age...

La ville attire souvent bien des nécessiteux de la campagne bavaroise ou souabe, ce qui ne lui est pas directement profitable. C'est une population qui mène en effet une vie de parasite, habite dans des lieux insalubres, foyers de maladies et d'épidémies diverses qui font augmenter le taux de mortalité. Il y a encore bétail et étables en ville[1], et malgré le rôle des manufactures au XVIII° siècle, les cités restent des foyers de l'artisanat traditionnel. On travaille beaucoup à la maison pour tisser et filer par exemple[2]. L'artisanat de luxe est bien développé aussi, une ville comme Augsbourg compte ainsi en 1755 241 orfèvres travaillant l'or, et surtout l'argent.

La foire et le marché - le fameux "Krämermarkt" - jouent un rôle de premier plan pour toutes les couches de la population. En ville comme à la campagne, la pomme de terre devient plus importante que le pain, malgré le scepticisme général du départ (Frédéric II disait en 1744 à Kolberg : "Die Dinger riechen nicht und schmecken nicht, und nicht einmal die Hunde mögen sie fressen. Was wäre uns damit geholfen[3] ?")

Il faut encore signaler quelques réformes du type de celles dues à la fin du siècle au prince-évêque d'Augsbourg Clemens-Wenzeslaus : il réduit en 1771 le nombre de fêtes religieuses chômées, les jours de jeûne, et réforme un code pénal vieillot[4]. C'est lui aussi qui crée en 1784 une caisse pour les veuves et les orphelins.

---

[1] Ibid., p. 129.
[2] Ibid., p. 218.
[3] Ibid;, p. 117.
[4] A. Gulielminetti, Clemens-Wenzeslaus, Furstbischof v. Augsburg und die religios-kirchliche Reformbewegung, Neuburg, 1911, p. 4, 14 et 21.

1.2. Les diverses formes d'enseignement au XVIII° siècle en Allemagne du Sud.

1.2.1. Comment se fait la transmission du savoir ?

Comment l'enseignement tel qu'il est donné en Allemagne au XVIII° siècle se présente-t-il ? Il faut distinguer dès l'abord entre garçons et filles, entre les enfants qui reçoivent une instruction que l'on peut appeler classique, ils sont peu nombreux et sont appelés à constituer une sorte d'élite du savoir, et puis les enfants qui reçoivent un enseignement directement professionnel, étant engagés comme apprentis dans un atelier, sachant seulement lire, écrire et calculer, lorsqu'ils ont la chance de pouvoir aller quelque temps à l'école. Enfin, il y a tout un groupe social qui reste pratiquement analphabète de génération en génération. Il est cependant de plus en plus marginalisé au cours du siècle puisque c'est l'époque où l'analphabétisme tombe de plus de 80 % à moins de 50 %[1]. On le vérifie au nombre de calendriers vendus dans la seconde moitié du siècle[2].

Dans les campagnes, l'efficacité des écoles n'est pas très bonne. La réalité diffère de ce qui est prévu dans les dispositions écrites. Le maître n'a pas passé d'examen qui aurait permis de vérifier sa compétence[3], il est mal rémunéré[4] et préoccupé souvent par d'autres tâches, à l'église par exemple. Il arrive que ce soit des prêtres qui fassent la classe..Beaucoup ont du mal à trouver un poste tellement ils sont nombreux dans certaines régions : le diocèse d'Augsbourg en compte 1.700, et 110 maisons de type conventuel, des chiffres considérables[5].

---

[1] W. Barner, Lessing, ein Arbeitsbuch für den literatur-geschichtlichen Unterricht, München, 1977, p. 57.
[2] W. Bruford, Die gesellschaftlichen Grundlagen der Goethezeit, Frankfurt a. M., 1936, p. 123.
[3] Ibid., p. 122.
[4] W. Barner, op. cit., p. 57.
[5] M. Spindler, Handbuch der Bay. Geschichte III, Bd. 3 : Franken, Schwaben, Oberpfalz bis zum Ausgang des 18. Jahrhunderts, München, 1971, p. 1060.

Les écoles sont mixtes, les filles et les garçons y vont normalement entre 7 et 13 ans[1]. Mais l'assiduité est très irrégulière et dès la fin du printemps, personne n'est plus en classe. On apprend là les prières et le catéchisme. Le concile de Trente avait promulgué le 11 novembre 1563 la règle suivante[2] : "(...) Les évêques auront également soin qu'au moins les dimanches et jours de fête, dans chaque paroisse, les enfants soient instruits des rudiments de la foi, de l'obéissance qu'ils doivent à Dieu et à leurs parents". D'une certaine manière, il est vrai que la contre-réforme s'est faite "sur les bancs des écoles"[3]. Dans le mouvement de l'humanisme, des écoles latines - "Lateinschulen" - sont mises en place ici et là. On en trouve une par exemple à Landshut dans les années 1560, avec 40 élèves[4], où le latin est enseigné à partir de la grammaire de Melanchthon, le grec avec celle de Metzler (les jésuites ne s'installent à Landshut qu'en 1629[5], après que Maximilien I° ait ordonné la même année une réforme des règles scolaires - le maître avait trop à faire à la paroisse St. Martin et ne pouvait plus enseigner correctement).

Ce qui se fait dans les villes plus importantes est à la fois plus ancien et solide, et trouve son origine dans l'histoire même des cités. A Augsbourg par exemple, la toute première école est celle de l'évêque, l'école de la cathédrale, dont l'existence est attestée dès la fin du IX° siècle[6] (on en trouve ainsi à Ratisbonne, Passau, Bamberg, Salzbourg, Constance, Freising, Spire...). Parallèlement, plusieurs petites écoles s'ouvrent dans les abbayes de la ville pendant tout le Moyen-Age, donnant ainsi la chance de s'instruire à d'autres qu'aux seuls nobles qui reçoivent quelques connaissances auprès de leurs parents.

La première de ces écoles monastiques - une "schola exterior" s'ajoutant à l'ancienne "schola interior" à l'intérieur de la clôture - s'ouvre en 1012 à St. Ulrich u. Afra. En 1115, l'abbé du monastère, le

---

[1] K. Kehrbach, Texte und Forschungen zur Geschichte der Erziehung und des Unterrichts in den Ländern deutscher Zunge, Berlin, 1903, p. 83.

[2] G. Avanzini, Histoire de la pédagogie du XVII° siècle à nos jours, Toulouse, 1981, p. 46.

[3] K. Erlinghagen, Katholische Bildung im Barock, Hannover, 1972, p. 18.

[4] K. Wolf, Das Landshuter Gymnasium von seinen Anfängen bis zur Aufhebung des Jesuitenordens (in : Verhandlungen des historischen Vereins für Niederbayern, Bd. 62, S. 1-178, Landshut, 1929), p. 11.

[5] Ibid., p. 51.

[6] W. Russ, Geschichte der Pädagogik, Bad Heilbrunn, 1968, p. 28.

savant Egino qui a passé sa jeunesse à l'abbaye de St. Blasien en Forêt-Noire, introduit même une première réforme scolaire[1]. Au XIV° siècle, le grand siècle des écoles bénédictines, on compte dans la cité six écoles en tout, celle de la cathédrale et celles des moines, dans les abbayes de St. Ulrich u. Afra, St. Moritz, St. Georg, St. Anna et de la Sainte-Croix. Les moines bénédictins travaillent avec sérieux, augmentent leur savoir et celui qu'ils transmettent. Au cours de la seconde moitié du XV° siècle, le père Sigismund Meisterlin de St. Ulrich u. Afra est l'un des premiers humanistes. Il écrit une "Chronographia Augustensium" qui fait de lui le premier historien humaniste d'Allemagne[2]. C'est l'époque où l'on assiste à ce développement bien typique de l'humanisme dans les villes.

Un autre humaniste augsbourgeois, Konrad Peutinger, docteur en philosophie, obtient en 1490 la charge de relater dans des livres les hauts faits de la cité[3]. Il rassemble aussi les antiquités et les monnaies romaines qu'il peut trouver en creusant le sol de l'ancienne "Augusta Vindelicum". C'est le moment où se créent les écoles dans lesquelles on parle allemand : en 1491 à Bamberg, en 1481 à Nuremberg, un peu plus tôt à Eichstätt et Augsbourg, en 1303 et 1386[4]. Dans toutes ces écoles, seuls les garçons peuvent recevoir un enseignement, soit de base, soit plus approfondi, celui des "septem artes liberales" sur lesquels il faudra revenir puisqu'ils servent encore de base à l'enseignement des jésuites. Si beaucoup d'élèves se destinent à devenir un jour eux-mêmes moines, ce n'est cependant pas obligatoire. Ce système d'enseignement ne touche finalement qu'une partie restreinte de la population. Avec l'avènement de la Réforme, les choses changent, beaucoup et peu à la fois, tout au moins sur le terrain. Les protestants ont des idées nouvelles en matière d'éducation. Ici et là, ils les mettent en pratique, par exemple dans leur nouveau collège d'Augsbourg, le gymnase St. Anna, qu'ils ouvrent en 1534.

Les jésuites prennent le relais peu d'années après, en 1582 à Augsbourg. Dans toutes ces régions, les pères saisissent l'importance pour la réforme catholique, à l'heure du principe "cujus regio, ejus religio", de

---

[1] W. Zorn, Augsburg. Geschichte einer deutschen Stadt, Augsburg, 1972, p. 187.
[2] Ibid., p. 192.
[3] B. Hubensteiner, Bayerische Geschichte (Staat und Volk, Kunst und Kultur), München, 1977, p. 235.
[4] W. Russ, Geschichte der Pädagogik, Bad Heilbrunn, 1968, p. 31.

s'assurer de l'aristocratie européenne autant qu'il est possible, en ouvrant des collèges soumis à l'Eglise de Rome[1].

Ni Ignace, ni Luther, ni Calvin n'auront vraiment été des pédagogues au sens strict, mais à tous les trois, l'histoire aura donné une influence bien plus étendue qu'à Comenius ou Pestalozzi... Tout se passe comme si l'Etat se désintéressait de l'éducation et la reléguait aux intérêts des Eglises, tant qu'il ne peut en tirer une meilleure armée ou une meilleure industrie en vue d'une richesse et d'une indépendance économique accrues[2]. Mais l'Eglise elle-même n'éduque pas l'ensemble de la population.

Qu'en est-il de l'enseignement donné aux filles ? Issues du peuple, elles ont moins de chance que les garçons de recevoir une instruction quelconque. Pour les classes élevées de la bourgeoisie et de la noblesse, la situation est toute autre. Une formation de qualité est parfois donnée par un maître particulier travaillant à domicile puisque les cycles de formation classique leur sont totalement fermés[3].

Ce n'est que dans la seconde moitié du XVIII° siècle que s'ouvrent à certains endroits des "Mädchenschulen" ou "Töchterschulen", des écoles de filles. Malgré tout, les parents aisés tiennent aux solutions traditionnelles, les protestants employant une gouvernante ou un précepteur si cela leur est possible, les catholiques envoyant leurs filles pour quelques années chez des religieuses chargées de les instruire et de les éduquer. Plusieurs congrégations se vouent à ce travail, les ursulines, les bénédictines, et une congrégation bien implantée en Allemagne du Sud, les Demoiselles anglaises - "die englischen Fräulein" - appelées aussi sœurs de Maria Ward ou même parfois "jésuitesses" - Jesuitinnen - , du fait de leur ressemblance voulue avec la Compagnie de Jésus[4]. Leurs élèves sont toujours d'un milieu social élevé. Dans les écoles de ces congrégations, l'enseignement donné est de qualité mais d'un niveau intellectuel qui reste peu élevé, les religieuses poursuivant essentiellement le but de former des mères de famille, capables de diriger dans un esprit chrétien leur maisonnée toute entière.

---

[1] G. Avanzini, Histoire de la pédagogie du XVII° siècle à nos jours, Toulouse, 1981, p. 48.
[2] cf. K. Erlinghagen, Katholische Bildung im Barock, Hannover, 1972, p. 34.
[3] K. Biedermann, Deutschland im 18. Jahrhundert, Leipzig, 1880, tome II, p. 1172.
[4] C. Irrgang, Institut der englischen Fräulein Burghausen, Altötting, 1983, p. 31.

1.2.2. Ecoles protestantes.

La Réforme connaît d'emblée un succès important dans bien des villes d'empire. Les personnes qui ont quitté l'Eglise catholique fondent bientôt des écoles secondaires. Il est peut-être intéressant de s'arrêter au gymnase St. Anna d' Augsbourg, fondé en 1534, qui reste jusqu'à la fin du XVIII° siècle l'un des établissements protestants les plus prestigieux des régions d'Allemagne du Sud.

C'est le collège à la discipline de fer et extrêmement religieux, que fréquentent la plupart des fils issus des classes sociales élevées de la cité. Certains protestants continuent néanmoins d'employer des précepteurs. Lorsque le collège jésuite ouvre ses portes en 1582, on s'efforce de part et d'autre de créer une bonne atmosphère, en cherchant davantage à se compléter qu'à ouvrir un conflit. Mais les années passant, des tensions se font jour du fait d'une certaine compétition entre les deux écoles. Une des raisons à cela est aussi que St. Anna demande une contribution aux familles alors que les jésuites font cours gratuitement. La conséquence en est que beaucoup de parents protestants envoient leurs fils à St. Salvator, d'autant plus que les jésuites respectent ce choix d'une façon honnête.

Cette situation se prolonge jusqu' à la fin du XVIII° siècle, le climat est acceptable, mais tout de même tendu par moments, du fait des critiques parfois acerbes des uns et des autres. Les jésuites ironisent parfois sur le manque de liberté laissée aux élèves par leurs collègues protestants. Quant au pasteur E. Neumeister, c'est en ces termes qu'il juge en 1725 la Compagnie[1] :

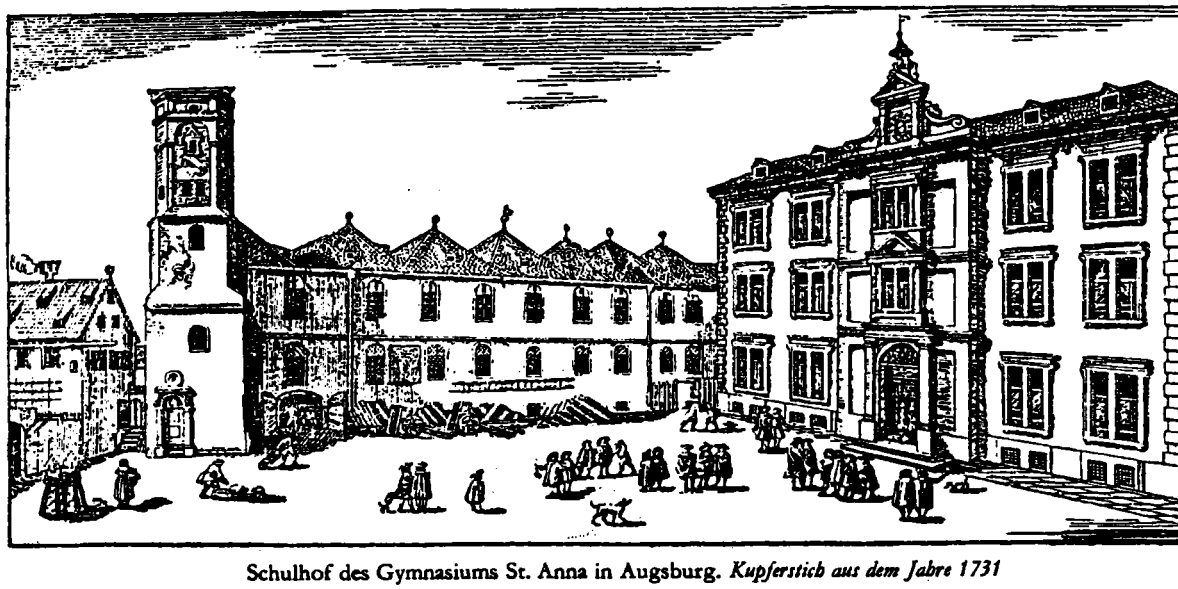
> "Le pape n'est pour eux qu'un homme de paille, il doit tout accepter de leur part. (...) Leur cinquième vœu est l'hypocrisie, ils n'ont aucune conscience. Si l'on entreprenait d'autopsier un jésuite, on ne trouverait en lui aucune trace d'une conscience qui appréhende Dieu et les hommes."

---

[1] B. Hubensteiner, Bayerische Geschichte (Staat und Volk, Kunst und Kultur), München, 1977, p. 275 : "Der Papst ist ihnen nur ein Stohmann und muß sich alles von ihnen gefallen lassen. (...) Ihr fünftes Gelübde ist die Heuchelei ohne alles Gewissen. Sollte man einen Jesuiten anatomieren, man würde auch keine Spur des Gewissens, das sich vor Gott und Menschen scheuet, in ihm antreffen."

On écrit du côté protestant toute une série de textes, au XVIII° siècle, auxquels les Allemands ont donné le nom de "Jesuitenfabeln", et qui sont dirigés contre la Compagnie de Jésus et sa façon de travailler. L'un des ouvrages de ce type les plus connus est la "Pragmatische Geschichte des Ordens der Jesuiten", l'"Histoire pragmatique de l'ordre des jésuites" de Harenberg.

L' année où le collège St. Salvator s'implante dans la cité, les responsables de St. Anna rédigent pour leur école un règlement intitulé "Statuta collegii et stipendii evangelici", "Statuts du collège et de l'internat évangélique". Au XVIII° siècle, l'esprit de l'école St. Anna est toujours celui de ces "Statuts"[1]. Le caractère religieux de l'établissement s'inspire très fortement de la Confession d'Augsbourg. Le recteur, généralement prédicateur de l'église St. Anna, donne chaque dimanche à ses élèves une explication du catéchisme, c'est la "lectio sacra".



Schulhof des Gymnasiums St. Anna in Augsburg. *Kupferstich aus dem Jahre 1731*

En ce qui concerne encore l'aspect religieux protestant, il faut noter la tenue des élèves, obligatoirement noire à Augsbourg, bleue à Ulm, sauf pour les pauvres, qui sont en noir[2]. Les garçons sont astreints à des exercices souvent semblables à ceux de St. Salvator, qu'il s'agisse des prières du matin, du soir, de la table ou de l'office dominical, qui reprend

---

[1] C.J. Roepke, Die Protestanten in Bayern, München, 1972, p. 186.

[2] W. Bruford, Die gesellschaftlichen Grundlagen der Goethezeit, Frankfort a. M., 1936, p. 221.

pratiquement mot pour mot la messe latine jusqu'au Credo. Il arrive d'ailleurs que ces prières soient formulées en latin. Ce qui se fait toujours en allemand, c'est le chant choral et l'explication des psaumes. On lit l'Ecriture, plus seulement les prières ou les offices des missels. La Réforme adopte un programme basé sur la piété, les langues et les arts ("pietas, linguae, artes"), où l'on remplace le latin d'église médiéval par le latin classique, le grec et un peu d'hébreu[1]. On continue d'apprendre beaucoup par cœur, à commencer par le catéchisme et la grammaire.

Luther voit dans l'exercice et l'étude de la théologie "le commencement, le milieu et la fin d'une vie"[2] (1521), et choisit définitivement Aristote et le travail de l'éloquence dès 1523[3]. La pédagogie protestante trouve ses racines dans cette Renaissance qui lit Aristote sur un mode nouveau, plus matérialiste, et qui "laïcise" la foi, si l'on peut dire, en réaffirmant le sacerdoce commun des fidèles. L'homme est en relation directe avec Dieu et n'a plus besoin de la médiation du prêtre comme intermédiaire, la pensée dans son ensemble se sécularise et engendre une éthique "laïque", peut-être plus réaliste[4].

Le mouvement hussite de Bohême n'est pas resté non plus sans influence sur la philosophie de la pédagogie protestante. Le front mené contre l'Eglise de Rome par Jan Hus (1369-1415) - non sans rapport avec le mouvement des Albigeois et l'insurrection paysanne anglaise de la fin du XIV° siècle[5] - transmet l'idée d'un bonheur humain réellement possible, dès lors que le pouvoir serait remis au peuple[6].

Ces mouvements d'idées fondent cet universalisme cosmopolite contenu dans la pédagogie de la Réforme, qui cependant récuse l'hédonisme de la Renaissance. La philosophie reste religieuse dans son essence, l'homme traduit la pensée de Dieu, duquel il est le reflet vivant. L'individualisation religieuse tend à voir dans l'enfant, non plus un petit adulte, mais un être propre[7].

---

[1] F. Paulsen, Geschichte des gelehrten Unterrichts, Leipzig, 1919, tome I, p. 344.

[2] Ibid., p. 216 : "Schulen sind notwendig um der Erhaltung der reinen Lehre willen. Ohne die Bibel kein Heil, und ohne die Sprachen kein Verständnis der Bibel".

[3] Ibid., p. 214.

[4] G. Avanzini, Histoire de la pédagogie du XVII° siècle à nos jours, Toulouse, 1981, p. 24.

[5] Ibid., p. 26.

[6] L'esclavage est en effet considéré par saint Thomas aussi bien que par saint Augustin comme un état relevant de la loi divine, ce qui explique la position ambigue de Rome aux XIV° et XV° siècles.

[7] G. Avanzini, op. cit., P. 32.

La connaissance va du superficiel au plus essentiel, de l'appréhension à la compréhension du monde, du singulier à l'universel. En pédagogie, il faut aller du plus simple au plus complexe par l'expérimentation, qui fait passer de l'empirique au rationnel. La réalité est unité et harmonie. Il y a dans l'éducation protestante un projet social, politique, économique... On s'appuie pour cela sur un christianisme très moralisateur, en insistant sur les devoirs des parents, le salut donné par les vertus théologales (foi, espérance, charité), une discipline qui insiste sur la modestie, la sobriété, l'utilitaire[1].

Luther donne une place centrale à l'Ecriture sainte à l'école, il écrit en 1520 aux membres de la noblesse :

> "Für allen dingenn solt solt in den hohen und nydern Schulen die furnehmst und gemeynist lection sein die heylig schrifft..."[2]

L'école devient aussi importante que l'église, ce ne sera jamais le cas chez les catholiques. L'école a le devoir d'enseigner les croyants. L'ecclésiologie n'est pas la même : pour un catholique, l'Eglise est le lieu même du salut.

Ces quelques citations sont très intéressantes à ce point de vue. Le prédicateur protestant Assenburgius déclare en 1609 lors de l'inauguration de l'école de Tangermünde (aujourd'hui en R.D.A.)[3] :

> "Und ob es auch wohl nicht ist ein Tempel oder Kirche, und ein solch Wohnhauß Gottes... so können nichts destoweniger von diesem Gebäude sagen, daß es sey ein Hauß und Wohnung Gottes, zu seinen Ehren gebauet und daß er künftig darinnen wohnen, und Er darinnen soll geehret, gepreiset, erkannt und angebetet werden..."

En 1749, le recteur de l'école d'Elbing rappelle[4] :

---

[1] Ibid., p. 38.
[2] Cité par G. Brühl, Die Schule im Urteil ihrer Lehrer, vom ausgehenden 16. bis zum ausgehenden 19. Jahrhundert, Wiesbaden, 1969, p. 17.
[3] Ibid., p. 19.
[4] Ibid., p. 25.

"Schulen sind Tempel des Allerheiligsten, wo seine Ehre wohnet und sein Heiligthum".

On emploie souvent au XVIII° siècle les images de "heilige Stätte, Wohnung Gottes, Tempel" pour qualifier l'école, mais davantage dans la première moitié du siècle. On est ensuite plus prudent : "Schule möge Tempel sein"...

Herder lui-même, dans une prière qui termine un discours d'école demande en 1786[1] :

"Und Du o Gott, Geber des Guten, Quelle aller Wahrheit, Du Urheber aller guten Lehre und Unterweisung... laß diese Fürstenschule (das Landesfürstliche Gymnasium in Weimar) einen Tempel deines Geistes, aller guten Wissenschaften und edlen Sitten seyn und bleiben".

L'école est un peu l'atelier de l'Esprit Saint. Comenius l'exprime à sa manière[2] :

"Auf würden endlich Schulen nicht nur das werden, was sie insgemein heißen, Werstätten der Menschlichkeit, Pflanzgärten des gemeinen Wesens, Vorspiele des Lebens, sondern Schulen würden auch das werden, was sie nach der Absicht Gottes sein sollen, Werkstätten der himmlischen Weisheit, ein Paradies der Kirche, ein Vorspiel der Ewigkeit."

Grâce à l'utilisation de l'allemend, tout le monde doit pouvoir accéder au savoir et à la science, en recherchant la vérité de la pensée sans se contenter de ce qui lui vient du passé. Voici la liste des dix livres que l'on demande en 1701 à Thurnau de conserver pour toute sa vie (il faut d'ailleurs remarquer que l'on possède des livres chez soi, ce qui est beaucoup moins fréquent chez les élèves des jésuites)[3] :

---

[1] Ibid., p. 26.

[2] Ibid., p. 57 : "Sic demum Scholae, non tantum quod vulgo audiunt, Humanitatis Officinae Reip. Seminarium, vitaeque totius praeludium, sed et quod intentio Dei requirit, Coelestis sapientiae officinae, Ecclesiae paradisius, Aeternatisque ipsius praeludium esse poterunt."

[3] E. Hederer, Deutsche Dichtung des Barock, München, 1968, p. 10.

1. Die gemeine ABC Tafel,
2. Der marggräflische Catechismus,
3. Das teutsche Evangelium-Buch,
4. Das teutsche Psalter,
5. Das neue Testament teutsch und griechisch,
6. Liber memorialis Celarii,
7. Schmidii Grammatica latina,
8. Welleri Grammatica graeca,
9. Weissii Logica,
10. Weissii Rhetorica.

Les écrits néo-testamentaires sont donnés en latin et grec, on n'a pas le latin de l'édition de la Vulgate. Il faut cependant préciser que dans les régions d'Allemagne du Sud qui nous intéressent, les écoles protestantes ne peuvent travailler sans tenir compte de ce qui se fait dans la majorité des collèges catholiques qui les entourent. On est loin de l'atmosphère du Nord, des cours de littérature allemande de l'université de Halle (1738)[1], loin de ces presbytères protestants où l'on cultive et protège la poésie allemande[2], loin aussi de ce piétisme ambiant qui fait du christianisme dogmatique un christianisme moral où l'Eglise, le dogme, la Bible et les sacrements doivent servir au bien commun[3] ! L'idéal des jésuites est autre que cette volonté, teintée de patriotisme, de devenir un "honnête et galant homme"...

La réalité diffère aussi des représentations que l'on peut s'en faire. Le recteur protestant Mertens de St. Anna d'Augsbourg[4] se plaint en 1769 du manque de continuité dans les programmes en place[5] : "(...) Jeder Lehrer treibt was er will, ohne Rücksicht auf die anderen Klassen", et en 1776[6] : "Manche Schüler scheinen sich dazu verpflichtet zu haben, in ihrem Leben nichts zu lernen." Le quotidien préoccupe parfois bien différemment qu'on ne le voudrait !

---

[1] W. Kawerau, Culturbilder aus dem Zeitalter der Aufklärung (Bd. II : Aus Halles Literaturleben), Halle, 1888, p. 67.
[2] Ibid., p. 175.
[3] Ibid., p. 135.
[4] Dont le nombre d'élèves croît autant que celui du collège jésuite St. Salvator baisse, dans les années qui précèdent la suppression de la Compagnie : 132 en 1764, 177 en 1770, 250 en 1775, dont 104 pour les quatre classes inférieures.
[5] K. Koberlin, Das Gymnasium bei St. Anna in Augsburg in den letzten Jahrzehnten des 18. Jahrhunderts, Augsburg, 1889, p. 9.
[6] Ibid., p. 64.

Lorsqu'au XVIII° siècle, les recteurs protestants incluent dans leurs programmes scolaires disputes et declamations latines, c'est pour ne pas rester à la traîne de ce qui se fait dans les colleges jésuites des alentours. L'esprit traditionnel de leur école ne se prêtait en fait pas du tout a ces pratiques. Mertens écrit en ce sens[1] :

> "Etant donné que les jésuites se limitent de nos jours à la pratique du sophisme et qu'ils se font chez beaucoup la meilleure réputation qui soit avec leur art consommé de la dispute, nous devons avec l'aide de Dieu, nous efforcer de former notre jeunesse de telle façon qu'elle ne donne pas aux jésuites la possibilite d'être les meilleurs".

[1] Ibid., p. 62 : "Die weil sich die Jesuiten jeziger Zeit fast nur allain mit der sophisterei behelfen und ihnen mit fertigem disputieren bei vilen den großten Namen machen, solle durch gottes Hulf in diesem Fall mit unserer Jugend dahin gearbeitet werden, das sie den Jesuiten nichts bevor geben".

1.2.3. Ecoles catholiques.

Les écoles catholiques qui existent en Allemagne du Sud sont de plusieurs sortes, il y a les écoles cathédrales et monastiques, les fameuses "Dom- und Klosterschulen", déjà anciennes, et d'autres établissements plus récents, fondés par divers ordres religieux sous l'impulsion des papes Marcel II (1555) et Paul IV (1555-1559) dans le mouvement du concile de Trente (1545-1563). Les collèges jésuites se développent en même temps que les écoles primaires des villages et petits bourgs, tenues aussi bien par des clercs que des laïcs, et ce de la fin du XVI° au début du XVIII° siècle. L'éducation catholique n'est pas anti-protestante, mais elle se situe aux antipodes des principes éducatifs de la Réforme[1].

Dans une ville comme Augsbourg, il y a à la fin du Moyen-Age cinq écoles latines tenues par des clercs. En 1503, 110 élèves vont à l'école de la cathédrale, 138 à St. Moritz, 78 à St. Ulrich u. Afra, 66 à St. Georg et 55 à Sainte-Croix, ce qui fait un total de 400 élèves[2]. Les établissements supérieurs catholiques qui existent avant la Réforme sont situés pour les régions du Sud à Reichenau, Saint-Gall, Constance, Salzbourg, Freising, Tegernsee, Augsbourg, Benediktbeuern, Niederaltaich, Passau et Ratisbonne[3].

A Mindelheim, les Fugger proposent en 1589 le couvent des Augustins, vide depuis 1526, aux pères jésuites qui cependant ne peuvent s'y installer qu'en 1618. On retrouve un processus analogue dans plusieurs villes, à Eichstätt par exemple, où le Collegium Willibaldinum fondé en 1565 par le prince-évêque Martin v. Schaumberg est remis à la Compagnie en 1614[4]. L'école est située au-dessus du cloître de la cathédrale sur les lieux de l'ancienne école du chapître[5].

Dans le mouvement de la contre-réforme, plusieurs ordres religieux sont restructurés, tels les capucins, les carmes et les cisterciens dans les pays allemands, ou nouvellement créés, les jésuites, l'Oratoire en

---

[1] Cf. K. Erlinghagen, Katholische Bildung im Barock, Hannover, 1972, p. 189.
[2] F. Paulsen, Geschichte des gelehrten Unterrichts, Leipzig, 1919, p. 158.
[3] K. Erlinghagen, op. cit., p. 40.
[4] M. Spindler, Handbuch der bay. Geschichte III, Bd. 3 : Franken, Schwaben, Oberpfalz bis zum Ausgang des 18. Jahrhunderts, München, 1971, p. 694.
[5] F. Buchner, Schulgeschichte des Bistums Eichstätt, Kallmünz, 1956, p. 27.

1611 par le cardinal de Bérulle (avec 71 maisons dont 27 collèges au XVIII° siècle), les lazaristes en 1635, les ursulines, les visitandines par saint François de Sales et sainte Jeanne de Chantal (avec 86 maisons et écoles dès 1641), les sœurs de Maria Ward et les frères de saint Jean-Baptiste de La Salle en 1682 (un ordre qui veut éduquer les plus pauvres et scolarise en 1779 33.000 élèves dans 116 maisons en Europe[1]).

Ce sont les jésuites et les capucins, spécialistes des missions populaires, qui sont les deux grands ordres de "combat", si l'on peut dire[2]. Mais il faut ici clairement préciser qu'une réforme de l'Eglise catholique a réellement commencé avant la mise en place des "méthodes" de la contre-réforme[3]. Celle-ci poursuit d'une manière plus efficace l'œuvre commencée dès avant le concile.

Au début du XVII° siècle, le prince Maximilian I° fait venir à Munich des carmes, des sœurs de Maria Ward, des capucins et des passionnistes[4], appelés "Paulaner" en Allemagne. D'autres ordres se mettent à faire la classe, parmi les ordres anciens les prémontrés[5], installés à Obermarchtal, Rot an der Rot, Schussenried, Roggenburg, Ursberg et Weißenau en Souabe, à Osterhofen, Schäftlarn[6], Speinshart, Neustift et Steingaden en Bavière[7], où ils ouvrent un lycée complet en 1652[8] - ce sont ces mêmes prémontrés de Steingaden qui font construire l'église de Wies à partir de 1745 par Dominikus Zimmermann, avant qu'il ne travaille pour les jésuites de Landsberg en 1752-1753 -. Les clercs réguliers de saint Augustin ont des écoles à Diessen, Dünstein, Memmingen, Constance, et s'installent au XVIII° siècle à Rebdorf.

Ce sont les bénédictins cependant, qui possèdent les écoles les plus prestigieuses, tout d'abord à St. Peter de Salzbourg, où l'on ouvre

---

1 J. Delumeau, Le catholicisme entre Luther et Voltaire, Paris, 1971, p. 78.

2 J. Lortz, Geschichte der Kirche in ideengeschichtlicher Betrachtung (Bd. II, Die Neuzeit), Münster, 1964, p. 200.

3 K. Erlinghagen, Katholische Bildung im Barock, Hannover, 1972, p. 43.

4 B. Hubensteiner, Bayerische Geschichte (Staat und Volk, Kunst und Kultur), München, 1977, p. 242.

5 Ordre canonial fondé par St. Norbert de Xanten à Prémontré (Aisne) en 1126, et pratiquement disparu des suites de la Révolution française. Leur habit blanc leur a donné le nom d'"ordo candidum".

6 La seule de ces maisons qui soit encore una abbaye aujourd'hui (des bénédictins de la congrégation bavaroise, avec collège et internat).

7 LThK, tome VIII, p. 727.

8 B. Hubensteiner, Vom Geist des Barock, München, 1967, p. 153.

en 1617 un collège académique[1] et en 1622 la fameuse université[2] dont le "rector magnificus" est aujourd'hui encore un bénédictin. Deux raisons à cela, en 1618, les moines souabes et bavarois s'étaient réunis en une confédération[3] qui voulait se doter d'une université, et la nécessité de fonder un séminaire diocésain, expressément demandé par le concile (il y avait en 1618 350 élèves et 400 étudiants, dont 20 jeunes moines[4]). C'est le type même d'établissement où les élèves ont les origines les plus diverses puisque des étudiants sont venus de 83 abbayes différentes, mais les moines n'ont jamais représenté que 3,5 % des étudiants de Salzbourg[5], ce qui montre le rayonnement très réel de l'université. On trouve sur les diaires et listes d'élèves les noms de Fürstenberg, Hohenlohe, Trautmannsdorf, Eltz, Salm, Apponyi[6]... Le nombre des étudiants avoisinait les 250 au XVIII° siècle[7] dans une institution toujours restée unique dans le Saint-Empire. Quatre cents évêques et pères abbés en sont sortis[8]. Les autres écoles les plus réputées sont Ottobeuren, Ochsenfurt, Ehingen, Weingarten, Banz, St. Emmeran de Ratisbonne, Ettal, Benediktbeuern, Neresheim, Ochsenhausen, un collège doté d'un observatoire astronomique[9], St. Leodegar à Lucerne[10], et Tegernsee avec deux écoles, une maîtrise d'enfants et un collège monastique[11], connu surtout pour l'importance au XVIII° siècle de son imprimerie[12].

De nouvelles congrégations religieuses se développent dans la mouvance du concile de Trente, tels les oratoriens, à Aufhausen et Munich[13], et surtout les piaristes dans les pays allemands, à Kempten,

---

[1] M. Hartig, Die Benediktienerabtei Tegernsee, München, 1946, p. 42.
[2] Festschrift Universität Salzburg 1622-1972 (Hrsg. vom akad. Senat der Universität Salzburg), Salzburg, 1972, p. 6.
[3] M. Hartig, op. cit., p. 42.
[4] Festschrift Universität Salzburg 1622-1972, Salzburg, 1972, p. 34.
[5] Ibid., p. 67.
[6] Cf. "Schulerverzeichnis des Kolleg St. Blasien (SJ) 1989-1990".
[7] Festschrift Universität Salzburg 1622-1672, Salzburg, 1972, p. 69.
[8] M. Kaindl-Hönig, Die Salzburger Universität 1622-1964, Salzburg, 1964, p. 113.
[9] K. Erlinghagen, Katholische Bildung im Barock, Hannover, 1972, p. 149.
[10] J. Studhalter, Die Jesuiten in Luzern, Stans, 1973, p. 401.
[11] M. Hartig, Die Benediktinerabtei Tegernsee, München, 1946, p. 30.
[12] Ibid., p. 58.
[13] B. Hubensteiner, Bayerische Geschichte (Staat und Volk, Kunst und Kultur), München, 1977, p. 294.

Wallerstein[1] et en 1750 à Günzbourg, où ils sont appelés par Marie-Thérèse. L'ordre a été fondé en 1597 par saint Joseph Calasanz et joue un rôle important pour l'enseignement primaire en complément des jésuites, en Hongrie, en Bohême et en Pologne tout particulièrement[2]. Sa méthode a bien des traits de l'éducation jésuite[3].

Les Frères des écoles chrétiennes se sont bien implantés dans toute l'Europe du centre à partir de 1682, sous l'impulsion de leur fondateur, né à Reims en 1651[4]. Jean-Baptiste de La Salle développe une pédagogie très différente de celle des jésuites, où chacun peut évoluer à son rythme. Dans un coin de la classe, un autel est installé devant lequel les élèves se relaient pour réciter à genoux le "chapelet perpétuel" tant que dure le cours[5].

Il définit à la fois les douze qualités du bon enseignant et les douze défauts que le jeune professeur doit combattre[6] :

Qualités du bon professeur :	**Défauts à combattre :**
. Le sérieux.	. Le bavardage.
. La discrétion.	. L'agitation.
. L'humilité.	. La légèreté.
. La perspicacité.	. L'impatience.
. La sagesse.	. La sévérité.
. La patience.	. La colère.
. La retenue.	. Le parti-pris.
. La douceur.	. La lenteur.
. L'empressement.	. La résignation.
. La vigilance.	. La familiarité.
. La piété.	. L'inconstance.
. La générosité.	. La perte de temps.

En Bavière, on trouve aussi d'une manière assez répandue au XVIIIe siècle des ermites de saint François, saint Augustin ou saint

---

[1] M. Spindler, Handbuch der bay. Geschichte III, Bd. 3 : Franken, Schwaben, Oberpfalz bis zum Ausgang des 18. Jahrhunderts, München, 1971, p. 1062.

[2] K. Erlinghagen, op. cit., p. 113.

[3] Ibid., p. 113 et J.M. Valentin, Le théâtre des Jésuites dans les pays de langue allemande (1554-1680), Bern, 1978, p. 18.

[4] G. Avanzini, Histoire de la pédagogie du XVIIe siècle à nos jours, Toulouse, 1981, p. 222.

[5] Ibid., p. 56.

[6] P. Paltram, Pädagogik des hl. Johann-Baptist de La Salle und der christlichen Schulbrüder, Freiburg i. B., 1911, p. 250 et 261.

Jérôme qui font la classe dans les petites écoles mixtes de village, 126 - dont 81 en Haute-Bavière - en 1746[1], ainsi le frère Philipp Schuster à Wohlfratshausen près de Sachsenkam avec 30 élèves, ou le frère Frontonius Werner à Au près d'Aibling avec 40 élèves de 7 à 13 ans[2]. Leur noviciat était à St. Emmeran à Munich-Oberföhring, et ils travaillaient sous l'autorité du clergé paroissial. La plupart du temps, ils étaient très appréciés car ils s'occupaient en même temps de la musique à l'église.

En ville aussi, on trouve des écoles allemandes à côté des écoles latines. Un rapport de visite canonique du 4 mai 1700 fait état de trois écoles allemandes à Eichstätt[3]. On y cite un maître, Melchior Mayer[4], en poste depuis dix ans, qui enseigne à 65 enfants dont 6 viennent gratuitement. Les deux autres écoles ont 42 et 60 élèves. On trouve de ces petites écoles un peu partout dans le diocèse. Ce rapport de visite de 1755 pour Oberhaunstadt donne une idée de la situation des maîtres :

> "Lehrer Joh. Georg Beck aus Mendorf, Organist, aufgenommen vom Hofmarksherrn und Pfarrer kumulativ, ist sehr zu loben, wird von der Gemeinde zu Gemeindedienst gezwungen, Einkommen 23 fl. von der Kirche, Accidenten sehr selten."

Qu'en est-il au XVIII° siècle des écoles de filles ? Au contraire des écoles de campagne, on sépare en ville les garçons des filles, qui vont alors chez les bénédictines ou les chanoinesses de saint Augustin, ou plus communément chez les ursulines ou les sœurs de Maria Ward. Ce sont surtout les jeunes filles nobles qui vont à Frauenchiemsee ou à St. Walburg d'Eichstätt chez les bénédictines qui veulent éduquer "damit sy die schene Arbeit Lehrnet"[5].

---

[1] K. Kehrbach, Texte und Forschungen zur Geschichte der Erziehung und des Unterrichts in den Ländern deutscher Zunge, Berlin,1903, p. 77.
[2] Ibid., p. 32.
[3] F. Buchner, Schulgeschichte des Bistums Eichstätt, Kallmunz, 1956, p. 32.
[4] Il reçoit en plus de son salaire annuel huit stères de bois et douze mesures de blé, mais donne douze florins de loyer - "Hauszins" - (Ibid., p. 32).
[5] K. Erlinghagen, Katholische Bildung im Barock, Hannover, 1972, p. 158.

Les ursulines se sont installées un peu partout dans les pays du Sud, à Fribourg-en-Brisgau en 1696[1], à Straubing en 1691, Meßkirch en 1667, Villingen en 1782, Neubourg en 1698, Landshut en 1667, Innsbruck en 1691, Ingolstadt en 1791[2], Linz en 1679[3], Landsberg en 1710[4]...

En vue d'une plus grande flexibilité, l'ordre que fonde en 1535 Angela Merici à Brescia n'adopte ni les vœux traditionnels, ni le principe de vie communautaire. Il est intéressant de remarquer que sa fondation précède celle de la Compagnie de Jésus. Celle-ci n'a donc pas d'influence directe sur cette nouvelle congrégation de type un peu "révolutionnaire" pour l'époque. Les ursulines feront leurs premiers vœux à Paris en 1612 dans le mouvement du concile[5], c'est à cette époque également que les liens avec la Compagnie se resserrent. Ce sont d'ailleurs les jésuites qui les font venir à Straubing et à Landshut[6]. Voici la structure d'une journée de classe chez les ursulines :

8h.00 :	Lecture allemande et latine.
9h.00 :	Messe, durant laquelle se récite le chapelet.
10h.00 :	Repas en silence.
10h.30 :	Récréation et travail manuel.
14h.00 :	Collation puis classe.
17h.00 :	Oraison.
17h.30 :	Repas en silence.
20h.00 :	Chapelet, litanie, examen de conscience.
20h.30 :	Coucher

Il est une autre congrégation un peu particulière, aussi "nouvelle" que les ursulines, à laquelle il faut s'arrêter un instant, ce sont les sœurs de Maria Ward, souvent appelées les Anglaises. Son nom officiel est "Institutum Beatae Mariae Virginis". Elle est fondée en 1609[7] par une Britannique du nom de Maria Ward (1585-1645) selon les principes de la

---

[1] T. Kurrus, Die Jesuiten an der Universität Freiburg i. B. 1620-1773, Freiburg i. B., 1963, tome I, p. 79.

[2] Festschrift zum vierten Centenarium des Ursulinenordens, Berlin, 1935, p. 20.

[3] G. Kolb, Mitteilungen über das Wirken der Jesuiten und der marianischen Kongregationen in Linz während des 17. und 18. Jahrhunderts, Linz, 1909, p. 97.

[4] A. Lichtenstern, Geschichte der Pfarrei zu Landsberg (in : Stadtpfarrkirche Maria Himmelfahrt Landsberg), München, 1981, p. 28.

[5] G. Avanzini, Histoire de la pédagogie du XVII° siècle à nos jours, Toulouse, 1981, p. 18.

[6] K. Erlinghagen, Katholische Bildung im Barock, Hannover, 1972, p. 166.

[7] C. Irrgang, Institut der englischen Fräulein Burghausen, Altötting, 1983, p. 27.

Compagnie de Jésus, non seulement dans l'apparence extérieure (absence de clôture, de prière communautaire chantée, du port d'un costume caractéristique), mais aussi dans la spiritualité choisie. La fondatrice écrit par exemple sur un mode tout ignacien[1] :

> "Celles qui désirent se joindre à nous doivent savoir qu'elles n'ont pas seulement à se soucier de leur propre salut, mais qu'elles doivent devenir capables de former des femmes fortes dans la foi en les instruisant, en les éduquant grâce à leur bon exemple et à leur prière."

Dès ses débuts, cette congrégation travaille surtout en Europe du centre et Munich devient en 1700 le siège de la supérieure générale[2]. Au XVIII° siècle, les "demoiselles anglaises" sont implantées dans beaucoup de villes allemandes, à Munich depuis 1626 sur la demande du prince Maximilian I°[3], où leur bâtiment de la Weinstraße est dû à Giovanni-Antonio Viscardi[4], à Augsbourg depuis 1662[5], Burghausen depuis 1683, Altötting depuis 1721[6], Gunzbourg depuis 1758 sur le vœu de l'impératrice Marie-Thérèse, à Mindelheim depuis 1701[7] où les jésuites les aident à construire leur école, à Bamberg depuis 1717[8], à Wurtzbourg depuis 1712, à Nymphenbourg depuis 1752[9]. Dans toutes ces villes, l'enseignement est gratuit, et ce sont les pères de la Compagnie qui sont leurs aumôniers.

A Burghausen, la congrégation s'installe en 1683 avec un soutien sans équivoque de la municipalité. Il est établi que la classe et les dépenses seront aux frais de la ville, beaucoup de monde saluant avec

---

[1] Ibid., p. 26 : "Die Eintretenden sollen wissen, daß sie nicht nur für ihre eigene Seele zu sorgen haben, sondern befähigt werden, in Erziehung und Unterricht, durch Beispiel und Gebet glaubenstarke Frauen heranzubilden."

[2] Ibid., p. 16.

[3] T. Winkler, Maria Ward und das Institut der Englischen Fräulein in Bayern 1626-1810, München, 1926, p. 14.

[4] N. Lieb, Johann-Michel Fischer, Regensburg, 1982, p. 138.

[5] M. Spindler, Handbuch der bay. Geschichte III, Bd. 3 : Franken, Schwaben, Oberpfalz bis zum Ausgang des 18. Jahrhunderts, München, 1971, p. 1061.

[6] T. Winkler, op. cit., p. 26.

[7] B. Hubensteiner, Vom Geist des Barock, München, 1967, p. 100.

[8] M. Spindler, op. cit., p. 696.

[9] Ibid., p. 1062.

bienveillance la fondation de cette école, de type plutôt élémentaire - "Elementarschule" - que secondaire, qui bientôt accueille des pensionnaires.

Les "Anglaises" enseignent à leurs élèves, toutes d'un rang social plutôt élevé, à coudre, à tricoter, à filer, à dessiner, à chanter, à jouer un peu de luth ou de guitare et à parler français en même temps que l'art de lire, d'écrire et de calculer[1]. Vers la fin du XVIII° siècle, le programme de l'école élémentaire est sujet à quelques transformations sous l'influence des idées nouvelles. Les élèves reçoivent un enseignement dans ces différentes matières :

Morale et religion	Tugend- und Religionslehre
Le corps et l'âme	Körper- und Seelenlehre
Histoire de l'humanité	Menschengeschichte
Histoire de la nature	Naturgeschichte
Sciences de la nature	Naturlehre
Géographie de la terre	Erdebeschreibung
Technologie	Technologie
Lecture	Lesen
Ecriture	Schönschreiben
Orthographe	Rechtschreiblehre
Calcul mental et écrit	Rechnen aus dem Kopfe und an der Tafel
Chant	Singunterricht
Poids et mesures, exercices	Lehren von den Maßen und Gewichten nebst praktischen Übungen

Cet enseignement, comparé à celui que donnent à la fois les jésuites et les ordres monastiques, est très moderne et pratique. Plutôt que de chercher à transmettre un savoir d'un haut niveau intellectuel, il initie à tous les côtés de la vie. Il faut encore noter que l'on éduque souvent les filles dans l'esprit nouveau de l'"Empfindsamkeit", l'esprit de la "belle âme", d'une sensibilité presqu'excessive. Dans ce sens, on étudie par exemple des fables de Gellert, des récits, des comédies ou des chansons de la "belle" littérature.

---

[1] C. Irrgang, Institut der Englischen Fräulein Burghausen, Altötting, 1983, p. 47.

Dans tout ce dispositif scolaire, les jésuites enfin se taillent la part du lion... Ils ont en 1768 7.357 élèves dans la province de Germanie supérieure[1], 598 collèges dans le monde avec plus de 200.000 élèves[2]. C'est bien eux qui depuis le concile ont l'influence la plus grande en éducation. Le concile avait dit lui-même (chapitre 18 de la session XXIII) : "Si l'on trouve des jésuites, ils doivent être préférés aux autres"[3]. Les pères ne font pratiquement pas d'enseignement élémentaire[4], ils veulent s'intéresser avant tout aux élites et par là, contribuent fortement à la "professionnalisation" du corps enseignant. L'école primaire est parfois récupérée par les protestants, ce qui au XVIII° siècle provoque la surprise et la réaction de Rome auprès des ursulines et de la Compagnie[5].

Pour rénover le catholicisme, les jésuites proposent aux évêques et aux municipalités d'ouvrir des collèges sur les territoires qu'ils administrent et de faire la classe. Les responsables des cités accueillent favorablement cette sorte d'appel de la part des pères. Ils aperçoivent déjà, d'une manière toute pragmatique, le profit qu'ils peuvent tirer de cet enseignement donné en général aux couches élevées de l'échelle sociale et le bénéfice à tirer lorsqu'on est au pouvoir, d'une population dont les mœurs sont guidées par la religion. C'est une certaine garantie de tranquilité publique. C'est pourquoi les municipalités ne font en général aucune difficulté lorsque l'ordre leur demande de subvenir à l'entretien du collège, des pères et des élèves. Le collège s'occupe surtout de la formation d'un ensemble de laïcs appelés à exercer des responsabilités et à agir dans la vie des affaires en chrétiens convaincus.

Parmi ces différentes formes d'enseignement qui coexistent dans les villes d'Allemagne du Sud, les collèges jésuites occupent une place centrale, de par le nombre de leurs élèves et la qualité de leur enseignement. C'est leur type d'existence qu'il convient maintenant d'analyser.

---

[1] J. Stiglmayr, Kirche und Reformation, Unterricht und Erziehung, Einsiedeln, 1917, p. 377.

[2] H. Küpper, Das St. Michael-Gymnasium zu Münstereifel, Münstereifel, 1975, p. 7 et G. Avanzini, Histoire de la pédagogie du XVII° siècle à nos jours, Toulouse, 1981, p. 219.

[3] J. Stiglmayr, Kirche und Reformation, Unterricht und Erziehung, Einsiedeln, 1917, p. 378 : "Et si reperiantur Jesuitae, ceteris anteponendi sunt" (Congr. Conc. Trid. 34, sess. XXIII, cap. 18).

[4] En 1956, il y avait par contre 7476 écoles primaires jésuites dans le monde (G. Avanzini, op. cit., p. 219).

[5] Ibid., p. 218.

1.3. Les collèges de 1708 à 1773, des maisons dans la pure tradition de l'ordre.

1.3.1. Le cadre temporel retenu, 1708-1773.

Dans ces régions du Sud dont on a pu évoquer de plus près la situation, les jésuites gèrent depuis 1556 nombre de collèges. La façon dont ils le font n'a rien de particulier à la région ou aux habitudes locales. Elle n'est par ailleurs aucunement influencée par le type d'élèves ou les responsables recteurs ou préfets. Les collèges se situent dans la plus grande tradition de l'ordre, on y trouve en tous points une observation stricte de la règle commune. Il faut maintenant définir les deux bornes temporelles de cette étude : l'année 1708 en marquera le commencement, l'année 1773 la fin.

1708 et 1773 sont deux dates non pas liées d'abord à l'histoire des collèges, mais à celle de la Compagnie de Jésus tout entière, ou plutôt de l'Eglise toute entière. Elles ont néanmoins des conséquences importantes pour chacun des collèges. Il faut voir dans quelle perspective.

1708 est l'année où le pape Clément XI impose à l'Eglise universelle la célébration de la fête de l'Immaculée Conception de la Vierge Marie par la bulle "Immaculata Conceptio Beatae Mariae Virginis"[1]. Ce sont les jésuites qui en ont été pour une part importante les promoteurs, l'ordre soutenant traditionnellement le sens de ce qui n'est pas encore un dogme officiellement défini[2] mais qui est reconnu depuis les années 410 dans l'Eglise sous l'influence du mouvement pélagien - contre saint Augustin ! - et en 431 lorsque le concile d'Ephèse proclame la Vierge "Mère de Dieu", "Theotokos".

Les pères ont d'ailleurs mis en place dans les collèges, mais aussi pour la population civile des villes où ils sont installés toute une structure destinée à favoriser un engagement plus spirituel des catholiques, les fameuses congrégations mariales. Ils ont aussi fait

---

[1] H. Rogier und A. Weiler, Geschichte der Kirche, Einsiedeln, 1977, tome III, p. 318.

[2] Il est défini par le pape Pie IX le 8 décembre 1854 dans la constitution apostolique "Ineffabilis Deus".

construire de grandes salles destinées aux réunions et aux fêtes qu'elles organisent. Les événements de 1708 ont donc un impact fort sur les activités religieuses - et festives - des collèges.

Cette date est encore significative dans la mesure où elle marque le point de départ d'un regain d'activités artistiques en ce qui concerne les écoles. Les années qui suivent la décision de Clément XI sont celles du règne du baroque. Un peu partout, les jésuites rénovent leurs églises, les remettent au goût du jour en abandonnant définitivement le style Renaissance de leur église-mère, St. Michael de Munich, ils reconstruisent dans les écoles l'"aula mariana", la salle de congrégation. Cette salle sert pour les différentes subdivisions de la congrégation, elle sert de lieu de rassemblement, de prière, de lieu de prédication ou d'exercices spirituels, de salle de concert pour la musique sacrée, de salle de théâtre ou de disputes scolaires. L'autel placé dans les salles de congrégation de l'Allemagne du Sud est toujours consacré à la Vierge.

Il est également intéressant de placer l'étude des collèges au XVIII° siècle pour une autre raison. En Bavière, en Souabe, dans le Haut-Palatinat, la religion occupe dans la société une place de première importance. On compte dans ces régions un total de plus de 3.000 prêtres diocésains, de 1500 moines répartis dans 59 monastères, de 2.000 moines faisant partie d'ordres mendiants (franciscains et dominicains...), de 300 moniales vivant dans huit grandes abbayes et de 700 religieuses se répartissant quant à elles dans 26 couvents. A ces chiffres considérables s'ajoute celui des églises et chapelles consacrées, il est de 28.000[1].

Ce catholicisme des pays du Sud est marqué par le rôle des pèlerinages[2], signes de l'archaïsme aussi, qui imprègne ici et là la religion populaire, comme le fait que les moines exorcisent les animaux malades, qu'ils bénissent dans les églises les œufs, la viande, les légumes, le vin que les gens apportent ou les arbres dans les vergers[3]...

Le XVIII° siècle, c'est aussi l' apogée de la Compagnie de Jésus elle-même, au moins dans la première moitié du siècle où elle se développe encore, puisque l'on passe de 20.000 en 1700 à 22.600 pères en 1749. L'assistance allemande (dix provinces, dont celle de Germanie

---

[1] K. Biedermann, Deutschland im 18. Jahrhundert, Leipzig, 1880, tome II, p. 1096.
[2] De caractère plus ou moins superstitieux parfois.
[3] Ibid., p. 1094.

supérieure) regroupe 7387 pères. En 1556, il y avait à la mort de saint Ignace un millier de jésuites répartis dans une centaine de fondations (résidences, collèges, novicaiats et maisons professes). Ils sont 15.000 en 1650 avec 150.000 élèves[1] et 23.000 en 1773, en 39 provinces, 1.600 maisons dont 679 établissements scolaires avec 15.000 maîtres et professeurs jésuites[2]. Dans les 679 collèges qu'ils possèdent de par le monde, les pères touchent un total de 210.000 élèves, chaque résidence de l'ordre constituant en même temps un petit centre de rayonnement spirituel et scientifique - il en est ainsi depuis le XVI° siècle -.

Le XVIII° siècle est aussi l'époque de la canonisation de grands saints jésuites, Louis de Gonzague et Stanislas Kostka en 1726, François Régis en 1737. Cela donne lieu à des cérémonies supplémentaires assorties de nombreuses représentations théâtrales chaque année dans les établissements scolaires. Ces nouveaux modèles de vie doivent également rénover la formation spirituelle et la vie intérieure des élèves.

Quant à la date de 1773 qui marque la fin de cette étude des collèges du Sud, c'est l'année où est publié à Rome le 21 juillet par le pape Clément XIV le bref pontifical "Dominus ac Redemptor" annonçant la suppression pure et simple de l'ordre, fait unique dans l'histoire. Outre quelques divergences d'ordre disciplinaire ou théologique avec Rome, ce sont surtout les interventions répétées des souverains absolutistes d'Europe auprès du Saint-Siège, auxquels celui-ci a finalement cédé, qui ont abouti à cette décision. Il faudra voir pourquoi.

Les années qui précèdent 1773 marquent aussi pour les collèges le sommet ou la fin de ce qu'on pourrait appeler une courbe ascendante. Depuis le siècle précédent, les collèges ont acquis une expérience, une réputation, ils ont su travailler, mais - c'est un phénomène assez général -, ils s'essoufflent après 1750. Le programme que les jésuites tiennent à enseigner date dans sa conception de 1599. Le "Ratio studiorum" a maintenant presque deux cents ans...

Le latin lui-même, à la base de tout l'apprentissage de l'éloquence, n'est plus de bonne qualité. On dit "mulier domestica" pour "Hausfrau", "custodia princeps" pour "Hauptwache", "primum hodie item"

---

[1] Il y a 109 collèges en France en 1643.

[2] J. Delumeau, Le catholicisme entre Luther et Voltaire, Paris, 1971, p. 75.

pour "erst heute wieder"[1]. C'est chez la plupart des professeurs jésuites eux-mêmes que manque en cette fin de siècle le sens de la langue. On fait pour les traductions du simple mot à mot. En l'espace de vingt ans, l'idée de la latinité a perdu son idéal. C'est le grand symptôme du recul des collèges, on assiste au sein de l'ordre à une sorte d'atrophie et d'engourdissement au cours des années. Le poids des classes de 80 élèves se fait sentir lui aussi.

C'est le moment où les lumières et l'absolutisme influencent chacun à sa manière les principes et les méthodes d'enseignement des régions limitrophes, les jésuites sont en face d'opposants de plus en plus sûrs de leurs objections, et le climat politique évolue de telle sorte que l'Eglise commence à perdre ici et là de son influence. Le légat du pape Garampi l'écrit dans un de ses rapports de 1764[2] : "Les idées nouvelles sont anticléricales, les souverains continuent de vouloir se servir de l'Eglise sans tenir compte dans leur politique de ses avis et décisions."

---

[1] A. Heitlinger, Über die alten Jesuitenkollegien und ihre Pädagogik (in : Kollegbrief Weihnachten 1954, S. 16-26, St. Blasien, 1954), pp. 16s.

[2] B. Duhr, Geschichte der Jesuiten in den Ländern deutscher Zunge, München, 1928, tome IV, p. 2.

1.3.2. L'implantation des collèges dans le mouvement de la contre-réforme.

L'idée a déjà été brièvement évoquée que les collèges tels qu'on les trouve en Allemagne du Sud sont analogues - à quelques variantes près - à ceux qui sont implantés dans le reste de l'Europe et du monde. On ne trouve rien en effet, qui ne soit dans la province jésuite conforme aux prescriptions romaines, celles du "Ratio studiorum" de 1599, celles des diverses règles édictées par les généraux aux XVII° et XVIII° siècles. En fait, ni les méthodes, ni l'esprit ne subissent une quelconque influence locale. La personnalité des provinciaux et des recteurs n'entre pas non plus en jeu.

En ce qui concerne leur fondation, les écoles sont soumises aux règles de la politique générale conduite par les supérieurs romains. Pour les promoteurs de la contre-réforme, l'Allemagne est la plus dangereusement blessée. C'est elle qu'il faut le plus promptement et le plus soigneusement aider. A peine le concile de Trente entame-t-il ses premières sessions de travail - elles se prolongent[1] pendant 18 années, de 1545 à 1563 - que le 13 novembre 1549, au moment même où il fonde le "Collegium Romanum", l'actuelle Grégorienne, Ignace envoie à Ingolstadt trois hommes : un Savoyard, le père Lejay, un Espagnol, la père Salmeron, et un Hollandais, le père Pierre Canisius avec la mission de commencer un enseignement à l'université, fondée en 1472[2].

[1] Cf. T. Humpert, Heinrich-Suso-Gymnasium Konstanz, Konstanz, 1954, p. 7.
[2] B. Hubensteiner, Vom Geist des Barock, München, 1967, p. 65.

C'est Canisius[1], le "Pestalozzi des jésuites"[2] comme l'appelle Barthel, qui rédige en 1555 le premier des catéchismes catholiques, un petit et un grand, comme Luther en 1529, ce que le concile ne parvenait pas à mettre sur pied à Trente[3]... Le livret est édité plus de 400 fois en un siècle[4]. Sa structure est la suivante, divisée en chapitres successifs à partir de la seule question de départ : "Pourquoi sommes-nous sur terre ?"

. La foi
. Le Credo
. Le Pater
. La charité
. Le décalogue
. Les sacrements
. La justice

On remarque la place centrale donnée aux vertus théologales. C'est lui aussi qui prépare la canonisation de François-Xavier (mort en 1552) et d'Ignace (mort en 1556) pour l'année 1622. Ils deviendront tous les deux aussi populaires que saint Bernard, saint François ou saint Dominique[5]. Avec l'aide des premiers jésuites allemands, Pierre Canisius fonde toute une série de collèges. Cette chronologie des

---

[1] Quelques événements clés de la vie de saint Pierre Canisius :
. Naissance en 1521 à Nimègue en Hollande.
. Etudes à Cologne jusqu'en 1547.
. En 1548 et 1549, voyage à Trente et Rome, où il rencontre le pape Paul III et Ignace. Il enseigne à Messine, Bologne et Ingolstadt, où il constate que seuls quatre où cinq étudiants tirent profit de ses cours, les autres devraient être renvoyés "en classe de grammaire" (G. Mraz, Geschichte der Theol. Fak. der Universität Innsbruck von ihrer Gründung bis zum Jahre 1740, Innsbruck, 1968, p. 28).
. De 1552 à 1556, prédicateur de la cour et de la cathédrale St. Etienne à Vienne.
. Il devient en 1555 le premier provincial de la province jésuite de Germanie supérieure.
. Entre 1569 et 1562, il participe à la diète d'empire à Augsbourg, et fonde les collèges de Munich et d'Innsbruck.
. De 1562 à 1565, il participe au concile, dont il est le théologien le plus remarqué.
. En 1568, il est créé cardinal et prêche le carême à Augsbourg.
. De 1571 à 1580, il voyage et prêche en Allemagne et en Autriche, puis se retire à Fribourg en Suisse, où il meurt en 1597.

[2] M. Barthel, Die Jesuiten. Legende und Wahrheit der Gesellschaft Jesu, Düsseldorf, 1982, p. 125.

[3] G. Avanzini, Histoire de la pédagogie du XVII° siècle à nos jours, Toulouse, 1981, p. 269.

[4] Ibid., p. 270.

[5] Cf. J. Lortz, Geschichte der Kirche in ideengeschichtlicher Betrachtung (Bd. II. Die Neuzeit), Münster, 1964, p. 19.

établissements créés avant même la fin du XVI° siècle montre le zèle avec lequel ils travaillent déjà[1] :

1552	Vienne[2]
1556	Prague, Ingostadt et Cologne
1559	Munich
1560	Trèves
1561	Mayence
1562	Innsbruck
1563	Dillingen
1564	Braunsberg
1567	Spire et Wurtzbourg
1569	Hall (au Tyrol)
1571	Fulda
1573	Graz
1574	Lucerne
1575	Heiligenstadt
1578	Brünn
1580	Coblence et Paderborn
1582	Augsbourg et Fribourg-en-Br.
1588	Munster
1589	Ratisbonne
1591	Porrentruy (Pruntrut)
1592	Emmerich
1595	Hildesheim

Il faut préciser maintenant le sens de ce concept de contre-réforme - l'expression date des années 1920[3] - que l'on utilise souvent. Il est vrai que le concile inaugure une page nouvelle dans l'histoire de l'Eglise. En Europe, il aura pour quatre siècles des répercussions formidables. L'Eglise est déormais plus romaine, plus centralisée aussi, peut-être parce qu'elle a commencé d'élargir ses horizons aux autres continents[4].

Mais la contre-réforme ne vient pas en réponse à la Réforme. En tout cas, elle ne la suit pas, elle a lieu en même temps. Peut-être faudrait-il parler d'une réforme catholique commencée dès avant

---

[1] B. Duhr, Geschichte der Jesuiten in den Ländern deutscher Zunge, Freiburg i. B., 1907, tome I, p. 307.

[2] L. Lukacs, Die Gründung des Wiener päpstlichen Seminars und der Nuntius Giovanni Deffino (in : AHSJ XXIII, Fasc. 45, 1954, p. 35-75), Rome, 1954, p. 35.

[3] Le terme de "Réforme" n'a été utilisé qu'à partir de 1625, on disait auparavant "Reformation" (Dictionnaire "Robert").

[4] E. Zeeden, Gegenreformation, Darmstadt, 1973, p. 13.

Luther. C'était depuis longtemps le souci des évêques et des princes de voir traitées les questions en suspens qui touchaient les prêtres et la pastorale populaire[1]. Tout se passe comme si l'on mettait en branle une contre-réforme bien ciblée, en même temps que se poursuivait le mouvement des réformes internes à l'Eglise, telles qu'elle en avait toujours connues depuis les temps apostoliques. Assez curieusement, pour différentes raisons - parfois politiques -, aucun évêque bavarois ne s'est rendu à Trente[2], pas même le plus prestigieux d'entre eux, le cardinal Otto Truchseß v. Waldburg, évêque d'Augsbourg, qui y envoya des jésuites pour le représenter. Ce qui ne l'a pas empêché d'être l'un des promoteurs les plus vigoureux des décisions du concile.

La tâche est ample. C'est dans les années 1546 et 1547 que commencent en Souabe - passée en grande partie à la Réforme[3] - les missions qui ont pour but le retour des populations à l'Eglise catholique[4]. Dans le diocèse de Bamberg, 105 des 190 paroisses principales étaient passées à la Réforme[5]. Il n'était pas facile de demander au clergé locai de restaurer le catholicisme, il fallait une intervention extérieure.

Dans le compte-rendu d'une visite canonique à Wurtzbourg, on explique en 1578 que le concubinage se retrouve chez presque tous les prêtres, le peuple l'acceptant plus ou moins[6]. En 1584, un chanoine du chapitre cathédral d'Eichstätt du nom de Sebastian Grießbacher ne sait si vivre en concubinage est réellement un péché. Il cite ensuite ce passage - ambigu - de l'homélie d'un jésuite de Wurtzbourg[7] :

> "Der Jesuiter hat im domstift einstmals gepredigt, es were keines Recht, das ein Priester eine Concubinen oder ein Eheweib hette, doch were es weniger Sünde wan er ein Concubinen dan wan er ein Eheweib hette".

---

[1] Ibid., p. 231.
[2] B. Hubensteiner, Vom Geist des Barock, München, 1967, p. 127.
[3] Sauf la partie ouest, restée catholique (M. Spindler, Handbuch der bay. Geschichte III, Bd. 3 : Franken, Schwaben, Oberpfalz bis zum Ausgang des 18. Jahrhunderts, München, 1971, p. 930).
[4] Ibid., p. 926.
[5] Ibid., p. 219.
[6] E. Zeeden, Gegenreformation, Darmstadt, 1973, p. 230.
[7] Stadtarchiv Würzburg, Ratsprotokoll 1584 fol. 63, 4. Februar.

C'est sous l'impulsion du pape Grégoire XIII (1572-1585) que l'implantation des collèges commence à s'étendre d'une manière très réelle. Il les veut en particulier pour l'Europe du centre et de l'Est[1]. Les jésuites continuent donc d'installer leurs résidences avec l'aide des Habsbourg et surtout des Wittelsbach. Il est clair aujourd'hui que sans cette volonté tout à fait franche des deux familles[2], le catholicisme n'aurait pas survécu en Bavière[3]. Parallèlement, les historiens s'accordent sur l'action de la Compagnie au nord-ouest comme au sud de l'Allemagne : dans les années 1550 à 1565, le peuple et une bonne partie de la noblesse étaient passés au protestantisme sans que le clergé fût capable de contrer le phénomène, et ni les Wittelsbach, ni les Habsbourg n'auraient tenu longtemps sans l'arrivée des jésuites[4]. A Paderborn, les pères reçoivent en 1585 les clés de l'"Academia Theodorina" des mains mêmes du dernier recteur protestant[5]. Ils en font un grand séminaire typiquement tridentin[6], ayant même reçu l'autorisation pour la formation spirituelle, de suivre les usages propres à la Compagnie[7]. Dans beaucoup d'endroits, c'est ainsi le retour à l'ancienne foi, "zum alten Glauben", et pour bien des villageois, le plus frappant est la fin de la communion au calice.

La principauté de Neubourg[8] était passée entièrement à la Réforme[9], son retour au catholicisme après la conversion et le mariage en

---

[1] Cf. L. Szilas, Kollegien und Universitäten in den deutschen Provinzen (in : AHSJ XXXIX, Fasc. 77, 1970, S. 206-215) Rome, 1970, pp. 206s.

[2] Dans une publication du collège de Molsheim, on note en 1618 que 20 des 36 provinces de la Compagnie se trouvent dans les pays des Habsbourg, que 8.018 des 13.112 pères ont leur protection et que 371 des 559 résidences de l'ordre leur doivent en partie au moins leur fondation (cité par T. Kurrus, Die Jesuiten an der Universität Freiburg i. B. 1620-1773, Freiburg i. B., 1963, tome I, p. 265).

[3] Cf. A. Aign, Geschichte des Gymnasiums Passau, Passau, 1962, p. 25.

[4] F. Paulsen, Geschichte des gelehrten Unterrichts, Leipzig, 1919, tome I, p. 417.

[5] Ce qui ne signifie pas que les choses se passent dans le calme et la paix. Pour le carnaval de 1608, des élèves aident les protestants à organiser pendant les quarante heures du Saint-Sacrement un cortège avec une poupée habillée en jésuite, munie de grosses lunettes et de bras qui bougeaient pour bénir de temps en temps la foule, et qui singeait les discours des jésuites (cf. R. Schulze, Das Gymnasium Paulinum zu Münster, Münster, 1948, p. 43).

[6] K. Hengst, Jesuiten an Universitäten und Jesuitenuniversitäten, Paderborn, 1981, p. 188.

[7] Ibid., p. 203.

[8] Le comte Philipp avait mis en place en 1570 à Neubourg une école latine protestante où étaient reçus 24 étudiants pauvres (J. Heider, Seminararchiv Neuburg a. d. Donau, München, 1957, p. 1).

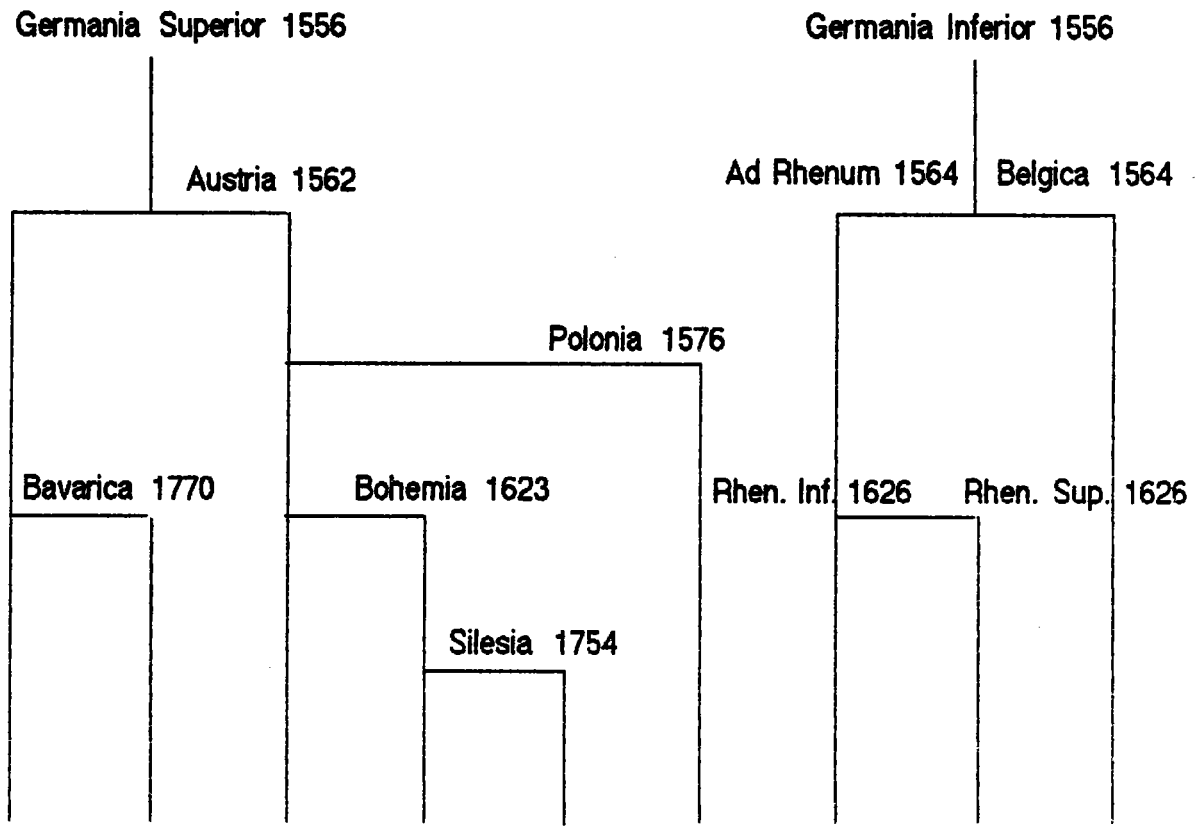
[9] L. Koch, Jesuitenlexikon, Paderborn, 1934, p. 131.

1613 du comte-palatin Wolfgang-Wilhelm avec la fille de Wilhelm V de Bavière, Marie-Madeleine, représente une étape "politique" de taille pour les contre-réformateurs. Quoique l'on ait été certain dès 1572 pour des raisons politiques aussi bien que sociologiques, de la victoire de la contre-réforme en Bavière[1]. Jusqu'au XVIII° siècle, les jésuites apparaissent pour beaucoup comme les sauveurs de l'Eglise et de l'Etat tout à la fois[2]. Ils ne quitteront plus les cours de Munich, Neubourg, ni même les cours ecclésiastiques d'Eichstätt, de Passau ou d'Augsbourg[3]. Jusqu'au bout, l'aristocratie manifestera sa reconnaissance, contribuant à mille donations de toutes sortes, y compris pour les appareils qu'utilisent les pères dans leurs travaux et découvertes scientifiques[4].

Qu'en est-il maintenant de l'implantation des collèges dans ces régions d'Allemagne du Sud ? Le pays est divisé comme on sait en provinces jésuites, au nombre de quatre pour l'Allemagne et l'Autriche . Le schéma ci-dessous en explique la création. Y sont mentionnées également les provinces voisines[5] qui font partie de ce qu'on appelle à Rome l'assistance allemande :

---

[1] F. Paulsen, Geschichte des gelehrten Unterrichts, Berlin, 1921, tome II, p. 102.
[2] Ibid., p. 102.
[3] B. Hubensteiner, Vom Geist des Barock, München, 1967, p. 72.
[4] L. Koch, op. cit., p. 14.
[5] B. Schneider, Die deutschen Ordensprovinzen im Todesjahr des hl. Ignatius (in : Stimmen der Zeit 1955-1956, Freiburg i. B., 158. Bd., p. 206-215), p. 209.



En 1749, la Compagnie compte 22.589 religieux dont 11.293 prêtres, qui tiennent 669 collèges[1]. Pour les régions qui nous intéressent, ils se répartissent de la façon suivante[2] :

	Religieux	(Prêtres)	Collèges
Assistance	8349	4291	207
Germanie supérieure	1060	487	27
Rhénanie supérieure	497	240	16
Rhénanie inférieure	772	398	17
Autriche	1772	751	31

Au XVIIIe siècle encore, les provinces se développent bien puisqu'on passe entre 1700 et 1750 de 717 à 772 religieux en Rhénanie

[1] Cf. H. Kupper, Das St. Michael-Gymnasium zu Munstereifel, Munstereifel, 1975, p. 7.
[2] B. Duhr, Geschichte der Jesuiten in den Landern deutscher Zunge, München, 1928, tome IV, p. 16.

inférieure, de 400 à 497 en Rhénanie supérieure, de 906 à 1060 en Germanie supérieure[1] et de 1370 à 1772 en Autriche[2].

En Allemagne, les résidences se répartissent ainsi :

Province de Rhénanie inférieure :

Cologne	Paderborn
Bonn	St. Goar
Düsseldorf	Büren
Neuß	Geist
Emmerich	Münster
Xanten	Koesfeld
Aix-la-Chapelle	Osnabruck
Münstereifel	Weppen
Düren	Hildesheim
Essen	Nassau
Trèves	Siegen
Coblence	Limbourg

Province de Rhénanie supérieure :

Mayence	Mannheim
Aschaffenbourg	Fulda
Erfurt	Wurtzbourg
Heiligenstadt	Bamberg
Spire	Molsheim
Bruchsal	Sélestat
Wetzlar	Sarre-Union (Bockenheim)
Neustadt a. Haardt	Rouffach Alsace
Worms	Ensisheim
Baden	Colmar
Ettlingen	Strasbourg
Heidelberg	Haguenau

Province de Germanie supérieure[3] :

---

[1] Ibid., p. 16.

[2] L. Szilas, Die österreichische Jesuitenprovinz, eine historisch-statistische Untersuchung (in : AHSJ XLVII, Fasc. 93, 1978, p. 97-158), Rome, 1978, p. 107.

[3] K. Hengst, Jesuiten an Universitäten und Jesuitenuniversitäten, Paderborn, 1981, p. 50.

Munich	Straubing	
Ingolstadt	Ellwangen	
Altötting	Rottenburg	Wurtemberg
Landshut	Rottweil	
Augsbourg	Constance	Bade
Dillingen	Fribourg-en-Br.	
Öttingen (Bayreuth)	Innsbruck	
Landsberg	Trente	Tyrol
Mindelheim	Feldkirch	
Kaufbeuren	Lucerne	
Eichstätt	Solothurn	
Neuburg	Brig	Suisse
Amberg	Fribourg	
Burghausen	Sion (Sitten)	
Ratisbonne	Porrentruy	

Cette province regroupait la Bavière, la Souabe, le Tirol, le Vorarlberg et la Suisse. En 1770, elle est séparée en deux sur ordre de Maximilien III, la Bavière devenant une province à part entière pour les trois dernières années qui précédaient la suppression de la Compagnie[1].

Qu'en est-il maintenant de l'implantation, dans ce double mouvement de Réforme et de contre-réforme, de chacun des collèges de la province de Germanie supérieure ?

A **Munich**, c'est le duc Albrecht V qui prend contact en 1557 avec les jésuites d'Ingolstadt en vue de l'installation d'un collège[2].

---

[1] J. Studhalter, Die Jesuiten in Luzern, Stans, 1973, p. 168.

[2] En 1557, Albrecht V demande par lettre ses conseils au cardinal Otto Truchseß v. Waldburg, évêque d'Augsbourg, en lui expliquant son projet d'obtenir une dispense de Rome afin de pouvoir utiliser des locaux occupés par d'autres ordres religieux, afin d'y installer les jésuites :

> "Wir finden ie lenger ie mer, das die Patres von der Societet mit iren fleis grossen Nuz in unserm Lande schaffen, das auch Ir Societet aus den Gnaden Gottes an gueten Leuten von Tag zu Tag wachst und zuenimbt : Da hergegen andere Orden schier all abnemmen, derwegen Wir nit ungeneigt weren mit Zulassung der Bäbstl. Heylichkeit und der ordinarien iedes orts Inen mer Clöster in unserm Land einzugehen... So weren Wir demnach Bedacht, bey der Bäbst. Heylichkait umb Vergonstigung dener Clöster in unsern dreyen Hauptstätten, München, Landshuet und Straubing anzuhalten, deren erstes Augustiner, das ander Dominicaner, das dritt Carmeliter ordens ist."

Il ne faudrait pas que cela nuise à la jeune Compagnie, les augustins de Munich ayant déjà élevé de vigoureuses protestations... Déjà en 1555, le beau-père d'Albrecht avait

Deux ans plus tard, des pères y sont envoyés et la classe commence le 13 décembre 1559. Le recteur de Munich, le père Théodorich Canisius[1], un demi frère de Pierre Canisius, écrit en 1563 au général un rapport en latin sur les activités menées depuis quatre ans[2], dans lequel on a les données suivantes :

1. Les premiers pères sont arrivés le 20 novembre 1559.
2. Le 13 décembre, la classe commençait.
3. Le premier dimanche de carême 3 mars 1560, l'école a été solennellement inaugurée.
4. En octobre, on a joué une tragédie avec beaucoup de succès.

Albrecht obligea les principales familles de la ville à envoyer leurs fils en classe chez les jésuites : elles furent rapidement imitées par beaucoup - l'enseignement était gratuit -, si bien qu'en automne 1560, le collège comptait déjà 300 élèves[3], autant qu'il y en avait réunis l'année précédente dans les écoles humanistes[4]. En 1574, c'est la fondation de l'internat, la "Domus S. Gregorii", le futur "Albertinum"[5]. En 1576, les pères reçoivent une maison et un terrain dans l'actuelle "Neuhauserstraße" des prémontrés de Schäftlarn[6] où Wilhelm V, le fils d'Albrecht V, leur construit le nouveau collège inauguré en 1592 et l'église St. Michael consacrée en 1593. Ils auraient voulu une architecture plus sobre. Beaucoup reprochaient d'ailleurs au duc de construire aux jésuites un palais digne d'un roi et de sa cour. Wilhelm V bâtissait là un monument

---

pris contact avec les cardinaux Morone et v. Waldburg, en vue d'une dispense pontificale pour Vienne et Prague, où les jésuites devaient s'installer respectivement chez les carmélites et les dominicains. Le cardinal conseillait de négocier un bail avec les augustins et d'entreprendre dès qu'on le pourrait une nouvelle construction. Pierre Canisius intervint alors pour un règlement à l'amiable, mais les choses ne se firent pas et l'on décida de réunir les quatre classes dans une église (S. Häfner, 400 Jahre Wilhelmsgymnasium, München, 1959, p. 64).

[1] Ibid., p. 8.

[2] "Beati Petri Canisii SJ. epistolae et acta", herausgegeben von O. Braunsberger, Freiburg i. B., 1898, Bd. III, S. 870 ff.

[3] J.M. Valentin, Le théâtre des Jésuites dans les pays de langue allemande (1554-1680), Bern, 1978, p. 429.

[4] Ce qui entraîne la protestation au nom des maîtres humanistes de Gabriel Castner pour la concurrence nouvelle (Ibid., p. 429).

[5] S. Häfner, 400 Jahre Wilhelmsgymnasium, München, 1959, p. 64.

[6] Ibid., p. 64.

en l'honneur de la réussite de la contre-réforme[1]. A sa mort, le 7 février 1626, le père préfet Christoph Cletzlin écrivit :

> "Mortuus est Serenissimus Princeps Guilelmus V., Boiariae dux, a prandio circa secundam, illustrissimus vitae vir, notissimae sanctitatis princeps, ingentium factorum heros, hujus celeberrimi gymnasii autor et altor, qui vere dici poterat pater pauperum, Maecenas studiorum, amor omnium"[2]

A **Constance**, suite à la décision du concile de Trente d'établir des séminaires diocésains (session XXIII, chap. 18)[3], le cardinal-évêque Mark Sittich v. Hohenems fait venir les jésuites en 1592[4]. Le magistrat s'y oppose : "Plutôt le diable que les jésuites !"[5] Uberlingen et Meersbourg se proposent alors[6]. La ville était en effet passée au protestantisme, puis revenue au catholicisme à la suite de combats armés. L'empereur Ferdinand I° ne voulait pas lui non plus raviver les luttes[7] en faisant venir les jésuites dans une ville où l'on avait chassé dès 1527 tous les clercs ![8] En 1565, il n'y avait plus que 25 personnes à la messe dans tout Constance...

Les choses se passent rapidement néanmoins : les pères abbés de Salem, Rot, Ochsenhausen, Schussenried, Obermarchtal, Weissenau et Petershausen offrent 12.000 florins, l'abbé Caspar de St. Blasien 3.000 à lui seul, le chapître cathédral et l'évêque Jakob Fugger font eux aussi une donation[9]. En 1594 déjà, les jésuites enregistrent 2476 confessions et 2632 communions, au XVII° siècle, on passe rapidement à près de 40.000 confessions par an[10]. Et c'est un ancien élève de Dillingen, Georg v.

---

[1] Ibid., p. 72.
[2] Ibid., p. 7.
[3] I. Seidenfaden, Das Jesuitentheater in Konstanz, Stuttgart, 1963, p. 6.
[4] G. Schühly, Das ehemalige Jesuitenkolleg in Konstanz (in : Kollegbrief Weihnachten 1954, S. 56-66, St. Blasien, 1954), p. 57.
[5] I. Seidenfaden, op. cit., p. 4.
[6] G. Schühly, op. cit., p. 56.
[7] T. Kurrus, Die Jesuiten an der Universität Freiburg i. B. 1620-1773, Freiburg i. B., 1963, p. 48.
[8] G. Schühly, op. cit., p. 56.
[9] T. Humpert, Heinrich-Suso-Gymnasium Konstanz, Konstanz, 1954, p. 7.
[10] G. Schühly, op. cit., p. 57.

Hallweyl, qui devient évêque de Constance en 1601. Deux ans plus tard, la ville autorise l'ouverture du collège.

A **Augsbourg**, où le principe de la parité confessionnelle est respecté par tous depuis 1548, le collège St. Savator est ouvert par le cardinal-évêque Otto Truchseß v. Waldburg en 1582[1]. Le cardinal connaissait bien la Compagnie, depuis 1550 où il s'était rendu à Rome pour l'élection de Jules III[2]. Le 14 juin 1559, il fait appel à Pierre Canisius pour prêcher à la cathédrale à la place du dominicain Johann Fabri[3] et demande à la ville quelques années plus tard, malgré une intervention vigoureuse du chapître - opposé à la Compagnie -, qui "ne voit pas la nécessité de sa venue..."[4], de fonder le collège.

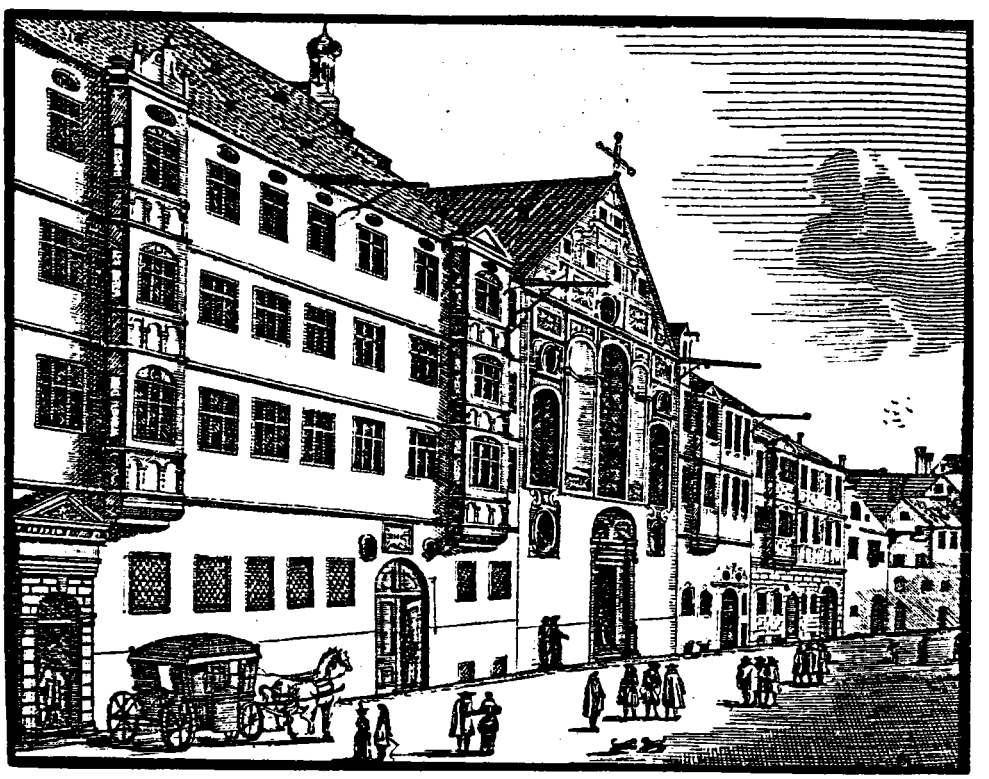
La municipalité accepte la dépense, sous réserve que le collège ne soit pas un jour transformé en université[5]. L'enseignement y serait gratuit - ce n'était pas le cas au gymnase protestant St. Anna -. Le cardinal et les Fugger décident d'une dónation de 30.000 florins[6] qui fait de l'existence précaire des jésuites à Augsbourg une existence assurée (en note dans un extrait de la lettre de fondation du 29 septembre 1579[7]). Ils sont suivis par plusieurs lignées patriciennes, telles les Rehlinger,

---

[1] M. Baer, Die Jesuiten in Augsburg, München, 1982, p. 13.
[2] F. Lipowsky, Geschichte der Jesuiten in Schwaben, München, 1819, tome I, p. 34.
[3] M. Baer, op. cit., p. 17.
[4] Ibid., p. 18.
[5] Ibid., p. 19.
[6] F. Lipowsky, op. cit., tome II, p. 221.
[7] Citée par F. Lipowsky, op. cit., tome II, p. 221 :

> "Es ist von großer Bedeutung, die Jugend in den christlichen Sitten und den freien Künsten zu unterweisen. Dies gilt besonders in dieser Zeit schwerer Erschütterung des Glaubens. Die Jesuiten, die zur Unterweisung der Jugend sehr geeignet sind, sollen in ihren Leistungen, die sie in ganz Europa, ja sogar in Indien vollbracht haben, nicht nachlassen. Deshalb schenken ihnen die Aussteller 30.000 fl. Zum Bau eines Kollegs. Die Summe wird bei Herzog Wilhelm V. von Bayern verzinslich angelegt, wofür der Herzog die Steuereinnahmen der Städte Landsberg und Friedberg verpfändet. Mindestens 15 Jesuiten sollen Unterhalt finden und die Zöglinge in vier oder fünf Klassen unterrichtet werden. Für materiellen Schaden kommen die Stifter auf. Im Fall der Vertreibung der Jesuiten aus Augsburg stehen ihnen bis zur Rückkehr die Einkünfte der Städte Landsberg und Friedberg zu".

Langenmantel, Imhof, Fillinger, Peutinger, Hermann et Welser[1], dont l'un des fils entre en 1588 dans la Compagnie.



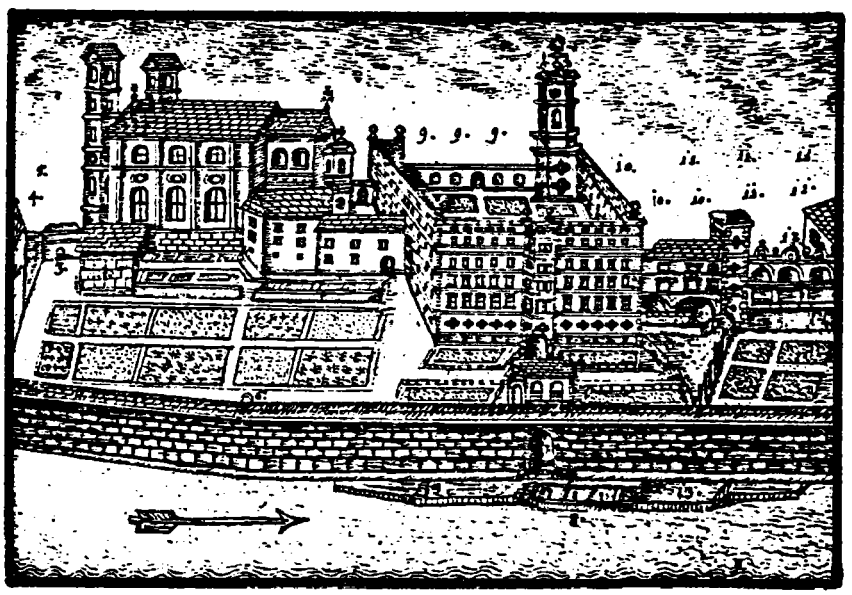
Façade du collège et de l'église St. Salvator d'Augsbourg
(Gravure anonyme de 1684)

A **Hall** près d'Innsbruck, où les jésuites sont présents dès 1559, le collège se met en place en 1573[2]. Trois ans plus tard, en 1576, le comte Schwickart v. Helfenstein fonde celui de **Landsberg**. Soixante-neuf pères resteront les prédicateurs attitrés - "Stadtprediger" - de la ville de 1578 à 1784[3] où ils rendront François-Xavier particulièrement populaire, alors que la ville était connue pour être au départ un terrain particulièrement difficile. En 1582 ouvre le collège Saint-Michel de **Fribourg**, en Suisse, après trois ans de pourparlers[4].

---

[1] Ibid., tome I, p. 127.
[2] L. Koch, Jesuitenlexikon, Paderborn, 1934, p. 756.
[3] A. Lichtenstern, Geschichte der Pfarrei zu Landsberg (in : Stadtpfarrkirche Maria Himmelfahrt, Landsberg am Lech, S. 13-22), München, 1981, p. 15.
[4] L. Szilas, Kollegien und Universitäten in den deutschen Provinzen (in : AHSJ XXXIX, Fasc. 77, 1970, S. 206-215), Rome, 1970, p. 207.

A **Passau** dans la province autrichienne, il y a déjà 72 garçons le jour de l'ouverture en 1612, et 300 à l'automne suivant[1]. La fondation de l'école est due à un Habsbourg, le prince-évêque Leopold I°[2]. Il veut remettre de l'ordre dans l'esprit des habitants qui, passés un moment au luthéranisme, ne sont plus ni catholiques ni luthériens... Mais la situation en Autriche était de toute façon différente, le catholicisme y avait été très créatif au XVI° siècle, laissant peu de prise au protestantisme, moins vigoureux dans ces régions[3].



Le collège de Passau
(Dessin à la plume tiré du "Liber oeconomicus" de 1709)

Les choses prennent davantage de temps à **Mindelheim**, où la classe ne commence qu'en 1618 - les bâtiments sont construits à partir de 1621 - alors que dès 1589, les Fugger proposent à la Compagnie le couvent des augustins, vide depuis 1526[4]. A **Bamberg**[5], le collège ouvre en

---

[1] A. Aign, Geschichte des Gymnasiums Passau, Passau, 1962, p. 35.
[2] Ibid., p. 18.
[3] H. Hautsch, Geschichte Österreichs, Graz, 1959, tome I, p. 278.
[4] F. Zoepfl, Geschichte des ehemaligen Mindelheimer Jesuitenkollegs, Dillingen, 1921, pp. 5s.
[5] Le pape Grégoire XIII avait personnellement demandé dès 1575 au prince-évêque Vitus de Wurtzbourg l'ouverture d'un collège à Bamberg (K. Hengst, Jesuiten an Universitäten und Jesuitenuniversitäten, Paderborn, 1981, p. 284).

ouvre en 1611[1], et s'agrandit en 1648 avec la fondation de l'"Academia ottoniana" qui regroupe deux facultés (philosophie et théologie) des quatre (avec le droit et la médecine) que compte normalement une université complète. Pour de multiples raisons, on ne voulait pas ouvrir d'université à Bamberg[2].

L'activité scolaire des jésuites est beaucoup plus modeste à **Amberg**, puisque huit élèves seulement assistent aux cours en 1624, deux jeunes nobles et six clercs d'autel, auxquels s'ajoutent de temps à autre quelques élèves venus de plus loin[3]. C'est l'année où le Haut-Palatinat redevient catholique. Le prince-électeur Maximilien I°[4] confie aux jésuites ce qui reste du "Pädagogium" protestant qui avait remplacé en 1563 l'ancienne "bursa", l'école de la maîtrise de St. Martin fondée au XIV° siècle. Dès 1625 cependant, on peut ouvrir deux classes dans l'ancien couvent des franciscains, et fonder enfin un petit collège l'année suivante avec 23 élèves à l'internat[5].

Comme à Amberg, il y a dès le XIV° siècle une école paroissiale à **Burghausen**[6], devenue "Poetenschule"[7], dont héritent en 1607 des pères venus d'Altötting, la ville ayant décidé sous l'impulsion de Maximilien I° de prendre en charge l'entretien de six pères de la Compagnie[8]. Le collège est fondé en 1629 seulement, pour environ 130 élèves, et agrandi en 1723 de trois classes supérieures fréquentées par une soixantaine de garçons[9]. L'école ne dépasse pas les 400 élèves, malgré l'ouverture en 1731[10] de l'internat Saint-Charles Borromée (avec 30 élèves en 1758).

---

[1] K. Hengst, Jesuiten an Universitäten und Jesuitenuniversitäten, Paderborn, 1981, p. 286.

[2] Ibid., p. 287.

[3] H. Batzl, Geschichte des Erasmus-Gymnasiums Amberg, Amberg, 1976, p. 19.

[4] J. Denk, Zwei ehemalige Lehr- und Erziehungsanstalten Ambergs, Ambergs, 1904, p. 25.

[5] C'est pour le collège d'Amberg qu'a travaillé Georg Dientzenhofer dans les années 1684-1687.

[6] C. Cammerer, Kurzer Rückblick auf die Geschichte des Kgl. humanistischen Gymnasiums Burghausen, Burghausen, 1897, p. 6.

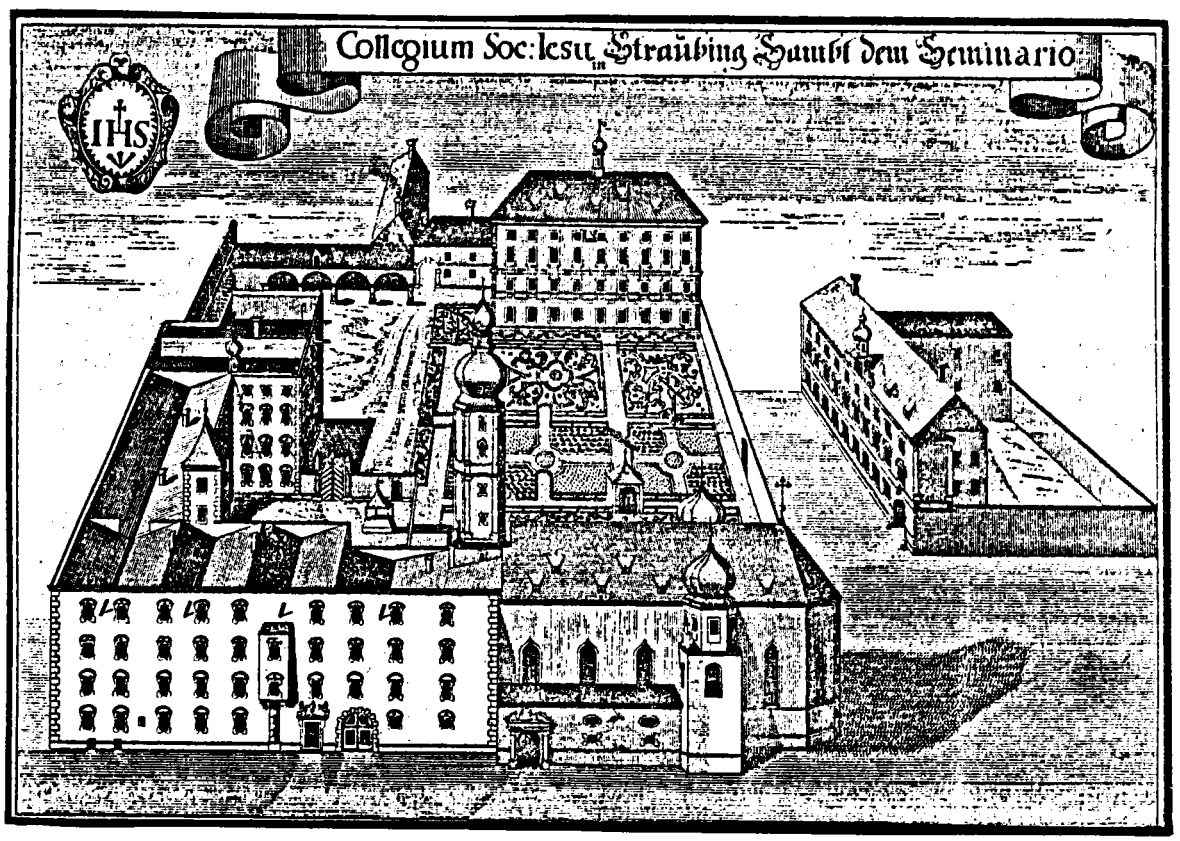
[7] H. Faltermayer, Geschichte des Studienwesens in Burghausen mit Rückblick auf die Gesammtentwicklung des Mittelschulwesens in Bayern, Burghausen, 1892, p. 12.

[8] Ibid., p. 16.

[9] B. Duhr, Geschichte der Jesuiten in den Ländern deutscher Zunge, München, 1928, tome IV, p. 276.

[10] C. Cammerer, op. cit., p. 6.

A **Staubing**, l'institution scolaire est plus ancienne, elle date de l'an mil où une école d'une centaine d'élèves[1] est mise en place par le chapître de la cathédrale d'Augsbourg à qui appartient la petite ville[2]. Au XVI° siècle, on nomme un "rector scholarum" payé par le conseil. L'école reçoit en même temps les élèves juifs[3]. Dès 1584, Wilhelm V demande aux jésuites présents à Straubing d'ouvrir une école, cela ne se réalise qu'en 1629[4], 45 ans après. La situation n'est pas sans rappeler celle de Mindelheim. Comme à Burghausen, la ville prend en charge l'entretien des pères, reconstruit l'école en 1682 - elle peut accueillir 300 élèves[5] - et offre une salle de théâtre[6].



Façade du collège et de l'église de Straubing

---

[1] B. Weissenberger, Geschichte des humanistischen Gymnasiums Straubing unter Berücksichtigung der Entwicklung des gesammten Gymnasialwesens in Bayern, Straubing, 1898, p. 1.
[2] Jusqu'en 1535 (Ibid., p. 1).
[3] Ibid., p. 4.
[4] L. Koch, Jesuitenlexikon, Paderborn, 1934, p. 1707.
[5] Ibid., p. 1707.
[6] B. Weissenberger, op. cit., p. 32.

Un premier collège jésuite[1] est fondé à **Feldkirch** en 1649, le collège Saint-Nicolas[2], par le prince-évêque de Chur Johann VI, bien que le conseil craigne le coût élevé de l'opération[3]. Dès 1653, on ajoute les classes supérieures qui manquaient, et déjà à l'époque, le collège se distingue par le nombre élevé de jeunes nobles qui le fréquentent[4].

Les pères ont encore quelques autres écoles, beaucoup plus modestes, comme celle de Sion (**Sitten**) en Suisse qui ouvre en 1734[5] ou dans la province du Rhin celle de Sarre-Union[6] (‹Saar›**Bockenheim**) en Alsace[7] ouverte en 1702, qui ne dépassera pas la quarantaine d'élèves - dont cinq internes - et trois professeurs...

Il faut encore dire un mot des universités. Elles vivent au XVI° siècle une crise due à la substitution à l'ancienne scolastique des apports de l'humanisme et de la Réforme[8]. En 1618, il n'y a qu'à Erfurt et

---

[1] Le collège Saint-Nicolas est fermé en 1773, à la lecture officielle par le magistrat du bref pontifical qui supprime la Compagnie. Il est alors repris par les franciscains de Viktorsberg (beaucoup de pères deviennent curés des villages environnants, l'un d'entre eux le reste même jusqu'en 1806). Au XIX° siècle, la Compagnie fonde à Feldkirch un second collège, plus célèbre que le premier, c'est la fameuse "Stella Matutina" qui draine jusque dans les années 1970 toute une partie de l'aristocratie d'Europe. Sa suppression date de 1976, où les bâtiments sont réaménagés en conservatoire de musique. L'actuel collège de St. Blasien "Stella silvae" est né en 1933 du déménagement partiel de Feldkirch, au moment où le national-socialisme interdit aux jeunes allemands d'aller en classe à l'étranger. L'ancienne abbaye bénédictine est alors restaurée.

[2] J. Knünz, 100 Jahre Stella Matutina, Bregenz, 1956, p. 9.

[3] A. Ludewig, Briefe und Akten zur Geschichte des Kollegs der Gesellschaft Jesu in Feldkirch, Feldkirch, 1908, p. 1.

[4] Ibid., p. 14.

[5] B. Duhr, Geschichte der Jesuiten in den Ländern deutscher Zunge, München, 1928, tome IV, p. 340.

[6] Ibid., p. 204.

[7] Les résidences de Colmar, Rouffach, Ensisheim, Haguenau, Molsheim, Sélestat et Strasbourg font partie de la province de Rhénanie supérieure tout en étant situées en France. Dans le mouvement du gallicanisme, un édit royal de 1721 interdit à tout supérieur non français de visiter les maisons jésuites sans autorisation (ibid., p. 197).

[8] K. Hengst, Jesuiten an Universitäten und Jesuitenuniversitäten, Paderborn, 1981, p. 49.

Fribourg-en-Brisgau où les pères n'enseignent point[1]. On trouve en 1648 des jésuites dans quatorze des universités allemandes. Leur rôle n'est pas le même partout. Le tableau ci-dessous montre qu'ils n'ont que des postes d'enseignement dans certaines, alors qu'ils dirigent des facultés dans d'autres, ou qu'ils sont eux-mêmes les recteurs[2]. On remarquera que dans chacune de ces villes fonctionne également un collège secondaire.

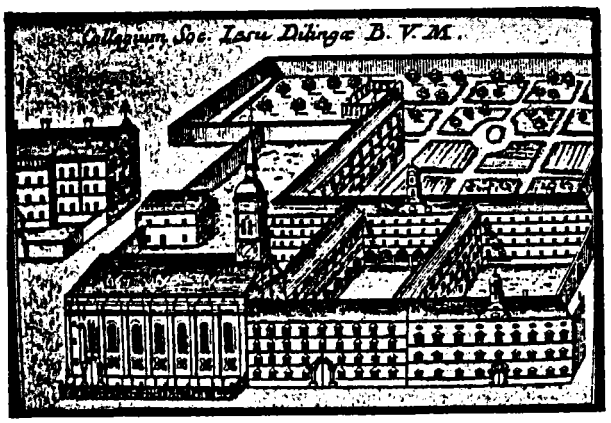
Université	Fondation	Arrivée des pères	Professorat de philosophie	Professorat de théologie	Décanat de philosophie	Décanat de théologie	Titre de "Uni. SJ"
Ingolstadt	1472	1549		◇	◇		
Cologne	1388	1556	◇	◇			
Trèves		1561			◇	◇	
Mayence		1562			◇	◇	
Dillingen	1554	1563			◇	◇	◇
Wurtzbg.	1582	1582			◇	◇	
Paderborn	1616	1616			◇	◇	◇
Molsheim	1618	1618			◇	◇	◇
Fribourg	1457	1620		◇	◇		
Erfurt	1392	1628		◇			
Heidelberg	1386	1629			◇	◇	
Munster		1629			◇	◇	◇
Osnabruck		1632			◇	◇	◇
Bamberg	1648	1648			◇	◇	◇

A Münster, Bamberg et Osnabrück, le recteur reste traditionnellement l'évêque. A Dillingen, Molsheim et Paderborn, c'est un jésuite[3]. Six universités seulement sont entièrement "jésuites", et suivent intégralement les règles du "Ratio studiorum", quinze universités allemandes ne comptent aucun père parmi leurs professeurs, Salzbourg bien sûr, l'université des bénédictins, et Bâle, Tübingen, Strasbourg, Altdorf, Giessen, Marbourg, Iena, Leipzig, Wittenberg, Rinteln, Helmstadt, Rostock, Greifswald et Francfort-sur-Oder[4].

---

[1] Le magistrat d'Erfurt, majoritairement protestant, fait échouer trois tentatives d'installation de la Compagnie, en 1550, 1551 et 1563 (Ibid., p. 149).
[2] Ibid., p. 298.
[3] Ibid., p. 298.
[4] Ibid., p. 162.

Quel est le développement des universités dans la province de Germanie supérieure ? A **Dillingen** tout d'abord, le cardinal Truchseß v. Waldburg fonde en 1554 l'"Academia Hieronymiana", élevée au rang d'université par Rome[1]. Elle est confiée aux jésuites en 1563.



L'université de Dillingen
(Gravure de Gabriel Bodenehr, 1700)

Ingolstadt n'est jamais devenue une université "jésuite" au vrai sens du terme. Pendant plusieurs siècles pourtant, la Compagnie a indéniablement donné un caractère particulier à la ville[2]. L'existence de l'"Alma Mater" précède son arrivée : le pape Pie II en donne la bulle de fondation en 1459[3] et les cours commencent en 1472. Plus de 400 étudiants sont inscrits dans les facultés de théologie, philosophie, droit et médecine. C'est aussi une autre particularité de l'université d'Ingolstadt que de donner naissance après son déménagement en 1826 - et un passage de quelques années à Landshut - l'université de Munich.

1549 est l'année de l'installation des jésuites. C'est même Pierre Canisius qui le 18 octobre 1550 en devient le recteur, une exception car les statuts ne permettaient pas aux clercs réguliers d'accéder à ce

---

[1] T. Specht, Geschichte der Universität Dillingen und der mit ihr verbundenen Lehr- und Erziehugsanstalten, Freiburg i. B., 1902, p. 32.

[2] B. Hubensteiner, Ingolstadt, Landshut, München, der Weg einer Universität, Regensburg, 1973, p. 19.

[3] W. Kausch, Geschichte der Theologischen Fakultät Ingolstadt, Berlin, 1977, p. 11.

poste[1]. Cela ne se reproduira d'ailleurs pas, malgré les efforts des pères[2], mais ils parviennent tout de même en 1571 à contrôler l'administration des facultés[3]. Les ennuis ne font cependant que commencer : on les accuse de vouloir inféoder les lieux et quand ils demandent des subventions, on les leur refuse. Le 30 juin 1573, les jésuites quittent Ingolstadt pour Munich, emmenant avec eux 200 étudiants[4] !

L'année suivante, l'université est au plus bas : "nullum hic paedagogium, nullam hic disciplinam, nullam pueritiae curam !"[5] En 1575, ils assurent les autres professeurs que l'ordre ne cherche pas à se soumettre l'université, et reviennent. En 1588, le duc de Bavière leur promet l'exclusivité de l'enseignement de la philosophie : "Zu ewigen Zeiten, sy und niemandts anderer neben inen, Artes und Philosophia lesen sollten."[6]

L'université d'**Innsbruck** quant à elle est mise en place relativement tard, en 1669[7], plus de cent ans après le collège[8]. Un premier essai de fondation échoue en 1554 parce que l'empereur Ferdinand I^e^ voulait astreindre les jésuites à la prière au chœur[9], expressément écartée dans les "Constitutions" par saint Ignace. Les cours ne commencent donc qu'en 1562... Il faut savoir qu'il n'y avait jusqu'alors aucune école publique au Tyrol. De 1562 à 1576, on passe de 71 à 250 élèves. En 1677, le pape confirme l'université[10] et les pères décident pour la bonne entente entre tous de renoncer au poste de recteur de l'université. Ils le laissent aux

---

[1] Ibid., p. 35.
[2] C. Prantl, Geschichte der Ludwig-Maximilian-Universität in Ingolstadt, Landshut, München, München, 1872, tome I, p. 219.
[3] Ibid., p. 238.
[4] K. Hengst, Jesuiten an Universitäten und Jesuitenuniversitäten, Paderborn, 1981, p. 94.
[5] Ibid., p. 95.
[6] Ibid., p. 99.
[7] A. Falkner, Geschichte der theol. Fak. der Universität Innsbruck 1740-1773, Innsbruck, 1969, p. 7.
[8] L. Szilas, Kollegien und Universitäten in den deutschen Provinzen (in : AHSJ XXXIX, Fasc. 77, 1970, S. 206-215), Rome, 1970, p. 212.
[9] G. Mraz, Geschichte der Theol. Fak. der Universität Innsbruck von ihrer Gründung bis zum Jahre 1740, Innsbruck, 1968, p. 28.
[10] J. Probst, Geschichte der Universität Innsbruck, Innsbruck, 1869, p. 11.

autres professeurs, qui ne sont pas nommés comme eux par un supérieur provincial, mais par un décret de l'empereur[1].

Les universités reçoivent souvent pour professeurs de jeunes pères formés à Rome. En 1573, 800 Allemands étudient la théologie au "Collegium Germanicum"[2]. Envoyés là-bas par les évêques ou le provincial, ils en revenaient comme une véritable troupe d'élite qui faisait contrepoids au clergé en place, souvent mal formé. A la fin du siècle, les évêques d'Augsbourg, de Salzbourg, de Breslau, de Lavant, de Trèves, d'Erfurt, d'Olmütz, de Constance, de Wurtzbourg et de Passau sont des anciens du "Germanicum". Un nouvel esprit commence alors à souffler dans de nombreux diocèses. Une imprimerie est aussi installée en 1550 à Dillingen, véritable officine de la réforme catholique en Bavière[3].

La pensée maîtresse est celle-ci, pour lutter contre le protestantisme, il faut donner un enseignement secondaire et supérieur catholique de haute qualité[4]. Il ne suffit plus d'apprendre aux enfants la piété ou de les faire prier. Le protestantisme risque de les tenter à l'université. Avec le soutien des princes protestants, Luther a pu faire entrer ses idées dans plusieurs universités, Marbourg, Königsberg, Iéna, Genève, Helmstädt[5]... Pour cette raison, les jésuites tiennent encore au XVIII° siècle, à avoir des écoles où l'on puisse recevoir un enseignement gratuit.

Bien des fois, il est arrivé aussi que les jésuites ne puissent accéder aux demandes de fondation, même de la part de personnages bien placés. Ce n'est pas particulier aux pays allemands, les pères repoussent ainsi en août 1560 - au profit de Tournon[6] - la demande d'un collège pour

---

[1] G. Mraz, op. cit., p. 55.

[2] B. Duhr, Geschichte der Jesuiten in den Ländern deutscher Zunge, Freiburg i. B., 1907, tome I, p. 129.

[3] A. Layer, Dillingen a. d. Donau, Dillingen, 1982, p. 76.

[4] F. Charmot, La pédagogie des jésuites, Paris, 1951, pp. 36s.

[5] K. Hartfelder, Philipp Melanchthon als "Praeceptor Germaniae" (in : Monumenta Germaniae paedagogica, Bd. 7), Berlin, 1889, p. 22.

[6] Il y a en France près de 95 écoles tenues par la Compagnie au XVIII° siècle (Cf. F. de Dainville, Les jésuites et l'éducation de la société française, Paris, 1940, p. 119) :

Albi, Arras, Arles, Douai, Dôle, Cahors, Cambrai, Castelnaudary, Auxerre, Bordeaux, Rennes, Rouen, La Flèche, Pont-à-Mousson, Bourges, Nevers, Auch, Mauriac, Lyon, Avignon, Tournon, Chambery, Dijon, Besançon, Vienne, Carpentras, Embrun, Rodez, Billom, Toulouse, Béziers, Carcassonne, Aurillac, Aubenas, Amiens, Caen, Quimper, Alençon, Blois, Orléans, Moulins, Limoges, Périgueux, Pau, Valenciennes, Hesdin, Béthune, Lille, Ath (Belgique), Bailleul,

Metz (moins marquée il est vrai par la Réforme), bien qu'elle vienne du tout-puissant cardinal de Lorraine[1] : "La ville est bonne et belle, et le site agréable, proche de l'Allemagne, ce qui pourra permettre d'y faire plus grand fruit".

Même si l'époque où les jésuites commencent à travailler est celle où en 1594 encore, il n'est pas un seul lycée entre Cologne et Trèves[2], les pères ne mettent pas en place la réforme catholique par les seuls collèges, ils ont également une forte activité de prédication dans les villes et les campagnes. D'autres ordres religieux font de même, les capucins en particulier, qui s'installent en 1601 à Augsbourg, en 1615 à Gunzbourg, en 1630 à Lindau, en 1645 à Immenstadt, en 1662 à Weißenhorn, au sud d'Ulm, en 1694 à Dillingen... Les franciscains quant à eux s'installent à Augsbourg en 1609, à Füssen en 1628, les dominicains à Kirchheim en 1601[3]...

L'action des uns et des autres se complète : les capucins, pourtant réputés pour leur sens pastoral[4], échouent dans leur tentative de reconvertir au catholicisme la ville de Steyr, les jésuites y parviennent en 1631[5]. Inversement, ceux-ci échouent totalement à Donauwörth, et ce sont les capucins qui y réussissent, au prix du sang de l'un d'entre eux, Fidelis de Sigmaringen[6], battu à mort en 1662 par les calvinistes[7].

Bergues, Dunkerque, Saint-Omer, Aire, Hazebrouck, Saintes, Agen, Maubeuge, Treignac, Châlons-sur-Marne, Laon, Chalon-sur-Saône, La Rochelle, Le Puy, Le Cateau, Grenoble, Epinal, Le Quesnoy, Pontoise, Poitiers, Perpignan, Reims, Charleville, Sedan, Chaumont, Langres, Sens, Dijon, Autun, Nancy, Saint-Nicolas-de-Port, Verdun, Metz, Bar-le-Duc, Epinal, Vitry-le-François, Vire, Vienne, Saint-Flour, Thiers, Saint-Junien, Vannes.

[1] L'université de Pont-à-Mousson et les problèmes de son temps (Actes du colloque de l'université de Nancy II, 16-19 octobre 1972, Annales de l'Est), Nancy, 1974, p. 80.

[2] H. Küpper, Das St. Michael-Gymnasium zu Münstereifel, Münstereifel, 1975, p. 6.

[3] M. Spindler, Handbuch der bay. Geschichte III, Bd. 3 : Franken, Schwaben, Oberpfalz bis zum Ausgang des 18. Jahrhunderts, München, 1971, p. 928.

[4] F. Lipowsky, Geschichte der Jesuiten in Schwaben, München, 1819, tome I, p. 176.

[5] M. Brandl, 500 Jahre Dominikaner und Jesuiten in Steyr 1478-1978, Steyr, 1978, p. 11.

[6] Markus - en religion Fidelis - Rey (1578-1662), précepteur puis avocat, il entre au noviciat à 35 ans, puis fait sa théologie à Constance.

[7] B. Hubensteiner, Vom Geist des Barock, München, 1967, p. 85.

1.3.3. L'hostilité incessante du reste du clergé, depuis la fondation des collèges jusqu'en 1773.

Il est un point particulier, un peu surprenant mais significatif, dont il faut parler pour caractériser pleinement les collèges en tant qu'institution dans les villes d'Allemagne du Sud, c'est l'hostilité dont font preuve à la fois le clergé diocésain et les autres ordres religieux comme les bénédictins ou les dominicains à l'égard de la Compagnie de Jésus. Plus étonnant encore est le fait que cette inimitié se prolonge tout au long de l'histoire des collèges, du XVI° siècle jusqu'à la suppression en 1773.

En 1549, le dominicain Melchior Cano écrit déjà que "si les membres de la Compagnie continuent de la sorte, le jour viendra, Dieu veuille nous en préserver, où les rois des pays d'Europe voudront leur disparition, mais ce sera trop tard, cela leur sera alors impossible". Plus de deux siècles avant les années 1770 ! Ce n'est apparemment pas sans fondement cependant, puisque le troisième supérieur général, François de Borgia[1] (de 1565 à 1572), dit à la fin de sa vie : "Comme des agneaux nous sommes arrivés, comme des loups nous avons gouverné, comme des chiens on nous chassera, mais comme des aigles nous reprendrons vie".

Voici quelques citations - un peu fortes parfois - qui permettent de saisir la réputation des jésuites dans certains milieux. Au XVI° siècle, on se méfie d'eux : "Es sei überhaupt gefährlicher, selbst über den Pförtner der Jesuiten Etwas zu sagen, als über den Landes-Regenten"[2].

Harenberg reproche aux jeunes scolastiques professeurs du XVIII° siècle de ne pas être de vrais religieux, sous prétexte qu'ils ne prononçaient leurs grands vœux qu'après douze ou quinze ans de présence dans la Compagnie[3] :

---

[1] François de Borgia (1510-1572), descendant du roi Ferdinand V d'Aragon, il est admis à 18 ans à la cour de Charles-Quint et devient vice-roi de Catalogne. Devenu veuf et ayant établi ses huit enfants, il entre en 1550 dans la Compagnie. Canonisé.

[2] C. Prantl, Geschichte der Ludwig-Maximilian-Universität in Ingolstadt, Landshut, München, München, 1872, tome I, p. 243.

[3] La Compagnie est le seul ordre religieux où les vœux prononcés au sortir du noviciat sont déjà perpétuels, mais privés. Les vœux solennels, ou grands vœux, sont prononcés après le "troisième an" (de noviciat), plusieurs années après l'ordination.

> "Die Scholastici scheinen keine rechte Geistlichen zu seyn, weil sie ihre Profession erst nach langen Jahren ablegen... Die Societaet kan auch die Professoren, ja gar den General ausweisen : dies läuft wider alle Billigkeit."[1]

On leur reproche aussi leur manière de s'intégrer au siècle, pourtant demandée clairemant dans les "Constitutions" :

> "Ein Vorbotte des nahen Verfalles der Ordnung und des geistlichen Ansehens ist unter andern, wenn Priester ihrer männlichen, würdevollen Kleidung und der Tonsur sich schämen, wenn sie, den Laien gleich, modern ihre Körper und ihre Haare putzen, um ungekannt durch die Welt zu schlüpfen, und unter dem Volke sich zu verlieren." (Pontif. Rom. Degradatio a prima tonsura, Auszüge aus mancherlei Schriften, S. 316[2]).

En 1559, le chapître de la cathédrale de Wurtzbourg se pronoce contre la venue des pères dans la ville[3] :

> "So sey zu besorgen, daß es mit der Jesuittern auch nichts tun beredt, dan sie seyn hocheraben, stolze Leuth, (...) wollen große Besoldung haben und köstlich gehalten seyn."

Le clergé reprochait à la Compagnie toute une série de choses comme les privilèges pontificaux qu'elle avait obtenu en grand nombre, tel celui de 1571 autorisant les jésuites à enseigner toutes les disciplines où que ce soit, même si l'on enseigne déjà les mêmes sur place dans les universités[4]. Les griefs portés contre eux étaient nombreux. En arrivant à Lucerne, les pères vont habiter chez des sœurs, déménagées de force par le conseil municipal à l'extérieur de la ville[5]. Nulle doute que leur réputation était faite !

---

[1] Cité par R. Ebner, Beleuchtung der Schrift des Herrn J. Kelle : "Die Jesuiten-Gymnasien in Österreich", Linz, 1874, p. 177 et 181.

[2] F. Lipowsky, Geschichte der Jesuiten in Schwaben, München, 1819, tome I, p. 187.

[3] Cf. A. Aign, Geschichte des Gymnasiums Passau, Passau, 1962, p. 30.

[4] G. Mertz, Die Pädagogik der Jesuiten nach den Quellen, Heidelberg, 1898, p. 4.

[5] J. Studhalter, Die Jesuiten in Luzern, Stans, 1973, p. 90.

Parfois, les jésuites prennent la place d'autres prédicateurs, comme Johann Fabri à Augsbourg, ce qui entraîne de vives protestations de la part des dominicains. Le cas se reproduit en 1730 à Rottenburg[1]. En 1761, un père se sert tout bonnement d'un livre mis à l'"Index" pour ses cours de théologie à Innsbruck[2]. On reproche à la Compagnie d'avoir transformé le monastère de Kastl près d'Amberg en école, en exerçant des pressions sur les pères de l'abbaye : "e choro ad scholam". Cela a scandalidé tout le monde bénédictin. Une rumeur court en 1629 d'intrigues auprès de l'empereur pour séculariser plusieurs monastères dans le but de les récupérer. Un conflit assez grave s'organise. Les bénédictins prennent le parti de se défendre et se réunissent en janvier 1631 à Ratisbonne à l'invitation de l'abbé Anton Wolfradt de Kremsmunster et du prince-abbé Johann-Bernhard Schenk zu Schmeinsberg de Fulda[3].

A Ingolstadt, les jésuites essaient plusieurs fois de parvenir à la direction de l'université[4]. Ils n'y parviennent pas, la faculté de droit s'y opposait trop fortement (en 1611, ses étudiants vont jusqu'à briser les vitres des pères pendant la nuit ![5]). Autre grief justifié, lorsque les augustins veulent par deux fois ouvrir un lycée à Lauingen (à une heure de Dillingen) en 1728 puis à nouveau en 1764, les jésuites font tout pour que le projet échoue[6]. Et par deux fois, il échoue...

A Bamberg, les choses ne sont pas faciles non plus. Le chapître est puissant. Il parvient même au XVIII° siècle à faire contrepoids aux évêques qui projettent de se forger un état absolutiste... Dès le 13 mars 1576, les chanoines refusent les jésuites : "in allweg exclusis Jesuitis"[7], et décident en 1596 que les décisions de l'évêque seront désormais nulles et non avanues si elles ne sont pas approuvées par le chapître[8]. Les conflits

---

[1] B. Duhr, Geschichte der Jesuiten in den Ländern deutscher Zunge, München, 1928, tome IV, p. 290.

[2] Il s'agit du père Georg-Christoph Neller, qui utilise les "Principia juris publici ecclesiastici catholicorum ad statum Germaniae accomodata".

[3] B. Hubensteiner, Vom Geist des Barock, München, 1967, p. 148.

[4] W. Kausch, Geschichte der Theologischen Fakultät Ingolstadt, Berlin, 1977, p. 14.

[5] C. Prantl, Geschichte der Ludwig-Maximilian-Universität in Ingolstadt, Landshut, München, München, 1872, tome I, p. 360.

[6] B. Duhr, Geschichte der Jesuiten in den Ländern deutscher Zunge, München, 1928, tome IV, p. 219.

[7] C. Beck, "Andreas Neidecker", ein Weismainer Humanist und Schulmann, Beitrag zur Bamberger Schulgeschichte, Bamberg, 1918, p. 45.

[8] M. Spindler, Handbuch der bay. Geschichte III, Bd. 3 : Franken, Schwaben, Oberpfalz bis zum Ausgang des 18. Jahrhunderts, München, 1971, p. 354.

s'intensifient jusqu'en 1611, où Rome nomme un nouvel évêque, Gottfried v. Aschhausen, qui n'est autre qu'un ancien élève des jésuites[1] !

L'évêque de Spire par contre menace en 1724 de retirer leurs droits aux pères s'ils ne se présentent pas à l'évêché pour reconnaître son autorité et celle du chapître[2]. Il finit par leur interdire l'année suivante de vendre leur vin...

Autre cas où les rapports sont tout aussi tendus : à la fin du XVII° siècle, l'évêque de Passau Wenzel Thun leur coupe les vivres. Les pères n'ont même plus de quoi terminer l'église, qui reste en chantier jusqu'après sa mort. Là aussi, le chapître avait réussi à repousser de six ans l'ouverture du collège en 1612[3]. Des faits analogues ont lieu à Brixen, où les chanoines refusent un collège en 1721. Appuyés par l'évêque, quelques pères font ici et là le catéchisme... mais sont renvoyés manu militari à sa mort en 1747 par le chapître[4]. Celui de Salzbourg réussit à être plus "efficace", par deux fois, en 1569 et 1590, les jésuites sont écartés de la ville, ils n'y reviendront pas[5].

A Augsbourg enfin, les jésuites n'ont pas davantage l'agrément du chapître, tout au moins dans les débuts du collège, pour lequel l'évêque propose en 1561 le couvent augustin. Le projet échoue, tout comme celui de l'empereur Maximilien II en 1568, de mettre à la disposition de la Compagnie le couvent des dominicains, qui n'a plus de supérieur. Ce sont cette fois les pressions des dirigeants de l'ordre dominicain qui bloquent le projet. Les chanoines de la cathédrale prennent alors clairement position contre la présence des jésuites à Augsbourg. Leur venue, expliquent-ils, n'est ni urgente, ni nécessaire[6]. Il y a suffisamment de prêtres pour prêcher et confesser là où c'est nécessaire, et ce sont des hommes d'une formation et d'une vertu satisfaisantes. Pour les personnes aisées qui veulent faire des études, il est une excellente école à Dillingen, à

---

[1] H. Neugebauer, Die Entwicklung des Bamberger Schulwesens von der Reformation bis zur Sakularisation, Bamberg, 1982, p. 45.

[2] Cf. A. Kast, Die Jahresberichte des Ettlinger Jesuitenkollegs 1661-1769, Ettlingen, 1934, p. 105.

[3] A. Aign, Geschichte des Gymnasiums Passau, Passau, 1962, p. 23.

[4] B. Duhr, Geschichte der Jesuiten in den Ländern deutscher Zunge, München, 1928, tome IV, p. 310.

[5] M. Kaindl-Hönig, Die Salzburger Universität 1622-1964, Salzburg, 1964, p. 20.

[6] M. Baer, Die Jesuiten in Augsburg, München, 1982, p. 18.

seulement huit heures de route. Pour le peuple, les écoles de St. Moritz, St. Ulrich, St. Martin et de la cathédrale suffisent.

Face à cette réaction négative, ce sont le pape et la noblesse qui encouragent la venue des jésuites à Augsbourg. Les Fugger essaient de les aider non seulement par leurs dons de toutes sortes mais aussi en leur créant une zone d'influence. La femme de Georg Fugger, Ursula, qui s'était convertie à son mariage, fait cadeau en 1563 aux pères de 4.000 florins en bijoux. Quant à Hieronymus Fugger, pour favoriser la fondation du collège, il fait don par testament de 10.000 florins à la Compagnie. Il meurt en 1571. Le chapître cathédral continue cependant de combattre le projet jusqu'en 1579, lorsque les jésuites reçoivent par héritage plus de 30.000 florins de Christoph Fugger. La richesse va parfois de pair avec l'influence, puisque le 3 mai 1580, un acte de confirmation sous forme de convention peut-être signé entre la municipalité et le nouvel ordre. Cette convention stipule entre autres choses que[1] :

- La ville prête ses terrains contre un impôt de 40 florins par an.
- On ne doit installer à Augsbourg qu'une école secondaire, pas une université.
- Le collège est exempté d'autres impôts et de la juridiction municipale.
- Une liste des élèves doit régulièrement être remise au conseil pour contrôle.
- Ni les jésuites, ni leurs élèves ne devront œuvrer contre la paix religieuse de 1555.
- Les enfants des citoyens d'Augsbourg, riches ou pauvres, pourront suivre la classe au collège sans avoir à participer aux frais.
- Seuls des habitants de la ville d'Augsbourg pourront participer à la construction du collège.

Le collège St. Salvator naît ainsi de la volonté des laics et non de celle du clergé, qui doit désormais partager avec les jésuites honneurs et prérogatives.

A Münstereifel, des faits semblables se produisent lorsque les jésuites veulent s'installer. Jakob Katzfey raconte qu'un père venu un jour de Cologne prêche si bien, que le conseil municipal propose de leur

---

[1] Ibid., p. 20.

construire un collège[1]. Mais le clergé et de nombreux citoyens commencent alors à manifester leur mécontentement, de telle sorte que toute la population est mise en émoi. On évite de peu une guerre civile, et le collège ouvre plus tard, en 1625. On cite l'exemple de Fulda, où des bagarres ont eu lieu dans les rues à cause des jésuites, l'exemple de Nuremberg, où ils sont à ce point détestés de tous que personne ne leur confierait ses enfants. On met aussi en cause leur discipline trop sévère...

A Augsbourg, cette hostilité à l'égard des pères de la Compagnie se manifeste tout au long de l'existence du collège, jusqu'au moment où l'on sent venir vers 1760 les graves problèmes que connaît l'ordre pendant les années qui précèdent sa suppression. En 1762, Garampi, un membre de la cour pontificale en visite à Augsbourg nomme le collège "un sogetto convicto di maldicenza, menzogna, impostura", "une telle maison de médisance, de mensonge et d'imposture"[2].

Au XVIII° siècle, les jésuites ont également des difficultés avec les autres ordres religieux. A Fulda par exemple, on assiste en 1734 à un conflit entre moines bénédictins et pères de la Compagnie concernant les cours de philosophie et de théologie donnés à l'université. La crise s'aggrave au point que les professeurs bénédictins font cours pendant près de trente ans dans leur abbaye et les jésuites dans leur collège, ni les uns ni les autres ne se rendant plus à l'université. Ce n'est que le 9 octobre 1762 que les deux parties font définitivement la paix[3].

Comme on le voit, les années qui précèdent la suppression de l'ordre par le pape sont déjà le signe qu'une crise existe dans l'Eglise. Le concile de Trente a donné à la Compagnie une position de force, les jésuites sont devenus les confesseurs de toutes les cours catholiques, une charge à partir de laquelle ils peuvent exercer une influence politique réelle, ils ont acquis un quasi monopole de l'éducation de la jeunesse, souvent au détriment des bénédictins en pays allemands, des oratoriens en France ou des augustins en Italie. La façon de faire et de vivre des monastères se trouve complètement dépassée par le rythme de travail effréné des jésuites. La crise résulte en partie d'une incompréhension de fond.

---

[1] J. Katzfey, Geschichte der Stadt Münstereifel, Münstereifel, tome I, p. 193.
[2] B. Duhr, Geschichte der Jesuiten in den Ländern deutscher Zunge, München, 1928, tome IV, p. 180.
[3] Ibid., p. 183.

Les universités sont quant à elles l'occasion de nombreux conflits de pouvoir, qui ne sont pas pour améliorer la réputation de la Compagnie. En 1537, l'évêque d'Augsbourg contraint ses chanoines à déménager à Dillingen pour y assurer des cours. Presque aussitôt, les jésuites arrivent... et modifient en dix ans toute la structure de l'université. On leur reproche alors de vouloir mettre la main comme un peu partrout sur quelque chose qui existait avant eux, alors que les professeurs qu'ils envoient ne savent parfois pas un mot d'allemand[1]. L'évêque attendait que les jésuites respectent son autorité comme l'auraient fait les bénédictins. En 1606, il est mis par écrit que l'on fait confiance, du côté épiscopal, aux règles de l'ordre dans l'administration de l'université[2], mais que l'autorité dernière reste l'évêque, à qui les jésuites doivent rendre compte de leur gestion[3]. Ils ne le firent jamais, même pas en 1695 où le chapître l'exigea pourtant avec détermination[4].

A Fribourg-en-Brisgau, les choses se passent plus sereinement. L'université rejette cependant l'idée que les jésuites viennent y enseigner[5] : "Teste experimentia communi seien die Jesuitenzöglinge mehr zu Bosheit, Ungehorsam und Hoffart geneigt als andere."[6] On explique[7] :

- qu'ils ne sont pas nécessaires : "non sunt necessarii, alle professiones sind besetzt, Gott Lob".
- qu'ils ne sont pas recommandables : "quia sunt ordini jurati". L'université ne veut pas devenir un scolasticat dépendant de Rome.

---

[1] K. Hengst, Jesuiten an Universitäten und Jesuitenuniversitäten, Paderborn, 1981, p. 179.

[2] Les universités jésuites étaient "sub cura tamen regimine et administratione praepositi generalis". Les décisions étant prises à Rome, cela ne facilitait pas les relations avec les autres parties sur place.

[3] T. Specht, Geschichte der Universität Dillingen und der mit ihr verbundenen Lehr- und Erziehungsanstalten, Freiburg i. B., 1902, p. 137.

[4] Ibid., p. 146.

[5] En 1577. Dix ans plus tôt, les pères avaient déjà projeté de s'installer à Radolfzell pour y enseigner la théologie, ce que le chapître leur avait refusé (T. Kurrus, Die Jesuiten an der Universität Freiburg i. B. 1620-1773, Freiburg i. B., 1963, tome I, p. 22).

[6] T. Kurrus, Die Jesuiten an der Universität Freiburg i. B. 1620-1773, Freiburg i. B., 1963, tome I, p. 44).

[7] Ibid., p. 45.

> - qu'ils ne sont pas utiles : "de modo docendi non omnibus congruo, praesertim pauperibus". Les jésuites ont un temps d'études trop long, pour lequel les bourses des étudiants plus pauvres ne suffiraient pas[1].

Les jésuites ont leur règles, l'université a les siennes, et l'on craint qu'à la longue ne naissent des conflits. Ce qui arrive au XVII° siècle, lorsque l'ancienne et vénérable université de Fribourg se trouve soudain dépassée par celle d'Innsbruck[2]. On fait appel plusieurs fois au père abbé de St. Blasien pour régler les conflits qui surgissent[3]. En 1620 en effet, l'archiduc Leopold introduit les pères à Fribourg. Deux chaires de théologie doivent cependant demeurer aux prêtres séculiers et les grades universitaires continuent d'être donnés au "Münster", la paroisse principale[4]. On doit conserver aussi les coutumes concernant le sceptre du recteur magnifique ou la vaisselle d'argent de la faculté des arts[5]... Les professeurs qui vivaient la fin d'une idylle - un ordre militant dans la maison ! - essayaient de montrer par là que l'université continuait d'être sous l'ancienne juridiction. Il ne restait qu'à faire de la résistance passive. Cela fonctionne puisqu'il arrive plusieurs fois que les jésuites doivent laisser tomber les premières vêpres de grandes fêtes par manque d'auditoire. Il n'y avait personne dans l'église de l'université[6]...

Le même type de situations conflictuelles se retrouve en France, entre jésuites et oratoriens par exemple, pour l'ouverture de collèges[7]. Les pères sont attaqués dans différentes publications[8] puis par

---

[1] On cite le cas d'étudiants de Dillingen qui ont préféré Fribourg-en-Brisgau justement pour cette raison.

[2] G. Mraz, Geschichte der Theol. Fak. der Universität Innsbruck von ihrer Gründung bis zum Jahre 1740, Innsbruck, 1968, p. 101.

[3] T. Kurrus, op. cit., p. 64.

[4] Fribourg-en-Brisgau ne devient un siège épiscopal qu'au XIX° siècle.

[5] Ibid., p. 60.

[6] T. Kurrus, op. cit., tome II, p. 37.

[7] F. de Dainville, Les jésuites et l'éducation de la société française, Paris, 1940, p. 58. A Nantes par exemple.

[8] En 1594 paraît chez Mamert Patisson à Paris un ouvrage d'A. Arnauld : "Plaidoyé pour l'université de Paris contre les Iésuites" (cité par F. de Dainville, Les jésuites et l'éducation de la société française, Paris, 1940, p. 374). Puis en 1654, un livre présenté au conseil du roi et réédité plusieurs fois de Dom Paul Willaume, vicaire général de l'ordre de Cluny : "La morale pratique des jésuites" où l'on trouve entre autres les "artifices et violences des jésuites d'Allemagne pour enlever aux ordres religieux

Pascal (la lettre X des "Provinciales" (1656) est intitulée "Adoucissements que les jésuites ont apporté au sacrement de pénitence"[1]). C'est l'époque où le parlement soutient par esprit gallican les jansénistes, et bien que Colbert ait ses fils chez les jésuites, un édit de 1666 interdit l'ouverture de tout collège sans permission expresse du roi[2].

Une note plus optimiste tout de même, le temps fait parfois s'arranger les relations des jésuites allemands. Au XVIII° siècle, il est arrivé que l'on prenne l'habitude de se faire des cadeaux. Les vitres en particulier semblent fort appréciées des pères, l'abbé de St. Blasien leur en offre 24.000 en 1722 pour le collège de Rottweil[3], et réitère son geste en 1725 pour Fribourg-en-Brisgau[4]. En 1735, l'abbé de Kempten offre quant à lui 1.400 vitres pour Dillingen[5], celui de St. Florian en Autriche en offre en 1631 au collège de Linz... Plus sérieusement, il faut citer les nombreuses bourses offertes par les bénédictins et les augustins aux étudiants d'Ingolstadt[6], et peut-être les bons rapports des pères avec les chapitres des villes du Rhin, Worms, Spire[7]...

---

plusieurs abbayes et prieurés considérables" (cité par C. Sommervogel, Bibliothèque de la Compagnie de Jésus, Paris, 1890-1932, tome XI, p. 362).

[1] M. Barthel, Die Jesuiten, Legende und Wahrheit der Gesellschaft Jesu, Düsseldorf, 1982, p. 39.

[2] P. Delattre, Les établissements des jésuites en France depuis quatre siècles, Wetteren, 1949, tome I, p. 1456.

[3] B. Duhr, Geschichte der Jesuiten in den Ländern deutscher Zunge, München, 1928, tome IV, p. 290.

[4] Ibid., p. 294.

[5] Ibid., p. 245.

[6] W. Kausch, Geschichte der Theologischen Fakultät Ingolstadt, Berlin, 1977, p. 133.

[7] B. Duhr, op. cit., p. 143.

- Deuxième partie -

Le collège en tant qu'institution.

2.1. Structures du collège.

2.1.1. L' organisation générale, les professeurs et les élèves.

a. Le plan des études.

Le cursus des études au collège se divise en deux cycles, secondaire et superieur, que l'on appelle respectivement "Gymnasium" et "Lyzeum". L'élève suit pendant cinq ans les classes du "Gymnasium", puis éventuellement, selon son niveau et ses résultats, selon le type d'activité auquel il se destine plus tard, pendant trois autres annees celles du "Lyzeum". Ce second cycle est une sorte d'étape intermédiaire entre le second cycle et l'université.

Après un apprentissage élémentaire où les élèves ont déja acquis leurs premieres notions de latin (ces classes portent le nom de "Principia"), les cinq années d'études secondaires permettent d'acquérir les bases contenues dans l'enseignement du trivium et du quadrivium, constituant encore chez les jésuites, selon l'ancienne tradition des écoles du Moyen-Age et de l'humanisme, l'essentiel de la transmission du savoir. Elles sont organisees ainsi[1] :

. 1° année : Rudimenta, ou Infima classis grammaticae, les "rudiments". Latin : première partie de la grammaire d'Alvarus, lettres de Ciceron. Grec : lecture et ecriture, déclinaisons et conjugaisons dans la grammaire de Gretser.

. 2° année : Syntax minor, ou Medio classis grammaticae. Latin : la syntaxe à l'aide d'Alvarus, lettres de Cicéron, poésies d'Ovide. Grec : étude des formes grammaticales avec Gretser.

. 3° année : Syntax major, ou Suprema classis grammaticae. Latin : syntaxe et théorie de la versification. De Cicéron, "De Amicitia" et "De Senectute". Poèmes d'Ovide, de Catulle, Tibulle, Properce et Virgile. Grec : les cas selon Gretser, et quelques ecrivains facilement abordables, comme Esope.

---

[1] Karl Wolf, Das Landshuter Gymnasium von seinen Anfangen bis zur Aufhebung des Jesuitenordens (In: Verhandlungen des historischen Vereins fur Niederbayern, Landshut, Bd 62, 1929, p. 103).

. 4° année : Humanitas, les humanités. Latin : Discours de Ciceron et ecrits moraux, historiens latins, Virgile et Horace. Grec : syntaxe et métrique, Isocrate, Plutarque, les Pères de l'Eglise.

. 5° année : Rhetorica, la classe de rhétorique. L'art du discours : Latin : discours de Cicéron, Tacite, Sénèque, Horace, travail du style avec Ciceron. Grec : metrique avec Homère, Hésiode, Pindare, prose avec Platon et Thucydide. On laisse une place à l'histoire et aux sciences, qui sont également enseignées sous le nom d'Eruditio.

Il arrive que des années soient dédoublées ou répétées par certains élèves, ce qui porte parfois le nombre d'années passées au "Gymnasium" à six ou sept. Le jeune Léopold Mozart, futur père de Wolfgang-Amadeus, termine en 1735 au collège d'Augsbourg son cycle secondaire à l'âge de 16 ans. Il était entré à l'école élémentaire voisine comme "principista" à l'âge de 4 ans.

Le cycle du "Lyzeum" existant dans beaucoup de collèges depuis les années 1620-1660 en complément des premières classes est constitué de cours de philosophie et de théologie avant l'université en tant que telle. C'est l'occasion d'approfondir en même temps ses connaissances en mathématique et physique - les deux matières font partie du cours de philosophie -. L'organisation de l'enseignement au "Lyzeum" est structurée ainsi :

. 1° année : Philosophie : logique formelle d'Aristote, ontologie, métaphysique générale.

. 2° année : Physique, mathématique pure et appliquée, sciences de la nature, mécanique, chimie, espace et temps. Ces matières sont enseignées dans le cadre du cycle de philosophie.

. 3° année : Formation théologique de base en dogmatique, en morale (approche de la casuistique), en herméneutique et en sciences de l'Eglise.

Il faut remarquer que tous les élèves ne s'engagent pas dans ce cycle du "Lyzeum", deux tiers seulement en moyenne, parmi lesquels un grand nombre ne termine pas les trois années. Les chiffres le montrent clairement. Ici, l'exemple du collège de Munich ou, des 124 élèves de la promotion quittant le "Gymnasium" en 1734[1], 65 entrent au Lyzeum, 19 iront en 2° année de philosophie, 2 seulement en année de théologie, les

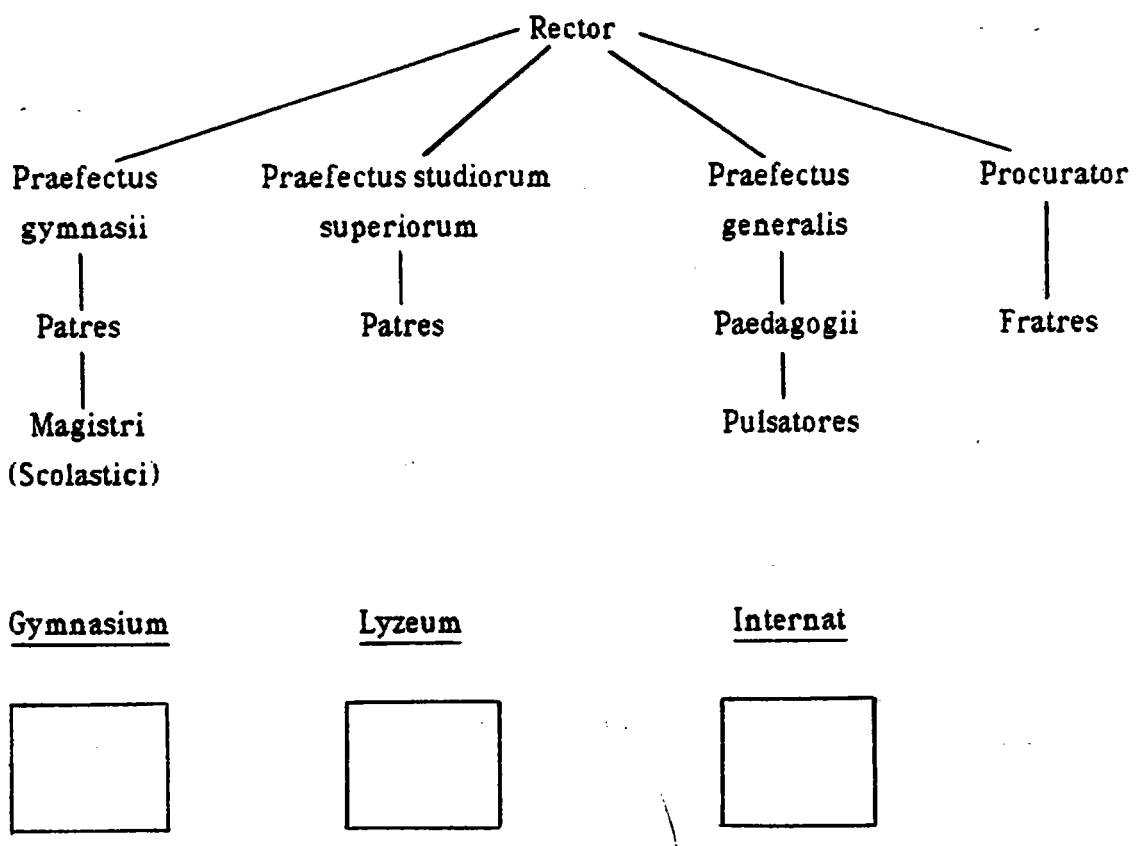
---

[1] S. Hafner, 400 Jahre Wilhelmsgymnasium, Munchen, 1959, p. 17.

autres allant vers la vie professionnelle ou s'y préparant plus directement, ou entrant dans différents ordres religieux. Ils étudient alors la théologie sur place ou dans une université après leur noviciat. Cette diminution marquée du nombre des élèves pendant leur cursus évoque évidemment la question sur laquelle il faudra revenir, de l'adaptation à son époque de l'enseignement des pères.

b. Les fonctions au sein de l'institution.

Parallèlement à cette organisation des études très structurée, il y a dans les collèges une répartition des responsabilités fortement hiérarchisée. Elle est la même dans tous les collèges de la Compagnie et caractérisée, à l'image de l'ordre, par un grand centralisme. Ce schéma permet de saisir d'un coup d'oeil le système en pratique :



Le recteur est dans tous les domaines l'autorité la plus haute, c'est lui qui conduit l'ensemble de la maison, il peut intervenir où il le désire sans intermédiaire. Il est en même temps le supérieur de la communauté des religieux, qui lui doivent dès lors le compte de conscience. C'est dire l'étendue de son autorité. Il est nommé par le provincial[1], qui nomme aussi les préfets du collège, ainsi que les professeurs et les pédagogues de l'internat.

Parmi les tâches qui reviennent au recteur, il en est une qui intéresse toujours l'historien, c'est lui qui tient en effet et rédige les diaires. Ceux du collège de Munich sont entièrement conservés[2]. On y consigne les événements de chaque jour, de la vie du collège, le nom des professeurs, des nouveaux élèves, les fêtes, les exercices religieux, les examens, les accidents, le titre des livres lus en classe...

Il apparaît clairement, lorsqu'on consulte les listes de recteurs que ce souci, constant dans la Compagnie, de changer souvent ou très souvent les supérieurs locaux est tout à fait respecté. La durée du rectorat, comme celle du provincialat, est de trois ans au XVIII° siècle. Il est tout à fait possible d'être nommé une nouvelle fois au même poste quelques années plus tard. Il est une autre pratique courante, les recteurs passent facilement d'un collège à l'autre, on peut s'en apercevoir sur les listes ci-dessous détaillées. Il y a certainement plus d'avantages que d'inconvénients à cette politique de changements fréquents : l'usage était le même dans les autres provinces de l'ordre. Il est certain, en tout cas, que le

---

[1] Ci-dessous la liste des provinciaux de Germanie supérieure au XVIII° siècle : la durée moyenne de leur mandat est de trois ans. A cinq reprises, on observe que des pères sont nommés deux fois à quelques années d'intervalle (B. Duhr, Gescichte der Jesuiten in den Ländern deutscher Zunge, Munchen, 1928, tome IV, p. 227) :

04.10.1700	Andreas Waibl	24.04.1741	Jakob Unglert
19.03.1705	Josef Preiss	06.10.1744	Magnus Amman
06.01.1709	Wilhelm Stinglheim	28.11.1747	Rudolf Burkhart
03.05.1712	Mattheus Peckh	14.10.1751	Adam Dichel
16.05.1715	Josef Preiss	12.12.1754	Georg Hermann
25.10.1718	Fr. Xaver Amrhyn	17.05.1759	Matthias Stöttlinger
28.10.1721	Bernard Jost	01.11.1762	Ignaz Rhmberg
22.11.1724	Fr. Xaver Hallauer	05.11.1765	Georg Hermann
15.04.1728	Magnus Amman	06.01.1767	Ignaz Rhomberg
28.10.1731	Josef Mayr	03.11.1768	Josef Erhard
25.11.1734	Franz Mossu	01.11.1770	Maximus Mangold
28.02.1738	Rudolf Burkhart		

[2] Diarium Gymnasii SJ Monacensis, Bayer. Staatsbibl. cod. lat. Mon. 1550 (1595-1648), 1551 (1648-1694), 1552 (1694-1724), 1553 (1724-1772).

recteur n'a pratiquement pas le temps de nouer de relations dans la ville où il est envoyé, sa liberté est ainsi davantage préservée .

Landshut

23.05.1700	Franz Rhem
11.07.1703	Ludwig Rueftorff
11.01.1707	Josef Tasch
29.10.1711	Franz Baroni
30.10.1714	Franz Höggmair
25.11.1717	Jakob Bisselius
02.12.1720	Franz Schilcher
08.12.1726	Romed. Bisintheiner
29.05.1731	Jakob Holderried
08.08.1734	Peter Tonauer
02.10.1737	Ludwig Michon
23.10.1740	Josef Trapp
28.10.1743	Adam Dichel
01.11.1747	Josef Schreyer
10.12.1750	Anton Talhamer
30;10.1752	Franz Mossu
19.04.1756	Michael Baur
10.06.1759	Ignaz Thierbeck
14.11.1762	Joh. Baptist Wirle
24.11.1765	Adam Dichel
05.12.1769	Anton Ziegler
13.11.1770	Josef Schwartz

Munich

14.06.1700	Georg Spitznagel
19.03.1705	Andreas Waibl
13.05.1706	Wilhelm Stinglheim
06.01.1709	Georg Spitznagel
26.07.1712	Fr. Xaver Amrhyn
30.05.1715	Wilhelm Stinglheim
28.10.1721	Josef Preiss
22.11.1724	Bernard Jost
18.04.1728	Fr. Xaver Hallauer
28.10.1731	Magnus Amman
03.03.1738	Franz Mossu
28.10.1744	Jakob Unglert
17.05.1745	Rudolf Burkhart
28.11.1747	Magnus Amman
18.10.1751	Rudolf Burkhart
13.05.1756	Josef Welden
21.05.1759	Georg Hermann
01.11.1762	Matthias Stöttlinger
28.11.1765	Franz Schauenburg
13.12.1767	Fr. Xaver Rufin
17.10.1770	Engelbert Belassy
03.11.1772	Franz Fischer

Neubourg

18.05.1700	Friedrich Mulholzer
08.07.1703	Ignaz Pfetten
17.01.1709	Nikolaus Staudacher
22.10.1713	Georg Spitznagel

Landsberg

11.09.1698	Josef Preiss
10.11.1701	Georg Prugger
24.08.1706	Anton Kleinbrodt
02.11.1713	Bernard Jost

22.10.1716	Anton Gugler
21.11.1719	Anton Azwanger
22.11.1722	Georg Prugger
25.11.1725	Mattheus Peck
23.01.1729	Josef Tasch
11.10.1731	Josef Preiss
28.11.1734	Wilhelm Stinglheim
22.11.1736	Josef Trapp
03.05.1741	Adam Dichel
25.10.1742	Michael Baur
15.05.1746	Christoph Leopold
23.07.1748	Anton Talhamer
08.12.1751	Magnus Amman
15.10.1752	Ludwig Ligeritz
05.04.1756	Seb. Hundertpfund
22.05.1759	Michael Baur
14.11.1762	Adam Dichel
18.11.1765	Andreas Oberhueber
24.11.1768	Joh. Baptist Wirle
13.11.1770	Franz Schauenburg
05.11.1772	Augustin Eggs
14.06.1718	Magnus Amman
26.11.1721	Anton Mayr
17.11.1727	Fr. Xaver Mossu
15.10.1731	Rudolf Burkhart
21.10.1734	Michael Baur
06.04.1738	Jakob Dedelley
12.10.1740	Georg Hermann
16.07.1743	Heinrich Adam
21.12.1750	Ignaz Rhomberg
25.03.1756	Andreas Oberhueber
28.10.1762	Anton Schallenberger
01.11.1765	Fr. Xaver Rufin
10.12.1767	Josef Daiser
15.10.1770	Fr. Xaver Rufin

Le "Lyzeum", le "Gymnasium" et l'internat ont chacun en la personne du préfet une sorte d'adjoint au recteur. A bien des points de vue, le préfet est le personnage-clé de la vie au quotidien et c'est lui, responsable à la fois des professeurs et des élèves, qui est véritablement sur le terrain. Les préfets sont changés encore plus souvent que les recteurs, autant que les enseignants : tous les deux ans en moyenne[1]. Le

[1] Ci-dessous la liste des préfets du collège de Munich (S. Hafner, 400 Jahre Wilhelmsgymnasium, München, 1959, p. 40 et 41) :

1701-1702	Johann Wiser
1702-1704	Ignaz Albert
1704-1705	Johann Sturm
1705-1709	Johann Reymann
1709-1711	Georg Grasmayr
1711-1723	Johann Reymann
1723-1725	Georg Kolb
1725-1730	Adam Weichemayr
1730-1731	Ignaz Thierbeck
1731-1733	Vitus Pichler
1743-1744	Franz Neumayr
1744-1745	Josef Guisinger
1745-1747	Franz Neumayr
1747-1748	Johann Seiz
1748-1750	Ulrich Steigentesch
1750-1752	Anton Schelle
1752-1755	Karl Wetestein
1755-1757	Christian Filgraber
1757-1763	Ignaz de Lama
1763-1764	Matthias Wurzer

respect à ce point scrupuleux du principe de mobilité reste un trait assez particulier des collèges de la Compagnie. Un professeur risquait de changer de collège tous les ans. La province d'Autriche proposa même en 1752 de garantir aux religieux un séjour de deux ans dans le même établissement[2]. Ainsi, sur les 565 pères qui ont enseigné au collège de Passau, 360 entre 1612 et 1773, 64 % ne sont restés qu'une seule année. Seuls 14 - 2,5 % - sont restés plus de quatre ans avant d'être nommés ailleurs[3].

Dans les deux cycles d'études, les professeurs sont tous jésuites. Les communautés varient selon la taille des collèges, entre 15/20 et 25/30 pères en Bavière. Munich ou Vienne sont des villes où ils sont évidemment bien plus nombreux.

c. La communauté des jésuites.

La communauté d'Augsbourg par exemple, en compte trente-et-un en 1708. Parmi eux, vingt prêtres (les pères), trois jeunes jésuites encore étudiants (les scolastiques), et huit frères convers ayant la charge les besoins matériels de la communauté du collège et dirigés par le "procurator". Douze pères s'occupent de la pastorale dans la cité, le collège n'étant pas le lieu de leur activité principale. Trois pères et trois scolastiques, les "magistri", enseignent au "Lyzeum". Les professeurs sont formés par la Compagnie elle-même, dans des universités internes à l'ordre. Souvent, la province jésuite n'a pas l'effectif de professeurs équivalent aux besoins, et fait enseigner dans le secondaire ses propres étudiants. Les pères enseignent presque exclusivement dans les grandes classes[4]. Les scolastiques sont là pour deux ou trois années de formation pratique et de travail sur le terrain, entre leurs études de philosophie qu'ils viennent de terminer et leurs études de théologie. Ce sont souvent de

---

1733-1740 Martin Lindner
1741 Ignaz Staudinger
1741-1742 Anton Jäger
1742-1743 Josef Vaith
1764-1766 Fr. Xaver Mehrer 1740-
1766-1767 Alois Widemann
1767-1768 Isidor Mayr
1768-1773 Franz Pez

[2] J.M. Valentin, Le théâtre des Jésuites dans les pays de langue allemande (1554-1680), Bern, 1978, p. 290.

[4] A. Layer, Dillingen an der Donau, Dillingen, 1982, p. 35 : Plusieurs professeurs sont restés célèbres, Christoph Scheiner qui découvrit l'existence des taches solaires, Jakob Bidermann, Johann-Michael Sailer, conseiller personnel de Louis I' de Bavière après la dissolution de l'ordre...

jeunes professeurs enthousiastes, mais ils sont confrontés là, sans préparation, à un travail difficile et réputé pour être en quelque sorte une épreuve supplémentaire au cours de la formation sacerdotale dans la Compagnie. Il y a toujours eu à cause de ces changements de postes fréquents un grand nombre de scolastiques ayant travaillé dans chacun des collèges, 509 en 132 ans à Brünn, quatre à cinq nouveaux chaque année, 394 en 153 ans à Fribourg-en-Brisgau, deux à trois nouveaux tous les ans...[5]. Comme on le voit à l'étude de listes de ces "magistri", comme ici à Passau, il est fréquent qu'ils débutent leur expérience dans les petites classes, et qu'on leur confie avec le temps des élèves plus âgés, sachant bien qu'ils ne sont là que deux ou trois ans. Les pères qui enseignent à ce niveau d'études sont quant à eux très peu nombreux[6].

	Classe I	Classe II	Classe III	Classe IV	Classe V
1708	M. Michael Posch	M. Andreas Spengler	M. Michael Reisacher	M. Josef Prandtstetter	M. Josef Münich
1709	M. Franz Achtsmitt	M. Vitus Plackner	M. Michael Posch	M. Gabriel Wimerl	M. Josef Prandstetter
1710	M. Franz Schwarzeigl	M. Josef Doppler	M. Franz Achtsmitt	P. Michael Gastager	P. Ignaz Bernhardt
1711	M. Gottfried Kleissel	M. Ferdinand Schupert	M. Johann Frisch	M. Tobias Ertl	P. Michael Gastager
1712	M. Andreas Puechmayr	M. Gottfried Kleissl	P. Karl Perger	M. Ferdinand Schuppert	P. Karl Andrian
1713	M. Josef Knopph	M. Theophil Thonhauser	M. Ferdinand Recheisen	P. Karl Perger	P. Georg Puswe
1714	M. Josef Leuttner	M. Josef Knop	M. Theophil Thonhauser	M. Ferdinand Recheisen	P. Georg Puswe
1715	M. Ignaz Aigmann	M. Ignaz Mauthrey	P. Josef Piesser	M. Sigismund Prembsl	M. Josef Wöber
1716	M. Ignaz Kampmiller	M. Kaspar Rihalm	M. Blasius Gschätter	M. Ignaz Mauthrey	P. Ferdinand Ernst
1717	M. Friedrich Eisenhuet	M. Anton Weichlein	M. Franz Obermayr	M. Josef Khempff	M. Ignaz Aigman
1718	M. Stephan Planckenstainer	M. Ignaz Stocker	M. Karl Scherern	M. Friedrich Dizent	M. Josef Busetti
1719	M. Anton Buttolo	M. Stephan Plankensteiner	M. Ignaz Stocker	M. Jakob Haidler	P. Joh. Bapt. Mayr
1720	M. Josef Socher	M. Anton Buttolo	M. Josef Hundegger	M. Innozenz Erber	M. Jakob Haidler
1721	M. Franz Xaver Maister	M. Josef Henschitt	M. Josef Socher	M. Matthias Strobl	M. Franz Gallenfels
1722	M. Franz Keller	M. Johann Baptist Puz	M. Franz Xaver Maister	M. Josef Socher	M. Mathias Strobl
1723	M. Christian Bonin	M. Christoph Sabin	M. Franz Keller	M. Franz Xaver Maister	M. Josef Socher
1724	M. Anton Staudinger	M. Franz Lackner	M. Franz Xaver Mathisi	M. Franz Keller	M. Martin Höller
1725	M. Ignaz Socher	M. Maximilian Moreiz	M. Karl Luchs	M. Georg Podiwinski	M. Ludwig Pestaluzzi
1726	M. Jakob Hoffreitter	M. Ignaz Cierhaim	M. Josef Löpper	M. Franz Mitterstiller	M. Georg Podiwinski
1727	M. Dominik Carlon	M. Franz Huebner	M. Ignaz Cierhaim	M. Franz Samber	M. Johann Wenger
1728	M. Josef Carl	M. Georg Grill	M. Dominik Carlon	M. Franz Huebner	M. Leopold Fischer
1729	M. Matthäus Probst	M. Josef Carl	M. Georg Grill	M. Weichard Hallerstein	M. Josef Gasteiger
1730	M. Ignaz Höller	M. Michael Ketten	M. Matthäus Probst	M. Matthias Wayß	M. Georg Grill
1731	M. Josef Daniel	M. Peter Halloy	M. Ignaz Höller	M. Johann Baptist Kranz	M. Wolffgang Ebenhöch
1732	M. Thaddäus Iovio	M. Thaddäus Manner	M. Anton Freindl	M. Alois Stainkellner	M. Josef Wimmer
1733	M. Franz Alter	M. Thaddäus Jovio	M. Thaddäus Manner	M. Anton Freindl	M. Alois Steinkelner
1734	M. Anton Purgstall	M. Franz Alter	M. Leopold Mechtig	M. Thaddäus Jovio	M. Joh. Nep. Bottoni
1735	M. Ignaz Kern	M. Philipp Herdliczka	M. Anton Purgstall	M. Leopold Mechtig	M. Thaddäus Jovio
1736	M. Felix Wolffrum	M. Ignaz Kern	M. Gabriel Gilquen	M. Michael Göttner	M. Franz Xaver Loyth
1737	M. Peter Wütt	M. Wolffgang Romauer	M. Gottfried Carl	M. Kajetan Högl	M. Franz Lechner
1738	M. Franz Xaver Hilleprandt	M. Peter Wütt	M. Josef Pfaller	M. Anton Maister	M. Kajetan Högl
1739	M. Ignaz Mayr	M. Josef Kürner	M. Josef Luchs	M. Anton Kürner	M. Ferdinand Richter
1740	M. Karl Hillmayr	M. Benedikt Stöber	M. Ignaz Mayr	M. Josef Luchs	M. Anton Kürner
1741	M. Johann Hüttner	M. Karl Hillmayr	M. Wilhelm Tilly	M. Ignaz Ferniz	M. Peter Kürner
1742	M. Franz Inama	M. Kaspar Grell	M. Kaspar Grell	M. Josef Schickmayr	M. Josef Schickmayr
1743	M. Franz Xaver Pauer	M. Johann Preining	M. Ludwig Werner	M. Ferdinand Fillnbaum	M. Ferdinand Fillnbaum
1744	M. Franz Lob	M. Sigismund Schurian	M. Johann Preining	M. Paul Edlmüller	M. Paul Edlmüller
1745	M. Jakob Seybold	M. Josef Traunpauer	M. Franz Retz	M. Johann Preining	M. Johann Preining
1746	M. Franz Xaver Staininger	M. Josef Egiz	M. Josef Traunpauer	M. Franz Halfinger	M. Ignaz Peyerl
1747	M. Josef Zeiringer	M. Franz Tratterer	M. Franz Xav. Staininger	M. Josef Egiz	M. Franz Xav. Schobing
1748	M. Franz Xaver Mayrhoffer	M. Josef Zeiringer	M. Franz Trattern	M. Franz Xav. Stainninger	M. Georg Traunpauer
1749	M. Anton Roman	M. Johann Wanggo	M. Mathias Eisenpeitl	M. Franz Prunner	M. Franz Xav. Laiminge
1750	M. Karl Burckhardt	M. Anton Roman	M. Johann Wanggo	M. Mathias Eisenpeitl	M. Franz Pruner

[5] T. Kurrus, Die Jesuiten an der Universität Freiburg i. B. 1620-1773, Freiburg i. B., 1963, p. 113.

[6] O. Thaler, Jubilaumsbericht 1612-1662 Gymnasium Passau, Passau, 1962, p. 66.

1751	M. Johann Tsupick	M. Ferdinand Appl	M. Karl Burckhardt	M. Johann Wanggo	P. Franz Isinger
1752	M. Ignaz Grienwalder	M. Gervasius Jenamy	M. Johann Nep. Tsupick	M. Mathias Schmidt	M. Karl Burckhard
1753	M. Ignaz Schiffermiller	M. Anton Pernstecher	M. Ignaz Grienwalder	M. Johann Nep. Tsupick	M. Mathias Schmidt
1754	M. Christoph Schöllheimb	M. Ignaz Schiffermiller	M. Anton Pernstecher	M. Ignaz Grienwalder	M. Franz Hiertzegger
1755	M. Josef Hoffinger	M. Adam Haidfeld	M. Franz Xaver Racher	M. Josef Haller	M. Anton Pernstecher
1756	M. Franz Mutsam	M. Josef Hoffinger	M. Adam Haidfeld	M. Josef Freund	M. Josef Haller
1757	M. Johann Zolcher	M. Franz Mutsham	M. Leopold Apfaltrer	M. Adam Heidfeldt	M. Josef Freund
1758	M. Josef Philipp	M. Johann Zolcher	M. Franz Mutsham	M. Ignaz Winterl	M. Karl Mastalier
1759	M. Johann Hochburg	M. Josef Philipp	M. Ignaz Neuberger	M. Franz Mutsham	M. Ignaz Winterl
1760	M. Andreas Schreiner	M. Josef Gartner	M. Johann Nep. Hochburg	P. Josef Egiz	M. Josef Philipp
1761	M. Weichard Schmidhoffen	M. Franz Xaver Leutner	M. Josef Gartner	M. Franz Borg. Reigersfeld	P. Josef Egiz
1762	M. Josef Ganster	M. Wilhelm Schletterer	M. Franz Xaver Leuttner	M. Josef Höger	M. Franz Borg. Raigersfeld
1763	M. Franz Xaver Grueber	M. Josef Heyrenbach	M. Josef Ganster	M. Joh. v. Gott Nekrepp	M. Joachim Richtenburg
1764	M. Franz Oberleithner	M. Franz Xaver Grueber	M. Josef Heyrenbach	M. Josef Heim	M. Joh. v. Gott Nekrepp
1765	M. Michael Perschi	M. Wilhelm Brinck	M. Franz Oberleitner	M. Josef Heyrenbach	M. Kaspar Raffeseder
1766	M. Johann Bapt. Simpöck	M. Michael Perschi	M. Wilhelm Brinck	M. Leopold Posauner	M. Josef Heyrenbach
1767	M. F. de Paula Nunberger	M. Josef Riener	M. Michael Persdhi	M. Johann Bapt. Simböck	M. Wilhelm Brinck
1768	M. Anton Perler	M. F. de Paula Nunberger	M. Josef Riener	M. Leopold Hirsdman	M. Felix Hoffstetter
1769	M. Josef Wernekingh	M. F. Xaver Burgermeister	M. Anton Perler	M. Franz Sugkupp	M. Franz Xav. Schletterer
1770	M. Karl Pfusterschmid	M. Franz Höger	M. Johann Bapt. Perghoffer	M. Karl Walter	M. Franz Xav. Sugkupp
1771	M. Peter Reg. Delinz	M. Franz Xav. Gubatta	M. Franz Xaver Höger	M. Joh. Bapt. Perghoffer	M. Kaspar Gönner
1772	M. Franz Glück	M. Josef Pull	M. Peter Regal Delinz	M. Josef Rueff	P. Franz de Paula Schmid
1773	M. Karl Derch	P. Adam Pinter	M. Franz Glück	P. Wilhelm Schletterer	P. Anton Grimus

Souvent, le reproche a été fait aux supérieurs d'envoyer les scolastiques enseigner très jeunes. Peut-on effectivement être professeur avant d'avoir été soi-même disciple ? Carnova, un père jésuite devenu prêtre diocésain après la suppression de l'ordre en 1773, remet fortement en cause cette pratique :

> "(Sie) wurden als Lehrer der untersten grammatischen Klasse geschickt. Gab ihnen der Name "philosophus absolutus" schon die Fähigkeit dazu ? Viel zu jung hätte man die Jesuiten zu Lehrern gemacht, hörte ich oft sagen"[7].

En France, les catalogues font parfois mention d'un directeur des études des jeunes professeurs, qu'on ne retrouve pas en Allemagne[8].

Harenberg, farouche opposant des jésuites, reproche aux scolastiques en général de n'être pas de vrais religieux, parce qu'ils ne faisaient leurs vœux solennels que de longues années après, à la fin du "troisième an" de noviciat[9]. Pensant plus directement aux élèves, d'autres vont jusqu'à demander "si l'on donne à un jeune prince un nouveau

---

[7] J. Cornova. Die Jesuiten als Gymnasiallehrer, Prag, 1804p. 79.

[8] P. Delattre. Les établissements des jésuites en France depuis quatre siècles. Wetteren, 1949, p. 1470.

[9] R. Ebner, Beleuchtung der Schrift des Herrn J. Kelle : "Die Jesuitengymnasien in Österreich", Linz, 1874, p. 177 (Harenberg : "Die Scholastici scheinen keine rechte Geistliche zu sein, weil sie ihre Profession erst nach langen Jahren ablegen").

gouverneur tous les ans"[1]! Il apparaît cependant que d'une certaine manière, les scolastiques étaient plus proches des évolutions de leur temps que leurs aînés dans la Compagnie. Un ancien élève, Johann-Baptiste Fuchs, raconte comment en 1772 le scolastique Jakob Kamphausen, l'un des "magistri", était si avance qu'il leur faisait la classe en allemand[2]. Ce sont aussi les jeunes jésuites scolastiques qui sont responsables de la vie quotidienne à l'internat. Voici un règlement en huit points concernant ce travail spécifique[3] :

1. Le recteur demande que les éducateurs se préoccupent d'eux-mêmes autant que cela leur est possible, afin d'atteindre la perfection, cela à cause du danger de la distraction tout comme du bon exemple par lequel ils doivent aider la jeunesse. Ils doivent savoir que leur principal devoir est de remplir leur fonction au collège.

2. Ils doivent être mûrs, réservés, se garder de relativiser les fautes des élèves et de se disputer avec quiconque.

3. Ils doivent se témoigner les uns les autres un grand respect et une profonde estime. L'un doit défendre et excuser l'autre, et en particulier se garder de dire ou de faire quelque chose qui pourrait apparaitre comme étant dirigé contre un confrère.

4. A l'occasion de leur séjour au collège, ils doivent apprendre à débattre de choses spirituelles avec les gens de l'extérieur, à diriger des entretiens particuliers, à acquérir une compassion constante à la misère des hommes et à aider leur prochain. Lorsqu'ils parlent des buts recherchés par la Compagnie, ils doivent rester très discrets.

5. Ils doivent toujours penser au but du collège et se demander comment ils peuvent faire pour l'atteindre le mieux possible, observer si ceux dont ils ont la charge sont pleins de piété, travailleurs, s'ils ont de

---

[1] F. de Dainville, Les jésuites et l'éducation de la société française, Paris, 1940, p. 340.
[2] Johann-Baptist Fuchs (1757-1827): "Erinnerungen aus dem Leben eines Kölner Juristen".
[3] B. Duhr, Die Studienordnung der Gesellschaft Jesu, Freiburg i. B., 1896, pp. 247s.

bonnes moeurs, et se demander, au cas où ils observeraient des faiblesses, si ce n'est pas en partie de leur faute.

6. Ils doivent chercher eux-mêmes les moyens d'aider leurs élèves, mais ne pas les utiliser sans l'approbation des supérieurs. Dans ce domaine, ils doivent être obéissants aux supérieurs même dans les plus petits détails, et se garder d'avoir des humeurs ou de l'amour propre.

7. Dans la direction de leurs élèves, ils doivent être justes et égaux, leur faire observer les règles en sachant qu'ils ne peuvent les en délivrer, qu'ils ne peuvent leur donner aucun privilège, ils doivent toujours se comporter de telle manière qu'un élève étant allé dans une autre division n'ait aucune raison de pouvoir dire que l'éducateur de chez qui il revient n'impose pas l'observation de telle ou telle prescription.

8. Ils doivent avoir le souci de blâmer à bon escient, d'autres fois de passer sur une faute s'il le faut, de ne pas se laisser irriter, de ne pas réagir à contre-temps, de ne pas se plaindre auprès des élèves, de ne jamais clarifier une situation en public lorsque cela peut se faire en privé. D'autre part, ils ne doivent pas faire trop confiance aux enfants, mais aller au devant du mal, avertir à temps les supérieurs du comportement des élèves, avec tact et sans exagérer.

d. Les élèves.

A l' internat, les pédagogues sont aidés par des "pulsatores" s'occupant des services matériels. Ces "pulsatores" sont de grands élèves de condition modeste ayant besoin d'argent, et acquittant ainsi, par les responsabilités qu'ils prennent en charge, leur contribution personnelle pour la nourriture et le logement au collège : une sorte de système "au pair" avant l'heure. Leur travail consiste à donner le signal de la classe en sonnant la cloche, à ouvrir et fermer portes et fenêtres, à assurer de petits services pour l'eglise ou pour l'"aula", la salle des rassemblements au collège.

Il y a encore quelques autres tâches de ce type, l'"excitator" a le droit de se coucher plus tôt que les autres le soir, car il doit sonner la cloche pour le réveil le lendemain matin, allumer les lampes dans les

dortoirs et veiller à ce que chacun se lève aussitôt. Le veilleur de nuit, appelé "visitans cubicula noctu", doit quant à lui donner le signal de l'examen de conscience quotidien et celui du coucher. Il contrôle ensuite, seul encore debout dans la maison, si tout est calme et si les lumières sont éteintes.

Les élèves constituent bien sûr la grande part de la population du collège. Ceux-ci sont répartis à peu près équitablement des petites aux grandes classes, qui comptent habituellement 80 élèves, mais avec une organisation propre. Les classes du collège d'Augsbourg comptent en 1768 respectivement 84, 79, 74, 75, 61, 87, 86 et 60 élèves pour la dernière[4]. Le nombre total des élèves varie peu au cours du siècle dans les collèges de la province, mais une réelle tendance à la baisse se dessine un peu partout à partir de 1760 jusqu'à la suppression de la Compagnie. C'est un phénomène qu'il faudra expliquer, qui se perçoit nettement dans les données annuelles. Les chiffres ci-dessous donnent une bonne image de cette évolution :

Munich[1]		Passau		Landshut[2]	
1594	665	1697	344[3]	1696	342
1624	1112	1709	400[4]	1700	387
1646	1030	1711	448	1710	267
1658	1192	1714	471	1720	313
1679	808	1723	526	1731	358
1758	785	1732	434	1740	270
1759	764	1734	394	1760	360
1772	579	.1738	302	1765	300
1782	341	1767	118	1773	206

---

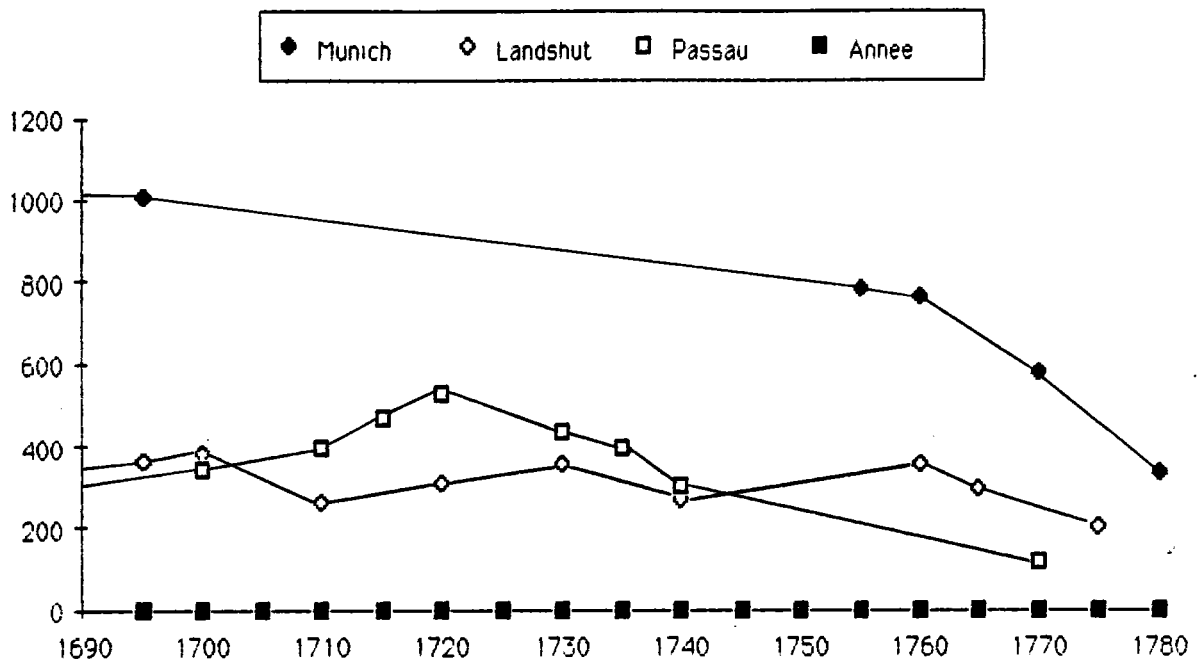
[4] B. Duhr, Geschichte der Jesuiten in den Landern deutscher Zunge, Munchen, 1928, tome IV, p. 240.

[1] S. Hafner, 400 Jahre Wilhelmsgymnasium, München, 1959, p. 36.

[2] K. Wolf, Das Landshuter Gymnasium von seinen Anfangen bis zur Aufhebung des Jesuitenordens (in : Verhandlungen des historischen Vereins für Niederbayern, Landshut, Bd. 62, 1929, p. 119).

[3] A. Aign, Geschichte des Gymnasiums Passau, Passau, 1962, p. 123.

[4] O. Thaler, Jubiläumsbericht 1612-1962 Gymnasium Passau, Passau, 1962, p. 79.



Ce sont là des données pour un collège important, Munich, et des collèges de plus petites villes, Passau et Landshut. On donne les chiffres suivants pour :

. Augsbourg[1] :	1754	605
	1768	734
	1770	628
. Dillingen[2] :	1702	360

[1] B. Duhr, Geschichte der Jesuiten in den Landern deutscher Zunge, Munchen, 1928, tome IV, p. 240.
[2] T. Specht, Die Matrikel der Universität Dillingen, Dillingen, 1915, p. 386.

	1766	503
	1772	355
. Mindelheim[1] :	1770	200
	1768	127

Le collège de Vienne quant à lui fut de tout temps une maison de plus grande taille (2430 élèves en 1701, 2300 en 1741, 1200 en 1768). En 1701[2], le "Gymnasium" comptait 1199 élèves (219 en rhéthorique, 209 en poésie, 236 en syntaxe majeure, 147 en syntaxe mineure, 178 "Prinzipisten" et 210 "Parva", le "Lyzeum" comptait lui 1231 étudiants, 300 en théologie, 262 en morale, 114 en métaphysique et 379 en logique. C'est dire l'importance de l'implantation des jésuites à Vienne, où ils étaient 350 répartis en sept maisons en 1770. Mais là aussi, le nombre des élèves diminue sensiblement dans les années 1760, avec la concurrence accrue d'autres écoles. Après la suppression de l'ordre, plus de la moitié des élèves, surtout ceux qui venaient de loin ou de l'étranger, quittent définitivement les établissements des jésuites, passés sous la juridiction des évêques.

Qui sont les élèves des collèges ? Ce paragraphe évoque les conditions d'admission pour la province jésuite d'Allemagne du Sud. L'idéal grec n'y est pas absent:

> "Les élèves, demande-t-on, seront beaux intérieurement et extérieurement. Ils auront de la modestie, de l'humilité, toutes les bonnes habitudes, et ils seront également bien bâtis et en bonne santé, d'allure respectable et agréable. Ils auront du talent, une intelligence claire, un bon jugement, ils s'exprimeront avec tenue, afin de devenir des ouvriers compétents pour la vigne du Seigneur. Plus leur ascendance sera distinguée et leur degré de noblesse élevé, mieux ce sera"[3].

---

[1] F. Zoepfl, Geschichte des ehemaligen Mindelheimer Jesuitenkollegs, Dillingen, 1921, p. 85.

[2] B. Duhr, Geschichte der Jesuiten in den Ländern deutscher Zunge, München, 1928, tome IV, p. 349.

[3] J. Stier, Der Jesuiten ausgewählte pädagogischeSchriften, Freiburg i. B., 1901, p. 81.

Ces élèves modèles qui ont la prédilection des pères sont pour beaucoup d'entre eux des nobles. Les pères les encourageaient à venir dans les collèges plutôt que de prendre un précepteur : "un professeur a plus de courage et d'empressement, il possède plus de livres et connaît les meilleurs"[1]!

Les nobles jouissent d'ailleurs au collège d'un règlement particulier qui met en valeur leur condition et leur allège la discipline. Ce régime de faveur est en partie une concession aux parents. C'est une réelle caractéristique de l'ordre que de soigner ses relations avec la noblesse, sachant en tirer du bénéfice tout en gagnant sur elle une certaine influence. On attend des élèves de la diligence, de la simplicité, l'obéissance, la piété et la pureté des moeurs[2]. Des visiteurs remarquent et critiquent cependant à l'occasion le luxe dans les vêtements des élèves malgré les dispositions officielles[3]. Il n'est peut-être pas si simple de faire appliquer toutes les règles, étant donnée l'origine extrêmement diversifiée des élèves, d'Autriche, de Bohême, de Hongrie, du Tyrol et d'Italie pour Passau[4], de Pologne et de Suisse également pour Munich[5], des Pays-Bas, d'Angleterre, d'Espagne, de Grèce et de Russie pour l'université de Dillingen[6].

A bien des points de vue, il peut être intéressant de voir quels noms de famille on retrouve sur les "Catalogi" entre 1708 et 1773 :

Constance[7]		Feldkirch[8]	
v.Altensummerau	v. Landsee	v. Baliel	v. Montalto
v. Aubach	v. Leo	v. Bayr	v. Montfort
v. Aw	v. Liebenfels	Beli v. Belfort	v. Mont
v. Baden	Mader v. Madershausen	v. Bellizario	v. Mussi
v. Bayer	v. Neuenstein	v. Benz	v. Pappus
v. Beaurien	v. und in Neuhausen	v. Burglehner	v. Pach
v. Beroldingen	v. Oppenheim	v. Capaul	de Payr

[1] R. Ebner, Beleuchtung der Schrift des Herrn J. Kelle : "Die Jesuitengymnasien in Österreich", Linz, 1874, p. 482.

[2] A. Aign, Geschichte des Gymnasiums Passau, Passau, 1962, p. 58.

[3] T. Specht, Geschichte der Universität Dillingen und der mit ihr verbundenen Lehr- und Erziehungsanstalten. Freiburg i. B., 1902, p. 370.

[4] A. Aign, Geschichte des Gymnasiums Passau, Passau, 1962, p. 58.

[5] S. Hafner, 400 Jahre Wilhelmsgymnasium, München, 1959, p. 11.

[6] A. Layer, Dillingen a. d. Donau, Dillingen, 1982, p. 72.

[7] C. Grober, Geschichte des Jesuitenkollegs in Konstanz, Konstanz, 1904, p. 234-237.

[8] A. Ludewig, Die am Feldkircher Lyzeum im 17. und 18. Jh. studierende Jugend, Innsbruck, 1932.

v. Biberegg	v. Pach	v. Buol	v. Peller
v. Bildstein	Pflaumern v. Platsch	de Broso	v. Pflaumern
v. Blaikten	Quell v. Quellberg	v. Beroldingen	v. Platta
v. Bömble	v. Rassler	v. Bernhausen	v. Planta
v. Bodmann	v. Redingen	v. Bergamin	v. Pyrogallo
v. Breitenfeld	v. Reichenstein	v. Corayi	v. Ramschwag
v. Brugger	v. Reischach	v. Collenberg	v. Rechlingen
v. Brunegg	v. Rodt	v. Cryss	v. Salis
v. Buechenberg	v. Roll	v. Deuring	v. Schauenstein
v. Buol	v. Rudenz	v. Federspil	Schalk v. Reichenf.
v. Burg	v. Kiepplin	v. Florin	Schmid v. Lewenf.
v. Deuring	v. Schwarzach	v. Fridberg	v. Schorno
v. Dirrhaim	v. Scheyb	Frey v. Schönstain	v. Schultheis
v. Eichenlaub	v. Schorno	v. Fürstenburg	v. Sonnenberg
v. Ehrenpreiss	v. Schroffen	v. Furtenbach	Stain v. Rönsberg
v. Enzberg	v. und in Sirgenstein	Gasser v. Strassbg.	v. Stöckler
v. Eychbeck	v. Speidel	v. Gaudentiis	v. Stöcklern
v. Fraggenstein	v. Stapf	v. Geiger	v. Steger
v. Granegg	v. Stotzingen	v. Gering	v. Summerau
v. Herbsthaim	v. Thurn	v. Grenzing	v. de Tannen
v. Hertler	v. Trauchburg	v. Halden	della Tour
v. Hochenwarth	v. Wellsberg	v. Harbogao	v. Vinzenz
v. Hohenzollern	v. Wertheim	v. Harder	v. Tschongmiel
v. Hornstein	v. Wildegg	v. Homodei	v. Turre
v. Kern	v. Zwiefalten	v. Hummelberg	v. Weinmayer
		v. Gronhalden	v. Welden
		v. Königsegg	v. Willi
		de Klock	v. Wolffruth

Dillingen[1]

v. Gemmingen	v. Schellenberg	v. Fugger	v. Öttingen
v. Freiberg	v. Taxis	Schenk v. Stauffenbg.	v. Salm
v. Lichstenstein	v. Hohenlohe	v. Montfort	v. Pappenheim

Familles patriciennes d'Augsbourg :

Peutinger	Rehlinger	Illsung	Imhof
	Welser	Langenmantel	

Très souvent, les nobles sont élèves au collège de génération en génération. Dans la lignée des Haimhausen à Augsbourg, on retrouve douze élèves en cinq générations. Ce court arbre généalogique montre également ce que les élèves sont devenus après leur sortie du collège, parmi eux, deux religieux et six hauts fonctionnaires. On remarque aussi leurs relations avec la famille du cardinal Otto Truchsess v. Waldburg d'Augsbourg[2] :

---

[1] T. Specht, Die Matrikel der Universität Dillingen, Dillingen, 1915, p. 389.

[2] S. Häfner, 400 Jahre Wilhelmsgymnasium, München, 1959, p. 140.

Theodor
v. Vieböck, seit 1594 „von und zu Haimhausen"
1545—1626

- Christoph, abs. 1592, Franziskaner, † im Elsaß
- Joh. Wolfgang, Schüler 1598
- Joh. Albrecht, * 1586, kurf. Rat, † 7.4.1659 H.
  - Frz. Albrecht, * 1609 H., abs. 1631, kurf. Rat, Kastner, Truchseß, † 27.5.1687 H., ∞ Salome
    - Franz Ferdinand, * 3.6.1641 H., abs. 1657, Hofratspräsident, † 11.1.1724 Mü., ∞ M. Franziska
      - Franz Jos. Anton, * 15.9.1682 H., abs. 1698, Hofrat, Kämmerer, † 1715 Paris, ∞ M. Magdalena
        - Karl Ferdinand Josef, * 11.1.1707 Mü., abs. 1724, Hofrat, Kämmerer, † 10.5.1775 H.
        - Sigmund Maria, * 28.12.1708 Mü., abs. 1724, Obersthofmeister, Dir. d. Porzellanfabrik, † 16.1.1793 H.
      - Markus Ignaz, * 1686 H., Oberklässer, † 17.1.1701 Mü.
      - Gg. Karl Josef, * 28.5.1692 H., abs. 1709, Jesuitenpater, Missionar, † 7.4.1767 Chile
    - Max Albert, * 1643 H., abs. 1661, Truchseß, Pfleger v. Wasserburg, † 21.1.1681 Mü.
  - Joh. Wilhelm, * 1616 H., abs. 1636, Gutsbesitzer, † 1673 H.
- Wilhelm, * 1590, Schüler 1607, Offizier, † Prag

Il arriva aussi qu'au début du siècle, le prince d'empire Max-Emmanuel ramène les fils de plusieurs chefs turcs prisonniers. Il les fit baptiser et envoyer en classe à Munich[1]. C'est ainsi qu'un Turc devient en 1701 élève de la classe supérieure du "Gymnasium", sous le nom d'Antonius. Dans l'annuaire des élèves, on a écrit derrière son nom : "noble Turc et fils de sérénissime"[2]. Les professeurs jugent ainsi la personne de ce nouveau venu : on dit de ses mœurs qu'elles sont "bonnes, d'apparence pieuses, mais (qu') elles ont un penchant au jeu et laissent transparaître son origine turque"[3].

Avec les nobles, une autre catégorie spécifique d'élèves est encore représentée dans les collèges, ce sont de jeunes moines, venus de différents monastères bénédictins et cisterciens, mais aussi de couvents

---

[1] Ibid., p. 16.
[2] "nobilis Turca et alumnus serenissimi".
[3] "Mores : boni, et ut apparent pii, ad lusum tamen proclivi et patriam Turcarum olentes".

augustins ou prémontrés[1]. Moins nombreux au XVIII° siècle, ils étaient plus de 100[2], de 35 abbayes, venus au siècle précédent à Dillingen, où un "Pater monachorum" dirige leurs études, 52 bénédictins, 15 prémontrés, 10 chanoines réguliers de saint Augustin, 8 cisterciens...[3] Ils possèdent une salle à manger et une salle de détente qui leur sont propres, mais étudient avec leurs autres camarades.

Tous ces élèves, qui n'ont pas besoin d'être fortunés nécessairement, puisque l'enseignement est gratuit et généralement pris en charge par les municipalités, sont répertoriés dans un annuaire, appelé généralement "catalogus". Le catalogue donne la liste des élèves à la fin de l'année scolaire[4]. On ne donne pas le nom, mais seulement le nombre des élèves qui s'en vont en cours d'année, c'est un peu dommage, car les élèves étaient assez nombreux à se présenter à partir de Pâques dans divers monastères, où on leur demandait de venir un temps à l'essai avant la fin de l'année scolaire. Leur nom n'apparait pas dans l'annuaire, mais on trouve ensuite dans les listes de moines la mention d'ancien élève de tel ou tel collège jésuite. Les élèves y sont classés selon l'alphabet, mais d'après leur prénom, ceci jusqu'en 1728 pour Munich, à peu près la même date pour les autres collèges. C'est la liste des élèves nobles qui occupe les premières pages du livret, où l'on mentionne aussi les prix qui ont été distribués.

---

1 C. Prantl, Geschichte der Ludwig-Maximilian-Universität in Ingolstadt, Landshut, München, München, 1872, tome I, p. 252. Les jeunes clercs provenaient généralement des monastères de Tegernsee, Schäftlarn, Beiharting, St. Veit, Rott, Fürstenzell, Reichersberg, Steingaden, Weihenstefan, Formbach, Freising, Diessen, St. Nikolaus bei Passau, Asbach, Beuerberg, Chiemsee, Berchtesgaden...

2 F. Lipowsky, Geschichte der Jesuiten in Schwaben, München, 1819, tome I, p. 167.

3 AHSJ XXXIX, Fasc. 77, 1970, p. 206 à 215 : L. Szilas, Kollegien und Universitäten in den deutschen Provinzen, p. 215.

4 S. Häfner, 400 Jahre Wilhelmsgymnasium, München, 1959, p. 9.

2.1.2. Le règlement, les cours, les examens.

L'étude d'une institution implique une définition solide de ses structures et de son organisation générale. Mais ces structures doivent se doubler, à un second niveau, de règles que tout le monde respecte. Ce règlement intérieur des collèges est pratiquement celui que dicte le "Ratio et institutio studiorum SJ" de 1599. Composé à Rome, il est en usage, le même mot pour mot, dans la totalité des collèges de l'ordre, en plein XVIII° siècle.

Il définit un certain esprit et un certain ordre des choses, mais reste peu préoccupé des détails du quotidien. Libre aux provinciaux et aux recteurs de diriger leurs collèges comme ils l'entendent. Voici une partie du "Ratio", dont chacun reçoit à son arrivée un exemplaire que le collège a fait imprimer :

Règles pour les étudiants ne faisant pas partie de la Compagnie de Jésus.

a. Ceux qui fréquentent en raison de leurs études les collèges de la Compagnie de Jésus doivent savoir que l'on aura soin du mieux qu'on pourra, qu'ils s'imprègnent de piété et des autres vertus autant que des arts libéraux.

b. Chacun des élèves fera partie de la classe qui lui sera assignée par le préfet des études après un examen préalable.

c. Que tous confessent leurs péchés au moins une fois par mois, et qu'ils prennent part chaque jour au sacrifice de la messe à l'heure fixée. Il en sera de meme les jours de sermon, les dimanches et les jours de fête.

d. De même, ils participeront tous à l'explication hebdomadaire du catéchisme et ils en apprendront par coeur le résumé, selon ce que les maîtres auront prévu comme chapitres pour chaque classe.

e. Aucun de nos élèves ne doit entrer au collège avec des armes, des épées, des poignards, des couteaux ou d'autres choses de ce genre qui sont interdites dans ces lieux et circonstances.

f. Tous s'abstiendront de proférer des gros mots, des jurons ou des paroles blessantes, des injures, des calomnies et des mensonges, ils s'abstiendront de même de la lecture de livres défendus et de la fréquentation des lieux nuisibles ou suspects qui auront été interdits par le préfet, de toutes choses enfin, qui sont contre l'honnêteté des moeurs.

g. Qu'ils sachent que si les admonitions en ce qui concerne les moeurs ou les études ne portent pas de fruits, les maîtres emploieront l'office du correcteur pour

les punir. Et ceux qui refuseront les punitions, ne donneront pas la preuve de vouloir s'améliorer, dérangeront les autres ou leur seront nuisibles par leur exemple, qu'ils sachent qu'ils seront renvoyés de nos écoles.

h. Tous obéiront à leurs maîtres et suivront leurs prescriptions aussi bien à l'école qu'à la maison.

i. Qu'ils s'appliquent aux études avec sérieux et constance, qu'ils s'appliquent à être à l'heure pour la classe, à la suivre attentivement et travailler les leçons pour eux-mêmes. S'ils ne suivent pas bien, s'ils ont des doutes sur quelque chose, ils consulteront leurs maîtres.

j. Dans les collèges, qu'ils ne se promènent pas ici ou là, mais qu'ils travaillent à leur place, qu'ils s'y occupent modestement et en silence de leurs affaires. Qu'ils ne quittent pas l'école avant que le maître n'en ait donné le signal.

k. Qu'ils ne déteriorent ni les bancs, ni les pupitres, ni les chaises, ni les murs, ni les portes, ni les fenêtres, ni quoi que ce soit d'autre en y peignant, écrivant, creusant, grattant quelque chose, ou d'une autre manière encore.

l. Ils éviteront les habitudes ou les contacts mauvais ou suspects. Ils entreront seulement en contact avec ceux dont les moeurs ou l'exemple pourront les faire progresser dans l'étude des lettres et l'acquisition de la vertu.

m. Qu'ils s'abstiennent totalement de lire des contes pernicieux ou des livres inutiles. Qu'ils n'aillent pas aux spectacles publics ou aux pendaisons des coupables, sauf si par hasard ce sont des hérétiques. Qu'ils s'abstiennent de tenir un rôle sur une scène en dehors de l'école, sauf si le maître et le préfet en ont donné l'autorisation.

n. Qu'ils aient un esprit sincère et pur, et qu'ils obéissent aux préceptes divins avec beaucoup de soin. Ils se recommanderont souvent, et d'une façon sincère à Dieu, à la Sainte Vierge et aux autres saints. Qu'ils implorent assidûment l'aide des anges, surtout celle de l'ange gardien. Qu'ils observent toujours la modestie au dehors, mais surtout à l'église et en classe.

o. Enfin, en toutes choses et actions, ils se comporteront de telle manière que l'on voie bien qu'ils ne recherchent pas moins la vertu et la pureté de leur vie, que le dévouement aux belles-lettres et aux études.

A ces règles générales, d'une validité constante, on ajoutera les précisions rendues nécessaires par les circonstances, envers lesquelles il y aura les mêmes obligations et sanctions.

Voici le texte latin rédigé en 1599, tel que les élèves du XVIII° siècle le reçoivent en main propre :

Regulae pro Auditoribus exterioribus Societatis Jesu :

1. Qui discendi causa Societatis Jesu Gymnasia frequentant, intelligant: Deo juvante non minus curatum iri pro Viribus, ut pietate caeterisque virtutibus, quam ut ingenuis artibus Discipuli imbuantur.

2. Discipulorum quisque eam classem frequentabit, quae illi post praevium examen a praefecto studiorum asisignabitur.

3. Singulis saltem mensibus omnes peccata sua confitebunt, ac Missae sacrificio quotidie intererunt statuta hora; similiter et Concioni diebus dominicis et festis.

4. Explicationi catechismi singulis hebdomatibus omnes intererunt, ejusque Compendium ediscent, prout a Magistratis fuerit pro singulis classibus per capita constitutum.

5. Nemo ex nostris discipulis gymnasium cum armis, gladiis, pugionibus vel cultris, aut aliis hujusmodi quae pro locis et temporibus interdicta fuerint, ingrediatur.

6. Abstineant omnes a Juramentis, exsecrationibus, contumeliis, injuriis, detractionibus, mendaciis; item a lectione librorum prohibitorum, et frequentatione locorum noxiorum vel suspectorum, que a praefecto scholarum interdicta fuerint, denique ab omnibus rebusque honestati morum adversantur.

7. Intelligant, in iis, quae ad mores et studia bonarum artium spectant, cum praecepta aut admonitiones minus proderunt, Magistros Correctoris opera in ipsis puniendis usuros. Qui autem poenas recusaverint, aut spem emendationis non ostenderint, aut caeteris molesti, sive exemplo suo perniciosi fuerint, sciant, se ex nostris scholis esse dimittendos.

8. Omnes suis quique magistratis obtemperent, rationem vero studendi ab ipsis praescriptam, tam in scholis, quam domi, quam diligentissime servent.

9. Serio ad studia animum, et constanter applicent; sint in scholis mature frequentandis assidui, in audiendis et recolendis lectionibus diligentes; quodsi quid minus assequuntur, aut si de quopiam dubitent, Magistrum consulant.

10. In scholis necquidquam huc vel illuc vagentur, sed in suis quisque subselliis, locisque modeste ac silenter sibi ac suis rebus attendant; neque schola egrediantur, nisi facta a Magistro exeundi potestate.

11. Scamna, cathedrum, subsellia, parietes, januas, fenestras, neque aliud quidquam pingendo, scribendo, sculpendo, incidendo, aut alia quavis ratione non notent, neque deturpent.

12. Pravas aut suspectas consuetudines et consortia fugiant; eumque iis tantummodo conversentur, quorum exemplo et consuetudine in litterarum studio virtutumque proficiant.

13. A libris perniciosis et inutilibus legendis prorsus abstineant; neque ad publica spectacula, neque ad supplicium reorum, nisi forte haereticorum, eant; neque personam ullam Externorum scena agant, nisi data prius a Magistris, et a Praefecto gymnasii licentia.

14. Sincerum animum, purumque, ac divinis legibus summa diligentia obtemperare nitantur. Dei vero, ac ss. Virginis Deiparae, caeterisque Sanctis persaepe atque ex animo sese commendent; Angelorum quoque opem assidue, praecipue vero Angeli Custodis inplorent. Modestiam tum alibi semper, tum in Templo atque in schola potissimum servent.

15. In omnibus denique rebus et actionibus ita se gerant, ut facile quisque intelligat, eos non minus virtutum, vitaeque integritatis esse quam litterarum doctrinaeque studiosos.

Hisce statutis generalibus atque perpetuis quae temporum ratio injungenda, addendave postulaverit, adjicientur, eadem vel consimili sub poenarum sanctione servanda.

Ces règles mettent en relief le désir de faire naître à l'intérieur du collège une atmosphère de confiance, d'honnêteté, une atmosphère chrétienne de charité. On le voit à la lecture, tous ces préceptes

ne concernent aucunement les habitudes de chaque jour dans le domaine de la discipline interne au collège. Ceci est laissé à la décision des différents recteurs, qui doivent bien sûr composer avec les traditions écrites et orales de chaque école, avec la coutume en usage sur place, souvent bien adaptée aux circonstances.

Il est intéressant de considérer de plus près quelques détails du règlement spécifique des collèges de la province de Germanie supérieure, qui par ailleurs reflète ce qui se fait dans les autres provinces des pays allemands.

Un premier point tout a fait significatif de la mentalité de l'époque est la séparation entre les nobles et les autres élèves. Contrairement aux protestants qui demandent à leurs élèves d'observer tous la même loi, façon détournée d'exiger des jeunes nobles qu'ils renoncent à leurs privilèges durant leurs études, les jésuites non seulement conservent, mais mettent en relief le rôle et la place de la noblesse. Une partie des élèves loge comme on sait à l'internat. Une aile du bâtiment est réservée aux seuls garçons issus de la noblesse. On l'appelle la "Pagerie", c'est un peu la demeure des princes. Beaucoup de privilèges y sont attachés. Il arrive ainsi que ces étudiants amènent avec eux un condisciple un peu plus jeune et de condition modeste, qu'ils appellent leur "famulus", leur valet, et qu'ils logent gratuitement en échange de quelques services matériels sous le contrôle des pères.

Pour ce qui est des caractéristiques de la vie de tous les jours, il est de règle que les jeunes nobles allant en classe au collège conservent leur droit de préséance et quittent l'église les premiers à la fin des offices, les autres sortant derrière eux. Le jour de Pâques, ils communient également les premiers, recevant les saintes espèces des mains du célébrant avant même les autres membres de l'ordre, pères et frères, assistant à l'office. Lorsqu'ils sont au "Lyzeum", on les dispense parfois d'aller à la messe tous les jours[1]. Dans la salle des fêtes, ils occupent les premières places. Lors des cérémonies solennelles, leur place, leur vêtement, leur attitude même doit les différencier des autres. Quelqu'un joue même de la trompette lorsqu'ils entrent dans la salle. Lors des processions et des grandes fêtes religieuses, ce sont eux qui servent à l'autel.

---

[1] C. Prantl, Geschichte der Ludwig-Maximilian-Universitat in Ingolstadt, Landshut, München, München, 1872, tome I, p. 365.

Ils peuvent en tout temps porter des cheveux longs, ce qui n'est permis aux autres élèves que dans le cas où ils apporteraient au recteur une attestation de leur médecin, pour raisons de santé. Au lieu de porter un manteau de couleur bleue comme tous les étudiants, le leur est rouge avec une bordure dorée. Ils ont également un bulletin de notes où la présentation et les formulations sont spécifiques.

La Compagnie a bien le souci de faire respecter au collège les structures sociales du dehors, non seulement pour les conserver, mais pour les valoriser et donner aux jeunes nobles une nette conscience de leur rang, dans une société ordonnée selon l'état de chacun. On a même établi à l'église une distinction entre les élèves et le reste de l'assemblée au fameux Tricoronatum - le collège des trois rois mages - de Cologne. Les uns ecoutent le prêche assis, pendant que les autres restent debout !

Parmi les autres usages en vigueur au collège, certains encore retiennent l'attention. La punition corporelle existe : même si elle est rare, dépassée dans l'esprit du XVIII° siècle, la punition au cachot se donne encore. Mais il s'agit surtout là d'un bon moyen de dissuasion. Il arrive néanmoins que des élèves y fassent de brefs séjours, parfois pour y recevoir le fouet, des mains du concierge de l'ecole, jamais de celles d'un religieux[1].

Dans le domaine des livres en circulation dans l'établissement, un contrôle systématique est exercé par les préfets, pour déceler titres et auteurs condamnés soit par l'"Index", soit par les pères eux-mêmes. Les livres ne doivent jamais faire perdre de temps aux élèves en traitant de sujets futiles, ils ne doivent servir qu'à travailler. Les pères quant à eux possèdent les livres frappés de l'interdit romain, en particulier les ouvrages édités par les protestants, introuvables en pays catholiques, sauf chez les jésuites qui les estiment nécessaires à leur propre information. Toute une partie de l'immense bibliothèque baroque de l'université de Dillingen s'appelle ainsi "Bibliotheca librorum prohibitorum", la bibliothèque des livres interdits.

Le règlement des collèges jésuites du XVIII° siècle s'efforce de poser des jalons, de montrer où sont les limites du possible. Le texte

---

[1] B. Duhr, Geschichte der Jesuiten in den Landern deutscher Zunge, Munchen, 1928, tome IV, p. 293.

latin du règlement parle à plusieurs reprises des cours que les élèves doivent suivre quotidiennement. Ces heures de cours sont réparties tout au long de la semaine, le matin et l'après-midi, sauf le jeudi et le dimanche. Le travail est régulier et chaque samedi sert à résumer, répéter et contrôler le travail accompli dans la semaine. Le travail personnel en etude ne doit jamais être trop important par rapport au travail en classe[1]. Chaque semaine, le jeudi sert de pause, c'est une vieille tradition des jésuites allemands.

Le chateau de Kissing, avec l'emblème des jésuites. "Villa" du collège d'Augsbourg.

---

[1] F. Charmot, La pedagogie des jésuites, Paris, 1951, pp. 165s.

Les pères se rendent souvent à la campagne, dans les fermes qu'ils possèdent sur des terrains agricoles ou des vignes[1], dans des petits châteaux ou couvents qui leur ont été donné, ou bien dans des villages ou sur des terres qu'ils possèdent. D' où le nom de "Villa", directement tiré de son emploi latin. Les pères et les élèves y passent la journée à se reposer, en appréciant le charme et le calme de la campagne, ce qui a donné au jeudi le nom de "Villatag" dans les collèges. Aujourd'hui encore, le jeudi est traditionnellement un jour de semi-repos dans la plupart des maisons jésuites d'Allemagne. Ainsi, au collège de St. Blasien en Forêt-Noire, les élèves ont une heure de classe en moins, ce qui permet d'organiser pour l'après-midi une activité plus importante. Quant au cuisinier, il prépare chaque semaine ce jour-là du gâteau pour tout le monde.

A Munich, les "Villae" sont situées à Ebersberg, un prieuré donné aux pères en 1595, et à Warnberg, un château offert en 1597, tous deux par Wilhelm V[2]. Un endroit sur la colline s'appelle encore aujourd'hui "Baldehöhe", du nom du père Jakob Balde, célèbre pour son oeuvre lyrique.

A Innsbruck, les pères vont à la "Weiherburg" depuis 1681 et au "Taxerhof" près d'Aldraus, acquis en 1694[3], à Ingolstadt au couvent de Biburg[4]. A Fribourg-en-Brisgau, les pères occupent le château de Merzhausen, qu'ils ont racheté à bas prix à une famille noble. Ils parlent de "toparchia", de "unser Dorf", à tel point que le provincial leur demande en 1673 de mieux traiter les habitants pour la bonne réputation de la Compagnie[5]. Ils ont aussi des propriétés en Alsace, Saint-Ulrich, Saint-Morand près d'Altkirch et surtout l'abbaye d'Ölenberg[6], qui appartenait aux clercs réguliers de saint Augustin et qui fut donnée à la Compagnie le 7

---

[1] K. Wolf, Das Landshuter Gymnasium von seinen Anfangen bis zur Aufhebung des Jesuitenordens (in : Verhandlungen des historischen Vereins für Niederbayern, Bd. 62, S. 1-178, Landshut, 1929, p. 76).

[2] S. Häfner, 400 Jahre Wilhelmsgymnasium, München, 1959, p. 50.

[3] G. Mraz, Geschichte der Theol. Fak. der Universität Innsbruck von ihrer Grundung bis zum Jahre 1740, Innsbruck, 1968, p. 103.

[4] L. Boehm, Ludwig-Maximilian-Universität 1472-1972, Berlin, 1972, p. 154.

[5] T. Kurrus, Die Jesuiten an die Universität Freiburg i. B. 1620-1773, Freiburg i. B., 1963, tome I, p. 95.

[6] Aujourd'hui abbaye cistercienne.

août 1726 par le pape Urbain VIII[1]. Ces trois propriétés constituaient également des sources de revenus pour le fonctionnement du collège.

Bien des collèges de la province de Germanie supérieure possédaient davantage que celui de Fribourg. Voici la liste des terrains possédés par les pères à Augsbourg. On a indiqué pour mieux se repérer l'actuel "Landkreis" où se trouve chacune des communes. On s'aperçoit que les propriétés étaient situées parfois assez loin de l'institution, et même au-delà des collèges voisins[2].

Village ou lieu-dit	"Landkreis"
Adelzhausen	Aichach-Friedberg
Aindling	id.
Aulzhausen	id.
Achsheim	Augsbourg
Batzmuhle	Aichbach-Friedberg
Biburg	Augsbourg
Brugger	Aichbach-Frieberg
Ebersried	Dachau
Edenhausen	Aichbach-Friedberg
Egenburg	Dachau
Eppisburg	Dillingen
Freienried	Aichbach-Friedberg
Friedberg	id.
Hadersried	Dachau
Hausen	Aichbach-Friedberg
Honsolgen	Ostallgau
Kissing	Aibach-Frieberg
Lechhausen	Augsbourg
Merching	Aichbach-Friedberg
Margenthau	id.
Mering	id.
Neusass	Augsbourg
Nordendorf	id.
Oberumbach	Dachau
Ostendorf	Augsbourg
Ottomuhl	Aichbach-Friedberg
Petersdorf	id.
Rederzhausen	id.
Ried	id.
Sinchenried	id.
Statzling	id.
Tegernbach	Furstenfeldbruck
Westendorf	Augsbourg

[1] T. Kurrus, Die Jesuiten an der Universitat Freiburg i. B. 1620-1773, Freiburg i. B., 1963, tome I, p. 165.
[2] M. Baer, Die Jesuiten in Augsbourg, München, 1982, p. 58.

Wiffertshausen	Aichbach-Friedberg
Willishausen	Augsbourg
Wollbach	id.

Chaque année d'étude est caractérisée dans les colleges par le travail plus approfondi d'une matière principale, qui occupe à elle seule quasiment tout l'emploi du temps. Les élèves assistent selon leur classe aux cours qui leur sont prescrits. Ils ne choisissent pas leurs matières, ce qui vient du fait qu'Ignace de Loyola ayant étudié à la Sorbonne selon ce principe, le "modus parisiensis", il l'adopte ensuite pour les établissements de la Compagnie, plutôt que le "modus italicus", où les étudiants pouvaient choisir comme dans les universités allemandes, les matières qu'ils désiraient. Certainement voyait-il dans le "modus parisiensis" une méthode plus rigoureuse, plus exigeante et plus sûre pour l'avenir. Et de fait, ce choix de départ a fortement marqué le déroulement des études dans la Compagnie. Peut-être est-il plus favorable pour diriger et soutenir l'activité de l'élève. Il faut mentionner aussi que celui-ci doit prendre des notes, au cas où le professeur ne ferait rien écrire de particulier. On indique que c'est une des contreparties exigées à la gratuité de l'enseignement[1].

Pour noter ses élèves, le professeur a le choix entre six appréciations bien définies :

- 1	- optimus	- très bon	- AA[2]
- 2	- bonus	- bon	- A
- 3	- mediocris	- moyen	- E
- 4	- dubius	- critique	- I
- 5	- retinendus	- insuffisant	- II
- 6	- rejiciendus	- inadmissible	- IO

Chaque samedi, une répétition des cours de la semaine a lieu sous forme de résumés, d'interrogations, mais surtout de "concertationes" ou "disputationes"[3]. A l'université, il y avait jusqu'à cinquante exercices de ce type en une journée (c'est l'"actus parvus", qu'il

---

[1] J. Probst, Geschichte der Universität Innsbruck, Innsbruck, 1869, p. 48.

[2] A droite : les six mêmes appréciations notées avec l'antique système des voyelles, tel qu'il existe encore actuellement dans certains collèges de la Compagnie (Cf. Ephémerides et règlements 1989-1990, collège Saint-Joseph de Reims, p. 10).

[3] A. Aign, Geschichte des Gymnasiums Passau, Passau, 1962, p. 41.

faut distinguer du solennel "actus major" où l'on invitait des personnes de l'extérieur), le "defendens" devait défendre sa thèse devant les "argumentantes" ou "opponentes"[1].

Pour monter en classe supérieure, chaque élève se soumet à un examen. Curieusement, il a lieu à la rentrée scolaire, après les vacances annuelles. Ce qui oblige bien entendu à une grande discipline dans le travail et dans l'acquisition du savoir. C'est d'après les résultats à cette sorte d'examen d'entrée renouvelé chaque année que l'on redouble ou non une classe. L'examen se passe en deux étapes[2]. Les épreuves écrites ont toutes lieu dans la même matinée et commencent à 6 heures. Puis viennent les épreuves orales, un professeur interroge une dizaine d'élèves à la fois pendant 90 minutes et se forge ainsi une opinion sur chacun d'eux. Tout doit être terminé au coucher du soleil, où l'on annonce avec tambours et trompettes les résultats[3].

Dans les universités jésuites comme ingolstadt ou Dillingen, le cérémonial est encore plus solennel, on est en manteau et gants blancs dans l'église pour le Te Deum. Le candidat se prépare plusieurs jours à l'avance, et rend visite avec quelques camarades à chacun de ses professeurs avant le grand jour, la sainte Catherine, la fête de l'Immaculée Conception ou la saint Ignace (pour obtenir le baccalauréat en théologie, il fallait les ordres mineurs et pour la licence ou le doctorat, l'ordination sacerdotale[4]).

Cette épreuve annuelle demande certainement des aptitudes sérieuses. Il est étonnant de voir à quel point cet examen se veut indépendant des résultats obtenus pendant l'année scolaire passée, et même des récompenses que les élèves ont pu obtenir à la distribution des prix...

Lorsqu'un élève a terminé son cycle d'études ou quitte le collège en cours de route, il reçoit du recteur un certificat de sortie. Si l'on

---

[1] G. Mraz, Geschichte der Theol. Fak. der Universitat Innsbruck von ihrer Grundung bis zum Jahre 1740, Innsbruck, 1968, p. 133.

[2] W. Bauer, Aus dem Diarium Gymnasii SJ Monacensis, München, 1878, p. 30.

[3] Issue de cette tradition, la fameuse distribution des prix de Kremsmünster, chaque année depuis 1647, pendant laquelle les moines professeurs revêtent cape et haut-de-forme, une cérémonie haute en couleurs aujourd'hui encore, héritée des réformes scolaires du père abbé Plazidus Buechauer inspirées directement des jésuites, dont il utilisait les propres livres de classe.

[4] F. v. Krones, Geschichte der Karl Franzens Universitat in Graz, Graz, 1886, p. 367.

reprend par exemple celui de Leopold Mozart à St. Salvator d'Augsbourg, daté de 1736, il est particulièrement intéressant de constater que toute une série de louanges devant concerner l'élève en question sont pré-imprimées. Il ne reste pratiquement plus au recteur qu'à écrire le nom de l'étudiant, la dernière classe suivie, qu'à dater et signer le document[1]. Cela montre à la fois la réputation d'un établissement de ce type, de ses maîtres et de ses élèves dans le contexte social de l'époque, et cette ancienne habitude des pères - révélatrice elle aussi de l'esprit ignacien (le présupposé de bienveillance...) - d'oublier lorsqu'un élève les quitte, qu'il a pu les ennuyer pendant des années et de ne plus voir en lui que ses bons côtés.

[1] Fac simile, Mozartshaus, Augsbourg.

Fac simile du certificat de sortie de Leopold Mozart (1736, Augsbourg)

Gruß dem wohlwollenden Leser !

Dem von uns scheidenden

ansehnlichen und gelehrten Herrn Leopold Mozart

geben wir vorliegendes Schreiben mit auf dem Weg, mit dem wir bezeugen, dass eben der selbe, an diesem katholischen

Lyceum, nachdem er mit grossem Lob und Erfolg die Humanoria absolvierthatte, während des gegenwärtigen Schuljahrs mit überaus lobenswertem Erfolg den Studium der Dialektik in welcher er das gewöhnliche Examen ablegte, endlich bis zum Monat Juni die Vorlesungen aus allgemeiner Physik

obgelagen sei. Was seine Sitten betrifft, so zeigte er solche, die würdig sind, ihn selbst zu empfehlen, von Ehrfurcht gegen die Oberen und Ehrerbietung gegen Vorgesetzte. Er verdient demnach dem Wohlwollen und der Gunst aller, an die er sich wenden wird,

überall verdientermassen

empfohlen zu werden. Da Urkund dessen haben wir dieses Schreiben, mit eigener Hand unterzeichnet und mit dem üblichen Siegel des Collegiums versehen übergeben.

Augsburg, 4. Aug. Anno 1736
Joseph Schmacher SJ

Comment sont organisées les vacances dans les collèges du XVIII° siècle ? Il y en a peu et elles sont de courte durée, mais l'année est parsemée de jours fériés. La durée des grandes vacances oscille entre deux semaines au début du siècle, et quatre vers la fin. Elles ont lieu vers la fin de l'été, au cours du mois de septembre, et portent le nom de "recreatio autumnalis". C'est à ce moment-là que certains étudiants faisaient des voyages, passant par les monastères, où ils étaient certains qu'on leur donnerait le gîte et le couvert. Ils pouvaient parfois y passer une semaine entière[1]. C'est là que les pères gagnent la campagne, et font leurs huit à dix jours d'exercices spirituels obligatoires. La fête de Noël s'accompagne de trois ou quatre journées de congé, le carnaval de deux ou trois, Pâques des deux semaines entre les Rameaux et le dimanche de Quasimodo. Pour le reste, ce sont les fêtes civiles et religieuses qui servent de pause aux élèves et aux professeurs. Il faut noter qu'elles sont nombreuses, puisque leur nombre peut aller jusqu'à 40. Ce sont autant de journées où il n'y a pas de classe, réparties ainsi au long de l'année.

Les vacances sont un peu plus longues dans les universités que dans les collèges, puisque l'année commence au premier jour ouvrable qui suit la fête des saints Simon et Jude, le 28 octobre, et se termine le 24 août (le "Bartholomäustag"). Les jours de congé sont plus nombreux aussi : dimanches et fêtes, chaque jeudi (Villatag), le jour anniversaire de l'élection du recteur, le jour des morts, le matin pendant la neuvaine de l'Ascension, les quatre fois dans l'année où la messe était célébrée pour les anciens étudiants, les jours de la fête des patrons du diocèse, les jours de marché et de visite officielle des autorités civiles[2].

---

[1] C. Grober, Geschichte des Jesuitenkollegs in Konstanz, Konstanz, 1904, p. 258.

[2] G. Mraz, Geschichte der Theol. Fak. der Universität Innsbruck von ihrer Gründung bis zum Jahre 1740, Innsbruck, 1968, p. 134.

2.1.3. La question fondamentale de l'internat.

Dans les pays d'Allemagne du Sud, les collèges de la Compagnie sont habituellement dotés d'un internat au XVIII° siècle. Cela n'a pas toujours été le cas, et tout au long de l'histoire des collèges, la présence ou non d'un internat est une question débattue avec passion. Selon que les élèves soient internes ou seulement externes, la pédagogie change en effet du tout au tout, l'atmosphère de la maison et le type d'action des pères ne sont plus les mêmes non plus.

Curieusement, la Compagnie n'a pas davantage cherché à favoriser l'internat qu'elle n'avait recherché au départ l'extension des collèges : lorsqu'ils n'étaient qu'une petite dizaine dans le monde, vers 1550, les collèges n'avaient pas d'autre but que la formation scolaire et universitaire des novices et scolastiques. Ils avaient été ouverts pour la formation spécifique d'élèves eux-mêmes religieux, se préparant à faire leurs vœux ou à leur ordination, qui ne formaient avec leurs professeurs qu'une seule communauté au sens strict. Tous habitaient sous un même toit.

Ignace de Loyola souhaitait d'abord que ses compagnons ne se consacrent point aux tâches d'enseignement, mais avant tout à la prédication contre l'extension du protestantisme et hors d'Europe, à la mission. Peu à peu cependant, les demandes affluent à Rome, de plus en plus pressantes, pour que de jeunes laïcs puissent assister aux cours. Quelques pères l'acceptent en 1548 à Messine[1], sous l'impulsion du jeune prince François de Borgia[2]. La réponse de saint Ignace ne se fait pas attendre, "il n'est pas supportable pour la Compagnie de pouvoir prendre soin d'élèves externes (à l'ordre)", écrit-il le 23 février 1551 au père Lejay[3].

Le mouvement reprend et s'amplifie... et les supérieurs généraux finissent par accepter les élèves externes à la Compagnie sous certaines conditions, en particulier que personne ne reste habiter sur place le soir. Les élèves devront rentrer chez leurs parents ou, s'ils demeurent

---

[1] G. Avanzini, Histoire de la pédagogie du XVII° siècle à nos jours, Toulouse, 1981, p. 19.
[2] J. Schröteler, Die Erziehung in den Jesuiteninternaten des 16. Jahrhunderts, Freiburg i. B., 1940, p. 12 (la question se posait alors pour Ingolstadt).
[3] Plus tard supérieur général de la Compagnie.

trop loin, trouver une solution personnelle en logeant par exemple dans des familles de la ville où le collège se trouve établi. C'est surtout la vie personnelle des religieux et la qualité des études des jeunes scolastiques que l'on veut préserver là[1]. Les pères se plaignent aussi du trop grand nombre de garçons mal élevés, sans manières, envahissants, désobéissants, qui sont pour les autres moins des camarades que des tentateurs, et qu'il est impossible de garder, mais même de mettre à la porte sans danger !

On ouvre cependant un premier "collegium externorum" en 1608[2]. Il n'y avait eu pendant toute la seconde moitié du XVI° siècle aucune séparation en classe entre les jeunes jésuites et les autres[3]. De plus en plus, les parents - en particulier les nobles - émettent, le vœu qu'il soit possible d'habiter sur place pendant le temps des études[4], comme le font à Rome les théologiens allemands du "Germanicum". Pour les élèves plus pauvres, cette solution présenterait l'avantage d'une sécurité et d'une protection plus grandes[5]. Plusieurs raisons pratiques poussent les pères à ouvrir alors des internats, les donations qu'ils favorisent certes, mais aussi la "concurrence", si l'on peut s'exprimer ainsi, des oratoriens et des piaristes, plus portés sur ce type d'organisation dans les décennies qui suivent, surtout entre 1690 et 1750[6], et plus proches de la tradition bénédictine ou même protestante.

Les jésuites considèrent quant à eux que l'internat n'est pas absolument nécessaire au seul but poursuivi : rénover l'Eglise de l'intérieur et former des chrétiens pour cela. Et quoique l'internat soit une institution ancienne dans la Compagnie - le premier a été ouvert à Goa en Inde en 1543[7] -, il n'y en a en 1750 que 176 sur les 669 collèges répartis dans le

---

[1] J. Schroteler, op. cit., p. 42.

[2] G. Avanzini, op. cit., p. 19.

[3] K. Erlinghagen, Katholische Bildung im Barock, Hannover, 1972, p. 75.

[4] F. de Dainville, Les jésuites et l'éducation de la société française, Paris, 1940, p. 155.

[5] Les conseils municipaux sont en général opposés à la fondation d'internats, car le logement chez l'habitant favorise justement ceux qui accueillent des élèves (P. Delattre, Les établissements des jésuites en France depuis quatre siècles, Wetteren, 1949, tome I, p. 1435).

[6] F. de Dainville, Les jésuites et l'éducation de la société française, Paris, 1940, p. 160.

[7] J. Schroteler, Die Erziehung in den Jesuiteninternaten des 16. Jahrhunderts, Freiburg i. B., 1940, p. 6.

monde, et proportionnellement davantage dans les pays situés au Nord des Alpes[1].

L'exemple d'Augsbourg est tout à fait significatif de ce développement. Le collège, pendant près de 80 années, n'admet que des externes. Mais en 1661, cédant aux pressions de maintes familles et désirant que les élèves pauvres venus de loin puissent loger décemment - habiter en ville n'était pas vraiment une solution pour eux -, le collège fonde son propre internat, St. Josef, dans une grande maison située non loin du bâtiment principal de St. Salvator. Les familles doivent alors payer une contribution aux frais, mais il est également possible aux élèves de condition modeste de s'en acquitter en chantant ou en jouant d'un instrument de musique lors des offices liturgiques[2].

En fait, une partie seulement des garçons venus de loin sont à l'internat. Les jésuites continuent en effet de favoriser l'habitude de loger en ville, chez les habitants. Un ancien élève de Passau, Michael Denis (1729-1800), fils de magistrat entré en 1747 dans la Compagnie, raconte que le secrétaire de son père avait commencé à lui enseigner le latin à l'âge de huit ans, pour aller deux ans plus tard au collège, en logeant en ville chez l'habitant[3].

On a conservé des listes d'élèves, telle celle-ci de Münstereifel, avec à côté de chaque nom, celui de la famille qui l'héberge[4]. En voici un extrait :

. Schüler Jakob Bachmeir aus Mittelstetten,
  wohnt bei Wittib (Veuve) Hergarten.
. Schüler Winfried Schußler, aus Füssen,
  wohnt bei Groß.
. Schüler Gottfried Dümpelmann aus Diedorf,
  wohnt bei Schwarz.
. Schüler Max Gritschneder aus Müsch,
  wohnt bei Leonhard.

---

[1] Il y a à cette date 13 internats sur les 91 collèges français, une proporton bien moindre qu'au XIX' siècle (P. Delattre, Les établissements des jésuites en France depuis quatre siècles, Wetteren, 1949, tome I, p. 4436).

[2] M. Baer, Die Jesuiten in Augsburg, München, 1982, p. 69.

[3] A. Aign, Geschichte des Gymnasiums Passau, Passau, 1962, p. 131.

[4] H. Küpper, Das St. Michael- Gymnasium zu Münstereifel, Münstereifel, 1975, p. 13.

. Schüler Georg Kappeler aus Neuenburg,
wohnt bei Ramsperger.
. Schüler Peter Waibl aus Hausbergen,
wohnt bei Pramassing, spater bei Mühlfeit.

Dans bien des cas, le développement de l'internat dans les régions d'Allemagne du Sud est similaire. Ce n'est qu'en 1708 qu'on ouvre l'internat St. Pauli à Ratisbonne[1], en 1731 celui de Burghausen[2] pour 30 élèves[3], en 1725 Saint François-Xavier à Straubing pour 25 élèves[4], grâce aux donations du prince-électeur, en 1638 Saint Philippe Néri à Passau[5] pour 35 élèves[6], en 1729 celui de Landshut pour 70 élèves dont la majorité était d'ailleurs des nobles. Alors que partout, les collèges étaient implantés depuis déjà longtemps.

Il faut encore noter qu'ici ou là, des raisons plus particulières ont fortement contribué à la mise en place de la nouvelle structure. A Dillingen par exemple, on met en place à côté du "Konvikt St. Josef" pour les laïcs et du "Konvikt St. Hieronymus" pour les clercs (celui de l'évêque), un troisième internat, celui du séminaire pontifical, où l'on entrait en rhétorique[7], après huit jours de retraite, et chantait chaque jour la litanie des saints pour le pape[8].

A Linz, on ouvre en 1710 un second collège, le célèbre "Nordicum", ou collège des Trois saints rois Eric de Suède, Kanut de Danemark et Olaf de Norvège, pour les réfugiés scandinaves. L'idée était de former des prêtres pour les renvoyer dans leur pays d'origine. L'internat compte en 1731 28 élèves, dont huit jeunes aristocrates scandinaves[9].

---

[1] B. Duhr, Geschichte der Jesuiten in den Ländern deutscher Zunge, München, 1928, tomeIV, p. 278.
[2] C. Cammerer, Kurzer Ruckblick auf die Geschichte des Kgl. humanistischen Gymnasiums Burghausen, Burghausen, 1897, p. 6.
[3] H. Faltermayer, Geschichte des Studienwesens in Burghausen mit Rückblick auf die Gesammtentwicklung des Mittelschulwesens in Bayern, Burghausen, 1892, p. 36.
[4] L. Koch, Jesuitenlexikon, Paderborn, 1934, p. 1707.
[5] Ibid., p. 1385.
[6] B. Duhr, Geschichte der Jesuiten in den Ländern deutscher Zunge, München, 1928, tome IV, p. 373.
[7] T. Specht, Geschichte der Universität Dillingen und der mit ihr verbundenen Lehr- und Erziehungsanstalten, Freiburg i. B., 1902, p. 426.
[8] Ibid., p. 431.
[9] B. Duhr, op. cit., p. 379.

A Munich enfin, Canisius voulait dès 1561 une maison pour accueillir les étudiants pauvres. Ce n'est qu'en 1574 que commence l'histoire de la "Domus Gregoriana", le jour où le prédicateur de la cour, le père Johannes Confluentinus, réussit à faire donner à Albrecht V 400 florins au terme d'un sermon de carême ! En 1587, plus de cent nobles fréquentaient la maison, dont les familles prenaient en charge une quarantaine de "pauperes". Mais les pères s'y retrouvent mal, "les préfets sont difficiles à trouver, les élèves cherchent par tous les moyens à s'évader, font moins de progrès que les garçons externes en savoir et en piété, colportant un peu partout des bruits sur les moeurs des pères et leur âpreté au gain"[1].

Le provincial Paul Hoffäus demande en 1585 que les deux internats de Munich et Dillingen soient supprimés, au moins Munich en tout cas. Pour toute réponse, le duc fait agrandir la maison trois ans plus tard. Il faudra attendre 1597 au père provincial pour parvenir à ses fins.

Les élèves restent ainsi dans leur très grande majorité des externes. La Compagnie n'a jamais considéré l'internat comme nécessaire à sa pédagogie, mais elle a profité de l'état de fait pour en développer les avantages. Les élèves vivent continuellement au collège. C'est une chance pour les éducateurs. Mais l'institution elle-même est tellement étrangère aux principes de l'idéal éducatif éclairé ! Joseph II prendra d'ailleurs en 1782 la décision de supprimer tout internat religieux[2] (à Vienne[3], on comptait parmi les anciens du prestigieux "Pazmaneum" 6 prêtres martyrs canonisés, 1 cardinal, 3 archevêques, 37 évêques, 40 pères abbés, 37 chanoines, plus de 100 docteurs en théologie et 400 docteurs en philosophie[4]...

Il faut cependant noter que les jésuites ont au XVIIIe siècle un système structuré de telle façon que les élèves ne soient pas enfermés. Par principe, même si chacun trouve sur place tout ce qui est nécessaire à sa vie matérielle et à sa formation intellectuelle, son horizon ne doit pas s'arrêter aux murs de l'établissement, il ne doit pas être totalement sépare

---

[1] S. Häfner, 400 Jahre Wilhelmsgymnasium, München, 1959, p. 74.

[2] Alfons Mandorfer, 1200 Jahre Kremsmünster (Die Stiftsschule, S. 147-193), Kremsmünster, 1977, p. 179.

[3] 50 "pauperes" y étaient logés gratuitement à St. Joseph.

[4] B. Duhr, Geschichte der Jesuiten in den Ländern deutscher Zunge, München, 1928, tome IV, p. 352.

du monde extérieur, ce qui s'oppose nettement aux usages protestants, où la discipline est bien plus stricte.

L'internat du XVIII° siècle, bien différent de celui du XIX° ou même du XX° siècle, ne fait pas constamment appel à la férule de l'éducateur. L'organisation de l'ensemble repose au contraire sur la répartition des responsabilités. C'est une école de la sociabilité, où l'on compte beaucoup sur la pratique de la confiance mutuelle et du travail en équipe dans la vie quotidienne. La fonction du règlement intérieur et de l'horaire de la semaine est surtout d'exercer la volonté, de faire acquérir à chacun de bonnes habitudes dans le travail et la vie personnelle.

C'est à partir du moment où l'internat existe au collège que l'on peut développer, à partir d'un noyau solide de quelques élèves plus engagés, les prestations musicales, les représentations théâtrales de qualité et bien d'autres activités analogues. Ce qui constitue un avantage de taille.

2.2. La vie quotidienne à l'école.

2.2.1. L'horaire des élèves.

Entre deux périodes de vacances, beaucoup de journées se ressemblent dans la vie quotidienne des colleges. Dans la semaines, seuls le dimanche et le jeudi viennent divertir un peu de l'habitude, on n'y a pas classe et l'on est autorisé à parler sa langue maternelle, délaissant pour quelques heures l'usage obligatoire du latin. Ajoutés à cela, les congés exceptionnels pour trop grandes chaleurs, "Hitz-" ou "Hundsferien"[1], appelées aussi "Canicularferien"[2], et les nombreux jours fériés des fêtes religieuses, même mineures, qui augmentent encore avec la canonisation de nombreux jésuites[3].

---

[1] G. Hover. Da riecht's nach Jesuitenpulver. Frankfurt, 1972, p. 35.

[2] A. Aign. Geschichte des Gymnasiums Passau, Passau, 1962, p. 69.

[3] Ci-dessous la liste des jours de l'année où l'on célèbre les jésuites canonises :

19 janvier :	Bx. Jacques Salès, Guillaume Saultemouche, Melchior Grodecz, Etienne Pongracz, Ignace d'Acevedo et Jacques Bonnand, martyrs.
04 février :	St. Jean de Brito, martyr. Bx. Rodolphe Aquaviva, Fraçois Pacheco, Charles Spinda, Jacques Berthieu et Léon Mangin, martyrs.
06 février :	St. Paul Miki, martyr.
15 février :	Bx. Pierre de la Colombière.
27 avril :	St. Pierre Canisius.
16 mai :	St. André Bobola, martyr.
21 juin :	St. Louis de Gonzague.
1° juillet :	Sts. Bernardin Realino, Jean-François Régis et François de Hieronymo. Bx. Antoine Baldinucci.
31 juillet:	St. Ignace de Loyola.
02 août :	Bx. Pierre Favre ("Peter Faber" en allemand).
09 septembre :	St. Pierre Claver.
17 septembre :	St. Robert Bellarmin, évêque et docteur de l'Eglise.
03 octobre :	St. François de Borgia.
14 octobre :	St. Jean Ogilvie.
19 octobre :	Sts. Jean de Bréboeuf et Isaac Jogres, martyr.
31 octobre :	St. Alphonse Rodriguez
05 novembre :	Tous les saints de la Compagnie de Jésus.
13 novembre :	St. Stanislas Kostka.
14 novembre :	St. Joseph Pignatelli.
16 novembre :	Bx. Roch Gonzales et Jean de Castillo, martyrs.

L'habitude s'était prise également de donner un jour de congé à l'occasion de la visite de personnages de la vie publique. Ainsi à Amberg en 1747, deux jours sont donnés pour la visite de Maria-Antonia, la fille de l'empereur Charles VII, et d'Anne-Sophie, fille du prince-électeur Max-Joseph[1].

Il arrivait aussi que des visiteurs fassent pression sur le recteur pour qu'il donne des journées supplémentaires. En 1672, le "kurfürstliche Kommissar" demande à Amberg trois après-midi, le recteur les répartit les 5, 9 et 16 février. Il y eut sept jours donnés en 1697 par trois visiteurs le même jour, trois pour le chancelier, trois pour le gouverneur, un pour certain Herr v. Hartenstein[2].

Lorsque l'armée remporta le 5 août 1716 la victoire de Karlowitz sur les Turcs, on partit tout simplement et sur le champ en vacances[3] !

Qu'en est-il en fait de cette vie quotidienne faite à la fois des grands jours, aux divertissements fastueux, et des jours ou rien de particulier ne se passe ?

Pour faciliter la vie en commun, la mise en place d'un horaire auquel tous se tiennent est souvent nécessaire. Dans une école avec un internat, c'est indispensable. Les pères de la Compagnie se servent d'un horaire inspiré des règles romaines de 1586 et 1599, le "Ratio atque institutio studiorum SJ". Ils ont en même temps acquis de l'expérience et peuvent proposer un horaire assez simple qui, sans préciser chaque activité dans ses détails, demande un certain sens de l'effort et de la volonté.

Voici l'horaire quotidien auquel sont astreints les élèves[4]:

---

26 novembre :	St. Jean Berchmans.
1° décembre :	Sts Edmond Campion et Robert Southwell, martyrs.
03 décembre :	St. François Xavier.

[1] H. Batzl, Geschichte des Erasmus-Gymnasiums Amberg, Amberg, 1976, p. 38.
[2] Ibid., p. 39.
[3] Ibid., p. 39
[4] H. Faltenmayer, Geschichte des Studienwesens in Burghausen mit Rückblick auf die Gesammtentwicklung des Mittelschulwesens in Bayern, Burghausen, 1892, p. 36.

5h.00	Lever, suivi d'un quart d'heure de prière.
5h.30	Etude en silence.
6h.45	Messe.
7h.30	Classe.
10h.00	Repas de la mi-journée ("prandium").
10h.30	Exercices corporels.
12h.00	Etude en silence.
13h.15	Classe (contenu du cours laissé ici au libre choix du professeur).
16h.00	Récréation libre.
16h.30	Etude en silence, "destinée spécialement aux muses".
18h.00	Repas du soir.
18h.30	Récréation libre.
20h.00	Lecture.
20h.30	Examen de conscience, suivi à 20h.45 de la récitation du psaume 50.
20h.45	Coucher.
21h.00	Grand silence.

Ce qui frappe d'emblée à l'étude de cet horaire, ce sont les dix heures consacrées quotidiennement au travail, après les huit heures de sommeil. Les élèves assistent à cinq heures et quart de classe, réparties entre matin et après-midi. Il est intéressant de voir comment la classe de l'après-midi est laissée au libre choix du professeur, alors que celle du matin est consacrée à l'acquisition des connaissances du programme.

Il y a quatre heures d'étude journalière, ce qui est assez long par rapport aux heures d'enseignement, deux heures et demie servent à la reprise du cours, astucieusement placées juste avant le retour en classe. L'heure et demie d'étude du soir - un détail pittoresque, elle est là pour les muses... - est observée moins rigoureusement, les élèves de rhétorique en sont dispensés et pour les autres, cela se passe souvent à la maison...

En dehors du travail scolaire, trois heures sont consacrées à la détente. Les élèves s'adonnent obligatoirement à une heure et demie d'exercices corporels, après le "prandium", le repas de la mi-journée. Les

exercices religieux consistent en un temps de prière, le matin et le soir, et la messe quotidienne[1].

A l'internat, les élèves ont en principe huit heures de sommeil. Les vêtements sont changés chaque semaine, les draps toutes les trois semaines en hiver, toutes les deux semaines en été[2]. L'heure de ménage a lieu le samedi, tout le monde y participe, les religieux comme les élèves, chacun dans son domaine. Les élèves peuvent sortir tous les jours pendant les temps de pause pour se divertir en ville. Ils le font bien sûr davantage le dimanche et le jeudi, où l'on travaille de façon moins intensive.

Quant aux externes, ils viennent au collège seulement pour la classe, en arrivant pour 7h.30 le matin. Ce qui pour l'époque n'est d'ailleurs pas si tôt, puisqu'à l'université, si l'on prend l'exemple d'Ingolstadt, les cours sont donnés à 6h.00, 8h.00 et 14h.00 l'été, à 7h.00, 9h.00 et 14h.00 l'hiver[3].

Au chapitre de la nourriture et des repas, il faut noter que, réagissant contre une pédagogie où l'on nourrit l'élève pour le moins cher possible - avant les jésuites, on était même souvent assis par terre dans les écoles de Bavière, sur de l'herbe en été, de la paille en hiver - , les pères donnent une nourriture qu'ils veulent saine et abondante[4]. L'usage de la fourchette s'est également répandu depuis la fin du siècle précédent et il y a traditionnellement deux entrées et deux desserts aux jours de fête. On a pu conserver certains menus, leur planification est toujours hebdomadaire.

A noter dans cette liste de repas parfois pittoresque, l'abondance de la viande en général et la richesse du repas dominical. On

---

[1] Nous disposons de textes plus anciens encore, où sont parfois évoqués des souvenirs de collège, ainsi pour la France, Henri de Mesmes au XVI' siècle à Toulouse : "Nous étions debout à quatre heures et ayant prié Dieu, allions à cinq heures aux études, nos gros livres sous le bras, nos écritoires et nos chandeliers à la main. Nous avions toutes les lectures jusqu'à dix heures sonnées sans nulle intermission. Puis, venions dîner après avoir en hâte conféré demi-heure sur ce qu'avions écrit de lectures. Après dîner, nous lisions par forme de jeu, Sophocle ou Aristophanus ou Euripide et quelquefois Démosthènes, Cicéron, Virgilius, Horatius. A une heure aux études, à cinq au logis, à répéter et voir dans nos livres les lieux alignés jusqu'à six. Puis nous soupions et lisions en grec et en latin. Au reste du jour, un peu de musique ou de pourmenoir" (cité par F. de Dainville, Les jésuites et l'éducation de la société française, Paris, 1940, p. 326).

[2] M. Baer, Die Jesuiten in Augsburg, München, 1982, p. 24.

[3] W. Kausch, Geschichte der Theol. Fakultät Ingolstadt, Berlin, 1977, p. 52.

[4] F. de Dainville, Les jésuites et l'éducation de la société française, Paris, 1940, p. 329.

peut y ajouter le goûter quotidien - pain et bière - qui n'est pas indiqué ici, mais que Johann-Baptist Fuchs (1757-1827) n'a pas oublié lorsqu'il rédige ses mémoires...[1] Voici le texte tel qu'il est orthographié dans les archives du collège de Bamberg[2], la traduction en est parfois délicate :

Sonntag : **Zue Morgens :**

1. Voreßen von Chuttelfleisch klein geschnitten oder gantz auff dem Rost abdorret.
2. Aufgeschnitten flaischsuppen.
3. Ochsenflaisch, auf yeder Person 1/2 Pfd. ungefährlich.
4. Reiß in einer flaischbrüh.
5. Käß, Öpfel, Nuß.

Coena :

1. Salat, weisswürst oder byer darauf.
2. Pratens auff einen 1/2 Pfd.
3. Gersten.

Montag : **Zue Morgens :**

1. Suppen
2. Ochsenflaisch.
3. Kraut und etwas darauff, flaisch, spech.
4. Postpast.

Coena :

1. Suppen.
2. Jungflaisch eingemacht.
3. Pettelmann.

Dienstag : **Zue morgens :**

1. Voreßen.
2. Suppen aufgeschnitten.
3. Flaisch.
4. Dinke oder dicke Gersten.

---

[1] B. Duhr, Geschichte der Jesuiten in den Ländern deutscher Zunge, München, 1928, tomeIV, p. 27 : J. B. Fuchs, "Erinnerungen eines Kölner Juristen".

[2] J. Schröteler, Die Erziehung in den Jesuiteninternaten des 16. Jahrhunderts, Freiburg i. B., 1940, p. 244.

Coena :
1. Salat.
2. Pratens.
3. Raißsuppen.

Mittwoch : **Zue Morgens :**
1. Aufgechnitte Suppen.
2. Flaisch.
3. Weiß oder gelbrüben, sauer Chraut, etwas von flaisch darauf.
4. Käß.

Coena :
1. Suppen.
2. Flaisch.
3. Gechocht bieren, öpfel.

Donnerstag : **Zue Morgens :**
1. Voreßen.
2. Suppen.
3. Ochsenflaisch.
4. Reiß mit einer gelben flaischbrü.

Coena :
1. Salat.
2. Pratens.
3. Gersten.

Freitag : **Zue Morgens :**
1. Erbißsuppen.
2. Visch.
3. Weinmuß.
4. Postpast.

Coena :
1. Wasser oder Zwiefelsuppen.
2. Gesottene ayer für ain ieden zwei oder viß.

Samstag : **Zue Morgens :**
1. Piersuppen.

2. Visch.
3. Rüben.

Coena :

1. Amfersuppen (oseille).
2. Kiegel (petites crêpes).
3. Zwesgen, Opffel oder Dizen (prunelles).

2.2.2. Le jeu, la musique, la fête.

Si l'horaire de la journée et de la semaine est bien ce qui marque le plus la vie quotidienne des élèves, les activités qui l'agrémentent et lui donnent de l'air lui confèrent elles aussi un caractère intéressant à plusieurs égards. Il s'agit d'observer quelle est la part du jeu, des arts, la musique surtout, de la fête aussi, à une époque où le sentiment baroque désormais répandu dans les pays d'Allemagne du Sud s'accompagne d'un sens fort développé de la célébration. Il s'agit de toute une serie d'activites intensement pratiquées dans les collèges grâce à la structure de l'internat. Les élèves vivent différemment dans ce type d'établissement.

On pratique les jeux tous les jours, c'est dire leur importance pour les élèves. A quoi joue-t-on dans les collèges ? Quelles sont les activités favorites des petits et des grands ? Au dehors, les jeux de balle sont nombreux, il y a la balle qu'on s'envoie du pied, sorte d'ancêtre du foot-ball, et qui porte déjà en allemand le nom de "Fußball", la balle tournante, la balle lancée à la main, la balle au chasseur, la balle au camp (appelée "l'homme noir")[1].

Le lancer du disque (jaculari ad cervum volantem ex arundine sagitis volantibus), colin-maillard, qu'on appelle en latin le "petit rat aveugle" (caecus musculus), sont également des activités prisées, tout comme la course, monter à cheval, le lancer d'anneaux, le jeu de quilles[2], la pêche, le jeu de paume aussi, très en vogue, particulièrement en France[3].

Pour l'intérieur, on se réserve le billard, que les élèves nomment "ludus globulorum in tabula", les jeux de dames ou d'échecs. On insiste sur les qualités pédagogiques de ces activités : elles favorisent "la promptitude et la souplesse, la force et le courage, l'attention et le sang-froid, le coup d'oeil sûr"[4].

---

[1] R. Deutsch, Geschichte der Kinderspiele, Heidelberg, 1980, p. 106.

[2] B. Duhr, Geschichte der Jesuiten in den Landern deutscher Zunge, Munchen, 1928, tome IV, p. 30.

[3] F. de Dainville, Les jésuites et l'éducation de la société française, Paris, 1940, p. 522.

[4] Cf. A. Schwerd, Der pädagogische Wert des Jugendspiels und verwandter Leibesübungen, Augsburg, 1914, tome II (Humanismus, Reformation und Gegenreformation), p. 180.

Les jeux doivent toujours être connus de tous, dit-on, agréables et pleins de douceur, ne favorisant ni les querelles, ni les médisances, être sans danger pour le corps et la sensibilité. Leur but est de rafraîchir l'esprit tout en exerçant le corps. Ce n'est pas le seul hasard qui doit décider seul du gagnant, mais les possibilités de chacun, qui doit pouvoir recommencer là ou il a échoué.

L'élève doit apprendre à maîtriser sa volonté, afin de réagir de la même façon, qu'il perde ou qu'il gagne. En semaine, ce sont les cours du collège qui servent d'aires de jeu. Le jeudi, grand jour de détente, on s'en va à pied dans la campagne environnante.

D'une façon étonnante, de nombreuses activités sportives et toute une série de jeux sont strictement interdits par les peres aux élèves des collèges. Les jeux dont on se méfie le plus sont les jeux de hasard, jeux de cartes ou de dés par exemple. Beaucoup de règlements ou de réflexions sur la pédagogie le rappellent. Les "jeux de soldats", comme les nomment les pères, sont eux aussi proscrits : s'amuser avec des couteaux, avec des armes à feu pour tirer sur les oiseaux, ainsi que "tous les jeux des vieux Germains", dangereux, dépourvus d'un but ou d'une sagesse quelconque.

En hiver, on ne peut lancer de boules de neige, faire du traîneau ou du patin dans les fossés autour des villes, ni construire des bonshommes de neige. Même si la natation en tant que telle est interdite, les pères de Passau possèdent néanmoins une île, non loin de la rive gauche du Danube - appelée aujourd'hui encore "Jesuitenau" - , que Leopold I° avait acheté pour 3000 florins et offert aux élèves pour le jeu[1]. Le saut en hauteur, le lancer de flèches, la lutte et ses dérivés sont également interdits. Ci-dessous un tableau de l'époque, qui donne le résumé de ces activités illicites[2] :

De ludis illicitis :

Illiberales ludi	Alea Chartae Omnes fortunae

[1] A. Aign, Geschichte des Gymnasiums Passau, Passau, 1962, p. 65.
[2] R. Deutsch, Geschichte der Kinderspiele, Heidelberg, 1980, p. 106.

Ludi prohibiti	Coniuncti cum periculo	Saltus Lucta Jaculatio Dimicatio Pugna Huc spectant : aestate natatio, hieme per glaciem cursitatio, nivis in alium proiecto

Une certaine sévérité guide le choix de ce qui est permis ou non, mais dans l'optique générale de la reconnaissance d'une certaine valeur au corps, digne de soin parce qu'il est le lieu de la vie humaine en toutes ses dimensions. C'est un des traits de la pensée ignatienne. En fait, c'est aussi le vieil adage "mens sana in corpore sano" qui est ici mis en pratique par les jésuites du XVIII° siècle. Ignace de Loyola écrivait déjà en 1548 à François de Borgia : "Il ne faut pas laisser le corps s'affaiblir, parce que s'il est dans un état de faiblesse, l'âme ne peut plus faire ses opérations". Mais les jésuites n'innovent guère dans ce domaine, il semble que le corps soit plus entretenu qu'éduqué réellement...

Il est intéressant de voir aussi combien les conceptions pédagogiques protestantes diffèrent sur ce point de celles de la Compagnie de Jésus. L'école protestate n'aime ni le jeu, ni la détente trop libre, rompant en cela avec l'ancienne tradition des "Domschulen", où l'on encourageait les élèves à monter à cheval, à nager, à tirer à l'arc et à se battre à l'épée dans la cour[1]. L'esprit de la Réforme, mis en pratique au XVI° siècle dans les établissements[2], et dont voici quelques exemples, n'a pas perdu de son influence en plein XVIII° siècle. Les règles s'en inspirent très fortement. En 1580, Hieronymus Wolf, le recteur du gymnase protestant St. Anna d'Augsbourg, n'octroie à ses éleves qu'une heure de

---

[1] A. Balzer, Die geschichtliche Entwicklung der Leibes-Übungen, Programm zum Jahresbericht des K. Neuen Gymnasiums zu Regensburg für das Studienjahr 1897/1898, Regensburg, 1898, p. 7.

[2] H. Pixberg, Der deutsche Calvinismus und die Pädagogik, Gladbeck, 1952, p. 95.

détente dans la journée. Ils doivent alors "déambuler avec retenue dans la cour intérieure", en parlant latin exclusivement, ce qui est également d'usage chez les jésuites. Plus sévère à cet égard que Luther, Melanchthon ou Sturm, pour qui le jeu de plein air favorise une bonne santé, Calvin condamne sans retenue les plaisirs terrestres. Il s'élève à plusieurs reprises contre toutes les activités ludiques, ne voit dans la danse et le chant que des "pièges du diable voulant pervertir les âmes[1]. Il tance véritablement ceux qui encouragent au jeu : "(...) brief, que ce soit pour faire que les Chrestiens deviennent comme bestes brutes. Les jeux sont tous accoutumez et ordinaires (...)"[2]. Deux Genevois durent ainsi en 1546 aller en prison pour avoir joué aux quilles. En 1559, le pasteur Beza avertit ainsi les enfants lors de l'inauguration d'une école secondaire : "Vous êtes venus ici non pour la gymnastique ou le combat comme les pratiquaient les Grecs autrefois, mais pour acquérir la connaissance de la religion et de tous les arts justes"[3].

Les prescriptions sont assez radicales, mais au moins dans les pays de protestantisme luthérien, le chant et la musique font l'objet d'un soin tout à fait attentif, du pour une assez grande part à la pratique du choral.

Dans les collèges du XVIII° siècle, la musique occupe une place de premier ordre, que personne ne remet en question. Les pères y voient un facteur éducatif important. C'est grâce à l'existence de l'internat à côté du collège, que l'apprentissage et la pratique non seulement de la musique en elle-même, mais de la musique jouée à plusieurs sous forme d'un petit orchestre ou d'un choeur est rendue possible. L'internat offre en effet les conditions nécessaires à la réalisation de belles prestations : 1735, 1753 et 1763 sont citées comme des années exemplaires au niveau de la qualité du jeu et de l'interprétation à Augsbourg[4].

La plupart des élèves jouent d'un instrument pendant leur temps libre : c'est à eux que revient la responsabilité des réalisations musicales pendant les offices à l'église des jésuites. Ils font très souvent

---

[1] Ibid., p. 93.

[2] J. Calvin, Sämtliche Werke, p. 579.

[3] H. Pixberg, Der deutsche Calvinismus und die Pädagogik, Gladbeck, 1952, p. 64 ("Ihr seid hier zusammengekommen, nicht wie ehemals die Griechen zu gymnastischen Spielen und eiteln Kämpfen, sondern um einzudringen in die Erkenntnis der wahren Religion und aller guten Künste").

[4] M. Baer, Die Jesuiten in Augsbourg, München, 1982, p. 69.

leur apprentissage auprès de leurs éducateurs. Ainsi Leopold Mozart a-t-il pu apprendre le violon et l'orgue pendant ses années de collège grâce à l'un des préfets, à l'origine sans le savoir de la place centrale de la musique, plus tard, dans la famille du jeune Wolfgang-Amadeus[1]...Les responsables de la musique sont parfois de grands élèves, ainsi à Fribourg-en-Brisgau des étudiants en théologie, Ignaz Sattler en 1743, Johann Nepomuk Rudielsfeld en 1753, Fr. Xaver Epp en 1763[2]... Les instruments que l'on trouve dans l'orchestre des élèves sont assez diversifiés : le violon, l'alto, la clarinette et le basson, la flûte et le hautbois, le cor de chasse, la trompette, le trombone et la bombarde, la timbale bien sûr, et l'orgue[3].

Mais bien entendu, ce n'est pas exclusivement au cours des offices que des oeuvres sont exécutées. Les réunions de congrégations mariales dirigées par les jésuites, dans l'"aula" du collège, les pièces de théâtre sur la scène de l'école et d'autres événements comme la célébration d'anniversaires ou la visite d'hôtes de marque sont autant d'occasions de se produire. Il arrive que de jeunes religieux encore étudiants et qui habitent sur place composent eux-mêmes la musique dont on a besoin. Un scolastique en poste à Augsbourg, Johann-Michael Hochwanger, dont on sait que c'était "une bonne voix de basse, et (qu') il pratiquait à la fois l'orgue, le violon, la flûte et la trompette", compose ainsi la partition accompagnant la pièce "Hispania Auxilio S. Jacobi" jouée en 1729[4]. Un autre religieux, Josef Müller, "chantant ténor aussi bien que basse et jouant de l'orgue et du violon" compose lui la musique d'une pièce écrite spécialement pour une congrégation mariale en 1734, "Maria Beschützerin in Todesgefahr".

Quelques compositeurs de renom sont d'anciens élèves de St. Salvator d'Augsbourg. Il faut citer pour le XVII° siècle Johann-Paul

---

[1] Documents et instruments de musique sont conservés au "Mozartshaus" à Augsbourg.

[2] T. Kurrus, Die Jesuiten an der Universität Freiburg i. B., Freiburg i. B., 1963, tome I, p. 117.

[3] Ibid., p. 114. Pour le même type d'établissement, il y avait d'ailleurs plus d'instruments à l'époque qu'aujourd'hui. On cite ceux que l'on possédait à Fribourg-en-Brisgau en 1773 (d'autres élèves avaient le leur propre) :

6 Waldhörner	1 Viola	3 Fagott
4 Trompeten	4 Bratschen	2 Posaunen
7 Geigen	1 Bassgeige	4 Piccolotrompeten

[4] M. Baer, Die Jesuiten in Augsburg, München, 1982, p. 75.

Agricola (1639-1697), l'un des premiers compositeurs d'opéras en Allemagne, et pour le XVIII° siècle, Johann-Ernst Eberlin (1702-1762), maître de chapelle à la cour de Salzbourg, et bien sûr Leopold Mozart (1719-1787), quelques années second maître de chapelle à Salzbourg, du temps d'Eberlin.

Seule la musique noble est pratiquée au collège, celle des gens instruits, celle que l'on ne peut jouer qu'en devenant maître de son art. La musique populaire, les airs, les chansons ne trouvent pas leur place dans l'établissement. Les élèves n'ont pas le droit de s'y intéresser à l'extérieur non plus. Faire de la musique ou chanter dans la rue entraîne une sanction.

Au XVIII° siècle, la musique profane a désormais la même place que la musique sacrée dans les collèges. L'évolution a été de taille : on est passé du style contrapuntique sévère à la Palestrina au style concertant du baroque, allant même jusqu'à l'épanouissement total avec les fioritures du rococo.

La célébration des fêtes dans les collèges jésuites est en elle-même tout un pan de l'éducation. Depuis près de deux siècles, la place de la musique n'a cessé d'augmenter. Au temps de la Réforme, elle est déjà pour Luther le plus sacré des arts, elle exprime la foi dans sa dimension de mystère et la met en pleine lumière[1]. Tout le monde reconnaît dans les "arie" de Bach cette "mystische Versenkung", cette sorte d'immersion dans la mystique.

Le peuple est inculturé dans l'Eglise, et pas seulement par la foi : l'art, la fête, les besoins de l'âme, les joies et les peines, tout est dans l'Eglise, aussi bien protestante que catholique. On aime à le rappeler, ce n'est pas dans la littérature, mais dans la musique que le peuple se reconnaît le plus, en particulier dans les pays d'Allemagne du Sud. Et d'une manière générale, il y a plus de cercles musicaux que littéraires à cette époque[2].

La vie de cour favorise à sa manière fêtes, prestations musicales et créations artistiques. Partout, on fait appel aux meilleurs artistes, Neumann, Fischer, les frères Asam... L'importance de l'apparat et le

---

[1] "Die Musik, Bewahrung, Rettung und Erneuerung des Mysteriums" (R. Benz, Deutsches Barock. Kultur des 18. Jahrhunderts, Stuttgart, 1949, p. 202).

[2] "Die Heimat des Volkes ist die Musik". Ibid., p. 272).

rôle de l'apparence continuent de se développer dans la transition du baroque vers le rococo, plus luxueux aussi[1]. Les fêtes de cour sont l'occasion de mises en scènes minutieusement préparées[2], dans lesquelles on investit beaucoup de travail, d'énergie, d'argent aussi. On construit même l'immense église des théatins de Munich en 1663 en action de grâce à la naissance du prince Max-Emmanuel[3]. L'homme baroque aime à s'affirmer, il y a là une expression de la volonté[4] qui va de pair avec un sens très populaire du développement de la joie et de la fête. Il y a comme une extension du baroque à la Compagnie elle-même... En tout cas, les pères utilisent pleinement ce phénomène de société, encore plus répandu chez cette noblesse qui leur confie ses enfants.

La fête au collège n'est certes pas celle du parc de telle ou telle résidence, le soir, où l'on danse masqué entre les statues de marbre. Elles possède d'autres qualités : une fête, c'est surtout le résultat d'une préparation, parfois longue et astreignante, mais qui motive les élèves pour les réalisations les plus diverses. A quelle occasion y a-t-il fête au collège ? On y célèbre la vie locale, urbaine, sociale. Les installations ou les départs aux postes de grands responsables de la cité, les anniversaires de victoires ou d'événements importants sont souvent des prétextes largement utilisés. Les visites d'hôtes de marque sont aussi l'occasion de quelque manifestation en leur honneur, d'autant plus qu'ils récompensent les élèves de jours de congé !

Les fêtes religieuses deviennent de plus en plus nombreuses[5], en particulier avec la canonisation de religieux de l'ordre, d'Ignace et François-Xavier le 12 mars 1622, de Louis de Gonzague (1568-1591) et de Stanislas Kostka (1550-1568) en 1728, promus aussitôt patrons de la jeunesse en raison de la brièveté de leure vie, et de François Régis en 1737. Ces années-là, des fêtes de plusieurs jours ont lieu pour

---

[1] W. Bruford, Die gesellschaftlichen Grundlagen der Goethezeit , Frankfurt/M., 1936, p. 104.

[2] "(...) Leuchtende Wasserfeste auf dem Starnbergersee waren mir das größte Vergnügen der Welt" notait Henriette-Adelheid, l'épouse du prince Ferdinand (+1679). Voici quelques autres exemples de fêtes : "Sauhatz und Fuchsklopfen, Feuerwerke, Turniere, Schlittenfahren, Maskenfeste, inszenierte Bauerhochzeiten...).

[3] B. Hubensteiner, Bayerische Geschichte (Staat und Volk, Kunst und Kultur), München, 1977, p. 267.

[4] W. Flemming, Deutsche Kultur im Zeitalter des Barock, Konstanz, 1960, p. 15.

[5] F. Lipowsky, Geschichte der Jesuiten in Schwaben, München, 1819, tome II, p. 103.

marquer l'événement. Chaque année, les fêtes de saint Ignace et de saint François-Xavier sont célébrées avec éclat dans l'ordre tout entier. On marque aussi davantage, depuis 1708, les fêtes mariales, qui donnent lieu dans les villes de Bavière à des processions fastueuses, à Dillingen et Mindelheim en particulier...[1]

Enfin, il y a les fêtes propres à la vie de toute école, pour marquer le début et la fin de l'année scolaire, lors des manifestations théâtrales, lors de distributions de prix où les invités des pères, personnalités religieuses mais surtout politiques, sont nombreuses. Dans les universités, on célèbre particulièrement sainte Catherine, qui veille sur la philosophie, saint Yves pour le droit, saint Thomas d'Aquin pour la théologie, saint Pantaléon pour la médecine et les saints Côme et Damien - deux médecins - au seuil des vacances.[2]

En toutes ces occasions, de quinze à vingt chaque année, on élève des tribunes et compose des discours, on ne va bien sûr pas en classe, on rompt avec le quotidien. Pour les très grandes fêtes de l'année, moins nombreuses, la préparation est longue : on dresse parfois dans la cour des portiques en forme de galeries que l'on recouvre de fleurs et de branchages[3]. Chaque classe a alors sa galerie, elle en décore les parois de compositions littéraires de toutes sortes : les rhétoriciens affichent les devoirs en prose latine, des vers latins et grecs. Tous les genres poétiques sont largement exploités, épigrammes, épitaphes, élégies, églogues, satires, odes, hymnes, petits poèmes, épîtres, comédies et tragédies. Certains lettrés du temps regrettent d'ailleurs que "tout" soit à la mode chez les jésuites[4]. Il en va de même pour les vers : pentamètre, hexamètre, asclépiade, scaphique, scazon...

Le matin, un office solennel avec chœur et orchestre ouvre la journée. La aussi, la préparation, pour être de qualité, doit commencer longtemps à l'avance. La fête est comme le point d'orgue de longs préparatifs servant aussi de motivation au travail, où chacun a son rôle à jouer, ne serait-ce que pour l'organisation matérielle. L'importance de la

---

[1] Ibid., p. 104.
[2] J. Probst, Geschichte der Universität Innsbruck, Innsbruck, 1869, p. 92.
[3] F. Charmot, La pédagogie des jésuites, Paris, 1951, pp. 345s.
[4] Ibid., pp. 307s.

richesse d'investissement, de la gratuité, du débordement est tout à fait significative.

Le fait d'inviter des personnages importants qui se rendent d'ailleurs personnellement à la fête, motive encore davantage les élèves, qui souvent les connaissent de par leurs relations familiales, et permettent aux élèves de conserver des liens avec ceux qui leur donnent les moyens financiers nécessaires au fonctionnement des établissements. C'est peut-être un moyen d'être reconnaissant, peut-être aussi un moyen politique de renforcer les liens.

2.2.3. Bons et mauvais élèves.

En analysant les structures de l'école, son organisation, l'horaire des élèves, on se forge une certaine idée de la vie quotidienne. Mais si l'on s'en tient au seul côté institutionnel de la maison, l'image obtenue reste un peu théorique, un peu artificielle. On ne pénètre pas vraiment la réalité. Des données sur les mille et un petits événements de chaque jour, sur le comportement des bons et des mauvais élèves, sur les punitions en usage... sont alors nécessaires pour saisir de façon beaucoup plus vivante la réalité de la vie des garçons. Au collège, lieu d'apprentissage de la vie en société, certains élèves n'ont besoin que d'être légèrement guidés et savent trouver eux-mêmes leur équilibre, d'autres doivent être véritablement domptés et toutes les occasions leur sont bonnes pour s'écarter du droit chemin.

Qui sont les bons élèves ? Qui sont ceux dont les professeurs se plaignent ? Quel est leur comportement ? Quand est-on puni, de quelle manière, cela arrive-t-il souvent ? Qu'est-ce-qui dans la vie quotidienne du collège pose le plus de difficultés ? Les précisions concrètes ont l'avantage de montrer de façon plus juste et détaillée les usages de l'époque.

Le silence en étude le soir, l'assistance aux offices, tout cela semble ne pas poser trop de problèmes, ni d'une manière générale ce qui touche aux questions religieuses. Les étudiants difficiles sont ceux qui ont de fâcheuses habitudes, que les pères combattent avec vigueur, telles la danse, le port d'un masque lors des fêtes, les nuits turbulentes de ceux qui ne logent pas à l'internat et sont donc soumis à une discipline moins sévère, le fait de jouer du luth et de chanter dans la rue, de déclencher des bagarres avec les allumeurs de réverbères, ce qui semble se répéter fréquemment[1] !

A Bamberg, le recteur est obligé de régler les habitudes de ses élèves dans les moindres détails. En 1667, il leur interdit expressément de jeter des pierres dans les fossés qui entourent la ville. Au début du XVIII° siècle, il rappelle l'interdiction de tirer sur les oiseaux et de capturer les chats, d'endommager les jardins, les arbres dans les rues, de cueillir des

---

[1] W. Bauer, Aus dem Diarium Gymnasii SJ Monacensis, München, 1878, p. 14.

fruits et de se battre avec des paysans dans la campagne[1]. Il semble bien en effet que les élèves aient une forte propension à se battre un peu avec tout le monde. Il faut savoir que dans bien des villes, c'est le recteur comme représentant de l'ordre religieux qui doit exercer sur les élèves et les employés du collège le droit de juridiction, ceux-ci étant soustraits de celle du magistrat[2] (sauf en cas d'homicide). C'est donc à lui que revient la tâche de régler les conséquences de tels faits. Il y eut souvent des rixes à Dillingen entre le personnel de l'évêque et les étudiants, l'un d'eux a même eu un jour le nez tranché et, au siècle précédent, un autre avait été retrouvé mort. En 1711, la ville d'Heiligenstadt décide de se doter d'un régiment municipal. Les soldats nouveaux venus exigent que les élèves des pères les saluent en ville en soulevant leur chapeau. Ceux-ci ne l'entendent pas de cette oreille et à plusieurs occasions, on en vient à se battre en pleine rue. Le lieutenant est même dérangé pendant le repas de noces de sa fille. Il fait attraper et enfermer tous les élèves des classes de philosophie après une chasse à l'homme épique jusque dans certaines maisons d'habitation. Des élèves restent cachés des jours entiers. Les pères tenteront vainement de protester le lendemain à la chancellerie, mais c'en est trop, on leur retourne l'accusation[3]...

En 1727, on retire aux pères leur juridiction sur les élèves qui attaquaient - ce n'était pas la première fois - le régiment municipal de Graz[4]. Les habitants de la ville n'en étaient malheureusement pas au bout de leurs peines, les élèves s'illustrant souvent la nuit par maintes entreprises douteuses. L'hiver 1741 par exemple, ils prennent leurs traîneaux et réveillent la ville entière avec leurs trompeetes et cors de chasse[5] ! En 1767, ils sèment le désordre pendant la procession de la Fête-Dieu organisée par la paroisse. Le conseil municipal décide de leur interdire de sortir dorénavant ce jour-là[6].

Les élèves ne sont pas autorisés à porter des armes. On en retrouve cependant au collège d'Amberg en 1706, 1713, 1720... Des élèves qui vont se baigner dans la Vils reçoivent le fouet en rentrant, mais

---

[1] B. Duhr, Die Studienordnung der Gesellschaft Jesu, Freiburg i. B., 1896, p. 119.
[2] H. Batzl, Geschichte des Erasmus-Gymnasium Amberg, Amberg, 1976, p. 29.
[3] F. Grimme, Festschrift zu der 3. Sacularfeier des Gymnasiums zu Heiligenstadt, Heiligenstadt, 1875, p. 9.
[4] F. v. Krones, Geschichte der Karl Franzens-Universität in Graz, Graz, 1886, p. 56.
[5] Ibid., p. 63.
[6] Ibid., p. 324.

surtout, les plaintes sont régulieres aupres du père recteur contre ceux qui vont à la pêche dans des étangs loués par des habitants de la ville[1]. Le collège d'Amberg ne semble pas avoir eu que des élèves paisibles : en 1760, le magistrat envoie une délégation au recteur, les élèves passent trop de temps dans les auberges, et d'une manière générale, boivent trop[2].

A Innsbruck, c'est le carnaval qui tourne mal, les étudiants cassent des vitres aux fenêtres des maisons, et à plusieurs reprises, il a fallu par la suite interdire les masques. Gérer la présence des élèves dans les villes n'était donc pas une affaire des plus simples.

En ce qui concerne maintenant la tenue de chacun en particulier, les prescriptions portent d'abord sur les cheveux longs. Le père provincial lui-même se plaint des "chevelures trop longues et mal soignées, comme les ont les valets de ferme et d'écurie. Une longueur qui ne cache pas le visage et ne tombe pas sur les épaules peut être plus facilement tolérée". D'après les "Consuetudines generales" de 1630, les cheveux longs ne sont permis qu'aux seuls nobles[3]. Plus grave encore est le port d'une plume au chapeau[4] : on ne tolère pas une telle désinvolture ! Les élèves sont aussi rappelés à l'ordre s'ils se promènent en ville sans leur manteau bleu, qui est pour tous le symbole de l'étudiant.

Johann-Baptist Fuchs, un juriste de Cologne entré comme élève au collège de Münstereifel en 1770, raconte dans ses souvenirs de jeunesse comment il habite alors en ville dans différentes familles, et de quelle façon ses camarades et lui achètent un jour une bouteille d'eau de vie et quelques raisins secs. "Nous nous sommes assis tout en bas des escaliers qui descendaient vers la rivière, et en jubilant, nous avons déguste avec délice ce petit déjeuner de perversion"[5]. Mais les cris d'allégresse semblent avoir été un peu forts, de sorte que ce genre de petit déjeuner ne devînt jamais une habitude...

---

[1] H. Batzl, Geschichte des Erasmus-Gymnasiums Amberg, Amberg, 1976, p. 35.

[2] Ibid., p. 36.

[3] W. Bauer, Aus dem Diarium Gymnasii SJ Monacensis, Munchen, 1878, p. 15.

[4] Ibid., p. 15 et H. Batzl, Geschichte des Erasmus-Gymnasiums Amberg, Amberg, p. 34.

[5] "So waren unserer einige, die sich in Kompagnie ein Kannchen Branntwein und Rosinen kauften. Wir setzten uns dann auf die tiefen Treppen, die zum Bach fuhrten und verschmausten im Jubel dieses verderbliche Fruhstuck" (H. Kupper, Das St. Michael-Gymnasium zu Munstereifel, Munstereifel, 1975, p. 13).

La présence turbulente des garçons des collèges ne semble pas être appréciée par toutes les municipalités. En particulier à certaines occasions. Les élèves avaient ainsi pris l'habitude d'assister à Munich[1] et Munstereifel aux exécutions publiques, depuis que les responsables civils en avaient donné expressement l'ordre aux recteurs le 5 mai 1695 (ils avaient souhaité jusque là que les élèves n'assistent pas a ce spectacle, et le 5 mai 1673, le recteur en place fit même fermer toutes les portes de l'école pour que personne ne puisse en sortir[2]). Mais vers la fin du XVIII° siècle, c'est la ville elle-même qui demande aux pères de garder chez eux les élèves jusqu'à la fin de l'exécution publique d'un certain Michael Tafelmayer de Rosenberg. Ce qui montre de quelle manière les étudiants devaient se mettre à hurler...

C'est en pensant à cette charge pour les pères, de devoir supporter tous ces élèves difficiles, que le général compare la tâche d'éducation en Europe à la mission en Orient : parfois un véritable martyr[3].

Comment les professeurs et le recteur réagissent-ils en de telles circonstances ? Ils tiennent à une discipline extérieure stricte, c'est une chose certaine. Mais selon les principes pédagogiques jésuites, les punitions ne sont en général ni très sévères, ni très fréquentes. On préfère la dissuasion comme moyen préventif, où parler avec un élève de son attitude, plutôt que de mettre en pratique un catalogue de punitions, distribuées de façon automatique. Les documents émis par la province d'Autriche rappellent en 1736 qu'il faut toujours avertir avant de punir, fermer les yeux lorsqu'il n'y a pas de dommages à craindre, ne pas être impulsif et s'abstenir de toute surveillance indiscrète[4]. Il doit être manifeste que la punition est donnée à contrecœur[5]. Elle ne doit jamais

---

[1] W. Bauer, Aus dem Diarium Gymnasii SJ Monacensis, München, 1878, p. 19 (pour les pendaisons d'hérétiques tout spécialement).

[2] G. Hover, Da riecht's nach Jesuitenpulver, Frankfurt/M., 1972, p. 34.

[3] F. Charmot, La pédagogie des jésuites, Paris, 1951, p. 49.

[4] B. Duhr, Die Studienordnung der Gesellschaft Jesu, Freiburg i. B., 1896, p. 49.

[5] Les choses n'ont pas toujours été aussi simples, on note qu'en 1704, les élèves de Graz se révoltent contre les pères avec le slogan "ad arma, ad arma !" en contrepoint à "ad majorem Dei gloriam" pour une question de sanctions (F. v. Krones, Geschichte der Karl Franzens-Universität in Graz, Graz, 1886, p. 333). Un cas analogue se reproduit en 1729 à Heiligenstadt après une décision injuste (F. Grimme, Festschrift zu der 3. Sacularfeier des Gymnasiums zu Heiligenstadt, Heiligenstadt, 1875, p. 10).

décourager l'élève concerné, et être infligée sans attendre, immédiatement après la faute.

Les punitions sont de plusieurs types, ce sont parfois de légères amendes[1], elles peuvent avoir un caractère utilitaire aussi, lorsqu'il s'agit de balayer les couloirs le samedi après-midi ou de cultiver sa mémoire en apprenant quelque poésie latine[2]... Dans les cas plus graves, la réprimande peut aller jusqu'au fouet ou au cachot[3]. Ainsi, un étudiant qui avait vendu ses livres pour pouvoir s'offrir à boire en compagnie de jeunes soldats à Amberg, se voit en 1741 puni du fouet par le "corrector" du collège[4], cette sorte de bourreau de la maison, qui comme l'on sait n'est jamais un jésuite, afin que personne ne confonde les rôles... Le seul délit, semble-t-il, qui fasse envoyer quelqu'un au cachot pour une durée de quatre ou cinq heures est le port d'une arme.

Mais ces extrémités sont rares. On préfère l'influence de quelques mots bien choisis lorsqu'un étudiant doit être repris. Il arrive que des punitions soient levées par le recteur à cause des relations qu'ont certains élèves avec des personnes bien placées en ville... En 1763 à Bamberg, un étudiant du "Lyzeum" déjà exclu temporairement puis repris au collège par pure esprit de charité doit être définitivement renvoyé pour scandale nocturne. Mais quelques jours plus tard, le duc Klemens envoie au recteur un messager dont la visite est suivie du maintient au collège du pauvre diable : dans les registres, on trouve ces trois mots, "exclusionem non admisit", "l'exclusion n'a pas eu lieu". La même chose se reproduit en 1768[5].

Un autre exemple, à Munich, illustre un peu différemment cette manière de faire : en 1699, quelques jeunes nobles préfèrent s'adonner un beau jour à la course à cheval dans les bois environnants, plutôt que de se rendre en classe. Le préfet du collège en a par hasard connaissance, mais le recteur lui ordonne de garder tout cela pour lui. Le préfet écrivit cette phrase dans ses notes personnelles : "(...) displicuit

---

[1] W. Bauer, Aus dem Diarium Gymnasii SJ Monacensis, München, 1878, p. 16.

[2] C Grober, Geschichte des Jesuitenkollegs in Konstanz, Konstanz, 1904, p. 63.

[3] Le cachot est une habitude antérieure aux jésuites pour les écoliers (T. Specht, Geschichte der Universitat Dillingen und der mit ihr verbundenen Lehr- und Erziehungsanstalten, Freiburg i. B., 1902).

[4] H. Batzl, Geschichte des Erasmus-Gymnasiums Amberg, Amberg, 1976, p. 35.

[5] C. Beck, "Andreas Neidecker", ein Weismainer Humanist und Schulmann, Beitrag zur Bamberger Schulgeschichte, Bamberg, 1918, p. 62.

multis, sed debebat dissimulari", "(...) cela me dérangeait beaucoup, mais je dus tenir la chose secrète"[1].

Si chez certains élèves aucune amélioration ne se produit, on préfère les renvoyer simplement, plutôt que de devoir continuer à les supporter ou à les punir d'une façon démesurée.

Voici le texte de notations conservées dans les registres de St. Michael de Munstereifel, concernant un élève auquel on signifie son exclusion vers la fin de l'année. Il s'agit de Peter Hyas, de Bollenrath[2].

Premier trimestre : Il a malgré l'interdit accepté plusieurs fois qu'un camarade reste dans sa chambre, et par là éveillé le soupçon que son penchant pour les jeux de cartes le tient toujours. Se promène le soir dans les rues avec des gens extérieurs au collège.

Deuxième trimestre : Puéril. Il accuse un voisin de table d'avoir à sa place retenu chez lui à une heure impossible un camarade. Sort souvent tard le soir avec d'autres jeunes gens que ceux du collège. Grognon lorsqu'on l'admoneste.

Troisième trimestre : Pour avoir fumé dans la rue, mais aussi à cause de son manque de respect pour les lois de la discipline et pour sa molesse malgré son âge avancé, il est renvoyé de l'établissement à Pâques.

Tous les élèves sont ainsi jugés par écrit régulièrement. Voici quelques exemples d'appréciations, dans l'esprit du temps, venant elles aussi de Munstereifel :

> **Elève Heck** : est dans la même classe pour la seconde année. Se distingue par son amour de l'ordre et du travail.

---

1 W. Bauer, Aus dem Diarium Gymnasii SJ Monacensis, München, 1878, p. 15

2 "1. Quartal : Er hat einem Mitschuler gesetzwidriges Verweilen auf seinem Zimmer gestattet und hierdurch den Argwohn erregt, daß der böse Hang zum Kartenspiel ihn noch beherrsche. Spates Schlendern über die Strassen mit Nichtgymnasiasten.

2. Quartal : Kindisch. Wirft die Schuld einen Mitschüler sich zur Unzeit bei sich aufgehalten zu haben, auf einen Tischgenossen. Öfteres Ausgehen zur Unzeit mit Nichtgymnasiasten. Bei Ermahnung mürrisch.

3. Quartal : Wurde Ostern wegen des Tabakrauchens auf öffentlicher Straße besonders aber wegen häufiger Vergehen gegen die Disziplinargesetze und seiner Trägheit bei schon vorgerücktem Alter von der Anstalt entlassen."
(H. Küpper, Das St. Michael-Gymnasium zu Münstereifel, Münstereifel, 1975, p. 22.)

Elève Schwarzer : a montré de la bonne volonté et de l'ardeur. Puni pour avoir porté un masque et dansé en ville. Après l'hiver, il a essayé de tromper les siens tout comme nous au collège par des lettres qu'il datait mal. C'est vraisemblablement quelqu'un de perdu.

Elève Wölfle : est arrivé au début de cette année. Le 11 novembre, enfermé deux heures parce qu'il s'était montré la pipe à la bouche à l'heure de midi.

Elève Schrader : première année en rhétorique. Est toujours aussi paresseux.

Elève Keßler : Keßler est arrivé de Munich en début d'année, où il avait passé deux semestres en rhétorique. Très faibles connaissances. Keßler n'a pas la force de vouloir vraiment réussir. C'est pourquoi ses connaissances n'ont pas tellement progressé. A cela s'ajoute un certain désordre dans le domaine des dépenses.

Elève Ratz : pour la deuxième année dans la classe. Quelqu'un de très bien. Conduite irréprochable[1].

Il est intéressant de voir aussi comment d'anciens élèves devenus des personnages importants en Bavière étaient jugés par les pères pendant leurs années au collège de Munich, où l'on a conservé dans les archives ce genre de tableaux[2]. En voici quatre exemples :

1. **W. Kreittmayr** est né le 14 décembre 1705. A 16 ans, il commence ses études de droit. A 20 ans, il devient conseiller à la cour, est fait marquis et écrit plusieurs livres de droit.

---

[1] H. Kupper, Das St. Michael-Gymnasium zu Munstereifel, Munstereifel, 1975, p. 23.
[2] S. Hafner, 400 Jahre Wilhelmsgymnasium, München, 1959, p. 21 à 24.

Schuljahr	Kl.	Pl.	Beurteilung			
			ingenium	diligentia	profectus	mores
1715/16	1	16	valde excitatum et felix	aliqua	inter primos	ingenui
1716/17	2	11	excitatum et felix	multa et constans	inter primos	ingenui et multum laudandi
1717/18	3	3	praestans	maxima	idem	excitati
1718/19	4	1	excellens et capacissimum	constans et indefessa	eminens	excitati et boni
1719/20	5	1	praestans	summa	eminens	undequaquam optimi
1720/21	6	3				

2. **J. Herzgsell**, de Hausbergen, est né le 20 septembre 1748. Il étudie la philosophie, la théologie, est ordonné prêtre en 1771. Il devient ensuite chanoine titulaire de la cathédrale, et conseiller spirituel secret. En même temps professeur à l'université, il fait des recherches et publie des livres en histoire.

Schuljahr	Kl.	Pl.	Beurteilung			
			ingenium	diligentia	profectus	mores
1758/59	1	—	valde bonum	exigua	inter primis proximos	laudandi
1759/60	2	—	serenum ac facile	exigua	inter primos ab optimis	astutuli, vagabundi et nonnihil inquieti; de cetero probatissimi
1760/61	3	—	capax	magna	inter primos proximos	multum laudandi
1761/62	4	—	Der „Catalogus" für dieses Schuljahr ist verloren.			
1762/63	5	14	valde bonum ac promptum	satis magna	inter optimos	satis boni
1763/64	6	11	praestans	laudanda	inter primos	multa laude digni

3. **G. Madelin** est né le 29 juin 1752. Il a fait des études brillantes et a su au collège développer les traits de sa personnalité. Son

caractère solide et plein d'allant le mène au commandement des garnisons des Alpes.

Schuljahr	Kl.	Pl.	Beurteilung			
			ingenium	diligentia	profectus	mores
1762/63	Vorb.-Kl. I	2	praestans	constans	superans	adamans
1763/64	Vorb.-Kl. II	1	semper attentissimum	optime ad votum	antesignanus omnium	Alpha et Omega suorum
1764/65	1	1	praecellens	indefessa	eminens	vere innocentes et pii erga deum et superiores
1765/66	2	1	insigne	indefessa	eminens, primus omnium	omni laude dignissimi
1766/67	3	1	praestans	indefessa	primus omnium	maxima laude digni
1767/68	4	1	excellens	indefessa	primus	maxima laude digni
1768/69	5	1	excellens	magna laude digna	primus	reverentes, magna laude digni
1769/70	6	1	praestans	maxima	inter primos egregius	maxima laude digni

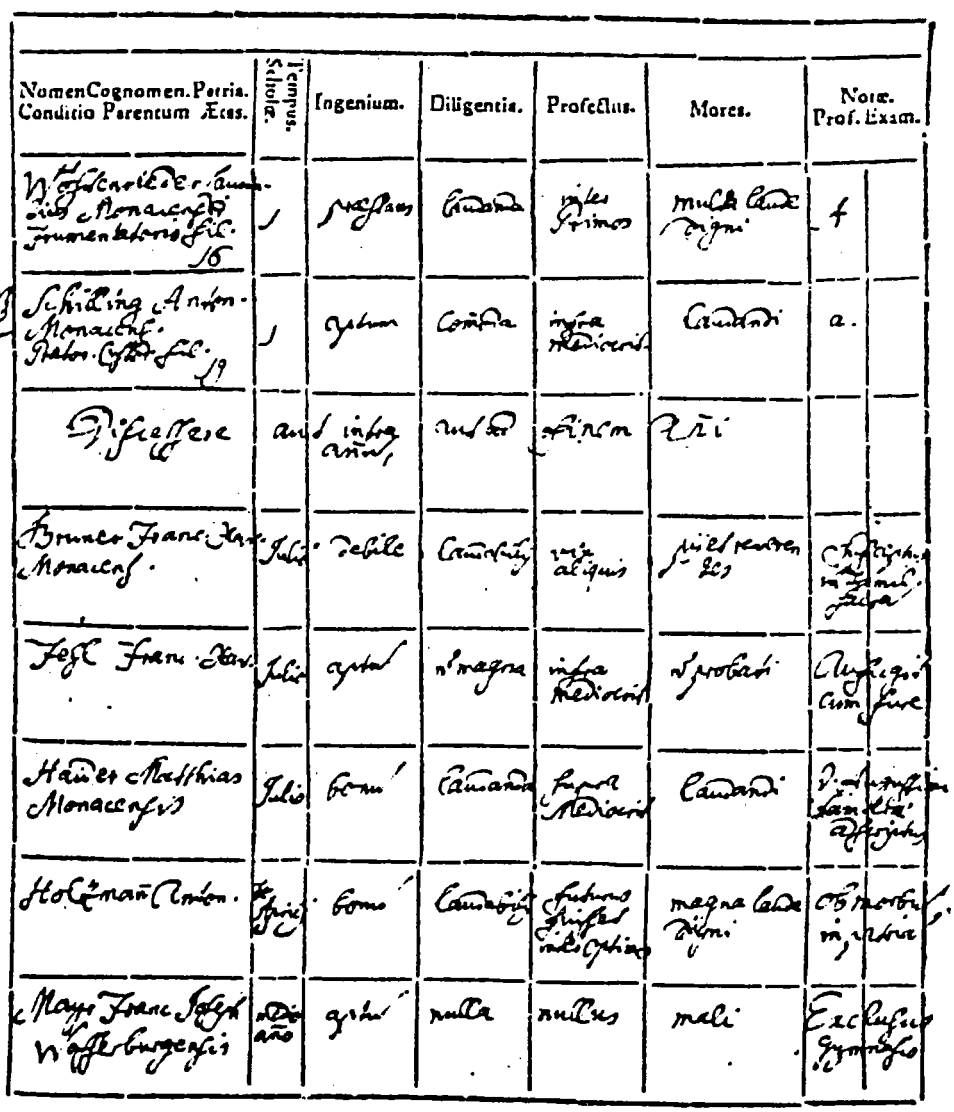
4. **T. Lambert**, né le 20 juin 1751, docteur en philosophie puis en théologie à l'université d'Ingolstadt. Il devient ensuite évêque de Ratisbonne. Très accrocheur, on le loue pour sa liberté de jugement, sa franchise et les qualités de son intelligence. Tout cela classe un esprit !

Schuljahr	Kl.	Pl.	Beurteilung			
			ingenium	diligentia	profectus	mores
1763/64	Vorb.-Kl. I	1	felix	magna	maior	modesti
1764/65	1	2	praeclarum	indefessa	insignis	probi et reverentes
1765/66	2	2	insigne	indefessa	primo proximus	omni laude longe dignissimi

1766/67	3	2	egregium	indefessa	primo proximus	pii et obsequentes
1767/68	4	2	excellens	indefessa	secundus	maxima laude digni
1768/69	5	2	praestans et valde capax	indefessa	vix ullum a primo discrimen	maxima laude digni

Voici comment les observations et annotations des professeurs apparaissent dans les archives du collège de Munich[1] :

- Résultat des élèves du collège de Munich (livret de 1754) -



Nomen Cognomen. Patria. Conditio Parentum Ætas.	Frequentatio Scholæ.	Ingenium.	Diligentia.	Profectus.	Mores.	Notæ. Prof.	Exam.
[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]	4	
Schilling Anton. Monachi. [illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]	a.	
[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]		
Brunner Franc. Xav. Monachi.	[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]	
Fest Franc. Xav.	[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]	
Häuer Matthias Monachi	[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]	
Hofmann Anton.	[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]	
Mayr Franc. Joseph Wasserburgensis	[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]	Exclusus Gymnasio	

[1] Ibid., p. 17.

D'autres anciens sont encore à citer, qui ont eu une carrière un peu hors du commun[1].

Johann-Michael Sailer[2] (1751-1832) fut élève à Munich de 1764 à 1770, entra dans la Compagnie et fit son noviciat à Landsberg, juste avant la supression de l'ordre. Il devint prêtre diocésain et conseiller personnel de Louis I° de Bavière. Son action pour le retour des jésuites dans la région au début du XIX° siècle fut de première importance.

On cite aussi Ferdinand Muller et le père Hillmann[3], qui devinrent l'un médecin personnel de l'empereur à Vienne, et l'autre recteur de l'université de Heidelberg en 1743. Alfons Hafner, ancien élève d'Augsbourg, fut le dernier père abbé d'Ettal avant la sécularisation en 1803. Il avait commencé ses études de latin à Ettal, avait étudié chez les jésuites à Augsbourg puis à l'université d'Innsbruck, en travaillant aussi les mathématiques, la physique et l'astronomie, avant de faire sa théologie à Benediktbeuern et deux ans de langues orientales à St. Emmeran de Ratisbonne. Sa formation est tout à fait représentative de l'idéal intellectuel bénédictin au XVIII° siècle.

Philipp-Emmanuel Asam (1683-1752), le frère d'Agid-Quirin et de Cosmas-Damian, est porté dans les "catalogi" des années 1699-1700 à 1705-1706 du collège de Munich[4]. On le dit "benedictoburanus" (de Benediktbeuern), et fils de peintre. Il naît en 1683. En 1688, son père Hans-Georg compose des fresques à Tegernsee sur une commande du père abbé Bernhard Wenzel. Philipp-Emmanuel va alors en classe au monastère. En 1698, il devait entrer au collège de Munich. Mais le prince-électeur Max-Emmanuel demande cette année-là aux pères jésuites de mettre quelques élèves doués en musique à la disposition de la cour à Bruxelles. Asam y fut envoyé pour un an. On trouve dans les diaires de 1699, à la

---

[1] On peut noter également ici le nom de quelques anciens élèves des collèges français, au XVI° siècle, saint François de Sales, saint Pierre Fourier, César de Bus, Pierre de Bérulle, au XVII° siècle, Descartes, Corneille, Condé, Bossuet, Molière, saint François Régis, Colbert, Monsieur Olier, Bourdaloue, Louvois, Montesquieu, Fontenelle, le cardinal Fleury, Réaumur, l'abbé de Saint-Pierre, au XVIII° siècle, Voltaire, Helvétius, Turgot, Malesherbes, Diderot, Bouffon, Vauvenargues, Lalande, Lamarck, La Tour d'Auvergne, Condorcet...

[2] L. Koch, Jesuitenlexikon, Paderborn, 1934, p. 1581.

[3] F. Grimme, Festschrift zu der 3. Sacularfeier des Gymnasiums zu Heiligenstadt, Heiligenstadt, 1875, p.11.

[4] S. Hafner, 400 Jahre Wilhelmsgymnasium, München, 1959, p. 26.

date du 26 juin : "Hodie ad Gymnasium rediit Philipp-Emmanuel Asam unus ex illis qui priore anno hinc missi erant Bruxellas inter aulicos musicos futuri nostri Elctoris"[1]. "Inter meliores" en 1705, il est "profectus valde honestus" en 1706. Philipp-Emmanuel entra ensuite chez les cisterciens de Fürstenried sous le nom d'Engelbert. Il est resté bon organiste et bon compositeur.

[1] Tome III des diaires (Diarum gymnasii SJ) de Munich.

2.3. Le collège, centre de rayonnement de la spiritualité jésuite.

2.3.1. La spiritualité d'Ignace cultivée au collège.

La présence des jésuites dans les villes d'Allemagne dépasse de loin l'horizon des colleges. On constate une certaine influence de leur spiritualité dans la cité toute entière. Ils ont pensé l'école dès le départ comme une institution clé pour l'ensemble de l'évangélisation. Pourquoi ?

Pour mener à bien leur mission pastorale et contribuer à l'action de la contre-reforme dans les differents pays d'Europe - la strategie est autre dans les pays de mission -, les pères de la Compagnie de Jésus s'installent entre le XVI° et le XVIII° siècle dans toutes les villes ou presque de quelque importance[1]. Ils y habitent sous la forme d'une communaute, implantent un collège et font la classe, construisent une eglise pour leur propre usage et, s'ils ne travaillent pas à la façon des prêtres diocésains, prennent en charge toute une série de ministeres particuliers. Par delà l'aspect scolaire, le collège est très reellement un moyen d'evangélisation pour tout un secteur. Les jesuites touchent ainsi de nombreuses catégories de la population citadine et aussi, mais d'une facon moins marquée, celle des campagnes environnantes. Beaucoup de gens apprennent à les connaître et chaque collège devient un petit centre de rayonnement de la spiritualite jésuite et de leur façon particuliere de travailler.

Dans les villes d'Allemagne du Sud du XVIII° siècle, les pères ont ainsi un contact régulier avec leurs élèves, les parents, avec les membres des congrégations qu'ils ont mises en place pour les citadins, membres parmi lesquels nombreux sont ceux qui font avec les pères des exercices spirituels inspirés de ceux de saint Ignace, ils ont dans plusieurs

---

[1] Les installations ne s'arrêtent pas à la fondation des principaux collèges, vers la fin du XVI° siècle, elles se poursuivent jusqu'au XVIII° siècle, d'une manière parfois plus modeste certes. L'exmple de l'Alsace est parlant à cet égard, les pères y fondent avec le temps des résidences dans des villes de plus petite taille comme Sélestat, Rouffach, Molsheim, Haguenau, Ensisheim, Colmar ou Sarre-Union (qui faisait d'ailleurs partie à l'époque du diocèse de Metz).

villes un contact avec les prisonniers a qui ils rendent visite[1], avec aussi tous les auditeurs des sermons qu'ils font dans les différentes églises, que ce soit pour des missions populaires ou d'une manière régulière[2]. Ils prêchent dans la grande église Saint-Martin de Landshut tout le temps de leur présence dans la ville[3], de 1629 à 1773[4], mais aussi chez les ursulines et dans l'église du collège, à Fribourg-en-Brisgau à Notre-Dame[5] (le "Liebfrauenmünster", future cathédrale de l'archevêché créé au XIX° siècle). A Munich, les jésuites préparent chaque dimanche les sermons pour les principales églises du centre : la cathédrale, St. Michael, l'église du Saint-Esprit et l'"aula" du collège[6]. Il n'y a que Saint-Pierre qui reste au clergé diocésain. On comprend les frictions qui naissent peu à peu... A Augsbourg, les pères donnent l'homélie dominicale à la cathédrale, à St. Moritz, dans la chapelle conventuelle "Stella maris" en contrebas de l'hôtel de ville, dans l'"aula" et dans l'église du collège, puis pour les différentes congrégations mariales, à St. Moritz pour les soldats, à St. Martin pour les boulangers et certains autres artisans, à St. Roch pour les autres membres[7].

L'institution du collège joue aussi un rôle sur l'ensemble de la ville au niveau de l'aide que celui-ci peut apporter dans des domaines plus pratiques : à Rottweil, où un collège existe depuis 1722 avec 9 pères, les congrégations mariales comptent 1700 membres qui s'organisent pour distribuer chaque semaine à la porterie du collège[8] du pain aux pauvres[9].

---

[1] Avec déjà une sorte d'"aumônerie" de prison à Augsbourg (B. Duhr, Geschichte der Jesuiten in den Ländern deutscher Zunge, Munchen, 1928, tomeIV, p. 242) et à Fribourg-en-Brisgau (T. Kurrus, Die Jesuiten an der Universität Freiburg i. B. 1620-1773, Freiburg i. B., 1963, tome I, p. 70);

[2] G. Kolb, Mitteilungen über das Wirken der Jesuiten und der marianischen Kongregationen in Linz während des 17. und 18. Jahrhunderts, Linz, 1909, p. 3.

[3] K. Wolf, Das Landshuter Gymnasium von seinen Anfangen bis zur Aufhebung des Jesuitenordens (in : Verhandlungen des historischen Vereins für Niederbayern, Bd. 62, S. 1-178. Landshut, 1929), p. 88.

[4] Ibid., p. 51.

[5] T. Kurrus, Die Jesuiten an der Universität Freiburg i. B. 1620-1773, Freburg i. B., 1963, tome I, p. 70.

[6] B. Duhr, Geschichte der Jesuiten in den Ländern deutscher Zunge, München, 1928, tome IV, p. 230.

[7] Ibid., p. 241.

[8] Ibid., p. 290.

[9] Les fêtes étaient également des occasions de distribuer de la nourriture aux pauvres. On y donnait alors du pain, du vin et de la viande, par exemple à Molsheim (Ibid., p. 201).

La même chose est organisée depuis 1704 à Amberg[1], où le rythme est de 2000 pains par semaine... Les gens dans le besoin restent nombreux.

Il est une autre activité de type caritatif, le développement des pharmacies : depuis 1713 à Neubourg[2], 1732 à Linz[3], 1708 à Graz[4] par exemple... Mais on cite tout de même des prescriptions assez folkloriques des pères de Mindelheim - eux qui pourtant combattent magie et superstition -, tel ce morceau de cierge pascal à avaler, ou ces biscuits cruciformes faits de farine, de cendres de carême et de liqueur de saint Jean-Baptiste pour chasser les mauvais esprits...[5] Fribourg-en-Brisgau[6] et Constance[7] ont un petit hôpital à côte du college. Les services rendus sont réels (on cite au siècle précédent cinq pères qui meurent en soignant des malades de la peste à Steyr dans la province d'Autriche[8]).

Comment ne pas citer pour terminer les fameuses brasseries de collège, à Augsbourg[9] (depuis 1650), Ingolstadt[10] (ajoutée à la location des étangs, elle rapporte près de 6000 florins par an), à Neubourg[11] (depuis 1757), et surtout à Mindelheim[12], la plus importante - et qui existe toujours -, dont la production a dû être restreinte, ainsi qu'à Augsbourg, après un jugement du magistrat en 1688 : trop de monde voulait acheter sa biere au collège, il semble qu'elle soit de meilleure qualité que celle des autres brasseurs. Les pères ne pourront plus donner de la bière que

---

[1] Ibid., p. 274.

[2] J. Heider, Seminararchiv Neuburg a. d. Donau, Munchen, 1957, p. 50.

[3] B. Duhr, Geschichte der Jesuiten in den Landern deutscher Zunge, Munchen, 1928, tome IV, p. 376.

[4] F. v. Krones, Geschichte der Karl Franzens-Universitat in Graz, Graz, 1886, p. 48.

[5] F. Zoepfl, Geschichte des ehemaligen Mindelheimer Jesuitenkollegs, Dillingen, 1921, p. 75.

[6] B. Duhr, Geschichte der Jesuiten in den Landern deutscher Zunge, Munchen, 1928, p. 299.

[7] G. Schühly, Das ehemalige Jesuitenkolleg in Konstanz (in : Kollegbrief Weihnachten 1954, S. 56-66, St. Blasien, 1954), p. 58.

[8] M. Brandl, 500 Jahre Dominikaner und Jesuiten in Steyr 1478-1978, Steyr, 1978, p. 13.

[9] M. Baer, Die Jesuiten in Augsburg, München, 1982, p. 33.

[10] B. Duhr, Geschichte der Jesuiten in den Landern deutscher Zunge, Munchen, 1928, tome IV, p. 235.

[11] J. Heider, Seminararchiv Neuburg a. d. Donau, Munchen, 1957, p. 6.

[12] F. Zoepfl, Geschichte des ehemaligen Mindelheimer Jesuitenkollegs, Dillingen, 1921, p. 31, et B. Duhr, Geschichte der Jesuiten in den Landern deutscher Zunge, Munchen, 1928, tome IV, p. 457.

gracieusement à leurs bienfaiteurs ou aux pauvres, et ceci... "en petits tonneaux" est-il précisé[1]. Le magistrat se méfiait-il à ce point des activites "commerciales" de la Compagnie ?

Même si ces diverses activités donnent une assise à l'institution du collège dans la cité, le but premier reste bien sûr le travail de fond, plus spirituel. D'une manière générale, les pères font la catéchèse de toute la jeunesse de ces petites villes, allant aussi bien dans les écoles primaires latines que dans les écoles allemandes[2]. Comment cette spiritualité spécifique de l'ordre est-elle cultivée au sein du collège lui-même, et surtout, quelle est-elle, une fois adaptée aux besoins des élèves ?

La spiritualité jésuite, pour la caractériser brièvement, est fondée sur la volonté d'Ignace de Loyola d'encourager sur terre l'avènement du regne de Dieu. Pour cela, cet ancien capitaine basque, une fois "converti", fonde un nouvel ordre religieux, établi par le pape Paul III le 29 septembre 1540 par la bulle "Regimini militantis Ecclesiae". Ignace demande à ses compagnons de ne pas se fixer toute leur vie dans un même monastère et de ne pas consacrer trop de leur temps à la liturgie - il n'y a pas de prière au choeur chez les jésuites -, comme le feraient les moines, mais par une obéissance parfaite, de travailler là où il les envoie, de la façon la plus active possible, "pour la plus grande gloire de Dieu"[3]. Il doivent puiser la force d'action qui leur est necessaire dans une prière courte, mais fréquente et intense. Une autre maxime de la spiritualité de l'ordre s'explique également par cette nécessité du travail pour changer le monde, "trouver Dieu en toutes choses". Et non plus seulement dans la prière liturgique ou silencieuse.

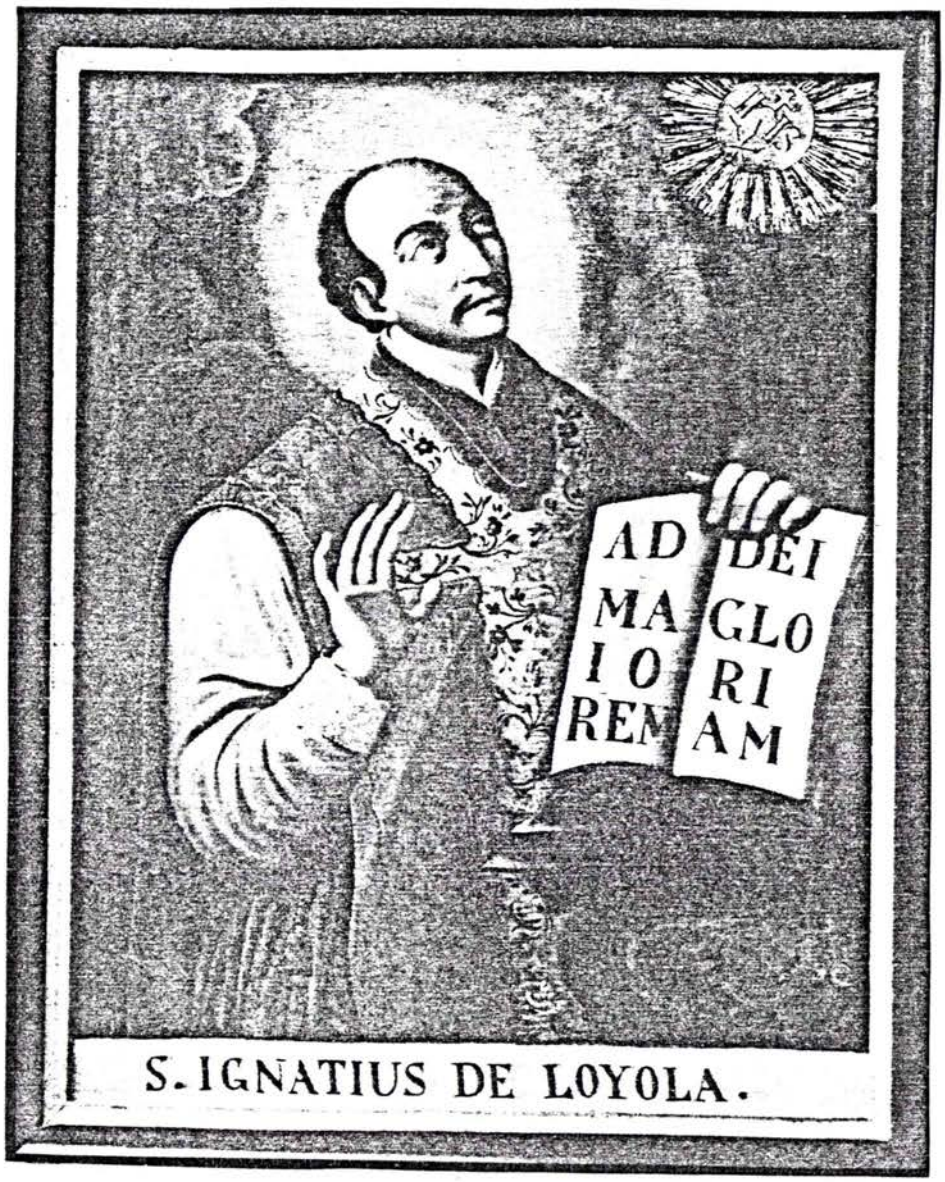
Cet état d'esprit se traduit chez les pères par l'exigence d'un travail rapide et intense, et de la part de chacun, de savoir ordonner et unifier sa vie. Le but de l'éducation des collèges est à l'image de celui de la Compagnie : la plus grande gloire de Dieu et, selon l'expression d'autrefois, le salut des âmes. Il est donc important d'acquérir de la volonté, de s'y

---

[1] F. Zoepfl, Geschichte des ehemaligen Mindelheimer Jesuitenkollegs, Dilligen, 1921, p. 32.

[2] T. Kurrus, Die Jesuiten an der Universität Freiburg i. B. 1620-1773, Freiburg i. B., 1963, tome I, p. 70.

[3] "Ad majorem Dei gloriam", devise de la Compagnie



Ignace de Loyola, peinture anonyme du XVII' siecle

exercer en s'oubliant soi-même. C'est l'enseignement que l'on tire de ce texte où Ignace exprime brutalement et sans détours ses convictions[1] :

"L'homme est créé pour louer, respecter et servir Dieu notre Seigneur, et par là sauver son âme. Les autres choses sur la face de la terre sont créées pour l'homme, pour l'aider à poursuivre la fin pour laquelle il a été créé. Il s'ensuit que l'homme doit en user dans la mesure où elles lui sont une aide pour sa fin, et s'en dégager dans la mesure où elles lui sont un obstacle. Pour cela, il faut nous rendre indifférents à toutes les choses créées[2], en tout ce qui est permis à la liberté de notre libre arbitre et ne lui est pas défendu. De telle manière que nous ne voulions pas, quant à nous, santé plus que maladie, richesse plus que pauvreté, honneur plus que déshonneur, vie longue plutôt que vie courte, et ainsi de tout le reste. Mais que nous désirions et choisissions uniquement ce qui nous conduit davantage[3] à la fin pour laquelle nous sommes créés"[4].

Cette spiritualité d'Ignace, c'est au sein du collège tout d'abord que les pères la mettent en pratique. Ils ont reçu à leur entrée

---

[1] Ignatius v. Loyola, Geistliche Übungen (Übertragung von A. Haas), Freiburg i. B., 1967. Nr. 23 :

"Der Mensch ist geschaffen dazu hin, Gott unseren Herrn zu loben, Ihm Ehrfurcht zu erweisen und zu dienen, und damit seine Seele zu retten. Die anderen Dinge auf der Oberflache der Erde sind zum Menschen hin geschaffen, und zwar damit sie ihm bei der Verfolgung des Zieles helfen, zu dem hin er geschaffen ist.

Hieraus folgt, daß der Mensch dieselben so weit zu gebrauchen hat, als sie ihm auf sein Ziel hin helfen, und sie so weit lassen muß, als sie ihn daran hindern.

Darum ist es notwendig, uns allen geschaffenen Dingen gegenüber gleichmutig (indifferentes) zu verhalten in allem, was der Freiheit unseres freien Willens überlassen und nicht verboten ist.

Auf diese Weise sollen wir von unserer Seite Gesundheit nicht mehr verlangen als Krankheit, Reichtum nicht mehr als Armut, Ehre nicht mehr als Schwach, langes Leben nicht mehr als kurzes, und folgerichtig so in allen übrigen Dingen. Einzig das sollen wir ersehen und erwählen, was uns mehr zum Ziele hinführt, auf das hin wir geschaffen sind."

[2] Le but de cette page est d'aider à se placer dans l'attitude d'"indifférence" spirituelle, une forme de totale disponibilité à Dieu.

[3] Le mot "davantage" se retrouve à toutes les étapes des "Exercices". En même temps qu'elle est disponibilité à Dieu, l'indifférence suppose un élan positif et un choix, pour répondre plus pleinement à l'amour de Dieu et nous livrer davantage à son service.

[4] Ignace de Loyola, Exercices spirituels (traduction de F. Courel), Paris, 1960, n° 23.

dans la Compagnie une formation destinee à cela, à la fois théorique, technique et pratique[1].

Voici le cursus des études en pratique à l'époque :

. Noviciat (2 ans) : premier contact avec l'ordre (à Landsberg).
. Juvénat (2 ans) : travail intellectuel personnel en rhétorique, logique, métaphysique...
. Philosophie (3 ans, souvent à Ingolstadt).
. Régence (3 ans) : travail pratique dans une école.
. Théologie (4 ans, à Dillingen ou Ingolstadt, plus rarement à Innsbruck[2]).
. Spécialisation (facultative).

Souvent, les élèves des collèges qui souhaitent entrer dans la Compagnie le font à 16 ou 17 ans, sans commencer le cycle du "Lyzeum". La liste des rubriques que completait alors le pere maître sur la fiche d'entree est la suivante[3] :

"Examina candidatorum scholasticorum Societatis Jesu ab anno 1599" :

1. Son nom, ses date et lieu de naissance.
2. Situation de famille.
3. L'éducation religieuse reçue.
4. Le métier éventuellement exercé.
5. Sa santé.
6. Son apparence extérieure.
7. Ses études.
8. Ses caractéristiques générales.
9. Les langues vivantes.
10. A-t-il déjà fait des voeux, promis un mariage ?
11. A-t-il des dettes ?

---

[1] F. Charmot, La pédagogie des jésuites, Paris, 1951, pp. 97s.
[2] G. Mraz, Geschichte der Theol. Fak. der Universitat Innsbruck von ihrer Grundung bis zum Jahre 1740, Innsbruck, 1748, p. 100.
[3] L. Szilas, Die österreichische Jesuitenprovinz, eine historisch-statistische Untersuchung (in : AHSJ XLVII, Fasc. 93, 1978, p. 97-158), p. 103.

12. D'autres motifs le cas échéant pour ne point l'accepter.
13. Est-il un converti (au sens du décret 28 de la VI° congrégation générale) ?
14. Est-il décidé à entrer dans la Compagnie ?
15. Est-il prêt à accepter tout travail ?
16. Renoncera-t-il à tout héritage ?
17. Est-il prêt à accepter que ses fautes soient communiquées à ses supérieurs ?
18. Lui dire que lui seront expliqués le sens et les obligations des voeux religieux.

C'est pendant le temps de noviciat que se faisaient les fameux "expériments" de toutes sortes, en particulier celui de la mendicité[1]. On se rend compte qu'il s'agit dans la longue formation des jésuites, d'apprendre à trouver Dieu autant dans le travail que dans la prière et la méditation. Ignace a cette conception particulière du travail : "Le religieux, le chrétien n'étudie pas pour étudier, ni même pour savoir : ce ne sont que des moyens, le but final est la (ou "une"[2]) plus grande gloire de Dieu"[3].

Quel reflet de cette attitude d'esprit trouve-t-on au collège ? Pour les pères, cela signifie qu'ils mènent une vie simple, consacrée de façon intensive au travail : ils commencent leur journée vers quatre heures du matin et prennent une heure pour la messe et les exercices religieux. Comme ils l'exigent des élèves, ils marquent de courts moments de recueillement les étapes successives de la journée : courte prière aux repas, avant et après la classe - les formules sont fixées pour tous par le provincial -, visite au Saint-Sacrement, examen de conscience le soir.

Qu'exige-t-on des élèves qui soit à l'image de cette spiritualité ? "Pietam et scientiam, doctrinam et mores christianos", "de la

---

[1] T. Kurrus, Die Jesuiten an der Universitat Freiburg i. B. 1620-1773. Freiburg i. B., p. 162.

[2] "**une**" serait une meilleure traduction du comparatif latin "majorem", bien que l'on traduise habituellement "ad majorem Dei gloriam" par "pour **la** plus grande gloire de Dieu".

[3] A. Heitlinger, Über die alten Jesuitenkollegien und ihre Padagogik (in: Kollegbrief Sommer 1955, S. 8-23, St. Blasien, 1955), p. 9 : "Der Ordensmann, der Christ studiert nicht, um zu studieren, auch nicht nur um zu wissen : das sind nur Mittel, letztes Ziel ist die größere Ehre Gottes".

pieté et des connaissances, une doctrine et une vie chrétiennes". En fait, c'est toute la vie quotidienne telle qu'elle est aménagée qui est à l'image de la spirirualité ignacienne.

La façon dont les élèves recoivent l'enseignement donné est basée sur le vieux "modus parisiensis" choisi par Ignace, où les maîtres décident pour leurs élèves quels cours ils doivent suivre et comment ils doivent travailler. Ignace écrit dans les "Constitutions"[1] :

"Il est dans les premiers devoirs de la Compagnie d'enseigner les sciences de telle manière, que les élèves soient conduits par là à une plus grande connaissance et à un plus grand amour de notre Créateur et Sauveur".

La même phrase se trouve reprise dans le "Ratio studiorum", au chapitre des règles pour le provincial. Le "Ratio" dit encore à l'adresse des recteurs de collège[2] :

"Ils doivent enthousiasmer leurs élèves au service et aux vertus qui plaisent à Dieu, et faire en sorte qu'ils dirigent toutes leurs études dans ce seul but".

En toute connaissance partielle brille la vérité totale, c'est ce principe qui régit les règles scolaires du collège[3]. On veut former non une élite intellectuelle plus ou moins chrétienne, mais des chrétiens d'élite. C'est d'ailleurs dans ce seul cas que les jésuites peuvent accepter l'idée d'élite.

Chacun apprend à exercer sa volonté dans un travail régulier et intensif. L'élève apprend peu à peu à savoir renoncer, dans la vie quotidienne, à ses attirances personnelles, suivant ce qui lui est prescrit dans le domaine de la tenue, extérieure et intérieure, et pour son emploi du temps. On peut considérer d' une manière objective que la discipline de soi-même, et d'une manière plus subjective, que la forte conscience de l'amour propre sont deux constantes pédagogiques[4].

A l'internat, il apprend à vivre en société avec un préfet dont l'exemple a dans l'esprit de la Compagnie une très grande valeur. Les

---

[1] cf. A. Heitlinger, Über die alten Jesuitenkollegien und ihre Padagogik (in : Kollegbrief Weihnachten 1954, S. 16-26, St. Blasien, 1954), p. 25.
[2] cf. Ibid., p. 25.
[3] F. Charmot, La pédagogie des jésuites, Paris, 1951, pp. 493s.
[4] F. Paulsen, Geschichte des gelehrten Unterrichts, Leipzig 1919, tome I, p. 438.

jésuites veulent exercer leurs élèves à mener une vie honnête et digne. Pour acquérir la piété, la vertu et le savoir, le "Ratio" de 1599 encore suivi à la lettre au XVIII° siècle demande que l'on change soi-même ses éventuelles mauvaises habitudes : proférer des injures, voler ou mendier, jouer ou parier sur le hasard, fréquenter les mauvais établissements[1].

Chacun doit être prêt à se corriger en acceptant les punitions qui lui sont données et en apprenant combien l'aide de la ponctualité, du travail, du bon ordre et de l'obéissance sont appréciables pour toute la vie.

Les jésuites concoivent que leur spiritualité se répercute à partir du collège dans toute la cité. Ils espèrent tout d'abord que les principes enseignés aux élèves porteront du fruit. Ce sont eux les futurs adultes. Dans leurs méthodes, les jésuites remettent en honneur la pratique bien caractéristique du catholicisme, des sept sacrements redéfinis par le concile de Trente et la contre-réforme. Ils favorisent chez leurs élèves et dans leur travail pastoral au sein de la cité une vie religieuse plus intense, demandant aussi que l'on communie plus souvent que par le passé. On ne communiait plus qu'à Pâques en Europe à cette époque... C'est la Compagnie qui restaure la communion fréquente[2], favorisée aussi par le culte de l'eucharistie inhérent au baroque, qui met les autels en contact direct avec la foule en renonçant aux choeurs d'églises trop profonds.

Les cérémonies sacramentelles ont toujours été privilégiées par les pères. Le sens développé de l'efficacité sacramentelle telle qu'elle est redéfinie par le concile est également un moyen de lutte contre la prédestination[3] : la vie chrétienne se passe dans l'Eglise, il faut vouloir obtenir le salut ensemble, salut tellement célébré comme par anticipation dans le baroque. Cette foi solide en la force vivifiante de l'Eglise, en la force du Christ dans l'Eglise, la foi en l'homme aussi s'enracine dans l'expérience que proposent les "Exercices spirituels". Elle a son origine[4] dans la "méditation des deux étendards"[5]. Dans ce sens, les "Exercices" ont une

---

[1] J. Stier, Der Jesuiten ausgewahlte padagogische Schriften, Freiburg i. B., 1901, p 18 : "Abstineant omni ab jure jurando, a contumeliis, injuriis, detractionibus, mendaciis ludis vetitis, a locis etiam noxiis vel a Praefecto Scholarum interdictis, denique a rebus omnibus, quae morum honestati adversentur".

[2] H. Rogier und A. Weiler, Geschichte der Kirche, Einsiedeln, 1977, tome III, p. 350.

[3] J.M. Valentin, Le théâtre des Jésuites dans les pays de langue allemande (1554-1680), Bern, 1978, p. 192.

[4] Festschrift 75 Jahre Stella Matutina, Feldkirch, 1931.

[5] Au 2° jour de la 4° semaine, n° 136 des "Exercices spirituels".

place centrale car ils font percevoir la vocation chrétienne au plus profond, celle d'hommes appelés à une réelle sainteté.

Il y a là une mystique de l'action : on apprend à aimer ce qui est à faire[1]. Le jésuite a son monde intérieur, mais alors que le bénédictin voit dans le Christ le Dieu digne d'être adoré, que la liturgie le place loin du monde, semblable aux anges devant le roi de l'univers, et servant la gloire de l'agneau couronné, le jésuite voit dans le Christ le vainqueur de ce monde, il se bat pour la gloire du Père, pour faire sa volonté, partout il en témoigne dans un esprit de service qui le conduit au dépouillement[2].

La grâce efficace vient se joindre à la volonté, à la liberté aurait dit à son époque saint Augustin. On remarquera cependant que les contours et la place du libre arbitre restent mal définis par le concile de Trente. Le débat théologique du jansénisme trouve là en partie ses origines... Il apparaît en effet assez nettement maintenant, que le jansénisme était inévitable, en germe dans les décrets et les silences du concile[3].

La spiritualité ignacienne se caractérise aussi par la mise en pratique dans le quotidien de l'existence que l'individu jouit fondamentalement de la liberté de choix. Par opposition à la position protestante refusant à l'homme la possibilité de "faire" son salut, les jésuites reprennent les principes de la contre-réforme. L'homme a été sauvé par le Christ alors qu'il ne le méritait pas, il doit en remercier Dieu et mener une vie digne de sa nouvelle condition. C'est tout ce qu'exprime le baroque, dont l'extension dans le centre de l'Europe doit beaucoup à la Compagnie.

Pour les élèves, cela signifie que l'on essaie de développer chez eux toutes les aptitudes de l'être humain, puisque "tout l'homme" est bon par nature. Corps et esprit ont acquis une dignité fondamentale, dès lors que le chrétien se reconnait enfant d'un Dieu qui a promis la vie dans l'éternité. Les activités de loisirs ne méprisent pas le corps. Les sports et les jeux sont même favorisés. Quant aux études, elles doivent mener à la Vérité[4].

---

[1] P. Lippert, Zur Psychologie des Jesuitenordens, Kempten, 1912, p. 52.
[2] Ibid., p. 27.
[3] J. Delumeau, Le catholicisme entre Luther et Voltaire, Paris, 1971, p. 156.
[4] A. Heitlinger, Über die alten Jesuitenkollegien und ihre Padagogik (in : Kollegbrief Weihnachten 1954, S. 16-26, St. Blasien, 1954), pp. 16s.

Dans les écoles protestantes au contraire, seule la théologie peut-être la matière d'étude fondamentale. Elle doit même être le principe et la fin du travail de l'élève, afin qu'il ne tombe pas dans un univers sans Dieu, même si l'on reconnaît qu'un savoir universel est nécessaire au théologien, qui justement travaille des questions d'ordre universel[1]. L'homme protestant se doit d'être sérieux, grave même, et ne peut perdre son temps dans le jeu, qui le disperserait de l'essentiel. L'esprit des études est imprégné lui aussi de la conception protestante traditionnelle : l'homme s'est tellement avili en tombant dans le péché, qu'il ne peut être sauvé que par la seule grâce de Dieu. De fait, il est privé de la liberté de vouloir ou non son salut, ce qui conduit à l'idée de la prédestination de l'individu. Toute la vie est marquée par cette théologie négative du péché originel. On demande par exemple aux élèves du gymnase protestant St. Anna d'Augsbourg de porter un costume entièrement noir.

La pensée qui caractérise les principes éducatifs des collèges est en premier lieu cette idée de liberté fondamentale, dont chaque individu doit avoir conscience. Ignace inspire également à la Compagnie une grande lucidité à l'égard de la vie, en particulier dans l'exercice du jugement et dans le travail, toujours intense. C'est d'ailleurs de sa formation que le jésuite tient cette confiance qu'il a en lui-même et en son jugement. Les pères veulent ainsi influencer la conception locale du christianisme, la façon dont les gens organisent leur vie, leur travail... Ils le font aussi d'une manière plus visible, en devenant les promoteurs de l'art baroque dans les pays du Sud.

---

[1] K. Hartfelder, Philipp Melanchthon als "Praeceptor Germaniae" (in : Monumenta Germaniae paedagogica, Bd 7), Berlin, 1899, p. 37.

2.3.2 Pourquoi les jésuites construisent-ils baroque en Allemagne du Sud ?

Si l'on observe les réalisations architecturales des jésuites en Allemagne du Sud, on relève d'emblée deux constantes : ils ont été des bâtisseurs fort actifs, et c'est l'art baroque au XVIII° siècle, qui est utilisé pour leurs constructions, tout comme l'art Renaissance l'avait été au XVI°.

On parle parfois de l'art baroque en le nommant le style jésuite. Cette appellation - impropre - se fonde en fait sur des analogies et ne résiste pas à l'analyse exacte des deux concepts. C'est dire neanmoins combien ceux-ci sont liés, à la fois par leur histoire et leur extension de l'Europe centrale à l'Amérique du Sud.

Dès l'origine, le baroque est au-delà et dépasse la volonté de la Compagnie de Jésus[1], il subit bien d'autres influences, évolue à l'extérieur d'un cadre purement ecclésiastique. Alors que la Renaissance tirait son nom d'une époque, le baroque donne son nom à une époque, il a une étendue différente et plus large que les autres styles[2].

Au XVIII° siècle s'installent de nouvelles relations entre l'homme et la nature d'une part, l'homme et l'art d'autre part. La nature acquiert d'autres dimensions que celle d'une image de l'ordre divin, elle est rationnalisée. Comme l'art antique qui restait neutre dans son rapport à la religion, l'art est conçu et travaillé en dehors de sa seule fonction sacrée antérieure. Le XVII° siècle inaugure une période de contradictions, la philosophie pose la question du lien entre la raison et la foi, entre le corps et l'âme, la question de l'harmonie préétablie... Pendant que Descartes part en pèlerinage à Notre-Dame de Lorette, Newton écrit son explication de l'"Apocalypse" de saint Jean ! Leibniz confie son courrier aux jésuites qui partent pour l'Inde et la Chine[3]...

L'art transmet désormais cette nouvelle perception du monde. Il y a dans le baroque une sorte de primat de l'architecture, où le sombre fait place à la lumière. L'affirmation de soi devient un mouvement dynamique et le baroque se fait l'interprète de valeurs positives, robustes,

---

[1] Cf. V. Tapié, Le baroque, Paris, 1961, p. 22.

[2] W. Hager, Barock Architektur, Baden-Baden, 1968, p. 5.

[3] R. Benz, Deutsches Barock, Kultur des achtzehnten Jahrhunderts, Stuttgart, 1949, p. 61.

sanctifie le travail humain et encourage a la vie interieure[1]. Le monde cependant semble conserver les grands traits de la pensee medievale et continue d'apparaitre comme un "theatrum mundi"[2]. La pièce est la vie, le théâtre est le monde, et chacun y tient son rôle. L'image du Christ s'était transformee entre l'époque des Peres et l'âge roman, mais pas entre le Moyen-Age et l'âge baroque. L'attitude religieuse reste fondamentalement la même. Peut-être pourrait-on voir là comme une prolongation du Moyen-Age, avec des constantes aussi dans l'histoire intellectuelle des pays du Sud.

Pour le catholique, la liturgie redevient institutrice et clarificatrice, elle unifie la vie. Alors qu'avant le concile, l'autel s'était reculé et le grégorien compliqué, jusqu'à devenir un obstacle à la priere des gens simples qui commençaient à s'ennuyer à la messe[3], l'eucharistie retrouve dans le baroque sa place première. Les jésuites ont certainement compris tres vite le rôle de l'image liturgique. Pierre Favre recommande dès 1543 dans le "Mémorial"[4] de rendre les liturgies attrayantes par des processions, des bannières et des oriflammes, des autels élevés en plein air... La célébration des sacrements renouvelle à l'âge baroque la rencontre de l'Eglise et de son peuple[5], l'art est plus expressif et crée un monde spécifique[6].

On ne retrouve pas dans le Nord ce rôle de l'Eglise catholique qui rassemble le peuple. Alors que le culte protestant n'a lieu que le dimanche, la louange liturgique des monastères du Sud ne s'interrompt jamais. En 1740, Bach et Haendel culminent au Nord, mais ils sont seuls. Alors qu'une multitude d'artistes de toutes sortes travaillent dans le Sud à faire naitre la même lumière dans les eglises[7]. La

---

[1] J. Lortz, Geschichte der Kirche in ideengeschichtlicher Betrachtung (Bd. 2 : Die Neuzeit), Münster, 1964, p. 204.

[2] Cf. E. Hederer, Deutsche Dichtung des Barock, München, 1968, pp. 561s.

[3] Cf. J. Décarreaux, Moines et monasteres, Paris, 1980, p. 34.

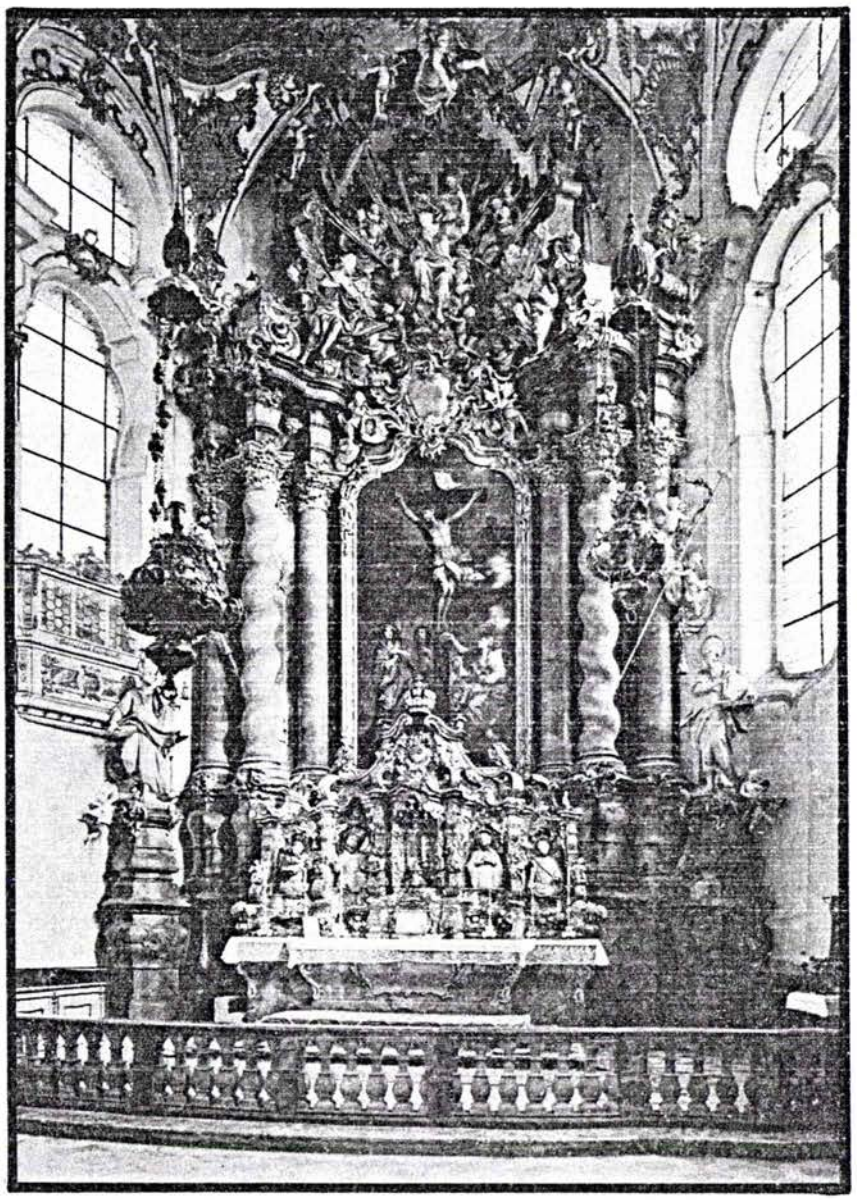
[4] J.M. Valentin, Le théâtre des Jésuites dans les pays de langue allemande (1554-1680), Bern, 1978, p. 200.

[5] Cf. A. Veit und L. Lenhart, Kirche und Volksfrommigkeit im Zeitalter des Barock, Freiburg i. B., 1956, pp. 13s.

[6] Cf. J. Kreitmaier, Die religiosen Krafte des Barock (in : Stimmen der Zeit, Bd. 110, S. 453-466), Freiburg i. B., 1926, p. 454

[7] Alors qu'on réinterprète cent fois les messes catholiques, on ne donne que deux fois la "Passion selon saint Matthieu", et c'en est terminé pour un siècle ! Ni Mozart, ni Beethoven, ni Goethe, ni Klopstock ne l'ont jamais entendue (cf. R. Benz, Deutsches Barock, Kultur des achtzehnten Jahrhunderts, Suttgart, 1949, p. 9).

"Frauenkirche"[1] de Dresde et l'église des frères Asam à Munich sont de la même époque, elle sont pourtant aux antipodes théologiques, on ne retrouve pas dans le Nord le principe du baroque catholique du Sud.



Maître-autel de l'église du collège de Landsberg

Les supérieurs généraux et les architectes jésuites en ont fait un usage très large. Dans bien des villes des pays du Sud, le collège contribue réellement à propager le baroque. On transforme plusieurs fois

[1] A la place du maître-autel, il y a l'orgue Silbermann que Bach inaugure en 1736 (R. Benz op. cit., p. 112).

diverses parties des bâtiments, on reconstruit, on met au goût du jour les églises d'une part, les salles de congregation d'autre part. Pourquoi ce phénomène ?

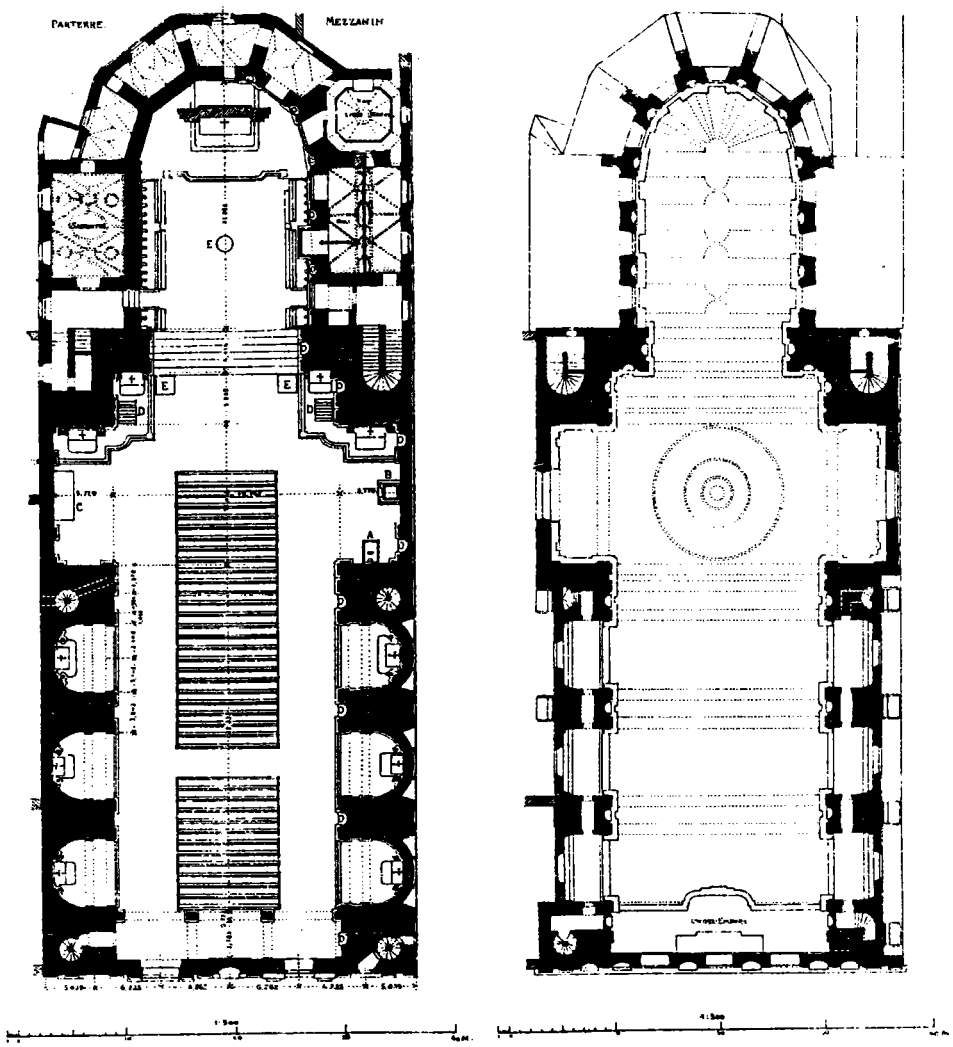
Il faut s'arrêter un instant à une seconde question : quelle est la politique intérieure à l'ordre en matière de réalisations architecturales ? Partout ou les jésuites s'implantent, ils construisent de quoi se loger, très souvent dans le cas de l'Allemagne du Sud le collège où ils vont travailler, quelques salles pour les besoins de leur œuvre d'évangélisation au dehors, et la plupart du temps, une église aux dimensions assez vastes. Comment cela se passe-t-il ?

L'ordre a acquis une tradition architecturale dès ses débuts, dès la construction du "Gesù" à Rome. Cet édifice inaugure l'emploi d'un style nouveau sans cesse repris et développé par la suite dans les villes où les pères s'installent. Reprendre ou s'inspirer de ce qui existe déjà n'est pas du tout obligatoire. Au contraire, les jésuites ne veulent pas choquer les mentalités de ceux avec qui ils vont travailler. Pour la plupart, ils sont d'ailleurs eux-mêmes natifs de la province de l'ordre à laquelle ils appartiennent. On ne peut parler en ce sens d'un "style jésuite". Ainsi, on choisit dans les pays d'Allemagne du Nord le gothique, tout comme dans les Flandres, jusqu'au début du XVII° siecle[1]. Ainsi choisit-on le style Renaissance à caractère un peu germanique pour Munich ou Augsbourg uniquement par souci d'adaptation.

A Munich, l'église St. Michael est consacrée en 1583. L'illustration ci-dessous en montre le plan, reprenant celui du "Gesu", sans transept extérieur, qui permet d'apprécier la taille de l'édifice.

---

[1] Ce phénomène n'est pas du tout exceptionnel, les styles ne se développent pas uniformément selon les régions. Le critique A. Schwarzstein explique comment en Alsace par exemple, les mécenes bourgeois étaient plus traditionnel que les princes italiens ou le roi de France. L'église Saint-Adelphe de Neuwiller, près de Saverne, parmi les sommets du roman alsacien, est bâtie vers 1225, au moment même ou l'on achève la cathédrale de Chartres (Cf. "Le roman d'Alsace", émission de FR3 du 30 juillet 1989).

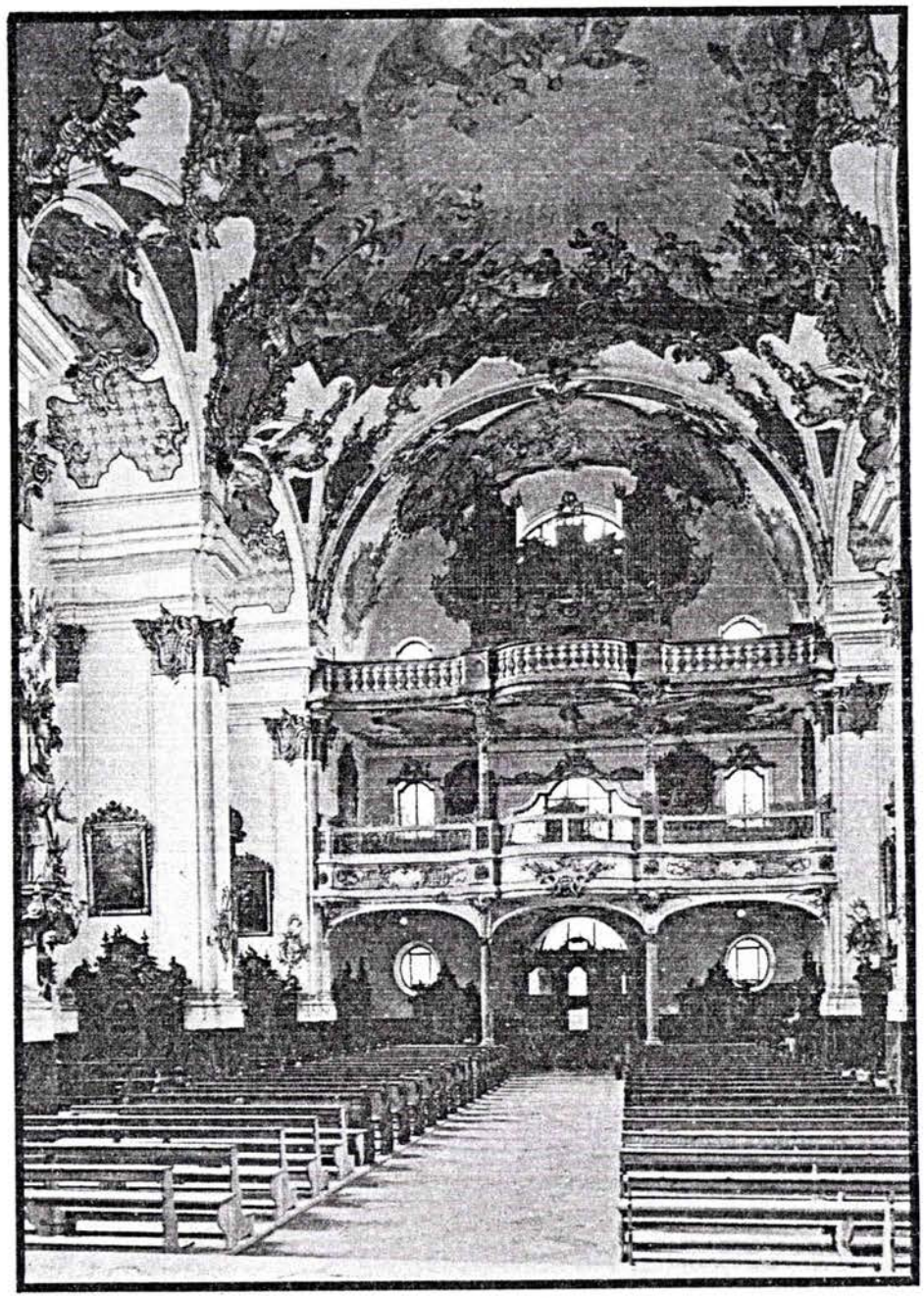


Plan de l'église St. Michael (Munich)

L'espace est large et puissant à St. Michael. La nef unique est rythmée seulement par les pilastres, et met en valeur le maître-autel d'une manière incomparable. On perçoit cependant comment les deux architectes (Sustris et Miller) ont conservé cette empreinte des eglises-halles... La structure du maître-autel n'est pas non plus si différente de celui de St. Ulrich à Augsbourg. St. Michael devient après le "Gesù" la seconde église-type de la Compagnie[1]. L'idée de la double tribune sera souvent reprise, par exemple à Landsberg ou Dillingen.

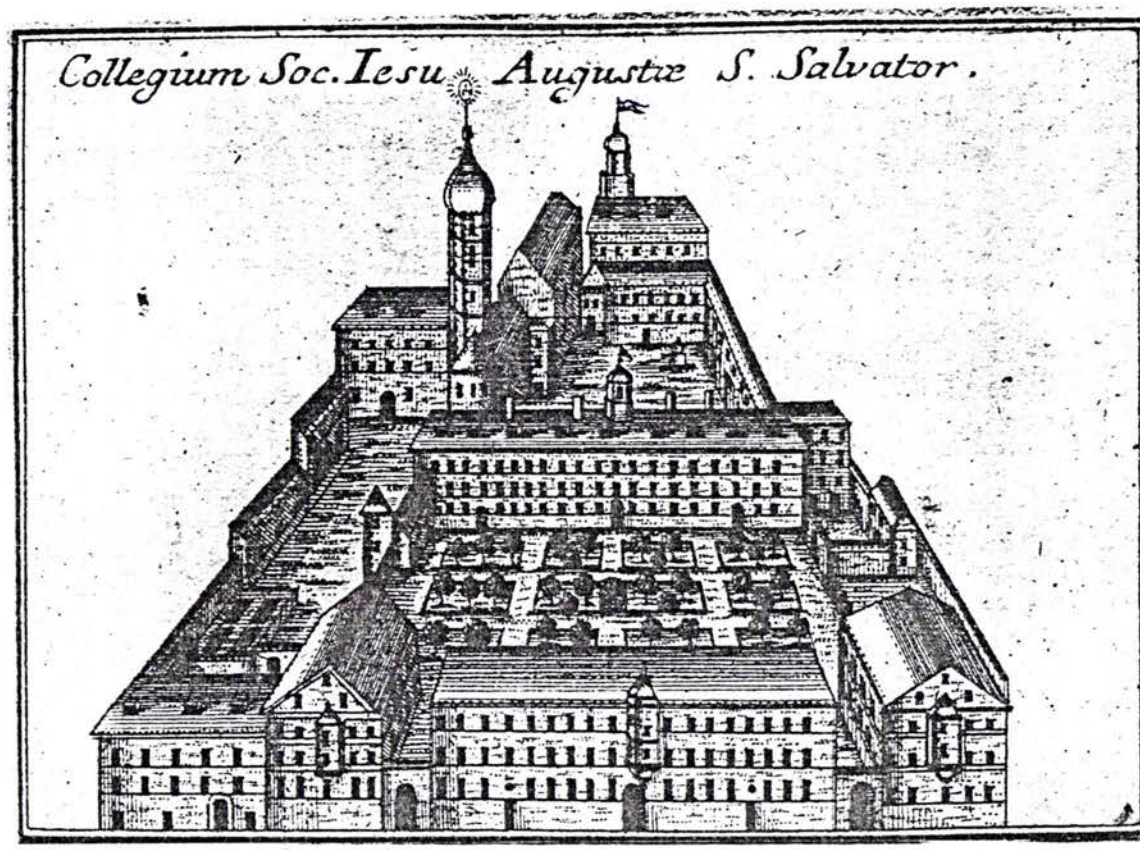
---

[1] On peut distinguer plusieurs "familles" d'églises jésuites en Allemagne du Sud. Légèrement différentes de St. Michael, celles de Landshut, Mindelheim et Dillingen en constituent une. Celles de Lucerne et Fribourg-en-Brisgau sont très différentes. À Landshut, le regard est plus attiré vers l'avant que vers le haut, les autels latéraux sont orientés comme le maître-autel, alors qu'ils sont disposés à Munich au fond des chapelles latérales. Landshut apparaît du coup plus libératrice, la lumière y arrive par le bas, on va droit au but. La lumière à Munich vient par le haut, l'église reste certainement plus intimidante (cf. R. Reiter. Die ehemalige Jesuitenkirche St. Ignatius zu Landshut, München, 1976, p. 39).



Intérieur de l'église du collège de Landsberg, à tribune double, typique des eglises jesuites d'Allemagne du Sud.

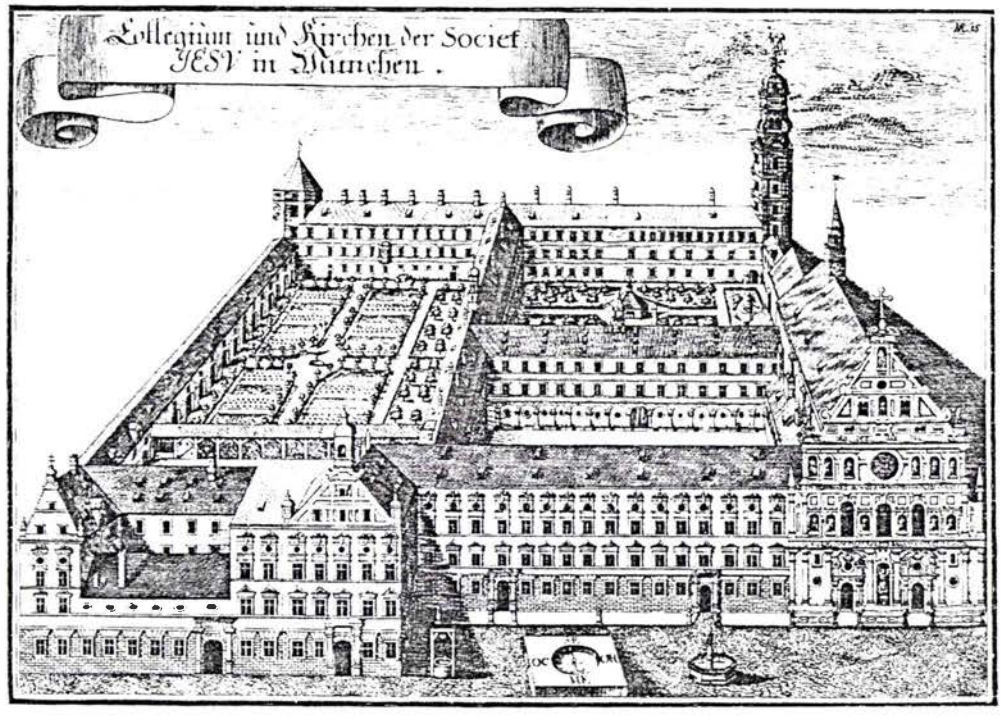
On ne veut rien importer ni imposer en matière artistique, on prefère construire selon les habitudes locales. A Augsbourg, la ville de Helias et Johannes Holl, construire dans le style Renaissance revêt une importance toute particulière ! Les jésuites ne font que poursuivre la démarche d'une cite déjà marquée de son hôtel de ville, de ses fontaines et de ses palais Renaissance. La façade de l'église et du collège St. Salvator est un peu plus simple qu'à Munich, mais elle ne perd rien de ses traits typiques.



Le college d'Augsbourg, vu de la façade arriere.

Pour la construction, la procedure est la suivante : les superieurs locaux font appel soit à des architectes de la region, soit à des architectes jésuites, membres de l'ordre. Les plans des futurs bâtiments sont concus et dessinés d'après les besoins locaux, puis envoyes a Rome

pour approbation. A Rome, il arrive que les plans soient corriges, rarement pour les eglises, plus souvent pour les collèges, parfois pour leur donner plus de simplicite. On avait fait de mauvaises experiences avec des constructions luxueuses fortement critiquees : le collège de Munich a eté le plus grand edifice jamais construit au nord des Alpes, avec plus de 800 fenetres[1]. Seul le palais de l'Escorial le depassait. Cette gravure datee de 1701 montre l'extension de ses bâtiments :



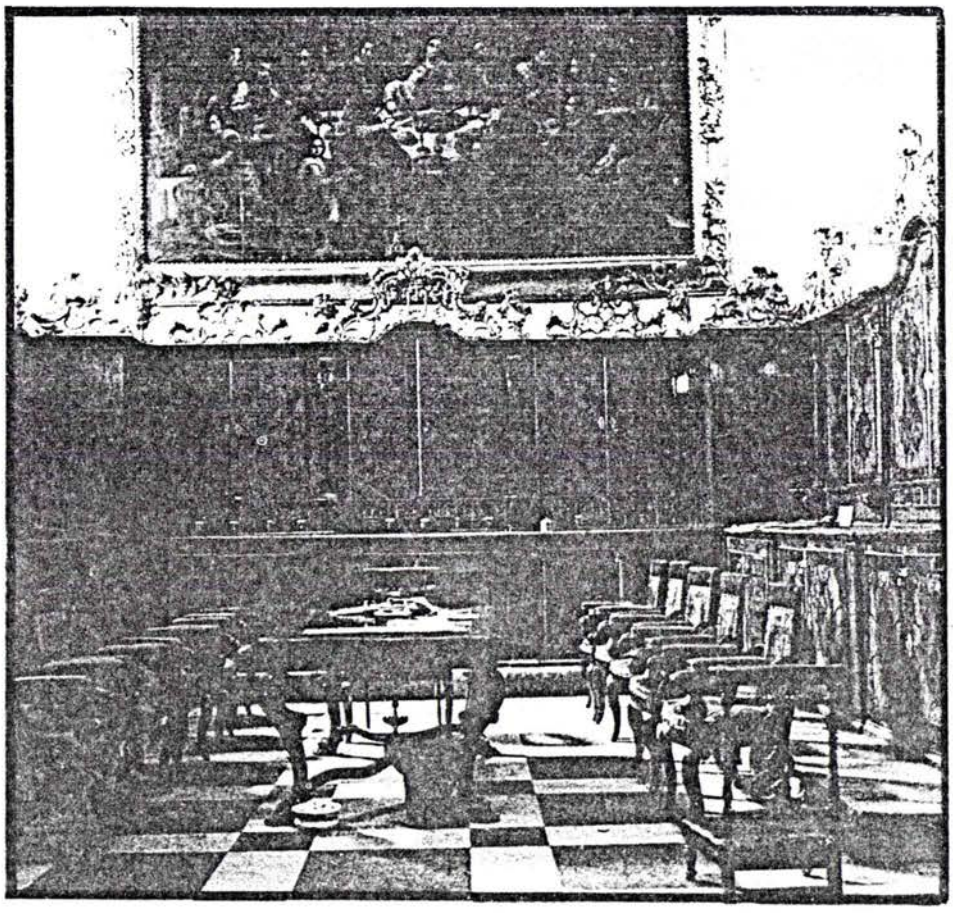
Dans la province jesuite voisine, le "Clementinum", un des collèges de Prague, a toujours deplu aux superieurs romains qui souhaitent ne pas en "imposer" par l'ampleur des constructions. Dans le cas où des plans sont modifiés à Rome, ils doivent ensuite être suivis a la lettre lors de l'execution. Ainsi les jesuites de Prague se voient-ils contraints lors de la construction d'une maison pour les pères profès quelques annees, plus tard de renoncer a tout apparat.

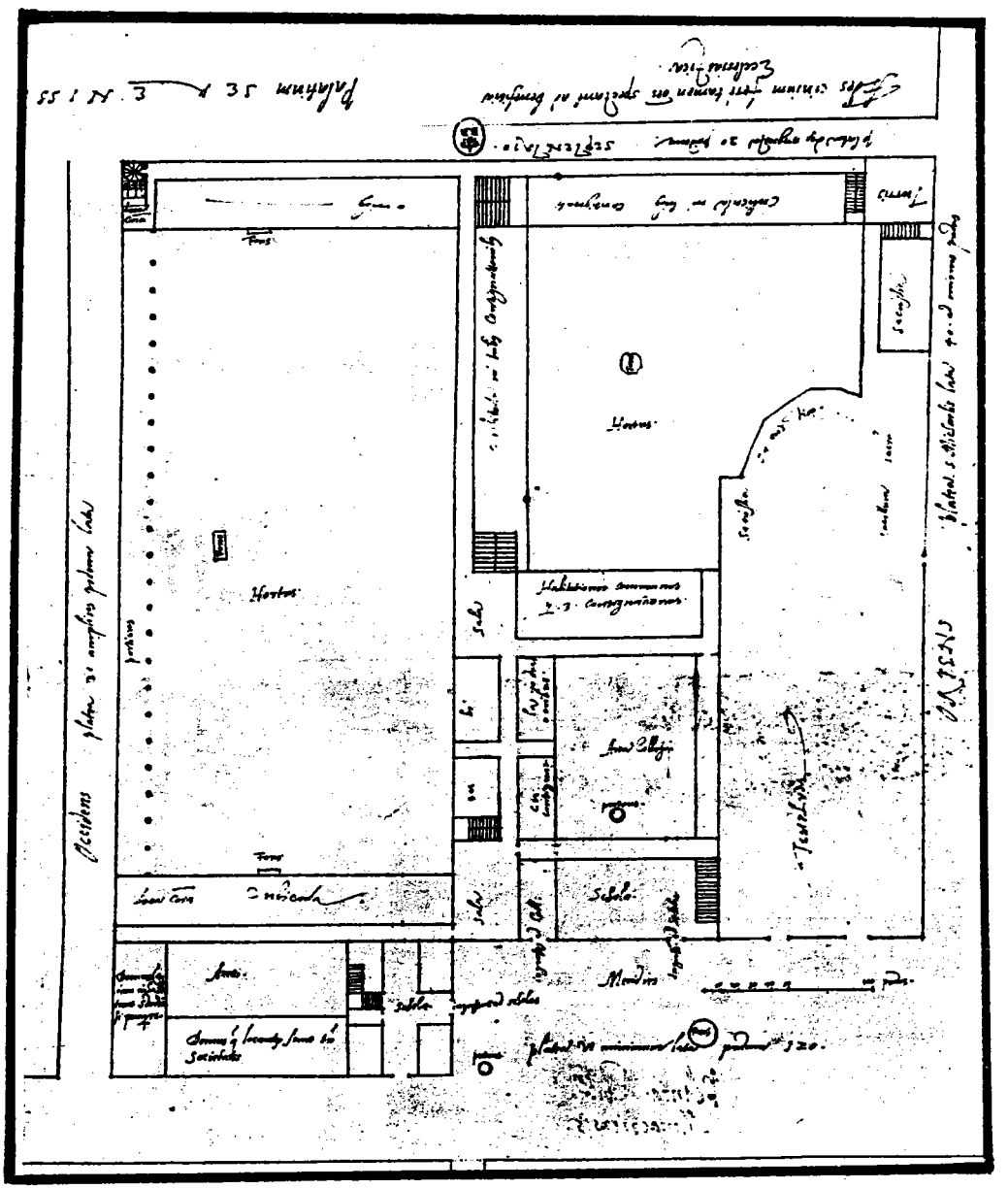
---

[1] K. Erlinghagen, Katholische Bildung im Barock, Hannover, 1972, p. 124.

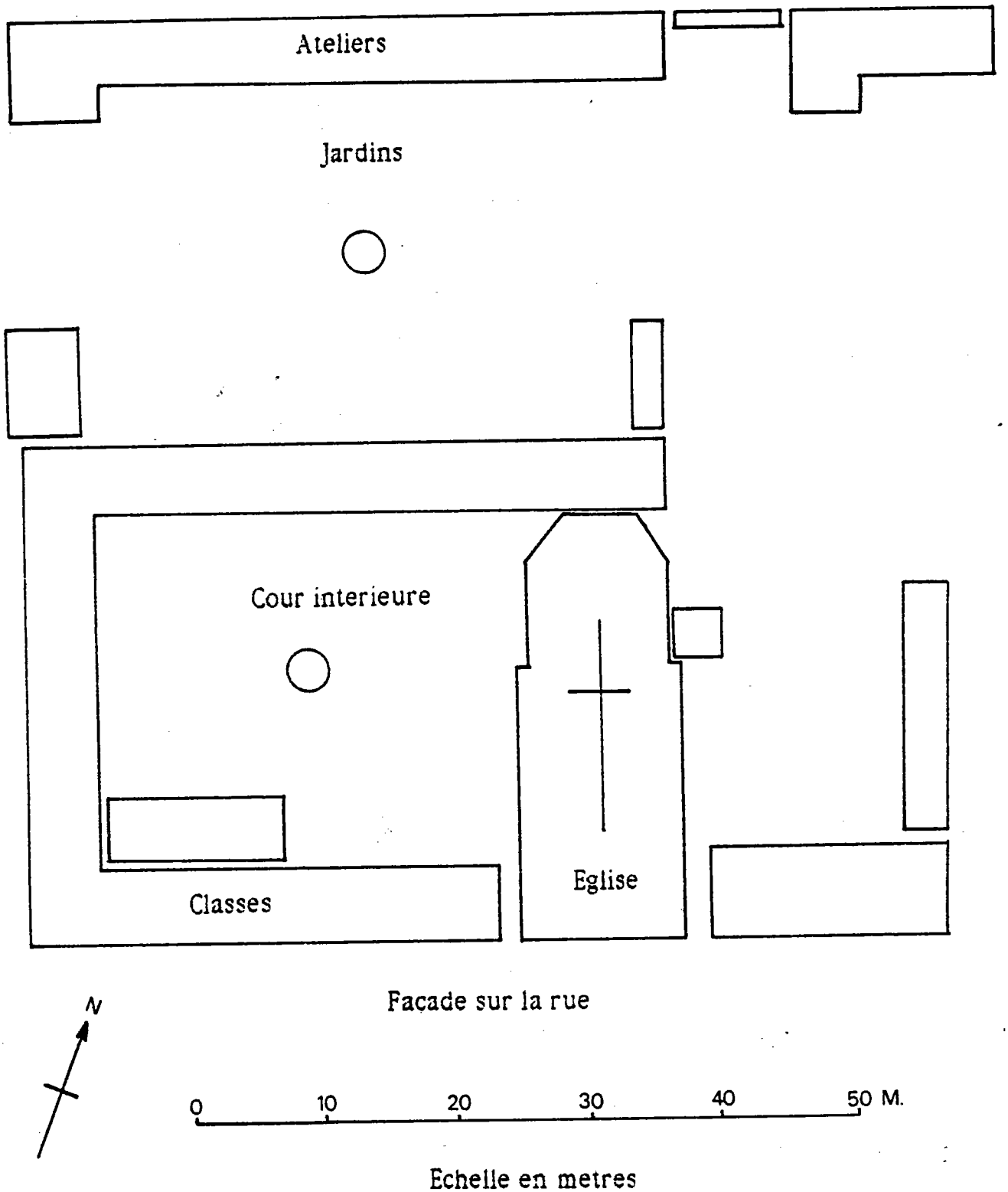
Jamais cependant des plans tout preparés ne sont importés de Rome, même dans les pays de mission[1], pour des églises qui seraient toutes bâties sur le même modèle, ou des collèges à construire selon le principe de la cour centrale. Le plan du collège organisé autour d'une cour intérieure est souvent utilisé en Allemagne du Sud. Voici par exemple celui de Munich et d'Augsbourg :

[1] On peut d'ailleurs observer comment les jésuites allemands exportent leurs façons de faire (ici en Bolivie). Aucune trace de ce baroque colonial espagnol ou portugais tel qu'on s'attendrait à le trouver. Au contraire, on reproduit les corridors des collèges souabes et les sacristies bavaroises, décorées de stucs de la plus pure école de Wessobrunn.





Plan du college de Munich en 1654
(Bibliothèque Nationale, Paris, Hd - 4c, 89)



Plan du collège Salvator d'Augsbourg au XVIIIe siècle.
(L'église et les batiments scolaires sont organises autour d'une cour interieure, comme le monastère autour de son cloître, jardins et bâtiments d'exploitation se trouvant à l'arrière)

Savoir s'adapter aux circonstances et aux coutumes des différentes régions est une constante pour la Compagnie de Jésus. La conséquence en est aussi que les églises changent plusieurs fois de visage. A plusieurs reprises, elles sont restaurées et adaptées à la mode architecturale ou décorative du moment.

Qui dirige ces constructions ? Les maîtres d'œuvre sont bien souvent les pères et les frères jésuites eux-mêmes[1]. Ils sont à l'époque toute une série, formés pour cela, parmi lesquels certains sont restés célèbres, comme au XVII° siècle les frères convers F. Pfister, Stfan Huber, Jakob Kurrer ou Heinrich Mayer, qui a fait les plans et construit l'église du collège de Lucerne[2] dans les années 1672-1677 puis de Fribourg-en-Brisgau entre 1683 et 1689[3], ou bien encore les pères Karl Fontaner ou Christoph Vogler.

En 1612, le père Johannes Isfording, recteur et architecte, édifie le collège de Passau. Les travaux de l'église sont entamés seulement en 1665. Pietro-Francesco Carlone et son fils Carlo-Antonio - qui avaient déjà travaillé à Passau - en tracent les plans. Les choses traînent cependant, à cause d'un conflit avec le prince-evêque Wenzel Thun et il faut attendre sa mort pour terminer l'édifice. C'est le cardinal Philipp v. Lamberg qui offre le maître-autel, fabriqué par le frère Christoph Tausch, de la province d'Autriche.

Au XVIII° siècle, le père Lonson dirige en tant que savant et mathématicien la construction du château des Schönborn à Pommersfelden, puis à partir de 1734, la rénovation du collège de Bamberg. Dans leurs ateliers, les frères convers réalisent beaucoup par eux-mêmes, cela permet d'économiser sensiblement. Ils comptent parmi eux de véritables artistes, tels Paul Bock ou Jakob Würmseer pour les fresques, Johannes Hörmann pour l'ébénisterie... Hörmann s'est spécialisé dans le mobilier, les

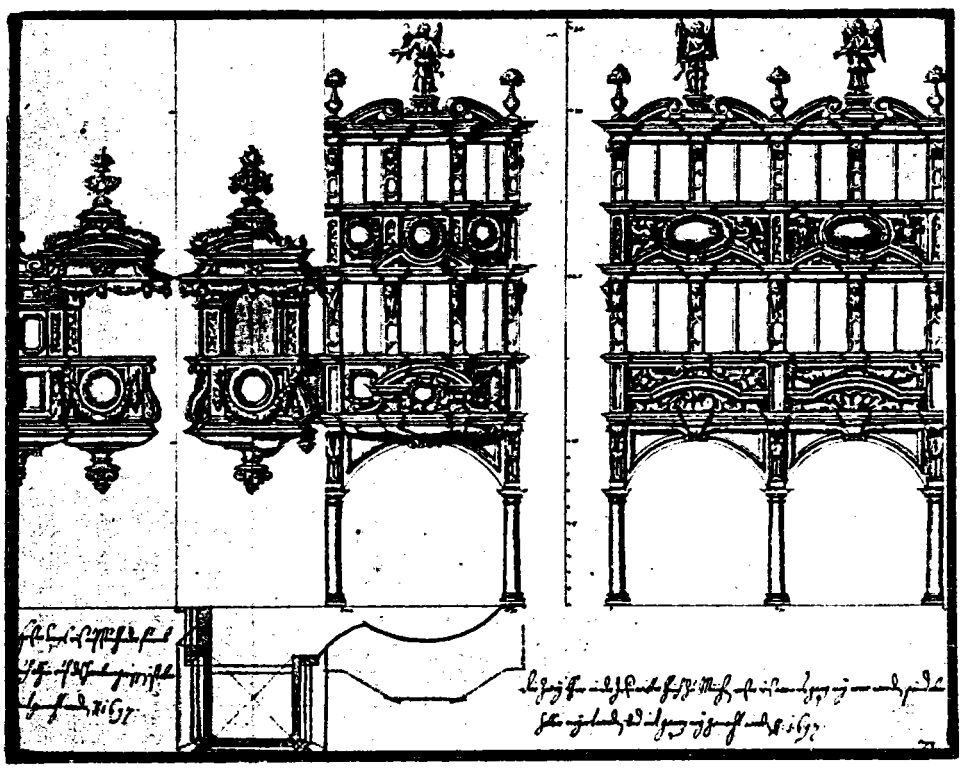
---

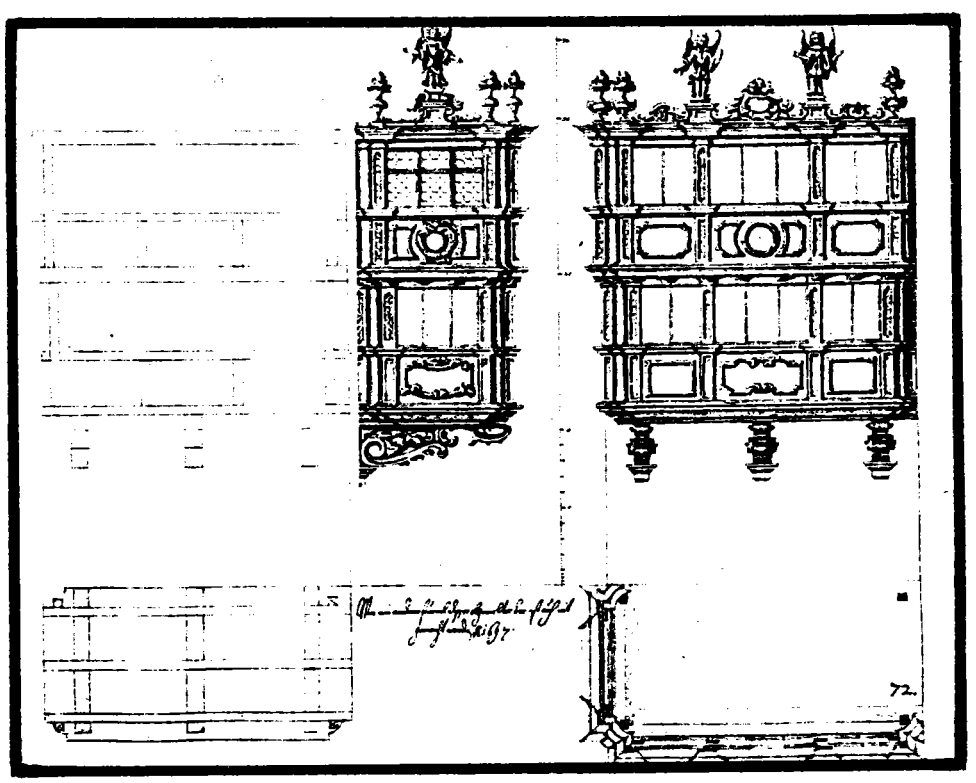
[1] Mais jamais dans les provinces du Rhin : on fait appel pour Heidelberg à Adam Breuning (d'ailleurs formé par les protestants), pour Mannheim à l'architecte de la cour Alessandro Galli de Bibiena, pour Bamberg à Georg Dientzenhofer (K. Lankheit, Aus Kunst und Geschichte des katholischen Heidelbergs, Heidelberg, 1959, p. 9), pour Mayence à Balthasar Neumann (M. Hauttmann, Geschichte der kirchlichen Baukunst in Bayern, Schwaben und Franken 1550-1780, München, 1921, p. 54).

[2] G. Schuhly, Das ehemalige Jesuitenkolleg in Konstanz (in : Kollegbrief Weihnachten 1954, S. 56-66, St. Blasien, 1954), p. 58.

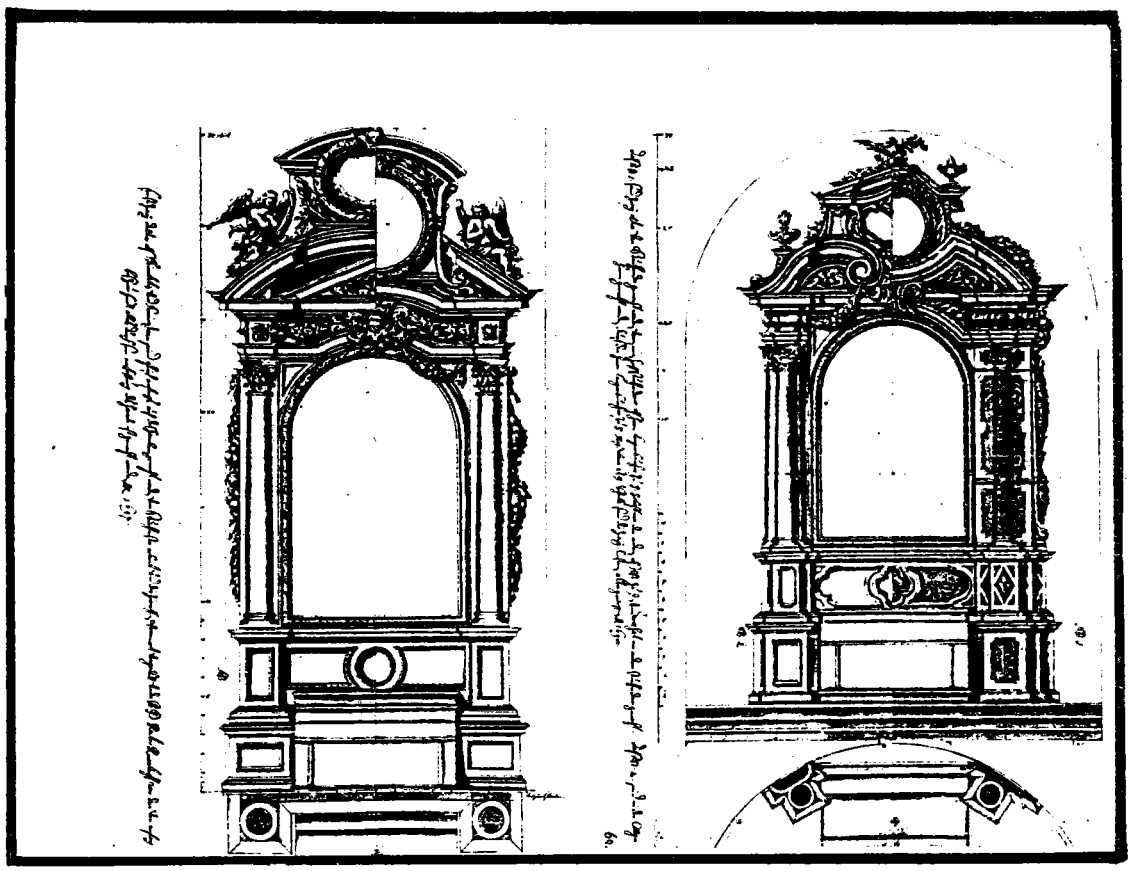
[3] T. Kurrus, Die Jesuiten an der Universität Freiburg i. B. 1620-1773, Freiburg i. B., 1963, tome I, p. 92.

illustrations ci-dessous montrent quelques esquisses de sa main pour St. Michael à Munich.





Esquisses du frère Hormann pour Munich (1697)
(Bayer. Staatsbibliothek. Munchen. Cgm 2643/II fol. 71/72)



Esquisses d'autels du frère Hormann (1697)
(Bay. Staatsbibliothek München. Cgm 2643/II fol. 68/69)

A Augsbourg, l'ordre souhaitait faire édifier l'église et le collège par Johannes Holl, mais on dut y renoncer pour des raisons budgétaires. L'église d'Augsbourg est typique des constructions Renaissance de la fin du XVI° siècle. Elle est comme la petite sœur de St. Michael. Le plan est simple, une seul nef à laquelle s'ajoute un chœur à abside unique[1]. Les quelques principes jésuites sont respectés : pilastres, voûte en plein cintre et tribunes latérales. Les dimensions sont d'une

[1] Cf. R. Reiter, Die ehemalige Jesuitenkirche St. Ignatius zu Landshut, München, 1976, p. 33.

certaine importance, l'église mesure 47 m. (140 pieds) de long, 21 m. (63 pieds) de large et 32 m. (97 pieds) jusqu'au faîte du toit. Le clocher à bulbe est de 42 m. (127 pieds). Il est intéressant de remarquer que l'église est construite après les bâtiments utilitaires, l'école est achevée en 1582, l'église en 1584[1].

Cette église Renaissance est plusieurs fois transformée, rénovée et mise au goût du jour entre le XVI° et le XVIII° siècle. Augsbourg constitue en cela un exemple typique des habitudes des jesuites du Sud. Dès 1673, on décore à neuf le chœur avec des stucs maniéristes grâce aux dons des Fugger. On construit aussi des oratoires autour de l'abside. En 1702, on agrandit cette fois les fenêtres pour laisser entrer davantage de lumière, on rénove la tribune qui doit accueillir un nouvel orgue, un orchestre et des chœurs, et l'on décore de fresques la voûte et les murs. On installe deux autels supplémentaires. L'édifice change de visage, les pères viennent de faire de leur édifice Renaissance très structuré aux tons de blancs, une église baroque où se confondent maintenant les masses, les formes et les couleurs.

Une troisième rénovation intervient en 1764 et 1765 grâce aux dons du prince-évêque d'Augsbourg, de la municipalité et de la famille Fugger. On modernise l'intérieur tout entier dans le baroque le plus fastueux. On remplace les stucs du début du siècle, passés de mode. Les pères font appel à Johann-Michael Feuchtmayr[2], le plus célèbre stucateur de l'école de Wessobrunn, qui travaille aussi à Ottobeuren, à Zwiefalten, à Vierzehnheiligen[3]... Ils le chargent de remplacer les stucs anciens jouant trop sur la géométrie et quelque peu rigides et froids, par d'autres dont la ligne et la forme s'épanouissent avec plus de fantaisie. La courbe devient la

---

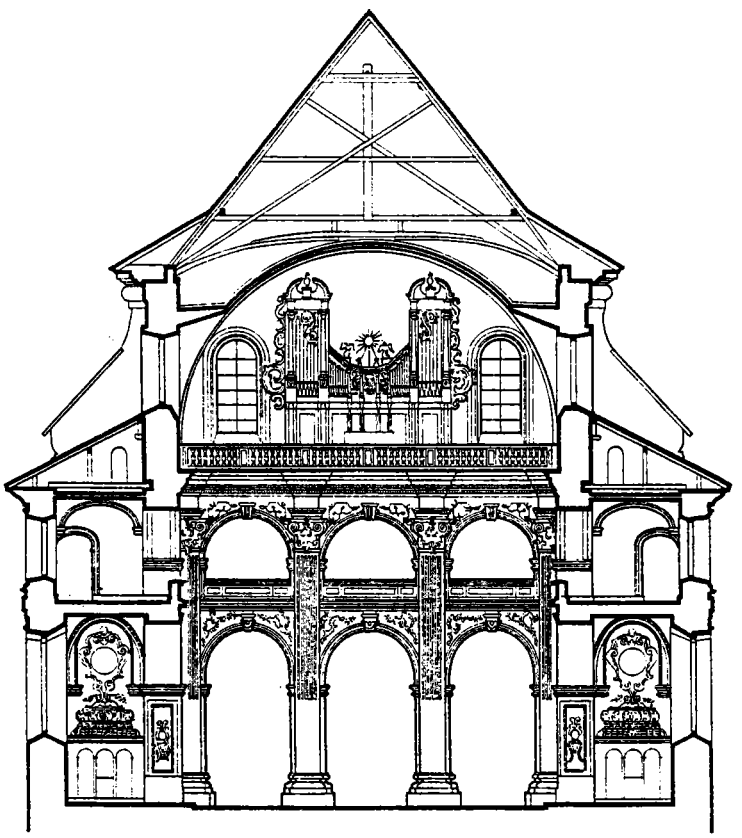
[1] La construction durait souvent plus longtemps, les peintres et les stucateurs ne travaillant guère plus de cinq mois par an. Au XVIII° siècle encore, Martin Knoller revient cinq étés pour terminer les voûtes de Neresheim.

[2] Il arrivait, lorsque cela leur était possible, que les pères fassent appel à des artistes célèbres. Le Bernin avait édifié Saint-André-du-Quirinal à Rome. En Allemagne, les frères Asam par exemple travaillent à Notre-Dame d'Ingolstadt entre 1732 et 1735 (J.M. Valentin, Le théâtre des Jesuites dans les pays de langue allemande (1554-1680), Bern, 1978, p. 378).

[3] Les autres ordres font appel plus souvent encore aux artistes les plus renommés, et les très grandes constructions du siècle restent tout de même celles des bénédictins (Ottobeuren, Weingarten, Neresheim, Rott, Wiblingen, Banz, Niederaltaich, Ettal), des prémontrés (Rot an der Rot, Steinhausen, Steinbach, Wies, Steingaden, Schussenried, Obermarchtal, Schaftlarn), des cisterciens (Waldsassen, Birnau, Kappel, Salem, Vierzehnheiligen, Ebrach, Furstenzell) et des augustins (Diessen).

valeur suprême, les colonnes blanches sont recouvertes de faux marbres et les chapiteaux dorés à la feuille. Le mobilier est entièrement rénové au goût du jour. Des fresques de Johann-Baptist Goetz viennent couronner tous ces travaux. La façade elle aussi perd en 1766 son caractère Renaissance et se transforme en une composition baroque avec pilastres et frontons.

Cette transformation n'est nullement un fait unique. Les jésuites reprennent presque toutes leurs églises au cours du siècle, en 1750 celle de Dillingen, qui datait de 1617, celle d'Amberg, de Ratisbonne, de Mindelheim en 1721 et 1768, de Lucerne en 1749. Mais ils conservent toujours la structure de la nef unique, plus pratique pour la prédication et une meilleure participation des fidèles aux offices. Jamais ils ne quittent le modèle romain pour un plan central, circulaire ou elliptique comme le font les bénédictins, en particulier pour leurs églises de pèlerinage.



L'église de Lucerne, plusieurs fois remaniée.

Ce n'est pas un hasard si la Compagnie de Jésus mise tant sur le baroque, surtout dans les pays d'Allemagne du Sud. Le style est

depuis logtemps favorise par la contre-reforme. Il s'agit d'attirer le regard, et par son entremise l'esprit du fidèle vers l'autel, devenu le lieu d'un grand théâtre sacré. Les formes sont comme liberées et envahissent l'espace, la lumière est traitée comme un élément de vie. Les arts mettent leurs ressources en commun, franchissent les frontières qui les separent et s'empruntent leurs effets[1]. Par l'architecture rayonne l'éclat du surnaturel.

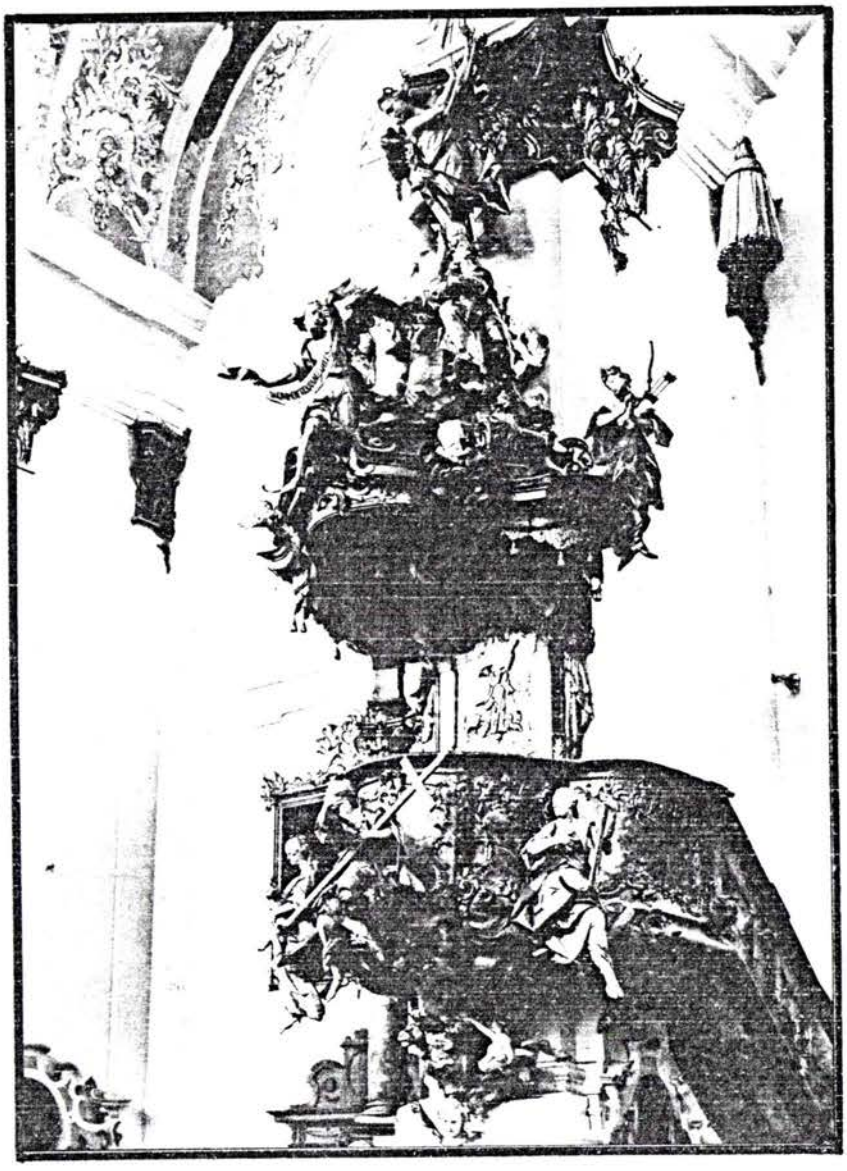
Les jésuites renouvellent d'autre part le culte de l'eucharistie, le culte des saints et de la Vierge, toutes choses qui favorisent l'emploi du baroque, devenu rapidement très populaire[2]. C'est un art de la joie, de la vie et de la fête, à l'image de la spiritualité du temps[3] qui valorise l'espérance, la force et la liberté. Les pères donnent à la chaire à prêcher une importance de premier ordre et suppriment le chœur profond où l'autel se trouvait loin de la foule, puisqu'ils n'ont pas, à la différence des moines, d'office commun.

---

[1] C'est Henri Focillon qui rappelle ce " privilege de l'architecture entre tous les arts : construire un monde intérieur qui mesure l'espace et la lumière selon les lois d'une géométrie, d'une mécanique et d'une optique qui sont nécessairement impliquées dans l'ordre naturel, mais où la nature ne fait rien " (H. Focillon, Vie des formes, Paris, 1943, p. 34).

[2] Il est parfois étonnant d'entendre aujourd'hui encore tant de Bavarois dire leur enthousiasme pour le baroque.

[3] C'est aussi depuis 1745 qu'est honoré l'Enfant-Jésus de Prague.



Chaire de l'église de Dillingen (Studienkirche)

L'utilisation du baroque est la mise en pratique de cet ancien concept platonicien - le Beau est splendeur du Vrai - repris par l'Eglise : par l'admiration, on arrive à l'adoration, à la contemplation.

Intérieur de l'église de Dillingen

Le baroque sort des limites du sanctuaire, il n'y a pas que l'église qui soit le lieu de la fête. Les salles de congrégation sont egalement renovées et décorées à neuf. De 1761 a 1763[1], on reamenage l'"aula" de Dillingen[2], celle d'Ingolstadt[3], déja reconstruite en 1730[4], ainsi que le "Burgersaal" de Munich[5] (du nom de la congrégation des citoyens, "Bürgerkongregation"). A Augsbourg, les peres recueillent de l'argent de nombreux bienfaiteurs tels le prince-evêque, l'archevêque de Salzbourg

---

[1] Dans le style rococo, plus décoratif que militant dans son expression. Hubensteiner note que "la séparation entre baroque et rococo après 1750 n'est pas essentielle elle est seulement modale et d'intensité" (B. Hubensteiner, Vom Geist des Barock, Munchen, 1967, p. 206).

[2] O. Leisner, Zum 400-Jahr-Jubilaum der Marianischen Kongregationen im deutschen Sprachgebiet (in : Freinberger Stimmen, 44. Jahrgang, 2. Heft, S. 142-150), Linz, 1974, p. 149.

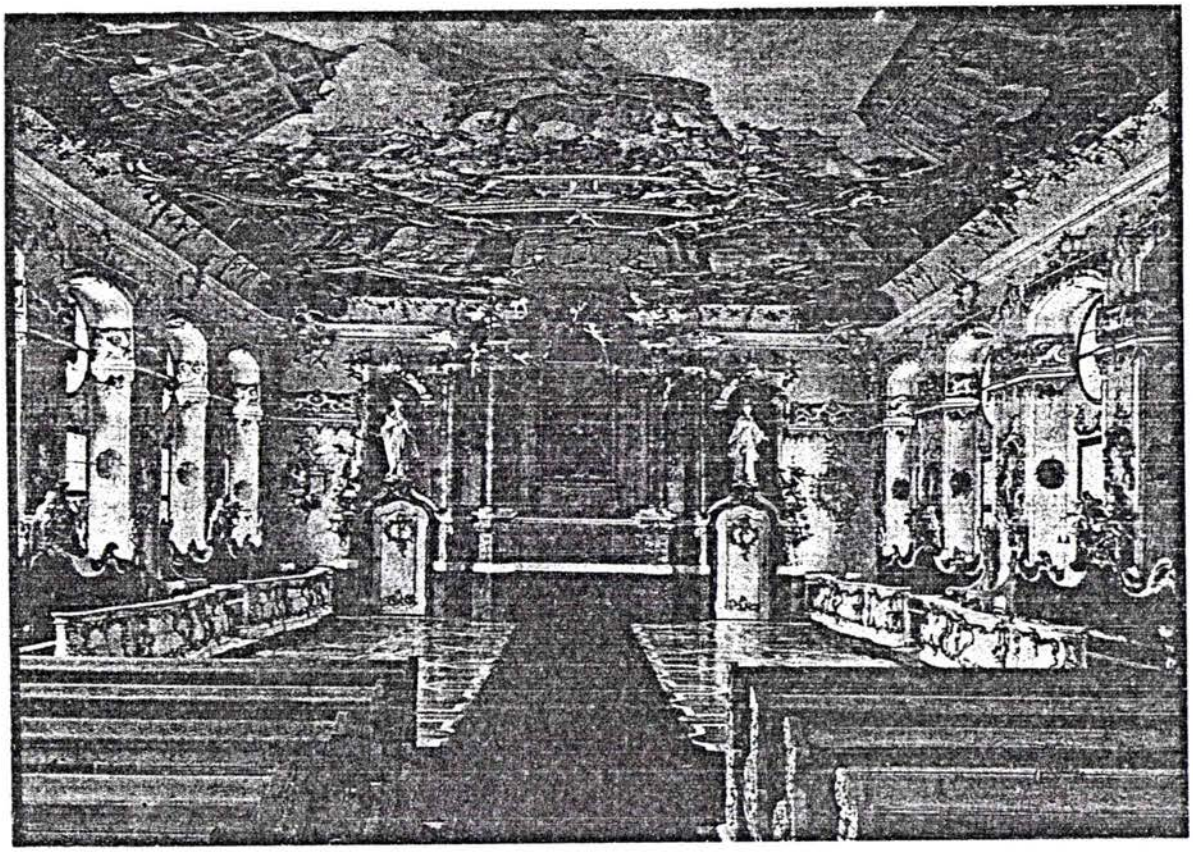
[3] Dont la façade (1732-1733) est de Johann-Michael Fischer (N. Lieb, Johann-Michael Fischer, Regensburg, 1982, p. 63).

[4] C. Prantl, Geschichte der Ludwig-Maximilian-Universitat in Ingolstadt, Landshut, Munchen, Munchen, 1872.

[5] Construit en 1709-1712 par l'architecte de la cour Giovanni-Antonio Viscardi. Apres la suppression de l'ordre, la salle est transformee en 1778 en eglise.

Sigismund v. Schrattenbach, le baron Pattendorf, les Fugger v. Wellenburg, ou l'archidiacre de la cathedrale Wilhelm v. Dolberg[1]...

L'execution des fresques, consacrées a l'Immaculée Conception de Marie, est confiée à Matthias Gunther, qui travaille aussi à Amorbach et Ettal. C'est Johann-Michael Feuchtmayr qui execute les stucs. Ces reproductions de la salle de congregation, des stucs d'un medaillon et de la fresque de Matthias Gunther représentant l'Immaculee Conception en gloire, permettent d'apprécier la qualite artistique de ce "Kleiner goldener Saal", comme on le nomme a Augsbourg[2].

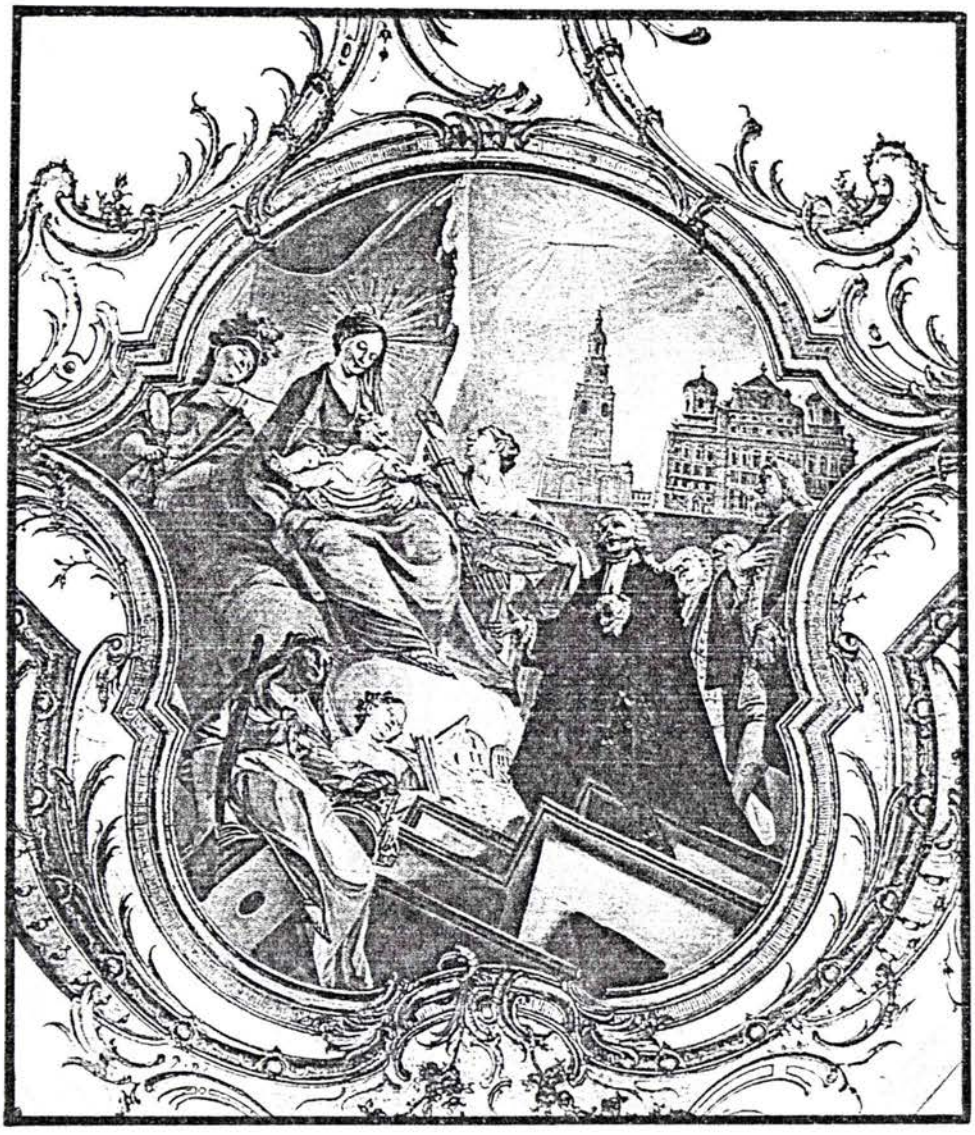


La salle de congregation d'Augsbourg, "Kleiner goldener Saal".

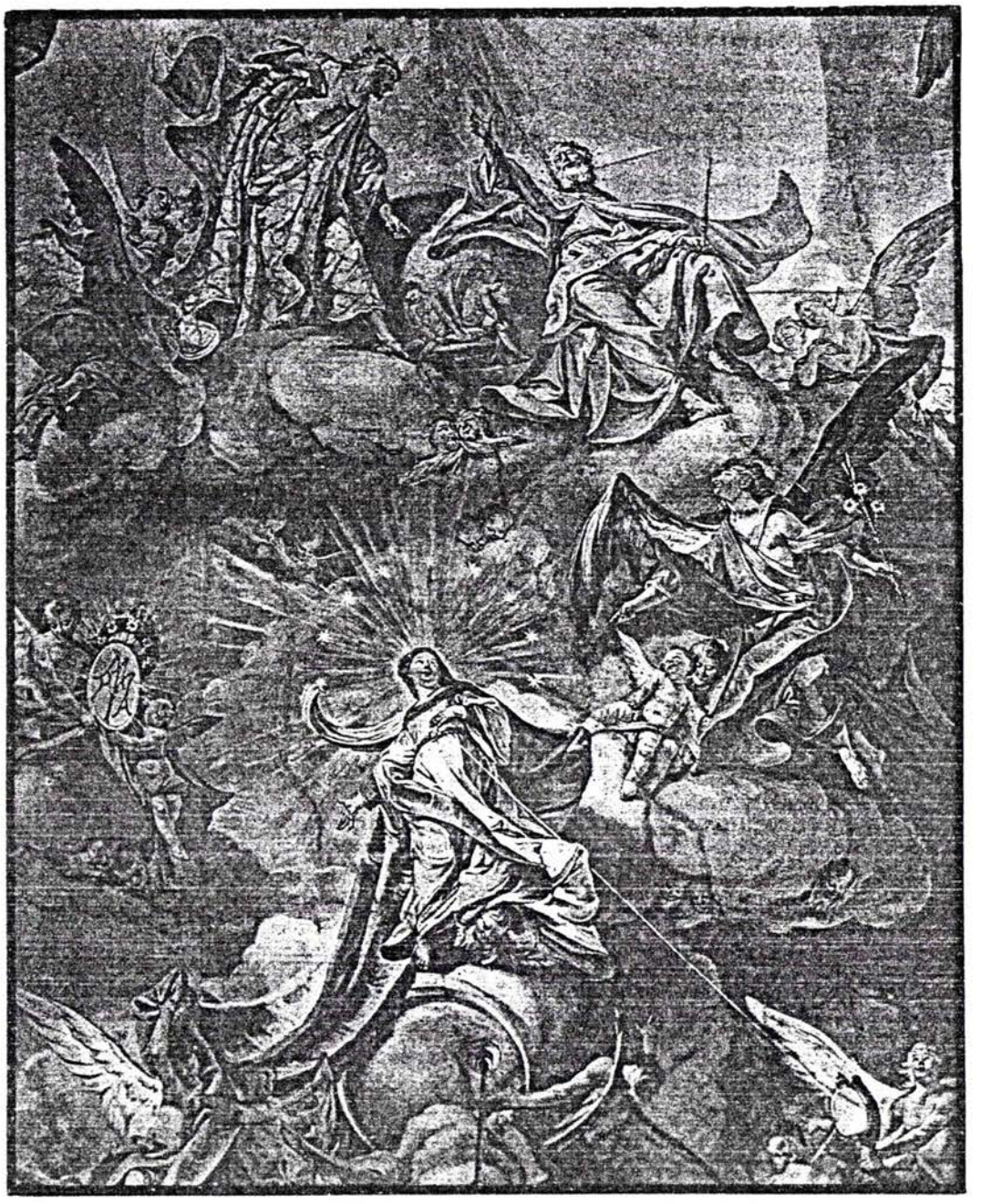
---

[1] M. Baer, Die Jesuiten in Augsburg, Munchen, 1982, p. 49

[2] Le "Goldener Saal" en lui-même étant à Augsbourg la salle d'apparat de l'hôtel de ville due à Elias Holl.



Medaillon rococo de la salle de congregation d'Augsbourg,
sur lequel se trouve aussi represente l'hotel de ville Renaissance

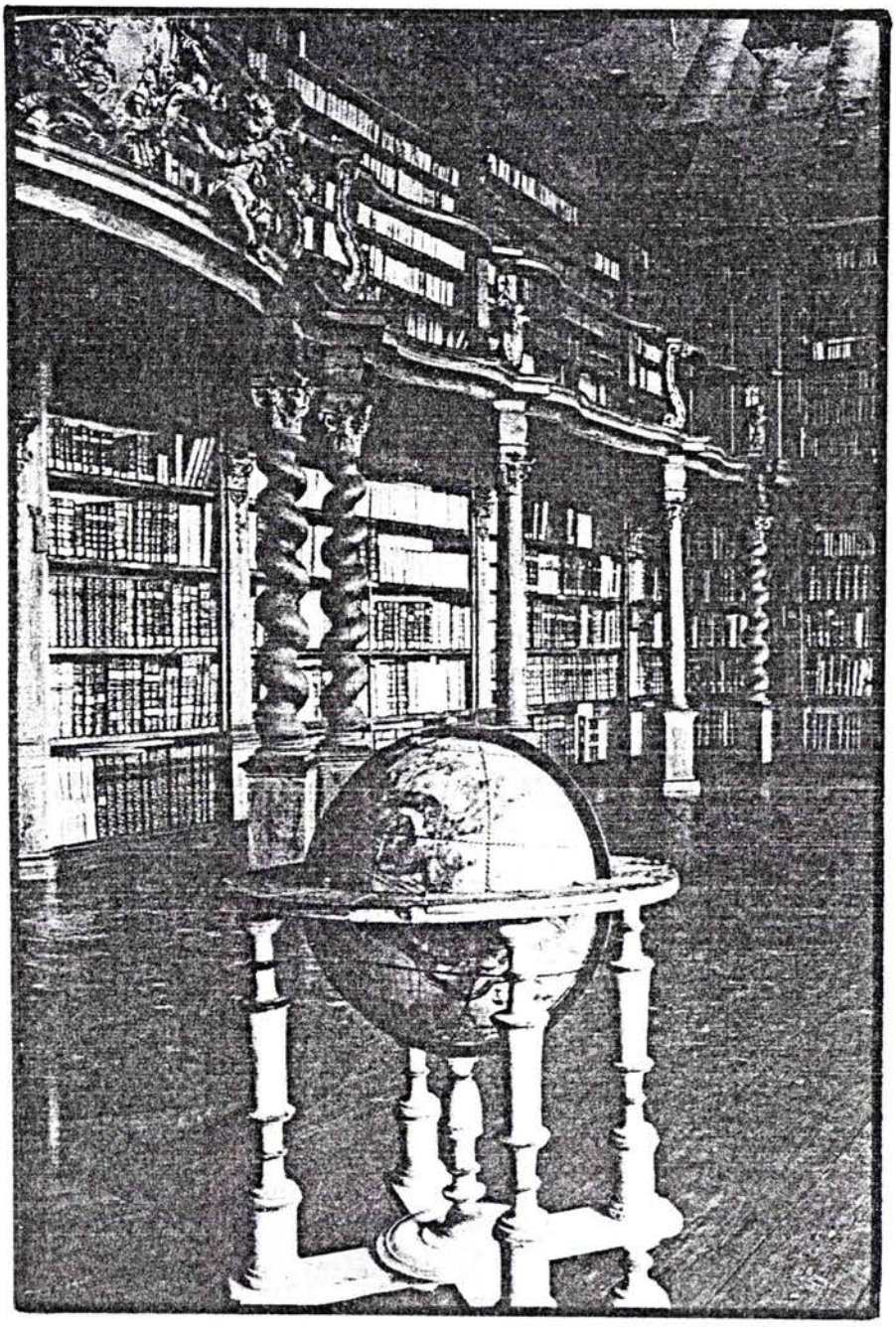


Fresque du plafond, de Matthias Gunther.

En plus des salles de congrégation et suivant l'exemple des bénédictins de la vallée du Danube, les jesuites inaugurent ici et là d'imposantes bibliotheques baroques. C'est le cas a Bamberg (1734-1739), a Dillingen (1738), à Passau[1] (1725), a Linz où la bibliothèque de 60 pieds de large, 26 de large et 16 de haut est entièrement en noyer[2]. Ces vastes salles sont conçues comme des temples dédiés à la culture, dont les voûtes sont couvertes de fresques et l'espace décoré d'allegories des différentes sciences.

---

[1] G. Schaffer, Passau, Passau, p. 13.
[2] Cf. G. Kolb, Mitteilungen uber das Wirken der Jesuiten und der marianischen Kongregationen in Linz wahren des 17. und 18. Jahrhunderts, Linz, 1909, p. 164.



La bibliothèque baroque du collège de Dillingen (1738)
reprenant les caractéristiques architecturales
des bibliothèques bénédictines de la vallée du Danube

2.3.3. Grâce aux congrégations mariales, les pères dirigent la vie spirituelle dans la cité.

Dans la plupart des villes de la province jesuite d'Allemagne du Sud, l'implantation du college permet à la spiritualité de la Compagnie d'être cultivée de façon très vivante dans la cité, à l'intérieur du college comme au dehors. Les pères ne conçoivent pas que leur travail s'arrête aux murs de l'établissement et ils ont a repondre parallèlement à une demande très réelle de l'extérieur. L'essentiel de leur travail se fait dans le cadre des congregations mariales, mais ils reçoivent aussi d'autres charges à assumer.

Faisant partie de leur mission pastorale, la predication nécessite à elle seule la presence de plusieurs peres qui souvent s'y consacrent exclusivement. Comme à Innsbruck, à Neubourg, à Munich où les pères sont prédicateurs à la cour, comme à Constance où un père est confesseur de l'evêque, c'est à eux que revient la prédication du dimanche matin à la cathédrale d'Augsbourg, qui s'adresse à la fois à la foule, à l'évêque et au chapitre. C'est dans cette ville la tradition depuis 1599, date de l'arrivée de Pierre Canisius, cela durera jusqu'en 1776, au moment de la publication a Augsbourg du bref pontifical supprimant la Compagnie.

En plus de la predication dans les paroisses, les pères s'adressent régulièrement au XVIII° siècle à des catégories socio-professionnelles particulières, à certaines heures dans la semaine ou le mois. Cette habitude vient du souci des jésuites de faire prevaloir une façon de vivre dictee par la morale de l'Eglise. Ils signalent la recherche trop aveuglante des biens matériels, le manque de mesure en ce qui concerne le manger et le boire, et l'adultère comme étant les trois grands maux dans les villes du XVIII° siècle.

Ensuite, les jésuites prennent en charge la catéchèse, enseignée le dimanche dans les églises et les écoles[1]. Ils se déplacent aussi à l'extérieur des villes, presque partout, ils ont une douzaine de paroisses en charge, onze à Ettlingen[2], quatorze à Ellwangen[3], quinze à Amberg[4]... Les

---

[1] En 1703, la ville de Dillingen prit la décision que tous les garçons et filles de 8 à 20 ans entendraient le catéchisme hebdomadaire des pères jésuites (B. Duhr, Geschichte der Jesuiten in den Ländern deutscher Zunge, Munchen, 1928, tome IV, p. 252).

[2] A. Kast. Die Jahresberichte des Ettlinger Jesuitenkollegs 1661-1769, Ettlingen, 1934, p. 7 (l'action pastorale des pères s'y étend sur les paroisses de Spessart, Busenbach,

eleves les y aident parfois, il arrive qu'on distribue des livrets catechetiques - jusqu'à plusieurs milliers d'exemplaires - pour aider les gens à vouloir progresser. Un autre type d'action est parfois utilisé, c'est la mission. Les couches populaires les moins christianisees sont à la campagne[1], sensibles encore à la superstition, à la magie... Les missions prennent alors un caractère plus spectaculaire dans le souci d'impressionner, un caractere plus methodique aussi, il y a jusque quatre exercices par jour, les confessions sont organisées pour tout le monde[2]. Les "Constitutions" elles-mêmes tiennent la confession pour l'un des devoirs primordiaux de la Compagnie[3]. Les pères organisent aussi des "excursiones"[4] après les missions, pour certains groupes bien précis vers un lieu de pèlerinage, un monastère...

Enfin, l'organisation la plus importante que les pères dirigent est, dans la plus grande tradition jesuite, la congregation mariale. Cette organisation est formée d'un ensemble de volontaires que les pères incitent à être actifs en dehors de la pure participation aux offices. Depuis sa fondation en 1563 à Rome par le père Johann Leunis[5], un flamand, ce rassemblement ne se veut pas une simple association de priere, mais un moyen de former, si l'on peut dire, des chrétiens d'élite. Sont proposés comme moyens la prière, l'attention aux pauvres et aux malades, le souci

---

Etzenrot, Reichenbach, Stupferich, Schöllbronn, Ettlingenweiher, Beiertheim, Bulach, Bickesheim, Ettlingen).

[3] B. Duhr, Geschichte der Jesuiten in den Landern deutscher Zunge, München, 1928, tome IV, p. 285.

[4] L. Koch, Jesuitenlexikon, Paderborn, 1934, p. 55.

[1] On a conservé un témoignage après une visite à Ebenhausen en Franconie : "Der Pfarrer hab kein großer Clag. Sein Pfarrvolck gehe zu ime zu Kirchen, hören Predig, und pleiben zum theyls bei der meß, aber sie wollen nit bey ime communicieren, hab dies Jarß kein communicanten gehabt" (E. Zeeden, Gegenreformation, Darmstadt, 1973, p. 242).

[2] J. Delumeau, Le catholicisme entre Luther et Voltaire, Paris, 1971, p. 276.

[3] J. Studhalter, Die Jesuiten in Luzern, Stans, 1973, p. 380. On se souvient que Luther dans "Von der babylonischen Gefangenschaft der Kirche" se prononce en 1520 pour la confession : "Die geheime Beichte, die jetzt im Brauch ist, laßt sich zwar nicht aus der Schrift beweisen, gefallt mir aber doch ausnehmend, und ist nützlich, ja notwendig, und ich wollte nicht, daß sie nicht ware, freue mich viel mehr, daß sie in der Kirche Christi vorhanden ist, da eben sie das alleinige Heilmittel fur angefochtene Gewissen ist."

[4] Ibid., p. 399.

[5] H. Batzl, Geschichte des Erasmus-Gymnasiums Amberg, Amberg, 1976, p. 37.

de la catéchèse des enfants et la volonté de défendre la foi et l'Eglise[1], le tout structuré par une forte piété mariale.

C'est le père Jakob Rem qui le 18 novembre 1574 fonda la première congrégation allemande à Dillingen pour les étudiants[2]. Il choisit pour "son" icône la "Mater ter admirabilis" de la basilique Sainte-Marie-Majeure, mille fois reproduite ensuite, et établit pour la "Congregatio major" ses propres règles d'après le modèle du père Leunis au "Collegium Romanum"[3]. La première confirmation par le pape a lieu le 5 décembre 1584, lorsque Grégoire XIII promulgue la bulle "Omnipotentis Dei". Ce n'est pas un tiers-ordre comme chez les franciscains ou les dominicains, chaque congrégation conserve une certaine autonomie, avec un jésuite "président", le "Präses", et un responsable laïc "préfet"[4] élu, le "Prafekt", ainsi que ses assistants et ses consulteurs.

La congrégation existe dans chaque collège, et parce qu'elle dépasse son cadre propre, elle est divisée en sous-congrégations suivant l'âge des participants, leur activité et leur situation dans la société. Ils se retrouvent chaque semaine et s'exhortent les uns les autres à vivre selon les préceptes chrétiens. On n'entre dans une congrégation que si l'on a su montrer de la piété, de la force de caractère et une certaine capacité d'action.

Il y a dans la plupart des villes différentes congrégations : la congrégation des élèves tout d'abord, réservée aux meilleurs d'entre eux, à la fois du point de vue des résultats et de la personnalité. C'est un titre de gloire que d'être congréganiste. Puis d'autres regroupements... La congrégation se scinde en deux dès sa troisième année d'existence en 1576, on ne mélangera plus les petits et les grands. A Munich, la congrégation latine ou "Congregatio major" est fondée en 1577 et vingt ans plus tard, la "Congregatio minor", de langue allemande. Au fur et à mesure, on crée d'autres regroupements. A Augsbourg, on compte au XVIII° siècle quatre

---

[1] A. Bruck, Die Mainzer theologische Fakultät im 18. Jahrhundert, Wiesbaden, 1955, p. 16 (cf. : "Die Kirche ist unmittelbar glaubwurdig, die Heilige Schrift nur *mediante Ecclesiae*").

[2] B. Hubensteiner, Vom Geist des Barock, München, 1967, p. 73.

[3] O. Leisner, Zum 400-Jahr-Jubilaum der Marianischen Kongregationen im deutschen Sprachgebiet (in : Freinbergerstimmen, 44. Jahrgang, 2. Heft, Juli 1974, p.142-150), Linz, 1974, p. 144.

[4] Souvent un membre de la noblesse (K. Erlinghagen, Katholische Bildung im Barock, Hannover, 1972, p. 140).

sodalites, deux pour les élèves, une pour les citoyens et les maîtres-artisans (avec 3000 participants en 1712, 3800 en 1727 et 5000 en 1768) et une pour les compagnons et les domestiques[1]. Il faut compter en plus les fraternités de boulangers, de soldats[2]...

Il y a à Ingolstadt cette double particularité, une congrégation pour soldats qui fonctionne bien (trois régiments et leurs officiers stationnent dans la ville). Tout le monde en est un peu surpris et admire d'ailleurs le phénomène[3], et en plus de la congrégation pour les citoyens "Maria de Victoria" qui compte 1500 membres, cette fameuse "Congregatio academica major" avec 1900 membres en 1739[4]...

A Constance, où l'on organisait régulièrement des manifestations contre le protestantisme - en 1617 avec 800 enfants en rang dans la rue et une foule en larmes pendant la prédication[5] -, il y a pour le clergé et les hommes la "Congregatio major latina Beatae Mariae Virginis assumptae", pour les élèves la "Congregatio minor latina Beatae Mariae Virginis annuntiatae", pour les citoyens la "Congregatio Beatae Mariae Virginis purificatae" et pour les compagnons la "Congregatio Beatae Mariae Virginis natae"[6]. Dans toutes les villes, ces congrégations voient leur succès augmenter tout au long du siècle. La congrégation mariale était populaire, il y a en elle quelque chose de la confrérie[7].

---

[1] Les chiffres sont assez spectaculaires. Il faut dire que dès les débuts, les congrégations s'étaient exceptionnellement bien implantées à Augsbourg. C'est encore aujourd'hui la ville - du monde - où l'on compte le plus de lycéens de l'enseignement public (400 élèves sur la ville) dans les GCL (Gemeinschaften christlichen Lebens). Données 1989, "Oberdeutsche Provinz SJ".

[2] Malgré les efforts déployés à Augsbourg, on ne compte en moyenne que 20 convertis par an sur l'ensemble du XVIII' siècle, ce qui est fort peu par rapport à d'autres villes de Souabe ou de Bavière (B. Duhr, Geschichte der Jesuiten in den Landern deutscher Zunge, München, 1928, tome IV, p. 242). On en compte de 80 à 200 à Strasbourg, où la population compte en 1726 22.841 luthériens, 1.500 calvinistes et 10.480 catholiques (Ibid., p. 217).

[3] Ibid., p. 234.

[4] Il y avait tout de même 162 jésuites à Ingolstadt en 1701, 164 en 1754 et 180 en 1766 du fait de l'université (Ibid., p. 234)

[5] C. Grober, Geschichte des Jesuitenkollegs in Konstanz, Konstanz, 1904, p. 178.

[6] Ibid., p. 202.

[7] K. Erlinghagen, Katholische Bildung im Barock, Hannover, 1972, p. 132.

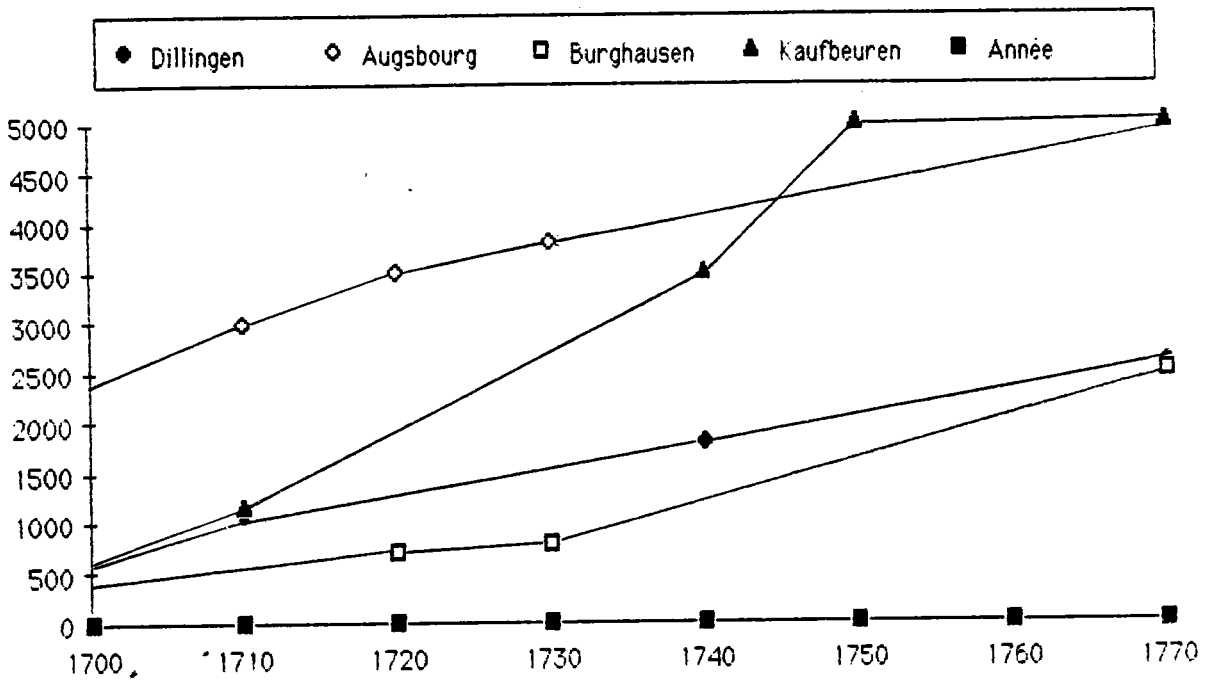
Voici par ville le nombre de participants, on remarquera que proportionnellement au total des populations, les chiffres sont assez importats, certains peuvent même surprendre[1].

. Landshut	C. des citoyens	1763	3200
. Dillingen	Congregatio major	1706	824
		1745	1100
		1768	1581
	Congregatio minor	1733	330
		1768	1084
. Augsbourg	C. latina major		
	C. latina minor		
	C. des citoyens	1712	3000
		1722	3500
		1727	3800
		1768	5000
. Ellwangen	C. des compagnons	1766	3400
. Rottenburg		1712	950
. Rottweil		1765	1700
. Burghausen		1718	700
		1723	800
		1768	2500
. Mindelheim	Congregatio latina	1768	620
	C. des citoyens	1768	3000
	C. des compagnons	1768	360
Kaufbeuren		1708	1170
		1736	3500
		1753	5000
		1771	5000
	(En Autriche :)		
. Feldkirch		1750	3000
. Innsbruck		1750	213[2]
. Hall i. T.		1731	1300

---

[1] Les chiffres sont donnés par B. Duhr (tome IV).

[2] E. Kolb, Festrede 400 Jahre Jesuitenkolleg Innsbruck, Innsbruck, 1962, p. 8.



Evolution du nombre des congréganistes au XVIII' siècle
dans quelques villes de la province de Germanie supérieure.

Malgré le nombre élevé de sodalités, le principe d'introduire leurs membres à la vie spirituelle demeure. On prend divers moyens pour cela. Il est d'abord demandé aux pères de ne plus dire la messe en moins d'une demi-heure[1]... On met ensuite en pratique ce principe essentiel de la "cura personnalis", on ne s'occupe pas d'un groupe uniforme, mais d'individualités (il en va de même pour la classe).

Troisièmement, la congrégation organise chaque année une retraite de trois jours ou plus selon les "Exercices spirituels". On en a donné jusque 16 fois en un an à Landshut en 1736[2]. "Faire" les "Exercices" n'est pas réservé aux jésuites, chacun, s'il s'y donne réellement, en tire profit. Nous avons, signée de Polanco, le secrétaire de saint Ignace, la circulaire datée du 18 juin 1554 autorisant la pratique généralisée des "Exercices"[3] sous la direction des pères profès. On se limite habituellement à la première semaine, en mettant l'accent sur l'omniprésence et l'omnipotence de Dieu, l'horreur véritable du péché, la contemplation de la mort, du jugement, de l'enfer et de la gloire donnée aux élus. Le rôle du directeur de conscience est bien entendu le plus important dans l'affaire.

---

1 J. Schroteler, Die Erziehung in den Jesuiteninternaten des 16. Jahrhunderts, Freiburg i. B., 1940, p. 268.
2 B. Duhr, Geschichte der Jesuiten in den Landern deutscher Zunge, München, 1928, tome IV, p. 238.
3 J.M. Valentin, Le théâtre des Jésuites dans les pays de langue allemande (1554-1680), Bern, 1978, p. 195.

Les sodalites ont d'autres activites, chacune selon son genre, en vue d'un meilleur approfondissement du mystere chretien. C'est à l'une d'entre elles que l'on doit la première creche au nord des Alpes, a Innsbruck en 1608[1], puis à Constance[2]. Souvent, un membre plus fortune, un "mecaenas", offre dans l'annee des livres de textes de meditation, de reflexion, appelés les "Xenia"[3] dont on conserve de nombreuses éditions.

La plus prestigieuse des sodalités est toujours la "Congregatio major latina", la grande congrégation latine des étudiants du "Lyzeum", où se retrouvent également des prélats, des chanoines, des membres de la magistrature... tous ceux qui savent le latin. Les pères abbés de Zwiefalten, de Saint-Jacques de Ratisbonne, le légat pontifical de Portia, et 26 princes - dont le duc de Bavière - faisaient partie de celle de Munich, prestigieuse entre toutes[4] !

Pour ces congreganistes, les jésuites construisent d'imposantes salles de réunion et de rencontre. Citons encore celles d'Eichstatt, d'Ingolstadt, de Burghausen, d'Amberg, de Landsberg, de Landshut... Partout, les lieux sont consacres à la Vierge. Cette image idéale de Marie, a qui les jésuites donnent un rôle d'intermediaire de la grâce divine, a surtout pour but derenforcer la vie morale et religieuse des chrétiens. Pourquoi ne pas citer ici l'élévation par les congregations de la "Mariensaule" de Munich[5], en l'honneur de l'Annonciation après la peste en 1638. C'est le père alsacien Jakob Balde qui rédigea le texte apposé au côté est (mais qui a été changé depuis) :

Rem
Regem
Reginem
Regionem
Religionem
Conserva Bavaris, Virgo patrona, tuis

---

[1] E. Kolb, Festrede 400 Jahre Jesuitenkolleg Innsbruck, Innsbruck, 1962, p. 8.

[2] C. Gröber. Geschichte des Jesuitenkollegs in Konstanz, Konstanz, 1904, p. 172.

[3] E. Kolb, Festrede 400 Jahre Jesuitenkolleg Innsbruck, Innsbruck, 1962, p. 195.

[4] Ont fait partie des sodalites des personnalités des plus diverses, comme Fénelon, Bossuet, Rubens, Visconti, Farnèse, Turenne...

[5] Cette colonne est celle du "Marienplatz" devant l'hôtel de ville. On y récite toujours le chapelet chaque samedi soir.

L'existence de ces congrégations mariales qui se développent tant sous l'impulsion et la direction des jésuites pendant tout le XVIII° siècle est certainement essentielle à la présence intense et au rayonnement de l'ordre dans les différentes villes où il est implanté.

Combien de Bavarois portèrent le prénom d'Ignaz ou Franz-Xaver après les canonisations de 1621, Alois[1], Josef[2], Gabriel, Michael, Raphael, Adam, Tobias ou Emmanuel[3] ! Des noms qu'on retrouve sans cesse en ville comme en campagne, sous l'influence des pères.

A la suppression de la Compagnie, la hiérarchie catholique essaie de conserver ces structures, mais le succès décroit rapidement, malgré cette forte intervention de Benoit XIV en 1784[4], avec la bulle "Gloriosae Dominae", qui tente un moment de redresser la situation, et dont voici un extrait :

> "Les congrégations de la Sainte Vierge, constituées par la Compagnie de Jésus et autorisées par le Saint-Siège, sont des communautés spirituelles dont le but est de faire grandir chez leurs membres une vénération brûlante, un grand respsct et un amour filial pour la très Sainte Vierge Marie. Grâce à cette vénération, sous le patronage d'une mère si bonne, elles doivent conduire les croyants réunis au nom de Marie vers leur propre sanctification, et les faire œuvrer chacun selon son rang pour le salut et la sanctification du prochain, et pour la défense de l'Eglise de Jésus-Christ contre les attaques puissantes des païens".

Une exhortation de Rome qui montre combien cette institution était importante pour l'Eglise de l'époque. Si les congrégations survivent[5], la vraie tradition est perdue.

---

[1] Saint Louis de Gonzague fut béatifié en 1621 et canonisé en 1726. En latin Aloisius, Ludovicus était saint Louis, roi de France.

[2] Josef était très peu utilisé en Bavière jusque vers 1650.

[3] T. Specht, Die Matrikel der Universitat Dillingen, Dillingen, 1915, p. 1127.

[4] P. Löffler, Die Marianischen Kongregationen, Freiburg i. B., 1924, p. 22.

[5] Sous d'autres formes, les congrégations existent encore aujourd'hui (seulement 5 % sont dirigées par des jésuites).

- Troisième partie -

Les principes pédagogiques au collège.

3.1. La formation d'un type d'homme spécifique.

3.1.1. Le "Ratio studiorum" de 1599, ou former des humanistes qui soient aussi des chrétiens.

Si l'étude des collèges révèle une institution pleine de facettes intéressantes, tantôt pittoresques, tantôt surprenantes, tantôt bien typiques de l'époque en question, il est cependant indispensable de découvrir les collèges sous un autre eclairage, celui des principes pédagogiques qui y sont mis en œuvre.

Au XVIII° siècle, les pères mettent en pratique des principes pédagogiques bien spécifiques, ceux que l'on retrouve dans toutes les écoles jésuites, du fait du gouvernement très centralisé de la Compagnie. Ces principes ne naissent pas avec le XVIII° siècle, ils font déjà partie de la tradition pédagogique de l'ordre. En cherchant à les caractériser, on peut mettre en lumière le type d'homme que les collèges veulent former.

Comment la pensée de l'ordre en matière éducative s'est-elle développée ? Dès le moment où les jésuites commencent à faire la classe, à la fin du XVI° siècle, à des élèves dont le but n'est pas directement d'entrer plus tard au noviciat, ils s'organisent pour dispenser alors un enseignement rentable à leurs yeux - l'ordre a pour but de rénover l'Eglise de l'intérieur et de l'unifier, au moment où l'hérésie risque de la diviser en plusieurs camps -. Ils veulent aussi un enseignement adapté à l'époque à laquelle ils vivent. Les pères désirent former un certain type d'homme, l'"homo christianus perfectus", dont Ignace parle dans les "Exercices" et les "Constitutions", et décident pour cela de formuler des règles pour les collèges. C'est le point de départ de la rédaction du "Ratio atque institutio studiorum".

Quelques pères sont davantage des théoriciens de l'éducation, le père Jacques Lainez, compagnon de saint Ignace, écrit un premier règlement des études en 1550[1]. Il faut citer aussi l'Espagnol Juan Perpiniani (1530-1566) qui écrit à la fois des livres théoriques et des livres

---

[1] K. Hengst, Jesuiten an Universitaten und Jesuitenuniversitaten, Paderborn, 1981, p 66.

de classe ("De arte rhetorica discenda", "De divina et humana philosophia discenda"), le père Jean Bonifacio (1538-1606) et surtout, au moment de la rédaction du "Ratio", Joseph Pontanus (1542-1626) et Antonio Possevino (1533-1616) dont le "De cultura ingeniorum", "Formation de l'esprit", sera également utilisé plus tard par Johannes Comenius à Kaschau en Hongrie dans les années 1650[1].

Les pères veulent par ailleurs demander leurs conseils et leurs avis aux confrères qui enseignent. On souhaite que dans chaque collège soit élaborée une ébauche de règles pour les méthodes, l'étude des classiques, l'horaire, la discipline... On rassemble une première fois ces règles vers 1575 sous le nom de "Summa sapientia" et une seconde fois en 1586 sous le titre de "Monumenta paedagogica"[2].

Chaque province dans le monde devait repondre a six questions[3] :

1. Comment faut-il expliquer la grammaire et les auteurs ?
2. Comment faut-il organiser disputes et repetitions ?
3. Par quelles cérémonies ouvrir et clore l'année, par quels prix récompenser les meilleurs ?
4. Comment faut-il organiser les examens ?
5. Comment faut-il répartir les responsabilités ?
6. Quelles règles et lois faut-il mettre en place, en particulier pour la discipline et les bonnes mœurs ?

On aura egalement plusieurs définitions de l'"homme parfait"[4] : pour le pere Perpiniani, c'est "celui qui joint la science a l'éloquence, qui sait quelque chose et sait le faire valoir", pour le père Bencii, c'est celui qui possède "l'amour des belles-lettres, l'amour de la verité, le zèle de l'action", et pour le pere Soarez, ce sera celui qui atteindra "au moins la médiocrite"...

---

[1] A. Heitlinger, Uber die alten Jesuitenkollegien und ihre Padagogik. (in : Kollegbrief Sommer 1955, S. 8-23, St. Blasien, 1955), p. 16.

[2] J.B. Herman, La pédagogie des jésuites au XVI' siecle, Louvain, 1914, p. 17.

[3] A. Heitlinger, op. cit. (in : Kollegbrief Weihnachten 1954, S. 16-26, St. Blasien 1954), p. 20.

[4] J.B. Herman, op cit., p. 205.

Il faut dire que dans beaucoup d'universites du début du XVI° siècle, le cursus était incohérant, morcelé, désordonné, on manquait de professeurs suffisamment compétents[1]. Ignace ne veut pas de méthodes ou d'exercices nouveaux à tout prix, mais simplement une application plus soignée des méthodes existantes et un réel souci apostolique en éducation[2]. Le "Ratio studiorum" ne sera pas une théorie sèche, mais simplement des regles tirées de l'expérience des pères, qui elles-mêmes laissent au professeur la liberté dont il a besoin dans sa tâche. Il s'agit d'acquérir la maîtrise de soi, l'aptitude à un travail continu et sérieux par une pédagogie de la volonté tirée des "Exercices"[3], où tout est fait pour se laisser guider - en presence de Dieu - par sa raison plutôt que par ses sentiments.

C'est pourquoi Ignace fait a priori ce choix fondamental du "studium generale" de Paris[4], que l'on appelle le "modus parisiensis". Il y avait jusqu'au XVI° siècle deux types d'enseignement dans les universites européennes : le "modus italicus", comme à Bologne, Padoue, et même Ingolstadt avant l'arrivée des pères[5]; les professeurs et étudiants habitent séparément, les cours ont la forme anonyme de lectures publiques, il n'y a pas de classes, l'étudiant y est certainement tres libre de ne pas progresser réellement[6]. Dans le cas du "modus parisiensis" par contre, l'autre forme d'enseignement, les professeurs cohabitent avec les étudiants, qui sont regroupés dans des classes où la discipline et le contrôle du travail sont plus faciles. On retrouve le même modèle en Angleterre[7]. Le programme est fixe, il y a après la classe des exercices, des répétitions, des affrontements rhétoriques entre élèves avec "expositio" et "quaestiones"[8].

Saint Ignace est d'autant plus seduit par ce style dynamique que le "modus italicus" avait cet inconvénient de mettre dans une certaine

---

[1] C'est en ces termes que le nonce Bartholomus de Portia rédige en 1556 un rapport sur la faculté de théologie de l'université de Cologne : "Fuori che uno che pur legge duo o tre volte la settimana", "un seul lisait (son cours) et encore, seulement deux ou trois fois par semaine" (cité par K. Hengst, op. cit., p. 108).

[2] Cf. J.B. Herman, La pédagogie des jésuites au XVI° siècle, Louvain, 1914, p. 96.

[3] Cf. A. Heitlinger, op. cit., p. 16

[4] Cf. F. Lackner, Die Jesuitenprofessoren an der philosophischen Fakultat der Wiener Universitat 1712-1773, Wien, 1976.

[5] H. Wolff, Geschichte der Ingolstädter Juristenfakultät, Berlin, 1973, p. 32.

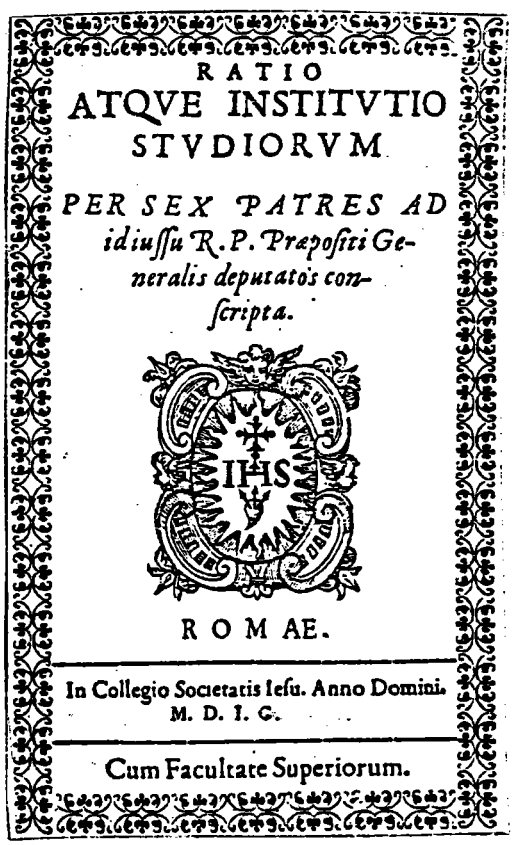
[6] K. Hengst, Jesuiten an Universitaten und Jesuitenuniversitaten, Paderborn, 1981, p. 61.

[7] Ibid., p. 61.

[8] Cf. J.M. Valentin, Le théâtre des Jésuites dans les pays de langue allemande (1554-1680), Bern, 1978, p. 219.

mesure les professeurs à la merci de leurs élèves, d'ébranler l'autorité, et par là de compromettre la discipline générale[1], forcement nécessaire pour Ignace, en vue de la discipline plus intérieure, qu'il fallait bien atteindre aussi. Ignace est également séduit par le Collège de France qu'avaient fondé François I° et Guillaume Budé alors que la vieille Sorbonne restait intransigeante, hostile à toute innovation[2]. Il y a trouvé un allant qui l'aide à faire du "Ratio" non un traité de pédagogie, mais un recueil de directives très concrètes, en faisant glisser les principes de l'enseignement supérieur à l'enseignement secondaire[3].

Apres une mise à l'essai de douze années, relativement longue puisque les premières règles dataient de 1586, le "Ratio" est officiellement promulgué et entre en vigueur le 8 janvier 1599[4].


RATIO
ATQVE INSTITVTIO
STVDIORVM
PER SEX PATRES AD
id iussu R. P. Præpositi Ge-
neralis deputatos con-
scripta.
IHS
ROMAE.
In Collegio Societatis Iesu. Anno Domini.
M. D. I. C.
Cum Facultate Superiorum.

[1] P. Delattre, Les établissements des jésuites en France depuis quatre siècles, Wetteren, 1949, p. 1415.
[2] Ibid., p. 1395.
[3] Cf. J.M. Valentin, Le théâtre des Jésuites dans les pays de langue allemande (1554-1680), Bern, 1978, p. 222.
[4] K. Hengst, Jesuiten an Universitaten und Jesuitenuniversitaten, Paderborn, 1981, p. 66.

En quoi ce reglement est-il particulier ? Il compte realiser la formation de garçons qui, dans un monde des idées de plus en plus influencé par l'humanisme, doivent devenir des humanistes eux-mêmes, mais qui soient en même temps une sorte de chrétiens d'élite. Resté inchange jusqu'en 1832[1], ce "Ratio" demande d'utiliser des methodes qui mêlent à la fois des éléments de la formation humaniste et de la scolastique chrétienne traditionnelle. Mais ce n'est pas un recueil où tout est dit une fois pour toutes et de façon systématique sur le contenu des études et les methodes d'éducation dans les colleges. C'est son originalite que d'être pour les recteurs et leurs collaborateurs une collection de règles pratiques.

L'organisation des différents chapitres du livret est la suivante[2] :

1. Règles pour le provincial (40 regles)[3].
2. Règles pour le recteur du collège (24 règles)[4].
3. Regles pour le directeur des etudes (30 regles)[5].
4. Règles communes pour les professeurs du "Lyzeum" :

   a. Philosophie : . Logique
      . Métaphysique
      . Ethique
      . Physique
      . Mathematique

   b. Théologie : . Ecriture Sainte
      . Hébreux
      . Scolastique
      . Droit canon
      . Histoire de l'Eglise
      . Morale
      . Casuistique

5. Règles communes pour les professeurs du "Gymnasium" :

   a. Les prefets
   b. Les examens et les prix

---

[1] G. Mertz, Die Padagogik der Jesuiten nach den Quellen, Heidelberg, 1895, p. 21.
[2] A. Heitlinger, Uber die alten Jesuitenkollegien und ihre Padagogik (in : Kollegbrief Weihnachten 1954, S. 16-26, St. Blasien, 1954), p. 21.
[3] Cf. M. Spindler, Handbuch der bay. Geschichte III, Bd. 3 : Franken, Schwaben, Oberpfalz bis zum Ausgang des 18 Jahrhunderts, Munchen, 1971, p. 692.
[4] Cf. Ibid., p. 692.
[5] Cf. Ibid., p. 692.

c. Règles pour les professeurs des classes de :
. Rhétorique
. Humanités
. Grammaire

6. Règles pour les académies des classes.

Ces six règles tirées des règles pour les professeurs des collèges sont plus qu'une illustration. Elles révèlent l'esprit général du "Ratio" :

. L'enseignement doit être gratuit.
. Les jours fériés et les vacances doivent être fixés une fois pour toutes.
. Les professeurs doivent parler poliment à tous leurs élèves.
. Ils doivent préparer sérieusement leurs heures de cours, du point de vue du contenu et du point de vue didactique.
. Ils doivent répondre avec patience aux questions des élèves.
. Il leur est interdit de faire travailler les élèves pour leurs besoins personnels, de leur faire par exemple recopier des textes.

On insiste ici sur la nécessaire qualité de l'enseignement dans chaque collège, afin d'atteindre le mieux possible le but de la Compagnie, qui désire avant tout former et faire réussir, humainement et chrétiennement. Grâce à l'existence des collèges, les pères touchent des gens qui seraient a priori réfractaires à tout contact personnel avec eux. Cette préoccupation, un père de la province l'exprime ainsi : "Il apparaît très difficile de pouvoir approcher ces gens-là autrement que par le moyen de la connaissance scientifique".

Quelques pères publient des ouvrages théoriques et pratiques importants dans les décennies qui suivent, tels le père Francesco Sachini[1] (1570-1625), "Paraenesis ad magistros scholarum inferiorum SJ"[2]

---

[1] A. Heitlinger, Über die alten Jesuitenkollegien und ihre Padagogik (in : Kollegbrief Sommer 1955, S. 8-23, St. Blasien, 1955), p. 17.
[2] "Indications pratiques pour les professeurs des classes secondaires de la Compagnie de Jésus"

et "Proteptikon ad magistros scholarum inferiorum SJ"[1] en 1625, et surtout "De ratione libros cum profectu legendi"[2] en 1614, paru en francais a Paris en 1785 et en allemand à Karlsruhe en... 1832, encore deux cents ans apres.

En 1692, un historien, le père Joseph de Jouvancy (1643-1719), stimulé par la parution en juin 1691 du "Traite des etudes monastiques" de Mabillon, redige un "Ratio discendi et docendi"[3], "Méthode pour enseigner et pour apprendre", non pas un commentaire du "Ratio studiorum", mais plutòt un ouvrage de conseils multiples. L'œuvre est de qualite. La quatorzieme congregation generale et le superieur general demandent une nouvelle édition en 1703[4]. Elle est même éditée à Francfort en 1706 pour les pays allemands[5] et beaucoup s'y intéressent. Mais c'est surtout l'œuvre du père Franz-Xaver Kropf (1694-1746) de Tirschenreuth (dans le Haut-Palatinat), publiée a Munich en 1736 qui, supplantant très vite celle de Jouvancy, joue un rôle important dans la province de Germanie superieure. Le contenu de ce "Ratio et via recte atque ordine procedendi in litteris humanioribus aetati tenerae tradendis" est le suivant[6] :

1. Apprendre par étapes.
2. Enseigner.
3. Programmes et livres de classe.
4. L'organisation des études.
5. Méthode pour faire la classe.
6. Progresser dans son enseignement.

Ces publications ne sont que des precisions, jamais de nouvelles orientations, et l'application du "Ratio studiorum" est dans son esprit et dans ses grandes lignes toujours la même. Sur le fond, le but poursuivi par les jésuites n'a pas changé : il s'agit comme autrefois de former des chretiens qui soient en même temps de veritables humanistes,

---

[1] "Encouragements pour les professeurs des classes secondaires de la Compagnie de Jésus".

[2] "Indications pour une lecture fructueuse".

[3] F. de Dainville, Le "Ratio discendi et docendi" de Jouvancy (in : AHSJ XX, Fasc. 39 1951, p. 3-58), Rome, 1951, p. 7. Elle est restée la seule méthode pédagogique officielle jamais publiée par les superieurs generaux.

[4] Ibid., p. 29.

[5] Ibid., p. 55.

[6] A. Heitlinger, Über die alten Jesuitenkollegien und ihre Padagogik (in : Kollegbrief Sommer 1955, S. 8-23, St. Blasien, 1955), p. 18.

des etudiants qui plus tard auront a servir l'Etat et l'Eglise tout a la fois, sachant diriger les affaires publiques et privees.

Il s'agit donc, selon la maxime jésuite, de travailler "pour la plus grande gloire de Dieu" et le salut de tous. En classe, l'élève doit acquerir une formation solide correspondant aux connaissances de l'époque, et renforcée par la piete et la vie chretienne. Ainsi, on n'a aucune hésitation a lui faire apprendre le latin et le grec[1]. Pour cela, les jésuites s'efforcent de ne pas se laisser influencer à terme par un mode vie scolaire qui pourrait rappeler d'anciennes habitudes monastiques, ils veulent au contraire s'adapter aux besoins de chaque élève en le suivant personnellement. C'est l'option de la "cura personnalis", qui découle directement des "Exercices spirituels", où saint Ignace donne le détail de ses indications avec minutie, prenant grand soin de chacun des retraitants en particulier.

On ne veut pas, dans la personne des élèves, former des novices ou des religieux de seconde catégorie, mais des hommes de foi qui aient une totale maitrise d'eux-mêmes, de leur personnalite, de la connaissance de la vie sociale... Le "Ratio" correspond à ces differents objectifs, il prévoit une répartition judicieuse des exercices religieux, il a le souci d'un mode de vie de qualité, d'une solide formation du caractère et d'un apprentissage intellectuel visant a ce qu'on appelle l'"excellence" ignacienne.

L'humanisme influence l'ensemble de l'éducation à l'époque, Erasme (1469-1536), Melanchthon et les jesuites reprennent a leur compte cette maxime de Johann Sturm alors recteur à Stasbourg en 1538 : "sapiens atque eloquens pietas[2]". Le système pédagogique de Sturm est proche de celui du "Ratio", qui en ce sens trouve bien son origine dans l'esprit du XVI° siecle[3]. Sturm ecrit même : "Ut a nostris fontibus derivata esse videatur...[4]", "comme il parait dériver de nos sources...".

---

[1] Le grec est plus développe au XVII° qu'au XVIII° siecle dans les colléges, aussi bien en Allemagne qu'en France.

[2] Cf. P. Baumgart, 400 Jahre Universitat Wurzburg, Neustadt an der Aisch, 1982, p. 28

[3] Cf. K. Erlinghagen, Katholische Bildung im Barock, Hannover, 1972, p. 63

[4] E. Zeeden, Gegenreformation, Darmstadt, 1973, p. 239.

Les idees circulent, Erasme correspond avec plusieurs jesuites dont le pere Ledesna, prefet des etudes a Rome[1]. Deux autres humanistes ont une influence les pères, Antonius Maretus (1526-1585), professeur de lettres à Rome, et Paulus Manutius (1512-1574), le fils du celèbre imprimeur humaniste Aldus Manutius de Venise. Les peres Perpiniani, Possevino et Bonifacio ont longtemps reflechi en lien avec eux. Ignace cependant trouvera le christianisme d'Erasme un peu fade et fera suspendre la lecture du "Miles christianus" au collège romain. Pour beaucoup de peres, Erasme reste trop mondain dans sa tentative de redecouverte de la nature humaine. Ils voient en lui les "troubles" qu'engendrent la tentation de se satisfaire de l'esthetique et la seduction d'une conception trop terrestre de la vie . Luther était lui-même en profond desaccord avec Erasme sur la question de la grace.

L'humanisme, s'il a des côtes anti-cléricaux - il etait a la mode depuis le XV° siècle de faire la satire des prêtres et de l'Eglise[2] - n'est pas anti-religieux, tout comme l'esprit de la contre-reforme n'est pas dans son principe une negation de celui de la Renaissance[3]. Du XVI° au XVIII° siècle, il est d'ailleurs d'une certaine manière soumis a l'Eglise qui le contrôle dans les écoles[4]. Mais on a sous les yeux, au XVIII° siècle, l'œuvre des humanistes du XVI°, qui ont davantage affaibli la religion qu'ils ne lui ont apporte... La très grande part donnée dans les colleges a une formation de type humaniste n'est donc pas sans danger pour la foi. Les peres y sont attentifs.

Sous l'influence paienne des Anciens, on tend parfois a separer la litterature de la vie, et plus encore des choses de la foi. Les jesuites veulent maintenir l'ancienne synthèse du XIII° siècle, l'accord de la raison et de la foi, que ce soit en philosophie ou dans le domaine de l'art, de la litterature, de la politique[5]...

La Compagnie, anti-laiciste dans son essence, continue de vehiculer ici la pensée du Moyen-Age et subordonne tout au seul but de la

---

[1] A. Heitlinger. Uber die alten Jesuiten und ihre Padagogik (in : Kollegbrief Sommer 1955, S. 8-23, St. Blasien, 1955), p. 11.
[2] G. Steinhausen. Geschichte der deutschen Kultur, Leipzig, 1904, p. 489.
[3] R. Benz. Deutsches Barock. Kultur des 18. Jahrhunderts. Stuttgart. 1949, p. 18.
[4] Ibid., p. 16.
[5] F. Charmot, La pédagogie des jésuites, Paris, 1951, pp. 493s.

recherche et de la familiarite avec Dieu[1]. Mais il faut de plus en plus au XVIII° siecle composer avec les sciences profanes, les jesuites le realisent par une critique - souvent positive - sur la forme et le fond, qui a pour but de former le jugement des eleves. L'humanisme de la Compagnie n'est pas un humanisme neutre. Durkheim note comment l'on devait, "a cause des dangers du paganisme, maitriser et influencer le courant humaniste, au lieu de l'abandonner a son propre sort[2].

Quels moyens les jesuites emploient-ils pour parvenir a ce que des enfants qui s'adonnent a des etudes purement profanes aient les moyens necessaires pour croire correctement, puisqu'il n'y a pas de cours d'instruction religieuse a proprement parler ? Chaque pere travaille en tant que professeur a christianiser ses eleves. Il y a plusieurs facons de s'y prendre. Dans l'esprit ignacien, les maitres doivent collaborer avec Dieu, tout l'edifice est bati sur l'exemple des educateurs. Au college, l'union de tous et la vie chretienne aident a ce que regne un bon esprit. On reprend quand on le peut cette forme d'amour chevaleresque qu'Ignace a pour le Christ. Ce devouement du compagnon, tres sensible au terme d'une de ses prieres - "(Seigneur, apprends-moi...) a me depenser sans attendre d'autre recompense que celle de savoir que je fais ta sainte volonte" -, ce devouement influence ce qu'on pourrait appeler la mystique des colleges, dont les mots cles seraient liberte, verite, beaute, justice, generosite[3].

On se fait de plus une idee bien precise de chaque matiere enseignee. Dans l'esprit des jesuites, l'enseignement de la grammaire par exemple, est a la base des relations sociales. Par grammaire, il faut entendre en effet style, langage, belles-lettres, eloquence. Un pere qui enseigne la grammaire est pendant la classe autant philosophe ou theologien que grammairien.

Comme toutes les matieres apparemment profanes, les œuvres litteraires des Anciens renferment de la sorte de hautes valeurs humaines. Celles-ci ont une certaine transcendance, elles n'appartiennent pas au seul paganisme, mais a l'humanite toute entiere. Des lors, toute etude litteraire ou artistique depasse les limites de l'art precisement paien, elle devient une etude du style, de la composition, de la puissance creatrice

---

[1] K. Erlinghagen. Katholische Bildung im Barock. Hannover. 1972, p. 55.
[2] E. Durkheim. Education et sociologie, Paris, 1968, p. 157.
[3] Cf. F. Charmot. op. cit., pp. 439s

de l'homme. Ce qui sert a traduire par la beaute les idees d'un monde qui, en comparaison de la revelation chretienne, reste un monde tenebres, peut aussi servir à exprimer les pensées beaucoup plus profondes d'un monde illuminé par l'incarnation du Fils de Dieu. C'est pourquoi, si les jeunes Allemands travaillent tellement la rhetorique, c'est dans l'esprit des peres pour la posseder plus a fond que les incroyants.

Les jesuites partent du contenu des œuvres paiennes et habituent les élèves à penser en chrétiens. Cela semble paradoxal, ils veulent étudier chez les paiens les etats d'âme les plus universellement humains qui doivent mener a la reflexion, a partir de laquelle on donne a comprendre la vocation de l'homme a "ne faire plus qu'un dans le Christ", selon l'expression de saint Paul.

Charmot explique que le professeur du XVIII° siecle, partant des mots du texte ancien, en interprete le contenu par ces différentes étapes : mot - sens - idée - âme - passions tourmentant et partageant la volonté - condition de l'homme - explication chrétienne[1]. Erasme dit de la façon de faire des jesuites : "Ils fondent l'essentiel de la culture sur la seule culture littéraire, de même qu'ils font de l'étude l'Antiquité classique pratiquement le seul instrument de cette culture littéraire"[2]. Il est certain que l'esprit éducatif contenu dans le règlement des etudes de 1599 apporte une grande nouveauté par rapport au traditionnel enseignement de la scolastique. On recherche, en même temps que l'efficacite, la participation des élèves. Pour cela, les cours doivent être clairs et de qualité.

Il faut noter que Philipp Melanchthon, le grand penseur de la Réforme en matière d'éducation, impose lui aussi une clarté de présentation en classe. Cela s'explique encore plus naturellement chez lui du fait de ce lien entre Réforme et humanisme, qui tout deux donnent une place premiere a l'individualite. Il demande de ne plus enseigner que ce que l'on aura soi-même compris, et condamne les formulations

---

[1] Cf. F. Charmot, La pédagogie des jésuites. Paris, 1951, pp. 219s.

[2] Cite par T. Ziegler, Geschichte der Padagogik mit besonderer Rucksicht auf das hohere Unterrichtswesen, Munchen, 1923, p. 172.

compliquees[1]. Ce que l'on a assimile doit pouvoir être redit clairement. Il ecrit contre la scolastique des universites[2] :

> "Ce n'est pas de l'éloquence, mais folie que de parler de choses que l'on n'a ni saisies ni comprises !"

---

[1] K. Hartfelder, Philipp Melanchthon als "Praeceptor Germaniae" (in : Monumenta Germaniae paedagogica. Bd. 7). Berlin. 1889. p. 37.
[2] Ibid.. p. 42.

3.1.2. Une pédagogie à l'image de la spiritualité de l'ordre.

Les jesuites ont le desir de former des hommes a partir de leur propre spiritualite, et de fait, l'esprit des colleges est comme a l'image de la vocation de la Compagnie. Ceci pour plusieurs raisons semble-t-il. Tout d'abord, on desire former des hommes qui s'engagent volontiers à realiser ce qui leur tient a cœur, plus encore, des chretiens qui se mettent au service de Dieu dans leur vie sociale. C'est ce que demande Ignace dans les "Constitutions" et les "Exercices spirituels"[1].

Dans le domaine de la transmission du savoir en classe, la connaissance n'est pas considerée comme un but en soi, mais comme un bagage de formation qui permet de mieux comprendre l'homme et de le conduire à Dieu, au Christ et à l'Eglise. Ignace note à ce sujet dans les "Constitutions"[2] :

> "Les sciences sont a enseigner de telle maniere que les élèves parviennent à une plus grande connaissance et à un plus grand amour de notre créateur et de notre rédempteur.(...) Le chrétien n'étudie pas pour étudier, pas non plus pour savoir davantage de choses. Ce ne sont que des moyens. Le but final est la plus grande gloire de Dieu et le salut du monde."

C'est ainsi que religion et vie humaine se fondent en une unite parfaite. Les jesuites veulent expressement mettre la culture de leur epoque au service d'une idee plus grande. Ils veulent éduquer des garcons à la foi solide, fidèles à l'Eglise, qui soient capables de vivre en chrétiens tout en étant parmi les meilleurs esprits de leur temps. Paulsen parle de "la grande culture et (de) la specialisation extrême des professeurs jesuites. (...) Ils étaient ainsi armes pour vaincre le monde par le monde lui-meme"[3]. La pédagogie jesuite du XVIII° siècle emprunte à l'humanisme la devise de son idéal éducatif "humanitas per eloquentiam", être totalement homme

---

[1] Cf. B. Duhr, Die Studienordnung der Gesellschaft Jesu, Freiburg i. B., 1896, p. 10

[2] Ignace de Loyola, Constitutions, partie IV, chapitre VI, § 10

[3] F. Paulsen, Geschichte des gelehrten Unterrichts, Leipzig, 1919, tome I, p. 165.

grâce à l'éloquence. Grâce à ses liens avec la spiritualité ignacienne, elle est cependant d'une dimension plus profonde.

Acquérir une méthode pour apprendre, c'est acquérir l'art de s'instruire, l'art de sentir, l'art de penser, l'art d'approfondir, l'art de créer. La relation entre le "Ratio" et les "Exercices", c'est la constance d'une méthode qui est "spirituelle" chez les jésuites. De même dans les "Exercices", Ignace demande au directeur de ne jamais s'interposer entre le retraitant et Dieu, si ce n'est pour favoriser leur intimité. Cette pensée influence directement le règlement des études, le maître ne doit s'interposer entre l'esprit et la vérité que pour favoriser leur union.

Le cours ne doit pas être comme dans la scolastique traditionnelle un écran entre le professeur et une classe. Le rôle principal est donné au disciple, le maître n'agit qu'en second, pour aider le personnage de premier plan à progresser à sa manière propre. Il est totalement au service de son élève, et comme le directeur donnant les "Exercices spirituels", il s'efface, guide et conseille seulement. Le professeur s'efface lui aussi, il propose une matière, encourage au travail, vérifie, observe les résultats, affermit l'élève dans la vérité ou la vertu, mais c'est à l'élève que revient de réfléchir, de penser, de juger, de composer, de se faire une conviction, parce que c'est lui, non le maître, qui doit progresser.

Cette sorte de tactique n'est pas sans analogies avec celle des chefs militaires qui conquièrent un pays. Le chef fixe le but, encourage les énergies, corrige les erreurs et fortifie les positions acquises, mais ce sont bien les soldats qui combattent et remportent la victoire.

Le savoir livresque et le cours écrit, puis lu ou dicté, tout cela est aboli par les jésuites. L'ancienne méthode avait à ce point infesté l'université que les étudiants les plus fortunés payaient des copistes qui suivaient des cours à leur place. La dictée du cours a trop d'inconvénients, l'attention des élèves est davantage occupée à écrire qu'à comprendre. Il est inutile aussi de vouloir dicter ce que chacun peut trouver dans des livres. Pendant la classe, on ne doit noter qu'un résumé de quelques lignes.

Cette pensée pédagogique jésuite se trouve reprise dans une pièce de théâtre de Campion, un jésuite français du XVII° siècle, "De Juvene Academico"[1] :

---

[1] Cité par F. Charmot, La pédagogie des jésuites, Paris, 1951 :
"Quid primo discentibus optandum ?

"- Que faut-il souhaiter en premier lieu aux étudiants ?
- La voix vivante d'un maître.
- Et en second lieu ?
- La méthode.
- Et en troisième lieu ?
- La méthode.
- Et en quatrième lieu ?
- La méthode.
- Et en cinquième lieu ?
- L'exercice."

Les pères essaient aussi de s'adapter dans leur pedagogie à chaque groupe d'élèves ou à chaque élève si c'est nécessaire. On fait un travail d'individualisation - qui constitue un véritable apostolat -, c'est un phénomène nouveau dans l'enseignement à l'époque[1]. Cele suppose bien sûr que le professeur soit prêt à modifier en cours de route ses plans et ses propos selon l'expérience qu'il fait de sa classe. Il est obligé de ralentir, de passer sur certains détails, de revenir en arrière, parfois de laisser un chapitre ou de s'interrompre. Dans l'esprit des pères, un certain enthousiasme est nécessaire chez les élèves pour parvenir à un travail de haut niveau. Il s'agit d'une pédagogie de l'effort, élaborée cependant à partir d'une connaissance sérieuse de l'enfance et de l'adolescence. Le père de Jouvancy écrit : "Il ne suffit pas de forcer les élèves à travailler, il faut obtenir d'eux l'amour du travail et la volonté de s'instruire"[2]. Il donne encore les indications suivantes à l'éducateur : "Il tâchera de connaître la nature de chaque élève, afin de le traiter selon ses qualités et ses défauts, et de le conduire par ses propres appétits". Par l'observation des élèves, on

---

Viva vox.
Quid secundo ?
Methodus.
Quid tertio ?
Methodus.
Quid quarto ?
Methodus.
Quid quinto ?
Exercitatio."

[1] B. Duhr, Die Studienordnung der Gesellschaft Jesu, Freiburg i. B., 1896, p. 29.

[2] "Ut eruditi fiant adolescentes, non satis est si studeant. Id maxime curandum ut studere, ut eruditi esse velint".

procede parfois à leur orientation, et pas seulement dans le domaine scolaire. Le professeur jésuite connaît chaque élève personnellement et doit se soucier des difficultés et de la progression de tous.

C'est là son rôle spirituel, la "cura personnalis" qui doit promouvoir encore mieux cette pédagogie de la volonté et de l'effort. Le professeur, contrairement aux écoles protestantes où l'"impuissance de l'éducateur" ne peut guère aider la puissance de Dieu, doit tout mettre en œuvre pour collaborer activement avec Dieu. C'est très catholique. Saint Ignace dit aussi qu'il faut prier comme si tout dépendait de Dieu et agir comme si tout dépendait de l'homme. D'où l'importance de la reconnaissance et de l'estime que l'élève aura pour le professeur. Lui de son côte pourra mieux le guider dans ses progres.

Le "Ratio" demande que le professeur fasse chaque dimanche un examen de conscience sur le soin qu'il apporte à la formation de chaque enfant :

> "Il lira avec amour la liste de ses elèves, recommandera au Christ les uns et les autres, notera ceux qu'il faudrait entretenir en particulier pour leur donner des avis, les exhorter ou leur faire des reproches, et l'heure à laquelle il les appellera."

A cause de leur recherche de l'efficacité, à cause de la vie spirituelle comparée à un combat, perçue comme telle par Ignace, les jésuites encouragent au XVIII° siècle l'émulation entre élèves, entre classes et même entre collèges. C'est une habitude que les jansénistes reprochent sévèrement à la Compagnie. On cherche en fait à développer le sens de la volonté, de l'honneur, le caractère des élèves.

Face à Calvin et Jansénius qui dans leur pensée religieuse laissent peu de place à la volonté d'un homme prédestiné de par la faute originelle, les jésuites insistent sur la réalité de la rédemption, qui rédonne à l'homme ses titres de noblesse. Bien des pièces de théâtre l'illustrent. Eduquer ne s'arrête pas à la fin de la classe, en particulier pour les élèves qui résident à l'internat. Ils ont l'occasion d'y avoir des activités communes, d'entreprendre quelque chose ensemble et par là, d'apprendre à se maîtriser eux-mêmes.

Les jésuites conçoivent l'éducation comme une vie en communauté basée sur la confiance. La maxime du préfet dans les collèges est : "omnia videre, multa dissimulare, pauca punire", "voir tout, dissimuler beaucoup, punir peu". Malgré la surveillance, c'est donner une grande place à la patience et a la bienveillance. Selon les principes ignaciens, les éducateurs et les préfets donnent beaucoup d'eux-mêmes dans leur travail. On peut rapprocher des trois vœux religieux ces trois choses que les élèves doivent apprendre : travailler, prier, obéir. Il ne s'agit pas cependant de contraindre, mais de persuader du bien-fondé des prescriptions.

Le père Anton David[1] insiste selon la vieille tradition jésuite, sur l'attention a porter à chacun, de manière à percevoir par exemple si un élève qui s'avère difficile ne souffre pas intérieurement d'un éventuel échec en classe ou de son caractère qu'il n'arriverait pas a maîtriser, de son corps qu'il n'accepterait pas. Ce sont là des éléments d'une pédagogie très moderne.

Les moyens que se donnent les jésuites pour la formation du caractère de leurs élèves sont de trois ordres :

1. Avoir au collège un esprit profondément religieux, qui aide à travailler beaucoup. Pour arriver à cela, on ne devra pas prêter attention à ce que les élèves ou les parents pourraient dire, mais seulement à ce qu'ordonne une plus grande gloire de Dieu. On enseignera l'amour du Christ et les vertus que saint Ignace considère comme primordiales chez l'"homo perfectus christianus", le chrétien "parfait" : l'application dans le travail, la simplicité, l'obéissance, la piété et la pureté des mœurs.

On modifie en classe les textes des classiques. Ce n'est pas considéré comme malhonnête : on le fait en vue d'un but plus noble. Durkheim note à ce sujet :

> "Le but des jésuites était que leurs élèves ne parlent grec ou latin que pour la forme, car ils modifiaient le monde antique en toute bonne conscience, en enlevant à ce monde latin ou grec dans lequel ils faisaient vivre apparemment leurs élèves, tout ce qu'il possédait de véritablement latin ou grec."[2]

---

[1] Préfet du collège "Stella Matutina" à Feldkirch dans les années 1910.
[2] E. Durkheim, Education et sociologie, Paris, 1968, p. 62.

Il est arrivé aussi que les jésuites métamorphosent des figures historiques en modèles de vertu, un peu comme on l'avait déjà fait avec Charlemagne, et transforment la réalité de l'Antiquité en un instrument d'éducation chrétienne.

2. Les pères insistent aussi sur le principe d'une autorite paternelle entre préfets et élèves. L'autorité doit être semblable à celle de Dieu, à qui tous doivent obéir. Chez le préfet, la douceur et la fermeté s'allient de telle façon qu'il puisse être autant aimé que craint. Les sentiments, peu à peu, doivent remplacer la crainte des sanctions. Il est important également que les éducateurs soient unis entre eux. Le père Laurentano écrivait déjà en ce sens[1] :

> "Si un élève vient se plaindre chez le recteur et que celui ci remarque qu'en fait, le préfet a eu tort, qu'il ne le montre pas, ni en paroles, ni d'une autre maniere, mais qu'il s'efforce de défendre le préfet et de rendre l'élève attentif sur son mauvais comportement de la façon qui convient. Que le recteur ne blâme jamais un confrère en presence d'un élève s'il ne veut pas que tout s'écroule parce qu'il a agi contre l'autorité des confrères et donné trop de crédit aux élèves."

3. Enfin, les pères doivent s'occuper de la même manière de chaque élève individuellement. L'important est de pouvoir contrôler le développement de chacun, de pouvoir l'aider dans l'apprentissage de sa liberté malgré les nécessités imposées par le grand nombre. La mise en place du règlement oblige à une discipline extérieure. Aider à ce que chaque individu se soumette à l'esprit de ces règles, c'est éduquer a une discipline intérieure, même s'il faut parfois sanctionner. L'éducation doit mener par là à la vraie liberté.

La Compagnie de Jésus insiste également sur la valeur de la charité. Chaque élève connait cette prière, devenue populaire, de saint Ignace : "Seigneur, apprends-moi à être généreux, à te servir comme tu le mérites, à donner sans compter, à combattre sans souci les blessures, à travailler sans chercher le repos, à ma dépenser sans attendre d'autre récompense que celle de savoir que je fais ta sainte volonté !"

---

[1] Cité par J. Schroteler, Die Erziehung in den Jesuiteninternaten des 16 Jahrhunderts, Freiburg i. B., 1940, p. 174.

Cet abandon au Christ se traduit plus nettement encore dans ce second texte d'Ignace[1] (4° semaine des "Exercices", contemplation pour obtenir l'amour, 1° point, n° 234) : "Prends, Seigneur, et reçois ma liberté, ma mémoire, mon intelligence, et toute ma volonté, tout ce que j'ai et possede. Tu me l'as donné : à toi, Seigneur, je le rends entierement, je remets tout entre tes mains, pour que tu le diriges selon ta volonté. Ne me donne que ton amour et ta grâce, je serai assez riche et ne chercherai rien de plus."

Au collège, les élèves qui habitent à l'internat ne restent pas enfermés, ils peuvent sortir en ville aux différents moments de récréation, le jeudi, le dimanche, où ils disposent davantage de temps pour entreprendre un peu plus. Cela vient du souci des peres, qui comme on sait ne sont pas forcément favorables à l'internat, de ne pas separer les garçons du monde extérieur, même si tout ce qui est nécessaire à la vie matérielle et intellectuelle se trouve à disposition sur place. Le fait que l'horizon des élèves ne s'arrête pas aux murs de l'école fait intégralement partie de l'éducation des jésuites du XVIII° siècle. Pour ouvrir l'esprit des élèves au monde, les professeurs ont l'habitude de parler en classe des événements extérieurs. Ignace avait souhaité, dès le XVI° siècle, que la correspondance soit régulière entre les missionnaires des Indes, de la Chine ou du Japon et la Compagnie en Europe. Pierre Canisius encourage lui aussi ce type de relations entre les Indes et sa province d'Allemagne du Sud. Deux ou trois recueils paraissent chaque année au XVIII° siècle, imprimés à Coimbre, Louvain, Venise ou Dillingen[2].

On peut mesurer ici le contraste qui existe avec les écoles protestantes, parfois prestigieuses, telles celles de Meißen en Saxe, de Blaubeuren, Maulbronn, Urach, le "Tubinger Stift"... L'esprit de ces établissements est directement issu des principes piétistes. Le malheur de la nature humaine corrompue entraîne la pratique d'une ascèse sévère, d'inspiration calviniste, qui exclut les jeux et la détente véritable.

Au terme de cette esquisse illustrant l'influence de l'esprit ignacien dans la pratique pédagogique du XVIII° siècle, il peut être

---

[1] Ignace de Loyola, Exercices spirituels, 4° semaine, 1° point, n° 232, contemplation pour obtenir l'amour.

[2] Où l'imprimerie des jésuites existe depuis 1550.

intéressant de citer un recteur actuel d'Allemagne du Sud lorsqu'il présente le projet de son école. La parenté avec la tradition passée est évidente[1] :

> "Le collège essaie de former des jeunes gens afin de les rendre aptes à la vie dans le monde d'aujourd'hui. (...) Nous sommes convaincus que de solides connaissances et un travail persévérants sont des conditions indispensables à la construction et au développement d'une société humaine. Mais cultiver les seules capacités de l'homme ne peut suffire, toutes les facultés de l'homme doivent s'épanouir : les qualités de l'intelligence, les forces de l'imagination, de l'amour, du cœur, de l'intuition, de l'expérience spirituelle et morale, des relations sociales et du corps. C'est en ce sens que le but du collège est à comprendre, donner à des jeunes une formation solide et les conduire, à partir d'une vision chrétienne de la vie et du monde, à une capacité de décision personnelle, à construire sa vie au service de la société et de l'Eglise, en une libre responsabilité."

---

[1] H.J. Martin, Das Kolleg St. Blasien, St. Blasien, 1979, p. 3 :

"Das Kolleg versucht junge Menschen für ihr Leben in unserer heutigen Welt zu befähigen. Wir sind überzeugt, daß solides Wissen und beharrliche Leistung unerläßliche Voraussetzungen für den Aufbau und den Erhalt einer menschlichen Gesellschaft sind. Die Pflege intellektueller Fähigkeiten allein kann aber nicht genügen. Alle Anlagen eines Menschen müssen entfaltet werden : die Fähigkeiten des Verstandes, die Kräfte der Phantasie, der Liebe, des Gemüts, des intuitiven Erfassens, des seelischen Erlebens und moralischen Wertens, der sozialen Beziehungen und des Leibes. In diesem Sinn ist das Ziel des Kollegs zu verstehen : jungen Menschen eine gründliche Ausbildung zu vermitteln und sie aus christlicher Lebens- und Weltsicht zu persönlicher Entscheidungsfähigkeit und Lebensgestaltung sowie zum Dienst an Gesellschaft und Kirche in freier Verantwortung hinzuführen."

3.1.3. L'auto-responsabilité et l'auto-discipline des élèves au collège.

Pour former selon leur idée cet "homo perfectus christianus" idéalisé par saint Ignace, les pères choisissent donc les principes qui viennent d'être évoqués et qui veulent préparer les élèves à devenir des hommes de foi actifs et responsables dans la société où ils auront à vivre, principes dont la mise en pratique s'inspirent dans les collèges de la spiritualité propre à la Compagnie. Les pères veulent aussi habituer leurs élèves dès l'école à la vie sociale. Ceci se fait par une pratique un peu particulière aux collèges jésuites. On insiste beaucoup en effet, sur la participation de chacun au fonctionnement de l'établissement. Certains élèves se voient ainsi confier des tâches parfois assez importantes, ceci dans un double esprit, de service aux autres tout d'abord, mais aussi comme un signe de l'honneur fait aux meilleurs de pouvoir devenir des personnages en vue dans ces collèges du XVIII° siècle.

En plus de cette invitation à gérer chacun et ensemble le fonctionnement de la maison, les pères désirent que les garçons acquièrent - justement grâce à cela - une relative auto-discipline dans leur vie publique ou privée. Là encore, l'esprit des "Exercices spirituels" a une influence réelle, car il s'agit bien d'apprendre aux garçons à se laisser mener par la raison, non par les sentiments, l'envie du moment ou même l'opinion ambiante. Le but est de faire l'apprentissage, grâce à ces principes, de la maîtrise de soi, de s'habituer au courage, pour des travaux de longue haleine et bien faits.

Quand l'occasion est-elle donnée aux élèves de prendre des responsabilités ? Et quand sont-ils par le fait même, contraints à une certaine autonomie ou auto-discipline ? Dans le domaine purement scolaire, il faut signaler dans les classes, qui normalement comptent dans les 80 élèves[1], l'institution des décurions ou censeurs qui, s'ils n'en sont pas responsables en dernier lieu, doivent cependant veiller au sérieux du travail et à la tenue d'une dizaine de leurs camarades. Les sept ou huit décurions ne sont pas forcément les premiers élèves de la classe. Les décuries sont homogènes et leurs responsables sont aussi, par conséquent,

---

[1] C. Gröber, Geschichte des Jesuitenkollegs in Konstanz, Konstanz, 1904, p. 26.

des élèves moyens ou faibles, qui sont d'ailleurs assez régulièrement changés.

En ce qui concerne le travail scolaire, les pères demandent aux uns et aux autres de s'entraider dès que le besoin s'en fait sentir. Quant aux plus grands, ils prennent en charge leurs cadets en difficulté dans telle ou telle matière. Les élèves du "Lyzeum" qui reçoivent une formation philosophique et théologique sont invités à garder le contact avec le terrain de la vie en s'engageant aux côtés de leurs professeurs qui vont prêcher le dimanche dans la campagne souabe ou bavaroise. Un ancien du collège de Mindelheim établi à Mayence, Dominik Roos, relate ainsi en 1755 quelques-uns de ses souvenirs[1] :

> "Les grands élèves allèrent au printemps dans les villages des alentours pour faire le catéchisme. Je suis ainsi allé à plusieurs endroits, à Flirtheim, Zornheim, Mombach, Flörsheim... Partout, les gens nous recevaient avec la plus grande marque de considération. Les enfants venaient à notre rencontre en procession derrière un porte-croix. Nous récompensions les plus gentils avec des images, des chapelets, des médailles".

Il est intéressant de voir à travers ce témoignage comment les grands élèves prennent déjà contact avec la réalité d'une activité très concrète, en particulier ici dans le cas de futurs théologiens.

La congrégation mariale est également l'un de ces lieux où l'on apprend à forger sa personnalité en s'engageant pour les autres, tout comme la salle de théâtre, lorsqu'il faut préparer une pièce. Il ne s'agit pas seulement que des acteurs apprennent par cœur une pièce, fût-elle en latin, il faut aussi que toute une organisation se mette en place pour la scène, les décors, les costumes, les éclairages. D'autant plus que le théâtre baroque joué au collège demande pour la scène un grand nombre de comédiens, de décors que l'on change plusieurs fois pendant la pièce, toutes

---

[1] F. Zoepfl, Geschichte des ehemaligen Mindelheimer Jesuitenkollegs, Dillingen, 1921, p. 41 : "Die größeren Schuler kamen am Fruhjahr auf die Dorfer, um Katechismus zu halten. Ich kam an verschiedene Orte : Flirtheim, Zornheim, Mombach, Flörsheim... Überall begegneten uns die Leute mit größter Ehrerbietsamkeit. Die Kinder kamen uns mit einem Kreuz prozessionsweise entgegen. Wir belohnten die braven Kindern mit Bildern, Rosenkränzen, Schaupfennigen."

choses qui rendent necessaires la présence et le travail soigné de nombreux aides en coulisse.

Il en va de même en ce qui concerne l'organisation - longue et laborieuse - des fêtes données plusieurs fois l'an au collège. Il faut alors œuvrer ensemble pour monter portiques et galeries dans les cours, pour accueillir les visiteurs et leur offrir un spectacle de qualité. C'est sur les élèves que repose l'organisation de telles entreprises, considérées d'ailleurs par les pères comme des moyens nécessaires à leur pédagogie, et dans lesquelles ils n'interviennent que de loin.

A l'internat, les élèves doivent prendre en charge quantité de petits services destinés à habituer les garçons aux réalités de la vie sociales. Parmi eux, le service de l'"excitator" a une importance toute particulière, puisque c'est lui qui est chargé chaque matin de réveiller ses camarades au moyen d'une cloche, et d'apporter ensuite de la lumière dans les chambres. Il termine son service en entonnant le "Miserere" à la fin de l'angelus[1]. Il y a de même, parmi d'autres, le service du veilleur de nuit, le "visitans cubicula noctu", qui donne le signal de l'examen de conscience et vérifie que tous les feux soient éteints.

Il est encore d'autres services, plus en vue chez les bons élèves, tels ceux qui consistent à vérifier que ses camarades observent le règlement. C'est l'un des traits des anciens collèges que d'avoir instauré ce système de surveillance souvent décrié depuis, mais déjà par les contemporains. L'"hebdomadar" annonce le silence, va chercher l'eau le matin et veille au rangement après le petit déjeuner, donne la permission d'aller aux toilettes, vérifie que tous parlent bien latin[2]. Il doit inscrire sur son "catalogus" le nom de tout élève qui pourrait :

. parler allemand,
. sortir en l'absence du préfet,
. aller regarder par la fenêtre,
. parler au moment du silence,
. mal s'agenouiller à la prière,
. ne pas se laver le matin,

---

[1] C. Gröber, op. cit., p. 37.
[2] J. Schroteler, Die Erziehung in den Jesuiteninternaten des 16. Jahrhunderts, Freiburg i. B., 1940, p. 373.

. aller pendant l'étude à la table d'un autre élève[1].

Le travail des décurions en classe est accompli à l'internat par les "syndicii" ou "observatores". Ils sont responsables de leurs camarades aux moments de détente, aux repas, a l'église. Ils doivent être vigilants afin d'"aider leurs camarades et d'œuvrer au bien général et au service de Dieu". Tout manquement aux règles de la discipline doit être rapporté au préfet. Si ce n'est pas fait, ce sera considéré comme une faute, mais les pères vérifient aussi si l'on ne dit pas davantage que l'on a vu. Il arrive parfois qu'"observator" et décurion soient un seul et même élève. Pour que tous les élèves exercent à leur tour ces charges et responsabilités, on les changent en principe chaque semaine, même si les services sont habituellement renouvelables.

Ces dispositions ont pour but la prise en charge des élèves par eux-mêmes au sein de la communauté. Elles veulent aussi favoriser le sens de la responsabilité et initier à ce qui n'est finalement que service et engagement social. Si l'apprentissage de l'autonomie personnelle est largement dicté par le contrôle quotidiennement exercé, il reste qu'il se fait dans l'esprit de confiance des collèges suscité par les contacts personnels des élèves avec les pères. La bienveillance est nécessaire à la lucidité, et la patience à la vérité, si le principe "omnia videre, multa dissimulare, pauca punire" doit être respecté.

---

[1] Ibid., p. 410.

3.2. Contenu et méthode de l'enseignement.

3.2.1. Le contenu des matières enseignées.

Dans le travail tout de diversité de la formation des élèves, les connaissances que transmettent les pères ont une importance esentielle. Les collèges sont avant tout des écoles. Quelles sont les diverses matières enseignées à l'époque en Allemagne du Sud ? Quel est leur contenu ?

Il faut se pappeler que tout, dans les collèges, est réglé par les dispositions du "Ratio atque institutio studiorum SJ". Ce reglement préconise au moment de sa conception à la fin du XVI° siècle un enseignement et des méthodes tout à fait modernes pour l'époque. Il inaugure quelque chose de nouveau : avec l'importance croissante de l'humanisme, latin et grec sont davantage encore des langues internationales qui véhiculent les principes de la modernité.

Elles sont donc primordiales pour les eléves des collèges et on les enseigne à la perfection. Les choses avaient changé depuis le XV° siecle ! Dans les écoles protestantes également, le but premier des études est l'éloquence latine, c'est là encore une innovation de taille. Au XVIII° siècle, bien des choses ont évolué mais le "Ratio studiorum" est toujours en pratique, recommandant la maîtrise de l'art de la rhétorique, et dans un esprit encore médiéval de la conception du savoir, l'étude des "septem artes liberales" du trivium et du quadrivium, l'ensemble de la grammaire, de la logique et de la dialectique formant le trivium, celui de l'arithmétique, de la géométrie, de la musique et de l'astronomie le quadrivium.

L'acquisition des connaissances reste donc basée sur un principe ancien, où l'homme religieux ne travaille pas dans un esprit profane, mais bien religieux. Il s'agit de continuer par sa vie l'œuvre de création - c'est le sens de l'art - et de la rédemption - c'est là le sens du travail et du savoir. Ce monde est à aimer autant que Dieu l'a aimé, puisque son Fils s'y est incarné. Il y a là chez les pères comme un parti pris contre ce laicisme de la Renaissance qui tend à séparer la littérature de la vie et

plus encore, la littérature des choses de la foi. Le "Ratio" est directement opposé à cette tendance[1], et sur ce point, perpétue le passé.

La Compagnie ne fait aucunement œuvre de synthèse en ce domaine. Au contraire, tout se passe comme si elle maintenait ce qui existait déjà au XIII° siècle. L'Eglise avait achevé depuis longtemps l'accord de la raison et de la foi, la Compagnie avait pour mission 'éviter qu'on sépare l'"œuvre de Dieu". C'est pourquoi on expurgeait : il fallait empêcher que la littérature et les sciences ne se déchristianisent. On n'enlevait pas tout, on composait, comme on verra plus loin, avec les influences profanes pour former à la lutte. On élaborait une critique des œuvres qui devait aboutir à une formation chrétienne du jugement, on reprenait à son compte l'Antiquité, devenue un âge de ténèbres, face au monde illuminé désormais par le Christ, vrai soleil de justice.

L'acquisition des connaissances se fait au "Gymnasium" d'une part, au "Lyzeum" d'autre part. Mais on constate qu'il y a au cours de ce XVIII° siècle une série d'évolutions de taille. Le latin de la rhétorique perd peu à peu après 1750 sa place d'honneur au profit de la langue maternelle, le grec est moins approfondi qu'au siècle précédent, on introduit ici et là un enseignement de l'histoire et enfin, c'est tout le domaine des sciences expérimentales qui se développent.

Il faut aussi mentionner l'extension des bibliothèques de collèges[2], qui n'est pas sans conséquences. On sait par exemple que le collège de Clermont à Paris, devenu le lycée Louis-le-Grand, compte en 1718 47.000 livres imprimés différents, un chiffre considérable (on ne compte pas ici les livres de classe, les mêmes par centaines).

La bibliothèque du collège d'Ellwangen, une école qui par sa taille est assez représentative de la majorité des collèges allemands, contient 4.000 livres en 1725, avant qu'en arrivent d'autres, de Dillingen et d'Ingolstadt. Il y en a 900 pour la théologie, 500 pour le droit, 130 pour la médecine, 240 pour la philosophie, 130 pour la physique et les mathématiques, 470 pour l'histoire et 150 pour la géographie[3]. Les chercheurs et les savants venaient souvent travailler sur place, les

---

[1] F. Charmot, La pédagogie des jésuites, Paris, 1951, p. 508.

[2] Beaucoup sont reconstruites à neuf, en style baroque, comme celle de Dillingen ou celle d'Ellwangen en 1723.

[3] Festschrift 325 Jahre Gymnasium Ellwangen, Ellwangen, p. 67.

bibliothèques se trouvant toujours, dans les villes catholiques du Sud, dans des maisons religieuses, chez les franciscains à Schwäbisch Gmund, chez les bénédictins à Ehingen[1], dans les couvents des villes, chez les jésuites... au contraire du Nord protestant, où la gestion en revenait aux municipalités.

Leur fonds est d'une grande diversité : on y trouve des livres de théologie dogmatique, d'exégèse, les Pères de l'Eglise, les décrétales, les casuistes, les hérésies, la littérature de l'humanisme, de la poésie, des livres d'histoire, de sciences physiques et naturelles, des manuscrits enfin, que des pères ont rapporté de Chine, du Japon... Le retour épisodique des missionnaires dans les collèges fait de ces derniers des personnages réellement vénérés des élèves, chez qui ils suscitent des vocations religieuses, mais aussi des vocations de marins et d'explorateurs. L'introduction d'une certaine forme de géographie des pays lointains au XVIII° siècle est en partie - et tout naturellement - due à leur influence. Il en va de même pour les pièces de théâtre empreintes d'exotisme, un exotisme d'ailleurs apprécié du baroque et qui devient à la mode. Bien des abbayes décorent tel ou tel de leurs salons dans le style de pays lointains[2].

L'idée de la transmission des connaissances reste quant à elle tout à fait traditionnelle au XVIII° siècle, basée chez les jésuites sur l'enseignement des langues anciennes. Contrairement aux écoles protestantes où grec et latin sont d'importance égale, le latin a chez les jésuites davantage de poids depuis la fin du XVII° siècle, et la tendance est alors de délaisser de plus en plus la langue grecque[3]. On n'a aucune hésitation à faire étudier le latin comme une langue vivante, même si les raisons utilitaires n'en sont finalement que secondaires. L'éducation humaniste se propose un but autre, on peut dire plus élevé, lire les auteurs dans le texte et savoir les apprécier. L'autre but à atteindre est l'éloquence latine. Il faut tout de même rappeler qu'une partie non négligeable des érudits et de ce qu'on appelle les élites continue jusque dans les années 1750 de s'exprimer en latin[4].

---

[1] Il y avait deux prieurés bénédictins à Ehingen, l'un de Zwiefalten, l'autre de Wiblingen.

[2] Ettal en est un exemple assez remarquable.

[3] Cf. A. Aign, Geschichte des Gymnasiums Passau, Passau, 1962, p. 43.

[4] Cf. J.M. Valentin, La diffusion de Corneille en Allemagne au XVIII° siècle à travers les poétiques jésuites (in : Arcadia, 7, 1972, H. 2-3, p. 171-199), p. 172.

Souvent, les élèves arrivent au collège en possédant déjà quelques rudiments. Au bout de la troisième année, la connaissance du latin doit être parfaite. Du point de vue de la littérature étudiée, le "Ratio" prévoit en plus des auteurs chrétiens latins comme saint Augustin, la lecture de Cicéron, de César, de Salluste, de Tite-Live, de Virgile, d'Horace, d'Ovide, de Catulle, de Tibulle et de Properce.

Lors de leur première année de littérature, les élèves se penchent sur César, Tite-Live, les "Métamorphoses" d'Ovide et les "Buccoliques" de Virgile. La deuxième année, on étudie Salluste, les "Lettres" de Cicéron, les "Fastes" d'Ovide, l'"Enéide" et les "Georgiques" de Virgile. La troisième année, on prend les discours de Cicéron, la "Germania" de Tacite, les odes d'Horace... La quatrième année, ce sont les "Philosophica" de Cicéron, les "Annales" de Tacite, les "Sermons" d'Horace, et quelques comédies de Plaute et Térence.

Par la suite, on se consacre à l'art de la versification, à l'étude des périodes littéraires et surtout aux exercices de rhétorique, non pour former des avocats, mais pour acquérir une culture désintéressée conduisant au Beau, tout un pan de l'éducation des pères. L'un des moyens utilisés pour cela en classe de rhétorique est de traduire Cicéron, d'expliquer et d'analyser le passage en question, de l'apprendre par cœur et d'essayer ensuite, à partir de ce premier travail, de parler et de composer en imitant son style, "more et stilo Ciceronis", "à la manière et selon le style de Cicéron". L'imitation, parfois tant décriée, passait pour une bonne méthode d'éducation et de composition[1].

Il y avait toute une théorie de l'imitation, on y voyait une sagesse héritée des Anciens[2]. Un bon sculpteur ne doit-il pas imiter longtemps avant de produire lui-même ? Si dans les écoles du XX° siècle, on a choisi de ne plus le faire pour la composition littéraire, on le fait encore pour les autres arts, à commencer par la musique...

Il existe dans les collèges des livres de classe, la plupart du temps conçus par des membres de la Compagnie. C'est le cas en particulier en ce qui concerne les grammaires. Ainsi la grammaire latine du père Emmanuel Alvarez, composée dans les dernières années du XVI° siècle, est

---

[1] F. Charmot, La pédagogie des jésuites, Paris, 1951, p. 311.

[2] L'imitation est louée par Cicéron et surtout Quintilien : "Neque enim dubitari potest quin artis pars magna contineatur imitatione", "il est indubitable que l'art consiste en grande part dans l'imitation".

utilisée partout jusqu'en 1773 à la suppression de l'ordre[1]. Cette utilisation pendant deux siècles d'une même grammaire et d'autres faits analogues montrent le peu d'innovation, flagrant en certains domaines, dont commençaient à souffrir les collèges du XVIII° siècle. Il manquait aussi à bien des professeurs un vrai sens de la langue. On trouve par exemple dans le discours public de rentrée pour 1756, au collège d'Ingolstadt par surcroît, de la main du recteur Johann-Nepomuk Mederer : "Post annos non paucos..."[2]. Les collégiens d'aujourd'hui parleraient de latin de cuisine...

Là encore apparaît ce souci des jésuites, non pas de rejoindre dans sa profondeur et sa réalité l'esprit de l'Antiquité, mais de christianiser la science. On étudie l'Antiquité comme une histoire ou une préhistoire du christianisme. L'ambiguité existe certes, de l'utilisation d'un matériel antique et païen pour un enseignement chrétien qu'il peut mettre en péril, de là cette pratique des pères d'enseigner plutôt la forme, pas du tout le contenu ni surtout le sens des questions historiquies ou sociales. Les jésuites en arrivent peu à peu à faire de l'histoire, selon le mot de Durkheim, "une grande fable", où l'Antiquité est assimilée et réduite, devient une sorte de répertoire général de références humaines. Ce qui conservait peut-être l'avantage de ne pas tomber dans un enseignement moral abstrait ou désincarné[3].

C'est exactement le point de vue de saint Ignace[4] :

> "Tu aimes la littérature, si c'est pour le Christ, c'est bien. Cherche à connaître la littérature pour connaître plus clairement le Christ dans les secrets littéraires, pour l'aimer, le communiquer, que tu en portes du fruit, applique-toi à l'étude de la littérature".

---

[1] A. Heitlinger, Über die alten Jesuitenkollegien und ihre Pädagogik (in : Kollegbrief Sommer 1955, S. 8-23, St. Blasien, 1955), p. 15.

[2] S. Hafner, 400 Jahre Wilhelmsgymnasium, München, 1959, p. 149.

[3] Cf. G. Avanzini, Histoire de la pédagogie du XVII° siècle à nos jours, Toulouse, 1981, p. 336.

[4] Ibid., p. 49 : "Litteras amas, recte si propter Christum. Quod, si litteras expectis, ut illis adjutus, Christum in arcanis litteris latentem, clarius perspicias, perspectum ames, cognitum atque amatum communices aut fruaris, accinge te ad studa litterarum."

Le latin restait réellement la substance essentielle du cours au XVIII° siècle, même si on se contente du latin des livres de philosophie ou de théologie au détriment des classiques[1]. C'est encore la langue de l'Eglise et de l'Université. Le premier qui avait osé parler allemend en chaire était le juriste et philosophe Christian Thomasius à Leipzig en 1687[2], mais il n'avait guère eu d'émules en Allemagne du Sud.

Il faut néanmoins ajouter et mentionner ici ces pères qui par le passé avaient été de véritables latinistes, tels le fameux Jakob Balde (1604-1668), un Alsacien d'Ensisheim[3]. Il fait partie de ceux qui composent dans la langue latine avec un style qu'ils se sont forgés et qui leur est propre[4]. Balde n'est pas un imitateur d'Horace ou d'un autre, et c'est cela qui est intéressant.

Jakob Balde SJ (1604-1668), professeur de la classe de Rhétorique.

---

[1] F. Paulsen, Geschichte des gelehrten Unterrichts, Leipzig, 1919, tome I, p. 487.

[2] A. Aign, Geschichte des Gymnasiums Passau, Passau, 1962, p. 44.

[3] Jakob Balde naît le 4 janvier 1604 et passe son enfance à Ensisheim. A l'âge de neuf ans, on l'envoie à Belfort afin de lui épargner la condamnation au bûcher de sa propre grand-mère, que l'on vient de déclarer sorcière... Il étudie ensuite à Molsheim et Ingolstadt, puis entre au noviciat de Landsberg le 1° juillet 1624. Comme scolastique, il enseigne à Munich et Innsbruck, et termine ses études de 1630 à 1634 à Ingolstadt, où il devient professeur de rhétorique jusqu'en 1637. Il devient ensuite prédicateur de la cour à Munich, à Landshut en 1650, puis à Amberg en 1653. C'est l'année suivante qu'il est nommé prédicateur de la cour, précepteur et directeur de conscience du comte-palatin Philipp-Wilhelm de Neubourg. Son corps y repose dans la "Hofkirche". Une place et une pharmacie portent encore son nom à Munich.

[4] Cf. B. Hubensteiner, Vom Geist des Barock, München, 1967, p. 163.

Très honoré de son vivant mais oublié ensuite, c'est Herder qui le redécouvre et lui rend sa place dans le devenir lyrique de l'Allemagne[1]. De 1796 à 1798, il traduit une partie des "Carmina lyrica", qu'il publie en trois parties sous le titre "Terpsichore"[2], il le dit poète allemand de par son esprit, ses œuvres et son amour de la patrie[3]. Hubensteiner dit de Balde[4] :

> "Seine Sprache ist das Latein, das beste und eleganteste Latein seiner Zeit, und ihm geht es nicht um Gefühlslyrik im modernen Sinn, sondern um das abenteuerliche Spiel mit Gedanken. (...) Während Andreas Gryphius in einem Meer irdischer Ausweglosigkeit duldend und fast verzweifelnd steht, reißt Balde sich hinein in die große Ekstase des Barock."

Quoique d'expression latine, Balde contribue à l'avènement d'une culture proprement allemande, veut favoriser les dialectes et se prononce contre l'influence des modes étrangères, écrit des poèmes à caractère historique ou politique. Son humour et sa fantaisie, ses allégories, ses satires et son sens de la nature sont restés légendaires[5].

En ce qui concerne le grec, il faut préciser tout de suite qu'il n'a pas la place de l'enseignement du latin. C'était déjà un peu le cas au XVI° siècle[6], mais le phénomène s'accentue[7]. Des pères le tiennent même pour superflu, pour une perte de temps et d'énergie. Cornova, un ancien élève entré dans la Compagnie à Prague et devenu prêtre diocésain à sa suppression, raconte dans ses souvenirs : "So war der Griechische Unterricht für den Lehrer Nebensache. (...) Manchmal bemühete er sich

---

[1] J.M. Valentin, Le théâtre des Jésuites dans les pays de langue allemande (1554-1680), Bern, 1978, p. 769.

[2] Goethe écrit à Herder en juin 1794 : "Er (Balde) bleibt bei jedem Wiedergenuß derselbe, und wie die Ananas erinnert er an alle geschmackvolle Früchte, ohne an seine Individualität zu verlieren" (cité par S. Häfner, 400 Jahre Wilhelmsgymnasium, München, 1959, p. 44).

[3] L. Koch, Jesuitenlexikon, Paderborn, 1934, p. 149.

[4] B. Hubensteiner, Vom Geist des Barock, München, 1967, p. 24 et 169.

[5] Cf. A. Henrich, Die lyrischen Dichtungen Jakob Baldes, Strasbourg, 1915, p. 77.

[6] F. Paulsen, Geschichte des gelehrten Unterrichts, Leipzig, 1919, tome I, p. 487.

[7] La situation est identique en France.

sogar, seinen Schülern Abneigung von der Griechischen Sprache beyzubringen"[1].

Déjà au XVII° siècle, le père Sacchini (dans sa "Paraenesis ad magistros scholarum inferiorum SJ" (1625), § 9, règles 1, 3, 4 et 5) rappelait de Rome[2] :

Règle 1 : "Pour pouvoir faire progresser dans la connaissance de la langue, le professeur doit lui-même la comprendre suffisamment."

Règle 3 : "Pour réussir le cours, il faut d'abord faire disparaître les réticences qui existent chez les élèves. Il est très important que l'on réserve chaque jour un moment suffisant pour le grec, et qu'on ne laisse aucune heure de cours ou d'exercices."

Règle 4 : "Qu'on explique à l'occasion l'étymologie de certains mots de la langue maternelle."

Règle 5 : "On entend dire dans la Compagnie que les parents eux-mêmes souhaiteraient qu'on épargne aux enfants l'étude du grec. Mais il est très important pour apprendre correctement le latin."

On lit en classe Grégoire de Naziance, Démosthène, Platon, Isocrate, Homère, Héside, Pindare... c'est ce que prévoit le "Ratio studiorum". Dans les premiers temps, on traduit aussi des fables d'Esope. Dans les grandes classes, on traite quelques questions de civilisation et d'archéologie selon les principes des pères. De plus en plus au XVIII° siècle, le livre de classe de base devient le Nouveau Testament, l'étude du grec conserve en fait une place modeste dans les collèges. Friedrich Thiersch, un homme de lettres des années 1830, en parle en ces termes[3] :

> "(...) L'enfant entrait ainsi à l'ecole chez les jesuites, et en l'espace de quatre ans, maîtrisait parfaitement la langue latine. (...) Il comprenait aussi le grec des auteurs de prose mais ne pouvait l'écrire, du fait que les mots lui manquaient et qu'il n'avait pas d'exercice,

---

[1] J. Cornova, Die Jesuiten als Gymnasiallehrer, Prag, 1804, p. 64.

[2] A. Heitlinger, Über die alten Jesuitenkollegien und ihre Pädagogik (in : Kollegbrief Sommer 1955, S. 8-23, St. Blasien, 1955), p. 20.

[3] F. Thiersch, Über gelehrte Schulen, Stuttgart, 1830, p. 55.

> certainement parce qu'il n'en avait pas besoin. De toutes facons, il ne correspondrait pas avec le patriarche de Constantinople..."

Le grec ne sert pas comme le latin à la charge sacerdotale des pères ou aux représentations théâtrales, et rarement aux exercices publics d'éloquence. Il est davantage soigné, tout comme l'hébreu d'ailleurs, dans les écoles protestantes. Un livret publié en 1748 par le pere Gretser d'Augsbourg est bien représentatif de la situation : son titre, pour commencer, est en latin, "Rudimenta linguae graecae", il est conçu comme un manuel d'initiation pratique. Il contient... un catechisme, quelques hymnes, des maximes de Platon et diverses sentences, mais c'est surtout la présentation qui est interessante, il y a sur chaque page deux colonnes, a gauche le texte grec, à droite la traduction latine.

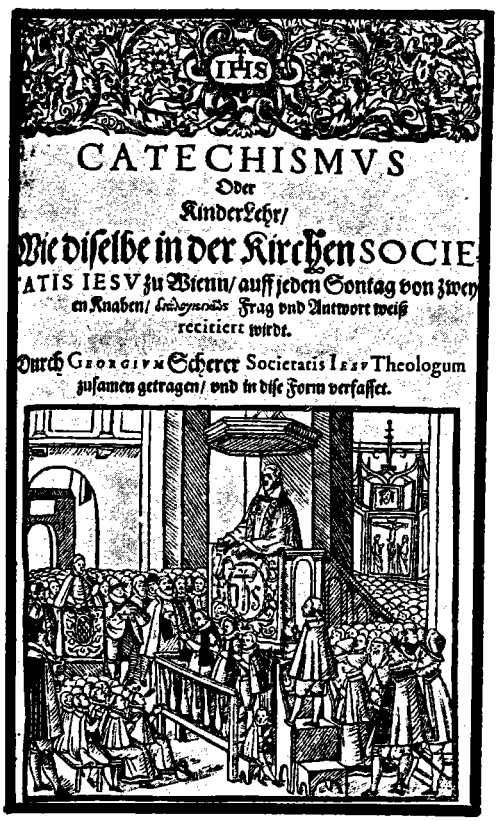
En ce qui concerne l'éducation de la foi, il faut signaler l'absence totale de cours d'enseignement religieux en tant que tel au collège, et cela depuis 1599. Le "Catéchisme" de Pierre Canisius[1] (1521-1597), premier provincial de Germanie superieure, est bien lu, appris et expliqué, parfois le dimanche, plus souvent le samedi ou lors des reunions de congrégation, mais il ne fait pas l'objet d'un cours. De tres grande qualité, ce "Catéchisme" de Canisius a une renommée extraordinaire, il sera reedite plus de 400 fois, fait unique dans l'histoire de l'Eglise. Au XIXe siècle encore, ce livret de 1558 est le seul catéchisme officiel en Allemagne. Au "Lyzeum" les étudiants commencent à faire de la théologie.

Les pères pensent que c'est l'environnement des élèves, le collège, la famille, l'environnement social qui doit les former dans la foi. Leur idee est celle d'une union totale des choses spirituelles et de l'existence en chacun de ses moments. Pour atteindre ce but, il faut suivre les offices et les sermons, participer honnêtement à la messe, faire quelques lectures spirituelles, recevoir regulierement les sacrements avec ses camarades. La participation à la vie de la congregation mariale vient couronner cette éducation de la foi, rythmee par les cycles de la liturgie auxquels les enfants s'intéressent en général volontiers.

---

[1] Pierre Canisius redigea trois "Catéchismes" entre 1555 et 1558.

Il s'agit de transmettre cette idée de base chez saint Ignace, que l'on peut "trouver Dieu en toutes choses"[1], surtout si l'on a plus tard une vie qui laisse peu de temps à la contemplation. C'est celle de bien des laïcs, c'est aussi celle des jésuites, qui apprennent à conjuguer l'action et la contemplation.


IHS
CATECHISMVS
Oder
KinderLehr/
Wie dieselbe in der Kirchen SOCIE-
TATIS IESV zu Wienn/ auff jeden Sontag von zwey
en Knaben/ Frag vnd Antwort weiß
reciticrt wirdt.
Durch GEORGIVM Scherer Societatis IESV Theologum
zusamen getragen/ vnd in dise Form verfasset.

Catéchisme jésuite - en allemand - du XVIIe siècle

Au "Lyzeum", qui constitue une préparation de trois ans aux études à l'université, et auquel n'accèdent que les meilleurs élèves du "Gymnasium", les matières enseignées sont alors très différentes, puisqu'il s'agit de s'initier surtout aux disciplines philosophiques et théologiques. Les deux premières années sont consacrées à la philosophie théorique et pratique, cela depuis 1639 où le cours de philosophie en entier a été

[1] Ignace explique : "Il faut savoir que l'homme ne sert pas Dieu seulement quand il prie. Sinon, les prières qui ne dureraient pas quotidiennement vingt-quatre heures seraient toutes trop courtes."

introduit dans les grandes classes des colleges. La troisieme annee est consacrée plus particulièrement à la théologie. Que contiennent ces cours ?

En philosophie, l'ensemble de la logique, de la physique et de la mathématique constitue un premier grand chapitre. Le principal auteur étudié est Aristote, pour autant qu'il soit compatible avec les données de la foi. Le second auteur vraiment répandu est saint Thomas. En philosophie morale, on prend au collège l'"Ethique" d'Aristote. La réflexion s'organise autour des trois pôles traditionnels, le sujet, les autres, le monde, Dieu étant le principe et la fin de toute chose :

		opposés à :
1.	**Le sujet :**	
	. La réflexion	. La superficialité
	. La vérité	. L'erreur
	. La conscience	. La démesure
	. La réflexion critique	. L'orgueil
2.	**Les autres :**	
	. L'intérêt	. Le désintérêt
	. L'amour	. La haine
	. L'aide	. La gêne
	. La coopération	. La concurrence
3.	**Les monde :**	
	. Le savoir	. L'ignorance
	. Le savoir technique	. L'incapacité
	. Le travail	. L'irrespect
	. Le jugement	. L'erreur

Quant au troisième grand chapitre des études philosophiques, c'est la mathématique, un enseignement qui se développe au XVIII° siècle, comme les autres matières scientifiques, mais on ne les étudie pratiquement pas avant le "Lyzeum".

Pendant la troisième et dernière année, les étudiants se consacrent à la théologie de base. Voici le programme de ces études, sommaires mais assez diversifiées :

. Ecriture sainte : Textes tirés de l'édition de la "Vulgate"[1], avec renvois aux textes primitifs grecs et hébreux. Commentaires des papes, des conciles et des Pères.

. Hébreux : Grammaire et règles de la langue, lecture de quelques textes.

. Théologie scolastique : Le dogme, par saint Thomas d'Aquin, grâce à l'analyse des "sententia magis communis inter catholicos", "les idées les plus répandues chez les catholiques".

. Histoire de l'Eglise : Les droits du pape et de l'Eglise contre les affirmations des "novatores", les novateurs, et les fondements historiques du concept de tradition dans l'Eglise.

. Droit canon : Défense du droit et de l'autorité de l'Eglise.

. Casuistique : Pastorale sacramentelle, le devoir d'état, le décalogue, la morale ecclésiastique, la censure.

---

[1] Traduction de la Bible, du grec au latin, faite par saint Jérôme au IV' siècle.

3.2.2. Les apports du XVIII° siècle.

Les mouvements d'idée du XVIII° siècle exercent dans les collèges de la Compagnie une influence réelle, même s'ils n'engendrent pas de modifications profondes ni même de changements d'orientation comme c'est le cas ailleurs. Une première question vient à l'esprit, celle de la place de la langue maternelle.C'est peut-être là que les choses évoluent le moins. La place de l'allemand reste très restreinte au collège. La situation est telle que les élèves ne sont autorisés à utiliser leur langue maternelle que le jeudi et le dimanche. Comme on l'a vu, l'usage du latin les autres jours ne pose aucun problème, tout le monde le maîtrise parfaitement. Mais cette absence a priori de la langue maternelle est un peu anachronique. Même si le latin est encore la langue de la vie publique, la maîtrise de l'allemend est de plus en plus nécessaire. Le temps est bien loin, au XVIII° siècle, où Ignace demandait lui-même que l'on entretienne autant le latin que les langues maternelles. Le pere Nadal, le premier grand mathématicien allemand, prenait lui aussi parti au XVI° siècle pour la langue vernaculaire. Elle etait indispensable aux jésuites dans leur travail d'évangélisation. Nadal intervient dans ce sens en 1560 à Cologne et en 1567 à Mayence. Il écrit dans ses "Remarques sur les Constitutions" :

> "Nous ne devons pas négliger la splendeur ni la souplesse de la langue maternelle. C'est en effet le premier devoir de notre Compagnie que de prêcher et de parler en public, tout comme de travailler sous forme d'entretiens particuliers."

Le père Cornova explique dans ses ouvrages au début du XIX° siècle qu'il y avait toujours eu dans les colleges une réticence à l'allemand due au protestantisme : "(...) theils auch ein Religionsvorurtheil"[1]. De fait, ni l'influence d'un Praetorius chez les protestants - aussi grande que celle de Palestrina chez les catholiques -, ni les chorals de Nicolai[2] n'ont d'équivalent en Allemagne du Sud. Le chant a moins d'importance qu'à l'office protestant, il n'a pas eu non plus de

---

[1] J. Cornova, Die Jesuiten als Gymnasiallehrer, Prag, 1804, p. 70.

[2] Les chorals "Wie schon leuchtet der Morgenstern" et "Wachet auf ! ruft uns die Stimme" ont été composés par lui.

fonction littéraire ou culturelle[1], on concentrait davantage son attention sur la liturgie latine, les processions, les pèlerinages...

Partout cependant, depuis l'élaboration par approximations successives par Luther[2] d'une langue accessible à tous, la distinction est faite entre les dialectes provinciaux et l'allemand littéraire, même si l'on continue de les parler et de les écrire[3]. Au XVII° siècle, l'humanisme hollandais influence assez fortement l'Allemagne touchée par la guerre de Trente ans et comme Gottsched, Opitz trace un chemin en fondant l'école de Silesie, avec un retentissement sur la poésie et la stilistique sur toute l'Allemagne[4].

Pendant ce temps, on travaille l'"eloquentia latina" dans les collèges jésuites... Cela explique la peine qu'on eue des hommes comme Leibniz, Pufendorf, Gottsched ou les membres de plusieurs cercles littéraires pour mettre en place la langue allemande[5]. Les choses prenaient du temps. Il serait imprudent cependant de reprendre le jugement un peu partial de Frédéric II sur la langue allemande, auquel il y a d'ailleurs eu des repliques[6], telle celle de Justus Moser[7].

Jusqu'en 1765, l'allemand a cependant la part du pauvre dans les collèges. Le conseil municipal de Munich s'en plaint auprès des peres en 1769, qui se déclarent prêts à changer les choses[8]. Etaient-ils vraiment decides au changement ? Quatre ans apres intervenait la suppression de l'ordre. Il faut bien dire que la premiere entorse a la méthode traditionnelle est non pas proposee, mais imposee en 1731 par le prince-évêque de Wurtzbourg Friedrich-Karl v. Schonborn. Il exige dans un reglement pour les ecoles que la grammaire latine soit enseignee en allemand : "Es werde leichter und geschwinder gelernt, was geschwinder

---

[1] H. De Boor und R. Newald, Geschichte der deutschen Literatur. Munchen, 1975, p. 75

[2] La traduction du Nouveau Testament est terminee en 1522, celle de l'Ancien en 1534

[3] G. Bianquis, Histoire de la littérature allemande. Paris, 1969, p. 29

[4] Cf. R. Benz, Deutsches Barock, Kultur des 18. Jahrhunderts, Stuttgart, 1949, p. 254.

[5] S. Hafner, 400 Jahre Wilhelmsgymnasium. Munchen, 1959, p. 149

[6] Frédéric II ignorait bien des œuvres de Brox, Gottsched, Lessing ou Elias Schlegel

[7] Il publie en 1781 - alors qu'il dirigeait l'administration municipale d'Osnabruck - "Über deutsche Sprache und Literatur", une œuvre polémique dirigee contre Frederic II et son rationalisme politique

[8] M. Hergt, Beitrage zur Geschichte des deutschen Unterrichts an den humanistischen Gymnasien des Konigreichs Bayern, Munchen, 1900, p. 3.

werde verstanden sein"[1]. Son successeur Adam-Friedrich v. Seinsheim est plus décidé encore à renouveler l'enseignement. Sans tenir compte de l'avis des jésuites, il ordonne en 1755 une réforme de type philanthropique pour les établissements scolaires[2]. On ne peut nier qu'il existe une "Aufklarung" catholique, les lumières ne touchent pas seulement les milieux ou les pays protestants.

Les pères continuent de penser que la langue maternelle ne peut que gêner celui qui doit apprendre le latin et le grec. Dans bien des cas, en tant qu'écoles humanistes où les études sont couronnées par la théologie, les collèges délaissent volontairement l'allemand dans la formation des futurs jésuites ou théologiens. De fait, l'allemand n'est pas encore passé au début du siècle dans les mains de ceux qu'on appellera plus tard les classiques. Personne n'est autorisé à le parler, ni en classe ni en privé en ce qui concerne les professeurs, ni dans le travail ni aux récréations en ce qui concerne les élèves. Ils parviennent tous assez vite à suivre les cours et la prédication. On traduit bien sûr de temps en temps en allemand, mais c'est surtout pour s'assurer de la compréhension.

Au milieu du siècle néanmoins, un mouvement se fait jour, influencé par la double extension des lumières et du piétisme. Dans certaines grammaires latines, on trouve en note des remarques sur la langue allemande. Quelques voix - chez les jésuites aussi - s'élèvent pour favoriser le mouvement. Le père Mederer par exemple salue cette nouvelle tendance. Il écrit en 1756 en se désolant[3] :

> "Après de nombreuses années, après des efforts énormes, après des jours et des nuits passés à travailler les langues anciennes et mortes, nous ne pouvions même pas rédiger ou parler correctement dans notre propre langue, et ne pouvions la lire qu'à grande peine."

Johann-Baptist Fuchs, ce juriste de Cologne qui avait été élève au collège Saint-Michel de Münstereifel, raconte comment en 1770, un scolastique, "Jakob Kamphausen de Düsseldorf était tellement en avance

---

[1] M. Spindler, Handbuch der bay. GeschichteIII. Bd. 3 : Franken, Schwaben, Oberpfalz bis zum Ausgang des 18. Jahrhunderts, München, 1971, p. 694.
[2] Ibid., p. 695
[3] Cité par C. Gröber, Geschichte des Jesuitenkollegs in Konstanz, Konstanz, 1904, p.81.

qu'il enseignait, en plus des cours habituels en latin, aussi en allemand, et qu'il faisait composer et déclamer chaque semaine aux élèves des poèmes allemands"[1]. Mais même en 1770, cela reste exceptionnel. Par ailleurs, il est intéressant de voir comment la méthode du cours en allemand est imprégnée de celle des cours de latin et grec. On commence par des exercices de style, à partir d'une chrestomathie, un recueil de textes, on lit ensuite des poèmes de Gellert, l'"Ossian", les premiers chants du "Messias" de Klopstock, et on approche la théorie littéraire grâce à des œuvres comme celles de Batteux[2].

On s'aperçoit en lisant cette "Epistola", un exercice sous forme de lettre qu'un élève rédige en 1782, un peu après la suppression de la Compagnie, comment l'ancien idéal d'éloquence transparaît dans ces quelques lignes. En décrivant un paysage, l'élève emploie un style inspiré des modèles antiques, et truffé d'ajouts[3] :

> "Devant moi s'étend le lac Kochelsee, comme une vaste plaine où se mire le soleil à l'infini, et plus loin vers le Nord un grand nombre de champs et de prairies, que la besogne persévérante du paysan a fait fleurir jusque dans ces contrées fraîches. Mais rien n'est aussi remarquable que la vue des montagnes énormes, que les mains de la nature ont disposé presqu'à la verticale. Ces piliers solides et majestueux d'une construction si vaste et si haute, ce squelette, ces côtes de la terre, la mère du genre humain, sont là, dépourvus de toute couleur verte, et seulement atteints de temps en temps par les stigmates du tonnerre, ils sont là comme la main toute puissante du créateur les a faits naître, ils ont survécu à des myriades d'hommes et sont restés inchangés malgré les innombrables révolutions que la patrie a connues."

A partir de 1760, plusieurs livres de grammaire allemande composés par des jésuites font leur apparition dans les collèges d'Allemagne du Sud. En 1763, le père Weittenauer de Munich publie un petit manuel sur les difficultés de la langue allemande, connu sous le nom

---

[1] H. Kupper, Das St. Michael-Gymnasium zu Munstereifel, Munsterteifel, 1975, p. 13.

[2] Charles Batteux (1713-1780), critique littéraire français, il a influencé Gottsched et Schlegel.

[3] S. Hafner, 400 Jahre Wilhelmsgymnasium, Munchen, 1959, p. 150.

d'"Opusculum". Il y prend ses exemples chez Gellert, Hagedorn, Triller, Kleist, Geßner, Logau, Rabener. Il s'insurge dans son ouvrage contre l'extension en Allemagne du Sud du "e" protestant, qui fait écrire "Krone" au lieu de "Kron".

Il faut signaler après cette légère évolution quant à la langue maternelle une autre tendance novatrice du XVIII° siècle, le cours d'histoire. Curieusement, elle n'était pas enseignée auparavant. Les jésuites allemands, lorsqu'ils avaient présenté à Rome leurs observations et critiques du "Ratio" de 1586, avaient pourtant réclamé des cours d'histoire avec un plan voisin de celui de Vives, mais leur proposition fut rejetée sans que l'on en sache les motifs[1]. La Renaissance et la Réforme avaient donné une certaine conscience historique aux peuples germaniques[2]. Mais l'habitude s'était prise, chez les jésuites, de ne plus y penser. Ce sont d'autres courants de pensée - le jansénisme par exemple[3] -, et des ordres comme les oratoriens ou les bénédictins qui s'intéressent à la question. Sans que la Compagnie réagisse. L'histoire était certes présente dans les sujets des pièces de théâtre, mais devant toujours servir l'apologétique. Ce qui explique l'insistance du pouvoir civil dans le premier tiers du siècle, pour que l'histoire soit enseignée. Alors que les bénédictins, plus traditionnels par essence, l'avaient introduite sans aucune pression extérieure[4] : le premier cours d'histoire à l'université bénédictine de Salzbourg avait été donné un siècle plus tôt, en 1627, par un père de l'abbaye de Neresheim, Thomas Weiß[5].

Officiellement, l'histoire est introduite en 1727 et 1728 dans les provinces jésuites de Germanie supérieure et de Bohême[6]. La mise en place des cours ne se fait que progressivement, les pères ne semblent pas montrer là d'empressement particulier. Dans la province du Rhin, l'enseignement avait commencé plus tôt, à Wurtzbourg en 1720[7] et à

---

1 G. Avanzini, Histoire de la pédagogie du XVII° siècle à nos jours, Toulouse, 1981, p. 50.
2 F. Paulsen, Geschichte des gelehrten Unterrichts, Leipzig, 1919, tome I, p. 457.
3 G. Avanzini, op. cit., p. 50.
4 Festschrift Universitat Salzburg 1622-1972, Hrsg. vom akad Senat der Universitat Salzburg, Salzburg, 1972, p. 95
5 Ibid., p. 96.
6 Cf. "Ettal 1980", Ettal, 1980, p. 105.
7 B Duhr, Geschichte der Jesuiten in den Landern deutscher Zunge, Munchen 1928 tome IV p 187

Rottenburg en 1725[1]. Le début des cours était prévu en Germanie supérieure en 1727, ils avaient comencé en 1726 à Munich sous la pression du pouvoir civil[2]. Le prince-électeur Karl-Albrecht met en place en 1727 la chaire d'histoire d'Ingolstadt[3]. A Vienne, les cours commencent le 10 janvier 1720 par une intervention du père recteur sur l'utilité et la méthode de l'histoire, à raison de trois fois par semaine[4], à Steyr en 1730[5], à Dillingen en 1738 et à Bamberg en 1740. Le visiteur pontifical Thomas de Emaldis passe à Dillingen en 1742 et félicite les pères d'"avoir déjà mis en place" cet enseignement[6].

Les jésuites étaient poussés à développer l'histoire dans les collèges, s'ils voulaient éviter qu'un fossé ne se creuse trop profondément entre des systèmes qui deviendraient incompatibles, tels celui des benédictins, bien plus ouvert à la modernité. Mais elle n'est en aucune façon, surtout dans ses débuts, une science exacte au sens où on l'entend aujourd'hui. Les légendes et autres actions éclatantes à but didactique y conservent leur place. Le provincial de Munich Maximilian Dufrène[7] écrit à l'occasion de l'introduction du cours en 1727 :

> "Que pouvons-nous apprendre grâce à l'histoire ?
>
> 1. A reconnaître et admirer en tous lieux la très grande sagesse et l'intelligence de Dieu, qui encore aujourd'hui, se manifeste sur la scène de ce monde d'une façon merveilleuse.
>
> 2. Comme Dieu a toujours aimé et protégé ses fidèles de manière toute particulière, et comment il a tôt ou tard puni les méchants.
>
> 3. Le changement continuel des choses nous permet de comprendre combien ce qui est terrestre est éphémère et vain, et combien peu nous pouvons y prendre appui.

---

[1] Ibid., p. 286.

[2] W. Bauer, Aus dem Diarium Gymnasii S.J. Monacensis, Munchen, 1878, p. 18.

[3] W. Bohme, Die Professoren der philosophischen Fakultat an der Universitat Ingolstadt im Zeitraum von 1721 bis 1799, Nurnberg, 1975, p. 138.

[4] G. Mraz, Geschichte der Theol. Fak. der Universität Innsbruck von ihrer Gründung bis zum Jahre 1740, Innsbruck, 1968, p. 200.

[5] M. Brandl, 500 Jahre Dominikaner und Jesuiten in Steyr 1478-1978, Steyr, 1978, p. 24.

[6] B. Duhr, op. cit., p. 248.

[7] Maximilian Dufrène (1705-1765), confesseur du prince Karl v. Furstenberg. Il édite en 1727 ses "Rudimenta historica" (C. Sommervogel, Bibliothèque de la Compagnie de Jésus, Paris, 1890-1932 (11 tomes), tome III, p. 263.

> 4. Les œuvres vertueuses ou immorales de ceux qui ont vécu avant nous sont comme un miroir où nous pouvons voir de facon precise ce que nous-mêmes avons à faire ou à laisser."

Cette conception des choses trouve un prolongement dans le programme lui-même. A Bamberg, il est constitué de ces différents chapitres :

. La creation du monde, l'histoire du peuple juif jusqu'aux empereurs romains, la destruction de Jerusalem, le tout accompagné de portraits des patriarches, des juges, des rois et des grands-prêtres.

. L'histoire des Assyriens, des Perses, des Grecs et des Romains. Les empereurs romains jusqu'à Constantin.

. Les empereurs du Saint-Empire jusqu'au XVIII° siècle, Luther, les traités de paix du XVIII° siècle, la Compagnie marchande des Indes.

. La constitution de l'echelle sociale, le developpement de l'art en Allemagne, l'heraldique, dont l'etude se fait a partir d'une carte du pays et de tableaux des armes et blasons des familles nobles regnantes.

. Histoire de l'Eglise, des papes et des conciles, des differents ordres religieux et de la Reforme.

On comprend là que cet enseignement ne soit pas celui d'une science exacte, mais qu'il veut affirmer, confirmer et soutenir l'ordre social et religieux en place - il n'y a qu'à voir comment les pères enseignent l'héraldique aux élèves -.

Il faut attendre que l'on compose de nouveaux livres de classe pour que les choses évoluent quelque peu. Le pere Gregor Kolb (1703-1746), professeur à Fribourg en Suisse, écrit de 1719 à 1722 sa "Synopsis rerum ab urbe condito"[1], le père Thomas Gebner (1718-1787), professeur à Wurtzbourg, publie en 1757 un "Compendium historiae universalis et pragmaticae"[2], et le pere Ignaz Wurz (1731-1784), professeur à l'université de Vienne, publie de 1764 à 1770 chez l'éditeur

---

[1] C. Sommervogel, Bibliothèque de la Compagnie de Jésus, Paris, 1890-1932 (11 tomes) tome III, p. 980.
[2] Ibid., p. 1727

Kaliwoda les quatre tomes de son "Introductio in historiam universalem in usum scholarum"[1].

La géographie quant à elle a depuis longtemps un rôle plus important[2]. Nécessaire au voyage, à la guerre, au commerce, encouragée par les missions, les récits, les lettres, les cartes à établir, elle progresse nettement au XVIII° siècle[3]. Il faut dire que l'on se servait encore dans les dernières années du XVII° siècle de livres d'Aristote, et d'un ouvrage resté longtemps célèbre - le plus utilisé au milieu du XVII° siècle -, "Sphaera mundi" de Johannes de Sacrobosco, mort en... 1256 ! On se sert aussi dans certains collèges d'un livre resté à l'"Index" jusqu'en 1757, "De revolutionibus orbium coelestium". Il est aussi arrivé qu'on s'en tienne à un enseignement du système de Ptolemée, laissant de côté les réalités de la loi de gravitation de Newton (1666), comme si elle n'existait pas[4]. Peut-être est-ce dû en partie au fait que la "geographia vel sphaera" trouve son origine dans la géométrie et l'astronomie du système fermé du quadrivium. Ces situations restent cependant exceptionnelles.

D'une manière générale, les disciplines scientifiques donnent lieu à un enseignement de qualité. Elles sont assez bien représentées au collège, leur étude est diversifiée et sérieuse, mais elle n'intervient qu'au "Lyzeum". Il n'y a dans les classes du "Gymnasium" aucun cours de mathématique, ce qui est représentatif de la répartition des matières dans le plan des études à l'époque. Cette habitude dure jusqu'en 1761, où l'on commence à enseigner l'arithmétique chez les plus jeunes. A la fin du cycle, les élèves parviennent aux fractions. La mathématique constitue en fait le troisième grand chapitre des études de philosophie au "Lyzeum", c'est le professeur de logique qui l'enseigne.

Pour étudier la géométrie, on se sert d'Euclide. D'Alembert parle de ce choix des pères comme du meilleur possible, mais aussi comme du plus difficile. C'est la raison pour laquelle il était impensable de vouloir la travailler avec les élèves des petites classes du "Gymnasium". La seconde

---

[1] Ibid., tome VIII, p. 1246

[2] G. Avanzini, Histoire de la pédagogie du XVII° siècle à nos jours, Toulouse, 1981, p. 347.

[3] En France, la Compagnie joue un rôle de premier ordre pour le développement de la géographie aux XVII° et XVIII° siècles.

[4] A. Aign, Geschichte des Gymnasiums Passau, Passau, 1962, p. 45.

annee du "Lyzeum", les étudiants lisent la "Physique" d'Aristote et consacrent davantage de temps à la mathématique. Chaque mois, ils ont un probleme plus difficile à résoudre, l'"illustre problema", où ils doivent accompagner des preuves nécessaires les solutions qu'ils donnent. On apprend aussi à connaître la valeur des monnaies allemandes de l'époque, Reichstaler, Bancotaler, Kölnischer Taler, Kaisergulden, Dukatur, Kreuzer, Batzen, Weißpfennig, Kolner Fettmanchen, Trierer Petermannchen...

Les pères sont eux-mêmes de bons scientifiques, ils travaillent beaucoup au XVIII° siècle à l'installation dans les colleges de petits observatoires. A Dillingen, on installe sous la direction du frere Ignaz Merani un observatoire mathematique sous le toit en 1735, transformé en 1765 en observatoire astronomique[1]. D'autres sont installes également, à Vienne en 1733[2], à Graz en 1745[3], à Ingolstadt en 1767[4]... ainsi que des cabinets de physique, à Amberg, où le cours de physique experimentale est inaugure en 1754[5], à Fribourg-en-Brisgau en 1756[6], à Landshut en 1764, avec une pompe à air[7].

A Munich et a Linz, un veritable "museum de physique" compte parmi les curiosites de la ville, à Linz avec un cabinet de monnaies en 1761, à Munich, il est construit en 1732-1733 par Johann-Michael Fischer sur la façade nord du collège, de 20 metres sur 13, financé par le comte Georg-Dominik v. Linprun qui en avait eu l'initiative[8]. De nombreux peres ecrivent eux-mêmes des ouvrages scientifiques. Il semble que la fondation de l'université d'Erlangen en 1743[9], ait encourage plusieurs - qui y enseignaient ou non -, à faire des travaux de recherche et à publier des ouvrages. En anatomie et biologie surtout[10], les jésuites font d'Erlangen une université de pointe[11].

---

[1] B Duhr Geschichte der Jesuiten in den Landern deutscher Zunge, Munchen, 1925 tome IV, p. 246

[2] Ibid., p. 350.

[3] F. v Krones, Geschichte der Karl Franzens-Universitat in Graz, Graz, 1886, p 65

[4] B. Duhr, op cit., p. 233

[5] Ibid., p. 271.

[6] Ibid., p. 297

[7] Ibid., p. 237.

[8] N. Lieb, Johann-Michael Fischer, Regensburg, 1982, p. 63 et 233

[9] M. Spindler, Handbuch der bav. Geschichte III, Bd. 3 : Franken, Schwaben, Oberpfalz bis zum Ausgang des 18 Jahrhunderts, Munchen, 1971, p. 624

[10] Ibid., p. 626.

[11] On relève des publications des pères dans les domaines les plus varies :

Deja au XVI° siècle, le pere Christoph Clavius, un Bavarois, découvre de nouveaux crateres lunaires. Il voulut même à la lumiere de ses propres experimentations soutenir un moment la théorie de Galilée[1], mais on l'en dissuada[2]. L'astronomie est importante dès 1551 au "Collegium Romanum", et dès 1552 à la Grégorienne et au "Germanicum"[3]. Avec le temps, elle devient l'une des spécialites des travaux de recherche de l'ordre, si bien que 32 cratères lunaires portent aujourd'hui le nom d'un père de la Compagnie[4].

Le père Jean-Baptiste Riccioli, professeur de philosophie et d'astronomie à Parme et Bologne étudie avec le père Francois Grimaldi la loi de la chute, il publie en 1651 à Bologne "Almagestum novum astronomiam veterem novamque complectens". Grimaldi se spécialise en optique, publie en 1665 une "Physico-Mathesis de lumine, coloribus et iride", et découvre le prisme à partir des couleurs de l'arc-en-ciel visibles sous les ailes des insectes[5].

Il faut citer encore Johann-Kaspar Schott de Wurtzbourg, qui publie en Allemagne ses recherches sur les liquides et les gaz[6], Christian Mayer, chercheur à Heidelberg, astronome a la cour de Pékin[7], Christoph Scheiner, professeur a Fribourg-en-Brisgau puis à Ingolstadt, qui

---

Théologie dogmatique	Sciences physiques
Ecriture sainte	Chimie
Chronologie	Sciences de la nature
Concordance	Astronomie
Patrologie	Eloquence
Theologie morale	Poesie
Polemique	Théatre
Jurisprudence	Philologie
Physique	Cartes
Logique	Atlas
Metaphysique	Histoire universelle
Mathematique	Hagiographie

1 "Et pourtant, elle tourne...", cette phrase ne fut jamais prononcée au cours du proces de Galilee, c'est un jesuite français, le pere Trailh, qui 128 ans plus tard, en 1761, l'ecrivit en ironisant sur la hiérarchie ecclesiastique

2 Cf M. Barthel, Die Jesuiten, Legende und Wahrheit der Gesellschaft Jesu, Dusseldorf, 1982, p. 165.

3 P. Baumgart, 400 Jahre Universitat Wurzburg, Neustadt an der Aisch, 1982, p 752.

4 M. Barthel, op. cit., p 163

5 G. Schnurer, Katholische Kirche und Kultur in der Barockzeit, Paderborn, 1937, p. 613.

6 Ibid., p. 614

7 G. Schuhly, Die Jesuiten als Seelsorger und Professoren in Freiburg i. B. 1620-1773 (in : Kollegbrief Weihnachten 1955, S. 20-26, St. Blasien, 1955), p. 23.

observe[1] en 1630 les taches solaires[2] du haut du clocher de l'eglise Sainte-Croix[3], et surtout Athanasius Kircher (1601-1680), sorte de génie universel du XVII° siècle, auteur de 44 ouvrages[4], professeur à Wurtzbourg à partir de 1629. Il construit la fameuse "laterna magica", ancêtre de l'appareil photographique, grâce aux découvertes optiques de Galilée et Kepler[5], il travaille la géologie, étudie de près le cratère du Vésuve, le monde souterrain, le magnétisme. Il pensa même à l'existence d'une sorte de Bacille au moment de la peste de 1658 à Rome[6].

Les jésuites deviennent parfois des chimistes avertis. Ils installent dans plusieurs collèges d'importantes pharmacies, rapportent de Chine quantité de nouvelles recettes, et découvrent le remède qui permet de soigner la malaria, la quinine, connue longtemps sous le nom de "Jesuitenpulver", "poudre des jésuites".

La place de la physique gagne de l'importance dans les collèges, avant tout grâce aux nouveaux instruments que l'on découvre a l'époque et qui se répandent rapidement un peu partout. Il s'agit par exemple du baroscope, de l'hygrometre, du thermometre, du microscope, du télescope[7]...

Les jesuites qui travaillent dans l'astronomie construisent eux-mêmes des instruments nouveaux. L'astrolabe[8], dont l'ancêtre avait été l'"astrolabium catholicum" du père Henricus Arborens (1594) est déja ancienne puisqu'elle remonte à 1604. Au XVIII° siècle apparaît la sphère d'Armillar en 1701 (on voit sur l'illustration celle que possédait le collège St. Salvator d'Augsbourg au début du XVIII° siècle).

---

[1] Le pere Scheiner (ne à Wald en Souabe) observa les taches solaires sans savoir que Galilée les avait découvertes quelques années avant lui, mais il les étudia longuement à travers un écran colore, ce qui était alors une nouveauté. Il dresse des cartes des mouvements du soleil, montrant ainsi que cet astre est soumis à des changements et qu'il tourne sur lui-même.

[2] M. Barthel. Die Jesuiten. Legende und Wahrheit der Gesellschaft Jesu, Düsseldorf, 1982, p. 163.

[3] B. Hubensteiner. Ingolstadt, Landshut, Munchen, der Weg einer Universitat, Regensburg, 1973, p. 19.

[4] G. Schnürer, op. cit., p. 614.

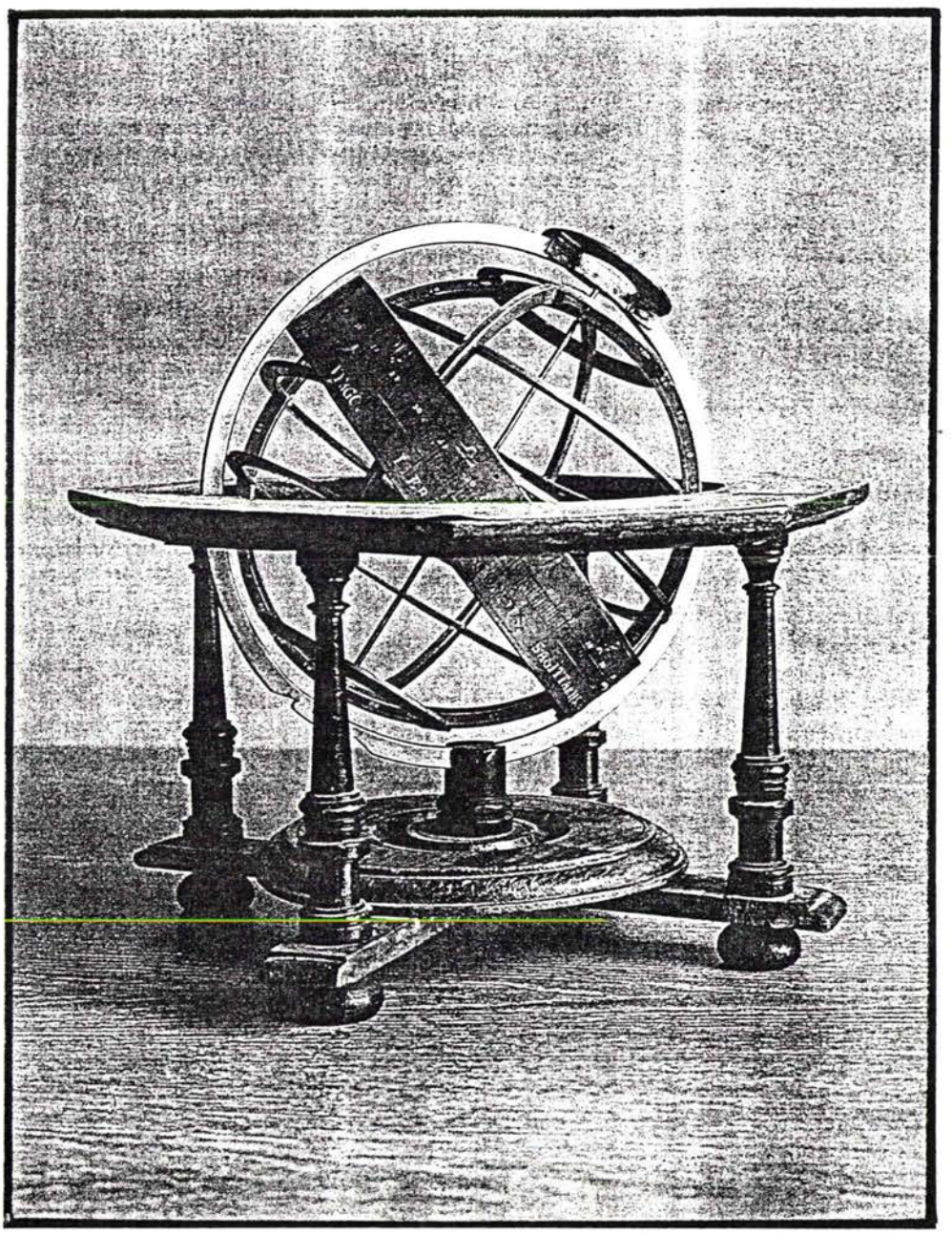
[5] P. Baumgart, 400 Jahre Universitat Wurzburg, Neustadt an der Aisch, 1982, p. 756.

[6] G. Schnurer, op. cit., p. 614.

[7] Ibid., p. 614.

[8] Un instrument dont on se servait pour déterminer la hauteur des astres au-dessus de l'horizon, et qui sert encore pour determiner les lattitudes

Sphère d'Armillar (en cuivre) construite en 1701
au college St. Salvator d'Augsbourg.



C'est aussi Christoph Scheiner qui invente en 1622 à Ingolstadt le pantographe[1], qui permet d'agrandir ou de réduire mécaniquement dessins ou croquis[2]. Les pères publient surtout quantité de livres d'arithmétique, sur les logarithmes, la géométrie analytique, l'hydrolique et l'hydrostatique, l'hydrographie... En astronomie, ils calculent avec les élèves des collèges des trajectoires de comètes, les taux des marées, font des calendriers...

Une ambiguité de fond subsistait. A vouloir considérer la science comme un moyen en vue d'une fin, bien des observations réelles s'opposaient à l'idée d'un "système" fermé - celui de Ptolémée par exemple - que l'on aurait voulu élaborer et conserver pour représenter l'univers. Il n'aurait dû y avoir aucune place possible pour le doute[3]. L'université d'Ingolstadt était très représentative de cette tendance, qui posait plusieurs questions fondamentales quant à l'activité de la Compagnie au XVIII° siècle.

Ordre moderne se voulant à la pointe du progrès, la Compagnie travaille dans un double rapport à l'Eglise et au monde, mais elle reste tributaire des orientations de Rome, de la théologie et de l'ecclésiologie du concile de Trente, et confrontée par ailleurs à une tâche missionnaire complexe. Affrontée par vocation aux débats de la culture, de la science, des techniques, de l'économie, de l'économie politique, elle conservait vivante au XVIII° siècle une conception de l'homme, de la liberté et de l'action élaborée au XVI°, malgré deux siècles d'histoire, d'évolution, de controverse... Elle ne parvenait pas à intégrer la pensée nouvelle[4]. Les méthodes, d'avant-garde au XVI° siècle, avaient conservé et conservaient un contenu ancien et vieilli, à commencer par le domaine de la piété populaire telle que la concevaient les pères.

C'est sous la pression du pouvoir politique que les choses évoluent lentement[5]. Au collège de Passau, le gouvernement autrichien,

---

[1] Le terme lui-même date de 1743 (Dictionnaire "Robert").

[2] B. Hubensteiner, op. cit., p. 19.

[3] Ibid., p. 20.

[4] J. Lortz, Geschichte der Kirche in ideengeschichtlicher Betrachtung (Bd 2 : Die Neuzeit), Munster, 1964, p. 155.

[5] D'une manière générale, l'Eglise de la première moitié du XVIII° siècle n'est pas "progressiste". Un signe, entre 1730 et 1740, Clement XII fait revêtir pour la seconde

poussé par les opposants aux jésuites, intervient par deux fois, en 1747 pour faire enseigner l'histoire et surtout l'arithmétique dans les classes du "Gymnasium", en 1752 pour la géographie et l'allemand[1].

En philosophie et théologie, une sorte de stagnation se fait sentir très fortement. Pas une fois les élèves ne lisaient vraiment Aristote, on ne leur en donnait que des éditions spiritualisées[2]. C'était la même chose pour Plutarque[3]. Les pères utilisent au XVIII° siècle une néo-scolastique qu'ils appellent eux-mêmes comme cela. La seizième congrégation générale de 1730 rappelle encore la nécessité d'adapter les thèses d'Aristote, en physique par exemple[4].

Comme les oratoriens, certains jésuites sont suspects à la hiérarchie, non sans raison car ils se situent en porte à faux, ne parvenant pas comme ils le voudraient à christianiser le profane, ce que le concile avait "oublié" de faire. La Réforme également... Comment l'Eglise aurait-elle pu accueillir la science naissante quand la Genese continuait d'être tenue pour le récit fidèle de la création[5] ?

Peu à peu, les universités du Sud de l'Allemagne apparaissent comme étant moins à la hauteur ou à la page que celles du Nord[6]. Alors qu'au XVII° siècle, les jésuites avaient eu un rôle prépondérant dans la culture et la civilisation de l'époque baroque, l'"Aufklarung" mettait fin à l'influence d'une tradition de pensée de laquelle tout le monde s'éloignait, même au sein de l'Eglise. Il était impossible de tenir un système scolaire basé sur saint Thomas ou Aristote - que voulait expressément saint Ignace, suivant en cela les dominicains[7] -, alors que l'influence de Descartes, Newton et Locke, Leibniz, Wolff, Voltaire

---

fois de l'histoire les personnages du "Jugement dernier" à la Sixtine (cf C. Dejob, De l'influence du concile de Trente sur la litterature et les beaux-arts, Paris, 1884, p 258)

[1] A. Aign, Geschichte des Gymnasiums Passau, Passau, 1962, p. 79.

[2] A. Kluckhohn, Die Jesuiten in Bayern mit besonderer Rucksicht auf ihre Lehrtatigkeit (in : Historische Zeitschrift, Bd. 31, 1874, S. 343-415). Munich, 1874, p. 386

[3] C. Dejob, De l'influence du concile de Trente sur la litterature et les beaux-arts, Paris, 1884, p. 181.

[4] J.M. Valentin, Le théâtre des Jésuites dans les pays de langue allemande (1554-1680), Bern, 1978, p. 55.

[5] Cf. J. Delumeau, Le catholicisme entre Luther et Voltaire, Paris, 1971, p. 327.

[6] C. Prantl, Geschichte der Ludwid-Maximilian-Universitat in Ingolstadt, Landshut, Munchen, München, 1872, tome I, p. 546.

[7] F. de Dainville, Les jésuites et l'éducation de la société française, Paris, 1940, p. 18.

et Rousseau grandissait de jour en jour[1]. Un signe de la difficulté des jésuites à résoudre cette confrontation, le passage de la direction du grand séminaire de Passau aux mains du clergé séculier en 1762[2].

Le nouveau règlement des études imposé par l'Autriche en 1752[3] est une protestation contre la manière de faire des professeurs d'Innsbruck. A Rome, la congrégation générale de 1730 préparait une réforme[4]. Les pères français, anglais et belges la souhaitaient, les Espagnols et les Portugais la refusaient, les Allemands, les Autrichiens et les Italiens la voulaient mesurée, tout en sentant sa nécessité, d'abord pour une mise à jour générale, ensuite pour éviter que les colleges ne se vident ! Un accord aurait pu être trouvé, mais le général Ignace Visconti contraint l'ordre à pratiquer le système péripapéticien[5], contre la majorité des pères à qui il n'était dès lors plus possible de travailler l'aristotélisme comme méthode de la scolastique. Il s'agissait de faire de la théologie positive à côté de la théologie systématique, ce qui n'a pas été accepté par les pères qui enseignaient. Le changement trop fréquent des professeurs ne favorisait pas non plus un éventuel développement de la théologie positive[6]. La situation ne pouvait pas facilement s'arranger. Le premier cours de philosophie cartésienne est publié[7] plus tard, en 1753 à Ingolstadt par le père Josef Mangold[8].

---

[1] A. Aign, Geschichte des Gymnasiums Passau, Passau 1962, p. 78

[2] Ibid., p. 80

[3] F. v. Krones, Geschichte der Karl Franzens-Universität in Graz, Graz, 1886, p.70

[4] A. Falkner, Geschichte der theol. Fak. der Universität Innsbruck 1740-1773, Innsbruck, 1969, p. 88

[5] Ibid., p. 94

[6] Cf. A. Bruck, Die Mainzer theologische Fakultät im 18. Jahrhundert, Wiesbaden, 1955, p. 22.

[7] Il se présente ainsi :

"Systema Luminis et Colorum novam de refractione theoriam complectens cum praevia dissertatione de sono propositum a P. Josepho Mangold Soc. Jesu Philosophiae Professore ordinario cum ab eodem in Alma Electorali Universitate Ingolstadiensi ex Decreto Inclyti Collegii Philosophici Suprema AA. LL. et Philosophiae Laurea Insignirentur DD. Candidati, Virtute Religione et Doctrina conspicui et per legitimum examen approbati. Anno MDCCLIII 1. Augusti. Ingolstadii. Typis Johannis Pauli Schleig, Typogr. Acad., 8°, pp271."

[8] C. Sommervogel, Bibliothèque de la Compagnie de Jésus, Paris, 1890-1932 (11 tomes), tome V, p. 481

3.2.3. Une seule méthode, l'émulation.

L'étude des habitudes du collège permat de dégager les principes pédagogiques mis en œuvre par les jésuites. Le travail est reparti sur cinq jours de la semaine, puisque comme le dimanche, le jeudi - "Villatag" - est jour de congé, que l'on passe la plupart du temps dans les propriétés du collège à la campagne.

Quant au samedi, c'est aussi un jour particulier en ce sens qu'il est consacré la plupart du temps à une révision du programme de la semaine. On appelle ces exercices les "sabbatina". Il arrive que l'on termine par une heure ou deux de travail catéchétique.

D'une manière générale, les professeurs donnent peu de travail à faire à la maison ou le soir à l'internat. Les devoirs ne doivent servir qu'à une brève répétition de la classe, jamais à sa préparation : les maîtres, selon le "Ratio studiorum", introduisent toujours personnellement le sujet traité en s'aidant de la méthode de prélection.

Toutes les méthodes utilisées se basent sur le double principe de l'effort de volonté et d'émulation au sein de la classe ou du collège. Les élèves doivent tout d'abord être occupés de façon réellement suffisante. On considère a priori qu'ils ont un certain talent et la volonté de réussir, et les pères essaient de parvenir à ce que non seulement les garçons aient des connaissances, mais que les choses soient enseignées de façon à pouvoir être utilisées dans la pratique, et forment ainsi en les structurant les intelligences. Le savoir transmis doit être une bonne nourriture de l'esprit et en même temps suffisant aux besoins de l'intelligence et de l'âme de chacun. Il n'a s'agit pas seulement d'apprendre, mais d'apprendre à apprendre.

La méthode essentielle consiste à favoriser au maximum l'émulation parmi les élèves. L'instinct combattif des adolescents peut et doit ainsi trouver sa place dans la dispute scolaire et la "concertation". Le sens de la volonté et la pédagogie de l'effort sont développés pour des motifs spirituels. On en prend l'habitude à travers des manifestations de toutes sortes, qui sont autant d'occasions de travailler.

C'est dans ce but que l'on célèbre avec éclat au collège les événements de la vie sociale, de la vie de l'Eglise, les fêtes et les anniversaires multiples. L'enthousiasme est encouragé par la compétition

dans l'élévation de portiques, de décors, compétition dans la composition de poèmes ou de textes en prose.

Plus simplement, on organise le dimanche des déclamations publiques, latines ou grecques parfois, pour lesquelles on invite d'autres classes ou le collège tout entier. Les décuries se battent entre elles, on se bat au sein des décuries[1] - ce qui arrivait pluis fréquemment puisque les décuries étaient de niveau homogène[2] -.

Une fois par mois a lieu une cérémonie un peu plus solennelle, pour laquelle les absences ne sont autorisées que par le recteur lui-même, et où les élèves de rhétorique jouent souvent une œuvre théâtrale de plus grande importance.

On encourage vraiment les élèves à composer pour toutes les occasions, que ce soit pour un simple cours en classe, pour des discours hebdomadaires, des corrigés de devoirs, des pièces de théâtre, des séances académiques de toutes sortes, solennités célébrées en vers et en prose. Il s'agit aussi de faire travailler les élèves en équipe, de les faire s'entraider, s'interroger mutuellement, travailler ensemble pour que chacun apprenne à apprécier les qualités des autres. On comprend alors que ces lectures, compositions diverses ou déclamations n'aient pas pour but de former des avocats, mais d'obtenir de chacun qu'il puisse sentir le bien-fondé d'une culture désintéressée conduisant au Beau et au Vrai. Tout en insistant dans la diction sur l'apprentissage d'une bonne maîtrise de l'action, de la voix ou du geste...

La diction devant un auditoire forcement critique - ce sont ses camarades, pas ses parents...- oblige en même temps l'enfant à surmonter ses timidités et ses maladresses. Il s'agit d'arriver aussi à une certaine harmonie entre corps et esprit.

En classe, le "Ratio studiorum" condamne le cours magistral dicté et les professeurs essaient de faire participer leurs élèves le plus possible. Dans les classes inférieures, chacun doit jouer son rôle, lire, réciter, interpréter, poser des questions, répondre... C'est ce que les pères appellent le "ludus litterarius", le "jeu littéraire" sur lequel ils s'appuient fortement. Ils font aussi travailler la mémoire des élèves. Chaque jour, c'est

---

[1] Cf. les "combats à mort" encore fort populaires dans certains collèges de la Compagnie (v. en classe de 4° et 3° à Saint-Joseph de Reims, 1989).

[2] F. de Dainville, Les jésuites et l'éducation de la société française, Paris, 1940, p. 145.

aux decurions de la classe que sont récitées les leçons (en fait pour des raisons pratiques). Mais il arrive que les pères qui comptent sur l'efficacité de la répétition fassent réciter à la fin d'une année scolaire les poèmes appris l'automne précédent !

Une partie importante des classes de littérature est consacrée à la prélection, à l'étude méthodique d'un texte. C'est un moment où la personnalité du maître revêt beaucoup d'importance. La prélection se passe en quatre temps, il y a la lecture, puis une introduction au texte appelée "praeludium", l'explication des phrases une à une, et pour terminer, le commentaire que fait personnellement le professeur pour former véritablement ses élèves à partir du texte de base. Le principe est qu'il ne dicte pas, et que les notes prises par les élèves n'allongent jamais la durée de l'exercice.

Les jésuites veulent amener les élèves à penser par eux-mêmes, c'est pourquoi pendant la classe, l'exemple est d'abord préféré à la règle dictée. C'est dans la seconde partie du cours que l'on en vient, à partir des exemples, à la règle. D'autres méthodes ont pour but de faire réfléchir les élèves, l'interrogation à la manière socratique, qui demande un réel effort d'esprit de la part du professeur, et la concertation à la manière scolastique. Une idée des jésuites est qu'une méthode n'est bonne que si elle stimule. Au moment de l'explication du "Catéchisme" de Pierre Canisius, on ne se contente pas d'apprendre par cœur, on discute le sens précis de chaque leçon.

Pour la correction des devoirs écrits, les pères emploient plusieurs méthodes qui en classe incitent les élèves à la concurrence et à une rapide amélioration de leurs capacités. La première des quatre méthodes employées, qui toutes demandent au maître un certain effort consiste à corriger dans les copies un passage à chaque fois différent et à organiser une consultation des élèves entre eux, par petits groupes. La seconde se fait par équipes de trois ou quatre, assis sur un même banc, et chacune participe successivement à l'élaboration de la correction. Une autre façon de procéder consiste pour le professeur à corriger quelques copies publiquement, puis à appeler pendant la rédaction d'un autre devoir chacun des élèves en particulier, afin de lui expliquer ses fautes. Enfin, on corrige également à voix haute, phrase par phrase, et le lendemain a lieu une interrogation destinée à contrôler les progrès réalisés.

Plusieurs traits sont encore caractéristiques de la pédagogie des pères : les attitudes réciproques du maître et de l'élève, la nature de l'éducation intellectuelle qui doit servir à l'éveil des facultés des garçons, enfin, ils réfléchissent régulièrement aux moyens à employer afin de stimuler les esprits. Dans son règlement des études, le père de Jouvancy rappelle la nécessité pour le maître de connaître chaque élève, "afin de le traiter selon ses qualités et ses défauts, et de le conduire par ses propres appétits".

Enfin, la distribution des prix est mise en valeur toute particulière. C'est le moment de l'année où les élèves les plus consciencieux sont récompensés... avec tambours et trompettes[1]. Johann-Michael Sailer évoque ainsi ces cérémonies du collège de Munich lorsqu'il y était élève[2] :

> Der Wetteifer, einander an Wissenschaft zu übertreffen, war damals in den Studierenden so groß, daß, wenn am Ende des Schuljahres in Gegenwart des ganzen Hofes, nach beendigtem Schauspiele die Preise verteilt wurden, und die Stimme sich erhob : In Rhetorica praemium primum ex oratione, die Aufmerksamkeit in dem ganzen Amphitheater, und die Erwartung, wer doch der seyn müsse, der den ersten Preis erhalte, so groß, so gespannt war, als wenn die Nation die Nachricht von dem Ausgange einer entscheidenden Schlacht zu vernehmen hätte."

On ne peut parler des méthodes de travail ni surtout du sens de l'émulation sans évoquer les sanctions et les punitions, révélatrices elles aussi de tout un esprit. Chaque élève des collèges reçoit à son entrée dans l'établissement un exemplaire imprimé du règlement auquel il est tenu de se soumettre. Mais en matière d'éducation, il ne suffit pas d'informer et d'expliquer, il faut encore contrôler, vérifier, "attester", et le cas échéant intervenir. La conception et l'utilisation des sanctions est de bonne signification pour juger de la valeur d'une méthode d'éducation.

---

1 Cf. F. Grimme Festschrift zu der 3. Säcularfeier des Gymnasiums zu Heiligenstadt, Heiligenstadt, 1875, p 6.

2 P. Joachimsen. Aus der Vergangenheit des Münchener Wilhelmsgymnasiums. München, 1909, p. 24

Le meilleur système éducatif est certainement celui qui pour atteindre son but nécessite le moins de punitions possibles, et qui peut les choisir légères. Au XVI° siècle, Montaigne est partisan d'une certaine rudesse, mais les jésuites conçoivent dès les débuts les choses différemment. En 1560, on demande depuis Rome de s'abstenir de l'usage du fouet et des gifles dans toutes les écoles[1].

Aux pères des collèges, il est recommandé dans la mesure du possible de ne pas distribuer de punitions mais d'essayer en revanche d'atteindre le but fixé par des encouragements, des récompenses et une réelle émulation entre les élèves. Le "Ratio studiorum" prévoit qu'il règne au college un esprit de paix, de patience et de bonté. Plutôt que de sanctionner sans cesse, il faut rechercher le dialogue, avertir avant de prendre des mesures, et si aucune perfectibilité n'est plus envisageable, mettre a la porte simplement. Mais les renvois sont peu nombreux, de l'ordre d'un ou deux chaque année, même s'il arrive, comme à Mindelheim en 1759, que l'on renvoie 40 élèves d'un coup[2]...

Le père de Jouvancy écrit dans son "Ratio discendi et docendi" que rien n'est plus contraire a la veritable vertu que la violence. Mais pense-t-il, "les punitions sont neanmoins utiles et formatrices lorsqu'elles cultivent la mémoire". Il faut qu'il soit manifeste à l'élève que les peres punissent à contrecœur. Le "Ratio" demande de rester bon, de rester "père", et même dans les circonstances désagréables, de ne jamais être impulsif, bien que les sanctions doivent être données tout de suite après une faute, jamais le lendemain ou le surlendemain. C'est la bienveillance, la justice, l'éducation à la liberté qui font les qualités de l'éducateur jésuite.

Quelles sont les punitions le plus généralement données ? Elles sont assez diverses : il y a d'abord le cachot, qui existe bel et bien, tous le savent et son effet dissuasif est efficace car il sert peu. Il en va de même du châtiment corporel. Dans le quotidien, on donne souvent aux plus jeunes un texte à apprendre par cœur... Pour les grands, il est cet usage un peu particulier de distribuer des amendes à payer, relatives à la gravité de la faute, dont le produit va aux pauvres de la ville ou aux missions. C'est ce qui arrive lorsqu'on est surpris à jouer aux cartes, à aller danser, à porter

---

[1] J. Stier, Der Jesuiten ausgewahlte padagogische Schriften, Freiburg i. B., 1901, p. 41.
[2] B. Duhr, Geschichte der Jesuiten in den Landern deutscher Zunge, Munchen, 1928, tome IV p. 472.

un masque. Il est également interdit de se grimer, de s'habiller à la maniere des paysans, de porter des grelots, des plumes sur son chapeau, ou des cheveux longs si l'on ne fait point partie de la noblesse. Les éleves doivent toujours être reconnaissables en ville par le port - obligatoire - de leur manteau d'etudiant, rouge bordé d'or pour les jeunes nobles, bleu pour les autres.

Les pères prennent toujours garde à ce que des fautes commises publiquement soient également punies publiquement, mais que des sanctions donnees pour des fautes plus personnelles ne soient pas connues des autres éleves. Il est aussi de tradition chez les jésuites de savoir pardonner... forcé parfois par les évenements ! A Mindelheim par exemple, des garçons de la haute noblesse s'absentent un jour de l'établissement pour faire une course à cheval en forêt. Aucune mesure n'est prise à leur retour... Un autre étudiant du "Lyzeum", déja exclu quelques jours et tout de même repris, se trouve renvoyé à nouveau en 1763 pour scandale nocturne. Mais apres la visite au collège d'un émissaire du duc Clemens, l'éleve reste sur place. Un fait analogue se produit a nouveau en 1768.

Il est clair que ce n'est pas la crainte de la sanction qui pourrait assombrir l'atmosphere des colléges du XVIII° siecle. On essaie de s'en servir moderement, ce qui demande en contrepartie un effort de patience aux peres jesuites, qui prefereraient parfois une discipline un peu plus stricte - toujours ecartee par les superieurs generaux de l'epoque -, un peu comme on la trouve au XIX° siècle dans ces internats à la discipline de fer, mais à la pedagogie certainement moins ignacienne...

3.3. Un attrait particulier, le théâtre jésuite.

3.3.1. Les pièces jouées dans les collèges.

L'usage qui est fait du théâtre dans les collèges constitue un aspect bien caractéristique de la pédagogie jésuite. Le théâtre avait déjà dans tout l'occident une longue tradition derrière lui[1], il ne commençait pas avec les missions pastorales des jésuites ! Saint Ignace avait vu les représentations données dans l'"aula" du collège Sainte-Barbe lorsqu'il était étudiant à Paris[2]. D'une certaine manière, le théâtre jésuite trouve encore son origine dans les jeux bibliques de Bavière et de Suisse, et dans la comédie populaire italienne à la manière de Plaute, pleine de fantaisie, de jeux de mots, d'humour populaire[3]. Les pères utilisent d'une manière assez astucieuse le jeu sur scène pour instruire et éduquer leurs élèves et par le fait même leur public. Comment cerner de plus près cette notion de théâtre jésuite ? A partir de l'étude des pièces qui ont été jouées, il est possible de déterminer sa place dans les collèges et d'en définir le but.

La préparation des très nombreuses pièces jouées dans les collèges demande de longs efforts, mais c'est en cela justement que se déploient les avantages de ce choix pédagogique. Ce sont les professeurs qui écrivent les pièces, cela fait normalement partie à l'époque de leur travail d'enseignant. Ils ne cherchent pas en fait à devenir hommes de lettres, mais plutôt à composer un texte, destiné à apporter quelque chose aux élèves qui le jouent ensuite. Cette idée est très nette au XVIIIe siècle, où la volonté de former par le théâtre non pas l'acteur mais le spectateur, s'est estompée.

Car il s'agit au XVIe siècle - c'est d'ailleurs ainsi que naît le théâtre jésuite - d'étonner les foules, de les impressionner pour les influencer, en quelque sorte de savoir en imposer. Le but est de gagner le public en organisant des festivités collectives sous le signe de la foi

---

[1] Cf. K. Erlinghagen, Katholische Bildung im Barock, Hannover, 1972, p. 119.
[2] Ibid., p. 62.
[3] J. Muller, Das Jesuitendrama in den Ländern deutscher Zunge, Augsburg, 1930, tome I, p. 16.

communautaire, pour purifier et raviver le catholicisme, dans l'esprit du concile de Trente. A la pointe du progrès, les jésuites ne reculent pour cela devant aucune difficulté et utilisent tous les moyens nécessaires au succès de l'entreprise. Le théâtre des pères est au départ un véritable cirque de plein air, les pièces durant des heures, parfois des journées entières[1], entrecoupées de grands défilés. Ainsi à Munich, où le collège est après l'Escorial la plus grande construction au monde, les pères mettent en scène en 1575 une pièce au titre de "Constantin" dont l'action s'étale sur deux jours, nécessitant plus de mille participants et de nombreux animaux, en particulier des ânes, offerts par le duc Wilhelm. Comme on ne parvenait pas à en trouver à Munich, on dut d'ailleurs les amener de Landshut. Mais on fait mieux encore...

En 1577, les jésuites mettent en scène le drame d'"Esther". C'est à Orlando di Lasso lui-même qu'ils s'adressent[2] pour la composition de la musique des chœurs destinée à agrémenter la pièce. Cette fois, la mise en scène nécessite 1700 personnes. Il est prévu au cours de la pièce un défilé dans toute la ville. Les pères font venir des nains... et des géants, 160 chevaux du pays, 130 chevaux espagnols, 230 hommes en armes, des troubadours, des chars, des traîneaux, on met en scène des hommes à tête de lion, Neptune, un éléphant, des noirs, des sauvages d'Afrique, le diable en personne, des dauphins, un tigre, un loup, un dragon conduit par deux jeunes filles, des chasseurs, une charette remplie de blessés, des magiciens, des bourreaux[3]...

Le 20 juillet 1577, le recteur du collège informe le général à Rome que la pièce, qui a dure trois jours et a été jouée "avec grand apparat", a "procuré au duc Wilhelm beaucoup de plaisir"[4]. Cela se passait à peine 17 ans après la première pièce d'octobre 1560, une tragédie fort appréciée[5], donnée dix mois après l'ouverture du collège, le 20 novembre 1559.

Le 6 juillet 1597 a lieu la consécration de l'église St. Michael à Munich, pour laquelle on monte le "Triomphe de St. Michel", où l'on oppose à la foi au Verbe pur et au mépris des œuvres, l'affirmation claire

---

[1] Cf. G. Hover. Da riecht's nach Jesuitenpulver. Frankfurt, 1972, p. 39.
[2] Ibid., p. 39.
[3] J. Muller, op. cit., p. 53.
[4] Ibid., p. 54.
[5] S. Hafner. 400 Jahre Wilhelmsgymnasium. Munchen, 1959, p. 8 : "(...) unter großem Beyfall einer stattlichen Zuhörerschaft".

de la rédemption du monde où compte la volonté et l'action des hommes, dans un mouvement où l'Eglise restaurée et unifiée reconstitue l'harmonie universelle. A la fin, l'Eglise reçoit à son trône l'hommage de tous les continents, y compris du Japon, pour la première fois sur scène[1]. Le théâtre est pour les foules un lieu de vérité, où est mise en valeur la relation avec ce Dieu créateur et sauveur, qui devient tout à coup le grand-maître de la "comédie" qui se joue en ce monde[2], telle que le baroque peut l'exprimer.

Au siècle suivant, les choses ont évolué et ce type de très grandes représentations est oublié. Les foules risquent beaucoup moins maintenant de s'enthousiasmer pour le protestantisme qui lui, rejette la fête telle que les jésuites la font célébrer au nom de la foi, et les pères développent alors davantage la qualité littéraire et artistique d'un théâtre maintenent moins populaire, réservé de plus en plus au monde des collèges, en raison de l'utilisation de la langue latine.

En Allemagne du Sud, on perd définitivement l'habitude de jouer en plein air en 1656, l'année où le vent emporte la scène, les tribunes et les coulisses élevées dans la cour du collège d'Eichstatt. Les établissements possèdent alors pour la plupart une salle de théâtre où l'on joue, en latin, au rythme de l'année scolaire et liturgique. On compose des dialogues pour la crèche à Noël, on organise des jeux de la Passion, des pièces pour Pâques ou la Fête-Dieu, on monte aussi des moments de divertissement théâtral pour le carnaval. Les congrégations mariales organisent leurs propres pièces de théâtre. C'est en général à l'automne qu'ont lieu les principales représentations de l'année, au moment de la remise des prix avant le départ en vacances. On rejoue la pièce trois fois, une fois pour les femmes, deux fois pour les hommes, plus nombreux à venir au spectacle.

Au XVII° siècle, Jakob Bidermann (1578-1639) enseigne à Augsbourg, Dillingen et Munich, où il est même préfet quelque temps. Il est resté le plus grand auteur dramatique du théâtre jésuite de l'époque baroque, traitant souvent la question du salut en usant de la tension ou de l'inquiétude chez le spectateur, le tout avec une réelle violence dans le ton.

---

[1] J.M. Valentin, Le théâtre des Jésuites dans les pays de langue allemande (1554-1680), Bern, 1978, p. 455

[2] Cf J.M. Valentin, op cit., p. 327.

Il s'agit bien d'établir ce monde qui appartient à Dieu, mais pas comme on pourrait l'imaginer... C'est le sens de son "Cenodoxus", que certains critiques considèrent comme étant avec le "Simplicissimus" de Grimmelshausen les deux plus grandes œuvres baroques[1].

"Cenodoxus" est l'histoire de ce docte Parisien qui déja durant sa vie, a la réputation d'un véritable saint, et qui tout à coup, se trouve damné par le jugement de Dieu parce que son action, si grande aux yeux des hommes, n'était motivée que par son seul orgueil[2]. La pièce est présentée pour la première fois le 3 juillet 1609 dans la salle de la "congregatio major" d'Augsbourg puis rejouée à de nombreuses autres occasions. En 1614, on la présente sur le parvis de la cathédrale de Passau[3], cadre grandiose pour les jeux à l'air libre. Adler voit en elle "l'une des tragédies les plus fortes jamais créées par un Allemand"[4]. Bidermann ouvre la scène d'église jusque là réservée à la représentation de mystères religieux à la participation de tous les êtres du cosmos. Sur scène, le Christ lui-même est présent, mais aussi les anges, les apôtres, une multitude de femmes et d'hommes. Bidermann fait intervenir dans les dialogues des personnages allégoriques et les fait participer au déroulement de l'action. Voici comment se répartissent les rôles selon leurs différents genres dans ce nouvel art théâtral :

(62 personnages)

. Le Christ

. Saint Pierre
. Saint Paul

. Saint Michel
. 21 autres anges
. Cenodoxophylax, l'ange gardien de Cenodoxus

. Cenodoxus, docteur parisien

. Spiritus, l'âme de Cenodoxus
. Conscientia, sa conscience

---

1 W. Flemming, Das Ordensdrama, Leipzig, 1930, p. 139.
2 Cf. B. Hubensteiner, Bayerische Geschichte (Staat und Volk, Kunst und Kultur), Munchen, 1977, p. 230.
3 A. Aign, Geschichte des Gymnasiums Passau, Passau, 1962, p. 50.
4 Cité par B. Hubensteiner, op. cit., p. 230.

. Philantia, son amour propre
. Panurgus, diable principal
. Hypocrisis
. Astheroth, Asempholoth, Phasallioth, trois diables
. Morbus, la maladie
. Mors, la mort

. Philedemon, un ami fidèle
. Aesculapius, Machaon et Podalyrius, trois médecins
. Dama
. Mariscus, un parasite
. Engonus, Labeo, Naso, Dorus et Dromes, des serviteurs
. Cleptes, le voleur
. Dropax et Smilax, deux valets
. Navegus, un marin
. Exoristus et Ptochus, deux prisonniers de l'ennemi
. Rusticus, le balayeur
. Bruno, fondateur de l'ordre des chartreux
. Hugo, Landvinus, Guariuus, Stephanus, Philaretus et Andreas, compagnons de Bruno.

D'autres grands dramaturges jésuites du théâtre baroque enseignent dans les collèges de la région[1] :

. Jakob Pontanus (1542-1626)
. Jakob Gretser (1562-1625)
. Andreas Bruner (1589-1650)
. Jakob Balde (1603-1681)
. Jakob Masen (1606-1681)

De très nombreuses pièces sont montées dans les collèges, on arrive à plus de 300 pièces en 142 ans à Steyr, un chiffre qui n'est pas inhabituel[2]. C'est l'époque où plusieurs établissements se dotent avec des aides financières des villes[3] d'une nouvelle salle de théâtre, le père

---

[1] K. Erlinghagen, Katholische Bildung im Barock, Hannover, 1972, p. 126.

[2] M. Brandl, 500 Jahre Dominikaner und Jesuiten in Steyr 1478-1978, Steyr, 1978, p. 22.

[3] Le phénomène est analogue en France, où les jésuites construisent un certain nombre de salles :

. **Sous Henri IV** : Pont-à-Mousson (1598), Rouen (1605), Rennes (1609), Moulins (1605), Tournon, Béziers, Bordeaux (1603), Carpentras (1607), Avignon (1612), Chambéry (1603)

. **Sous Louis XIII** : Albi, Mauriac (1625), Aurillac (1621), Tulle, Vienne (1623), Montferrand (1634), Roanne (1617), Lyon (1618), Nevers (1619), Bourges, Dijon, Besançon (1611), Autun (1614), Langres, Vesoul, Blois (1624), La Flèche (1612), Orléans

Bernhard Stuart, un architecte de l'ordre, fait des plans pour Augsbourg en 1730. Passau possède depuis 1690 une salle de 2000 places, avec tous les appareils d'une scène baroque[1], Constance également dans un théâtre bâti juste aux abords du collège, en contrebas de la cathédrale[2], avec une salle de 37,5 m. sur 17m. construite aux frais de la ville[3]. La scène large et plane de la Renaissance disparaît, l'image elle-même prend de l'importance, la scène devient un espace qui doit permettre les fantaisies architecturales de décors tels que des ruines, des fontaines, des forêts, où la perspective et les effets d'angles entrent en jeu. Il y a désormais sur une même scène un premier et un dernier plan.

Il peut être intéressant de voir une liste de titres de ces pièces données dans la période retenue 1708-1773, dans une ville comme Augsbourg. La plupart des pièces des professeurs de l'époque sont tombées dans l'oubli, avant tout parce qu'elles ne servaient qu'à l'exercice de l'éloquence - beaucoup n'ont été jouées qu'une ou deux fois ! -. Mais chaque automne a lieu une représentation annuelle avec une pièce plus importante, qui possède aussi davantage de qualités artistiques et qui nécessite un plus grand travail de préparation, en particulier parce que l'on tient à une mise en scène et à des décors un peu plus élaborés.

Pour Augsbourg, la liste de ces pièces de théâtre se présente ainsi[4] :

1708 :	König Manasses
1711 :	Beata paupertas (Le riche et Lazare)
1712 :	Ferdinandus (Roi de Bohême et de Hongrie)
1713 :	Titus Japon (Martyr vivant)
1714 :	Pietas coronata

Orléans (1620), Qimper (1621), Caen (1612), Sens (1628), Chaumont (1624), Metz, Châlons, Reims (1619), Charleville (1623), Paris (1628), Saint-Omer, Dunkerque (1642), Bailleul (1636), Aix (1624).

Sous Louis XIV : Pau (1696), Montpellier (1661), Agen (1659), Grenoble (1668)

Sous Louis XV : Poitiers (1742).

[1] A. Aign, Geschichte des Gymnasiums Passau, Passau, 1962, p. 51.

[2] I. Seidenfaden, Das Jesuitentheater in Konstanz, Stuttgart, 1963, p. 73.

[3] B. Weissenberger, Geschichte des humanistischen Gymnasiums Straubing unter Berücksichtigung der Entwicklung des gesamten Gymnasialwesens in Bayern, Straubing, 1898, p. 32 et B. Duhr, Geschichte der Jesuiten in den Ländern deutscher Zunge München, 1928, tome IV, p. 303.

[4] M. Baer, Die Jesuiten in Augsburg, München, 1982, pp. 73s.

1715 : Philaemon Choraules
1716 : Fides coronata
1717 : Liberi Clodoaldi (Clodoald était prince danois)
1718 : Poenitentia sera, raro vera
1719 : Machabei (Une mère et ses fils)
1720 : Henricus Divinae Providentiae ludus
1721 : Talandus tragoedia - Sund in Berillo
1722 : Stesimbrotus
1723 : Ramiri in matrem Elviram pietas coronata
1724 : Paulinus
1725 : Crux salutis Arrha (Le salut par la croix)
1726 : Mirabilis Deus in sancto suo Aloysio
1727 : Duo in uno, seu Aloysius et Stanislaus
1728 : Triumphale silentium Johannis Nep. - Rara fratrum concordia (Syntaxe majeure)
1729 : Hispania auxilio S. Jacobi
1730 : Mauritio occidentis imperatori tragoedia - Der Apfel der Zwietracht
1731 : Ferdinandus princeps Lusetanus
1732 : Troas - Trja apuliae - Fatale pomum Paulini - Tragoedia latina intermixtis scenis germanici
1733 : Protasius - Virgo victrix
1734 : Dolorosa crucifici memoria gloriosa morte coronata - Novus Dysmas - Gizidus (Roi d'Arabie)
1735 : Cussero Tragoedia - Samaritanus marianus - Sacrificium vespertinum
1736 : Trebonius Laureatus, la chastete couronnee - Nox illuminans - Picus mirandulanus - Phoenix marianus
1737 : Tragoedia S. Hieronymus tubae sonitum expavescens - Distributio temporis (Congregation majeure) - Maria mater sanctae spei (Congregation mineure) - Imago Dei renovata (Congrégation mineure) - Speculum parisinum Partheno (Congregation mineure) - Augurium Auguri pessimum
1739 : Judicium fraternum

1740 :	Sig kindlicher Liebe des Printzens Philenus gegen seine Mutter
1742 :	Sponsus Parthenius seu Sanctus Casimirus Poloniae Princeps - Drama Leontares
1743 :	Absalon
1744 :	Flavius Julius Crispus
1745 :	Discordia fratrum
1746 :	Titus manlius pius
1747 :	Quintus Metellus Humanitate victor (Le triomphe de la bonté)
1748 :	Juventus Litteraria a Carolo Magno Honorata (Charlemagne récompense les étudiants)
1749 :	Cnei Pompei des Großen Trauriges Ende
1752 :	Desperantus per figuram suspensionis lethaliter saucius (Jeu de carnaval)
1759 :	Salomon Britanniae Armoricae rex.
1760 :	Cinnamus rex Partiae, Tragoedia
1761 :	Ptoemaleus rex Cypri Tragoedia
1766 :	Sanctius Martyr Tragoedia
1767 :	Paulinus, Nolae episcopus, Tragoedia.

On retrouve parmi ces pièces les différents genres habituellement abordés par les jésuites :

. Légendes de saints, de martyrs
. Comédies
. Drames religieux, historiques et bibliques
. Drames légendaires
. Pièces allégoriques
. Mise en scène de moments de l'histoire contemporaine
. Jeux pour les congrégations et les fêtes
. Jeux de la passion[1]

Ce que l'on pourrait appeler les "canons" du théâtre jésuite, quoiqu'il n'y ait en fait pas plus de "théâtre jésuite" unique que de "style jésuite" en architecture, se précisent au XVII° siècle. Le XVIII° siècle ne fait que reprendre et continuer ce qui existe. Tout au moins n'y a-t-il plus de

[1] I. Seidenfaden, Das Jesuitentheater in Konstanz, Stuttgart, 1963, p. 87.

changements importants. On trouve plus frequemment au XVIIIe des pieces avec un cadre exotique[1], et une certaine influence du classicisme se fait sentir dans le cadre - plus restreint cependant - des textes recites en classe[2].

On ne neglige ni les effets de scene ni l'apport musical. De plus en plus au cours du siecle, le prologue et l'epilogue sont chantés, on introduit des chœurs, des danses[3]. Certaines pieces deviennent de véritables opéras fantaisistes sous l'influence italienne, avec arie, récitatifs et chœurs[4]. D' autres formes s'épanouissent de même, tels l'oratorio, les processions, les mises en scene avec catafalques, les feux d'artifice...

A Augsbourg, on emploie pour la premiere fois la musique en 1660, beaucoup plus tard qu'à Munich ou dans d'autres villes. Il arrive qu'elle soit composee par des élèves : ainsi est-elle en 1729 de Johann-Michael Hochwanger pour "Hispania auxilio S. Iacobi", en 1734 de Josef Muller pour "Dysmas". Elle est parfois composee par des musiciens de renom. En 1708, elle est pour "Rex Manasses" de l'organiste de la cour de Baviere Johann-Dominikus Deichel, en 1712 du maître de chapelle de la cathedrale d Eichstatt pour "Ferdinandus".

Quant aux décors de la scene, les eleves les dessinent, les construisent en bois, les montent, les colorient, les eclairent... c'est tout un travail d'apprentissage lui aussi formateur. Il est parfois arrive que l'on fasse appel a des artistes celebres pour les décors. Les freres Asam[5] ont travaille a des décors au collège d'Amberg[6]. La technique est importante : l'ancien élève Johann-Baptist Fuchs du collège de Munstereifel donne ces details sur celle dont on s est servi pour la representation du drame "Aloysius Gonzaga" en 1773[7] :

---

[1] Comme dans le "Josaphat et Barlaam" de J Bidermann - la scene se passe en Inde - monté a Munich à l'église St. Michael pour son quatrième centenaire en 1983 par les éleves du college de St. Blasien, sous la direction du pere Peter Leutenstorfer SJ.

[2] I. Seidenfaden, op cit, p. 132.

[3] O. Leisner, Jesuitendramen mit Musik (in . Freinberger Stimmen, 50. Jahrgang, 2. Heft Juli 1980 S 38-41 Linz 1980), p 38.

[4] J. Muller, Das Jesuitendrama in den Landern deutscher Zunge, Augsburg, 1930, tome I, p. 87.

[5] H. Batzl, Geschichte des Erasmus-Gymnasiums Amberg, Amberg 1976, p. 41.

[6] Les jésuites font de même en France, c'est l'architecte Jacques-Francois Blondel (1704-1770) - celui-la même qui travailla à Metz - qui realise les decors de theatre pour le college de Paris en 1748 (E. Boysse, Le theatre des jesuites, Paris, 1880, p. 67)

[7] H Kupper, Das St. Michael-Gymnasium zu Munstereifel, Munstereifel, 1975, p. 13.

"On reconstitue sur scène d'une façon presque réelle les vagues de la mer à l'aide de poutres, de planches, de carton, de verre et de lampes à pétrole, et sur la mer un bateau qui grâce à une sorte de bascule peut se balancer."

Cet ancien élève insiste aussi sur l'effet obtenu sur le public et sur le bon contact entre élèves et professeurs que favorise l'organisation de telles représentations.

A partir de la participation active de Leopold Mozart par exemple, à la vie théâtrale du collège St. Salvator d'Augsbourg, on peut mesurer l'importance qu'elle revêt chez les élèves, avant tout pour leur prropre formation. Le jeune Léopold participe dès l'âge de quatre ans et demi[1] à la tragédie "Paulinus", le 1° avril et le 6 septembre 1724. Puis il tient des rôles dans "Der Apfel der Zwietracht" et dans "Rara fratrum concordia" en 1730. Il fait partie des musiciens dans la tragédie "Protasius, Konig zu Arima" en 1733, dans un jeu de la passion, "Dolorosa crucifixi memoria gloriosa morte coronata". Il chante[2] dans "Dysmas" et dans la tragedie "Gizidus". Beaucoup de garcons font ainsi vivre le monde du théâtre dans les collèges. En France, aussi bien Molière que Diderot ou Corneille ont fait ainsi leurs premières expériences de théâtre comme élèves des pères[3].

"So werden etwa die Wogen des Meeres auf die Bünne gebracht, mit Balken, Brettern, Pappe, Glas und Öllampen in geradezu naturalistischer Manier, aus dem Meer ein Schiff, welches dank einer Schaukelmaschine schaukelt".

[1] Une génération plus tard, son fils Wolfgang-Amadeus joue l'année de ses cinq ans dans une pièce montée par les bénédictins de Salzbourg, "Sigismundus Hungariae Rex".

[2] Le jeune Leopold fait aussi partie de la maîtrise de St. Ulrich chez les bénédictins, qui de fait ont également pris part à sa formation musicale (O. Leisner, Mozart und das Jesuitendrama, in : Freinbergerstimmen, 44. Jahrgang, 2. Heft, S. 86-98, Linz, 1974, p. 96).

[3] K. Erlinghagen, Katholische Bildung im Barock, Hannover, 1972, p. 125.

3.3.2. La place du théâtre dans les collèges du XVIIIe siècle.

En Allemagne du Sud, le théâtre jésuite est un fait de civilisation. Au delà de la pratique, ce sont bien sûr les principes qui président à ce developpement qu'il faut mettre en lumière. L'utilisation aussi massive du théâtre est une spécialité de la Compagnie, qui n'a cependant de bonne opinion que du théâtre sacré. Plusieurs pièces traitent de l'acteur en tant que marginal ou pécheur, à Mindelheim en 1674, Innsbruck en 1693, Feldkirch en 1733[1]. A l'instar de saint Charles Borromée, archevêque de Milan, qui interdit les troupes ambulantes et va même jusqu'à supprimer en 1565 le jeu de la passion, les pères voient dans le théâtre profane un lieu malhonnête et impudique[2].

En France, le père Lami, de l'Oratoire et La Rochechouart, évêque d'Arras, se prononcent en 1698 contre tout théâtre dans les collèges de la Compagnie[3]. Batteux, professeur au Collège de France, le condamne lui aussi dans ses "Principes de litterature"[4]. En Allemagne au contraire, les municipalités et les évêques - pour un bon nombre anciens du "Germanicum" de Rome - favorisent comme ils le peuvent les représentations théâtrales, que ce soit à Neubourg, Passau, Eichstätt, Ingolstadt, Burghausen, Ratisbonne[5]... On le remarque d'ailleurs aux nombreuses donations ou constructions de salles par le magistrat des différentes cités.

Les autres ordres, tels les bénédictins en Bavière, se mettent également à composer au XVIIIe siècle des pièces destinées à leurs élèves ou à la population qui vit sur le territoire de l'abbaye. En 1750, le père Ferdinand Rosner (1709-1778) du monastère d'Ettal compose un nouveau livret pour le jeu de la passion d'Oberammergau[6]. Déjà en 1737, il avait

---

[1] J.M. Valentin. Le théâtre des Jésuites dans les pays de langue allemande (1554-1680). Bern. 1978, p 253

[2] Ibid., p. 260 et 267.

[3] E. Boysse. Le théâtre des jésuites. Paris, 1880, p. 106. Mais l'Oratoire avait aussi son théâtre... on perçoit la d'anciennes rivalités !

[4] Ibid., p. 108.

[5] J.M. Valentin, op. cit., p. 292.

[6] La passion existait à Oberammergau depuis 1634. Rosner lui donne en 1750 une nouvelle forme, plus contemplative (S. Schaller. P. Ferdinand Rosner ein bairischer Dichter, in : Ettaler Mandl, Jahrgang 57/30, Sommer 1978, S. 15-26, p. 24).

compose une pièce restée célèbre, "Damon et Phintas". D'autres ordres qui faisaient la classe, comme les capucins, les chanoines augustins ou prémontrés, les ursulines pour les filles se sont aussi lancés dans l'aventure depuis le XVII° siècle, mais sans faire de "vrai théâtre" au sens des jésuites ou des bénédictins.

Dans les collèges, le théâtre a pour fonction de continuer de former les élèves après la classe, de manière différente certes, en développant alors d'autres aptitudes que celles dont ils ont à se servir habituellement. Les exercices de style hebdomadaires sont très fréquemment joués dans la classe elle-même, sans costumes ni décors. Cela a l'avantage supplémentaire de donner un peu d'air au quotidien parfois monotone de l'école. C'est quelque chose qui dans les établissements protestants, moins portés sur l'idée de divertissement, existe de manière plus restreinte. Justus Moser a fait du théâtre au "Gymnasium Carolinum" d'Osnabruck dans les années 1730, Jean-Paul Richter décrit en 1790 le déroulement d'une pièce scolaire sur la vie de Luther, donnée le 11 novembre, à la Saint-Martin.

Les jésuites désirent faire acquérir à leurs élèves la meilleure éloquence latine possible. Le latin reste encore au XVIII° siècle la langue des étudiants, des intellectuels, des diplomates. L'allemand n'arrive que tardivement, on joue une pièce allemande en 1730 et 1740 à Augsbourg, en 1769 à Graz. Dans le Nord en revanche, sous l'influence du protestantisme, l'allemand est utilisé depuis longtemps déjà. Toutes les pièces données à Munster l'ont été en allemand à partir de 1749[1]. Au collège, les pères organisent des déclamations en public pour lesquelles les classes s'invitent les unes les autres. Les professeurs insistent non sur la représentation en tant que telle, mais sur la valeur de l'exercice. On demande ainsi de jouer en classe sans apparat scénique afin de ne pas perdre de temps. On joue pour progresser, pas d'abord pour le plaisir. Ainsi les pères n'autorisent-ils pas toujours les représentations de tragédies ou de comédies. Autant on recommande la déclamation, autant on refuse l'exhibition théâtrale pour elle-même. On n'accepte au départ ni vêtements, ni personnages féminins, pas plus que l'utilisation de chants, de gestes ou d'objets liturgiques pour le théâtre scolaire. C'est sous la pression des

---

[1] Alors que l'usage de la langue maternelle s'était répandu en France depuis le XVII° siècle déjà

jésuites de la province de Germanie supérieure auprès du général Aquaviva en 1590 que les choses évoluent. Les pères se demandaient comment continuer de jouer des pièces profanes, mais surtout sacrées où n'entrerait aucun personnage féminin, alors qu'ils interviennent si souvent dans les scenes de l'Ancien et du Nouveau Testament[1].

C'est le plus souvent l'histoire sainte qui fournit leur matière aux compositions théâtrales. Les pères préfèrent aux écrivains païens les sentences du "Livre de la Sagesse" ou de l'"Ecclésiaste". Les dispositions prises par les supérieurs généraux étant assez précises et souvent restrictives, ils n'ont que peu de liberté de mouvement.

Habituellement, les professeurs composent eux-mêmes le texte des pièces qu'ils font jouer à leurs élèves. C'est normalement le travail du professeur de la classe de rhétorique. Il ne s'agit pas d'écrire des chefs-d'œuvre, mais simplement un texte destiné à être ensuite travaillé par les élèves de la classe puis joué à telle ou telle occasion. Consciemment, les textes ne sont donc jamais destinés à la postérité[2].

Comme l'ordre est centralisé et comme les pères voyagent beaucoup, ils s'échangent leurs compositions. On trouve encore aujourd'hui à Dillingen ou à Munich des pièces composées à Augsbourg. Cela ne se pratique pas chez les bénédictins, chaque abbaye restant très indépendante l'une de l'autre.

Dans les collèges, la théorie artistique ou littéraire ne fait que suivre la pratique, comme bien souvent chez les jésuites. Ils préfèrent d'abord acquérir de l'expérience et travailler sur place, selon les nécessités, plutôt que de s'installer dans des théories qui risqueraient de paraître artificielles au bout d'un moment. Le seul idéal reste la pratique de l'éloquence latine, le reste se fait suivant les circonstances... Selon l'habitude de l'époque baroque, on mélange les arts, on les fait s'emprunter leurs effets, en vue du meilleur résultat possible. On note aussi au XVIII° siècle l'influence de l'exotisme, bien des scènes se passent en Inde, en Chine ou en Afrique, les guerres contre les Turcs fournissent elles aussi quantité de sujets aux pères, qui s'en prennent alors à l'islam triomphaliste.

---

[1] J. Muller. Das Jesuitendrama in den Landern deutscher Zunge. Augsbourg. 1930, tome II, p. 93.

[2] L'"Athalie" de Racine s'inspire ainsi de l'"Athalie" d'un professeur jésuite.

Les pieces comportent quelques caracteristiques du baroque litteraire. Du realisme, on passe au naturalisme, on aime les effets poignants, les condamnations à mort, les martyres, le sang qui coule, les visions de mort[1] et autres apparitions, la mise en scène de dieux et de fantômes, d'anges, de magiciens, de diables et de saints. Sous l'influence des pratiques italiennes, certaines pièces se transforment en opéras[2]. Les élèves participent à l'accompagnement musical, on les forme pour cela au collège. Il y a souvent un "praeludium musicum" à la pièce. Avec les apports techniques des differentes machines à faire tourner, avancer, monter, des pétards et des feux d'artifice, on se trouve transporté dans une fête haute en couleurs et bruyante de premier ordre !

Ce côté excessivement théâtral est mis au service du religieux et en quelque sorte spiritualisé, une maniere de faire qui s'apparente à la spiritualite de la joie des temples baroques. Même si les pièces se terminent la plupart du temps de manière triomphale, le theatre jésuite veut aussi montrer comment la souffrance fait partie intégrante de la vie, il aborde souvent la question de l'aspiration de l'homme à la "patrie", selon le mot de saint Augustin, et à l'éternité.

Le baroque ne conçoit pas d'ecart entre forme et contenu, et développe pleinement l'utilisation de l'allégorie, qui n'est finalement que pure convention. Bien sur, le costume rend l'idée étonnamment presente sur la scene... A Augsbourg par exemple, on presente la gloire en la faisant asseoir sur un trône, juché en haut d'un char tiré par des chevaux, devant lequel est placé un disque pour representer la terre se soumettant devant tant de puissance. Les choses sont parfois plus sobres : dans la piece "Maria am Ostermorgen", la Vierge Marie entame tout bonnement la conversation avec les deux personnages de la nature et de la grâce.

Pour le jour de la representation, on distribue aux spectateurs un programme de la fête que l'on a fait imprimer, qui contient en particulier le titre et le texte du drame joué sur la scène, le résumé de

---

[1] Même la mort apparaît sur scène. La faute ou le péché ne sont pas de l'ordre de l'émotion ou du sentiment, le drame baroque met en scene les véritables dommages et leurs conséquences, un peu comme en parallèle à la vision des enfers des "Exercices spirituels" (W. Flemming, Einblicke in den deutschen Literaturbarock, Meisenheim 1975, p. 35).

[2] J. Muller, Das Jesuitendrama in den Landern deutscher Zunge, Augsbourg, 1930, tome I, p. 56.

l'action, parfois le nom des élèves acteurs et leur ville d'origine. Ces programmes appeles "Periochen"[1] sont en latin ou en allemand, parfois avec la traduction du texte en son entier, comme le montre sur l'illustration ce livret imprimé en 1696 à Amberg.

ARGUMENTUM

PAlatinatus, quem pro theatri libertate Principem exhibemus, tredecimque urbes tanquam totidem Palatinos jungimus, ejectâ Fide, Hæreseos, quam in aulæ Moderatorem assumpserat, ductui se penitus permittebat, curâ Bavariæ ad Bohemos evocatæ salutis; hæc enim Tutoris vices hactenus egerat. Omnia itaque profanabantur; nihil non audebatur. Bavaria, his intellectis justò succensa Zelò, è Bohemia victoriosè redux ad Principem invisit, primóque Juventutem saniorum percapacem, mox Procerum complures, ipsum denique Principem sibi, Fideique devincit, Hæresi per fraudes & technas suas seipsam in interitum conjiciente.

Innhalt.

DJe Pfaltz/ oder der Fürst/ daß wir sie als einen solchen/ wie auch deroselben 13. Städt/ als so viel Hof-Herren vorstellen/ hatte nach verstoßnem Glauben die Ketzerey für seinen Hofmaister an- und auffgenommen; deme er sich auch gantz übergabe/ bevorab/ da das Churfürstliche Bayrische Haus/ welches bißhero die Stell eines Vormunders vertratte/ mit dem Böhmischen Krieg zuthun hatte. Deswegen dann alles über und über gienge/ biß endlich nach Glorreichem Sieg obgemeltes hoches Haus solches verstanden/ in der Ruckkehr den Fürsten besuchet/ und denselben durch angebohrne Mildigkeit dahin vermöget/ daß er den Glauben wiederumb angenommen/ und der Ketzerey den Dienst auffgebotten hat. Es bemühete sich zwar dieses/ solches zu hinderreiben/ ist aber endlich in ihrer eignen Bosheit gefangen worden/ und verdorben.

PROLOGUS.

HÆresis accepcò à Palatinatu homagio Ecclesiam militantem oppugnat. Cui triumphans succurrit, & in defensionem uti etiam reductionem Bohemiæ, & Palatinatûs Bavariam denominat.

DJe Ketzerey/ nachdem ihr die Huldigung von der Pfaltz geschehen/ machet sich weiters wider die streitende Kirchen auff/ wird aber von der Triumphirenden abgetrieben/ welche auch das Churfürstliche hohe Haus Bayern für ein Beschützerin/ und Bekhrerin der abgefallnen Ländern/ absonderlich Böhmen/ und Pfaltz benennet.

Pars Prima.
Palatinatus deformatus.

Scena I.

Palatinatus Princeps novum Moderatorem laudat, mittitq; Proceres aliquos ad Rationem & Conscientiam, qui, exhibitis novis principiis, quinque sensuum libertatem petant.

Palatinatus der Fürst lobet seinen neuen Hofmaister/ schicket auch etliche aus seinen Hof-Herren/ welche der Vernunfft und dem Gewissen die neue Freyheiten weisen/ und der 5. Sinnen Ledigklassung begehren sollen.

Scena II.

Ratio, & Conscientia reprehendunt Proceres, petitionemque non audiunt.

Die Vernunfft/ und das Gewissen verwilligen keines weegs in das begehren/ sondern geben diesen Hof-Herren einen Verweiß.

Scena III.

Hæresis hinc graviter offensa, jubet Rationi & Conscientiæ alimenta, nimirum res sacras, nequiter eripi.

Der Hofmaister/ die Ketzerey/ empfindet solches hoch/ befiehlt durch Betrug der Vernunfft und dem Gewissen ihre Nahrung welche seynd die heilige Sachen/ zu entziehen.

Scena IV.

Jacturam dolentes, Rationem & Conscientiam, Reverentia Bavariæ suo Insignisolatur, quod etiam suspendunt.

Nach verstandnem Betrug wird die Vernunfft/ und das Gewissen höchlich bestürtzet/ werden doch wiederum getröstet von der Reverenz des Churfürstlichen Haus Bayern/ welche ihnen auch den Churfürstlichen Wappen Schild überlassen.

Scena V.

Moria a sapientia mundi offensa ultionem decernit.

Die Thorheit will der Welt Weisheit nichts nachgeben/ wird aber von derselben gerochen/ deswegen sie gleiches vornimmt.

Scena VI.

Hæresis ægre ferens Insigne Boicum, audito discessu Bavariæ in Bohemiam, mox Reverentiam ablegat, inque Insigne furit, sed malo omine.

Der Ketzerey ist das Chur-Bayrische Stammen Wappen ein Spies in den Augen; deswegen nach verstandner Abrais des Churfürstlichen Haus/ und verschickten deroselben Reverenz, machet sie sich wieder solches Wappen auff; aber vergeblich/ und mit böser Vorbedeutung.

Scena VII.

Hinc magis indignans, quinque sensus Rationi & Conscientiæ eripit; illamque cæcam, hanc elinguem reddit.

X 2.

[1] On a conservé nombre de ces "Periochen", imprimés à 300 ou 400 exemplaires à chaque fois, mais ils sont souvent disperses. Ceux des pièces données à Feldkirch se trouvent par exemple à la Bibliothèque d'Etat à Munich pour les années 1701, 1712, 1720, 1721, 1726, 1728, 1733, 1734 et 1735, au "Ferdinandeum" d'Innsbruck pour les années 1704, 1729, 1737 et 1738, à la bibliothèque de l'abbaye cistercienne de Mehrerau pour les années 1738 et 1741, et à la bibliothèque universitaire de Fribourg-en-Brisgau pour ceux du XVIIe siècle.

Il est certain que tout contribue à donner au XVIII° siècle une note aristocratique à ces manifestations, pensées d'ailleurs pour les categories sociales les plus hautes. En 1728, Marie-Thérèse et François de Lorraine assistent à une pièce de plus de deux heures à Graz, "Urbis et orbis Romani homogium caesari Octoviano Augusto patriae patri praestitum", pour laquelle elle reçoit un programme en allemand, lui en latin[1]. Habituellement, les femmes n'assistaient pas, contrairement à ce qui se passait en France, aux mêmes représentations que les hommes[2]. L'obstacle linguistique y était également pour quelque chose.

Même si Jakob Bidermann s'apercoit déjà des inconvénients de l'emploi exclusif du latin - il va lui-même jusqu'à rassembler des chansons populaires allemandes en les publiant sous le titre de "Himmelsglocklein" -, il se consacre tout de même exclusivement à une grande prédication sous forme de pieces latines célebrant le triomphe de la majesté et de l'amour de Dieu. Cette manière de faire, qui porte en elle le souci très baroque et surtout très aristocratique de la représentation est peu à peu dépassé au XVIII° siècle. Goethe le fait d'ailleurs dire à son Wilhelm Meister.

Les intellectuels de l'époque éprouvent parfois quelques réticences face au théâtre jésuite, qui ne se préoccupe guère de la règle des trois unites de temps, de lieu et d'action de la tragédie francaise. Il n'est au XVIII° siecle que le pere Ignaz Weitenauer[3] (1709-1783) d'Eichstatt - il se réclame ouvertement de Corneille -, et le pere Franz Neumayr[4] (1697-1765), professeur à Munich, où l'on joue ses œuvres entre 1731 et 1736, qui militent pour une observance stricte de la règle, et écrivent des textes selon ce principe en trois ou cinq actes. Neumayr ecrit un traité "Idea Poeseos", des fins et moyens de la poesie. Chez les deux hommes, les textes - en vers ou prose rythmée un peu plus libre - sont emprunts d'un relatif moralisme[5].

Un autre pere, quoiqu'attaché au latin, considère Corneille comme l'un de ses maîtres, c'est Anton Claus (1691-1754), professeur à Ingolstadt, Fribourg-en-Brisgau, Straubing et Munich. Comme Corneille, il

---

[1] F. v. Krones, Geschichte der Karl Franzens-Universitat in Graz, Graz, 1886, p. 57.

[2] E. Boysse, Le théâtre des jesuites, Paris, 1880, p. 80.

[3] J.M. Valentin, La diffusion de Corneille en Allemagne au XVIII° siecle à travers les poetiques jésuites (in : Arcadia, 7, 1972, H 2-3, p. 171-199), p. 191

[4] Ibid., p. 185.

[5] Cf. Ibid., p. 188 et 197

recherche un style simple, clair, qui doive frapper l'esprit, et fait de la règle des trois unités une nécessité. Les tragédies qu'il écrit mettent en valeur une purification des passions par le double moyen de la crainte et de la pitié[1]. Mais l'immense majorité des jésuites dramaturges suivent plutôt l'ancienne manière de faire, défendue par le père F. Lang dans un livret sur la dramaturgie paru en 1727, dans lequel il écarte l'idée de la règle des trois unités.

La scène des collèges joue bien sûr un rôle dans la vie culturelle des cités - une certaine influence du théâtre jésuite se distingue même chez Gryphius ou J. van den Vondel, chez Corneille en France, dans le théâtre populaire des régions d'Allemagne du Sud...- à côte des théâtres qu'on appelle de cour, puis des théâtres municipaux dont le nombre augmente au XVIII° siècle, en même temps que les scènes ambulantes disparaissent presque entièrement ou deviennent semi-ambulantes. Munich inaugure en 1767 son nouveau théâtre, ce sera bientôt le tour de Vienne. Les scènes s'ouvrent plus rarement au burlesque populaire ou aux improvisations d'antant. La représentation elle-même est l'objet de soins plus détailles, cela prépare le règne de l'opéra à partir des années 1760 en Allemagne du Sud[2]. De plus en plus, le latin de la seconde moitié du siècle s'imprègne du rythme, des tournures et des accents de la langue allemande.

Après la suppression de l'ordre en 1773, certains pères continuent de composer des pièces à l'usage des écoles. On joue aussi à Amberg en 1776 "Jephte" du père Michael Hering, et en 1781 "Der Weinberg des Nabaoth" du père H. Refer, devenu professeur d'art poétique à l'université.

---

[1] Ibid., p. 179 et 180

[2] K. Biedermann. Deutschland im 18. Jahrhundert, Leipzig, 1880, tome II, p. 1127.

3.3.3. Le theâtre comme facteur éducatif.

Si les jésuites utilisent tellement le théâtre dans les collèges, c'est parce qu'ils apprécient en lui les avantages qu'il apporte à la formation intellectuelle, mais d'une façon plus générale à la formation humaine des élèves. Une manière de faire révèle toujours, c'est encore plus frappant à l'époque baroque, une conception des choses et du monde, une conception de l'existence, de la morale, une psychologie aussi[1]. L'âme est en situation de contemplation face à la vie telle qu'elle se déroule, elle perçoit le réel à travers son propre filtre. Il faut encore avoir à l'esprit que l'idée centrale de ce théâtre jésuite est une prise de conscience de la rédemption acquise par la croix et la resurrection du Christ. Par la substitution de la scène à la chaire, l'homme de théâtre est le vrai pasteur des âmes, et le théâtre n'est plus seulement la continuation obligatoire de l'école, c'est un terrain choisi pour une lutte[2].

Pour ce but éducatif du théâtre, les pères insistent sur la qualité de la déclamation latine ou grecque, des discours, des corriges de devoirs, des séances académiques hebdomadaires en classe auxquelles tous prennent part et sur la participation du plus grand nombre d'élèves possible au jeu sur la scène. C'est finalement un autre genre de déclamation, a un niveau plus élevé certes, et en présence cette fois d'invités illustres, des familles et du collège rassemblé.

Cette conception du théâtre scolaire semble d'ailleurs plus répandue au XVIII° siècle qu'au siècle précédent, du fait certainement de la concurrence des troupes professionnelles qui prend de l'ampleur, du fait aussi que l'on ne joue plus dans la rue pour toute une ville, on reste quasiment entre soi, le public est moins élargi, le théâtre des pères se fait plus discret (en réaction aussi à d'assez fortes critiques qui augmentent avec le temps[3]).

Les occasions sont nombreuses pour un théâtre qui se veut expression politique[4] de célébrer en prose ou en vers les solennités,

---

1 W. Flemming, Einblicke in den deutschen Literaturbarock, Meisenheim, 1975, p. 6.

2 Cf. J.M. Valentin, Le théâtre des Jésuites dans les pays de langue allemande (1554-1680), Bern, 1978, p. 13

3 J.M. Valentin, La diffusion de Corneille en Allemagne au XVIII° siècle à travers les poétiques jésuites (in : Arcadia, 7, 1972, H. 2-3, p. 171-199), p. 198.

4 Cf. W. Flemming, op. cit., p. 83.

solennités de l'Eglise tridentine, solennités et fêtes de la vie de la cité. En plus de l'exercice de l'éloquence, le théâtre permet aux élèves d'apprendre à connaître davantage leur corps, leurs capacités et leurs limites, et les traits de leur caractère. Ils commencent aussi à savoir apprécier le travail de leurs camarades. A coup sûr, c'est une habitude qui apporte beaucoup, d'une façon diversifiée, et qui souvent enthousiasme les élèves.

Le père Sebastian Sutor, recteur de St. Salvator d'Augsbourg en 1737-1738, juge la pratique théâtrale comme quelque chose de tout à fait positif[1] :

> "Les exercices de théâtre public, les déclamations et les comédies servent au progrès du savoir faire et de la dextérité de la chère jeunesse qui nous est confiée."

Par delà les avantages éducatifs objectifs de la mise en place d'une pièce qui est l'apprentissage d'un travail d' équipe, la scène montre aux jeunes acteurs comment ils ont et auront à se comporter dans une société où ils seront les plus instruits. Cela commence par l'effort que fait l'eleve pour surmonter sa timidité, ses gaucheries et ses maladresses. On recherche là une harmonie du corps et de l'esprit. Le théâtre l'initie à la simple politesse comme aux questions des situations humaines plus délicates, il lui apprend comment dire ou présenter les choses, lui montre comment il aura à réagir dans telle ou telle circonstance. Tout cela bien sûr selon l'esprit que les pères souhaitent voir acquérir aux garçons, puisque ce sont eux qui choisissent et écrivent les pièces, et en dirigent la mise en scène.

Il est encore un second objectif au théâtre jésuite - qui d'ailleurs lutte en voulant l'assainir contre le jeu théâtral du carnaval (deux conceptions de la fête tout à fait différentes !) -, on le destine à promouvoir une idée des choses, une certaine conception du monde, ou plus simplement, la mise en pratique dans la vie quotidienne des préceptes de la foi catholique, ce qu'on appelle la morale. Quels en sont les traits essentiels ?

---

[1] Cité par M. Baer, Die Jesuiten in Augsburg, München, 1982, p. 69 : "Öffentliche Theatral Exercitien. Declamationen und Comoedien zu Geschicklichkeit und Beforderung des Wohlstands der uns anvertrauten Lieben Jugendt angesehen und billig erwartet werden "

Une chose est certaine, les pères ne font que se servir des apports de l'humanisme, l'esprit dans lequel on travaille est tout autre que la pensée grecque et romaine. Ils utilisent l'éloquence comme un outil, et ne cherchent pas directement à former des orateurs. Même si l'on surveille ses gestes, ses réactions, sa respiration, cette culture doit rester désintéressée pour conduire plus loin. Aussi bien dans leurs églises baroques que dans leurs pièces de théâtre, les jésuites refusent l'art pour l'art. Là où justement on se donne le plus de peine pour arriver à l'image ou à l'effet recherché, le résultat est ailleurs.

On retrouve dans nombre de pièces une structure en fait issue du théâtre grec, que saint Ignace emploie également dans les "Exercices spirituels". Le mouvement est le suivant : le choc, la catharsis, le dénouement. Les thèmes traités s'y prêtent d'ailleurs assez naturellement : mort et rédemption, péché et vertu, terre et ciel, vie humaine et transcendance, aujourd'hui et demain[1]...

Goethe, de passage au collège de Ratisbonne en 1783[2], note ce souci des pères de la Compagnie[3] :

> Je me trouvais au collège des jésuites à Ratisbonne, où les élèves jouaient la pièce de théâtre annuelle, je

---

[1] E. Szarota. Das Jesuitendrama im deutschen Sprachgebiet. Eine Periochen-Edition. Texte und Kommentare. München, 1979. p. 12.

[2] Donc dix ans après la suppression canonique de l'ordre, mais plusieurs anciens jésuites étaient encore en poste au collège.

[3] J.W. v. Goethe. Italienische Reise. Ausgabe 1867. Bd. 19. S. 4 :

> "Ich verfügte mich in Regensburg in das Jesuiten-Kollegium, wo das jährliche Schauspiel durch Schüler gegeben ward, sah das Ende der Oper und den Anfang des Trauerspiels. (...) Auch diese öffentliche Darstellung hat mich von der Klugheit der Jesuiten auf's neue überzeugt. Sie verschmähten nichts, was irgend wirken konnte, und wußten es mit Liebe und Aufmerksamkeit zu behandeln. Hier ist nicht Klugheit wie man sie sich in abstracto denkt, es ist eine Freude an der Sache dabei, ein Mit- und Selbstgenuß, wie er aus dem Gebrauche des Lebens entspringt. Wie diese große geistliche Gesellschaft Orgelbauer, Bildschnitzer und Vergulder unter sich hat, sind gewiß auch einige, die sich des Theaters mit Kenntnis und Neigung annehmen, und wie durch gefälligen Prunk sie ihre Kirchen auszeichnen, so bemächtigen sich hier die einsichtigen Männer der weltlichen Sinnlichkeit durch ein anständiges Theater."

(Cité par K. Erlinghagen, Katholische Bildung im Barock. Hannover, 1972, p. 130).

> vis la fin de l'opéra et le début de la pièce. (...) Cette représentation publique m'a convaincu une fois de plus du savoir faire des jésuites. Ils ne reculent devant rien qui puisse avoir un effet quelconque, et présentent les choses avec amour et attention. Leur intelligence n'est pas celle qu'on pourrait concevoir dans l'abstrait, c'est la joie qu'il y a à travailler et le plaisir qu'il y a à participer, tel qu'il naît de la vie elle-même."

Une pièce de théâtre scolaire n'est pas seulement la présentation publique du travail effectué, elle entre pour les pères dans le cadre de leur pastorale, œuvre à laquelle ils ont su faire participer les élèves eux-mêmes. Une pièce de théâtre jésuite est à la fois une prédication, une exhortation et une confession de foi. L'œuvre de Jakob Bidermann n'est qu'une grande fresque sous forme dramatique, où il célèbre comme en prêchant le triomphe de la charité et la gloire du Père.

La conception fondamentale reste constante, la scène ne doit servir qu'à la glorification de l'Eglise victorieuse, jouer montre comment le royaume de Dieu se construit et devient sans cesse davantage lui-même, par la vie des hommes et à un niveau plus concret, grâce aux missions. Les évènements évoqués prennent soudain une importance beaucoup plus profonde que les personnages représentés. Le titre des pièces - c'est souvent le nom du personnage principal, tout simplement -, est accompagné de quelques mots d'explication sur la couverture du programme ou du texte. C'est un signe bien concret de la pensée qui s'est développée au sein de la Compagnie.

Sur scène, l'histoire, l'art, la foi, la philosophie, les conflits politiques ou les problèmes de société incarnent toute une conception du monde. Sans cesse dans les collèges, il est question des principes du bien et du mal, de la dualité du corps et de l'esprit, de l'accomplissement de l'être, de l'opposition du temps et de l'éternité, du choix entre la damnation et la gloire. Les sujets que les pères abordent se prêtent volontairement à cela lorsqu'ils traitent des qualités de la personnalité, de la noblesse du caractère, de la réputation et des honneurs, de la richesse, des vertus, de l'amitié, de la souffrance, du juste et de l'injuste, des conventions, de la crainte et de la honte, de l'envie et de la pitié, de l'émulation, du pouvoir en place...

De nombreuses pièces traitent aussi d'un sujet historique, qu'il soit tiré de l'histoire sacrée, profane ou légendaire. Mais les pères ne

développent pas ce que l'on appelle une philosophie de l'histoire, leur pensée n'est pas "historique" (au sens d'un système de pensée)[1]. L'histoire n'est chez eux que le résultat d'un combat entre les forces contraires du bien et du mal. Cette vision des choses s'enracine aussi dans les "Exercices" où s'opère la lutte universelle des deux étendards du Christ et de Satan[2]. Dans la méditation sur le Règne[3] qui ouvre la deuxième semaine, le Christ conquiert le monde sans distinction de nations, d'âges, de conditions, pour entrer ainsi "dans la gloire du père". La fin de toute histoire n'est autre que la parousie.

Certains professeurs écrivains comme le père Josef Zimmermann de Lucerne publient dans les années 1770 des pièces présentant les idées de base et les exigences de ce que l'on appellera les "droits de l'homme" dans les années qui suivent.

Alors que le théâtre jésuite choisit ses thèmes dans les domaines de l'allégorie ou de l'histoire biblique, ecclésiastique ou profane, le théâtre que font jouer dans leurs écoles les pasteurs protestants est davantage didactique ou satirique. Mais au XVIIIe siècle, ses grands moments sont passés. Avec l'extension du pietisme, le théâtre scolaire se fait de plus en plus rare[4]. On ne retrouve plus des scènes comme celle de Halle en 1602, où 130 élèves jouaient ensemble pour la même pièce.

---

[1] Cf. J.M. Valentin, Le théâtre des Jésuites dans les pays de langue allemande (1554-1680), Bern, 1978, p. 338

[2] "Exercices spirituels", 4e jour de la 2e semaine, n° 136 : "De deux étendards, l'un du Christ, notre chef souverain et notre Seigneur, l'autre de Lucifer, ennemi capital de la nature humaine".

[3] "Exercices spirituels", ouverture de la 2e semaine, n° 91: "L'appel d'un roi temporel pour aider à contempler la vie du roi éternel."

N° 92, **premier point** : "Je me représenterai un roi que la main de Dieu a choisi, et à qui tous les princes et tous les chrétiens rendent respect et obéissance."

N° 93, **deuxième point** : "J'écouterai ce même roi parlant à tous ses sujets, et leur disant : « Ma volonté est de conquérir tout le pays des infidèles. Or qui voudra venir avec moi doit se contenter de la même nourriture, de la même boisson, des mêmes vêtements que moi, travailler pareillement durant le jour, veiller pendant la nuit, comme moi, afin de partager un jour avec moi, comme il l'aura fait pour les travaux, les fruits de la victoire »."

N° 94, **troisième point** : "Je considererai ce que devaient répondre de fidèles sujets à un roi si généreux et si bon, par conséquent combien celui qui n'accepterait pas les offres d'un tel roi mériterait d'être méprisé du monde entier et tenu pour un très mauvais serviteur."

[4] W. Kawerau, Culturbilder aus dem Zeitalter der Aufklärung, Bd. II : Aus Halles Literaturleben, Halle, 1888, p. 13

Les grands écrivains du théâtre de la Réforme restent ceux du XVI° siècle, tel Thomas Neogeorgius (1511-1563) qui développe une grande fantaisie dans son combat acharné contre la papauté, dans des pièces comme "Iscariotes" (1552) ou "Satyrarum" (1555)[1]. Ce phénomène se perpétue cependant au XVIII° siècle, Hirtzwig désigne dans sa pièce "Lutherus" évêques et moines comme l'incarnation du diable.

Les jésuites essaient au XVIII° siècle de promouvoir un nouvel esprit dans la composition des pièces. Dans une œuvre intitulée "Theophilus" apparaît par exemple à Constance un élément tout à fait nouveau qui n'aurait pas été présenté sur scène en d'autres circonstances, la lutte entre l'humilité évangélique et les honneurs ecclésiastiques[2]... "Théophilus" est une légende dont on retrouve les traces au VI° siècle en Cilicie (Turquie). Au XIII° siècle, elle est reprise par Rutebœuf à Paris. Le contenu est en quelques mots le suivant : Théophile est élu évêque de Cilicie, mais renonce à cette charge par humilité. Celui qui est élu à sa place est alors amené par des personnages malveillants à retirer à Théophile sa place d'archidiacre. Irrité, Théophile se met en relation grâce à la magie avec le diable, qui l'aide à être réhabilité et même à devenir évêque. Théophile vit désormais dans le luxe et les honneurs. Mais le remords a finalement raison de lui, il fait pénitence avec foi et espérance, et avec l'aide de la Vierge, reprend possession du pacte qu'il avait signé de son propre sang avec le diable. Le voilà sauvé pour toujours.

La magie et l'idée d'un pacte avec le diable ont ici un rôle primordial, soutenu par le renouveau dans la société d'alors, de l'intérêt pour l'astrologie, fortement combattu par les pères. Le système de Copernic est maintenant connu de tous, et l'homme s'imagine souvent soumis sans aucun pouvoir de résistance aux planètes et à l'univers (peut-être y a-t-il encore des réminiscences de cette attitude d'esprit du XVIII° siècle dans la langue allemande contemporaine dans l'emploi de mots comme "martialisch", "mondsüchtig" ou "jovial").

On distingue encore dans cette pièce un autre trait caractéristique des jésuites, il s'agit de l'espérance qui doit accompagner la foi. Chacun des actes libres de l'homme possède une valeur propre, c'est ce

---

1 K. Hartfelder, Philipp Melanchthon als "Praeceptor Germaniae" (Monumenta Germaniae paedagogica, Bd. 7), Berlin, 1889, p. 64.

2 C. Grober, Geschichte des Jesuitenkollegs in Konstanz, Konstanz, 1904, p. 105.

qu'explique Ignace, c'est ce qu'affirme haut et clair la Compagnie dans sa mission pastorale, en s'opposant à la conception protestante de la rédemption. On perçoit par là à quel point le théâtre peut être prédication.

Parvenus à ce point, il est interessant de faire une comparaison avec l'autre grand ordre religieux qui se charge d'éducation en Allemagne du Sud, les bénédictins. Cela parce qu'ils développent également le théâtre dans leurs monastères, mais d'une manière un peu différente et surtout dans un autre esprit. La particularité du théâtre bénédictin tient à l'ordre lui-même. Les monastères, "installés" un peu à la manière des propriétaires terriens, veulent promouvoir la culture et les arts - le baroque ! - mais leur but premier n'est pas en cela la pastorale[1]. Même s'ils ont en charge les paroisses des villages environnants.

La spiritualité bénédictine est davantage contemplative, comme peut l'être cette nostalgie de la patrie perdue, que l'on retrouvera par grâce. Il n'est pas question de victoires à remporter sur le mal ou l'hérésie comme dans les collèges, qui se veulent dans les villes des centres missionnaires[2]. En ce qui concerne les pieces qu'ils composent, les moines sont très prolixes. Peut-être disposent-ils après la classe de plus de temps que les jésuites, qui s'adonnent encore à d'autres occupations. On conserve à l'abbaye de Kremsmünster[3] plus de 200 manuscrits du XVIII° siècle[4]. Si les titres ressemblent à ceux du théâtre jésuite, et si l'on relève des analogies dans ce style tout de même particulier de l'époque baroque, on remarque des différences sensibles dans la manière de concevoir les choses et de traiter les sujets.

A l'image des immenses constructions entreprises au XVIII° siecle dans maintes abbayes, le théâtre des écoles monastiques est plus posé et plus serein que celui des jésuites. Les bénédictins, suivant en cela les mots clés de leur règle "ora et labora", "prie et travaille", ne recherchent ni la polémique ni la propagande. Ils constituent dans leur bibliothèques de

---

[1] C'est en général la haute noblesse qui fréquente les écoles monastiques. Au moins dans le premier tiers du siecle, la formation y est certainement moins solide et moins considérée par les intellectuels.

[2] W. Flemming, Das Ordensdrama, Leipzig, 1930, p. 29.

[3] Le théâtre est une tradition plus qu'ancienne à Kremsmünster : on garde trace d'une pièce de Térence montée au monastère en 1013 - la fondation de l'abbaye remonte à l'an 777 - (cf. A. Mandorfer, 1200 Jahre Kremsmünster. Die Stiftsschule, S. 147-193, Kremsmünster, 1977, p. 170).

[4] W. Flemming, op. cit., p. 25

vastes temples du savoir. Plus qu'une organisation de combat, c'est un ordre voué à la culture. Chaque monastère est indépendant, on ne trouve pas comme dans la Compagnie cette uniformité des collèges, nécessaire dans les débuts au succès de la contre-réforme. Il arrive que les pièces aient ainsi plus de caractère.

Les jésuites montent des pièces qui incitent à la conversion intérieure et radicale, non des pièces qui magnifient le simple bonheur d'être enfant de Dieu, la joie de pouvoir le louer et l'adorer. La mentalité monastique préfère mettre en valeur la grâce, l'amour du Père, l'aspiration au bonheur du ciel. Il est vrai que les moines ont également un autre public, qu'ils ne cherchent pas directement à "convertir". La relation étroite des bénédictins avec les populations des campagnes voisines a pour influence directe l'introduction du dialecte et des habitudes du peuple dans les pièces de théâtre, que ce soit pour la musique ou le vêtement sur scène[1]. A Mallersdorf par exemple, on monte pour la distribution des prix du 30 août 1764 une pièce paysanne très enjouée[2], à Metten, on donne pour le carnaval de 1759 "Die bestrafte Trunkenheit"[3].

Les bénédictins utilisent en revanche de manière très active les effets les plus sophistiqués, ils font pleuvoir, souffler le vent, passer des comètes, venir le tonnerre, s'envoler des oiseaux ou aboyer des chiens dans leurs salles de théâtre, si grandes parfois qu'on peut y faire tenir un marché de village entier[4].

Chez les jésuites, ce sont ordinairement les professeurs de la classe de rhétorique qui composent les pièces jouées au collège, chacun doit œuvrer à être soldat du Christ là où les supérieurs l'envoient. Dans les monastères au contraire, on a l'habitude de confier ce travail à l'un des religieux de la communauté plus talentueux. On l'appelle le "pater comicus". C'est cette tâche qui constitue pour lui sa participation à la louange commune, les bénédictins insistant en effet sur les aptitudes et qualités de chacun.

---

[1] A. Mandorfer, 1200 Jahre Kremsmunster (Die Stiftsschule, S. 147-193), Kremsmünster, 1977, p. 170.

[2] W. Klemm, Benediktinisches Barocktheater im bayerischem Donautal (in : Studien und Mitteilungen zur Geschichte des Benediktinerordens, Bd. 58, 1940, S. 228-258), Munchen, 1940, p. 230.

[3] Ibid., p. 232.

[4] A. Mandorfer, op. cit., p. 172.

Certains sont restés célèbres, le père Aegid Ritzinger à Admont[1], le père Simon Rettenpacher, "comicus" et "regens chori" à Kresmünster, où le théâtre connaît un développement spectaculaire à partir de 1676 sous l'abbé Erenbert[2], promoteur des fameux "ludi carnevalenses", le père Ferdinand Rosner (1709-1778) à Ettal, profès en 1726 à 17 ans, d'abord professeur de poésie (1734-1736) puis de rhétorique et "pater comicus" de l'académie de chevalerie (1736-1741)[3].

Les bénédictins en viennent vers la fin du siècle à l'opéra. Entre 1770 et 1800, on joue chaque année à Kremsmünster un opéra[4] d'auteurs aussi diversifiés que Pergolèse, Glück ou Antonio Salieri (prédécesseur de Mozart à la cour de Salzbourg). Les rôles masculins et féminins sont tous confiés aux élèves. Freising et Ottobeuren sont également de grandes scènes du théâtre bénédictin au XVIII° siècle[5]. Il faut ajouter que nombre d'abbayes se font aménager des salles de spectacle baroques avec tous les accessoires nécessaires. Si les jésuites se servent du théâtre comme d'un moyen, jouer est davantage un but en soi dans les monastères. C'est peut-être ce qui explique la réticence à utiliser dans ce type de théâtre les allégories (on refuse à l'époque de faire à Kremsmunster de la mort un personnage de scène).

---

[1] R. List, Stift Admont 1074-1974. Ried im Innkreis, 1974, p. 272 (Pour la pièce "Alea idest fortuna et infortunium"). C'est en 1651 qu'est faite pour la première fois mention d'une pièce jouée au monastère : "Dialogus inter Benedictinum et duos condiscipulos Romae litterarum humanarum studiosos".

[2] A. Mandorfer, op. cit., p. 151.

[3] S. Schaller, P. Ferdinand Rosner, ein bairischer Dichter (in : Ettaler Mandl, Jahrgang 57/30, Sommer 1978, S. 15-26), Ettal, 1978, p. 15.

[4] A. Mandorfer, op. cit., p. 173.

[5] B. Hubensteiner, Vom Geist des Barock, Munchen, 1967, p. 14.

- Conclusion -

En 1773, suppression forcée de collèges qui donnent un enseignement bien spécifique dans la société en mouvement du XVIIIe siècle.

1. La suppression de l'ordre et ses conséquences.

La vie des colleges se termine brusquement, dans les villes d'Allemagne du Sud comme partout ailleurs, par la suppression canonique de la Compagnie de Jesus. Fait unique dans l'histoire[1], d'autant plus surprenant que la Compagnie vient de rendre d'immenses services a l'Eglise et que son extension dans les pays de mission va de l'Amerique du Sud a la Chine. On sent venir la crise des les annees 1750-1760 dans plusieurs pays d'Europe.

Le 21 juillet 1773, le pape Clement XIV dissoud l'ordre des jesuites par le bref "Dominus ac Redemptor". Dans les villes portugaises, on fait tirer le canon et sonner les cloches pour saluer l'evenement[2]. La lutte "politique" contre la Compagnie a commence de se durcir au Portugal et en Espagne, mais elle date en fait de la fin du XVII° siecle : on la trouve trop centralisee, trop romaine, trop puissante, trop influente[3]... Les multiples petits conflits intra-ecclesiaux dont il a ete question plus haut n'ont rien fait pour arranger les choses.

La couronne d'Espagne avait donne aux jesuites des privileges exorbitants dans la gestion du Paraguay - c'est l'origine de l'expression "etat jesuite" ou "Jesuitenstaat" - qui les avaient rendus economiquement tres puissants. Las Casas avait fonde 30 reductions[4] (avec pres de 150 000 Indiens) pour resoudre la question coloniale. On n'y laissait entrer aucun Espagnol non-jesuite, c'etait le prix de la reussite. De nombreux peres travaillent egalement au Brésil, qui appartient au Portugal. Avec le temps, ils deviennent economiquement plus puissants que les ministres de Lisbonne[5]. En 1750, c'est le marquis de Pombal[6], Sebastiano

---

[1] En fait le pape Clement IX avait déja supprime trois ordres religieux dans les annees 1667-1669, mais pour de toutes autres raisons il s'agissait de congregations de petite taille qu'il fallait regrouper avec d'autres (L. Koch, Jesuitenlexikon, Paderborn, 1934, p. 436)

[2] R. Cornely, Pombal, ein politischer Heuchler (in : Stimmen aus Maria-Laach, Bd. 5, p. 122-146), Freiburg i. B., 1873, p. 122

[3] J. Lortz, Geschichte der Kirche in ideengeschichtlicher Betrachtung (Bd. II, Die Neuzeit), Munster, 1964, p. 265

[4] G. Schnürer, Katholische Kirche und Kultur in der Barockzeit, Paderborn, 1937, p. 244

[5] M. Barthel, Die Jesuiten, gestern, heute, morgen, Dusseldorf, 1982, p. 253

[6] F. Lipowsky, Geschichte der Jesuiten, Munchen, 1819, tome II, p. 187

Carvalho, qui devient ministre plenipotentiaire (jusqu'en 1778). Pour recuperer l'argent des colonies, il demande en 1757 une 'reforme' de la Compagnie a Rome et lance le bruit que les jesuites veulent l'independance du Bresil[1]...

En 1759, il choisit d'agir comme un dictateur et sans rencontrer ni le provincial, ni le general, enferme les jesuites a qui il porte grief et met les autres dehors. Il y a peu de reactions, la Compagnie n'a pas bonne presse au Portugal, le general Frantisek Retz avait même demande qu'on ne celebre pas publiquement le bicentenaire de 1739[2] dans le pays[3].

Huit ans plus tard, c'est le roi Charles III d'Espagne qui chasse ses 2273 jesuites... precede en cela par Louis XV, le 18 novembre 1764. 46 des 124 colleges français sont repris par des congregations 'concurrentes'[4]. Deux ans plus tôt, alors que 98 des 112 parlementaires exigeaient deja le depart des jesuites le 6 aout 1762, le roi avait pourtant refuse de signer. Mais c'etait la derniere fois que Choiseul echouait face a la Compagnie[5].

Dans les annees 1767-1768, le Portugal, la France et les Deux-Siciles[6] cherchent a mettre Vienne dans leur camp afin d'etre surs de pouvoir agir sur le pape. Ils reclameraient la suppression de l'ordre tout entier[7].

Clement XIII (1758-1769) etait en effet beaucoup plus ferme, independant et vigoureux que ne le sera son successeur Clement XIV (1769-1774). Il avait deja repondu a ceux qui voulaient que l'on reforme la Compagnie : "Sint ut sunt, aut non sint !"[8] Le 7 janvier 1765, il publie la bulle 'Apostolicum' pour defendre la Compagnie. Jamais, dit-on, un pape n'avait soutenu aussi vigoureusement - et sans conditions - un

---

[1] R. Cornely, Pombal, ein politischer Heuchler (in : Stimmen aus Maria-Laach, Bd. 5, p. 122-146) Freiburg i. B., 1873, p. 122.

[2] La fondation de la Compagnie, qui date de 1534, est solennellement confirmee en 1539.

[3] M. Barthel, Die Jesuiten, gestern, heute, morgen, Dusseldorf, 1952, p. 254.

[4] P. Delattre, Les etablissements des jesuites en France depuis quatre siecles, Wetteren, 1949, tome I, p. 1473.

[5] M. Barthel, Die Jesuiten, gestern, heute, morgen, Dusseldorf, 1952, p. 261.

[6] D'ou les peres sont renvoyes en 1767.

[7] K. Fey, Papst Clemens XIV, Aufhebungsbreve des Jesuitenordens, Leipzig, 1903, p. 10.

[8] M. Barthel, Die Jesuiten, gestern, heute, morgen, Dusseldorf, 1952, p. 367.

ordre religieux[1]. En 1769, il refuse une nouvelle fois de dissoudre les jesuites. "C'est contre ma conscience", dit-il. Entre temps, Marie-Therese s'est ralliee aux Bourbon[2]. Les choses se sont precipitees avec le mariage de deux de ses filles, Marie-Antoinette avec Louis XVI et Caroline avec Ferdinand de Naples. C'est Marie-Therese, d'abord amie des jesuites, qui a finalement signe l'arret de mort de la Compagnie[3]. Le conclave de 1769 allait choisir le pape en fonction de cette question, qu'il fallait maintenant trancher.

Le 21 juillet 1773, le cardinal Negroni donne la lecture publique du bref pontifical[4]. On y lit au paragraphe 17 :

> "Des sa fondation, bien des semences de discorde se sont levees dans cette Compagnie, en son propre sein, mais aussi chez les clercs reguliers et seculiers, contre des academies, des ecoles, des universites, et même contre les princes de certains pays qui l'avaient accueillie (...)[5] Tant de plaintes sont arrivees contre cette Compagnie qui derangeait le calme et la paix de notre chretiente (...)."[6]

En Allemagne, l'absolutisme anti-religieux se repand dans certains milieux a partir du milieu du siecle. En 1769, à la cour de Munich, le directeur des affaires ecclesiastiques Peter v. Osterwald prend aussi position contre les jesuites[7] :

> "Ihre Sittenlehre loscht das erste Licht der Vernunft aus und macht alles problematisch. Die Jesuiten bilden einen Staat im Staate und vernichten alle weltliche Juridiktion, sie gehorchen niemand, weder geistlicher noch weltlicher Obrigkeit, selbst dem

---

[1] Ibid. p. 261

[2] A. Falkner, Geschichte der theol. Fak. der Universitat Innsbruck, Innsbruck 1969, p. 206.

[3] B. Duhr, Geschichte der Jesuiten in den Landern deutscher Zunge, Munchen 1928, p. 216.

[4] K. Fey, Papst Clemens' XIV. Aufhebungsbreve des Jesuitenordens, Leipzig 1903, p. 37.

[5] Ibid., p. 11.

[6] Ibid., p. 23.

[7] B. Duhr, Geschichte der Jesuiten in den Landern deutscher Zunge, Munchen 1928, tome IV, p. 224.

> Papste nicht. Es steht in den Handen des Generals zu Rom, ob und wie lange ein Furst Ruhe, Frieden und Sicherheit in seinem eigenen Lande haben soll.

Malgre tout, lorsque l'on apprend dans les villes de Baviere la nouvelle de la supression de la Compagnie, les reactions sont tout autres. Le magistrat de la plupart des villes prend le parti de soutenir les jesuites et les colleges, Landshut[1], Mindelheim[2], Ingolstadt[3], Straubing[4], Landsberg[5], Kaufbeuren[6], Augsbourg, Ratisbonn, Rottweil et Amberg, où les gens de la rue louent l'action des pères aupres des pauvres et veulent "conserver les offices de l'église des jésuites"[7] !

Plusieurs eveques prennent egalement leur defense comme à Eichstatt ou Bâle... Celui de Ratisbonne ecrit dans une lettre a Rome datee du 11 septembre 1773[8] : "(...) daß wenigstens in Unserm Deutschland dieser Orden, dem man seiner Verdienste wegen allda nicht genug schatzen kann, unangefochten gelassen werden dorfte".

A Vienne curieusement, en septembre 1773, le cardinal-archevêque demande avec l'appui de Marie-Thérèse à de nombreux jesuites de conserver leur poste, tout en devenant prêtres diocesains[9]. A Passau, le prince v. Waldburg-Hohenlohe decide de protester aupres du pape, et lui explique dans une lettre datee du 4 août 1773 qu'il s'est informe chez des Français, et que presque tous les évêques du pays regrettent la disparition de la Compagnie. L'evêque quant a lui, le cardinal Firmian, bien qu'il ait de la sympathie pour les peres, publie le bref des le 13 septembre et récupère tous leurs biens[10].

---

[1] B. Duhr, Geschichte der Jesuiten in den Landern deutscher Zunge, Munchen 1928, tome IV, p. 239.

[2] F. Zoepfl, Geschichte des ehemaligen Mindelheimer Jesuitenkollegs, Dillingen, 1921, p. 49.

[3] A. Kluckhohn, Die Jesuiten in Bayern mit besonderer Rucksicht auf ihre Lehrtatigkeit (in Historische Zeitschrift, Bd. 31, p. 343-415), Munchen, 1874, p. 343.

[4] Ou les habitants sont nombreux à manifester leur deception.

[5] Ibid., p. 343.

[6] B. Duhr, Geschichte der Jesuiten in den Landern deutscher Zunge, Munchen 1928, tome IV, p. 259.

[7] Ibid., p. 276.

[8] J. Diendorfer, Die Aufhebung des Jesuitenordens im Bisthum Passau, Passau 1891, p. 6.

[9] L'un d'entre eux, Sigismund v. Hohenwart, est même nomme archeveque de Vienne en 1803.

[10] Ibid., p. 38 et 40.

Il faut savoir que pour qu'un decret, une bulle, un bref pontifical soit applicable, il faut que les eveques le publient officiellement, chacun dans son diocese. Or cette publication necessite le "placet", l'autorisation en quelque sorte, du pouvoir civil. A Augsbourg, l'eveque Clemens-Wenzeslaus adresse a l'annonce du bref romain une lettre au conseil, datée du 4 septembre, dans laquelle il demande a la ville ses propositions en vue de l'application de la décision pontificale. Il se pose la question, ecrit-il, de savoir "comment cette decision peut-être appliquee sans creer de scandale dans la region et en particulier dans les villes imperiales a systeme de parite[1]". Le conseil exprime alors son souhait de conserver les jésuites sur le territoire. On renvoie même sèchement Clemens-Wenzeslaus venu ainsi, comme apres un deces dans la famille, prendre ses dispositions à l'hotel de ville. Celui-ci fait alors observer que "la religion catholique a existé plus de 1300 ans sans les jesuites[2]" et, ne parvenant pas a ses fins, porte l'affaire à Vienne le 5 février 1774[3].

La ville d'Augsbourg souhaite evidemment conserver le college St. Salvator, qui a tellement servi la cite, mais les conditions et l'atmosphere sont naturellement faussees d'avance. Pendant que l'on essaie de poursuivre la classe comme auparavant, Clemens-Wenzeslaus[4] exprime vivement son mecontentement le 10 fevrier puis le 23 mars 1774. Ce n'est que le 20 mai 1776, presque trois ans apres la suppression officielle de l'ordre dans toute l'Eglise, que le chancelier de l'eveche peut promulguer le bref, après que le conseil municipal ait finalement donne son accord. Le college et tous les biens qu'il possede sont destinés a venir s'ajouter au patrimoine du diocese. Qu'est-ce qui change dans l'immediat ? Beaucoup et peu a la fois. Les jesuites deviennent prêtres seculiers, certains changent

---

[1] "( ) wie diese papstliche Verfügung auf eine gelinde und besonders in paritatischen Reichsstadten unanstoßige Art in Vollzug zu bringen seye" (Stadtarchiv Augsburg Reichstadt KWA-C 22-5)

[2] ( ) die catholische Religion mehr dann 1300 Jahren ohne die Jesuiten habe bestehen konnen (M. Baer, Die Jesuiten in Augsburg, Munchen, 1982, p. 77).

[3] Cf Stadtarchiv Augsburg, Reichstadt, Jesuiten 43-1, Bl. 159-182, Anzeige an den Hofratsprasidenten von 1774 Februar 17.

[4] Clemens-Wenzeslaus (1739-1812) etait le fils du prince Friedrich-August II de Saxe roi de Pologne. Il est eveque a 27 ans, deux ans apres son ordination sacerdotale, et sous l'influence de Marie-Therese il est nomme en 1768 archeveque et prince-electeur de Treves et prince-eveque d'Augsbourg. On garde de lui le souvenir d'un homme genereux mais de peu de force de caractere. D'abord tente par les idees de l'"Aufklarung", il tente de faire revenir Joseph II (1765-1790) sur certains de ses edits et redevient conservateur au moment de la Revolution française (LThK VI, 37)

d'activite, s'en vont a Munich, certains entrent dans d'autres ordres, chez les cisterciens ou les premontres par exemple, certains enfin restent a Augsbourg pour y continuer leur travail sous la houlette de l'eveque, qui nomme le dernier recteur jesuite Joseph Mangold, directeur du nouveau college episcopal. Mais l'esprit du college a pratiquement disparu.

En 1806, lorsque les troupes bavaroises occupent Augsbourg, le college ferme ses portes definitivement[1]. Le "Lyzeum" est transfere et rattache a l'universite de Dillingen, le "Gymnasium" reuni a celui de St. Anna. Quoique devenue mixte, l'ecole ne compte plus en 1807 que 161 eleves, 93 catholiques et 68 protestants. C'est peu en rapport a la moyenne de 600 eleves a laquelle tournait St. Salvator, cela montre comment la suppression du college entraine une chute tres reelle dans le domaine educatif en general a Augsbourg[2]. Les anciens peres jesuites qui resident encore la doivent quitter la ville et sont interdits d'activites pastorales, quel que soit le lieu ou ils veulent s'installer. En 1808, les batiments du college sont transformes en caserne et l'eglise devient une salle d'equitation[3].

A Constance, les affaires sont reglees beaucoup plus vite : des la parution du bref pontifical[4], la ville[5] et le clerge de Constance font valoir leurs droits aux jesuites et les mettent dehors. A Innsbruck, le bref est promugue assez tot egalement, l'eveque auxiliaire Romed v. Sarntheim fait lecture du decret le 1° octobre 1773 dans le hall du college. Il faut dire que l'ambiance a Innsbruck s'etait tendue depuis plusieurs annees deja avec la montee du josephisme[6].

Dans plusieurs villes, les anciens jesuites continuent de faire la classe. A Ellwangen, ou le bref est publie en 1774, on n'hesite pas a fonder un "Collegium Ignatianum" ou enseignent d'anciens peres devenus

---

[1] M. Baer, Die Jesuiten in Augsburg, Munchen, 1982, p. 79.

[2] Ibid., p. 80.

[3] Ibid., p. 82 (une partie du college et l'eglise sont detruites en 1944, seule subsiste aujourd'hui la partie du batiment ou se trouvait la grande salle de congregation, le "Kleiner goldener Saal", temoin de la grande epoque du college).

[4] G. Schuhly, Das ehemalige Jesuitenkolleg in Konstanz (in : Kollegbrief Weihnachten 1954, S. 56-66), St. Blasien, 1954, p. 65.

[5] En 1786, le theatre du college situe en contrebas de la cathedrale, a cote de l'ancienne eglise des jesuites - aujourd'hui "vieille-catholique" - est transforme en theatre municipal. Il l'est reste jusque dans les annees 1960.

[6] A. Falkner, Geschichte der theol. Fak. der Universitat Innsbruck 1740-1773, Innsbruck, 1969, p. 208.

pretres diocesains, rejoints bientot par des capucins[1]. Il faut dire que depuis longtemps, les jesuites d'Ellwangen avaient su se faire apprecier. Le 18 aout 1759, le prieur du monastère Anton-Igntius Fugger ecrit d'ailleurs sa satisfaction au pape Clément XIII[2] : "Depuis qu'ils furent appeles a ce prieure au moment de la malheureuse guerre de Trente ans, les peres de la Compagnie de Jesus ont travaille avec le meilleur succes qui soit a la restauration de la religion catholique. Finalement, il ont mis en place un college bien repute et œuvre avec grande utilite, de sorte qu'ils ont fait advenir des bienfaits spirituels fort riches dans toute cette contree .

A Feldkirch, l'école est entierement reprise par les franciscains de Viktorsberg, pendant que les peres reprennent des paroisses de campagne[3]. A Straubing, ou la population manifeste ouvertement son opposition aux dispositions nouvelles, six anciens jesuites restent enseigner sur place, rejoints par deux prêtres diocesains et un moine de Niederaltaich[4]. Le collège de Constance continue pour sa part avec des religieux d'ordres tres differents, dominicains, franciscains, augustins et anciens jesuites[5] jusqu'en 1784, ou l'ecole est transformee en un "Josefinum" pour 9 ans[6], puisque ce sont finalement les benedictins de St. Blasien qui reprennent le collège en 1793[7]. Trois peres restent sur place a Straubing, Johann Gold pour la philosophie, Andreas Sutor pour la poesie et Franz Viertel pour la syntaxe[8].

---

[1] Festschrift 325 Jahre Gymnasium Ellwangen, Ellwangen, p 67

[2] "Seit ihrer Berufung in die hiesige Propstei zur Zeit des ungluckseligen dreißigjahrigen Krieges haben die Patres der Gesellschaft Jesu mit dem besten Erfolg an der Wiederherstellung der katholischen Religion gearbeitet Schließlich haben sie ein ansehnliches Kolleg errichtet und mit großem Nutzen gewirkt, so daß reiche Seelenfrucht in diesen ganzen weiten Nachbarschaft eingeheimst" (B. Duhr, Geschichte der Jesuiten in den Landern deutscher Zunge, Munchen, 1928, tome IV, p 256)

[3] J Knuz, 100 Jahre Stella Matutina, Bregenz, 1956, p 9

[4] B Weissenberger, Geschichte des humanistischen Gymnasiums Straubing unter Berucksichtigung der Entwicklung des gesammten Gymnasialswesens in Bayern (Programm des Gymnasiums Straubing fur das Schuljahr 1897-1898), Straubing, 1898, p 38

[5] G Schuhly, Das ehemalige Jesuitenkolleg in Konstanz (in Kollegbrief Weihnachten 1954, S 56-66), St. Blasien, 1954, p 66

[6] T Humpert, Heinrich-Suso-Gymnasium Konstanz, Jubilaumschrift zur Feier des 350jahrigen Bestehens, Konstanz, 1954, p 5

[7] Avant que les jesuites ne reprennent eux-mêmes la classe a St. Blasien en 1933

[8] H Faltenmayer, Geschichte des Studienwesens in Burghausen mit Ruckblick auf die Gesammtentwicklung des Mittelschulwesens in Bayern, Burghausen, 1892, p 45

A Munich, certains peres restent sur place aussi, bientot rejoints par des pretres du diocese, des augustins et vers 1781, des benedictins. En 1799, on reintegre la "Pagerie" des jeunes nobles a l'internat commun a tous les eleves. C'est en 1802 que le college quitte definitivement les batiments prestigieux qui jouxtent dans la "Neuhauserstraße" l'église St. Michael pour s'installer dans l'ancien couvent des carmes[1].

Il peut etre interessant de voir quel type d'hommes on place a la tete des colleges apres la suppression de la Compagnie[2] a partir de la liste des recteurs de Munich, de 1773 jusqu'au moment du demenagement de l'ecole en 1802. Presque une fois sur deux, c'est un ancien eleve :

1773-1777 :	Anton v. Bucher, ancien de la **promotion 1763**, pretre diocesain, precedemment cure d'Engelbrechtsmunster, membre de l'academie bavaroise des sciences.
1777-1781 :	Joseph Danzer, chanoine titulaire de la cathedrale.
1781-1784 :	Frigdian Greinwald, ancien de la **promotion 1748**, chanoine augustin a Polling.
1784-1786 :	Eusebius Obermiller, ancien de la **promotion 1774**, chanoine augustin a Polling.
1786-1790 :	Franz Krun, chanoine augustin a Dießen.
1790-1791 :	Fr. Xaver Weinzierl, chanoine augustin a Polling.
1791-1794 :	Albert Kirchmayr, chanoine augustin a Weyarn.
1794-1796 :	Placidus Scharl, moine benedictin a Andechs.
1796-1799 :	Benno Ortmann, moine benedictin a Prufening.
1799-1808 :	Michael Lechner, ancien de la **promotion 1772**, pretre diocesain.

A Ingolstadt, les peres doivent quitter la ville malgre la demande du maire et du conseil le 16 septembre 1773, de les laisser sur place. Le 2 fevrier 1759, le prince-eveque d'Eichstatt Anton v. Strasoldo ecrivait au pape[3] : "Il n'est pas de ville dans mon diocese ou le zele

---

[1] Ibid., p. 5

[2] Ibid., p. 42

[3] B. Duhr, Geschichte der Jesuiten in den Landern deutscher Zunge, Munchen 1928, tome IV, p. 235

apostolique de ces peres porte de plus grands fruits. Les nouveaux professeurs sont premontres, benedictins et meme cisterciens[1].

D'autres colleges prennent une direction toute nouvelle, ainsi celui de Steyr en Autriche. Le magistrat demande à la cour en 1773 de pouvoir conserver l'ecole telle qu'elle est. La reponse est negative[2], et l'on met en place en 1775 un type d'enseignement totalement nouveau, inspire des idees d'Amand Berghofer, le "Rousseau autrichien"[3].

En Baviere, on avait pensé réinvestir les 7 millions du fonds jesuite dans l'œuvre d'education du pays. Par manque d'entrain, d'idees, de courage, cela reste au stade de projet, sauf un moment lorsque Heinrich Braun - ancien benedictin de Tegernsee - est nomme a la direction des affaires scolaires : des efforts sont faits pour l'école primaire et l'enseignement de l'allemand. L'eveque Adam-Friedrich v. Seinsheim de Wurtzbourg[4] (1755-1779), tres bienveillant lors de la fermeture du college bien qu'il soit un homme de l'"Aufklarung"[5], veut rénover quant à lui les études de philosophie selon les idées de Johann Feder de Gottingen, et les etudes de theologie selon celles de Michael Schmitt, qui remplace la scolastique par l'exegese biblique[6].

Il faut encore signaler que deux souverains refusent de promulguer dans leurs etats le bref pontifical, Frederic II et Catherine II de Russie.

Le 3 aout 1773, un ordre du cabinet de Frederic II interdit la publication du bref[7]. En fait, le roi n'est pas du côte des jesuites[8], mais il est conscient de leur utilite pour le pays. En 1741, il assiste avec la cour a une piece donnee a Schweidnitz[9]. En 1758, le père Lorenzo Ricci accede au

---

[1] W. Bohme, Die Professoren der philosophischen Fakultat an der Universitat Ingolstadt im Zeitraum von 1721 bis 1799, Nurnberg, 1975, p. 137

[2] M. Brandl, 500 Jahre Dominikaner und Jesuiten in Steyr 1478-1978, Steyr, 1978, p. 15

[3] Ibid., p. 16

[4] P. Baumgart, 400 Jahre Universitat Wurzburg, Neustadt an der Aisch, 1982, p. 89

[5] D'anciens jesuites font souvent imprimer par la suite brochures et pamphlets contre les eveques eclaires

[6] Ibid., p. 90

[7] B. Duhr, Geschichte der Jesuiten in den Landern deutscher Zunge, Munchen, 1928, tome IV, p. 460

[8] Dans une lettre a Voltaire en 1767, il ne cache pas sa joie de voir la Compagnie chassee d'Espagne

[9] H. Hoffmann, Friedrich II. von Preussen und die Aufhebung der Gesellschaft Jesu, Rome, 1969, p. 3

generalat et ecrit a Frederic II pour lui recommander les jesuites de Prusse. Celui-ci repond - plus d un an apres - dans un style assez froid, qu'il le fera tant qu ils le meriteront [1]. Les peres lui sont toujours restes fideles. Des 1770, il prend position pour eux. Le 29 août 1773, il déclare a l'universite : "Der Papst hat keine Gewalt uber mich." Le 30, il rassure le recteur des jesuites : "Ich will die Jesuiten in meinen Landern erhalten, wie sie vorher gewesen sind." [2] Mais les evêques refusent bientot d ordonner les scolastiques... Le 2 janvier, le roi explique au legat Swieten[3] : "Chez vous et dans les autres pays catholiques, vous avez des facilites pour suppleer aux jesuites que je n ai pas. Vous avez les piaristes, les oratoriens... Je n ai que des benedictins ignorants ou de sales capucins. Et je suis oblige de garder les jesuites."[4] Frederic II ecrit plusieurs fois au secretaire Ciofani a Rome[5]:

> "(...) Les Jesuites de Rome M ayent adresse une lettre, en date du premier de ce mois, pour Me demander un asyle dans Mes etats. Je n ai pas hesite de le leur accorder, a condition, qu ils s y tiennent tranquiles et eloignes de toute intrigue et cabale contre le Gouvernement. (...) Sur ce, Je prie Dieu qu'il vous ait en sa sainte et digne garde."
>
> Potsdam, ce 28 de Septembre 1773, Federic.
>
> (...) En attendant, Je vous reitere Mes ordres immediats pour obtenir du Pape l'agrement des Jesuites dans ma Souverainete de Silesie et la Prusse. Ils sont necessaires pour l'éducation de la jeunesse, et ce motif Me paroit plus que suffisant aupres de Sa Saintete, pour l engager a leur accorder une dispense de la Bulle, qu elle a lancee contre leur ordre. Sur ce, je prie Dieu, qu Il vous ait en sa sainte et digne garde."

---

[1] W Kratz, Ungedruckte Briefe Friedrichs des Grossen (AHSJ . I, Fasc 2, p 281-291), Rome, 1932, p 281

[2] H Hoffmann op cit , p 17

[3] Ibid., p. 55

[4] C'est a d'Alembert que Frederic II ecrit "Comme J'ai déja tellement d'animaux differents dans Mon Royaume J eprouve du plaisir a posseder aussi quelques renards de cette sorte Pourquoi ne devrait-on pas tolérer aussi les jésuites ?"

[5] W Kratz Ungedruckte Briefe Friedrichs des Grossen (AHSJ I Fasc 2 p 281-291) Rome 1932 pp 289s

Potsdam ce 10 de Septembre 1774. Federic.

Le 15 fevrier 1775[1] cependant, Pie VI est elu pape et Frederic II finit par placer la Compagnie sous la juridiction des eveques[2], tout en lui donnant pour tache de constituer l'enseignement d'Etat qu'il veut mettre en place. Il loge les peres dans des "Instituts scolaires royaux". Aux yeux des eveques, la Compagnie est devenue "ein staatlicher Ersatzorden"...[3]

L'autre souverain qui conserve la Compagnie est Catherine II de Russie. Quoique correspondante de Voltaire, amie de Diderot et acquise aux encyclopedistes, elle ne publie pas le bref[4]. Six colleges continuent d'exister, Polock, Dunaburg, Witebsk, Orsza, Mscislaviense et Mohiloviense, jusqu'en 1814 ou Pie VII retablit dans l'Eglise l'ordre des jesuites.

---

[1] L. Koch, Jesuitenlexikon, Paderborn, 1934, p. 620.

[2] H. Hoffmann, Friedrich II. von Preussen und die Aufhebung der Gesellschaft Jesu, Rom, 1969, p. 134.

[3] Ibid., p. 153.

[4] I. Gagarin, Les jesuites de Russie, Paris, 1872, p. 5.

2. Une école insensible aux mouvements de l'époque.

A l'analyse de l'organisation, des méthodes et de l'esprit des collèges du XVIIIe siècle dans cette province de Germanie supérieure, il ressort que ce sont des écoles quasiment insensibles à tous ces mouvements de l'époque en Allemagne et en Europe. Le règlement des études est le "Ratio atque institutio studiorum SJ" de 1599, rédigé à Rome pour tous les collèges établis de par le monde. Et s'il ne prévoit pas dans les détails le déroulement de la vie de ces établissements, il impose des principes qui leur donne un esprit. Le cycle des études s'inspire quant à lui de l'apprentissage médiéval des sept arts libéraux, trivium et quadrivium, c'est strictement ce qui fait la base de l'enseignement donné en plein XVIIIe siècle. Le "Ratio" prévoit de reprendre à son propre compte les apports de l'humanisme et de la Renaissance en les christianisant, en cherchant à en sanctifier l'essence profonde.

Dans son intuition et sa conception, le texte du "Ratio" a été au XVIe siècle quelque chose d'extrêmement moderne et surprenant de nouveauté pour les professeurs de l'époque. Il voulait se démarquer de l'enseignement traditionnel en place. Au XVIIIe siècle, malgré son génie, le texte a vieilli. Les jésuites, trop centralisés, obéissants, répétitifs peut-être, observant strictement la tradition, ne s'adaptent pas. Ni au nouvel esprit de les lumières, ni aux nouvelles méthodes éducatives qui voient le jour. Tout se passe comme si les pères avaient manqué le coche d'une assimilation des lumières, qu'ils auraient peut-être pu maîtriser et intégrer positivement.

Elle se voulait une philosophie productive si l'on peut dire, libérant la raison des habitudes et des préjugés pour laisser la place à l'esprit analytique. Pour Leibniz, la substance est force, changement, dynamisme[1]. Le savoir acquiert une fonction sociale, enseigner est important désormais. Fontenelle disait déjà de "se hâter de rendre la philosophie populaire pour faire avancer les peuples". L'idée que l'humanité est en progrès se répand, l'"Aufklärung" se considère d'ailleurs non pas comme une force destructrice de ce qui existait, mais comme une action de rénovation, de reconstitution de l'humanité[2].

---

[1] E. Cassirer, Die Philosophie der Aufklärung, Tübingen 1932, pp. 306s.
[2] Ibid., p. 314.

Lessing explique dans l'Education du genre humain que la conception nouvelle du savoir n'exclut pas la dimension religieuse[1]. On veut rendre a la raison sa place originelle, lui redonner la primaute sur la tradition et l'autorite preetablie. Le savoir des lors, ne peut plus se contenter d'une image globale de l'homme ou du monde comme au Moyen-Age[2]. La volonte acquiert une nouvelle dimension, et pour redecouvrir les choses, on veut les analyser sans qu'il y ait de hierarchie des concepts. Comme s'il etait le premier positiviste, d'Alembert note que "la metaphysique doit devenir science des faits ou science des chimeres"[3].

Chez les jesuites, le cours de mathematique n'existe pas dans l'enseignement secondaire des colleges. Il n'apparait qu'au "Lyzeum" dans le cadre du cours de philosophie. Les peres jesuites ont constamment de la reticence a enseigner les nouvelles matieres, on fait un peu d'histoire et de geographie, pas de sciences naturelles, pas non plus de langues vivantes. La Compagnie n'incline pas aux tendances nouvelles du naturalisme ou du philanthropisme des penseurs, philosophes ou theologiens qui s'interessent a l'education.

Les jesuites semblent s'enfermer dans une conception du savoir qui vieillit, beaucoup plus que ne le font d'autres ordres religieux. Leur enseignement des lors, prive des ouvertures nouvelles qui s'operent, correspond moins aux besoins du temps et, malgre la pratique de l'eloquence, du theatre et des arts, reste tres theorique.

Voici les temoignages de deux anciens eleves - le second est un peu agressif - qui expliquent pourquoi ils auraient prefere un autre type d'enseignement :

> . Le poete Michel Denis regrette de n'avoir pas etudie serieusement - dans les annees 1739-1745 - sa langue maternelle[4] : "Niemand lehrte deutsche Grammatik und Rechtschreibung."
>
> . Un autre homme de lettres, Andreas Zaupser, eleve de 1758 a 1763, raconte

---

[1] Ibid p 305
[2] Ibid p 280
[3] Ibid p 270
[4] A Aign Geschichte des Gymnasiums Passau Passau 1962 p 64

> dans son 'Ode auf die Inquisition' en 1773[1] : "Die Jesuiten besitzen die Kunst, die Kopfe der Studierenden mit schweren Schulfratzen zu beschaftigen, und ihnen in einer ganzen Reihe von Reihen ein großes Nichts zu lehren. Der Kopf des Studenten wird ein Gerumpelgemach von unnutzem Wissen, von Worterkramereyen und Vorurtheilen. (...) Ein funfzehnjahriger protestantischer Knabe ist in seiner Religion besser erfahren als ein Theolog bei den Katholiken.

Vieux reproche... joint a d'autres en ce qui concerne des methodes retrogrades. On se plaint du nombre de cours dictes en latin et du manque d'ordre et de clarte dans les exposes. En 1680, l'oratorien Lamy[2] deplorait deja la facon de faire des jesuites, "lente et inefficace" dit-il dans ses Entretiens sur les sciences . Un siecle plus tard, des pretres de Mayence font pratiquement les memes reproches a la Compagnie :

> 'Wir brauchen keine Zanker und gelehrte Kopffechter, die mit ihrem contra sic argumenta alles, was ihnen in die Angst einfallt, in den Tag hineinplaudern, sondern Leute, die auf eine deutliche, ruhrende und uberzeugende Art die Lehren der Religion vortragen konnen. Die Disputiersucht halt nur das Studium auf.'

En 1773, ceux qu'on appelle en Allemagne les 'Realisten' veulent que l'on profite de la suppression de la Compagnie pour introduire en Baviere des sciences naturelles, les 'Realien', a la place de l'enseignement des langues anciennes. Bien qu'il faille savoir decliner pour être admis au college et que les eleves parlent parfaitement latin au bout de quatre ou cinq ans, la qualite du choix et de l'etude des auteurs est en

---

[1] P. Joachimsen, Aus der Vergangeheit des Munchener Wilhelmsgymnasium, Munchen 1909, p. 23.

[2] G. Avanzini, Histoire de la pedagogie du XVII' siecle a nos jours, Toulouse 1981, p. 327.

reelle baisse au XVIIIe siecle[1]. Au lieu de ne rester qu'un moyen, les langues anciennes deviennent le but des etudes au college[2].

En 1735, la chancellerie de la cour de Vienne adresse cinq observations critiques au provincial[3], qui font ressortir la preponderance de la memoire sur la reflexion, l'absence d'enseignement de la langue maternelle, du francais et de l'italien, l'inexperience de professeurs souvent trop jeunes... Les peres se disent prets a introduire un cours d'histoire !

En 1720 deja, le prince evêque de Wurtzbourg Johann-Philipp v. Schonborn les avait contraints de commencer a enseigner l'histoire[4]... Mais ce ne sont pas les professeurs d'histoire du college qui ont propage les lumieres a Wurtzbourg ! Il faut dire qu'a un tout autre niveau, les benédictins, si nombreux en Souabe et en Bavière, lorsqu'ils s'efforcent au XVIIIe siecle de transformer l'esprit de leur enseignement, reservent a l'histoire une place d'honneur. Mais le pas etait peut-être plus facile a franchir, compte tenu des orientations spirituelles et intellectuelles des ordres monastiques.

Quatorze ans plus tard, Marie-Therese contraint les jesuites a faire evoluer leur enseignement. Il n'y a ni salle ni instruments, ni pour la physique, ni pour la chimie, ni pour la botanique a l'universite de Vienne. Elle rend obligatoire plusieurs cours de sciences, dont l'histoire naturelle, et fait introduire un enseignement de politique et d'economie d'etat en 1752[5]. Joseph II est plus radical : l'allemand devient avec l'absolutisme - toujours teinte de nationalisme - la langue obligatoire. Alors

---

[1] S. Hafner 400 Jahre Wilhelmsgymnasium Munchen 1959, p. 160

[2] "Wahrend wir die Sprachstudien nur als Mittel fur die Zwecke der Gymnasien betrachteten waren ihnen diese Mittel der Zweck selbst" (F. Thiersch, Uber gelehrte Schulen Stuttgart 1830 tome II p. 146)

[3] F. Lackner Die Jesuitenprofessoren an der philosophischen Fakultat der Wiener Universitat 1712-1773 Wien 1976, p. 24

1. Das Lehrsystem uberladt durch ubermaßiges Memorieren das Gedachtnis und behindert das Nachdenken.
2. Der Unterricht in deutscher Sprache und Literatur fehle ganz, wahrend die Latinitat gleifalls mangelhaft sei.
3. Die Vortrage zeigten zu wenig Klarheit und Geduld, teils wurden Jesuiten von kaum 20 Jahren aufgestellt und diese ohne Unterlaß, oft mitten im Jahre gewechselt.
4. In der Philosophie ergehe man sich in leeren Subtilitaten, es gebe kein Fortschreiten mit dem Geist der Zeit. Es sollten weiters ein eigener Professor fur Weltgeschichte und Lehrer der franzosischen und italienischen Sprache angestellt werden.
5. Man musse von der bisherigen unbedingten Verzichtleistung auf alle Kontrolle von seiten des Staates abgehen.

[4] P. Baumgart 400 Jahre Universitat Wurzburg, Neustadt an der Aisch 1982 p. 83

[5] F. Paulsen Geschichte des gelehrten Unterrichts Berlin 1921 tome II p. 109

que l'influence des lumieres s'exerce sur tout le catholicisme allemand, la Compagnie ne parvient pas a integrer ce nouvel ideal educatif ou l'on trouve le français, la geographie, les sciences du droit, et la politique, le droit civil, le droit des peuples[1]...

L'elan de la contre-reforme s'etouffe dans le conformisme et l'Allemagne catholique semble stagner pendant que les nouveautes du temps s'elaborent dans les etats protestants et gagnent de l'influence. Peut-etre cette frenesie de construction baroque du XVIIIe siecle a-t-elle masque un moment un appauvrissement intellectuel et parfois religieux. Ce qui explique d'autant plus facilement le soutien de certains eveques a des processus de secularisation de l'enseignement.

Le premier essai pour se mettre au diapason de l'Allemagne protestante est tente en Baviere par Maximilian Joseph III. Paulsen va jusqu'a ecrire en 1919[2] : "Bayern hatte unter der Jesuitenregierung in so vollstandiger Agbesperrheit von der Gesammtentwicklung gelebt (...)".

Les historiens ont note qu'un peu partout, a partir des annees 1755-1765, les effectifs des colleges sont en baisse d'un bon tiers[3]. Le fait que d'autres ecoles ouvrent avec des programmes plus adaptes n'est pas etranger a la chose. Le debat est souvent passionne dans les conseils municipaux qui doivent choisir entre l'education jesuite ou oratorienne, plus moderne, moins marquee par le poids donne aux langues anciennes ou a la rhetorique. Les oratoriens sont d'ailleurs handicapes par leur faible recrutement[4] et ne peuvent repondre a toutes les offres.

A Innsbruck, on passe de 500 eleves en 1700 a 350 en 1773, a Linz, de 544 en 1708 a 370 en 1771[5]. Le phenomene est du en partie a l'ouverture a l'abbaye de Kremsmunster[6] d'une academie de

---

[1] G. Schuhly, Die Jesuiten als Seelsorger und Professoren in Freiburg i. B. 1620-1773 (in : Kollegbrief Sommer 1955, S. 35-43 und Weihnachten 1955, S. 20-25). St. Blasien 1954, p. 22

[2] F. Paulsen, Geschichte des gelehrten Unterrichts, Berlin 1921, tome II, p. 116

[3] Les chiffres sont donnes pour les colleges d'Allemagne et d'Autriche par B. Duhr

[4] G. Avanzini, Histoire de la pedagogie du XVIIe siecle a nos jours, Toulouse, 1951

[5] Le recrutement pour la Compagnie elle-même était egalement en baisse. Sur 18 eleves de la promotion de 1768 de ce colleges qui deviennent pretres, un seul entre chez les jésuites (B. Duhr, Geschichte der Jesuiten in den Landern deutscher Zunge, Munchen 1928, tome IV, p. 377)

[6] Cremifanum, en latin

chevalerie. Plusieurs sont ainsi fondees dans les pays allemands. Elles prennent la suite des anciens "collegia illustria" de Selz dans le palatinat, de Kassel ou de Tubingen au XVIe siecle, de Lunebourg ou de Kolberg au XVIIe[1].

Les plus celebres sont fondees au XVIIIe siecle a Hildburghausen, Braunschweig, Liegnitz, Kremsmunster en Autriche, et surtout Ettal. C'est un exemple de la recherche pedagogique qui se fait, les peres d'Ettal ouvrent une "Ritterakademie". C'est le pere abbe Plazidus Seiz (1672-1736) qui inaugure en 1711 cette nouvelle forme d'enseignement desormais prodigue dans l'ecole de son monastere. Ce sont la plupart du temps les enfants de la haute noblesse qui viennent la, de toutes les regions d'Europe du centre, des Pays-Bas, on note meme en 1714 la presence d'un jeune prince armenien, si bien qu'il se forme a Ettal une societe tres choisie. Seul l'abbe recrute les eleves, seul moyen pour pouvoir demeurer indifferent aux nombreuses "erpreßte recommendationes". Pour saisir la situation, il faut se rappeler que nombreux sont les moines justement issus de cette noblesse. A beaucoup, l'ordre de saint Benoit convient mieux pour la vie religieuse que celui d'Ignace, surtout s'ils ont grandi a la campagne.

Plazidus Seiz donne - dans un livret remis aux eleves[2] - son opinion sur l'ideal educatif qu'il propose dans son monastere d'Ettal de la facon suivante[3] : "Un bon etablissement pour la classe et l'education.

---

[1] W. Bruford, Die gesellschaftlichen Grundlagen der Goethezeit, Frankfurt a. M. 1936, p. 71.

[2] Le livret d'information est divisé en dix chapitres :

1. Les programmes proposes (dont l'histoire, le droit ...)
2. Les exercices corporels complémentaires pour les nobles
3. L'education religieuse et les offices
4. Les repas et les excursions
5. Les domestiques
6. Le logement
7. Les vacances
8. Le regent et les professeurs
9. Les depenses
10. Le trousseau

[3] E. v. Reinhardstottner, Padagogisches aus der Akademie zu Ettal, Leipzig, 1896, p. 11 ("Eine gute Unterrichts- und Bildungsanstalt in einiger Entfernung von den Zerstreuungen, Einstreuungen, Nachsichten, verderblichen Beispielen der großeren Welt ist das beste, vielleicht das einzige Mittel, eine an Geist und Korper wohlgenahrte, wohlerhaltene, kraftige, charaktervolle, nach achten Werth und Ruhm strebende Jugend herzustellen und Manner mit festem und grossem Sinne dem Fursten und Vaterlande fur die Zeiten des Wohlstandes und der Noth zu liefern ...)

eloigne quelque peu des distractions, de l'influence, des complaisances et du mauvais exemple du grand monde, voila le meilleur moyen, peut-etre le seul, pour former une jeunesse bien nourrie, bien soignee, forte, pleine de caractère en ce qui concerne l'esprit et le corps, penchant vers de vraies valeurs et l'honneur personnel, seul moyen aussi pour faire don au prince et au pays d'hommes a la pensee solide et intelligente, dans les moments de prosperite comme de peril".

Dans cette académie de chevaliers, l'eleve jouit de maints privileges. Il loge non pas dans un dortoir mais dans une chambre, l'eveque de Freising lui a donne la permission de jeuner moins souvent que ne le prescrivent les lois ecclesiastiques, et il mange avec ses professeurs a une table ovale[1].

Au niveau de l'enseignement, les peres se servent parfois de livres ecrits par des jesuites, en grammaire surtout. Pour l'histoire, ils prennent un livre du pere Edmund Pock paru en 1736 a Ettal, pour le français, un "Dictionnaire du voyageur" édité à Geneve en 1718. Pour apprendre comment il leur sied de se tenir, les eleves possedent tous leur "Franzosisches Buchel der Hoflichkeit", un livre de bonnes manieres en français. En plus de l'heraldique et de la genealogie, de l'architecture civile et militaire, beaucoup de temps est consacré à l'équitation, a la danse, au theatre. Le reglement prevoit une obeissance totale et absolue au pere "rector magnificus". C'est lui qui regle les details en toutes choses, si l'on se tait ou parle dans les couloirs, combien l'on boit a table, les promenades, le commerce avec la population, le pret de livres...

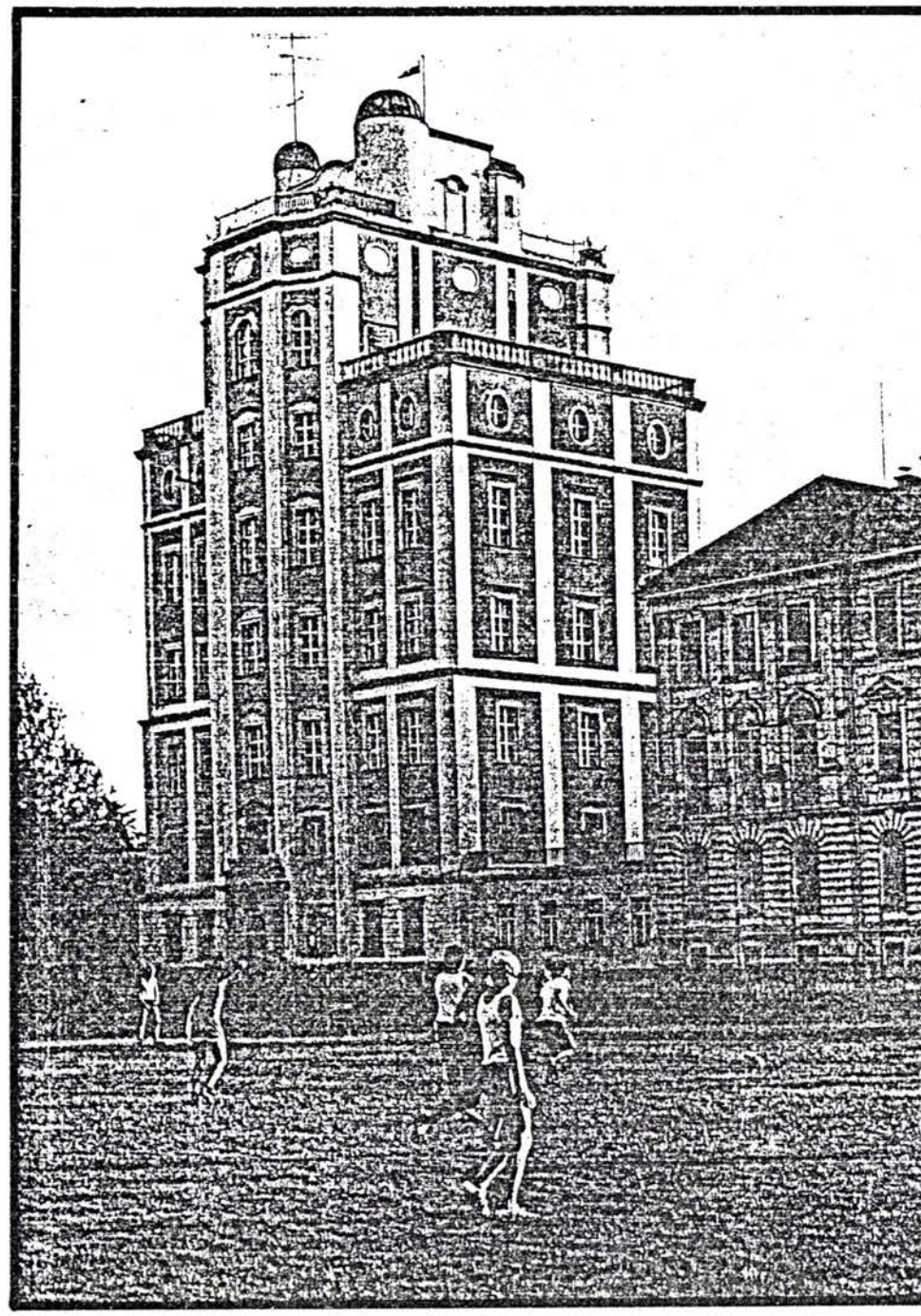
Dans cette ecole secondaire benedictine, qui s'ouvre davantage que la Compagnie de Jesus a l'esprit nouveau, l'emploi du temps consacre cinq heures et demie par jour aux exercices propres a la chevalerie[2], et cinq heures aux etudes intellectuelles. Le succes de l'academie est franc : a partir de 1722, on refuse des eleves[3].

Dans une lettre a l'eveque, Seiz ecrit encore : "Das Kloster ist intra montes ac in loco illo solitario von jenem, was etwau in der Stadt der Jugent mechte Gefehrliches anscheinen, entfehrnet (...) Die Jugent ist von anderen Objectis nicht distrahiert" (Archiv Erzbistum Munchen-Freising, Abt 76, Seiz 04 02 1726)

[1] Ibid., p. 14

[2] Festschrift zum Ettaler Doppeljubilaum 1980, Oberammergau 1981, p. 105 et A. Mandorfer, 1200 Jahre Kremsmunster (Die Stiftsschule, p. 147-193), Kremsmunster 1977, p. 167

[3] Festschrift zum Ettaler Doppeljubilaum 1980, Oberammergau 1981, p. 100.



L'observatoire astronomique du collège benedictin de Kremsmunster.

Les moines de Kremsmunster, sous la conduite des peres Stadler et Desing[1], mettent également en place une "Ritterakademie" à partir de 1739. On y enseigne aussi à partir de livres des jesuites, les

[1] Plus tard abbe du monastere d'Ensdorf.

grammaires de Soarez et Alvarez ou le catechisme de Canisius par exemple[1], mais aussi l'allemand, la mathematique, la physique experimentale[2], le droit[3]... Mais le fait le plus remarquable est la construction du fameux observatoire qui domine encore aujourd'hui le monastere.

On trouve dans la bibliotheque les ecrits de Locke sur l'education, et l'Orbis pictus et la Janua reservata linguarum de Comenius. En 1747, on opte definitivement pour la methode empirique contre la methode scolastique dans l'enseignement des sciences de la nature[4]. Les peres s'ouvrent encore davantage a l'esprit du temps en reprenant en 1775 le plan des etudes du piariste gabriel Marx, resolument ouvert aux lumieres[5].

Les jesuites pendant ce temps, ne bougent guere. Le premier professeur de francais qu'ils prennent pour leur academie de Neubourg est engage en 1771[6]... A Vienne, ils fondent en 1746 une petite academie de 90 eleves. Ils avaient d'ailleurs failli y renoncer apres un premier essai echoue : on leur demandait un investissement trop grand[7].

L'ecole protestante s'ouvre elle aussi aux nouvelles manieres de faire, on veut y poursuivre en classe un but tres pratique[8], c'est le moment ou deja, on se specialise en economie dans les pays protestants. Elle est suivie en cela par d'autres ecoles catholiques. Les peres de l'Oratoire dont il a deja ete question, et la nouvelle congregation que fonde saint Jean Eudes savent s'adapter, de même que les freres diriges par Jean-Baptiste de La Salle[9]. Ses idees sont pratiquement revolutionnaires

---

[1] A. Mandorfer, 1200 Jahre Kremsmunster (Die Stiftsschule p. 147-193) Kremsmunster, 1977, p. 155

[2] A partir de 1757

[3] A partir de 1745

[4] A. Mandorfer, 1200 Jahre Kremsmunster (Die Stiftsschule p. 147-193) Kremsmunster 1977, p. 155

[5] Ibid. p. 158

[6] J. Heider, Seminararchiv Neuburg a. d. Donau, Munchen 1957, p. 3

[7] F. Paulsen, Geschichte des gelehrten Unterrichts, Leipzig, 1919, tome I, p. 520

[8] G. Avanzini, Histoire de la pedagogie du XVII' siecle a nos jours, Toulouse, 1981, p. 195

[9] B. Nietert, Der neue Lehrer, eine historisch-padagogische Studie uber Johannes v. La Salle, Freising, 1958, p. 54

dans l'Eglise autoritaire du siecle de Louis XIV[1]. Les jesuites n'en auront pas tenu compte

La Salle fonde a Rouen en 1710 une ecole sans latin, ou il donne une plus grande place au français, a la mathématique, aux langues vivantes, aux sciences, en particulier a l'histoire naturelle. Les professeurs emmenent les eleves au dehors pour qu'ils puissent observer, decrire, comparer[2]... Il s'agit la d'une pedagogie assez influencee par le naturalisme. Les eleves, externes, arrivent a 8h.00 et repartent a 16h.30 (en note[3] l'emploi du temps propose par les freres a leurs eleves).

Face a cette immense reflexion pedagogique et ces transformations, que quantite d'ecoles ont déja mises en pratique, alors que les colleges continuent de vivre sur leur ancienne tradition, la vitalite, la qualite et la reputation de l'enseignement des jesuites est en baisse. Pendant ce temps, les autres etablissements veulent s'adapter a la modernité. Comment ne pas évoquer ici ce discours célebre de Georges Pompidou[4] en 1968, qui appelait - orfevre en la matiere - l'enseignement francais a "se liberer de l'heritage pedagogique des jesuites" pour dispenser une formation plus realiste, ouverte a la methode scientifique et aux techniques", et dont la sanction serait celle de "l'efficacite economique et sociale, et non plus celle du bien dire"...

---

[1] P. Paltram, Padagogik des hl. Johann Baptist de La Salle und der christlichen Schulbruder, Freiburg i. B., 1911, p. 17 : les freres ne s'implanteront en Allemagne qu'au XIXe siecle, leur premiere fondation a lieu en 1850 a Coblence

[2] Ibid., pp. 17s

[3] Ibid., p. 60 : Horaire de semaine :

8h.00	Arrivee des eleves, priere, catechisme.
8h.45	Histoire ou geographie, sciences de la nature le mercredi.
9h.30	Pause, gymnastique.
9h.45	Langue maternelle.
11h.00	Repas, recreation.
13h.00	Recitation et revision des leçons du matin.
14h.15	Exercices de style ou chant.
14h.45	Pause.
15h.00	Lecture, dessin.
15h.30	Ecriture, catechisme le mercredi.
16h.00	Catechisme.
16h.30	Depart des eleves.

[4] Cite par Edmond Vandermeersch dans L'excellence, une valeur pervertie, article de la revue "Autrement", n° 80 de janvier 1987

3. Un paradoxe, des méthodes à la fois d'avant-garde et rétrogrades.

Les collèges de la Compagnie de Jésus, qui sont au nombre de plus de cinquante au XVIII° siècle en Allemagne, scolarisent dans les pays du Sud près de la moitié des garçons qui suivent un enseignement secondaire[1]. Les jésuites constituent le premier ordre de l'Eglise qui se consacre à l'éducation. Au milieu des évolutions apportées par les lumières, ils restent cependant fidèles à leur modèle éducatif ancien, très novateur certes à ses débuts, au XVI° siècle. Mais il leur manque souvent la force, l'audace, l'ambition, la présence d'esprit peut-être, qui seraient nécessaires pour intégrer et assimiler positivement les nouvelles tendances éducatives[2].

Il est des collèges où l'on est plus ouvert que dans d'autres aux idées et conceptions nouvelles. Mais la plupart des établissements entrent dans la seconde moitié du siècle dans une phase évolutive descendante, perçue d'ailleurs comme telle, de façon négative, par les contemporains. Les jésuites ont aussi moins d'élèves qu'auparavant à partir des années 1760. D'un certain point de vue, on peut affirmer sans exagérer que la vitalité et la réputation de leurs écoles baisse de façon telle, que la suppression de l'ordre est pour certaines maisons une occasion de ressourcement et de renouveau[3].

En analysant plus profondément cette situation plutôt paradoxale et en essayant d'en définir les causes, il apparaît que l'éducation jésuite comme elle est, comporte pour le XVIII° siècle des côtés à la fois d'avant-garde et pédagogiquement très modernes, et d'autres au caractère rétrograde. Un aspect dépassé de la pédagogie en pratique est très certainement l'apprentissage tel qu'il est fait des langues latine et grecque. L'éloquence latine ou grecque ne sert pas vraiment pour la vie quotidienne des adultes du XVIII° siècle, mais il en va tout autrement de l'aspect purement rhétorique qu'elle comporte. L'élève peut apprendre à parler en public, à définir sa pensée de façon claire et ordonnée, à

---

[1] O. Vogelshuber, Geschichte der neueren Padagogik, München, 1952, p. 348

[2] H. Becher, Die Jesuiten, Gestalt und Geschichte des Ordens, München, 1951, p. 377.

[3] H. Rogier und A. Weiler, Geschichte der Kirche, Einsiedeln, 1977, tome IV, p. 297.

surmonter ses maladresses et sa timidité. Un autre fait très positif est que beaucoup d'élèves montent sur scène pendant leur scolarité, grâce aux pièces de théâtre et aux déclamations organisées à intervalles réguliers.

Par contre, l'importance donnée au "par coeur" est elle aussi un peu dépassée dans la pensée éducative du XVIII° siècle. Il manque aux élèves la possibilité d'observer, de constater des faits, d'examiner la nature. Les jésuites insistent sur la nécessaire qualité du professeur, peut-être moins sur l'esprit inventif de l'élève, ce qui ne veut pas dire sur sa participation, puisqu'ils interdisent - officiellement, et dans le "Ratio studiorum" - le cours dicté, et favorisent l'éveil et l'intérêt des enfants pendant la classe, ce qui constitue là encore un aspect très moderne de leur éducation.

Le cours est constitué des matières du trivium et du quadrivium. Il manque peut-être aux élèves des collèges cet élan nouveau vers les sciences de la nature, vers l'histoire ou la géographie. En même temps, la formation du "Lyzeum" est très complète en ce qui concerne la physique ou l'astronomie, vu le nombre de scientifiques de qualité que compte à ce moment-là l'ordre des jésuites.

Très en avance est cette volonté de faire participer pleinement les élèves à la vie du collège, ce sont eux qui composent la musique qui accompagne les pièces de théâtre, ce sont eux qui jouent des instruments et chantent à la tribune de leur église et préparent les nombreuses fêtes.

Les élèves jouissent aussi d'une grande liberté, ils ne se trouvent pas enfermés au collège, peuvent sortir en ville tous les jours et organiser leurs loisirs comme ils l'entendent. Tous ne dorment pas à l'internat de l'école, ils logent très souvent chez l'habitant et sont encouragés à prendre ainsi leur vie personnelle en charge. Le collège est un lieu de vie intense, c'est l'une des grandes caractéristiques des maisons d'avant la suppression de l'ordre, en 1773. Cet esprit se perd ensuite, il n'est plus cultivé de la même façon après 1814, lorsque la Compagnie est rétablie par Pie VII. Jusqu'en 1964, exactement 150 années, les supérieurs généraux n'encouragent plus vraiment la créativité, tout est basé sur l'imitation. C'est le père Arrupe[1] qui à son élection comme général essaie de faire revivre l'esprit - en fait traditionnel - des collèges jésuites, l'esprit

[1] Selon son principe : "Devenir des hommes pour les autres"

ignacien type, qui n'est pas par essence l'esprit de rigueur des internats du XIX° siècle.

Comme leurs ainés, les pères du XVIII° siècle choisissent d'être des humanistes, et c'est bien une finalite de type humaniste qu'ils poursuivent. Ils semblent reprendre à leur compte la pensée de Montaigne rompant avec la scolastique : "Ce n'est pas un corps que l'on dresse, ce n'est pas une âme, c'est un homme". Pour former "tout l'homme", comme dit saint Ignace, on semble faire un moment abstraction de la dissociation traditionnelle entre corps et âme.

D'une certaine manière, les pères veulent former l'esprit critique de leurs élèves, et préfèrent obtenir plus tard comme le demande aussi saint Ignace, des têtes bien faites plutôt que bien pleines. Dans "Les grands pédagogues", Pierre Mesnard résume ainsi le projet des jésuites[1] :

> "Le but qu'on se propose est de lâcher a la sortie du collège des gens cultivés, capables de soutenir dans le monde une discussion brillante et serree sur tous les sujets touchant à la condition humaine, tout cela pour le plus grand profit de la vie sociale et pour la defense et l'illustration de la religion catholique".

C'est plutôt la méthode qui est remise en question. Tout se passe comme s'il y avait une discontinuité radicale entre le but affirme d'une part, et les méthodes et moyens d'autre part. On s'en tient aux langues et à la litterature antiques sans travailler sérieusement la langue maternelle et les sciences naissantes. On conserve l'habitude d'une étude trop formelle de textes d'avant-hier pour préperer l'"homme de demain"[2].

Il est trop clair que les jésuites, comme les jansénistes et les oratoriens, tenaient à l'Ancien Régime. Ce n'est pas pour rien qu'ils continuaient à conceder dans les écoles un régime de faveur aux jeunes aristocrates, à un moment où tout le monde commençait à prôner l'égalité des hommes entre eux. Peut-être cette pédagogie traditionnelle est-elle a

---

[1] Pierre Mesnard, "Les grands pédagogues" - sous la direction de J. Château - , pp. 45s. (cité par G. Avanzini, op. cit., p. 306).

[2] G. Avanzini, Histoire de la pédagogie du XVII° siècle à nos jours, Toulouse, 1981, p 307

l'image de la politique "immobile" à laquelle tient la Compagnie qui, au contraire des moines, n'introduisit jamais un seul cours de droit, de politique ou d'économie avant 1773.

Les jésuites ne gardent de l'étude de l'Antiquité grecque et latine que l'enveloppe, l'apparence. Au XVIIIe siècle, l'évolution est telle que le véritable esprit grec ou latin ne se retrouve plus dans les textes étudiés et les pièces de théâtre jouées dans les collèges[1]. On en garde la forme mais le contenu est totalement faussé, volontairement désincarné. L'Antiquité est une sorte d'imaginaire culturel indispensable. Les pères font grandir les enfants dans un univers antique qui s'éloigne de l'Antiquité - synonyme de Beau et de Bien -, et se trouve imprégné de l'humanisme chrétien des pères de l'Eglise, grecs - tels Grégoire de Naziance ou Jean Chrysostome - ou latins - tel Augustin. La foi d'un Erasme est pour saint Ignace par trop insipide. Il ne peut l'accepter et exige que les collèges forment des hommes à la foi plus solide et combattante, qu'ils sauront mettre en pratique dès l'adolescence selon les grandes lignes de la spiritualité ignacienne.

Autant les jésuites avaient-ils guidé la formation et la culture intellectuelle des générations du XVIIe siècle, autant ils s'accrochent au XVIIIe à leur tradition de pensée sans saisir le tournant de l'évolution apportée par les lumières. La Compagnie publie en France un périodique, les "Mémoires de Trévoux", dans lequel elle réussit à enlever à l'actualité son caractère d'actualité, parfois en la dénaturant[2]. L'événement est nié : cette façon d'aborder le débat est peut-être une arme plus efficace encore que le débat lui-même. Une vingtaine d'articles, par exemple, sont publiés sur Rousseau[3], l'exemple même de la nouveauté qui fait événement. Les jésuites accentuent celle-ci pour aussitôt l'enfermer dans l'instant, ou bien réduisent la polémique au caractère de Rousseau lui-même[4]. L'historique

---

[1] R. Favre, Bilan et perspectives de recherches sur les "Mémoires de Trévoux" (in "XVIIIe siècle", n° 8, 1976. Revue annuelle publiée avec le concours du CNRS par la Société française d'Etude du XVIIIe siècle), Paris, 1976, p. 243

[2] Cf. J. Garagnon (Université de Lyon II) Les "Mémoires de Trévoux" et Rousseau (in "XVIIIe siècle", n° 8, 1976, Revue annuelle publiée avec le concours du CNRS par la Société française du XVIIIe siècle), Paris, 1976, pp. 216s.

[3] Le compte-rendu de l'"Emile" publié en 1742 compte plus de 140 pages

[4] On parle en avril 1745 du "système favori" de Rousseau, on explique aussi qu'il "ne veut voir que l'autorité des hommes, pourquoi ne veut-il pas que Dieu" etc. (avril 1765, p. 990).

est reduit à l'éphemere, le nouveau à l'individuel, au "singulier". Tout cela peut amuser un instant mais reste une curiosité insignifiante, liée a une personne et qui disparaîtra avec elle. L'eternite pourra renouer avec elle-même. La nouveauté est un "écart", sans danger pour les valeurs de la revue et inoffensif pour le systeme intellectuel dominant. Tout cela est du deja vu : Rousseau n'est qu'un "nouveau Goliath"[1]. Garagnon explique que "la civilisation, qui a survecu aux criailleries d'un Caton ou d'un Diogène, survivra bien aussi à celles de Rousseau"[2]. Le système de défense des jesuites est ainsi base sur ce type de raisonnement qui masque la nouveauté, que l'on essaie de communiquer au plus grand nombre. Qui plus est, les pères se donnent l'elegance d'être au-dessus de la mêlée : "La fonction du génie n'est point d'innover"[3].

En Allemagne, les jésuites ne veulent pas hâter les réformes, mais il leur devient de plus en plus difficile de tenir a un systeme aristotélicien et thomiste dans un monde où les hommes de premier plan, on dirait aujourd'hui les décideurs, s'intéressaient et commençaient à tenir compte malgré tout des apports de Galilée, de Newton, Descartes, Locke et Diderot, Leibniz et Wolff, Voltaire, Rousseau et Montesquieu[4]. Comme si c'était un signe des temps ou de la crise, on constate qu'il n'y a plus dans la seconde partie du siècle de théoriciens de la pédagogie parmi les pères, alors qu'ils avaient toujours ete nombreux dans la Compagnie depuis le XVIe siècle[5]. Ce n'est plus le jesuite, c'est l'homme eclairé qui en Allemagne se fait désormais le theoricien de l'éducation du XVIIIe siecle[6]. L'ordre a

---

[1] Mémoires de Trevoux, septembre 1764, p. 691.

[2] J. Garagnon, ibid., p. 235.

[3] Mémoires de Trévoux, avril 1765, p. 961

[4] A. Aign, Geschichte des Gymnasiums Passau, Passau, 1962, p. 78.

[5] K. Erlinghagen, Kathlische Bildung im Barock, Hannover, 1972, p. 185. La liste des grands théoriciens de la Compagnie s'arrête avec le XVIIIe siècle naissant :

Ignace de Loyola (1491-1556),	Le Gaudier (1572-1622),
Pierre Canisius (1521-1597),	Jakob Pontanus (1542-1626),
Juan Mariana (1536-1624),	Jakob Masen (1606-1681),
Perpinia (1530-1566),	Fr. Xaver Kropf (1694-1746),
Juan Bonifacio (1538-1606),	Bohuslav Balbin (1621-1688),
Antonio Possevino (1533-1611),	Joseph de Jouvancy (1643-1719),
Francesco Sacchini (1570-1625),	Gabriel Le Jay (1657-1734)

[6] En 1773, on parle à Bamberg d'une "lamentable philosophie des jésuites", et l'on se réjouit dans les nouveaux reglements des études etablis sous Adam-Friedrich v. Seinsheim, d'avoir les mains plus libres - "freyere Hande" - (F. Wucherer, Mittelschulwesen im Hochstift Bamberg, Bamberg, 1904, p. 6).

perdu sa creativité, sa vitalité[1]. L'élan qui suivait le concile de Trente est etouffe. Le mouvement des idees encore a venir s'elabore et se confirme plutôt dans les etats protestants. C'est dans ces régions que l'on récoltera a la fin du siècle l'œuvre des penseurs et des intellectuels entre 1700 et 1760[2]. Même apres la crise revolutionnaire et napoléonnienne, les etats allemands qui ont subsiste ont presque tous une direction protestante. Les catholiques sont absents des affaires de l'Etat et des universités[3].

Malgré tout, et c'est là qu'intervient à nouveau ce paradoxe dont il etait question, les hommes formes dans les colleges du XVIIIe siecle ont certainement une chance supplementaire lorsqu'ils entament leur vie professionnelle ou familiale. On leur a communique le goût de la relation conviviale, le sens de la responsabilité, l'indépendance d'esprit. L'enseignement, par certains aspects tres traditionnel, est d'avant garde de par ses méthodes, non plus sterilisant comme l'etait la scolastique, mais voulant apporter à chacun le plus précieux. Les jésuites ont pousse leurs éleves à apprendre amplement, à apprendre à apprendre aussi. Le sens de la volonté et du discernement d'Ignace transparait dans les fondements de l'ecole, lorsqu'elle veut armer les garcons pour la vie en leur communiquant à la fois le goût de la culture et de la liberte de jugement.

L'enseignement de la Compagnie n'était certes pas un enseignement neutre, mais des éleves y apprenaient à enoncer et comparer les idées, a saisir leurs rapports, en un mot à raisonner. C'est cela meme que de son côté, l'idéal éducatif voulait. Dans la tradition venue du passe, mais avec lucidité, les hommes formés par les jésuites semblent avoir appris à bien marcher.

---

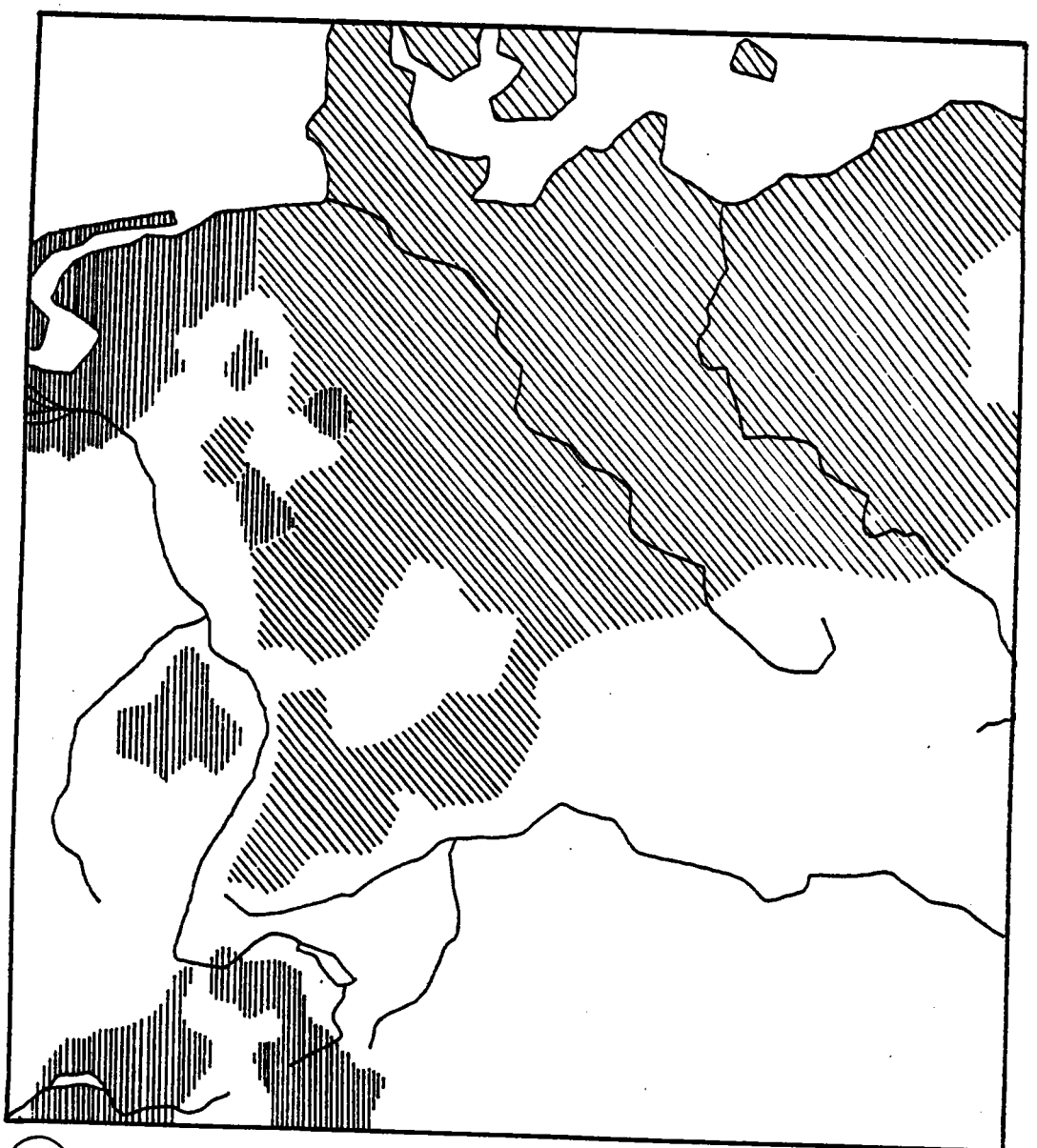
[1] Ce qui n'est certainement pas sans lien avec ces tendances du josephisme de considérer l'institution religieuse dans son seul rôle culturel ou éducatif (cf. M. Brandl, 500 Jahre Dominikaner und Jesuiten in Steyr, Steyr, 1978, p.4)

[2] H. Wolff, Die Weltanschauung der deutschen Aufklarung, Munchen, 1949, pp 7s

[3] Cf. J. Rovan, La Baviere, Paris, 1981, p. 209.

- Documents -

Répartition des différentes confessions
en Allemagne au début du XVIIe siècle

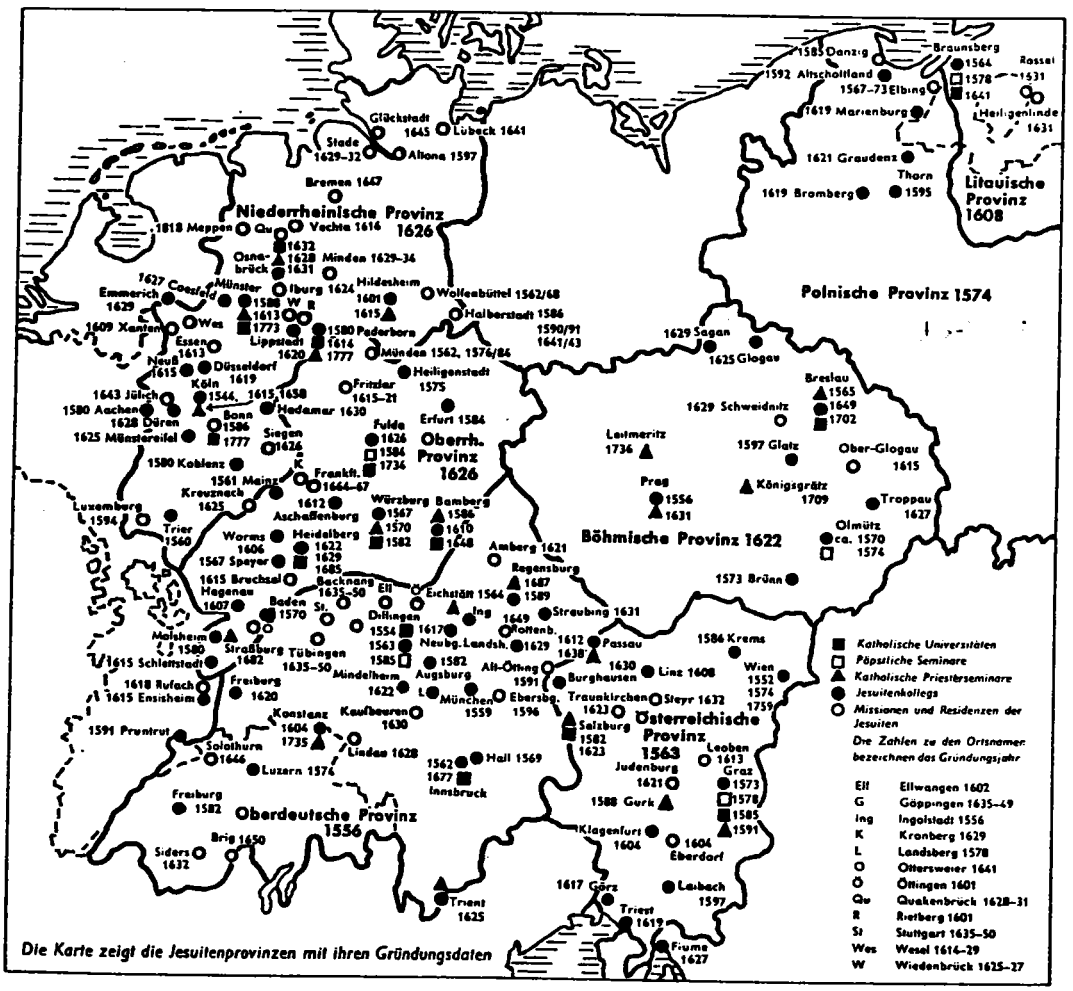


Régions à prédominance catholique.

Régions à prédominance luthérienne.

Régions à prédominance réformée.

La comparaison avec la carte de la page suivante
met en évidence que les jésuites se sont installés
aussi bien dans les régions à majorité protestante que catholique



Fondation et d'établissements scolaires catholiques entre 1550 et 1750.
D'après Engel, "Großer hitorisch Weltatlas"

Le cardinal Otto Truchseß v. Waldburg, prince-eveque d'Augsbourg, remet l'universite de Dillingen a la Compagnie de Jesus.

Dillingen, 17. August 1564

Otho miseratione divina sanctae Romanae ecclesiae cardinalis, episcopus Albanensis et Augustanus, praepositus et dominus Elwacensis, fundator insuper et confirmator huius generalis gymnasii Dilingensis, omnibus et singulis hoc scriptum audituris gratiam et salutem in Domino et salvatore nostro Jesu Christo praecatur.

Postquam divinae aeternae bonitati sic visum fuit, ut nos, quamvis immerentes ad huius Augustensis ecclesiae curam et gubernationem suscipiendam adscisseremur et susceptum hoc episcopale munus, quod sane magnum est et arduum, legitime administraremus, nihil quidem, aut studiosius aut sollicitius enitendum nobis existimavimus, quam ut favente Dei Optimi Maximi gratia, suppetias omnes ferremus afflictae huic ecclesiae, nostrae restituendae et ministris necessariis, quorum est summa ubique penuria, pro virili nostra fulciendae, conservandae et promovendae. Ad quam rem efficiundam post multas deliberationes cum sapientibus doctisque viris ultro citroque habitas hoc nobis consilium maxime placuit, ut generale gymnasium hoc loco et schola ecclesiastica institueretur, ubi praeter sacrosanctae theologiae maximam divinamque sapientiam humanarum quoque litterarum et liberalium artium studia excolerentur. Ubi praeterea non modo linguae expoliendae et philosophiae docendae atque discendae vacaretur verum etiam formandis ad religionem et virtutem studiosorum animis cura et opera diligens perpetuis temporibus adhiberetur. Id, quod magnis sumptibus et non sine multis periculis variisque incommodis nostris sumus agressi quemadmodum plerique hoc loco praesentes satis habent exploratum, neque cessimus tamen obiectis impedimentis, non nimis et conatibus adversariorum. Quin potius tanto audentius contra nitentes cum ad aratrum sanctum semel manus admovimus, continenter hoc ursimus institutum, unice nobis hic proponentes, divini nominis gloriam deinde sanctissimi doctoris Hieronymi[1], tum nostri tum gymnasii huius patroni honorem, neque minus universalis catholicae et apostolicae ecclesiae hisce difficillimis temporibus defensionem, insuper ecclesiae nostrae Augustanae, cui tutandae veluti sponsae nostrae curam peculiarem debemus, restitutionem et conservationem; postremo etiam Germanicae iuventutis in fide et moribus recte instituendae communem utilitatem.

Nunc vero gratias immortales debemus ac agimus Deo Optimo Maximo, qui nobis hoc qualecumque desiderium instituendi gymnasii non modo dedit, sed datum etiam mirabiliter conservavit, atque adeo conatus nostros benedictione sua prosperavit hactenus, ut iam minime dubitemus, quin sicuti sapientem architectum decet, domum hanc nostram non super arenam, sed super petram edificaverimus, ut proinde nec irruentes pluvias, nec inundantia flumina, nec sevos ventos, nec turbines qualescumque irrumpentes extimescamus. Cum autem divinam bonitatem nobis nostrisque piis desideriis sic faventem experiremur, non potuimus non saepe multumque solliciti esse de hoc ipso gymnasio in dies magis magisque promovendo et illustrando. Unde superioribus annis factum est, ut apud sanctam sedem apostolicam, nec minus apud imperialem maiestatem multa et praeclara privilegia huic gymnasio ad exemplum summarum academiarum Bononiensis, Parisiensis et aliarum tam Italiae ac Galliae, quam Germaniae universitatum non sine singulari studio simus conse-

cuti. Unde insuper remotis e locis, doctos et praestantes professores huc accersiri, magnisque sumptibus non paucis annis hoc loco sustentari procuravimus, ut unum ex illis ipsis totius gymnasii nostri rectorem et velut caput instituimus, penes quem auctoritas et potestas primaria resideret ad hoc totum gymnasium domi et foris administrandum. Inter quos professores non possumus non commendare doctissimun virum magistrum Cornelium Herlenum a Rosendal, qui multis ab hinc annis in hoc rectoratu et collegio sancti Hieronymi praefuit ac etiam nunc praeest, hocque munus pro sua doctrina, sapientia et virtute singulari sic obivit, ut cum aliorum bonorum tum nostrae simul expectationi fecerit satis. Laudant igitur illum utriusque status eximii viri et re ipsa senserunt utiles et salutares eiusdem in hac academia fuisse conatus.

Quare multum illi debemus magnamque apud nos inivit gratiam, qui ut fidissimum pastorem decebat, vigilanter affuit gregi suo, ut et bonas oves in ovili suo contineret recteque pascendas curaret, scabiosas vero et pestilentes suo tempore abigeret, atque a grege sano noxium pecus segregaret. Nec est, quod de illo quisquam aliter sentiat, quam esse illam ac futurum nobis semper commendatissimum, ut qui nostra et iuventutis causa multos gravesque labores hoc loco exantlavit, et praesertim nobis diu absentibus non secus quam si praesentes essemus divi Hieronymi collegium simulque gymnasium hoc universum prudenter et provide semper gubernavit. Sunt tamen causae nonnullae, quarum gratia cogitamus dictum dominum rectorem hodierno die hoc suscepti muneris sui onere liberare atque in personam alterius idem rectorale munus transferre.

Primum enim iam diu sic illum velle ac desiderare intelligimus, ut quemadmodum meretur sane, velut emeritus miles his quotidianis curis, scholasticisque laboribus tandem eximatur, suamque valetudinem sepe afflictam, rectius curet. Deinde tempus ipsum admonet, ut aliis honoribus spectata, illius virtus ornetur atque augeatur, quo idem alibi nobis ecclesiaeque nostrae suam operam commodius locet.

Ad haec praesentes esse videmus religiosos patres et doctissimos professores Societatis Jesu, quos peculiari cura et sollicitudine pia permoti huc traduci curavimus atque porro nostris etiam sumptibus sustentare et retinere pergemus, nimirum, ut illi pro solita pietate diligentiaque sua hoc loco, ut sepe alibi factitant, cum litterarum professores tum iuventutis institutores se praebeant ac de hoc toto gymnasio praeclare mereantur. Qui nostram quidem expectationem hactenus adeo non fefellerunt, ut nunc etiam magis magisque confirmemus nostra consilia, quae de illis ipsis antea Romae conceperamus. Sic enim ex re gymnasii nostri fore putavimus, ut eiusdem administratio et regimen in dictos patres traduceretur et ab illis plane penderet. Qua ratione futurum intelligebamus, ut nos minores quam antea difficultates in professoribus conquirendis et conservandis experiremur, utque unum et perpetuum hoc collegium Societatis Jesu reliquo gymnasio adiunctum huic scholae commoditates tantas afferret, quantas alibi videre est, ubi ex eiusdem instituti collegiis cum ad iuventutem docte pieque instituendam, tum ad rem publicam christianam illustrandam et promovendam praeclara fit quotidie accessio, nimirum Christo Jesu Societati sui sancti nominis mirabiliter cooperante. Proinde, quod faustum felixque sit, conventum hunc hodiernum indiximus, in quo divina spiritus sancti gratia, primum communibus omnia vocis ardenter imploraretur, ac deinde translatio rectoratus gymnasii Dilingensis publice fieret in dictam Societatem. Nec enim sat esse duximus Romae anno

superiore translationem huiusmodi inchoasse atque confecisse, cuius rei sunt probati testes, praesens ipse rector Cornelius et P. Franciscus de Burgia, qui paucis retro annis, relicto Candiae ducatu, cum esset princeps illustrissimus, hoc ipsum Societatis Jesu institutum magna est cum laude professus. Caeterum, ut certius tum praesentes tum posteri de nostra sententia cognoscerent, praeter instrumentum, ut vocant autenticum, quod hac de re sigillo nostro munitum apud eandem Societatem extat hodie publicum et solemne testimonium edere voluimus, dictosque patres in possessionem ipsam inducere nullum, ut esse dubium possit, quin ab hoc ipso die collegium nostrum sancto Hieronimo sacrum scholaque universa Dilingensis cum classibus omnibus penes rectorem eiusdem Societatis permaneat, et ab eo ipso, ceu capite et praeside suo, libere et integre administretur.

Cui insuper Societati, ut collegium hic suum necessariis instructum sumptibus habeant meliusque gymnasio huic praeesse et prodesse possint, proventus annuos iam constituimus, eisque plura quibus opus erit, deesse non patiemur, ut in litteris in hoc confectis auctenticis fusius continetur. Atque ita nos veluti fundator, dotator et patronus primarius gymnasii huius, tam ex parte nostra quam successorum episcoporum huius Augustanae ecclesiae quantum possumus, protestamur coram notario et testibus praesentibus, semperque testatum esse volumus nimirum praedictos Societatis Jesu professores, qui nunc adsunt et post hac adfuturi sunt, huc a nobis vocatos et missos ac iam velut per ostium[2] legitime ingressos et introductos gymnasium hoc Dilingense ex professo docere, regere, gubernare, ordinare et promovere, posse ac debere, in nomine Patris et Filii et Spiritus Sancti. Amen.

[Notarielle Beglaubigung des Vorgangs, am 17. August 1564].

Magister Paulus Kleindienst, est notarius ad supradictum instrumentum rogatus et subscriptus.

"Choreae mortuales" ("Danse mortuaire") et
"Ad D. Virginem Aetalensem" ("A la Vierge d'Ettal"),
deux poemes latins de Jakob Balde SJ,
traduits par Herder.

CHOREAE MORTUALES

Saltemus, socias iungite dexteras:
Iam maneis dubius provocat Hesperus;
Per nubeis tremulum Cynthia candidis
Lumen cornibus ingerit.

5 In lodice senes non bene pendula,
In ferruginea cyclade virgines:
Sed picta violis grex tener instita
Alternos facimus pedes.

Heic et Pontificum ture fragrantibus
10 Rus pastoris olens pileus infulis
Et regum Tyriis paenula vestibus
Miscentur sine nomine.

Nullus de tumulo sollicitus suo
Aut pompae titulis invidet alteri.
15 Omneis mors variis casibus obruit
Nullo nobilis ordine.

Nobis nostra tamen sunt quoque sidera
Sed formosa minus: sunt Zephyri licet
Veris dissimiles auraque tenuior
20 Cupressisque frequens nemus.

O dulces animae, vita quibus sua
Est exacta, nigris sternite floribus
Quam calcamus humum, spargite lilia
Fuscis grata coloribus.

TOTENTANZ

Auf zum Tanze! Verschlingt schwesterlich Hand in Hand!
Schon ruft Hesperus uns, Schatten, aus Dämmerung,
Und durch Wolken herab sendet ein zitternd Licht
Cynthia mit dem Silberhorn.

5 Unschön lottert um uns Greise das lose Tuch,
Um uns Mädchen der erdfarbene Überwurf,
Doch mit Veilchen am Saum schreiten wir, zarte Schar,
Auf und nieder im Wechseltakt.

Weihrauch duftet des Papsts Krone, doch ihr gesellt
10 Sich des Hirten nach Land riechender Bauernfilz,
Lumpen mischen sich mit tyrischem Königskleid
Ohne Namen und Unterschied.

Niemand neidet besorgt anderen seines Grabs
Hügel oder den Rang seines Begräbnisses,
15 Hat doch alle der Tod wechselnden Falls bestürzt,
Er der namenlos Mächtige.

Doch uns leuchten ja auch Sterne, die unser sind,
Seis von dunklerem Glanz - wehn Zephyre, wenn auch
Ungleich jenen im Lenz. Dünner ist unsre Luft,
20 Mit Zypressen besetzt der Hain.

O ihr Lieblichen ihr, Seelen, die ihr dahin
Euer Leben gebracht, dunklere Blumen streut
Auf die Erde zum Tanz, Lilien sät die mit
Schwarzer Farbe willkommen sind!

AD D. VIRGINEM AETALENSEM

Cum ex Tyroli in Bavariam profectus illac praeveheretur

Montium praeses nemorumque Virgo,
Cuius Aetalae meminere valles,
Silva cui circum viret et comanteis
Imputat umbras,

Quam tuam laetus propiore passu
Eminus visam venerarer aedem!
Sed viae tardant, neque lentus audit
Currus habenas.

Ergo, quod solum superest amicis,
Quos iter iungi vetat, o et absens
Ter quater pulcris cumulanda votis,
Sic quoque salve.

Tu quoque absentem iubeas valere,
Mutuas ut dum damus atque voceis
Reddimus sacrae per opaca silvae
Insonet Echo.

AN DIE GÖTTLICHE JUNGFRAU VON ETTAL

Als er auf der Reise aus Tirol nach Bayern dort vorüberfuhr

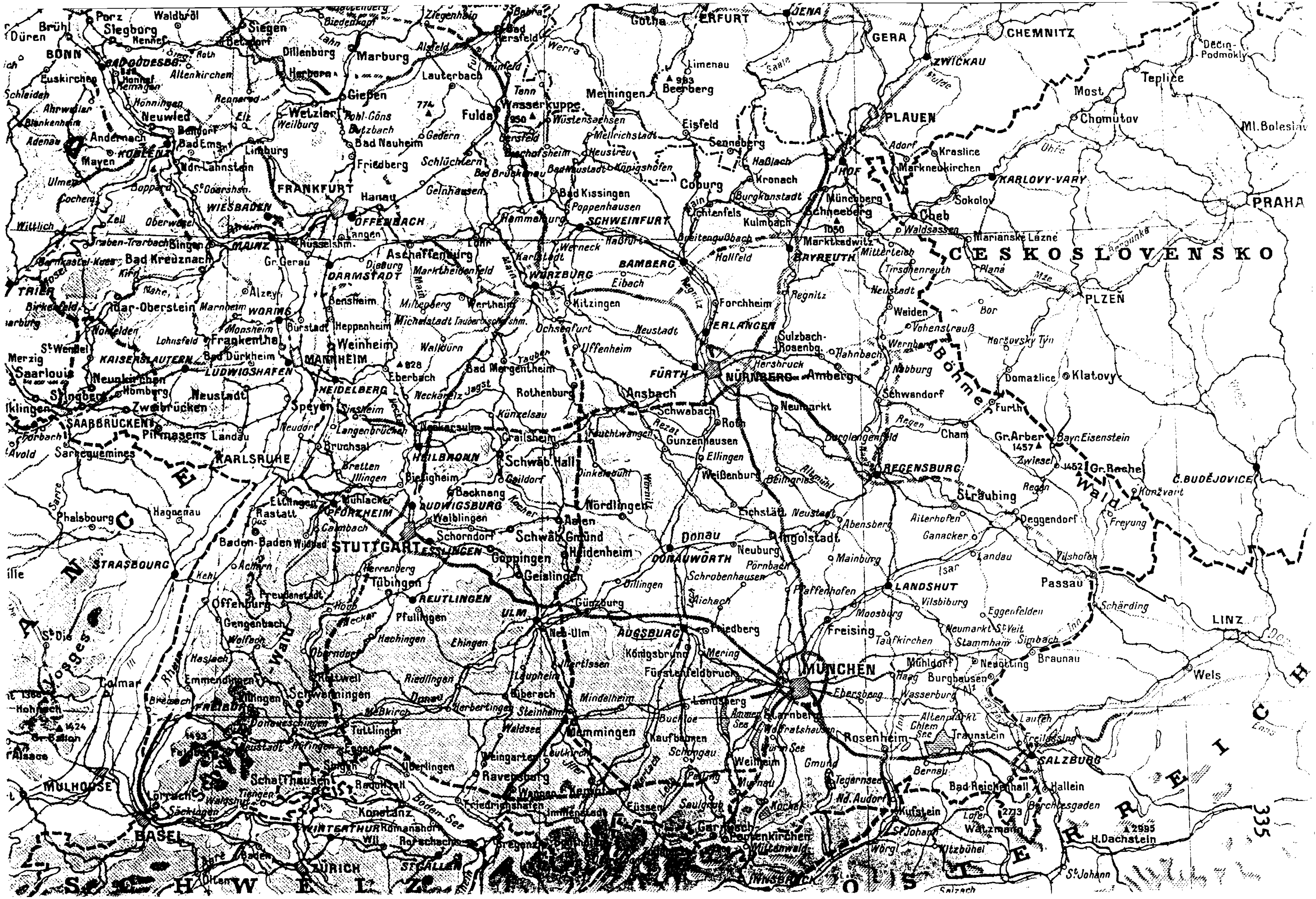
Herrin über Wälder und Berge, Jungfrau,
Welche Ettals Täler im Sinne tragen,
Wo der Hain rings um dich ergrünt und Schatten,
Laubige, spendet:

O wie würd ich rascheren Schrittes deinen
Tempel - fern nur seh ich ihn - fröhlich ehren!
Doch die Straße wehrt es, der starre Wagen
Folgt nicht den Zügeln.

Aber nun, was Freunden allein vergönnt ist,
Die der Weg trennt, o, so begrüß ich dich denn
Auch von ferne, häufe die Segenswünsche
Dreifach und vierfach!

Du auch magst von ferne mir Gutes wünschen,
Daß, wenn wir uns Rufe nun hin und wider
Senden, durch des heiligen Waldes Dunkel
Echo ertöne.

Geschichte	Baukunst	Malerei Plastik	Literatur Theater Musik
1680–1700			
1683 Beginn des großen Türkenkrieges; Belagerung Wiens durch die Türken 1686 Die Türken verlieren das 1541 eroberte Ofen (Budapest) 1689 Peter I., der Große, Zar von Rußland († 1725) 1694 Friedrich August I., der Starke, Kurfürst von Sachsen († 1733) 1697 Prinz Eugen von Savoyen schlägt die Türken bei Zenta entscheidend um 1699 Etwa 100 Reichsfürsten und 1500 kleine selbständige Herrschaftsgebiete in Deutschland	1680 † Giovanni Lorenzo Bernini (* 1598) 1683 † Guarino Guarini (* 1624) 1685 * Dominikus Zimmermann († 1766) 1687 * Balthasar Neumann († 1753) Jules Hardouin-Mansart: Grand Trianon in Versailles begonnen 1695 * François Cuvilliés († 1768) 1696 Johann Bernhard Fischer von Erlach: Schloß Schönbrunn in Wien begonnen 1698 Andreas Schlüter: Königliches Schloß in Berlin begonnen Jules Hardouin-Mansart: Place Vendôme in Paris begonnen	1682 † Claude Lorrain (* 1600) 1684 * Antoine Watteau († 1721) 1686 * Cosmas Damian Asam († 1739) 1690 † Charles Le Brun (* 1619) 1691/94 Andrea Pozzo: Gewölbemalerei in S. Ignazio zu Rom 1696 * Giovanni Battista Tiepolo († 1770) 1698 Andreas Schlüter: Reiterdenkmal des Großen Kurfürsten in Berlin begonnen	1680 Einführung des Balletts in Deutschland ›Comédie française‹ in Paris gegründet 1681 * Georg Philipp Telemann († 1767) 1683 * Jean Philippe Rameau († 1764) 1684 † Pierre Corneille (* 1606) 1685 * Johann Sebastian Bach († 1750) * Georg Friedrich Händel († 1759) 1695 † Jean de La Fontaine (* 1621) 1699 † Jean Racine (* 1639)
1700–1720			
1701 Beginn des Spanischen Erbfolgekrieges (bis 1713) 1705 Joseph I. römisch-deutscher Kaiser († 1711) 1707 England mit Schottland zu Großbritannien vereinigt 1711 Karl VI. römisch-deutscher Kaiser († 1740) 1712 * Friedrich II., der Große († 1786) 1715 † Ludwig XIV. von Frankreich (* 1638) 1717 Prinz Eugen von Savoyen erobert Belgrad * Maria Theresia († 1780)	1702 Jakob Prandtauer: Stift Melk begonnen 1708 † Jules Hardouin-Mansart (* 1645) 1711 Matthäus Daniel Pöppelmann: Zwinger zu Dresden begonnen Johann Dientzenhofer und Maximilian von Welsch: Schloß Pommersfelden begonnen 1714 Johann Lucas von Hildebrandt: Unteres Belvedere in Wien begonnen 1716 Cosmas Damian und Egid Quirin Asam: Kloster Weltenburg begonnen Johann Bernhard Fischer von Erlach: Karlskirche in Wien begonnen 1718 Johann Lucas von Hildebrandt: Stift Göttweig begonnen 1720 Grundsteinlegung zur Residenz in Würzburg	1701 Hyacinthe Rigaud: ›Porträt Ludwigs XIV.‹ 1710 Antoine Pesne Hofmaler in Berlin 1714 Balthasar Permoser: Skulpturen für den Dresdener Zwinger 1718 Balthasar Permoser: ›Apotheose des Prinzen Eugen‹ begonnen 1720 Antoine Watteau: ›Das Ladenschild des Kunsthändlers Gersaint‹	1705 Erste Oper von Georg Friedrich Händel, ›Almira‹, uraufgeführt 1706 † Johann Pachelbel (* 1653) 1707 † Dietrich Buxtehude (* 1637) 1712 Händel geht nach London 1713 François Couperin: ›Pièces de Clavecin I‹ 1714 * Christoph Willibald Gluck († 1787) 1717 Johann Sebastian Bach: ›Orgelbüchlein‹ 1719 Daniel Defoe: ›Robinson Crusoe‹
1720–1740			
1721 Zar Peter I. nennt sich ›Kaiser aller Reußen‹ 1728 Erforschung Sibiriens durch den Dänen Vitus Bering 1733 Beginn des Polnischen Thronfolgekrieges 1740 Maria Theresia Königin von Ungarn und Böhmen und Erzherzogin von Österreich (bis 1780) Friedrich II., der Große, König von Preußen (bis 1786)	1721 Johann Bernhard Fischer von Erlach: ›Entwurff einer Historischen Architectur‹ Johann Lucas von Hildebrandt: Oberes Belvedere in Wien begonnen 1723 Francesco de Sanctis: Spanische Treppe in Rom begonnen 1725 Johann Conrad Schlaun: Schloß Brühl begonnen 1729 François Cuvilliés: Entwurf für Schloß Falkenlust in Brühl 1734 François Cuvilliés: Amalienburg in München begonnen 1737 Johann Conrad Schlaun: Schloß Clemenswerth begonnen	1720 *Bernardo Bellotto, gen. Canaletto († 1780) * Giambattista Piranesi († 1778) 1721 Egid Quirin Asam: Hochaltar in Weltenburg 1724 * Franz Anton Maulpertsch († 1796) 1730 Daniel Gran: Kuppelfresko der Wiener Hofburg 1732 Nicola Salvi: Fontana di Trevi in Rom begonnen 1739 Georg Raphael Donner: Neumarkt-Brunnen in Wien vollendet	1721 Johann Sebastian Bach: ›Brandenburgische Konzerte‹ 1722 Johann Sebastian Bach: ›Wohltemperiertes Klavier‹. Erster Teil (Zweiter Teil 1744) 1726 Jonathan Swift: ›Gullivers Reisen‹ 1729 Johann Sebastian Bach: ›Matthäuspassion‹ 1732 * Joseph Haydn († 1809) 1734 Johann Sebastian Bach: ›Weihnachtsoratorium‹ 1739 Georg Friedrich Händel: Zwölf Concerti Grossi für Orchester
1740–1760			
1742 Kurfürst Karl Albrecht von Bayern zum römisch-deutschen Kaiser gewählt († 1745) 1745 Franz I. von Lothringen römisch-deutscher Kaiser († 1765) 1748 Ende des Österreichischen Erbfolgekrieges (seit 1741) 1754 * Ludwig XVI., König von Frankreich (hingerichtet 1793) * Charles Maurice de Talleyrand († 1838) 1756 Beginn des Siebenjährigen Krieges (bis 1763)	1743 Balthasar Neumann: Wallfahrtskirche Vierzehnheiligen begonnen 1745 Georg W. von Knobelsdorff: Schloß Sanssouci begonnen 1746 Peter Thumb: Kloster Birnau begonnen 1750 François Cuvilliés: Residenztheater in München begonnen 1752 Emmanuel Héré de Corny: Place Stanislas in Nancy begonnen 1753 † Balthasar Neumann (* 1687) 1755 Nicolas de Pigage: Schloß Benrath bei Düsseldorf begonnen 1759 Johann Michael Fischer: Klosterkirche Rott am Inn begonnen	1746 * Francisco José de Goya († 1828) 1748 Bernardo Bellotto, gen. Canaletto: ›Blick auf Dresden‹ 1751/53 Giovanni Battista Tiepolo: Fresken in der Würzburger Residenz 1755 Johann Joachim Winckelmann: ›Gedanken über die Nachahmung der griechischen Kunst‹ 1760 Franz Anton Bustelli: Figuren zur ›Commedia dell'arte‹	1742 Johann Sebastian Bach: ›Goldberg-Variationen‹ Georg Friedrich Händel: ›Der Messias‹ 1746 Christoph Fürchtegott Gellert: ›Fabeln und Erzählungen‹ 1749 * Johann Wolfgang von Goethe († 1832) Johann Sebastian Bach: ›Kunst der Fuge‹ Georg Friedrich Händel: ›Feuerwerksmusik‹ 1750 † Johann Sebastian Bach (* 1685) 1756 * Wolfgang Amadeus Mozart († 1791) 1759 † Georg Friedrich Händel (* 1685) * Friedrich von Schiller († 1805)



BONN
Siegburg
Siegen
Marburg
Gießen
Wetzlar
Fulda
Wasserkuppe
Meiningen
Gotha
ERFURT
JENA
GERA
CHEMNITZ
ZWICKAU
PLAUEN
Teplice
Most
Chomutov
Koblenz
Neuwied
Andernach
Mayen
Limburg
Bad Ems
Friedberg
Bad Nauheim
FRANKFURT
Hanau
OFFENBACH
WIESBADEN
MAINZ
Bingen
Bad Kreuznach
Bad Kissingen
SCHWEINFURT
Coburg
Kronach
HOF
Kulmbach
Münchberg
Cheb
KARLOVY VARY
PRAHA
Marianske Lazne
Trier
Idar-Oberstein
WORMS
Alzey
Aschaffenburg
DARMSTADT
WÜRZBURG
Kitzingen
BAMBERG
BAYREUTH
Marktredwitz
CESKOSLOVENSKO
PLZEN
Klatovy
Domazlice
Forchheim
ERLANGEN
FÜRTH
NÜRNBERG
Amberg
Weiden
Böhmer Wald
Saarlouis
SAARBRÜCKEN
KAISERSLAUTERN
LUDWIGSHAFEN
MANNHEIM
Frankenthal
Bad Dürkheim
Neunkirchen
Homburg
Zweibrücken
Neustadt
Pirmasens
Landau
Speyer
HEIDELBERG
Weinheim
Bad Mergentheim
Rothenburg
Ansbach
Schwabach
Neumarkt
Schwandorf
Cham
REGENSBURG
Straubing
Deggendorf
Gr. Arber 1457
C. BUDĚJOVICE
Sarreguemines
KARLSRUHE
Bruchsal
HEILBRONN
Crailsheim
Schwäb. Hall
Gunzenhausen
Ellingen
Weißenburg
Eichstätt
Ingolstadt
Abensberg
Landshut
Passau
Vilshofen
LUDWIGSBURG
PFORZHEIM
STUTTGART
ESSLINGEN
Schwäb. Gmünd
Aalen
Nördlingen
Heidenheim
Göppingen
Geislingen
DONAUWÖRTH
Neuburg
Freising
STRASBOURG
Baden-Baden
Rastatt
Tübingen
REUTLINGEN
ULM
Neu-Ulm
AUGSBURG
MÜNCHEN
Dachau
LINZ
Wels
Schärding
Braunau
Offenburg
Freudenstadt
Rottweil
Schwenningen
Biberach
Memmingen
Kaufbeuren
Landsberg
Starnberg
Rosenheim
Traunstein
SALZBURG
Hallein
Colmar
FREIBURG
Donaueschingen
Tuttlingen
Ravensburg
Friedrichshafen
Lindau
Kempten
Füssen
Garmisch-Partenkirchen
Mittenwald
INNSBRUCK
Kufstein
Kitzbühel
Berchtesgaden
Bad Reichenhall
MULHOUSE
BASEL
Schaffhausen
Konstanz
WINTERTHUR
ZÜRICH
ST. GALLEN
Bregenz
Boden-See
H. Dachstein
Zugspitze
SCHWEIZ
ÖSTERREICH
FRANCE

- GLOSSAIRE -

Académie : Ecole supérieure où l'on s'exerce à la pratique des arts. Académies de chevalerie : écoles fondées en Europe aux XVII° et XVIII° siècles, où les jeunes nobles reçoivent une éducation qui dépasse les seules disciplines intellectuelles.

Alma Mater : Mots latins (la mère nourricière) s'appliquant à l'Université, parfois aussi à la patrie.

Anthropocentrisme : (1907) Philosophie qui fait de l'homme le centre du monde, et du bien de l'humanité la cause finale de toute chose.

Anthroposophisme : Science de l'humanité, connaissance morale de l'homme, le complément de l'anthropologie.

L'art pour l'art : Formule employée pour la première fois par Victor Cousin et reprise par Théophile Gautier : l'art n'a pas d'autre but que lui-même, il porte en lui sa propre justification et ne vise pas l'utile.
"Le bien et le saint ne peuvent être la route de l'utile, nimême du beau" (V. Cousin, Cours de philosophie de 1818, p. 224.)
"L'art pour l'art signifie un travail dégagé de toute préoccupation autre que celle du beau en lui-même", "nous croyons à l'autonomie de l'art, l'art pour nous n'est pas le moyen, mais le but" (Th. Gautier, in : Larousse XIX° s.

Assistance : désigne dans la Compagnie de Jésus un regroupement de provinces, sous la responsabilité de l'un des assistants ou auxiliaires du Préposé général à Rome. La Pologne par exemple fait partie de l'assistance allemande.

Astrolabe : (Bas latin astrolapsus, du grec astrolabos, astron, astre, et lambanein, prendre) Instrument dont on se servait pour déterminer la hauteur des astres au-dessus de l'horizon.

Aula : En latin la cour d'une maison. Désigne en Allemagne la salle de rassemblement des congrégations mariales dans les collèges, et à l'Université, la salle du cours magistral.

Autorité : Du latin augere (augmenter, faire croître), c'est la force qui sert à soutenir et à accroître.

Baroque : (Portug. barroco, perle irrégulière) A partir de la fin du XVII° siècle, qui est d'une irrégularité bizarre. Spécialt. Archit. : style né en Italie au XVI° siècle, qui s'écarte des règles de la Renaissance classique.

Baroscope : (Du grec baros, pesanteur, et skopein, examiner) Sorte de balance qui permet de mesurer la perte de poids d'un corps plongé dans un gaz.

Bref : (XI° s.) Droit can. : Courte lettre officielle du pape, ayant un caractère privé.

Bulle : (XII° siècle) Boule de métal, comme celle que les jeunes patriciens romains portaient autour du cou, attachée à un sceau, et par extension, le sceau lui-même. Droit can. : Lettre patente du pape, avec sceau de plomb, et contenant une constitution (par analogie, ordonnance des empereurs d'Allemagne).

Bursa, ou byrsa en latin : donation ou somme d'argent mise en commun pour subvenir ensemble aux frais de l'institution scolaire dans laquelle on habite et travaille.

Calvinisme : Doctrine de Calvin (1509-1564). "Chacune des deux religions pouvait se croire la plus parfaite, la calviniste se jugeant plus conforme à ce que Jésus avait dit, et la luthérienne à ce que les apôtres avaient fait" (Montesquieu, Esprit des lois, XXIV, 5).

Canonique: (XIII° s.) Du règle canon, règle, conforme aux canons, aux règles ecclésiastiques en matière de foi et de discipline.

Catéchisme : (XIV° s.) Lat. catechismus, gr. katêkhimos, "instruction orale". Instruction dans les principes de la foi chrétienne. Livre contenant l'instruction du catéchisme (par ext. , exposition abrégée d'une science, d'une doctrine. Le Catéchisme d'Agriculture de l'abbé Bexon, 1773).

Catharsis : Purification, soulagement, satisfaction de l'âme.

Cathédrale (école) : (XII° s., du latin médiéval cathedralis, de cathedra, chaire ou siège épiscopal) Ecole tenue par l'évêque à côté de la cathédrale (élipse, à partir du XVII° s., d'"église cathédrale").

Chanoines réguliers (canunie au XII° s., du latin canonicus) Prêtres (≠ moines) qui vivent en communauté ou collège (de là église collégiale) sous une règle canoniale, telle celle de saint Augustin (augustins), de saint Norbert de Xanten (prémontrés), etc...

Chapître : Partie de la règle d'un ordre religieux lue chaque jour devant la communauté. Par ext. assemblée de moines, de chanoines réguliers ou séculiers réunis pour délibérer de leurs affaires, communauté de ceux qui siègent à cette assemblée. Dans un diocèse, conseil de l'évêque.

Choral : (1845, dér. sav. du lat. chorus, choeur) C'est à Luther qu'on doit l'invention du choral, chant religieux simple et populaire. Par ext. composition pour orgue sur le thème d'un choral.

Clôture: (XII° siècle) Partie d'un monastère où n'ont habituellement pas accès les visiteurs.

Comicus : Religieux chargé de composer déclamations et pièces de théâtre dans les monastères allemands des XVII° et XVIII° siècles.

Concertation / disputation : (XII° s.) Dispute ou discussion publique, débat contradictoire ou lutte d'émulation sur une thèse donnée.

Concile : Assemblée des évêques convoquée pour statuer sur des questions de dogme, de morale ou de discipline.

Confession d'Augsbourg : Déclaration des articles de foi, présentée à Charles-Quint par les protestants en 1530.

Congrégation : (XII° s.) Lat. grex, troupeau, sens religieux depuis le XVI° siècle. Congrégation mariale, par analogie, confrérie de dévotion aux activités diverses, mise sous l'invocation de la Vierge.

Contrepoint (XVI° siècle) : de point, note, les notes étant figurées par des points. Art de composer en superposant des dessins mélodiques (l'harmonie combine des notes disposées verticalement en accords, le contrepoint combine des notes suivant un dessin horizontal, soumis à des règles précises).

Contre-réforme (minuscules) : (1920)Nom donné par les historiens allemands à la Réforme catholique qui suivit au XVI° s. la Réforme protestante et remédia aux abus dont avait souffert l'Eglise, qui avaient facilité leur tâche aux protagonistes de la Réforme protestante.

Cosmopolitisme : (1560) Etat d'esprit de qui se considère comme citoyen du monde.

Déisme : (XVII° s.) Système d'après lequel la raison peut acquérir la connaissance de l'existence de Dieu sans pouvoir le déterminer plus étroitement. Le déisme rejette les dogmes révélés.

Diaire : Chez les jésuites, journal où se fait la relation des faits de la vie des collèges.

Dialectique : Ensemble des moyens mis en oeuvre dans la discussion en vue de démontrer, réfuter, emporter la discussion (XII° s.).

Dîme : (XII° s. decima au féminin) Chez les juifs, le dixième de la récolte qui était donné aux lévites (Nb. 18, 21 et He 7, 5). Au Moyen-Age, fraction variable de la récolte prélevée par l'Eglise, qui traditionnellement avait pour contrepartie les charges de l'assistance publique.

Diocèse : (XII° s., féminin jusqu'au XVI° s.) Lat. diocesis : circonscription administrée par un vicaire de l'empereur romain. Circonscription ecclésiastique placée sous la juridiction d'un évêque.

Dogme : (1570, dogma; opinion ou doctrine) Point de doctrine établi comme une vérité fondamentale et incontestable.

Electeur : (XVI° s.) Spécialt. Chacun des princes et évêques de l'Empire germanique qui avaient le droit d'élire l'empereur, ordinairement au nombre de sept, quatre laïcs et trois ecclésiastiques.

Eloquence : (XII° s.) Talent ou art de toucher, d'émouvoir, de persuader, d'entraîner.

Empirisme (1736) : Méthode ou procédé de pensée qui ne s'appuie que sur l'expérience. De là, système philosophique selon lequel les connaissances de l'esprit ne sont que le fruit de de l'expérience.

Emulation : (XIII° s.) Sentiment qui pousse à égaler ou à surpasser un autre en mérite, en vertu ou en honneur personnel.

Eudémonisme : (1876) Doctrine ayant pour principe que le but de l'action est le bonheur, considéré comme le souverain bien.

Exégèse : (XVII° s.) Commentaire critique, interprétation philologique et doctrinale de l'Ecriture.

Expériment : Chez les jésuites, toute activité concrète demandée au novice comme expérience personnelle nouvelle dans le cadre de la formation dans la Compagnie.

Externes : Dans les collèges, élèves qui sont extérieurs à la Compagnie (ni novices, ni scolastiques).

Famulus : Valet que les étudiants nobles pouvaient amener sous le contrôle des pères avec eux au collège (souvent un élève plus jeune et de condition modeste de l'école).

Fugue : (1598) Composition musicale écrite dans le style du contrepoint et dans laquelle un thème et ses imitations successives forment plusieurs parties qui semblent "se fuir et se poursuivre l'une l'autre" (Rousseau). La forme n'en a été codifiée qu'à la fin du XVII° siècle.

Gallicanisme : (1488) Principes et doctrine de l'Eglise gallicane, qui ont trouvé leur expression dans la "Déclaration des quatre articles" de 1682.

Général (des jésuites) : Préposé ou supérieur général, élu à vie par les supérieurs majeurs et les délégués des provinces de l'ordre, en résidence à Rome.

Germanicum (Pontificium Collegium Germanicum et Hungaricum) : Séminaire fondé à Rome en 1552 dans le mouvement de la Réforme catholique par saint Ignace, en vue de former des prêtres pour l'Allemagne, les Pays-Bas, la Suisse et l'Autriche.

Grâce : XI° s. : Aide de Dieu.
XII° s. : Faveur. La bonté de Dieu, les faveurs qu'elle donne. Aide qui rend l'homme capable d'accomplir la volonté de Dieu et de parvenir au salut.

Gymnase : Spécialt. En Allemagne, école secondaire (habituellement protestante).

Héraldique : Connaissance et art relatif aux armoiries.

Humanisme : (1765, d'après l'allemand Humanismus)
Hist littéraire : Mouvement d'esprit caractérisé par un effort pour relever la dignité de l'esprit humain et le mettre en valeur, en renouant, par-dessus le Moyen-Age et la scolastique, avec la culture moderne.
Philosophie : Toute théorie qui prend pour fin la personne humaine et son épanouissement. Spécialt. Doctrine qui s'attache à la "mise en valeur de l'homme" par les seules forces humaines.

Hygromètre : (1666) Instrument de précision servant à mesurer le degré d'humidité de l'air.

Index : (1503) Du lat. index, indicateur. Spécialt. Index ou indice : catalogue des livres dont le Saint-Siège interdisait

la lecture pour des motifs de doctrine ou de morale.

Jansénisme : (XVII° siècle, de Jansen, évêque d'Ypres mort en 1638) Théol. Doctrine sur la grâce et la prédestination, selon laquelle le salut n'est accordé qu'aux seuls élus. Par ext. Morale austère.

Laïcisme : (1842) Ancienn. Doctrine tendant à réserver aux laïcs une certaine part dans le gouvernement de l'Eglise. Spécialt. Doctrine qui tend à donner aux institutions un caractère non religieux.

Laterna magica : Sorte d'ancêtre de l'appareil photographique, construit par le père Athanasius Kircher (1601-1680), grâce aux découvertes de Galilée et Kepler en optique.

Liturgie : (1579) Du grec leitourgia, service public, culte public et officiel institué.

Lumières : La capacité intellectuelle naturelle ou acquise.
. Collectivement : Les lumières d'une époque : l'état de la civilisation, de la culture. Rem. C'est au XVIII° s. que cet emploi eut la plus grande vogue, et on ne l'utilise plus guère que par allusion à cette époque. "Aux approches de 1789, il est admis que l'on vit "dans le siècle des lumières", dans "l'âge de raison", qu'auparavant le genre humain était dans l'enfance, qu'aujourd'hui il est devenu majeur" (Taine, Orig. France contemp., III, t. II, p. 2).
. Absolt. (par métaphore) La culture, la philosophie (au sens du XVIII° s.). "C'est du nord aujourd'hui que nous vient la lumière" (Voltaire, Epîtres, CXCIX).

Luthéranisme : Religion protestante luthérienne. "(En 1530) Les luthériens présentèrent leur confession de foi dans Augsbourg, et c'est cette confession qui devint leur boussole, le tiers de l'Allemagne y adhérait..." (Voltaire, Essai sur les moeurs, CXXXII).

Magister : Maître d'école. Scolastique jésuite qui pendant sa régence, donc entre ses études de philosophie et de théologie, est chargé d'enseigner.

Magistrat : (XIV° s.) Par ext. (au sing. collectif), ceux qui ont le soin du gouvernement et de la police de la cité.

Métaphysique : (XIV° s.) 1. Philos. Recherche rationnelle ayant pour objet la connaissance de l'être absolu, des causes de l'univers et des principes premiers du savoir. 2. Réflexion systématique se proposant de dégager les bases de toute activité humaine, de l'art, de la religion. Par ext. Conception d'ensemble du monde et de la vie.

Ministère : Au sens général (XVI° s.), charge, fonction que l'on doit remplir. Absolt. Le sacerdoce.

Naturalisme : (1719) Interprétation mythologique des faits de la nature. Philos. (1752) Doctrine selon laquelle rien n'existe en dehors de la nature, qui exclut le surnaturel.

Noviciat : (1535) Temps d'épreuve (sous la direction d'un "père-maître"), imposé aux novices avant leur profession, d'un an dans la plupart des ordres religieux, de deux ans chez les jésuites. Mais alors qu'habituellement les voeux sont d'abord temporaires, ils sont tout de suite définitifs chez les jésuites.

Optimisme : .(1737) Philos. Doctrine selon laquelle le monde est le plus heureux et le meilleur possible. Rem. Le terme a été étendu aux doctrines les plus diverses pour lesquelles le mal n'a pas d'existence réelle.
.(1788) Tournure d'esprit qui dispose à prendre les choses du bon côté. Par ext. Sentiment de confiance dans l'issue favorable d'une situation particulière.

Paedagogus : Dans les collèges, jeune scolastique jésuite qui en plus de ses heures d'enseignement, est chargé sous la responsabilité du Préfet de la vie à l'internat.

Pagerie : Partie de l'internat réservée aux jeunes nobles et distincte du reste de l'établissement dans les collèges (parfois jusqu'au XX° siècle, à Feldkirch par exemple).

Piétisme : (1609) Pensée du pasteur Spener (1635-1705) qui insistait sur la nécessité de la piété personnelle et du sentiment religieux plus que sur la stricte orthodoxie doctrinale. Les membres de cette secte luthérienne se réunissaient en "collèges de piété".

Plain-chant : (XII° s.) Musique vocale monodique de la liturgie romaine, chant grégorien.

Positivisme : Toute doctrine quise réclame de la seule connaissance des faits, de l'expérience scientifique, qui affirme que la pensée ne peut atteindre que des relations et des lois (et non les choses en soi).

Prédestination : (1190) Théol. Intention qui aurait animé Dieu, quand il a, de toute éternité, déterminé le destin de l'humanité et l'avenir du monde. Spécialt. Doctrine essentielle du calvinisme, selon laquelle Dieu aurait élu certains pour les conduire au salut par la seule force de sa grâce, et voué les autres à la damnation, sans considération de leur foi ni de leurs oeuvres (le jansénisme a soutenu la thèse de la prédestination).

Préfet : (vers 1170) Empr. lat. praefectus, préposé, de prae-, et facere, faire) Préfet de collège, le responsable de la vie quotidienne et du travail intellectuel dans l'institution scolaire. Préfet de congrégation, membre élu - parfois un élève -, qui prend la responsabilité de l'organisation, interlocuteur du "Präses" (président), le père qui en est l'aumônier.

Principista : Ceux qui commencent l'étude du latin, en vue de suivre les cours au collège. Les "Parva" sont les petits de l'école primaire.

Primogéniture : (1481) Antériorité et priorité de naissance qui entraîne le droit de succession.

Procurator : Dans les collèges jésuites d'avant la dissolution de 1773, l'intendant.

Profès : (XII° s.) Relig. Qui a fait profession, prononcé ses voeux.

Province : Spécialt. Circonscription administrative d'un ordre religieux. Il y avait trois provinces jésuites en Allemagne jusqu'à la création en 1770 de la province de Bavière.

Provincial : Supérieur majeur, responsable d'une province, nommé depuis Rome par le général, pour trois ou six ans.

Quadrivium : (XIII° s.) Mot latin signifiant proprement carrefour. Le groupe des quatre arts libéraux à caractère mathématique : arithmétique, astronomie, géométrie, musique.

Quinine : (1820) Alcaloïde extrait de l'écorce du quinquina jaune, sulfate employé comme antithermique, remède spécifique du paludisme, expérimenté par les pères de la Compagnie, et longtemps appelé "poudre des jésuites" ("Jesuitenpulver").

Ratio : Ratio studiorum, plan ou règlement des études. Le mot est féminin, mais l'habitude s'est prise dans la Compagnie de l'employer le plus souvent au masculin dans la langue française.

Recteur : (1261) De regere, régir, rector, celui qui dirige.
. Le premier officier électif d'une université.
. Celui qui est à la tête d'une université. Recteur magnifique, titre probablement d'origine allemande.
. Supérieur d'un collège jésuite. Il est le "centre de l'autorité, de l'inspiration et de l'unité" (Constitutions de la Compagnie, 395).

Régulier : (1308) Relig. Qui appartient à un ordre religieux au sens strict, soumis à la règle.

Résidence (jésuite) : Nom communément donné à une maison de la Compagnie dans une ville ou un village, lorsque la communauté n'y tient pas de collège.

Rococo : (1828, Stendhal) D'abord mot de l'argot des ateliers (formation d'après rocaille). Hist. de l'art : Se dit du style décoratif du XVIII° siècle caractérisé par la profusion des rocailles, le goût des ornements contournés et des formes tourmentées.

Rhétorique : (v. 1155) 1. Bien-dire, art de bien parler, avec éloquence et force. 2. Classe de rhétorique (1591).

Royaume : Réalité du règne de Dieu annoncé par Jésus dans sa prédication et ses miracles (ou signes). Au terme des temps, le Christ vainqueur de la mort "remettra sa royauté à Dieu le Père" (1 Co. 15, 24) et les hommes recevront la gloire en partage.

Sacrement : (XII° s.) "Dépôt ou serment" en lat. class., "objet ou acte sacré" dans le lat. ecclés. Signe sacré institué par le Christ pour produire et augmenter la grâce, lieu de la rencontre avec Dieu.

Saint-Empire : Fondé par Charlemagne et continué jusqu'à Louis-l'Enfant (800-911). Saint-Empire romain germanique : Fondé par Othon-le-Grand en 962, aboli en 1806 par l'abdication le 6 avril de François II de Habsbourg-Lorraine.

Salut : (X° s.) Spécialt. Théol. Félicité éternelle, fait d'être sauvé de l'état naturel de péché et de la damnation qui en résulterait sans la médiation du Christ-Rédempteur. En théologie catholique, le salut est considéré dans la perspective du Jour du Seigneur (ou eschatologique).

Scolastique : Jeune religieux, qui a terminé son noviciat et fait profession, et poursuit ses études, normalement dans un scolasticat. On nommait très souvent des scolastiques dans les collèges pour enseigner dans les classes secondaires.

Sécularisation : (1567) Passage d'un bien de communauté religieuse dans le domaine de l'Etat ou à une personne morale de droit public.

Séculier : Prêtre séculier, prêtre diocésain qui vit dans le siècle, qui exerce son ministère "dans le monde" (par opposition aux clercs réguliers).

Sodalité : (Sodalitas, compagnie) Réunion de compagnons membres d'une congrégation mariale.

Sphère armillaire (1557, de armilla, le bracelet) : Globe formé d'anneaux représentant le ciel et les astres, d'après l'ancienne astronomie.

Théologie : (XIV° s.) Etude des questions religieuses fondée sur les textes sacrés et la tradition, à la différence d'autres disciplines qui considèrent ces questions d'un point de vue purement rationnaliste.

- Théologie spéculative : Systématisation rationnelle des données fournies par la théologie positive (positif : certain, réel), établie par institution divine ou humaine.
- Théologie naturelle : Partie de la philosophie qui traite de l'existence de Dieu et de ses attributs, en se fondant uniquement sur la raison et l'expérience.

Trivium : (XIII° s.) Division inférieure des sept arts libéraux (grammaire, rhétorique et dialectique).

Vernaculaire : (1765, vernaculus, indigène, domestique, de verna, esclave né dans la maison) De la langue du pays, propre au pays.

Villa : (130) Nom latin donné en allemand à la maison de campagne d'un collège ou d'une résidence jésuite, où l'on se rendait habituellement le jeudi -Villatag- (jour de congé hebdomadaire depuis le XVI° siècle).

- BIBLIOGRAPHIE -

Ouvrages et articles cités :

1. Histoire, culture et civilisation allemandes.

. Bantel Otto, Grundbegriffe der Literatur, Hirschgraben Verlag, Frankfurt a. M., 1974, 126 S.
. Barner Wilfried, Lessing, ein Arbeitsbuch für den literaturgeschichtlichen Unterricht, Beck, München, 1977, 414 S.
. Bauerreis Romuald, Kirchengeschichte Bayerns Bd 7 : 1600-1803, Verlag der Erzabtei St. Ottilien, St. Ottilien, 1965.
. Benz Richard, Deutsches Barock, Kultur des achtzehnten Jahrhunderts, Reclam, Stuttgart, 1949, 559 S.
. Benz Richard, Die Zeit der deutschen Klassik, Reclam, Stuttgart, 1953, 610 S.
. Bianquis Geneviève, Histoire de la littérature allemande, Armand Colin, Paris, 1969, 224 p.
. Biedermann, Deutschland im 18. Jahrhundert, Weber, Leipzig, 1880, Bd.1, 965 S., Bd. 2, 1466 S.
. Böhm H., Die religiöse Grundlage der Aufklärung, Zürich, 1933.
. Braun Josef, Die Kirchenbauten der deutschen Jesuiten, in : Stimmen aus Maria Laach, Heft 103/104, S. 282-361, 1909, Herder, Freiburg i. B.
. Bruford Walter, Die gesellschaftlichen Grundlagen der Goethezeit, Ullstein, Frankfurt a. M., 1936, 362 S.
. Cassierer Ernst, Die Philosophie der Aufklärung, Mohr, Tübingen, 1932, 491 S.
. Cornely Rudolf, Pombal, ein politischer Heuchler, in : Stimmen aus Maria Laach, Heft 5, S. 122-146, 1873, Herder, Freiburg i. B.
. Croce Benedetto, Der Begriff des Barock, Die Gegenreformation, 2 Essays, Rascher, Zürich, Leipzig, Stuttgart, 1925.
. De Boor Helmut und Newald Richard, Geschichte der deutschen Literatur, Beck, München, 1967-1975, 6 Bände.
. Décarreaux Jean, Moines et monastères, Tallandier, Paris, 1980, 356 p.
. Dejob Charles, De l'influence du Concile de Trente sur la littérature et les beaux-arts, Paris, 1884, 413 p.
. Delumeau Jean, Le catholicisme entre Luther et Voltaire, PUF, Paris, 1971, 358 p.
. Deutelmoser Arno, Reformation und Gegenreformation in Deutschland, Leipzig, 1938, 56 S.
. Dilthey Wilhelm, Weltanschauung und Analyse des Menschen seit der Renaissance und Reformation, Ges. Schriften II, Leipzig, 1925.
. Dilthey Wilhelm, Studien zur Geschichte des deutschen Geistes, Ges. Schriften III, Leipzig, 1927.
. Ermatinger Emil, Deutsche Kultur im Zeitalter der Aufklärung, Athenaion, Frankfurt a. M., 1969, 381 S.
. Falk Franz, Schule, Unterricht und Wissenschaft im Mittelalter, Manz, Regensburg, 1907, 97 S.

. Flemming Willi, Einblicke in den deutschen Literaturbarock, Hain, Meisenheim, 1975, 233 S.
. Flemming Willi, Deutsche Kultur im Zeitalter des Barock, Hachfeld, Konstanz, 1960, 439 S.
. Henri Focillon, Vie des formes, Quadrige PUF, Paris, 1943, 131 p.
. Fricke Gerhard und Schreiber Matthias, Geschichte der deutschen Literatur, Schöningh, Paderborn, 1974, 446 S.
. Geiger Ludwig, Renaissance und Humanismus in Italien und Deutschland, Grote, Berlin, 1882, 585 S.
. Goldner Johannes, Bayerische Bibliotheken, Pannonia, Freilassing, 1983, 48 S.
. Günter Heinrich, Deutsche Kultur in ihrer Entwicklung, Quelle & Meyer, Leipzig, 1932, 354 S.
. Haas Robert, Die geistige Haltung der katholischen Universitäten Deutschlands im 18. Jahrhundert, ein Beitrag zur Geschichte der Aufklärung, Herder, Freiburg i. B., 1952, 186 S.
. Hager Werner, Barock Architektur, Holle, Baden-Baden, 1968, 246 S.
. Hauser Arnold, Sozialgeschichte der Kunst und Literatur, Beck, München, 1983, 1119 S.
. Hausmann Wilfried, Baukunst des Barock, Form, Funktion, Sinngehalt, Du Mont, Köln, 1978, 341 S.
. Hautsch Hugo, Geschichte Österreichs, Styria, Graz, Bd 1, 1959, 430 S., Bd. 2, 1968, 622 S.
. Hauttmann Max, Geschichte der kirchlichen Baukunst in Bayern, Schwaben und Franken, 1550-1780, Schmidt, München, 1921, 273 S.
. Hazard Paul, La pensée européenne au XVIII° siècle de Montesquieu à Lessing, Boivin, Paris, 1946, 410 p.
. Hazard Paul, La crise de la conscience européenne, Boivin, Paris, 1935, 474 p.
. Hederer Edgar, Deutsche Dichtung des Barock, Hauser, München, 1968, 590 S.
. Hubensteiner Benno, Vom Geist des Barock, Süddeutscher Verlag, München, 1967, 286 S.
. Hubensteiner Benno, Bayerische Geschichte (Staat und Volk, Kunst und Kultur), Süddeutscher Verlag, München, 1977, 566 S.
. Jedin Hubert, Katholische Reformation oder Gegenreformation ? Stocker, Luzern, 1946, 66 S.
. Kawerau Waldemar, Culturbilder aus dem Zeitalter der Aufklärung, Bd 1 : Aus Magdeburgs Vergangenheit, Niemeyer, Halle, 1886, 325 S., Bd 2 : Aus Halles Literaturleben, Niemeyer, Halle, 1888, 360 S.
. Klassen Peter, Die Grundlagen des aufgeklärten Absolutismus, Fischer, Iena, 1929, 134 S.
. Kluckhohn August, Beiträge zur Geschichte des Schulwesens in Bayern vom 16. bis zum 18. Jahrhundert (in : Abhandlungen der königlich-bayerischen Akademie der Wissenschaften, München, Bd. XII/3, 1874, S. 171-241).
. Korff H.A., Geist der Goethezeit, Köhler & Amelang, Leipzig, 1923-1930, 2 Bde.
. Kratz Wilhelm, Ungedruckte Briefe Friedrichs des Grossen, AHSJ I, fasc. 2, 1932, S. 281-291, Roma, 20, Via dei Penitenzieri
. Kreitmaier, Josef, Die religiösen Kräfte des Barock, in: Stimmen der Zeit, Bd. 110, 1926, S. 453-466, Herder, Freiburg i. B.

- Langenohl Hanno, Die Anfänge der deutschen Volksbildungsbewegung im Spiegel der moralischen Wochenschriften. Beiträge zur Erziehungswissenschaft, Henn, Düsseldorf, 1964, 144 S.
- Lankheit Klaus, Aus Kunst und Geschichte des katholischen Heidelbergs, Kerle, Heidelberg, 1959, 42 S.
- Lehmann Oskar, Die deutschen moralischen Wochenschriften des 18. Jahrhunderts als pädagogischen Reformschriften, Brandstetter, Leipzig, 1893, 86 S.
- Lieb Norbert, Johann-Michael Fischer, Pustet, Regensburg, 1982, 241 S.
- Lortz Josef, Geschichte der Kirche in ideengeschichtlichen Betrachtung (Bd.2 : Die Neuzeit), Aschendorff, Münster, 1964, 590 S.
- Merkle Sebastian, Die kirchliche Aufklärung im katholischen Deutschland, Reichl, Berlin, 1910).
- Meyer R.M., Geschichte der deutschen Literatur bis zum Beginn des 19. Jahrhunderts, Bondi, Berlin, 1920, 2 Bde.
- Moeller Bernd, Deutschland im Zeitalter der Reformation (Deutsche Geschichte 4), Rupprecht, Göttingen, 1977, 214 S.
- Orthbandt Eberhard, Das deutsche Abenteuer, deutsche Geschichte, Pfahl, Tübingen, 1960, 1044 S.
- Preuss Hugo, Die Entwicklung des deutschen Städtewesens, Teubner, Leipzig, 1906, 379 S.
- Putzger F.W., Historischer Atlas, Velhagen & Klasing, Berlin, 8. Aufl. 1974, 146 S.
- Rogier H. und Weiler A., Geschichte der Kirche, Benziger Verlag, Einsiedeln, 1977, 5 Bde.
- Rovan Joseph, La Bavière, Arthaud, Paris, 1981, 442 p.
- Sander Paul, Geschichte des deutschen Städtewesens, Schroeder, Bonn, 1922, 155 S.
- Scherer Emil-Clemens, Geschichte und Kirchengeschichte an den deutschen Universitäten. Ihre Anfänge im Zeitalter des Humanismus und ihre Ausbildung zu selbständigen Disziplinen, Herder, Freiburg i. B., 1927, 522 S.
- Schmitz H., Kunst und Kultur des 18. Jahrhunderts in Deutschland, Bruckmann, München, 1922, 379 S.
- Schnürer Gustav, Katholische Kirche und Kultur in der Barockzeit, Schöningh, Paderborn, 1937, 804 S.
- Spindler Max, Handbuch der bayerischen Geschichte III, Bd. 3 : Franken, Schwaben, Oberpfalz bis zum Ausgang des 18. Jahrhunderts, Beck, München, 1971, 1622 S.
- Steinhausen Georg, Geschichte der deutschen Kultur, Bibliographisches Institut, Leipzig, 1904, 747 S.
- Stiglmayr Josef, Kirche und Reformation. Unterricht und Erziehung, Benziger Verlag, Einsiedeln, 1917, 428 S.
- Tapié Victor, Le baroque, PUF, Paris, 1961, 126 p.
- Tazerout, L'education idéaliste, les éducateurs sociaux de l'Allemagne moderne, Sorlot, Paris, 1943, 342 p.
- Veit Andreas und Lenhart Ludwig, Kirche und Volksfrömmigkeit im Zeitalter des Barock, Herder, Freiburg i. B., 1956, 332 S.
- Vierhaus Rudolf, Deutschland im Zeitalter des Absolutismus (1648-1763), Deutsche Geschichte 6, Rupprecht, Göttingen, 1978, 224 S.
- Weisbach Werner, Der Barock als Kunst der Gegenreformation, Propyläen-Verl, Berlin, 1921, 595 S.

. Wolff Hans, Die Weltanschauung der deutschen Aufklärung, Lehnen, München, 1949, 267 S.
. Wölfflin, Renaissance und Barock, Bruckmann, München, 1931, 222 S.
. Wehrli Max, Deutsche Barocklyrik, Schwabe, Basel, 1945, 235 S.
. Zeeden Ernst, Gegenreformation, Wissenschaftliche Buchgesellschaft Darmstadt, Darmstadt, 1973, 504 S.

2. Pédagogie générale.

. Avanzini Guy, Histoire de la pédagogie du XVII° siècle à nos jours, Privat, Toulouse, 1981, 395 p.
. Balzer A., Die geschichtliche Entwicklung der Leibesübungen, Programm zum Jahresbericht des Königlichen Neuen Gymnasiums zu Regensburg für das Studienjahr 1897/1898, Wasner, Regensburg, 1898, 58 S.
. Boos Roman, Das Menschenbild im kath., protest., anthroposophischen Erziehungsideal, Haupt, Bern, 1946, 77 S.
. Brühl Gisela, Die Schule im Urteil ihrer Lehrer, vom ausgehenden 16. bis zum ausgehenden 19. Jahrhundert, Deutscher Fachschriften Verlag, Wiesbaden, 1969, 367 S.
. Charmot François, La pédagogie des jésuites, Spes, Paris, 1951, 574 p.
. Cornova J., Die Jesuiten als Gymnasiallehrer, Calve, Prag, 1804, 159 S.
. de Dainville François, Les jésuites et l'éducation de la société française, Beauchesne, Paris, 1940, 390 p.
. David Anton, Präfektenbuch, Stella Matutina Feldkirch, Feldkirch, 1917, 120 S.
. Deutsch Robert, Geschichte der Kinderspiele, Esprint Verlag, Heidelberg, 1980, 283 S.
. Dilthey Wilhelm, Pädagogik, Geschichte und Grundlinien des Systems (Ges. Schriften IX), Leipzig, 1934.
. Durkheim Emile, L'évolution pédagogique en France, Alcan, Paris, 1938, 2 vol.
. Durkheim, Education et sociologie, PUF, Paris, 1968, 120 p.
. Erlinghagen, Katholische Bildung im Barock, Schroedel, Hannover, 1972, 230 S.
. Hergt Max, Beiträge zur Geschichte des deutschen Unterrichts an den humanistischen Gymnasien des Königreichs Bayern, Wolf, München, 1900, 85 S.
. Kehrbach Karl, Texte und Forschungen zur Geschichte der Erziehung und des Unterrichts in den Ländern deutscher Zunge, Hofmann, Berlin, 1903, 101 S.
. Lexikon der Pädagogik, hrsg. vom Institut für miss. Pädagogik in Münster, Herder, Freiburg i. B., 1952/1955.
. Meinhardt Günther, Die Universität Göttingen, Musterschmidt, Göttingen, 1974, 123 S.
. Mesnard Pierre, Les grands pédagogues, PUF, Paris, 1961.
. Nietert Bernhard, Der neue Lehrer, eine historisch-pädagogische Studie über Johannes von La Salle, Birckeneck, Freising, 1958, 94 S.
. Paltram Petronius, Pädagogik des hl. Johann Baptist de La Salle und der christlicher Schulbrüder, Herder, Freiburg, 1911, 320 S.

- Paulsen Friedrich, Geschichte des gelehrten Unterrichts, 1. Bd., Veit, Leipzig, 1919, 636 S., 2. Bd., Gruyter, Berlin, 1921, 834 S.
- Pixberg Hermann, Der deutsche Calvinismus und die Pädagogik, Heilmann, Gladbeck, 1952, 96 S.
- Reble Albert, Geschichte der Pädagogik, Klett, Stuttgart, 1951, 336 S.
- Russ Willibald, Geschichte der Pädagogik, Klinkhardt, Bad Heilbrunn, 1968, 232 S.
- Schwerd Andreas, Der pädagogische Wert des Jugendspiels und verwandter Leibesübungen. Bd. 2 : Humanismus, Reformation und Gegenreformation, Pfeiffer, Augsburg, 1914, 119 S.
- Thiersch Friedrich, Über gelehrten Schulen, Cotta, Stuttgart, 1830, 3 Bde.
- Vandermeersch Edmond, L'excellence, une valeur pervertie, Revue Autrement 86, Janvier 1987.
- Vogelshuber Oskar, Geschichte der neueren Pädagogik, Ehrenwirth, München, 1952, 447 S.
- Weingart Maurus, Statuta vel Praecepta scolarium, Schülerregeln aus dem Ende des 15. Jahrhunderts, Abtei Metten, Metten, 1894, 31 S.
- Wühr Wilhelm, Das Abendländische Bildungswesen im Mittelalter, Ehrenwirth, München, 1950, 176 S.
- Ziegler Theobald, Geschichte der Pädagogik mit besonderer Rücksicht auf das höhere Unterrichtswesen, München, 1923, 445 S.

3. Ouvrages généraux sur la Compagnie de Jésus.

a. Textes fondateurs.

- Ignatius v. Loyola, Constitutiones Societatis Jesu, Curia generalis, Roma, 1937, 393 S.
- Ignatius v. Loyola, Regulae Societatis Jesu, De Meester, Brussel, 1910, 336 S.
- Ignatius v. Loyola, Geistliche Übungen, Übertragung von Adolf Haas, Herder, Freiburg i. B., 1967, 188 S.
- Ignace de Loyola, Exercices spirituels, Traduction de François Courel, DDB, Paris, 1960, 231 p.
- André Ravier, Saint Ignace de Loyola : Les chroniques, Nouvelle librairie de France, Paris, 1973, 335 p.
- Ignatius v. Loyola, Geistliche Briefe, Eingeführt von Hugo Rahner, Benziger Verlag, Einsiedeln, 1956, 340 S.

b. Statistiques et documents pédagogiques.

- Duhr Bernhard, Die Studienordnung der Gesellschaft Jesu, Bibliothek der katholischen Pädagogik, Bd. 9, Herder, Freiburg i. B., 1896, 286 S.
- Fey Karl, Papst Clemens' XIV. Aufhebungsbreve des Jesuitenordens, Braun, Leipzig, 1903, 40 S.
- Gerl Herbert, Catalogus Generalis Provinciae Germaniae Superioris et Bavariae Societatis Jesu, 1556-1773, München, Maschinenschrift, 1968, 502 S.
- Juvencius J., De Ratione discendi et docendi (Florenz, 1703), Bibliothek der katholischen Pädagogik, Bd. 10, Herder, Frei-

burg i. B., 1898, 471 S.
. Koch Ludwig, Jesuitenlexikon, Bonifacius, Paderborn, 1934, 1878 S.
. Kropf Franz-Xaver, Ratio et via recte atque ordine procedendi in litteris humanioribus aetati tenerae tradendis (München, 1736), Bibliothek der katholischen Pädagogik, Bd. 10, Herder, Freiburg i. B., 1898, 471 S.
. Lexikon für Theologie und Kirche, Herder, Freiburg i. B., 1933, 10 Bde.
. Pachtler G. M., Ratio atque institutio studiorum et Institutiones Scholasticae Societatis Jesu per Germaniam olim vigentes collectae concinnatae dilucidatae, I-VI, in : Mon. Germaniae Paedagogica, Bd. 2, 4, 5, 16, Berolini, 1887-1894.
. Schneider Burkhart, Die deutschen Ordensprovinzen im Todesjahr des hl. Ignatius, in : Stimmen der Zeit 1955-1956, Bd. 158, S. 206-215, Herder, Freiburg i. B.
. Ratio atque institutio studiorum Societatis Jesu, Didot, Paris, 1850, 156 p.
. Sommervogel Carlos, Bibliothèque de la Compagnie de Jésus, Picard, Paris, 1890-1932, tomes 1 à 11, Louvain, 1960, tome 12.
. Synopsis historiae SJ, Lovnii, Typis ad Sancti Alphonsi, 1950, 820 p.
. Szilas Ladislaus, Die Österreichische Jesuitenprovinz, Eine historisch-statistische Untersuchung, in : AHSJ XLVII, Fasc. 93, 1978, S. 97-158, Roma, 20, via dei Penitenzieri.
. Szilas Ladislaus, Kollegien und Universitäten in den deutschen Provinzen, in : AHSJ XXXIX, Fasc. 77, 1970, S. 206-215, Roma, 20, via dei Penitenzieri.

4. Etudes analytiques et synthétiques sur la Compagnie.

. Arrupe Pedro, Unser Zeugnis muss glaubwürdig sein (Ein Jesuit zu den Problemen von Kirche und Welt am Ende des 20. Jahrhunderts), Ostfildern, 1981.
. Balde Jakob, Dichtungen, Lateinisch und deutsch in Auswahl, herausgegeben und übersetzt von Max Wehrli, Hegner, Köln, 1963, 133 S.
. Barthel Manfred, Die Jesuiten, Legende und Wahrheit der Gesellschaft Jesu, Econ, Düsseldorf, 1982, 416 S.
. Becher Hubert, Die Jesuiten, Gestalt und Geschichte des Ordens, Kösel, München, 1951, 438 S.
. Braunsberger Otto, Petrus Canisius, Herder, Freiburg i. B., 1921, 334 S.
. Buxbaum Engelbert-Maximilian, Peter Canisius und die kirchliche Erneuerung des Herzogtums Bayern 1549-1556, in : Bibliotheca instiutti SJ, Vol. 35 1937, 310 S., Institutum historicum, Rom.
. Critische Jesuiter-Geschichte gegen die sogenannte Pragmatische Historie des Herrn Prof. Harenberg, von einem Liebhaber der Wahrheit, Barrentrapp, Frankfurt, 1765, 749 S.
. de Dainville François, Le Ratio discendi et docendi de Jouvancy, in : AHSJ XX, Fasc. 39, 1951, p. 3-58, Roma, 20, via dei Penitenzieri.
. Delattre Pierre, Les établissements des jésuites en France depuis quatre siècles, De Meester, Wetteren, 5 tomes, 1949-1957.
. Duhr Bernhard, Geschichte der Jesuiten in den Ländern deutscher

Zunge, Freiburg i. B., 1907-1913 (Bde.1 u. 2), München, 1921-1928 (Bde. 3 u. 4).
. Duhr Bernhard, Die Kaiserin Maria-Theresia und die Aufhebung der Gesellschaft Jesu, Ein Beitrag zur Kulturgeschichte des 18. Jahrhunderts, in : Stimmen der Zeit, Bd. 110, 1926, S. 207-222, Herder, Freiburg i. B.
. Ebner Rupert, Beleuchtung der Schrift des Herrn J. Kelle : Die Jesuiten-Gymnasien in Österreich, Ebenhöch, Linz, 1874, 719 S.
. Favre R., Bilan et perspectives de recherches sur les "Mémoires de Trévoux", in : XVIII° siècle, n° 8, 1976, Revue annuelle publiée avec le concours du CNRS par la Société française d'Etude du XVIII° siècle, Garnier, Paris, 1976, 542 p.
. Garagnon Jean, Les "Mémoires de Trévoux" et Rousseau,(in : XVIII° siècle, n° 8, 1976, Revue annuelle publiée avec le concours du CNRS par la Société française d'Etude du XVIII° siècle, Garnier, Paris, 1976, 542 p.
. Gagarin J., Les jésuites de Russie 1772-1785, Palmé, Paris, 1872, 211 p.
. Heitlinger Albert,Über die alten Jesuitenkollegien und ihre Pädagogik, in : Kollegbrief Weihnachten 1954, S. 16-26, Sommer 1955, S. 8-23, St. Blasien, 1954/1955.
. Hengst Karl, Jesuiten an Universitäten und Jesuitenuniversitäten, Schöningh, Paderborn, 1981, 425 S.
. Henrich Anton, Die lyrischen Dichtungen Jakob Baldes, Trübner, Strasbourg, 1915, 233 S.
. Hermann J.-B., La pédagogie des jésuites au XVI° siècle, Recueil, Louvain, 1914, 336 p.
. Hoffmann H., Friedrich II. von Preussen und die Aufhebung der Gesellschaft Jesu, Institutum historicum, Rom, 1969, 276 S.
. Höver Günter, Da riecht's nach Jesuitenpulver, Knecht, Frankfurt, 1972, 93 S.
. Jesuiten, Wohin steuert der Orden ? (Autorenteam SJ), Herder, Freiburg i. B., 1975, 158 S.
. Kelle Johann, Die Jesuiten-Gymnasien in Österreich, Bd. 1, Bohemia, Prag, 1873, 276 S., Bd. 2, Oldenburg, München, 1876, 304 S.
. Kluckhohn August, Die Jesuiten in Bayern mit besonderer Rücksicht auf ihre Lehrtätigkeit (in : Historische Zeitschrift, Bd. 31, 1874, S. 343-415), Oldenburg, München, 1874.
. Leisner Otto, Zum 400-Jahr-Jubiläum der Marianischen Kongregationen im deutschen Sprachgebiet, in : Freinberger Stimmen, 44. Jahrgang, 2. Heft, Juli 1974, S. 142-150, Kollegium Aloisianum, Freinbergstr. 32, Linz.
. Lipowsky Felix Josef, Geschichte der Jesuiten in Schwaben, Lentner, München, 1819, 250 u. 284 S. (2 Bde.).
. Lippert Peter, Zur Psychologie des Jesuitenordens, Kösel, Kempten, 1912, 128 S.
. Löffler Philipp, Die Marianischen Kongregationen, Herder, Freiburg i. B., 1924, 195 S.
. Löffler Philipp, Die Marianischen Kongregationen oder Sodalitäten, in : Stimmen aus Maria Laach, Bd. 27, 1884, S. 230-260 u. 343-375, Herder, Freiburg i. B., 1884.
. Martin Hans-Joachim, Das Kolleg St. Blasien, Kolleg St. Blasien, St. Blasien, 1979, 32 S.
. Mertz Georg, Die Pädagogik der Jesuiten nach den Quellen,

Winter, Heidelberg, 1898, 191 S.
. Müller Benno, Jacobi Balde Soc. Jes. Carmina Lyrica, München, 1844, 144 S.
. Nachrichten der österreichischen Provinz SJ, Dez. 1959, S.6-10, "Fr. Andrea Pozzo".
. Pfeiffer Heinrich, Die Kunsttätigkeit der Gesellschaft Jesu, in : AHSJ XLV, Fasc. 89, 1976, S. 220-230, Roma, 20, via dei Penitenzieri.
. Schröteler Josef, Die Erziehung in den Jesuiteninternaten des 16. Jahrhunderts, Herder, Freiburg i. B., 1940, 544 S.
. Stier Josef, Der Jesuiten ausgewählte pädagogische Schriften, Herder, Freiburg i. B., 1901, 564 S.

5. Monographies (Collèges et universités).

. Aign Albrecht, Geschichte des Gymnasiums Passau, Neue-Presse-Verlag, Passau, 1962, 140 S.
. Baer Michael, Die Jesuiten in Augsburg, Lipp, München, 1982, 132 S.
. Barth Médard, Die Pfarrkirche St. Georg von Molsheim, ehemalige Jesuitenkirche, Société d'édition de la Basse-Alsace, Strasbourg, 1963, 26 p.
. Batzl Heribert, Geschichte des Erasmus-Gymnasiums Amberg, Mayr, Amberg, 1976, 185 S.
. Bauer Wolfgang, Aus dem Diarium Gymnasii SJ Monacensis, Gotteswinter, München, 1878, 32 S.
. Baumgart Peter (Hrsg.), Vierhundert Jahre Universität Würzburg, Degener, Neustadt an der Aisch, 1982, 1081 S.
. Beck Christoph, "Andreas Neidecker", ein Weismainer Humanist und Schulmann, Beitrag zur Bamberger Schulgeschichte, Bamberg, 1918, 53 S.
. Boehm Laetitia, Ludwig-Maximilian-Universität 1472-1972, Duncker & Humblot, Berlin, 1972, 405 S.
. Böhme Werner, Die Professoren der philosophischen Fakultät an der Universität Ingolstadt im Zeitraum von 1721 bis 1799, Dissertation, Nürnberg, 1975, 157 S.
. Brandl Manfred, 500 Jahre Dominikaner und Jesuiten in Steyr 1478-1978, Ennsthaler, Steyr, 1978, 56 S.
. Braun Placidus, Geschichte des Kollegiums der Jesuiten in Augsburg, Giel, München, 1822, 206 S.
. Brück Anton, Die Mainzer theologische Fakultät im 18. Jahrhundert, Steiner, Wiesbaden, 1955, 168 S.
. Buchner Franz-Xaver, Schulgeschichte des Bistums Eichstätt, Lassleben, Kallmünz, 1956, 680 S.
. Cammerer Clemens, Kurzer Rückblick auf die Geschichte des Königlichen humanistischen Gymnasiums Burghausen, Russy, Burghausen, 1897, 59 S.
. Daisenberger Michael, Volksschulen der 2. Hälfte des Mittelalters in der Diözese Augsburg, Kolb, Dillingen, 1885, 79 S.
. Denk Julius, Zwei ehemalige Lehr- und Erziehungsanstalten Ambergs, Böes, Amberg, 1904, 55 S.
. Diendorfer Johann Ev., Die Aufhebung des Jesuitenordens im Bisthum Passau, Passavia, Passau, 1891, 79 S.
. Falkner Andreas, Geschichte der theol. Fakultät der Universi-

tät Innsbruck 1740-1773, Wagner, Innsbruck, 1969, 264 S.
. Faltermayer Heinrich, Geschichte des Studienwesens in Burghausen mit Rückblick auf die Gesammtnetwicklung des Mittelschulwesens in Bayern, Russy, Burghausen, 1892, 68 S.
. Festschrift Universität Salzburg 1622-1972, Hrsg. vom akad. Senat der Universität Salzburg, Pustet, Salzburg, 1972, 386 S.
. Festschrift 75 Jahre Stella Matutina in Feldkirch, Sausgruber, Feldkirch, 1931, 3 Bde.
. Fleischlin B., Aus den Annalen des Gymnasiums in Luzern, in : Monatsrosen des Schweizerischen Studentenvereins 30, 1885-1886, S. 30-42, 92-103, 361-372, 409-428.
. Fröhler Josef, Prozessionen der Jesuiten in Steyr im 18. Jahrhundert, in : Veröffentlichungen des Kulturamtes der Stadt Steyr 14, 1954, S. 49sq.
. Gerber Horst-Peter, Die Professoren der philosophischen Fakultät der Universität Ingolstadt vor und nach ihrer Übernahme durch die Jesuiten, Ihre Schriften, Dissertation an der Universität Erlangen-Nürnberg, 1974, 160 S.
. Grimme Friedrich, Festschrift zu der 3. Säcularfeier des Gymnasiums zu Heiligenstadt, Tordier, Heiligenstadt, 1875, 88 S.
. Gröber Conrad, Geschichte des Jesuitenkollegs und Gymnasiums in Konstanz, Streicher, Konstanz, 1904, 332 S.
. Gulielminetti Anton, Klemens-Wenzeslaus, Fürstbischof von Augsburg und die religiös-kirchliche Reformbewegung, Neuburg, 1911, 104 S.
. Häfner S., 400 Jahre-Wilhelmsgymnasium, Oldenburg-Verlag, München, 1959, 230 S.
. Heider Josef, Seminararchiv Neuburg a. d. Donau, Zink, München, 1957, 74 S.
. Högner Hermann, Philosophie und Medizin in Ingolstadt, Professoren der philosophischen Fakultät, Dissertation, München, 1976, 358 S.
. Hubensteiner Benno, Ingolstadt, Landshut, München, Der Weg einer Universität, Pustet, Regensburg, 1973, 98 S.
. Humpert Theodor, Heinrich-Suso-Gymnasium Konstanz, Jubiläumfestschrift zur Feier des 350 jährigen Bestehens, Stadler, Konstanz, 1954, 127 S.
. Joachimsen Paul, Aus der Vergangenheit des Münchener Wilhelmsgymnasiums, Kutzner, München, 1909, 67 S.
. Kast Augustin, Die Jahresberichte des Ettlinger Jesuitenkollegs 1661-1769, Kast, Ettlingen, 1934, 183 S.
. Kausch Winfried, Geschichte der Theologischen Fakultät Ingolstadt, Duncker & Humblot, Berlin, 1977, 255 S.
. Kmünz Josef, 100 Jahre Stella Matutina, Teutsch, Bregenz, 1956, 184 S.
. Kolb Ernst, Festrede 400 Jahre Jesuitenkolleg Innsbruck 1562-1962, Tyrolia, Innsbruck, 1962, 16 S.
. Kolb Geog, Mitteilungen über das Wirken der Jesuiten und der marianischen Kongregetionen in Linz während des 17. und 18. Jahrhunderts, Ebenhöch, Linz, 1909, 231 S.
. Krebs Franz, Das deutsche Schulwesen Ambergs von den Anfängen im 15. Jahrhundert bis zum Ausgang des 17. Jahrhunderts, Lassleben, Amberg, 1931, 97 S.
. v. Krones Franz, Geschichte der Karl Franzens-Universität in Graz, Leuschner, Graz, 1886, 684 S.
. Kuckhoff Josef, Die Geschichte des Tricoronatums, Bachem, Köln, 1931, 672 S.

- Küpper Heinz, Das St. Michael-Gymnasium zu Münstereifel, Heinen, Münstereifel, 1975, 128 S.
- Kurrus Theodor, Eine medizinische Hausbibliothek der Barockzeit, Medizinische Literatur in der Bibliothek des Jesuitenkollegiums in Freiburg (1620-1773), in : Beiträge zur Freiburger Wissenschafts- und Universitätsgeschichte, Hrsg. von Johannes Vinke, Albert, Freiburg i. B., 1966, S. 115-119.
- Kurrus Theodor, Die Jesuiten an der Universität Freiburg i. B. 1620-1773, Bd. 1 : Albert, Freiburg i. B., 1963, 265 S., Bd. 2 : Karl Aber, München, 1977, 435 S.
- Lackner Franz, Die Jesuitenprofessoren an der philosophischen Fakultät der Wiener Universität 1712-1773, Dissertation, Wien, 1976, 501 S.
- Layer Adolf, Dillingen a. d. Donau, Manz, Dillingen, 1982, 112 S.
- Lenzenweger Josef, Der Kampf um eine Hochschule für Linz, Oberösterreichischer Landesverlag, Linz, 1963, 48 S.
- Lichtenstern Anton, Geschichte der Pfarrei zu Landsberg, in : Stadtpfarrkirche Mariä Himmelfahrt, Landsberg am Lech, S. 13-22, Schnell & Steiner, München, 1981, 112 S.
- Lidel Albert, Hofkirche Neuburg an der Donau, Schnell & Steiner, München, 1978, 20 S.
- Ludewig Anton, Briefe und Akten zur Geschichte des Kollegs der Gesellschaft Jesu in Feldkirch, Sausgruber, Feldkirch, 1908, 145 S.
- Ludewig Anton, Die am Feldkircher Lyzeum im 17. und 18. Jahrhundert studierende Jugend, Wagner, Innsbruck, 1932, 142 S.
- Lukacs Laszlo, Die Gründung des Wiener päpstlichen Seminars und der Nuntius Giovanni Deffino, in : AHSJ XXIII, Fasc. 45, 1954, S. 35-75, Roma, 20, via dei Penitenzieri.
- Mayer Hermann, Geschichte des Freiburger Berthold-Gymnasiums, Bielefeld, Freiburg i. B., 1958, 47 S.
- Mederer Johann-Nepomuk, Annales Ingolstadiensis Academiae. Inchoarunt Valentinus Rotmarus et Johannes Engerdus. Emendavit, auxit, continuavit et codicem diplomaticum adjecit Johannes Nepomucensus Mederer, Pars III, ab Anno 1672 ad Annum 1772, Ingolstadt 1782.
- Mraz Gottfried, Geschichte der Theologischen Fakultät der Universität Innsbruck, von ihrer Gründung bis zum Jahre 1740, Wagner, Innsbruck, 1968, 216 S.
- Neugebauer H., Die Entwicklung des Bamberger Schulwesens von der Reformation bis zur Säkularisation, Historischer Verein Bamberg, Bmaberg, 1982, 233 S.
- Pont-à-Mousson, l'université et les problèmes de son temps, Actes du colloque de l'Université de Nancy II (16-19 octobre 1972), Annales de l'Est, Nancy, 1974, 402 p.
- Prantl Carl, Geschichte der Ludwig-Maximilian-Universität in Ingolstadt, Landshut, München, Kaiser, München, 1872, Bd. 1, 758 S., Bd. 2, 579 S.
- Probst Jacob, Geschichte der Universität Innsbruck, Wagner, Innsbruck, 1869, 411 S.
- Real Hans-Jürgen, Die privaten Stipendienstiftungen der Universität Ingolstadt im ersten Jahrhundert ihres Bestehens, Duncker & Humblot, Berlin, 1972, 211 S.
- Reiter Rupert, Die ehemalige Jesuitenkirche St. Ignatius zu Landshut, Inaugural-Dissertation, München, 1976, 145 S.
- Schäffer Gottfried, Passau, Reif, Passau, 40 S.
- Schühly Günther, Das ehemalige Jesuitenkolleg in Konstanz, in : Kollegbrief Weihnachten 1954, S. 56-66, Kolleg St. Blasien,

St. Blasien, 1954.
. Schühly Günther, Die Jesuiten als Seelsorger und Professoren in Freiburg i. B. (1620-1773), in : Kollegbrief Sommer 1955 und Weihnachten 1955, S. 35-43 und 20-26, Kolleg St. Blasien, St. Blasien, 1955.
. Schulze Rudolf, Das Gymnasium Paulinum zu Münster, Regensberg, Münster, 1948, 199 S.
. Specht Thomas, Geschichte der Universität Dillingen und der mit ihr verbundenen Lehr- und Erziehungsanstalten, Herder, Freiburg i. B., 1902, 707 S.
. Specht Thomas, Die Matrikel der Universität Dillingen, Schröder, Dillingen, 3 Bde. 1909-1915, 1188 S.
. Studhalter Josef, Die Jesuiten in Luzern, Matt, Stans, 1973, 477 S.
. Thaler Otto, Jubiläumsbericht 1612-1962 Gymnasium Passau, Neue-Presse-Verlag Gmbh, Passau, 1962, 130 S.
. Wagner Karl und Keller Albert, St. Michael in München, Schnell & Steiner, München, 1983, 323 S.
. Weissenberger Burkard, Geschichte des humanistischen Gymnasiums Straubing unter Berücksichtigung der Entwicklung des Gesamten Gymnasialwesens in Bayern, Programm des Gymnasiums Straubing für das Schuljahr 1897/1898, Attenkofer, Straubing, 1898, 66 S.
. Wolf Karl, Das Landshuter Gymnasium von seinen Anfängen bis zur Aufhebung des Jesuiten-Ordens, in : Verhandlungen des Historischen Vereins für Niederbayern, Bd. 62, S. 1-178, Thomann, Landshut, 1929.
. Wolff Helmut, Geschichte der Ingolstädter Juristenfakultät, Duncker & Humblot, Berlin, 1973, 410 S.
. Wucherer Friedrich, Mittelschulwesen im Hochstift Bamberg, Gärtner, Bamberg, 1904, 44 S.
. Zoepfl Friedrich, Geschichte des ehemaligen Mindelheimer Jesuitenkollegs, Feiner, Dillingen, 1921, 96 S.

6. Théâtre jésuite.

. Bauer-Heinhold Margarete, Theater des Barock, Collwey, München, 1966, 296 S.
. Boysse Ernest, Le théatre des jésuites, Slatkine, Genève, 1970 (Paris, 1880), 370 p.
. Dürrwaechter Anton, Das Jesuitentheater in Eichstätt, Sammelblatt des Historischen Vereins Eichstätt, 10. Jahrgang, 1896, S 42-102.
. Dürrwaechter Anton, Die Darstellung des Todes und Totentanzes auf der Jesuitenbühne, vorzugsweise in Bayern, in : Forschungen zur Kultur- und Literaturgeschichte Bayerns, Bd. 5, 1897, S. 89-115.
. Flemming Willi, Das Ordensdrama, Reclam, Leipzig, 1930, 369 S.
. Fröhler Josef, Das Schuldrama der Jesuiten in Steyr, in : Oberösterreichische Heimatblätter, Bd. 12, S. 81-91, Linz, 1958.
. Haas Carl-Max, Das Theater der Jesuiten zu Ingolstadt, Dissertation, München, 1948.
. Hadamowsky Friedrich, Barocktheater am Wienerkaiserhof. Mit einem Spielplan 1625-1740, in : Jahrbuch der Gesellschaft für Wiener Theaterforschung, 1951-1952, S. 7-117.

. Happ Alfred, Die Dramentheorie des Jesuitenordens, Ein Beitrag zur Geschichte der neueren Poetik, Dissertation, München, 1922.
. Krenig E.G., Das Jesuitenschauspiel am Gymnasium zu Würzburg, in : Jahresbericht des Wirsberg-Gymnasiums Würzburg, 1963-1964, S. 43-56.
. Leisner Otto, Jesuitendramen mit Musik, in : Freinberger Stimmen, 50. Jahrgang, 2. Heft, Juli 1980, S. 38-41, Kollegium Aloisianum, Freinbergstrasse, 32, Linz.
. Leisner Otto, Mozart und das Jesuitendrama, in : Freinberger Stimmen, 44. Jahrgang, 2. Heft, Juli 1974, S. 86-98, Kollegium Aloisianum,,Freinbergstrasse, 32, Linz.
. Lorenz Werner, Das Jesuitentheater bei St. Salvator in Augsburg, Unterhaltungsblatt zur Augsburger Postzeitung 1897, Nr. 8, 9, 10, 12.
. Müller Johannes, Das Jesuitendrama in den Ländern deutscher Zunge, Filser, Augsburg, 1930, Bd. 1 : 98 S., Bd. 2 : 150 S.
. Nactwey Herman-Josef, Die Exerzitien des Ignatius in den Dramen Jakob Bidermanns SJ, Dissertation, Münster, 1937.
. Niessen C., Nachträge zur alten Kölner Theatergeschichte, in : Jahrbuch des Kölnischen Geschichtsvereins, 40, 1966, S. 130-178.
. v. Reinhardstöttner Karl, Zur Geschichte des Jesuitendramas in München, Jahrbuch für Münchnergeschichte III, 1889, S. 53-176.
. Seidenfaden Ingrid, Das Jesuitentheater in Konstanz, Kohlhammer, Stuttgart, 1963, 192 S.
. Selzer Alfred, Das Jesuitendrama in der literarischen Entwicklung, Dissertation, Frankfurt, 1923.
. Sturm Josef, Dramatische Aufführungen an den Gymnasien zu Speyer im 16., 17., 18. Jahrhundert, Zechner, Speyer, 1917, 66 S.
. Szarota Elida, Das Jesuitendrama im deutschen Sprachgebiet, Eine Periochen-Edition, Texte und Kommentare, 2 Teile, 4 Bänder, 1895 S. + 2567 S., Fink, München, 1979.
. Valentin Jean-Marie, Le théâtre des Jésuites dans les pays de langue allemande (1554-1680), Peter Lang, Bern, 1978, 3 tomes, 1513 p.
. Valentin Jean-Marie, La diffusion de Corneille en Allemagne au XVIII° siècle à travers les poétiques jésuites, in : Arcadia, 7, 1972, p. 171-199.
. Adel Kurt, Das Jesuitendrama in Österreich, Bergland, Wien, 1957, 106 S.

7. Pédagogie des autres ordres religieux catholiques.

. Backmund Norbert, Die Chorherren und ihre Stifte in Bayern, Augustinerchorherren, Prämonstratenser, Chorherren vom Hl. Geist, Antoniter, Neue-Presse-Verlag, Passau, 1966, 242 S.
. Festschrift zum Ettaler Doppeljubiläum 1980, Weixler, Oberammergau, 1981, 230 S.
. Festschrift zum vierten Centenarium des Ursulinenordens, Bergmann, Berlin, 1935, 53 S.
. Hartig Michael, Die Benediktinerabtei Tegernsee, Schnell & Steiner, München, 1946, 96 S.

- Heimbucher Max, Die Orden und Kongregationen der katholischen Kirche, Schöningh, Paderborn, 1907-1908, 3 Bde.
- Irrgang I., Institut der englischen Fraülein Burghausen, Geiselberger, Altötting, 1983, 96 S.
- Kaindl-Hönig Max, Die Salzburger Universität 1622-1964, Salzburger Verlag für Wirtschaft und Kultur, Salzburg, 1964, 217 S.
- Klemm Walther, Benediktinisches Barocktheater in Südbayern, in : Studien und Mitteilungen zur Geschichte des Benediktinerordens, Bd. 55, 1937, S. 274-304, Verlag der Bayerischen Benediktinerakademie, München.
- Klemm Walther, Benediktinisches Barocktheater im bayerischen Donautal, in : Studien und Mitteilungen zur Geschichte des Benediktinerordens, Bd. 58, 1940, S. 228-258, Verlag der Bayerischen Benediktinerakademie, München.
- List Rudolf, Stift Admont, 1974-1974, Landesverlag, Ried im Innkreis, 1974, 559 S.
- Litschel R., Kremsmünster 1200 Jahre Benediktinerstift, Österreichischer Landesverlag, Linz, 1976, 401 S.
- Mandorfer Alfons, 1200 Jahre Kremsmünster, Die Stiftsschule, S. 147-193, Kremsmünster, 1977.
- v. Reinhardstöttner Karl, Pädagogisches aus der Akademie zu Ettal (1711-1744), Eichinger, Leipzig, 1896, 67 S.
- Schaller Stephan, P. Ferdinand Rosner, ein bairischer Dichter, in : Ettaler Mandl, Jahrgang 57/30, Sommer 1978, S. 15-26.
- Sturmberger H., Cremifanum 777-1977, 1200-Jahr-Feier, Trauner, Linz, 1977, 312 S.
- Winkler Theodolinde, Maria Ward und das Institut der Englischen Fraülein in Bayern 1626-1810, Ein Beitrag zur Geschichte der Mädchenbildung des 17. und 18. Jahrhunderts, Seyfried, München, 1926, 201 S.

8. Pédagogie protestante.

- Hartfelder Karl, Philpp Melanchthon als "Praeceptor Germaniae", in : Monumenta Germaniae paedagogica, Bd. 7, Hofmann, Berlin, 1889.
- Hartmann Reinhold-Julius, Das Tübinger Stift, Ein Beitrag zur Geschichte des deutsches Geistesleben, Stuttgart, 1918.
- Irtenkauf Wolfgang, Kloster Maulbronn 1178-1978, Müller, Stuttgart, 1978, 140 S.
- Köberlin Karl, Das Gymnasium bei St. Anna in Augsburg in den letzten Jahrzehnten des 18. Jahrhunderts, Pfeiffer, Augsburg, 1899, 84 S.
- Leube Martin, Das Tübinger Stift, Steinkopf, Stuttgart, 1954, 732 S.
- Roepke Claus-Jürgen, Die Protestanten in Bayern, Süddeutscher Verlag, München, 1972, 474 S.
- Vormbaum Reinhold, Evangelische Schulordnungen des 16.-18. Jahrhunderts, Gütersloh, 3 Bde. (1860, 1863, 1864).

- INDEX THEMATIQUE -

Absolutisme 74, 99
Académies de chevalerie 315, 317
Allemand(enseignement de l') 30
Amendes 270
Analphabétisme 30, 46, 50
Anciens élèves 165-170
Ancien régime 322
Anticléricalisme 41, 55, 56, 74, 223, 299, 300
Antiquité 231, 243, 264
Architecture 35, 36, 187-190, 205
Arts libéraux 12, 52
Artisanat 47-49, 195-198
Astronomie 261
Aufklärung catholique 253, 265, 320
Autorité 23, 26, 232

Baroque 68, 72, 184-205, 285, 314
Bénédictins 63, 64, 99, 102, 282, 295
Bibliothèques 204, 205, 240
Bienfaiteurs 85, 86, 101, 105
Bienveillance 134, 135
Bourgeoisie 42-44, 47, 53
Brasserie 174, 175
Bulletins scolaires 134, 135, 165-168

Cachot 128
Café 43
Canonisations 73, 76, 143, 156
Carnaval 79, 161, 290, 296
Catéchisme 16, 51, 57, 76, 175, 206, 207, 236, 247, 268
Chevalerie 13
Cheveux (règlement) 161
Chimie 261
Citoyenneté 41, 45
Choral 16
Classes 106, 107, 117
Clergé régulier 72
Clermont (Collège de) 20, 240
Collège de France 218
Commerce 33, 41, 43, 47, 49
Concertations 132, 266
Concile de Trente 75
Confession 207
Congrégations mariales 72, 201-213, 236
Contre-réforme 18, 51, 62, 63, 65, 70, 75, 77, 79, 80, 85, 95, 96, 102, 181, 207, 215, 296
Conversion 79, 80, 88, 96, 101
Corporations 45, 48
Corrector 163
Cosmopolitisme 25

Cura personnalis 222, 230

Décurions 235, 238
"Demoiselles anglaises" 53, 66, 68, 69
Dissolution de la Compagnie 73, 299-309
Distribution des prix 157, 269
Droit naturel 22
Durée des charges 109, 114

Ecoles cathédrales 15, 21, 62
Ecoles latines 51
Ecoles monastiques 51, 52, 62, 63
Ecoles paroissiales 11, 62
Education médiévale 10, 12, 13, 19
Elèves (statistiques) 70, 73, 107, 117, 118, 119, 314
Empirisme 20, 23
Emploi du temps 67, 146, 319
Emulation 24, 230, 266
Ermites enseignants 65, 66
Examens 133
Excellence 222
Excitator 237
Expérience 26, 58
Expériment jésuite, 179

Fête 73, 78, 143, 154-158, 237
Filles 28, 53, 66, 67, 69
Fonctions administratives 108
Formation dans la Compagnie 178
Fouet 128
Frères enseignants 63, 65, 319
France, Collèges 95, 96, Salles de théâtre 276, 277

Géographie 18, 25, 258
Géométrie 258
Germanicum 95, 138
Grâce 15
Grammaires scolaires 242
Gratuité de l'enseignement 86, 89, 90, 132, 220
Grec 25, 106, 1o7, 222, 231, 239, 245, 246, 323
Guerre des paysans 34
Guerre de Trente ans 40, 46
Gymnasium, 106, 240, 248

Hebdomadar 237
Histoire 18, 24, 25, 30, 255-258
Horaire 145, 319
Hostilité (du clergé) 83, 84, 86-91, 94, 97-105, 304
Humanisme 13, 14, 18, 52, 91, 222-224

Idéal éducatif éclairé 6, 18, 19, 23, 24, 27, 57
Implantation des collèges 70, 77, 79, 82-96, 172
Imprimerie jésuite 95
Indifférence spirituelle 177
Inquisition 14
Internat 84, 89, 127, 138-142, 159, 180, 321

Jansénisme 182, 230, 255
Jésuites (statistiques) 72, 73

Jeu 23, 150-153
Jugement (sens du) 25, 26
Juifs 42

Langue maternelle 22, 27, 30, 59, 244, 251, 253, 255, 283, 294, 311
Latin 17, 31, 57, 60, 73, 106, 107, 222, 231, 239, 242, 243, 252, 283, 323
Liberté religieuse 22, 24
Livre 21, 25
Lumières 6, 22, 74, 185
Liturgie 17
Louis-le-Grand 31, 240
Lyzeum 107, 127, 236, 240, 249, 321

Magis 177
Moyen-Age (éducation) 10, 12, 13, 19
Maîtres d'écoles 28, 50, 66
Mathématique 258
Mémoires de Trévoux 323, 324
Menus 147-149
Mesures 48
Méthode 229
Modus italicus 132, 217
Modus parisiensis 132, 180, 217
Moines élèves dans les collèges 123
Monnaies 48
Municipalités 70, 83-91, 101
Musique 153-156, 273, 281

Nature 14, 22, 24, 26
Noblesse 41, 43, 44, 79, 80, 91, 120-122, 127, 128
Notes 132
Noviciat 178

Pagerie 127, 306
Paix religieuse de 1555 36
Panthéisme 14
Parité confessionnelle 36
Pièces de théâtre (listes) 277-279
Philanthropisme 24, 25
Piaristes 64
Piétisme 22, 23, 28, 30, 294
Plan des études 106, 107, 249
Prédication 173, 206
Prélection 225, 268
Prémontrés 63
Primaire (enseignement) 65, 70
"Principe et fondement" 177
Privilèges 127, 128, 163
Prix 45
Protestantisme 22, 23, 79, 85, 88, 95
Protestantisme (éducation) 15, 55-61, 70, 152, 183, 222, 230
Provinces jésuites 81, 82
Provinciaux 109

Quadrivium 106, 239, 310
Quinine 261

Ratio studiorum 18, 73, 75, 180, 215-221, 227, 230, 239, 255, 265, 267, 270, 310
Recrutement des élèves 119, 123
Rédemption 23
Réforme 15, 35, 57, 225
Régence 114, 115
Règlements des études 20, 57, 124, 269
Renaissance 35, 57
Renvoi des élèves 164, 270
Responsabilités des élèves 117, 235-238
Restitution 37
Revues 21, 27
Rococo 201-203

Saint-Empire 38
Salaires 45
Salut 15, 23, 26
Sanctions 128, 159-164, 231, 270
Sciences 249, 258 à 265, 311, 318, 321
Scolastique 13, 113-116, 122, 137, 138
Souscriptions (livres) 21
Statistiques 79, 81, 209, 210, 211
St. Anna d'Augsbourg 55, 60, 86

Taches solaires 261
Thé 43
Théâtre,230, 236, 255, 272-297, Musique, 281, 295, Pièces jouées 273, 275, 277-281, 285, 287, 294, 296
Théologie naturelle 26, positive 26
Trivium 106, 239, 310
Turcs 40, 122

Uniforme scolaire 56, 183, 271
Université 13, 30, 89, 92-95, 102, 103, 104
Ursulines 67, 68, 70
Utilitarisme 25

Vacances 133, 136, 143
Villa 129, 131
Villes libres 33, 36, 37, 40, 41, 44, 46, 49
Voeux (SJ) 97
Voyages 43

- INDEX DES NOMS DE PERSONNES -

Agricola 155
Albrecht V. 83, 84, 141
d'Alembert 258, 311
Alvarez 106, 242, 318
Anatolios 10
Apponyi 64
Arborens 261
Aristophane 146
Aristote 10, 24, 57, 107, 249, 258, 259, 264
Arrupe 321
Asam 155, 169, 170, 186, 197, 280
Aschhausen 100
Assenburgius 58
Augustin 10, 24, 57, 65, 71, 182, 242, 285, 323
Bach 21, 155, 185, 186
Bacon 20
Balbin 324
Balde 130, 212, 244, 245, 276, 332, 333
Basedow 24, 25
Bateus 19
Batteux 254, 282
Beck 66
Beethoven 185
Bencii 216
Benoît (Saint) 315
Benoît XIV 213
Berghofer 307
Bernard (Saint) 76
Bernin 197
Bérulle 24, 63, 169
Beza 153
Bibiena 194
Bidermann 112, 274, 275, 280, 287, 292
Biedermann 37
Blondel 280
Bock 194
Böhme 21
Bonifacio 216, 223, 324
Borgia (Saint François de) 97, 137, 152
Borromée 282
Bossuet 24, 169, 212
Braun 307
Breuning 194
Brox 252
Bruner 276
Bruno G. 14
Budé 218
Buechauer 133

Calasanz 65
Calvin 53, 153, 230
Campe 25
Campion 228
Canisius P. 75, 76, 84, 86, 93, 206, 233, 247, 268, 318, 324,
Canisius T. 84
Cano 97
Carlone 194
Caspar 85
Cornova 115
Carvalho 300
Castner 84
Catherine II 307, 309
Caton 324
Catulle 106, 242
Cenodoxus 275
César 242
Charlemagne 12, 232
Charles III d'Espagne 300
Charles Quint 36, 97
Charles VII 144
Charmot 225
Choiseul 300
Cicéron 105, 107, 147, 242
Ciofani 302
Claus 287
Clavius 260
Clemens-Wenzeslaus 303
Clément IX 299
Clément XI 71, 72
Clément XII 263
Clément XIII 300, 305
Clément XIV 8, 73, 299, 300
Cletzlin 85
Colbert 105, 169
Comenius 19, 20, 53, 59, 216, 218
Condé 169
Copernic 22, 294
Corneille 169, 281, 287, 288
Cornova 245, 251

David 231
Deichel 280
Démosthène 146, 246
Denis 139, 311
Descartes 169, 184, 264, 324
Desing 317
Diderot 169, 281, 309, 324
Dientzenhofer 89, 194
Diogène 324
Dolberg 202
Dominique (Saint) 76
Durkheim 224, 231, 243

Eberlin 155
Egino 52
Eltz 64
Erasme 14, 222, 223, 225, 323
Esope 106
Euclide 258

Euripide 146

Fabri 86, 99
Farnèse 212
Favre 185
Feder 307
Fénelon 212
Ferdinand 17, 85, 94
Feuchtmayer 197, 202
Fidèle de Sigmaringen 96
Fillinger 86
Fischer 155, 201
Fontaner 194
Fontenelle 169, 310
Francks 16
François (Saint) 65, 76
François Regis (Saint) 73, 156, 169
François Xavier (Saint) 76, 87, 156
François I° 218
François de Lorraine 287
Frédéric II 27, 39, 49, 252, 307-309
Fröbel 25
Fuchs 115, 147, 161, 253
Fugger 33, 85, 86, 88, 101, 197, 202, 305
Fürstenberg 64

Galilée 22, 260, 261, 324
Garagnon 324
Garampi 74, 102
Gebner 257
Gellert 69, 254, 255
Gessner 255
Glück 297
Goethe 21, 48, 185, 245, 287, 291
Goetz 198
Gold 305
Gottsched 22, 252, 254
Grégoire de Naziance 246, 323
Grégoire XIII 79, 88, 208
Gretser 106, 247, 276
Griessbacher 278
Grimaldi 260
Gryphius 19, 288
Günther 202, 204
Gutenberg 16

Habsburg 37, 79, 88
Hafner 169
Hagedorn 255
Haimhausen 121, 122
Hallweyl 86
Händel 22, 185
Harenberg 56, 97, 115
Helfenstein 87
Herder 25, 59, 245, 332
Hering 289
Hermann 86
Hésiode 107

Hillmann 169
Hirtzwig 294
Hochwanger 280
Hoffäus 141
Hohenlohe 64
Hohenwart 302
Holbein-le-Jeune 14
Holl 35, 36, 191, 196, 202
Holzer 45
Homère 246
Horace 107, 146, 242, 244
Hörmann 194, 196
Hubensteiner 245
Huber 194
Humboldt 25
Hus 57

Ignace 53, 73, 75, 76, 94, 132, 137, 152, 156, 175, 177, 183, 212, 215, 217, 222, 223, 227, 228, 231, 233, 235, 243, 248, 264, 272, 291, 295, 315, 322, 323, 324, 325
Imhof 86
Irénée 10
Isfording 194
Isocrate 107, 246

Jansénius 230
Jean Chrysostome (Saint) 323
Jean-Paul 283
Jérôme (Saint) 66, 250
Joseph II 303, 313
Jules II 86
Julien 10

Kaliwoda 258
Kamphausen 115, 253
Katzfey 101
Kepler 22, 261
Kircher 261
Kleist 255
Klopstock 21, 185, 254
Knoller 45, 197
Kolb 257
Köpfl 16
Kronmayer 20
Kropf 221, 324
Kurrer 194

Lainez 215
Lamberg 194
Lami 282
Lamy 312
Lang 288
Langenmantel 86
La Rochechouart 282
La Salle 63, 65, 319
Las Casas 299
Lasso (Orlando di) 273
Ledesna 223
Le Gandier 324
Leibniz 19, 22, 184, 252, 264, 310, 324

Lejay 75, 137, 324
Leopold v. Anhalt 24
Leopold v. Habsburg 88
Lessing 21, 252, 311
Leunis 207, 208
Leutenstorfer 280
Lieberkühn 25
Linprun 259
Locke 20, 23, 264, 318, 324
Logau 255
Lonson 194
Louis de Gonzague 73, 156, 213
Louis I° de Bavière 112, 169
Louis XIV 319
Louis XV 300
Louis XVI 301
Luther 14, 16, 34, 53, 57, 58, 76, 78, 95, 153, 155, 207, 223, 252, 283

Mabillon 221
Mangold 265, 304
Manutius 222
Marcel II 62
Maretus 223
Mariana 324
Marie-Antoinette 301
Marie-Thérèse 65, 68, 287, 301, 302, 313
Marx G. 318
Masen 276, 324
Maximilien I° 36, 51, 63, 68, 89
Maximilien II 100
Maximilien III 83, 314
Max-Emmanuel 156, 169
Mayer C. 260
Mayer H. 194
Mayer M. 66
Mederer 243, 253
Meisterlin 52
Melanchthon 14, 18, 51, 153, 222, 225
Merani 259
Merici 67
Mertens 60, 61
Mesmes 146
Mesnard 322
Metzler 51
Michel-Ange 20
Miller 188
Molière 169, 281
Montaigne 270, 322
Montesquieu 169, 324
More 14
Morone 84
Möser 22, 252, 283
Mozart 107, 134, 135, 154, 155, 185, 281, 297
Müller F. 169
Müller J. 280

Nadal 251
Negroni 301
Neller 99
Neogeorgius 294
Neuhof 24
Neumann 22, 155, 194
Neumayr 287
Neumeister 55
Newton 184, 264, 324
Nicolai 251
Norbert de Xanten 63

Oberlin 25
Opitz 19, 252
Origène 10
Osterwald 301
Ovide 106, 242

Palestrina 155, 251
Pascal 105
Paul (Saint) 15
Paul III 175
Paul IV 62
Paulsen 10, 227, 314
Pattendorf 202
Pergolèse 297
Perpiniani 215, 216, 223, 324
Pestalozzi 24-26, 53, 76
Peutinger 52, 86
Pfister 194
Pie II 93
Pie VII 309, 321
Pie IX 71
Pindare 107, 246
Pirckhaimer 14
Platon 24, 107, 246, 247
Plaute 242, 272
Plutarque 107, 264
Pombal 299
Pompidou 319
Pontanus 216, 276, 324
Pöppelmann 22
Portia 212, 217
Possevino 216, 223, 324
Praetorius 251
Properce 106, 242
Ptolémée 258, 264
Pufendorf 252

Quintilien 242

Racine 284
Ratke 18-20
Refer 288
Rehlinger 86
Rettenpacher 297
Retz 300
Ricci 307

Riccidi 260
Ritzinger 297
Rochow 25
Rodolphe de Habsbourg 33
Roos 236
Rosner 282, 297
Rousseau 6, 24, 265, 307, 323, 324
Rubens 212
Ruteboeuf 294

Sacchini 220, 246, 324
Sacrobosco 258
Sailer 26, 112, 169, 269
Sales (Saint François de) 63, 169
Salieri 297
Salluste 242
Salm 64
Salmeroni 75
Salzmann 25
Sarntheim 304
Schaumberg 62
Scheiner 112, 260, 261, 263
Schelling 26
Schenk zu Schmeinsberg 99
Schlegel 252, 254
Schlüter 22
Schmacher 305
Schmitt 307
Schönborn 48, 194, 252, 313
Schöpf 45
Schott 260
Schrattenbach 202
Schuster 66
Schütz 21
Seinsheim 253, 307, 324
Seiz 315
Sénèque 107
Silbermann 186
Silesius 21
Soarez 216, 318
Sophocle 146
Stadler 317
Stanislas Kostka 73
Strasoldo 306
Stuart 277
Sturm 14, 18, 153, 222
Sustris 188
Sutor 290, 305
Swieten 308

Tacite 107, 242
Tausch 194
Térence 242
Tertullien 10
Thomas (Saint) 19, 57, 249, 250, 264
Thomasius 244
Thun 194

Tibulle 106, 242
Tite-Live 242
Trailh 260
Trautmannsdorf 64
Triller 255
Truchsess v. Waldburg 78, 83, 86, 93, 120, 329
Turenne 212
Turgot 169

Urbain VIII 131

Valton 4
Viertel 305
Virgile 106, 107, 147, 242
Viscardi 67, 201
Visconti 212, 265
Vives 14, 15
Vogler 194
Voltaire 169, 264, 307, 309, 324
Vondel 288

Waldburg-Hohenlohe 302
Walter J. 16
Ward 53, 63, 66, 67
Weiss 255
Weitenauer 254, 287
Welser 33, 47, 86
Wenzel 169
Werner 66
Wilhelm V 80, 84, 130, 273
Wittelsbach 79
Wolf H. 18, 152
Wolff 264, 324
Wolfradt 99
Wurmseer 194
Wurz 257

Zaupser 311
Zeiler 45
Zimmermann D. 63
Zimmermann J. 293

- INDEX DES NOMS DE LIEUX -

Admont 297
Aibling 66
Aix-la-Chapelle 82
Aldraus 130
Altkirch 130
Allgäu 34, 37
Alsace 25, 34, 130, 172, 187
Altdorf 92
Altötting 68, 82, 89
Amberg 11, 83, 89, 99, 144, 160, 161, 163, 174, 198, 206, 212, 259, 280, 286, 288, 302
Amorbach 202
Anvers 34, 47
Aschaffenburg 82
Au 66
Aufhausen 64
Augsbourg 11, 14, 18, 33-37, 40-52, 55, 56, 62, 68, 77, 78, 80, 83, 86, 90, 95, 96, 99-103, 107, 112, 117, 118, 121, 129, 131, 134, 139, 152-154, 169, 173, 174, 183, 188, 190, 192, 196, 197, 201-211, 247, 261, 262, 274, 275, 277, 280-285, 290, 302-304, 329
Bade 29
Baden-Baden 82
Bâle 92, 302
Bamberg 11, 39, 45, 46, 48, 51, 52, 68, 78, 82, 88, 89, 92, 99, 147, 159, 163, 194, 204, 256, 257, 324
Banz 64, 197
Bayreuth 83
Benediktbeuren 11, 62, 64, 169
Bergen 45
Berlin 22, 46
Biburg 130, 131
Birnau 197
Blaubeuren 233
Bohême 47, 57, 65, 255
Bologne 217, 260
Bonn 82
Braunsberg 77
Braunschweig 48, 315
Brescia 67
Breslau 25, 95
Brig 83
Bruchsal 82
Brünn 77, 113
Bruxelles 169
Büren 82
Burghausen 68, 83, 89, 90, 140, 210-212, 282

Chartres 187
Coblence 77, 82, 319
Coïmbre 233
Colmar 82, 91, 172
Cologne 77, 82, 92, 96, 128, 217, 251, 253
Constance 51, 62, 63, 83, 85, 86, 95, 120, 174, 209, 212, 294, 304, 305
Copenhague 16
Cöthen 18

Dessau 24
Diessen 63, 197
Dillingen 26, 77, 83, 92, 93, 96, 99, 100, 103, 105, 118, 121, 123, 140, 141, 157, 160, 178, 188, 198, 200, 201, 204, 205, 206, 210, 211, 233, 240, 256, 259, 274, 284, 304, 329
Donauwörth 96
Dresde 22, 186
Dunaburg 309
Dünstein 63
Düren 82
Düsseldorf 82, 253

Ebersberg 130
Ebrach 197
Ehingen 64, 241
Eichstätt 11, 29, 45, 52, 62, 66, 78, 80, 83, 212, 274, 280, 282, 287, 302, 306
Elbing 59
Ellwangen 83, 206, 210, 240, 304, 305
Emaldis 256
Emmerich 77, 82
Ensdorf 317
Ensisheim 82, 91, 172, 244
Ephèse 71
Erfurt 14, 82, 91, 92, 95
Erlangen 259
Escorial 191, 273
Essen 82
Ettal 64, 169, 197, 202, 282, 297, 315, 316, 333
Ettlingen 82, 206

Feldkirch 83, 91, 120, 210, 231, 282, 286, 305
Forêt-Noire 34, 52
Franconie 34, 37
Francfort 48, 221
Francfort-sur-Oder 92
Frauenchiemsee 66
Freising 11, 51, 62, 297, 316
Fribourg-en-Brisgau 11, 67, 77, 83, 91, 92, 103-105, 113, 131, 154, 173, 174, 188, 194, 257, 260, 286, 287
Fribourg (Suisse) 83, 87, 257
Friedberg 86, 131
Fulda 77, 82, 99, 102
Fürstenried 170
Fürstenzell 197

Genène 153, 316
Giessen 92
Gmünd 34, 241

Goa 138
Göttingen 21, 30, 46, 307
Graz 77, 160, 162, 174, 259, 283, 287
Greifswald 92
Günzbourg 65, 68, 96

Haguenau 82, 91, 172
Hall 67, 87, 210
Halle 30, 293
Hambourg 46
Heidelberg 14, 82, 92, 169, 194, 260
Heiligenstadt 77, 82, 160, 162
Helmstadt 92, 95
Hesse 34
Hilburghausen 315
Hildesheim 77, 82
Hirschau 45

Iéna 30, 92, 95
Immenstadt 96
Ingolstadt 26, 67, 75, 77, 83, 92, 93, 94, 99, 105, 130, 137, 146, 174, 178, 197, 201, 209, 212, 217, 240, 243, 256, 259, 260, 263, 265, 282, 287, 302, 306
Innsbruck 67, 77, 83, 94, 99, 104, 130, 161, 178, 206, 210, 265, 282, 286, 304, 314

Karlowitz 144
Karlsruhe 221
Kaschau 216
Kassel 315
Kastl 99
Kaufbeuren 83, 210, 211, 302
Kempten 64, 105
Kirchheim 96
Kissing 129, 131
Kochelsee 254
Koesfeld 82
Kolberg 49, 315
Königsberg 95
Kremsmünster 99, 133, 295, 297, 314, 315, 317

La Flèche 276
Landsberg 63, 67, 83, 86, 87, 110, 169, 178, 186, 188, 189, 212, 302
Landshut 11, 51, 82, 93, 110, 117, 118, 140, 173, 188, 210, 212, 259, 273, 302
Lauingen 99
Lavant 95
Leipzig 46, 48, 92, 244
Limberg 82
Lindau 96
Linz 67, 105, 141, 174, 205, 259, 314
Lisbonne 34, 299
Louvain 233
Lübeck 47
Lucerne 64, 77, 83, 98, 188, 198, 293
Lunebourg 315

Magdebourg 20, 21, 22
Mallersdorf 296

Mannheim 82, 194
Marbourg 92, 95
Maulbronn 233
Mayence 16, 30, 77, 82, 92, 194, 251, 312
Meersbourg 85
Mehrerau 286
Meissen 233
Melk 11
Memmingen 34, 63
Mendorf 66
Merzhausen 130
Messine 137
Messkirch 67
Metten 296
Metz 96, 172, 277, 280
Milan 33, 282
Mindelheim 62, 68, 83, 88, 90, 119, 157, 174, 198, 210, 236, 270, 271, 282, 302
Mohiloviense 309
Molsheim 79, 82, 91, 92, 172, 173
Mscislaviense 309
Munich 30, 35, 40, 63, 64, 68, 72, 77, 80, 83, 84, 93, 94, 107, 110, 111, 112, 117, 118, 120, 123, 130, 141, 156, 162, 163, 165, 168, 169, 173, 186-188, 191-196, 201, 206, 208, 212, 221, 252, 254, 256, 257, 269, 273, 274, 280, 284, 286-288, 301, 304, 306
Münster 77, 82, 92, 283
Münstereifel 82, 101, 139, 161, 162, 164, 253, 280

Nassau 82
Neresheim 64, 197, 255
Neubourg 67, 79, 80, 83, 110, 174, 206, 282, 318
Neuhof 24
Neumarkt 45
Neustadt a. Haardt 82
Neustift 63
Neuss 82
Neuwiller-lès-Saverne 187
Niederaltaich 11, 62, 197, 305
Nuremberg 14, 33, 34, 36, 37, 43, 47, 52, 102
Nymphenbourg 68

Oberammergau 282
Oberföhring 66
Oberhaunstadt 66
Obermarchtal 63, 85, 197
Oberscheinfeld 26
Ochsenhausen 64, 85
Ochsenfurt 64
Olenberg 130
Olmütz 95
Orsza 309
Osnabrück 82, 92, 252, 283
Osterhofen 63
Ottingen 83
Ottobeuren 11, 64, 197, 297

Paderborn 77, 79, 82, 92

Padoue 217
Palatinat 34
Palatinat (Haut-) 72, 89
Paris 30, 217, 221, 277, 294
Parme 260
Passau 51, 62, 80, 88, 95, 100,112, 117, 118, 120, 139, 140, 151, 194, 204, 263, 265, 275, 277, 282, 302
Pékin 260
Petershausen 85
Polock 309
Pommersfelden 194
Pont-à-Mousson 276
Porrentruy 77, 83
Prague 14, 77, 84, 191, 199, 245
Prémontré 63

Radolfzell 103
Ratisbonne 33, 37, 51, 62, 64, 77, 83, 99, 140, 169, 198, 212, 282, 291, 302
Rebdorf 63
Reichenau 11, 62
Reims 65, 96, 132, 267, 277
Reutlingen 34
Rinteln 92
Roggenburg 63
Rome 95, 103, 123, 137, 138, 187, 191, 192, 223, 261, 265, 302
Rostock 92
Rot an der Rot 63, 85, 197
Rottenburg 83, 99, 210, 256
Rottweil 83, 105, 173, 210, 302
Rouen 319
Rouffach 82, 91, 172

Sachsenkam 66
Salamanque 19
Salem 85, 197
Salzbourg 47, 51, 62, 63, 64, 92, 95, 100, 155, 201, 281, 297
St. Blasien 34, 52, 64, 85, 91, 104, 105, 130, 234, 280, 305
St. Florian 105
St. Gall 62
St. Goar 82
Sarre-Union 82, 91, 172
Saxe 20, 34, 47
Schäftlarn 63, 197
Schussenried 63, 85, 197
Schweidnitz 307
Sélestat 82, 91, 169
Selz 315
Siegen 82
Silésie 252
Sion 83, 91
Solothurn 83
Speinshart 63
Spire 51, 77, 82
Steingaden 63, 197
Steinhausen 197
Steyr 96, 174, 256, 276, 307
Strasbourg 14, 16-18, 82, 91, 92, 222

Straubing 11, 67, 83, 90, 140, 287, 302, 305

Tangermünde 58
Tegernsee 11, 62, 64, 169, 307
Thuringe 34
Thurnau 59
Tirschenreuth 221
Toulouse 146
Tournon 95
Trente 83
Trèves 77, 82, 92, 95, 96
Tübingen 92, 233, 315

Überlingen 85
Ulm 14, 33, 34, 37, 47, 96
Urach 233
Ursberg 63

Venise 33, 47, 223, 233
Vienne 14, 77, 84, 112, 119, 141, 256, 257, 259, 288, 300, 302, 303, 313, 318
Vierzehnheiligen 197
Viktorsberg 305
Villingen 67
Vils 160

Wald 261
Waldsassen 197
Wallerstein 65
Warnberg 130
Weihenstefan 11
Weimar 20, 59
Weingarten 64, 197
Weissenau 63, 85
Weissenhorn 96
Weppen 82
Wessobrunn 192
Wetzlar 82
Wiblingen 197, 241
Wies 63, 197
Witebsk 309
Wittenberg 29, 92
Wohlfratshausen 66
Worms 82, 105
Wurtzbourg 68, 77, 78, 82, 92, 95, 98, 252, 255, 257, 260, 261, 307, 313

Xanten 82

Zwiefalten 197, 212, 241

Table des matières.

5 Présentation.

9 **Introduction** : Tradition et novation dans l'éducation au XVIII' siècle.

10 1. Tradition issue du Moyen-Age et de l'humanisme.
19 2. Les nouvelles théories éducatives du XVIII' siècle.
27 3. La réalité dans le quotidien des villes et des campagnes.

32 **Première partie** : La vie sociale et l'enseignement.

33 1.1. Situation politique, sociale et économique.
33 1.1.1. Une situation politique marquée par l'histoire.
40 1.1.2. Accroissement au XVIII' siècle des différences entre catégories sociales.
47 1.1.3. La vie agricole, le commerce, l'industrie.

50 1.2. Les diverses formes d'enseignement au XVIII' siècle en Allemagne du Sud.
50 1.2.1. Comment se fait la transmission du savoir ?
55 1.2.2. Ecoles protestantes.
62 1.2.3. Ecoles catholiques.

71 1.3. Les collèges de 1708 à 1773, des maisons dans la pure tradition de l'ordre.
71 1.3.1. Le cadre temporel retenu, 1708-1773.
75 1.3.2. L'implantation des collèges dans le mouvement de la contre-réforme.
97 1.3.3. L'hostilité incessante du reste du clergé, depuis la fondation des collèges jusqu'en 1773.

105 **Deuxième partie** : Le collège en tant qu'institution.

106 2.1. Structures du collège.
106 2.1.1. L'organisation générale, les professeurs et les élèves.
124 2.1.2. Le règlement, les cours, les examens.
137 2.1.3. La question fondamentale de l'internat.

143 2.2. La vie quotidienne à l'école.
143 2.2.1. L'horaire des élèves.
150 2.2.2. Le jeu, la musique, la fête.
159 2.2.3. Bons et mauvais élèves.

172 2.3. Le collège, centre de rayonnement de la spiritualité jésuite.
172 2.3.1. La spiritualité d'Ignace cultivée au collège.
184 2.3.2. Pourquoi les jésuites construisent-ils baroque ?
206 2.3.3. Grâce aux congrégations mariales, les pères dirigent la vie spirituelle dans la cité.

214 **Troisième partie** : Les principes pédagogiques au collège.

215 3.1. La formation d'un type d'homme spécifique.
215 3.1.1. Le "Ratio studiorum" de 1599, ou former des humanistes qui soient aussi des chrétiens.
227 3.1.2. Une pédagogie à l'image de la spiritualité de l'ordre.
235 3.1.3. L'auto-responsabilité et l'auto-discipline des élèves au collège.

239 3.2. Contenu et méthode de l'enseignement.
239 3.2.1. Le contenu des matières enseignées.
251 3.2.2. Les apports du XVIII' siècle.
266 3.2.3. Une seule méthode, l'émulation.

272 3.3. Un attrait particulier, le théâtre jésuite.
272 3.3.1. Les pièces jouées dans les collèges.
282 3.3.2. La place du théâtre dans un collège jésuite.
289 3.3.3. Le théâtre comme facteur éducatif.

298 **Conclusion** : En 1773, suppression forcée de collèges qui donnent un enseignement bien spécifique dans la société en mouvement du XVIII' siècle.

299 1. La suppression de l'ordre et ses conséquences.
310 2. Une école insensible aux mouvements de l'époque.
320 3. Un paradoxe, des méthodes à la fois d'avant-garde et rétrogrades.

326 Documents.
336 Glossaire.
344 Bibliographie.
357 Index thématique.
361 Index des noms de personnes.
369 Index des noms de lieux.
375 Table des matières.